

BIBLIOTHEQUE
ORIENTALE.

TOME SIXIEME.

BIBLIOTHEQUE ORIENTALE,

OU

DICTIONNAIRE UNIVERSEL,

CONTENANT tout ce qui fait connoître les peuples de l'Orient ; leurs Histoires & Traditions, tant fabuleuses que véritables ; leurs Religions & leurs Sectes ; leurs Gouvernemens, Loix, Politique, Mœurs, Coutumes ; & les Révolutions de leurs Empires, &c.

PAR M. D'HERBELOT.

Nouvelle Edition, réduite & augmentée par M. D.... Membre de plusieurs Académies.

TOME SIXIEME.







A PARIS,

Chez MOUTARD, Imprimeur-Libraire de la REINE, de MADAME, & de Madame Comtesse D'ARTOIS, rue des Mathurins, Hôtel de Cluni.

M. DCC. LXXXIII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.



BIBLIOTHEQUE ORIENTALE.

TUIUK, TUTUK ou TUTEK; nom du fils de Turk fils de Japhet.

TURK. Ce mot eſt connu dans toutes les langues; les Arabes en ont fait le plurier *Atrak*, qui ſignifie *les Turcs*. Comme nous avons rapporté au titre *Atrak* tout ce qui concerne les Turcs, nous ne tranſcrirons point ce que d'Herbelot a dit dans cet article; nous nous contenterons d'y renvoyer les Lecteurs. Mais le mot *Turk* ne ſignifie pas ſeulement les Turcs, il ſignifie encore les Tartares & autres peuples voiſins : ainſi, au lieu des détails que d'Herbelot a placés ici, & que nous avons fondus dans l'article *Atrak*, nos Lecteurs trouveront certainement avec plaiſir l'Hiſtoire de la Tartarie, que les Editeurs étrangers ont miſe à la fin de la Bibliotheque Orientale. Quoique nous ayons ſup-

primé une foule de détails, l'article sera très-long; mais l'importance & le mérite des recherches qui le composent, justifieront le développement que nous avons cru devoir lui donner.

Avant de parler de la Tartarie, il faut en assigner les bornes, & marquer le lieu de la scène où tant d'événemens tragiques se sont passés.

Tirez une ligne le long des rives septentrionales du Pont-Euxin & de la mer Caspienne, ensuite rabattant le long de la partie orientale de cette derniere mer vers le midi, il faut la conduire jusqu'aux Indes, ou plutôt au Khorasan. De là il faut la prolonger vers l'orient le long des Indes, des pays qui sont entre les Indes & la Chine, de la Chine entiere & du royaume de Corée, elle se terminera à la mer Orientale: voilà ses bornes du côté du midi. A l'orient elle est baignée par la mer Orientale; au septentrion par la mer Glaciale; enfin, du côté de l'occident, elle est bornée par une ligne qu'on doit imaginer être tirée de l'extrémité occidentale du Pont-Euxin jusqu'à l'embouchure de l'Oby, qui se jette dans la mer Glaciale. Voilà la Tartarie dans sa plus grande étendue. Si on la veut resserrer davantage, il faut tirer cette ligne de l'embouchure du Volga vers le nord jusqu'à la mer Glaciale. Enfin, si l'on veut avoir la Tartarie plus resserrée, il faut pousser cette même ligne depuis le nord du Khorasan tout droit au septentrion, en côtoyant la rive orientale de la mer Caspienne jusqu'à la mer Glaciale.

Cette Tartarie resserrée, dont nous avons principalement à parler, se doit partager en deux par le méridien de Pekim, après l'avoir pro-

longé jufqu'à la mer Glaciale. On nommera *Tartarie Orientale* celle qui fe trouve à l'orient de ce méridien. Les Chinois donnent à celle-ci le nom de *Niu-lan*, qu'ils ont tiré par corruption du *Nourhhan* des Tartares. Celle qui s'étend fi loin à l'occident du même méridien, fera nommée *Tartarie Occidentale ;* c'eft à celle-ci feule que les Chinois donnent le nom de *Tatal* ou *Ta-ta*, nom qui eft tiré d'une riviere fur les bords de laquelle les Tartares proprement dits habitoient. Nous les avons nommés *Tartares*, en ajoutant une *R* à leur nom ; & c'eft celle-ci feule qu'on pourroit peut-être nommer le *Khathai* fimple ; car quand il s'agit de la Chine, ils doublent fouvent ce terme, & la nomment *Khathaï-Khathai*, de la même maniere que les Mofcovites l'appellent *Kitai-Kitai*.

Cet efpace immenfe de pays a toujours été inconnu, au moins pour la plus grande partie, aux peuples de l'Europe, & même à plufieurs de ceux de l'Afie : de là vient qu'ils l'ont compris fous des noms vagues. Les Latins le nommoient *Scythie*, à l'exemple des Grecs. Nous l'appelons aujourd'hui *Tartarie*, du nom d'une nation qui fut fubjuguée par les Moumgols. De là vient que les Moumgols fe trouvoient offenfés quand les Princes Chrétiens & leurs Ambaffadeurs leur donnoient le nom de *Tartares*. Enfin les Mahométans lui ont donné le nom de *Turkeftan*, à prendre ce terme dans le fens le plus étendu, parce que les *Turks* étoient les peuples de tout ce pays qu'ils connoiffoient le mieux. Ils le nomment encore, & peut-être avec plus de raifon, *Touran*.

Il faut encore, pour avoir une idée juste de la Tartarie, tirer une ligne depuis l'angle de la mer Caspienne, le plus avancé vers le nord & vers l'orient, jusqu'au méridien de Pekim, après l'avoir prolongé comme ci-devant, & donner à ce qui est au midi de cette ligne le titre de *Tartarie Méridionale*. La raison de cela, c'est que cette partie comprend plusieurs royaumes réguliers, dont les peuples habitent des villes & ont des demeures fixes, au lieu que les peuples qui sont au septentrion de cette ligne sont vagabonds, & suivent leurs troupeaux. Enfin la Tartarie Méridionale se doit encore partager en celle qui est au nord du mont Imaüs, & celle qui est au sud de la même montagne, entre elle & le mont Caucase, qui sépare les Indes de la Tartarie. On nommera celle-ci la *Tartarie Chinoise*. Le nom de *Haute-Asie* conviendroit bien mieux à ce pays que celui de *Scythie*, de *Tartarie*, de *Turkestan* ou de *Touran*. Comme il comprend un nombre prodigieux de nations qui ont des langues & des coutumes différentes, c'est en quelque façon leur faire tort que de les réduire, &, pour ainsi dire, les assujettir à une seule nation. Nous ne marquons ces bornes que, pour être mieux entendus dans ce que nous aurons à dire.

Il est permis à chacun de les transporter & de les placer où il le jugera plus à propos. Nous ne prétendons pas donner des bornes à chaque Empire en particulier, quoique véritablement ils en aient : mais celles qu'on auroit données aujourd'hui ne subsisteroient peut-être plus demain ; car ces peuples n'en reconnoissent point d'autres

dans la réalité, que le tranchant de leurs ſabres & l'ambition de leurs Princes. Voilà le vaſte théatre ſur lequel ſe ſont repréſentées les plus ſanglantes tragédies de l'Univers : voilà la ſource intariſſable d'où ſont ſorties tant d'inondations de Barbares qui ont porté ſi ſouvent la déſolation dans l'Europe, & ſur-tout dans la Baſſe-Aſie : voilà enfin le grand champ de bataille où ſe ſont livrés les plus rudes combats du monde.

Nous nous contenterons de marquer les nations qui y ont établi la Monarchie univerſelle, & qui y ont fondé de puiſſans Empires depuis 2000 ans. On ne peut remonter plus haut, parce que les Mémoires que nous fournit l'Hiſtoire Chinoiſe ne paſſent pas le troiſieme ſiecle avant l'Ere Chrétienne. Au delà de ce temps, elle ne ſavoit que ce que les Tartares faiſoient en Chine, & ne tenoit nul compte de ce que ces mêmes peuples faiſoient en Tartarie.

De l'Empire des Hioum-nou.

Les Toum-hou, ou Tartares Orientaux, reconnoiſſoient pour premier pere de leur nation *Yen-Yue*, fils de l'Empereur de la Chine, nommé *Kao-ſin*, qui commença à régner 2432 ans avant l'Ere Chrétienne. *Kao-ſin* allant voir la mer, paſſa par la ville de Kii-tchim, qui étoit ſituée dans la province de Pe-tche-li, dans le territoire de Tcham-lii, ville aujourd'hui du troiſieme ordre, à quarante degrés quinze minutes ou environ de latitude, & à l'orient de Pe-kim, près de ſoixante lieues. Tcham-lii dépend de

Youm-pim, ville du premier ordre. Il y trouva des monumens de l'Empereur Tchouen-hiu, ſon prédéceſſeur, & il admira la beauté du lieu. Auſſi-tôt il créa *Yen-yue*, ſon fils, Roi du pays. Les Hioum-nou, ou les Tartares Occidentaux (peut-être ſont-ce les Huns, que les Grecs appeloient ΟΩ'ΝΝΟΙ, & les Latins *Hunni*), tiroient leur origine de Chun-vei, fils d'un Empereur de la Chine de la dynaſtie des Hia, laquelle fut éteinte 1767 ans avant l'Ere Chrétienne. Chunvei s'étant enfui dans la Tartarie, y fonda un royaume. Les Toum-hou, 300 ans avant l'Ere Chrétienne, étoient les plus puiſſans; & même une partie de cette nation ayant paſſé dans la Tartarie Occidentale, avoit fondé un royaume de quatre cents lieues de long de l'orient à l'occident, & qui avoit plus de cent lieues d'étendue du ſeptentrion au midi. Cette partie des Tartares Orientaux avoit pris le nom de *Yue-tchi.* La partie occidentale de la province de Chenſi appartenoit alors à ce royaume. Voici de quelle ſorte l'Empire des Toum-hou fut détruit par les *Hioum-nou.* On le rapporte mot à mot d'un Hiſtorien très-grave, & qu'on peut dire contemporain, puiſqu'il écrivoit beaucoup plus de cent ans avant la venue du Meſſie: de plus, il le faiſoit ſur les Mémoires & par les ordres de ſon pere, qui avoit été contemporain. Voici comme Se-ma-tçien (c'eſt le nom de cet Auteur) s'explique.

Dans ce temps-là, les Toum-hou étoient parvenus à un haut point de puiſſance, & parmi eux les Yue-tchi étoient les plus redoutables. Teou-man, Empereur des Hioum-nou, n[illegible]u-

voit les réduire sous son obéissance ; ce qui l'obligea de se retirer vers le nord durant dix ans, après quoi les troubles de la Chine le rappelerent en Chine. Teou-man avoit un fils de sa premiere femme : c'étoit l'aîné de tous ; il se nommoit *Mothé*. Il en eut un second de la seconde Impératrice. Teou-man aimoit éperdument celle-ci : c'est pourquoi il résolut de faire ce jeune Prince, qu'il avoit eu d'elle, héritier de son Empire. Il falloit pour cela se défaire de Mothé : il le donna donc en otage aux Yue-tchi. Aussi-tôt après, il vint à l'imprévu tomber sur eux.

Le Roi des Yue-tchi vouloit donner la mort à Mothé; mais Mothé ayant enlevé un cheval excellent de l'écurie de ce Prince, se sauva à toute bride. Teou-man admira le courage & l'adresse de Mothé dans un âge si tendre, & lui donna dix mille Cavaliers à commander. Mothé se voyant à leur tête, voulut s'assurer de leur dévouement : il fit faire des fleches sifflantes, & publia cette Loi : » Quiconque manquera de tirer une fleche à pointe dans l'endroit où portera une fleche sifflante décochée de mon arc, aura le cou coupé «. A l'instant, étant à la chasse, il tira une de ces fleches sur du gibier. Quelques-uns manquerent à l'ordre ; il leur fit trancher la tête sur le champ. Quelque temps après, il tira sur un de ses meilleurs chevaux. Plusieurs personnes de sa suite n'oserent encore tirer; Mothé leur fit subir la même peine qu'aux premiers. Peu de temps après, il tira sur une de ses femmes, pour laquelle d'ailleurs il étoit passionné. Plusieurs manquerent encore à tirer

cette fois; il les traita comme les autres. Ensuite étant à la chasse, il apperçut un des plus beaux chevaux de l'Empereur son pere; il tira dessus une fleche sifflante; aussi-tôt le cheval fut couvert de fleches à pointe par ceux de sa suite, tous ayant tiré sans exception : alors Mothé comprit que ses gens étoient prêts à tout. Un jour, accompagnant son pere à la chasse, il tira sur lui : tous ceux de sa suite firent de même, & le percerent à l'instant de mille fleches. En même temps, Mothé fut déclaré *Tchin-yu*, c'est-à-dire *Empereur*, en la place de son pere mort.

Les Toum-hou ou Tartares Orientaux, qui comptoient sur leur puissance, lui envoyerent une ambassade pour lui demander un cheval d'un prix inestimable qui avoit appartenu à Teouman son pere (Les Chinois nomment ces chevaux, *Chevaux qui font cent lieues dans un jour*). Mothé assembla son Conseil; le Conseil vouloit qu'on le refusât; Mothé, prenant la parole : » Faut-il pour un cheval, dit-il, se brouiller avec ses voisins ? qu'on le remette entre les mains des Ambassadeurs «. Cela convainquit les Tartares Orientaux que Mothé les craignoit : c'est pourquoi ils envoyerent une seconde ambassade pour lui demander une des femmes de Teouman. Le Conseil de Mothé fut indigné de cette seconde proposition : il conclut pour le refus, & demanda qu'on déclarât la guerre aux Tartares Orientaux. Mothé, persistant dans son premier sentiment, donna une des femmes de son pere aux Ambassadeurs. Les Tartares Orientaux ne doutant plus que la crainte n'eût saisi

Mothé, poufferent l'infolence à bout. Ils envoyerent une troifieme ambaffade, avec ordre de faire cette propofition : » Il y a cent lieues de pays vide entre les confins de vos Etats & les nôtres, dans lequel, fuivant les conventions paffées entre nous, ni vous ni nous ne pouvons entrer; nous demandons que ce pays nous foit adjugé en propre «.

Mothé tint Confeil là-deffus. Quelques-uns de fes Confeillers, regardant ce pays comme une terre abandonnée, furent d'avis qu'on pouvoit auffi bien le leur accorder que le refufer. Mothé entra dans une furieufe colere; il fit couper le cou à tous ceux qui avoient opiné de la forte. » La terre, dit-il, eft le fondement de l'Etat «. En même temps, il monte à cheval, & donne ordre à toute fon armée de le fuivre, fous peine de la vie à quiconque refteroit. Ainfi il tomba à l'improvifte fur les Tartares Orientaux, les défit entiérement, & fe rendit maître de leur Empire. Il chaffa pareillement les Yue-tchi de leurs Etats : enfuite il fubjugua toute la Tartarie Occidentale (jufqu'au Volga), & fit d'étranges ravages dans les provinces feptentrionales de la Chine. Han-kao-tçou venoit de conquérir tout l'Empire Chinois. Il avoit fondé la fameufe dynaftie des Han. Il marcha contre Mothé avec une armée de 320000 fantaffins (fans compter la cavalerie). Mothé, fuyant par ftratagême, engagea l'armée Chinoife dans la plaine de Pe-tem, qui fe trouve dans la partie la plus feptentrionale de la province de Chanfi. Elle s'y trouva tout-à-coup inveftie par 400000 chevaux, diftribués en quatre armées qui fe tenoient

cachées dans les vallons qui aboutissent à la plaine de toutes parts. Cela arriva l'an 200 avant l'Ere Chrétienne. Les chevaux de l'armée qui étoit à l'occident de la plaine étoient tous blancs; ceux qui étoient à l'orient étoient tous gris-pommelés, ceux du nord étoient tous noirs, & ceux du midi étoient tous bais.

L'Empereur de la Chine fut sept jours en cet état, sans espérance de secours. Un Philosophe de son Conseil le tira d'embarras, par le moyen d'une ambassade qu'il envoya chargée de présens pour le Tchen-yu ou l'Empereur des Hioum-nou, & pour l'Yen-tchi, c'est-à-dire l'Impératrice des mêmes Hioum-nou. L'Impératrice gagnée tint ce discours à Mothé, son mari, qui l'aimoit éperdument : » Deux Princes souverains ne doivent pas se pousser à bout l'un l'autre ; quand même vous vous rendriez maître de la Chine, vous ne sauriez la garder : ajoutez à cela que l'Empereur de la Chine a quelque chose de divin ; ayez la bonté de faire attention à ce que je vous représente «. Ce discours fit impression sur l'esprit de Mothé. D'ailleurs il étoit convenu avec Vam-hoam & Tchaoli, Généraux Chinois, ennemis de Han-kao-tçou, qu'ils viendroient se joindre à lui ; cependant ils ne paroissoient point. Il soupçonna qu'ils étoient d'intelligence avec Han-kao-tçou ; cela le détermina à suivre le conseil de sa femme. Il fit donc ouvrir un passage aux Chinois. Aussi-tôt Han-kao-tçou mit son armée en bataille, & se retira par là. Mothé partit dans le même temps pour la Tartarie. Voilà ce que rapporte Se-matçien : il n'a pas spécifié le stratagême dont le

Philoſophe ſe ſervit pour engager l'Impératrice des Hioum-nou à faire cette démarche; on le tenoit ſecret de ſon temps.

Un Auteur grave aſſure qu'il fit faire les portraits de pluſieurs beautés Chinoiſes, que les Ambaſſadeurs firent voir ſecrétement à l'Impératrice, diſant qu'on étoit réſolu de les offrir en préſent à Mothé, pour ſe tirer de ce mauvais pas. L'Impératrice fut piquée de jalouſie, comme on le ſouhaitoit; & craignant que ces beautés ne lui enlevaſſent le cœur de ſon mari, qu'elle poſſédoit entiérement, elle défendit qu'on les montrât, & ſe chargea à cette condition de délivrer les Chinois d'un danger ſi preſſant.

Mothé fut celui de tous les Tchen-yu qui porta la gloire de ſa nation à un plus haut point de ſplendeur, & qui lui aſſujettit la Tartarie entiere. Depuis ce temps-là, les Chinois avouent que les Hioum-nou leur ont cauſé des maux inconcevables. Cette puiſſance énorme, fondée ſur la tyrannie, ne tarda pas à s'ébranler : en voici la cauſe. Han-vou-ti, Empereur de Chine, n'eut pas été plus tôt élevé à l'Empire, qu'il forma le deſſein d'éteindre, ou du moins d'affoiblir les Hioum-nou, & de venger les affronts que ſes prédéceſſeurs en avoient reçus. Ce grand Prince, à qui ſes conquêtes ont fait donner le nom de *Vou*, c'eſt-à-dire, de *Belliqueux*, leur fit une ſi rude guerre durant pluſieurs années, qu'après un grand nombre de victoires, il en nettoya le pays à plus de deux cents lieues à la ronde de la Chine; après quoi il entra lui-même dans la Tartarie à la tête de 180000 chevaux (jugez de l'infanterie, qui eſt incomparablement plus nombreuſe

dans les armées Chinoises que la cavalerie). Il alla se poster dans une maison de plaisance du Tchen-yu, qui se nommoit pour lors *Y-tchi-sie*. Comme rien ne paroissoit, il lui envoya un défi par ses Ambassadeurs, que le Tchen-yu n'osa accepter. Il s'empara des pays qu'il leur avoit enlevés; sur-tout il divisa en quatre grandes cités celui qui comprend la partie occidentale de la province de Chensi, & qui s'étend 200 lieues au delà vers l'occident. Qu'il me soit permis d'appeler ce pays *Tam-ghout*, sans que je sois bien assuré que ce soit le véritable Tam-ghout.

Il y fit bâtir des villes, aussi bien que dans ses conquêtes du Nord: il envoya dans tous ces pays, pour une seule fois, 180000 cuirassiers en garnison: il y établit quantité de colonies Chinoises, condamnant à cela sept sortes de familles dont les emplois sont suspects. Il s'apperçut aisément que tout cela ne pouvoit abattre l'orgueil des Hioum-nou, qui trouvoient dans l'Occident des ressources aux pertes qu'ils faisoient dans l'Orient. Cela fit naître à Han-vou-ti la pensée de traiter avec les grands Yue-tchi, qu'il croyoit devoir être ennemis irréconciliables des Hioum-nou. Les Yue-tchi avoient leur établissement dans le Tam-ghout. Les Hioum-nou ayant pris le dessus sur eux, les poufferent sans quartier. Le Tchen-yu de ceux-ci ayant pris le Roi des Yue-tchi, lui fit couper le cou: il fit faire de son crâne une coupe, dont il se servoit dans les grandes cérémonies: il y but, & y fit boire le sang des victimes aux Plénipotentiaires Chinois, dans le serment qu'ils firent pour ratifier la paix qu'ils se promettoient mutuellement. Cela obligea les

Yue-tchi à abandonner leur pays, & à se séparer. La plus grande partie poussa vers l'Occident jusqu'au Khorasan ou à la Bactriane, à 1200 lieues de Si-ghan-fou, & ayant subjugué le Ta-hia, ils s'y établirent. Han-vou-ti leur envoya une ambassade, 139 ans avant l'Ere Chrétienne. Les Ambassadeurs donnerent dans une embuscade des Hioum-nou, & furent arrêtés durant plus de dix ans; après quoi ayant trouvé le moyen de s'enfuir, ils pénétrerent jusqu'aux Yue-tchi. Ceux-ci, contens de leur nouvelle conquête, refuserent de s'embarquer dans une guerre si dangereuse. Les Ambassadeurs Chinois furent encore pris par les Hioum-nou à leur retour en Chine; mais un peu plus d'un an après, la mort du Tchen-yu leur donna moyen de s'évader: ils rentrerent en Chine, 126 ans avant l'Ere Chrétienne, après treize ans d'absence. Si leur ambassade ne réussit pas dans son principal projet, elle fut du moins utile pour la connoissance qu'elle donna à la Chine des Indes & des royaumes Occidentaux, dont elle avoit toujours ignoré jusqu'aux noms.

L'Empereur, instruit de l'état de la Tartarie Chinoise, d'où les Hioum-nou tiroient leurs principales forces, & sur-tout leurs richesses & leurs armes, résolut de leur enlever ces royaumes, & de se les assujettir. La crainte qu'il avoit de la puissance & de la cruauté des Hioum-nou, fut un puissant obstacle à l'exécution de ce dessein; mais l'Empereur vint enfin à bout de le forcer. Le succès de l'expédition du Ta-yuen (pays de Perse dans le Khorasan), y contribua plus que toutes choses. La premiere armée qu'il avoit envoyée périt entiérement: la seconde y arriva, après une

marche de 1000 lieues : elle aſſiégea la capitale. Le Général Chinois ſe fit livrer le Roi, & ordonna qu'on lui tranchât la tête : enſuite, après avoir établi un nouveau Roi, il revint victorieux en Chine. Cela affermit les royaumes ſoumis, & obligea ceux qui ne l'étoient pas, de ſe ſoumettre à la Chine. L'Empereur donna même au Kouen-mo, ou Roi des Ou-ſun, une Infante de Chine en mariage, pour ſerrer plus étroitement le nœud de la confédération. Il établit dans le centre de la Tartarie Chinoiſe un Généraliſſime qui commandoit à trente-ſix royaumes Tartares, dont les Rois avoient reçu l'inveſtiture de l'Empereur Chinois avec le ſceau qui en eſt la marque.

Les ſucceſſeurs de Han-vou-ti acheverent ce qu'il avoit commencé. On compta bientôt cinquante-ſix Rois dans la Tartarie Chinoiſe, créés par l'Empereur de Chine, qui recevoient de lui les patentes, le ſceau, & les autres marques de la dignité royale, pour gouverner ces royaumes. Les Empereurs établirent un Généraliſſime dans la Tartarie, ou un Vice-Empereur, dont la réſidence étoit dans le royaume d'Ey-ghour. On lui aſſigna un Lieutenant-Général, qui plaça ſon ſiége aſſez près de là, outre deux Brigadiers qui n'avoient point de demeure fixe. On ne tarda pas à recueillir le fruit de cette confédération.

Le Kouen-mii ou bien Kouen-mo, c'eſt-à-dire le Roi des Ou-ſun, & l'Infante de Chine, ſa femme, ayant imploré le ſecours de la Chine contre les Hioum-nou, l'an 72 avant l'Ere Chrétienne, l'Empereur Han-tchao-ti fit inceſſamment partir une armée de 150000 chevaux, avec

ordre à Tcham-hoei, Généralissime de la Tartarie, de commander cette armée & celle des Ou-sun. L'année suivante, Tcham-hoei attaqua à revers les Hioum-nou, je veux dire par le côté de l'Occident. Il défit à plate couture le Roi qui commandoit dans ce pays. Il emmena plus de 30000 captifs, parmi lesquels il y avoit des oncles du Tchen-yu, des Princesses de leur sang, des Rois, & des Officiers de tous les rangs. Il leur enleva pareillement plus de 700000 tant chevaux que chameaux, mulets & bœufs. Ce terrible échec fut suivi d'une horrible mortalité; ce qui obligea les Hioum-nou à se dissiper. La famine suivit de près la mortalité : enfin la division, qui succéda à la famine, porta le coup fatal à cette puissance démesurée. Il parut tout à coup cinq Tchen-yu, ce qui causa la plus sanglante guerre civile qu'on eût peut-être jamais vue. Voici comme la chose arriva :

Hiu-lu-kien-kiu, malgré l'opposition de ses compétiteurs, continuoit ses incursions sur la Chine, demandant cependant en même temps une Infante de la Chine en mariage : il mourut sur ces entrefaites. Le premier de ces Rois, qui étoit Tou-ki-tam (c'est un titre de dignité parmi les Hioum-nou), se fit aussi-tôt proclamer Tchen-yu, tandis que les Princes du sang & les grands Officiers de l'Empire proclamerent de leur côté le fils de Hiu-lu-kien-kiu sous le titre de *Hou-han-sie*. Celui-ci commença son nouveau regne par la défaite du Tou-ki-tam, auquel il ôta la vie. A cette occasion, les Rois se souleverent, & prirent à l'envi le titre de *Tchen-yu*. Bientôt après (je me sers des termes de l'Histoire Chi-

noiſe), on compta les morts par dixaines de mille. De dix têtes de bétail, à peine en reſta-t-il une ou deux. Enfin la faim força les Hioum-nou à ſe manger les uns les autres.

Ces calamités publiques obligerent le Roi Ye-tcho-uam de venir avec trente à quarante mille chevaux ſe ſoumettre aux Chinois, ſoixante ans avant l'Ere Chrétienne. Il fut ſuivi quatre ans après par le Tchen-yu, qui portoit le titre *Hou-ſo-lei*, avec grand nombre de Seigneurs, & plus de ſix mille hommes. L'Empereur de Chine les reçut favorablement, & donna des titres Chinois à l'un & à l'autre. D'un autre côté, Ouo-yen-keou-ti, qui étoit Tchen-yu légitime, s'abandonnoit à ſon naturel farouche. Kou-ſi-vam (Roi Hioum-nou) avoit malheureuſement été défait par les Ou-houan, Tartares Orientaux, tributaires des Hioum-nou. Il redoutoit la colere de Ouo-yen-keou-ti, c'eſt pourquoi ayant fait une ligue des plus puiſſans de l'Etat, il mit en ſa place le Prince Ki-heou-ſien, ſous le titre de *Hou-han-ſie*. Celui-ci défit Ouo-yen-keou-ti en bataille rangée. Ouo-yen-keou-ti ayant été abandonné de tous les ſiens, ſe défit lui-même. Hou-han-ſie avoit défait deux de ſes compétiteurs; mais ayant été défait à ſon tour par le Tchen-yu, ſurnommé *Tou-ki*, il vint chercher un aſile en Chine, & ſe ſoumettre à l'Empereur. Il fut reçu à foi & hommage, l'an 53 avant l'Ere Chrétienne.

Depuis ce temps-là, les Hioum-nou furent diviſés en ſeptentrionaux & en méridionaux. Les Empereurs des Méridionaux conſerverent le titre de *Hou-han-ſie*, de même que les Empereurs Romains

Romains prirent celui de *César*. Le Tchen-yu, nommé *Tche-tchi*, s'enfonça avec les siens dans la Tartarie Occidentale, à plus de six cents lieues loin de son siége ordinaire. Il reconquit les royaumes révoltés, & établit son siége parmi la nation des Kien-hou, qui dans la suite prirent le nom de *Kia-kia-sse* (ce sont probablement les Kircasses, ou, comme nous prononçons, Circasses). Il régnoit souverainement, lorsque Kan-yen-cheou, Généralissime Chinois de la Tartarie, & son Lieutenant-Général, feignant d'avoir des ordres de l'Empereur de Chine, ordonnerent aux garnisons Chinoises & aux royaumes tributaires de marcher contre lui. Il fut attaqué si brusquement, qu'il fut bientôt défait. On lui coupa la tête, qui fut envoyée en Chine, ce qui plut à Hou-han-sie son ennemi, & ne laissa pourtant pas de lui donner à penser pour lui-même. Ceci arriva trente-cinq ans avant l'Ere Chrétienne.

Les Tchen-yu méridionaux vécurent tranquillement dans la Chine, qui leur laissa le titre impérial de leur nation, sans aucune réalité. Yu-fou-lo fut le pénultieme de ces Tchen-yu; le dernier fut Hou-tchu-tçuen, frere cadet de Yu-fou-lo. Hout-tchu-tçuen, l'an 216 de l'Ere Chrétienne, alla de Pim-yam-fou, qui étoit le lieu de sa résidence, à Tcham-te-fou, qui étoit alors le siége de l'Empereur de Chine, pour lui rendre hommage. Il fut arrêté par les ordres de Tçao-tçao, qui gouvernoit alors absolument. Ainsi finit en Chine l'Empire des Hioum-nou. Tçao-tçao leur assigna des terres en dedans de la grande muraille, & les partagea en cinq can-

tons, commandés chacun par un Chef de leur nation, démarche qui fut fatale à la Chine, & que les Chinois regardent comme une échelle qu'on présenta aux Tartares, pour les aider à monter sur le trône de cet Empire.

En effet, après s'être multipliés dans la Chine, & y avoir pris une connoissance exacte des affaires de l'Empire durant environ quatre-vingt-dix ans, ils se servirent de la division qui régnoit entre les Chinois, sous la dynastie des Tçin. Leou-yuen-hai, petit-fils de Yu-fou-lo-tchen-yu, & fils de Leou-pao, Chef d'un des cinq cantons, reprit le titre de *Tchen-yu* l'an 304 de l'Ere Chrétienne. Les Tchen-yu des Hioum-nou méridionaux avoient pris pour nom de famille *Leou*, qui étoit celui de la dynastie des Han, & cela parce qu'ils descendoient de Mothé & d'une Infante de Chine, fille du Fondateur de cette dynastie, que Mothé avoit épousée. De là vient le titre Chinois de *Leou-yuen-hai*, que portoit ce Prince, également savant & brave. Il donna pour la même raison le titre de *Han* à sa dynastie, quoique dans la suite elle ait été nommée *Tchao*. Cette entreprise fut un signal à tous les autres Barbares, de prendre les armes & de se faire des Empereurs de leur nation. On ne vit jamais de semblables troubles, ni tant de carnages. Plusieurs millions d'hommes en armes remplissoient tout d'horreur & de sang. Les cinq provinces septentrionales de la Chine furent abandonnées à ces Tyrans par les Empereurs Chinois, qui, après avoir été forcés dans leur Cour du Nord, furent enfin obligés de se retirer à Nan-kim. Quoique cette horrible confusion n'ait duré que cent dix-huit ans, il fau-

droit plusieurs volumes pour la décrire au juste.

Les Chinois, dans leurs Histoires, nomment les regnes tumultueux des cinq Barbares, le *Siecle de fer*, parce que toutes les familles régnantes, à la réserve de deux Chinoises ou trois, si vous comptez Che-min, étoient issues de cinq nations Barbares. Celles de Tchao, de Heou-tchao, du second Pe-leam & de Hia, aussi bien que Pe-leam & Heou-leam, étoient sorties des Hioumnou : celles de Yen, de Heou-yen, de Nan-yen, de Pe-yen & de Sii-yen, étoient originairement Sien-pi, aussi bien que celle de Sii-tçin. Celles de Tçin & de Heou-leam venoient des Ti ou Barbares de la partie occidentale de la province de Chensi. Celle de Heou-tçin sortoit des Kiam, Barbares Occidentaux, qui touchent la Chine. Celle de Nan-leam étoit de la nation des Kie, ou des Sien-pi septentrionaux, & de la même famille que les Ouei Tartares, desquels nous parlerons dans la suite. Ces Ouei Tartares vinrent à bout de tous ces royaumes tumultuaires, & réduisirent toute la Chine Septentrionale sous leur obéïssance. Ils acheverent ce grand ouvrage l'an 439. Ce fut pour lors que la Chine commença à être divisée en deux parties, dont la Méridionale étoit gouvernée par un Empereur Chinois, & la Septentrionale par un Empereur Tartare. Elle demeura en cet état jusqu'à l'an 589, qu'elle fut réunie sous une seule domination par un Empereur Chinois.

Jamais Histoire ne fut plus féconde en grands événemens, ou, pour mieux dire, en grands brigandages, que les cent trente-six ans que durerent ces guerres civiles. Plusieurs mil-

lions d'hommes en armes portoient par-tout la désolation & le carnage. Des trônes flottans dans le sang ne pouvoient être que chancelans ; aussi dans ces temps malheureux les cabanes des Laboureurs étoient de plus sûrs asiles pour la vie, que les palais des Rois. En effet, de plus de quatre-vingt Rois ou Empereurs qui ont régné durant ce petit espace de temps, près de la moitié a été assassinée. Je tirerai le peu que je vais rapporter de ces étranges révolutions, du plus célebre Historien qui fut jamais ; je veux dire de l'Empereur Tham-thai-tçoum, qui commença à régner l'an 627, & qui régna vingt-trois ans. Je ne sais si le trône a jamais été occupé par un plus grand Prince. Il fut le premier Capitaine de son siecle & le plus juste des Empereurs. Il joignit à mille autres belles qualités la science & l'éloquence, en quoi il excella. Il employa dix volumes entiers de son Histoire des Tçin, à décrire ces royaumes tumultueux. Je commence par Leou-yuen-hai, dont j'ai rapporté ci-devant l'origine.

Leou-yuen-hai ne se contenta pas de reprendre le titre de *Tchen-yu*, il usurpa celui de *Hoam-ti*, qui appartient aux Empereurs Chinois, l'an 308, & mourut deux ans après.

Il laissa pour successeur son fils, nommé *Leou-ho*. Celui-ci commença son regne par se vouloir défaire de Leou-tçoum, son frere cadet, dont le courage lui étoit suspect. Leou-tçoum, qui pressentit son dessein, le prévint : il le força dans son palais, & le fit mourir ; en même temps il se fit proclamer Hoam-ti, dans la même année que son pere étoit mort.

Leou-tçoum commença son regne par déclarer la guerre à l'Empereur de Chine, qui résidoit pour lors dans la ville de Lo-yam, qui se nomme aujourd'hui *Honan-fou*, dans la province de Honan. Après avoir remporté une victoire signalée sur les Chinois, il assiége Lo-yam, l'an 311; il la force, & y exerce des cruautés plus que barbares: il envoie l'Empereur de Chine captif à Pim-yam-fou, ville de la province de Chansi, où étoit la Cour des Hioum-nou. Il fait mourir le Prince héritier de l'Empire Chinois, enleve l'Impératrice, veuve du feu Empereur, & l'épouse. Il fait mettre le feu aux palais & aux temples des ancêtres des Empereurs, & fait passer par le tranchant du sabre plus de trente mille personnes de marque, du nombre desquelles furent les Rois & tous les Officiers de la Cour. Enfin, pour laisser à la postérité un monument de sa barbarie plutôt que de sa gloire, il fit entasser tous ces corps morts, en forme de trophée, sur les bords de la riviere qui arrosoit cette capitale. Il alla même plus loin dans la suite; car ayant un jour voulu obliger l'Empereur de Chine, son captif, à servir à boire dans un festin, comme il refusa d'obéir, il le fit mettre à mort avec les Officiers Chinois qui lui étoient restés.

Leou-yao, Prince du sang de la famille de Leou-yuen-hai, commandant l'armée de Leou-tçoum, força pareillement Si-ghan-fou, qui étoit pour lors la seconde capitale de l'Empire des Chinois, l'an 316: il prit l'Empereur Tçin-min-ti, & l'envoya à Leou-tçoum, qui le traita comme il avoit traité son pere & son prédécesseur, & lui ôta la vie, pour le même refus de

verser à boire. Ces désastres obligerent Se-ma-sun, Prince du sang des Tçin & premier Ministre de leur Empire, à transférer le siége de l'Empire à Kien-kam, ville méridionale, que nous appelons *Nan-kim*, où il prit aussi-tôt le titre de *Hoam-ti*, l'an 317. Sun-kiuen avoit choisi, dès l'an 229, cette même ville, en lui donnant le nom de *Kien-ye*, pour capitale de son Empire, lorsque la Chine étoit divisée en trois. Leou-tçoum mourut, après neuf ans de regne, l'an 318, laissant pour successeur son fils Leou-tçan.

Leou-tçan se plongea dans le sang & dans la volupté. L'Impératrice sa mere & l'Impératrice sa femme étoient toutes deux d'une même famille, nommée *Kin*, ce qui la rendoit très-puissante. Les deux Chefs de cette famille résolurent de détrôner Leou-tçan, & de prendre sa place. Pour achever de le rendre odieux, & se défaire par le même moyen de ceux qui faisoient ombrage à leur ambition, ils lui mirent en tête que les Princes & les Grands tramoient entre eux sa déposition, & qu'il étoit perdu sans ressource, s'il ne les prévenoit. Ce Prince efféminé prit l'alarme, &, sans autre examen, fit main-basse sur les Princes de son sang & sur les principaux Officiers de son Empire.

Kin-tchun, voyant que ses desseins avoient eu le succès qu'il en pouvoit attendre, profita de l'occasion. Il força le palais, prit Leou-tçan, & après lui avoir reproché sa mauvaise conduite, il lui fit trancher la tête. Il fit le même traitement aux Princes qui restoient & à toutes les Princesses du sang; & ces exécutions furent faites ...

plein marché : il exerça même sa rage sur les morts : il fit déterrer les corps de Leou-yuen-hai & de Leou-tçoum, & les fit hacher en pieces. Il finit par faire mettre le feu aux temples qui leur étoient dédiés & à leurs ancêtres. Après ces beaux exploits, il prit le titre de *Roi*, l'an 318. Il ne tarda pas à porter la peine de ses forfaits. Che-le, Généralissime des armées de Leou-tçan, vint l'assiéger dans Pim-yam-fou, le prit & le fit mourir.

Leou-yao, Prince du sang de Leou-yuen-hai, prit en même temps le titre de *Hoam-ti* dans la ville de Si-ghan-fou. Il créa aussi-tôt Che-le Duc de Tchao, pour avoir vengé la mort de Leou-tçan. Cela ne fut pas capable de contenter Che-le, qui aspiroit au trône. Il déclara la guerre à Leou-yao, &, malgré une grande défaite qui eût dû l'arrêter, il alla assiéger Leou-yao dans la ville de Lo-yam. Leou-yao fut pris dans un combat qu'il livra sous les murailles de la ville. Leou-hi, son fils & son héritier, prit aussi-tôt le titre de *Hoam-ti*, & s'enfuit. Che-le ordonna à Leou-yao, son captif, d'écrire à son fils pour l'obliger à se rendre. Leou-yao, au contraire, l'exhorta à se bien défendre, sans se mettre en peine de lui. Cette lettre lui couta la vie, qu'il perdit l'an 328. Che-le fit poursuivre vivement Leou-hi, qui se battit en retraite ; mais il perdit tant de monde dans les combats continuels qu'il eut à soutenir, que les chemins, dans l'étendue de cent lieues, furent jonchés de corps morts. A la fin, s'étant jeté dans Cham-kouei, ville de la province de Chensi, il y fut assiégé, pris & tué : le reste de sa famille fut exterminé avec lui,

laquelle, jointe aux Rois, aux grands & autres personnes principales, faisoit le nombre de plus de trois mille, ce qui arriva l'an 329.

Si Che-le, Fondateur du royaume de Heou-tchao, vengea le sang des Chinois, inhumainement répandu, en exterminant avec une pareille inhumanité les restes de la famille des Tchen-yu, ses Rois (car il étoit Hioum-nou de nation), sa famille ne tarda guere à subir la même loi; je dis sa famille, car pour lui, il régna heureusement & glorieusement. Che-le, qui d'esclave premiérement, & ensuite de Chef de brigands devint un grand Capitaine & un plus grand Roi, entassa victoires sur victoires, durant cinq ans de regne. Il tint d'abord sa Cour à Siam-koue, qui se nomme aujourd'hui *Chun-te-fou*, ville de la province de Pe-tche-li; ensuite il la transféra à Ye, ville de la province de Honan, qui porte aujourd'hui le nom de *Tcham-te-fou*.

Il laissa, en mourant, Che-houm son fils, successeur de sa couronne, l'an 334, lequel fut tué la même année par Che-ki-loum, son cousin.

Che-ki-loum régna quinze ans avec gloire; il eu Che-chi, son fils, pour successeur. Che-chi ne régna que trente-trois jours, au bout desquels il fut tué par Che-tçun, son frere aîné.

Che-tchoum, frere aîné de Che-tçun, vint, à la tête de plus de cent mille hommes, lui disputer la couronne. Che-tchoum fut défait en bataille rangée par Che-min, Généralissime des armées de Che-tçun, & fut pris avec trente mille des siens. Che-tçun fit tout égorger. Che-tçun, malheureusement pour lui, quand il commença à se soulever, avoit engagé sa parole à

Che-min, Chinois, dont il avoit adopté le pere, qu'il le nommeroit son successeur, au cas qu'il parvînt à l'Empire. Lorsqu'il fut Empereur, il oublia sa promesse, & déclara Che-yen, Prince de son sang, l'héritier de son Empire. Che-min fut outré de ce violement de foi. Che-tçun, qui redoutoit sa vengeance, prit la résolution de s'en défaire; mais Che-min, qui fut averti de ce qui se tramoit contre lui, vint attaquer le palais, le força, & massacra Che-tçun, avec Che-yen, son successeur désigné : de sorte que Che-tçun ne régna que cent quatre-vingt-trois jours. Aussi-tôt après, Che-min fit proclamer Empereur Chekien, & se contenta de la réalité d'Empereur, sans se mettre en peine du nom.

Che-kien à peine fut-il installé, qu'il songea à perdre Che-min. Il confia l'exécution d'un dessein si dangereux à plusieurs Grands. Ceux-ci manquerent leur coup; sur quoi Che-kien, feignant qu'ils avoient attenté à la vie de Che-min de leur propre mouvement, les fit mourir. Chemin s'apperçut de la fraude. Une seconde entreprise de Tartares qui conspiroient contre lui, le convainquit pleinement du dessein de l'Empereur. Pour lors Che-min prit les armes, força le palais, & tua tout, sans exception; de sorte que les ruisseaux de sang y couloient de tous côtés. Il s'assura de la personne de l'Empereur. La ville Impériale étoit alors remplie de Barbares, de six nations différentes. Ils demanderent permission de se retirer; ils l'obtinrent : mais Che-min, qui ne doutoit pas qu'ils ne tournassent leurs armes contre lui, mit à prix les têtes de ceux qui étoient sortis; on les apportoit à milliers. Che-

min les ſentant affoiblis par ce carnage, donna ordre qu'on fît main-baſſe ſur tous ceux qui étoient reſtés dans la capitale, ſans diſtinction d'âge ni de ſexe. On en égorgea auſſi-tôt plus de deux cent mille. Il envoya en même temps des ordres ſemblables par tout le royaume ; & malheur aux Chinois, dit l'Hiſtoire, qui avoient le nez long & la barbe épaiſſe, car ils furent enveloppés dans cet horrible maſſacre, & en firent plus de la moitié. Pour comble de cruauté, Che-min fit mourir en public l'Empereur avec trente-huit petits-fils de Che-ki-loum. Il extermina entierement la famille royale. Che-kien ne régna en tout que cent trois jours.

De l'Empire des Ouei Tartares.

Cette dynaſtie de Tartares doit avoir place entre les royaumes turbulens, comme les Chinois les nomment, & être comptée pour la dix-ſeptieme : cependant ſa durée, le mérite d'avoir détruit les ſeize ou dix-ſept autres royaumes tumultueux, ſon gouvernement plus régulier, & ſur-tout les ſervices qu'elle rendit à la dynaſtie Chinoiſe des Tçin, ont obligé les Chinois à la tirer de cette claſſe, & à lui compoſer une Hiſtoire particuliere. Ayant donc à rechercher leur origine, on ne peut mieux faire que de ſe ſervir des termes de cette Hiſtoire qui a été écrite par Ouei-cheou ; les voici :

Anciennement Hoam-ti (Empereur de Chine qui commença à régner 2704 ans avant l'Ere Chrétienne) eut vingt-cinq enfans, dont les uns s'établirent dans la Chine, les autres dans la

Tartarie. Tcham-yi, le plus jeune de tous, fut créé Roi dans le Nord, plus à l'eſt de ce dernier pays. Dans ſes Etats il y avoit une chaîne de montagnes appelées les *Grands Monts Sien-pi*, d'où la nation tira ſon premier nom. Les deſcendans de Tcham-yi régnerent dans les pays qui ſont droit au ſeptentrion de la Chine, c'eſt-à-dire, dans des plaines déſertes où ils erroient à la ſuite de leurs troupeaux, ſans autre profeſſion que celle des armes & de la chaſſe. Ils faiſoient conſiſter la vertu dans la ſimplicité & la rudeſſe, & la ſageſſe ou l'art de convertir les peuples, dans une bonté naïve & ſans façon. Ils n'avoient point l'uſage des lettres; & ils ſe contentoient, pour leurs contrats, de graver quelques marques ſur du bois. Pour toute Hiſtoire, ils avoient la tradition de leurs ancêtres, qu'ils conſervoient de pere en fils avec ſoin.

L'Empereur Hoam-ti régnoit par la vertu de l'élément de la terre. Dans la langue de ce peuple, la terre eſt nommée *To*, & *Po* ſignifie *Roi*. De là vient que la famille royale prit le nom de *To-po* (pour marquer qu'ils régnoient par la vertu du même élément). Un des deſcendans de Tcham-yi, dont le nom étoit *Chi-kiun*, fut Officier dans la Cour de Yao (Empereur de Chine qui commença à régner 2357 ans avant l'Ere Chrétienne, & régna cent ans). Il chaſſa le Démon de la ſéchereſſe au delà de l'eau foible; ce qui rendit les peuples heureux. Depuis ce temps-là, ſa famille & ſa nation ſubſiſterent ſous les trois premieres dynaſties de la Chine, & encore ſous celle des Tçin & celle des Han. Durant tant de ſiecles, les Tartares,

fous les noms de *Hien-yu*, de *Hien-yun*, de *Chan-youm*, de *Hioum-nou*, & autres femblables, exercerent des cruautés extrêmes fur la Chine, tandis que les defcendans de Chi-kiun n'avoient aucune communication avec elle ; & c'eft la raifon pour laquelle il n'eft fait aucune mention d'eux dans les Hiftoires anciennes. Le foixante-feptieme Roi, en comptant Chi-kiun pour le premier, fut l'Empereur Mao, qui domina fur trente fix royaumes, & fur quatre-vingt-dix-neuf grandes familles. Ce font les paroles de l'Hiftorien.

La dynaftie des Ouei Orientaux finit l'an 550, nommé *Kem-ou*, après avoir duré dix-fept ans fous un feul regne. Elle fut éteinte par Kaoyam, Fondateur de la dynaftie des Pe-tçi.

C'eft pourquoi les Chinois, qui fixent le commencement de cet Empire à l'an Pim-fu, le 386 de l'Ere Chrétienne, ne lui donnent que cent foixante & douze ans de durée jufqu'à l'an Timtcheou, qui eft le 557 de la même Ere. La raifon de ce calcul eft que cette année 386 eft celle où Tai tçou, Fondateur de cet Empire, commença à prendre les marques d'Empereur. Sur quoi il eft à remarquer que les Ouei Tartares donnent le même titre de *Hoam-ti* ou d'Empereur à tous les prédéceffeurs de Tai-tçou, quoiqu'ils ne l'euffent jamais porté durant leur vie.

Cette dynaftie prit le titre de *Ouei*, parce que l'Empereur Tait-çou defcendoit par les femmes de la dynaftie Chinoife des Ouei, fous laquelle ils entrerent en Chine. Ils y parurent pour la premiere fois l'an 261 de Jéfus-Chrift, pour y

payer tribut en compagnie des Sien-pi Méridionaux, habitans des petits monts Sien-pi, qui composoient avec eux une même nation. L'Empereur Chi-tçou envoya avec cette ambassade son fils aîné Cha-mo-han, pour demeurer en otage à la Cour de l'Empereur Chinois de la dynastie des Ouei, nommé *Ouei-yuen-ti*. De là vient que, pour distinguer cette dynastie de la précédente, les Chinois la nomment *Heou-ouei* ou des *seconds Ouei*; mais eux se donnoient le titre de *Yuen-ouei* ou de *très-grands Ouei*, de la même maniere qu'ils se faisoient appeler *Ta-sien-pi* ou les *grands Sian-pi*, pour se distinguer des Sien-pi du Leao-toum. Les Chinois donnoient à cette nation le nom de *So-teou*, qui étoit apparemment son nom propre, & par mépris celui de *So-pou* ou de *So-tecu*, *Esclaves*. Ils regardoient les petits Sien-pi comme une partie de leur nation, & mettoient la famille des Mou-youm au nombre des quatre-vingt-dix-neuf grandes familles qui dépendoient d'eux. Cependant l'origine que se donnent ces deux nations, ne s'accorde pas à cela entiérement.

Au reste, on dispute à cette nation la splendeur de son origine & son antiquité. Quelques Auteurs assurent que c'étoit une nation de Hioum-nou (car les Hioum-nou étoient divisés en un très-grand nombre de peuples) dont les Rois descendoient de Li-lim, fameux Général Chinois, dont nous avons déjà parlé, & dont nous parlerons dans la suite; mais cela n'est pas probable. Quelques-uns assurent que le pays que la nation des So-teou habitoit, étoit éloigné de plus de deux mille lieues de la Chine. Voyons

par leur Hiſtoire comment ils s'en ſont approchés.

Tchoui-yn, à qui ces peuples ont donné le titre de *Suen-hoam-ti*, fut le premier qui commença le voyage (le premier pays qu'ils habitoient étant extrêmement froid & marécageux); il dirigea ſa route vers le midi, & vint ſur les rivages d'un lac qui a plus de cent lieues de tour. Ce pays avoit toutes les incommodités du premier, & il l'auroit abandonné, ſi la mort ne l'avoit prévenu. Le huitieme de ſes ſucceſſeurs, Lin, qui porte le titre de *Hien-hoam-ti*, prit la réſolution d'exécuter le deſſein de ſes aïeux, lorſque l'âge ne le lui permettoit plus. C'eſt ce qui l'obligea de céder l'Empire à ſon fils Kie-ſen, dont le titre eſt *Chim-vou-hoam-ti*, c'eſt-à-dire *Empereur ſaintement brave* (car les titres Chinois ont chacun un ſens particulier). Kie-fen ordonna à ſa nation de ſe mettre en marche, pour continuer à avancer vers le midi. Les montagnes & les précipices rendoient le chemin impraticable, & il alloit renoncer à ſon entrepriſe, lorſqu'un animal divin, reſſemblant au cheval pour la forme, & au bœuf par ſon mugiſſement, ſe mit à la tête de la marche, & leur ſervant de guide, les tira d'embarras. Après pluſieurs années, ils arriverent enfin dans le pays des Hioum-nou.

Un jour, Kie-fen allant à la chaſſe dans les montagnes avec dix mille Cavaliers, apperçut tout à coup un cortége de carroſſes qui deſcendoient du ciel. Quand tout fut arrivé, il ſortit du principal carroſſe une belle femme ſuivie d'un nombreux équipage. Kie-fen lui demanda

avec surprise qui elle étoit. » Je suis, dit-elle, une fille céleste (une Nymphe) qui ai ordre de vous épouser «. Le mariage fut aussi-tôt consommé. Le lendemain au matin, la Nymphe lui demanda permission de se retirer, lui promettant que dans un an précisément elle viendroit le retrouver au même endroit. A peine eut-elle fini ces paroles, qu'elle prit congé de lui, & se retira aussi vîte que le vent. L'année étant écoulée, Kie-fen ne tarda pas à se rendre au lieu nommé. En effet, la Déesse revint, & lui présentant l'enfant qu'elle avoit mis au monde : » Tenez, dit-elle, voilà votre fils ; prenez grand soin de l'élever, il sortira de lui une nombreuse suite de Rois & d'Empereurs «. Après avoir dit ces mots, elle se retira. Cet enfant fut Chi-tçou, c'est-à-dire le premier aïeul, à qui on a donné le titre de *Chin-yuen-hoam-ti*, ou d'*Empereur d'une origine divine ;* & celui-là commença à régner dans toutes les formes l'an 220 de l'Ere Chrétienne.

La vingt-neuvieme année de son regne, se trouvant à la tête de 200000 chevaux, il vint établir sa Cour à Chim-lo, ville dépendante de Tim-siam (aujourd'hui Tim-siam dépend de Ta-yuen-fou, capitale de la province de Chansi). Il songea d'abord à se concilier les Chinois. Dans les commencemens de son nouvel établissement, il prit une femme dans la dynastie Chinoise des Ouei, & pour serrer plus étroitement l'alliance, il envoya son fils aîné Cha-mo-han en otage à l'Empereur Chinois. Cha-mo-han demeura donc à Lo-yam, alors capitale de l'Empire de Chine. Tçin-vou-ti,

Empereur de la dynaſtie des Tçin, qui venoit de ſuccéder à celle des Ouei, permit à Cha-mo-han d'aller voir ſon pere. Il y alla ſix ans après, c'eſt-à-dire, le quarante-huitieme du regne de Chi-tçou. Il revint en otage l'an cinquante-ſixieme du même regne. Il s'en retourna ſur la fin de la même année, comblé de préſens & d'honneurs par l'Empereur Chinois, quoiqu'on lui eût ſuggéré de le faire mourir, à cauſe de mille belles qualités qui brilloient dans ce Prince, & qui promettoient en lui un terrible ennemi pour la Chine.

Chi-tçou, la cinquante-huitieme année de ſon regne, ravi de revoir l'héritier de ſon royaume, lui donna un feſtin où tous les Grands furent conviés. Quand ils furent échauffés par le vin, Cha-mo-han voyant paſſer un oiſeau, leur dit : » Je vais tuer cet oiſeau «. Auſſi-tôt prenant un arc, il y mit une balle de terre cuite, & abattit l'oiſeau ſur le champ. Les So-teou n'avoient point alors l'uſage de l'arc à jallet. Ils furent ſurpris de l'adreſſe du Prince, & ſe dirent les uns aux autres : » Le Prince héritier eſt plein de belles qualités. Il a pris l'habit Chinois; outre cela, il a appris les Arts ſecrets des Chinois, qui l'emportent en cela ſur tous les autres peuples. S'il vient à régner, il changera nos uſages, & nous ne viendrons point à bout des conquêtes que nous méditons. Ne vaut-il pas mieux nous entretenir dans la ſimplicité & la rudeſſe de nos mœurs «? Tous approuverent ce ſentiment. Joignez à cela la diviſion que les Chinois, par leurs préſens & leurs ſuggeſtions, avoient ſemée entre les Grands. Ils ſe leverent auſſi-tôt, & ſe reti-

rerent.

verent. Ils vinrent trouver Chi-tçou, qui leur demanda ce qu'ils penſoient des progrès en vertu que ſon fils avoit faits dans le royaume étranger d'où il venoit. » Le Prince héritier, répondirent-ils, a une habileté extraordinaire, à peine ſon arc a-t-il été bandé, qu'on a vu un oiſeau tomber à ſes pieds; il ſemble qu'il eſt maître dans les Arts occultes & dans les inventions merveilleuſes des Chinois. C'eſt un pronoſtic de troubles dans l'Etat, & de malheurs pour le peuple : nous prions Votre Majeſté de faire attention à ce que nous lui diſons.

Pendant l'abſence du Prince, ſes freres avoient gagné l'amitié du pere : de plus, l'Empereur, qui avoit plus de cent ans, étoit facile à prévenir. Ayant entendu ce diſcours des Grands, le ſoupçon le ſaiſit. » Si l'on ne veut pas le ſouffrir, dit-il, il faut s'en défaire «. Auſſi-tôt les Grands prennent la poſte & vont ſe défaire du Prince. Après ſa mort, Chi-tçou fut ſaiſi d'un repentir très-vif qui le conduiſit au tombeau la même année. Cha-mo-han étoit un Prince accompli en toutes manieres : les Empereurs ſuivans lui donnerent le titre de *Ven-ti*, c'eſt-à-dire, d'*Empereur qui poſſede toutes les vertus*. Pour ce qui eſt de Chi-tçou, ce fut le plus fortuné des Rois de ſon temps; grand Capitaine, grand politique, bon allié, d'une bonne foi à l'épreuve, également aimé & redouté. Il n'eût eu rien à déſirer, s'il n'eût pas fouillé la derniere année de ſon regne & de ſa vie, du ſang d'un fils que ſon ſeul mérite lui avoit rendu ſuſpect. Le bonheur de ſon regne, ſa durée de cinquante-huit ans, & celle de ſa vie de cent quatre ans, ont apparemment

donné occaſion à ce peuple groſſier de forger la fable de la Nymphe.

La mort de Cha-mo-han fut funeſte à l'Etat. Le regne de Sii-lou, frere de Cha-mo-han, qui fut de neuf ans, fut agité continuellement par des révoltes. Tcho, le plus jeune des freres de Cha-mo-han, rétablit un peu les affaires par ſon courage & ſa prudence. Sé, le dernier des enfans de Cha-mo-han, fut capable de grandes choſes; mais la durée de ſon regne, qui ne fut que d'un an, ne lui permit pas de rien entreprendre.

Tchao-hoam-ti, dont le nom propre étoit *Lo-kouan*, fils de Chi-tçou, & conſéquemment frere de Cha-mo-han & ſucceſſeur de Sé, partagea ſes Etats en trois. Il en garda une partie pour lui, qui fut l'orientale; il donna le commandement de la ſeconde à Yi-to, fils aîné de Cha-mo-han; & celui de la troiſieme à Y-lou, frere cadet de Yi-to. Ces trois Princes régnerent en même temps; ſavoir, Lo-kouan, qui fait la ligne directe des Empereurs, ſous le titre de *Tchao-hoam-ti;* Yi-to ſous celui de *Houan-hoam-ti;* & Y-lou ſous celui de *Mou-hoam-ti.* Depuis Chi-tçou juſqu'à ceux-ci, les So-teou avoient toujours entretenu une bonne correſpondance avec les Empereurs Chinois de la dynaſtie des Tçin. Cette longue paix avoit multiplié leurs troupeaux & augmenté leurs richeſſes; leur puiſſance avoit cru à proportion, & leurs armées étoient compoſées de 400000 chevaux & plus. Houan-hoam-ti pouſſa ſes conquêtes vers l'occident, & ſubjugua plus de vingt royaumes. Mou-hoam-ti ſortit de la Chine, & chaſſa de la Tar-

tarie, qui la touche du côté du Septentrion, les Hioum-nou & les Ou-houan. L'onzieme année du regne de Tchao-hoam-ti, Houan-hoam-ti mourut, après avoir reçu la même année de l'Empereur de Chine, le titre de *Grand Tchen-yu;* ainsi il ne régna que onze ans. Tchao-hoam-ti mourut la treizieme année de son regne, après quoi Mou-hoam-ti régna seul.

Mou-hoam-ti, la troisieme année de son regne, fut créé par l'Empereur de Chine Duc de Tai (ville de Chine qui dépend de Tai-yuen-fou, capitale de la province de Chansi). La sixieme année, il fit entourer Chim-lo de nouvelles murailles, & lui donna le titre de *Pe-tou*, ou de *Ville royale du septentrion.* Il fit la même chose à l'égard de Pim-tchin, à qui il donna le titre de *Nan-tou*, ou de *Ville royale du Midi.* Il fut le premier Prince de sa dynastie qui donna des Loix à sa nation. Il mourut assassiné par son fils aîné, nommé *Leou-sieou*, son armée ayant été défaite par ce rebelle. Aussi-tôt Pou-ken, fils de Houan-hoam-ti, prit les armes contre Leou-sieou, qu'il vainquit & fit mourir : après quoi il fut proclamé Roi. Il ne régna qu'un peu plus d'un mois. Etant mort, son fils Chi-sem lui succéda, lequel mourut aussi incontinent après. Toutes ces morts arriverent dans la même année, la derniere de Mou-hoam-ti.

Yu-lu, dont le titre Impérial est *Pin-ven-hoam-ti*, prit les rênes du royaume l'an 317. La deuxieme année de son regne, ayant appris que Se-ma-sun avoit pris le titre d'Empereur de la dynastie des Tçin, après que l'Empereur Tçin-min-ti eut été pris par Leou-yao, il refusa de le

reconnoître, & découvrit ſon ambition ſecrete par ces paroles : » La Chine n'a plus de Maître : le Ciel ne me favoriſe-t-il pas en cela « ? Ainſi Se-ma-ſun lui ayant envoyé une ambaſſade quatre ans après, pour lui conférer des titres & des marques d'honneur, il les refuſa & rompit avec lui. Il ſe prépara en même temps à lui faire la guerre; mais la mort arrêta ſes deſſeins. L'Impératrice, femme de Houan-ti, voyant que Pim-ven-ti avoit gagné le cœur des peuples, craignoit pour ſon fils : c'eſt pourquoi elle ſe défit de Pim-ven-ti, qu'elle fit mourir avec un grand nombre de ſes principaux Officiers, & elle mit en ſa place Ho-jo, ſecond fils de Houan-ti (Ti & Hoam-ti ſont la même choſe). Comme il étoit mineur, elle prit les rênes du gouvernement; elle ne les lui remit que trois ans après, & il ne les retint pas deux ans entiers. Yam-ti, ſurnommé *He-no*, lui ſuccéda. Il gouverna ſi mal qu'il fut chaſſé par les ſiens dans la cinquieme année de ſon regne. Yi-hoai, dont le titre eſt *Lie-hoam-ti*, bien loin de profiter de la diſgrace de ſon prédéceſſeur, ſe comporta encore plus mal que lui; de ſorte qu'au bout du même terme de cinq ans non accomplis, on le chaſſa, & on rappela Yam-ti. Celui-ci ne fut pas plus ſage que la premiere fois; & ayant été banni une ſeconde fois, il fut obligé, après un peu plus de deux ans, de ſe retirer auprès du Roi de Yen. Lie-ti fut donc rappelé, & mourut après avoir régné cette ſeconde fois durant un an.

Che-y-kien, dont le titre fut *Tchao-tchim-hoam-ti*, lui ſuccéda. Il étoit le ſecond fils de

Pim-ven-ti. Che-y-kien fut un homme extraordinaire : il étoit d'une taille giganteſque ; quand il étoit debout, ſes cheveux traînoient à terre ; lorſqu'il étoit couché, ſon ſein tomboit ſur le matelas. Il avoit le nez long & élevé, avec un front de dragon, c'eſt-à-dire carré, large & ſaillant. Il étoit indulgent, charitable, magnanime, & aucun de ſes ſentimens intérieurs ne paroiſſoit au dehors : enfin il avoit des qualités excellentes & admirables ; c'eſt le portrait qu'en fait l'Hiſtoire. Il fut le premier de ſa famille qui oſa prendre le titre de *Hoam-ti* ; il le prit à l'âge de dix-neuf ans, & donna le titre de *Kien-koue* à ſon regne, dont la premiere année fut la 338 de l'Ere Chrétienne. Il ſe fit une Cour d'Officiers à la maniere de la Chine. Il avoit toujours eu les armes à la main, & il avoit dompté preſque toute la Tartarie ſeptentrionale & orientale ; mais la derniere année de ſon regne & de ſa vie, Fou-kien, Empereur de Tçin, ayant envoyé une armée de 200000 hommes contre lui, le défit dans deux grandes batailles, & le dépouilla de toutes ſes conquêtes.

Thai-tçou, ſurnommé *Kouei*, petit-fils de Tchao-tchim-hoam-ti, ſuccéda à ſon aïeul n'ayant qu'un peu plus de cinq ans. Il n'échappa à la pourſuite de Fou-kien que par un bonheur extraordinaire. La dixieme année de ſon regne, il ſe fit couronner Roi de Taï ; & quelques mois après, changeant de titre, il ſe fit appeler *Roi de Ouei*. Il donna le titre de *Tem-koue* aux années de ſon regne, dont la premiere fut la 386 de l'Ere Chrétienne.

Quoiqu'il n'eût pris le titre de *Hoam-ti* que l'an 398, & que cependant il avoit commencé à prendre les marques de cette dignité dès la premiere année de son regne, les Chinois comptent le commencement de son empire & de la dynastie dont il fut le Fondateur depuis cette année, qui fut 386. D'abord il essaya le peu de forces qu'il avoit sur les Tartares septentrionaux, sur lesquels il remporta plusieurs victoires, sur-tout sur les Kao-tche qui étoient un puissant peuple. Après avoir grossi son armée de tant de peuples vaincus, il revint, en faisant toujours des conquêtes, jusqu'en Chine. Il aida le Roi de Si-yen à se défaire d'un puissant ennemi. Le Roi de Si-yen lui offrit pour récompense le titre de *Tchen-yu occidental*; il le méprisa. Bientôt après il subjugua le royaume de Si-yen : ensuite, se croyant en état de tout entreprendre, & de réduire la Chine entiere sous ses Loix, il prit l'habit, les coutumes & la forme du gouvernement Chinois. Il fut le premier de sa famille qui s'entêta de la Religion des Bonzes Tao-sse, & qui chercha avec soin dans les opérations chimiques le secret de l'immortalité. Son propre fils, né de l'Impératrice, nommé *To-po-chao*, lui fit trouver la mort dans le poison qu'il lui présenta. Il mourut à la fleur de son âge, l'an 409, la dixieme année de son regne. Il étoit rentré dans Chim, la Cour de ses ancêtres, trois ans après qu'il avoit transféré son siége à Pim-thim.

Tai-tçoum, surnommé *Sé*, fils de Tai-tçou & d'une concubine, vengea la mort de son pere, en faisant mourir le parricide To-po-chao, &

hérita de ſon Empire l'an 409. L'an 417, ſon armée fut défaite par Leou-yu, Généraliſſime Chinois, qui lui enleva la ville de Lo-yam. Le même Leou-yu prit la même année Si-ghan-fou ſur les Heou-tçin. Leou-yu, l'année ſuivante, éteignit la dynaſtie Chinoiſe des Tçin, & fonda celle des Soum : il porte le titre de *Soum-vou-ti.* L'an 422, Tai-tçoum lui déclara la guerre, & mourut l'année ſuivante.

Che-tçou, ſurnommé *Tao*, fils aîné de Tai-tçoum, ſuccéda à ſon pere la même année, mais il ne changea le titre de ſes années que l'année ſuivante. Un Impoſteur Chinois lui vint dire que Lao-kiun (Fondateur de la Religion des Bonzes Tao-ſſe) lui étoit apparu, & l'avoit aſſuré qu'il le créoit Tien-ſé, ou maître du ciel (c'eſt le titre inſolent que prend le Pontife ſouverain de cette *Secte*), & conſéquemment ſucceſſeur de Tcham-tao-lim (le premier qui l'a porté, ſi on les en croit, neveu de Tcham-leam à la ſeptieme génération. Tcham-leam fut le plus grand homme de ſon temps, c'eſt-à-dire du deuxieme ſiecle avant l'Ere Chrétienne). Che-tçou donna dans cette viſion, à l'inſtigation ſur-tout de Tçoui-hao, un des plus grands hommes de ſon temps, qui s'en étoit laiſſé infatuer. Ce Prince fut d'abord vaincu par les Chinois, mais il ſe releva auſſi-tôt, & leur enleva pluſieurs villes. Il acheva la conquête des cinq provinces du nord de la Chine, & vit la Tartarie ſoumiſe à ſes loix; ce qui arriva l'an 439, année remarquable par la diviſion de la Chine en deux Empires, l'un ſeptentrional, l'autre méridional. L'Impoſteur Chinois, dont

j'ai parlé, & qui se nommoit *Keou-kien-tchi*, lui ayant présenté un Livre qu'il appeloit divin, où se trouvoit le titre de *Tai-pim-tchin-kiun*, ce qui signifie en Chinois le vrai Seigneur de la profonde paix, il donna ce titre aux années suivantes de son regne, & bâtit un temple fameux l'année suivante par le conseil du même Tao-sse. L'an 446, il fit détruire tous les temples & renverser toutes les idoles des Bonzes Ho-cham (compétiteurs des Bonzes Tao-sse), & fit mourir tout autant de Bonzes de cette Secte qu'on en put attraper. L'an 450, il fit mettre à mort Tçoui-hao, parce que l'ayant chargé de composer l'Histoire des Ouei Tartares, il avoit dit trop librement la vérité (il méritoit la mort, pour avoir infatué le Prince). Che-tçou s'en repentit aussi-tôt, & ne lui survécut que deux ans, ayant été assassiné par un Eunuque.

Kao-tçoum, petit-fils de Che-tçou, lui succéda. Il commença son regne par rétablir les Bonzes Ho-cham, & permit à tout le monde d'entrer dans cet Ordre. La même année, les Kou-mo-hi, Tartares Orientaux, lui présenterent un cheval qui avoit une corne à la tête & ressembloit à un lin, ou rhinocéros (ce pourroit être la licorne, car les Chinois assurent que dans ce pays on trouve des chevaux sauvages qui ont une corne au front). L'an 455, il créa un de ses enfans Prince héritier de l'Empire; mais, suivant la coutume de ces peuples, il fit mourir la mere, pour empêcher les troubles ordinaires aux minorités. L'an 466, son fils aîné Hien-tçou lui succéda. Celui-ci fit fondre, l'an 467, une statue du Fo (c'est la principale Idole des Bonzes Ho-

cham). Il y entra cent milliers de cuivre, & six cents livres Chinoises d'or : elle étoit de quarante-trois pieds de haut. L'an 471, par un exemple inoui, il céda l'Empire à son fils, âgé de cinq ans, après avoir remporté plusieurs victoires sur les Chinois. Onze ans après, il fut empoisonné par l'Impératrice mere.

Kao-tçou, fils aîné du précédent, changea le siége de son Empire, &, pour avoir l'œil de plus près sur la Chine méridionale, il le transféra à Lo-yam, l'an 495. En effet, deux ans après il alla y porter la guerre en personne : il y mourut l'an 499. Che-tçoum, son fils, lui succéda.

Che-tçoum, l'an 509, donna la préférence à la Religion des Bonzes Ho-cham sur toutes les autres. On bâtit par-tout des temples à leurs Dieux. L'année 511, le dénombrement de la Chine méridionale fut fait. On trouva, sous la domination de l'Empereur Chinois, nommé *Leam-vou-ti*, vingt-trois provinces, trois cent cinquante villes du premier ordre, & mille vingt-deux du second (le Toum-kim & le Camboje en dépendoient). L'an 512, la Loi qui portoit qu'on fit mourir la mere de celui des enfans de l'Empereur qui étoit déclaré héritier, fut abolie. Che-tçoum mourut l'an 515.

Sou-tçoum, son fils, lui succéda. A son avénement à la couronne, il avoit créé Hou-chi Impératrice mere, & sa mere propre, Impératrice. L'an 528, Hou-chi, qui craignoit pour son propre fils, empoisonna l'Empereur. Cette marâtre avoit déjà empoisonné l'ancienne Impératrice mere, & s'étoit défaite de ceux qui lui étoient suspects ; c'étoit une dévote de la Reli-

gion des Bonzes Ho-cham. Voici le point fatal de la deſtruction de ce vaſte Empire. Eul-tchu-youm, Seigneur ambitieux & brave, ſe ſervit de cette occaſion pour ſe rendre maître des affaires. Il prend les armes, & ayant donné le commandement de ſon avant-garde à Kao-houan, il marche droit à Lo-yam, qui étoit alors la capitale : il s'en ſaiſit, & fait proclamer Empereur Tçe-yeou, Roi de Tcham-lo ; on le nomma *Tchouam-ti*. Celui-ci prit pour titre des années de ſon regne *Kien-y*, ou de l'équité rétablie. Il commença ſon regne par faire noyer l'Impératrice Hou-chi aveo le Prince Tchao, qu'elle avoit élevé ſur le trône. Il fit mourir plus de deux mille perſonnes de la premiere marque ; après quoi, la même année, il change le titre de *Kien-y* en celui de *Youm-ghan*, c'eſt-à-dire de *perpétuelle Paix*. En même temps, Eul-tchu-youm ſe retira à Ta-yuen, dont il ſe proclame Roi. L'Empereur le combla d'honneurs.

Cependant on ſe révolta de tous côtés ; en trois différentes provinces on prit le titre d'*Empereur*. Le Roi de Pe-hai, nommé *Kioum*, après avoir pris ce titre l'année ſuivante, s'avança incontinent vers Lo-yam, dont il ſe rendit maître. Tçe-yeou prit la fuite ; mais Eul-tchu-youm ayant repris les armes, chaſſa Kioum, qui mourut en fuyant, & il rétablit Tçe-yeou ; après quoi il prit de pleine autorité le titre de Généraliſſime de toutes les armées. L'an 530, le même Eultohu-youm défit l'armée d'un faux Empereur, & le prit, ce qui donna occaſion à Tçe-yeou de changer le titre de ſes années, & de leur donner celui de *Kem-him*, ou de *nouvelle exaltation*.

La même année, Tçe-yeou, qui ſentoit que Eul-tchu-youm ne lui avoit laiſſé que l'ombre de la royauté, réſolut de s'en défaire. Eul-tchu-youm étant venu rendre ſes hommages, il l'invita à un feſtin, & le fit tuer. La famille de Eul-tchu-youm prit les armes, & ſe révolta ouvertement. Eul-tchu-tchao ſe rendit maître de Tçe-yeou, & le fit mourir. Il fit en même temps proclamer le Roi de Tcham-kouam, nommé *Ye*, qui donna à ſes années le titre de *Kiem-mim*, ou de *Clarté établie*, tandis que Leam-fou, de ſon côté, couronnoit Yuen-yue, Roi des Ouei Tartares. L'an 531, Eul-tchu-tchao dégrada ſon nouvel Empereur Ye, & mit en ſa place le Roi de Kouam-lim, nommé *Koum*, à qui, après ſa mort, on a donné le titre de *Tçie-mim-ti*: celui-ci donna à ſes années le titre *Pou-tai*. Alors Kao-houan prit les armes contre la famille des Eul-tchu, & proclama Empereur Yuen-lam, Prince du ſang: il ſe fit lui-même ſon premier Miniſtre. Yuen-lam donna à ſon regne le titre de *Tchoum-him*.

L'an 532, Kao-houan ſe rendit maître de Lo-yam. Il prit l'Empereur Koum, & le fit enfermer dans un monaſtere de Bonzes: il força pareillement ſon nouvel Empereur Yuen-lam à réſigner l'Empire au Roi de Pim-yam, nommé *Sieou*, qui donna à ſes années le titre de *Tai-tcham*, qu'il changea incontinent en celui de *Youm-hi*.

L'an 533, Kao-houan fit tuer Eul-tchu-tchao. L'an 534, il leva le maſque, & ſe révolta ouvertement, ce qui obligea l'Empereur Sieou à prendre la fuite vers Si-ghan-fou, où il fut pro-

clamé Empereur des Ouei Occidentaux. Ce fut donc cette année que l'Empire des Ouei Tartares fut divisé en occidental & en oriental : car Kao-houan, après la fuite de Sieou, éleva encore un fantôme d'Empereur. Il choisit pour cela Chen-kien, fils de Tan, Roi de Tçim-ho, qui donna aux années de son regne le titre de *Tien-pim*. L'Empereur Sieou passa des mains d'un traître dans celles d'un perfide, nommé *Yu-ven-tai*, qui l'empoisonna la même année dans un festin qu'il lui fit.

Nous avons déjà marqué la durée de ces deux Empires, dont l'oriental eut pour sa Cour la ville de Tcham-te-fou. Kao-yam, fils de Kao-houan, après avoir éteint la dynastie des Ouei Orientaux & usurpé l'Empire, donna à sa dynastie le titre de *Pe-tçi*, ou de *Tçi Septentrional*. Cette dynastie fut éteinte par celle des Pe-tcheou, l'an 577, après avoir duré vingt-huit ans sous six regnes. Yu-ven-kio, fils de Yu-ven-tai, usurpa l'Empire des Ouei Occidentaux la même année 577, & donna à sa dynastie le titre de *Pe-tcheou* ou de *Tcheou Septentrional*. Celle-ci fut éteinte par Yam-kien Chinois, l'an 581, après avoir duré vingt-cinq ans sous cinq regnes. Yam-kien donna le nom de *Soui* à sa dynastie, & l'an 587, s'étant rendu maître de la Chine méridionale, il posséda seul tout l'Empire de la Chine. Il est à remarquer que les Ouei Tartares, avec toute leur puissance & nonobstant les victoires fréquentes qu'ils remporterent sur la Chine méridionale, ne purent pousser leurs conquêtes au-delà du fleuve Yam-tçe-kiam. Repassons présentement dans la Tartarie, & donnons un coup-d'œil

fur ce qui s'y eft paffé depuis l'affoibliffement des Hioum-nou.

Des Sien-pi & des Ou-houan, Tartares Orientaux.

Nous avons marqué ci-deffus l'origine des Tartares Orientaux, & la maniere dont leur Empire fut renverfé par Mo-thé, Empereur, ou Tchen-yu des Hioum-nou. Les reftes de cette nation fe retirerent dans le Leao-toum, après leur défaite, & fe partageant en deux bandes, l'une fe faifit des monts Ou-houan, & l'autre des monts Sien-pi méridionaux. Chacune prit le nom de la montagne dont elle s'étoit emparée. Les Hioum-nou, les voyant hors d'état de rien entreprendre, ne jugerent pas à propos de les exterminer; ils aimerent mieux en tirer un gros tribut. Ceux-là porterent ce joug autant de temps que leur impuiffance les y força; mais la longue paix les ayant multipliés, ils fongerent auffi-tôt à le fecouer.

Ils commencerent à fe répandre par pelotons & fous différens Chefs, dans les pays circonvoifins, profitant des guerres civiles dont les Hioum-nou étoient agités. Les Ou-houan donnerent l'exemple aux Sien-pi; ils fe révolterent contre les Hioum-nou, foixante-dix ans avant l'Ere Chrétienne. Ils commencerent, en bons Barbares, par fe venger fur les morts, des affronts reçus des vivans : ils violerent les fépulcres des Tchen-yu, des Hioum-nou; fur-tout celui de Mothé ne fut pas épargné. Y-yen-ti, qui étoit alors Tchen-yu, fut indigné d'une femblable inhumanité : il attaqua les Ou-houan ou bien Ouen

(car on l'écrit de deux manieres); mais malheureusement il fut défait. Les Ou-houan, après cette victoire, tournerent leurs armes contre les Chinois, dont ils défirent l'armée : ensuite ils pousserent vivement les Hioum-nou, & les ayant fait reculer plus de cent lieues vers l'Occident, ils s'emparerent du pays que les Hioum-nou avoient abandonné.

L'année 50 de l'Ere Chrétienne, un des Chefs des Ou-houan vint, au nom de la nation, à la tête de neuf mille Ou-houan, rendre hommage à l'Empereur de Chine. L'Empereur créa plus de quatre-vingts de leurs Chefs, Rois ou Marquis, & leur assigna des terres le long des confins septentrionaux de la Chine, en dehors de la grande muraille, pour servir à son Empire comme d'une seconde muraille contre les courses des Hioum-nou & des autres Tartares. Environ l'an 65 de l'Ere Chrétienne, Kin-tchi-fen fit révolter les Ou-houan contre la Chine. Ils se jeterent sur le Leao-toum. La crainte obligea les Sien-pi à se joindre à eux; mais craignant d'en être chassés par les Ou-houan, qui étoient pour lors plus puissans qu'eux, ils s'entendirent avec le Viceroi Chinois, & tuerent Kin-tchi-fen. Après sa mort, l'armée des Ou-houan fut défaite sans peine. Tantôt ils se soumettoient aux Chinois, tantôt ils leur faisoient la guerre. Après avoir été defaits par les Chinois, sur la fin de la dynastie de Han, leur Roi & leur Généralissime Kieou-li-kiu mourut. Il laissa un fils, à qui son bas âge ne permit pas de commander. Ta-tçin, brave Capitaine, prit sa place : il se ligua avec Yuen-chao, qui disputoit l'Empire de Chine à Tçao-tçao : il remporta une

glorieuse victoire, qui lui fit donner par l'Empereur de Chine (dont Yuen-chao empruntoit le nom à faux) le titre de *Tchen-yu*; mais Tçao-tçao le lui fit bientôt perdre avec la vie. Il marcha en personne contre lui; il le défit dans une des plus sanglantes batailles qu'on eût vues depuis long-temps, & l'ayant pris vif, il lui fit couper la tête. Le Viceroi de Leao-toum en fit autant aux Rois & aux Généraux des Ou-houan, qui y étoient allé chercher un asile après leur défaite. Cette bataille fut donnée l'an 206 de Jésus-Christ. Le reste des Ou-houan se vint rendre à la merci de Tçao-tçao, qui les reçut, & en fit une excellente cavalerie dont il tira de grands services.

Les Sien-pi tarderent long-temps à suivre l'exemple des Ou-houan; mais ils porterent un bien plus rude coup aux Hioum-nou : ils se tinrent cantonnés dans le Leao-toum, pendant plus d'un siecle. Le Leao-toum est une grande province, ou, pour mieux dire, un royaume qui dépend de la Chine : il termine en arc le fond du golfe qui sépare la Corée de la Chine & unit ensemble ces deux continens, n'étant séparé de la Corée que par le grand fleuve Yalo-kiam (ainsi nommé de la couleur de ses eaux, qui sont d'un vert tel qu'il paroît sur certaines plumes de canard); & de la province de Chine, où est aujourd'hui la Cour de Pe-kim, par le fameux Col qu'on appelle *Chan-hai-kouan*, parce qu'il est formé par la rencontre des montagnes & de la mer. Cet arc a environ cent vingt lieues de courbure, & plus de cent de fleche. Les guerres civiles avoient également épuisé les forces

des Tchen-yu, de Hioum-nou Méridionaux, & des Septentrionaux.

Yu-kieou-fen vint rendre hommage à l'Empereur de Chine au nom des Sien-pi, dont il étoit le Chef; il vint, dis-je, l'an 54 de Jésus-Christ. L'Empereur lui conféra dans les formes le titre de *Vam*, c'est-à-dire de *Roi*. Ce fut après cela qu'ils aiderent les Chinois à se défaire des Ou-houan, comme nous l'avons déjà dit. Ils avoient pris la place des Ou-houan, & servoient de rempart à la Chine le long du Leao-toum, du Pe-tche-li, du Chansi, & du Chensi, moyennant quoi ils recevoient de grosses pensions des Chinois: ils ne laissoient pas, selon leur coutume qui ne reconnoît que la loi du plus fort, de faire aussi souvent des courses sur les Chinois que sur les Hioum-nou; mais cela ne passoit pas le brigandage, & ils ne retenoient aucun pays, se contentant d'en emporter le butin. Un de leurs Chefs, nommé *Teou-lou-heou*, servoit dans une armée des Hioum-nou. Après trois années consécutives d'absence, il obtint la permission de retourner chez lui: il trouva sa femme nouvellement accouchée d'un fils: outré de cet affront, il voulut lui ôter la vie. Sa femme plaida sa cause, & protesta que pendant un orage, comme elle levoit les yeux au ciel & tenoit la bouche ouverte, un grain de grêle (d'autres disent un éclair) y étoit entré, qu'elle l'avoit avalé, qu'elle avoit conçu, & qu'au bout de dix mois elle avoit mis au monde cet enfant; qu'infailliblement ce seroit un jour un homme extraordinaire, & qu'il falloit l'élever. Teou-lou-heou pardonna à la femme; mais il ordonna qu'on exposât l'enfant. La mere le fit enlever secrétement,

ſecrétement, & eut ſoin de le faire nourrir. Elle lui donna le nom de *Tan-che-hoai.*

A peine eut-il atteint l'âge de quatorze à quinze ans, qu'il commença à donner des marques d'un courage héroïque & d'une prudence conſommée, en attaquant ſeul une troupe de voleurs qui enlevoient les troupeaux d'un de ſes parens. Il défit les voleurs, & ramena les troupeaux. Depuis ce temps-là, il paſſa pour un prodige de valeur & de ſageſſe parmi les Tartares, qui vinrent à l'envi ſe ranger ſous ſes étendarts. Ainſi il ſe vit bientôt maître de l'ancien pays des Hioum-nou, & fonda un Empire qui avoit quatorze cents lieues d'étendue de l'orient à l'occident, & plus de ſept cents du midi au ſeptentrion. Se voyant maître de la Tartarie, il ne manqua pas de rabattre ſur la Chine: il y fit bien du ravage ſous l'Empire de Han-lim-ti, qui commença à régner l'an 168, & régna vingt-trois ans. La mort arrêta les progrès de ce Conquérant, & l'enleva du monde à l'âge de quarante-cinq ans.

Son fils Ho-lien lui ſuccéda: il n'eut ni les belles qualités ni les vertus de ſon pere: il fut avare, débauché & injuſte. Ainſi ce vaſte Empire fut démembré, pour ainſi dire, avant que d'être bien formé: on ſe révolta de tous côtés. Il fut tué d'un coup de fleche par un excellent Archer: il laiſſa un fils, à qui l'âge encore trop tendre ne permettoit pas de gouverner un Empire ſi vaſte & ſi délabré; c'eſt pourquoi on mit à ſa place Kouei-teou, ſon couſin-germain. Cependant Kien-man (c'eſt le nom du fils de Ho-lien), quand il fut en âge, diſputa l'Empire à Koui-teou. Cette guerre civile acheva de ruiner

l'Empire. Tous les Grands profiterent de cette occasion pour se rendre absolument indépendans dans les pays où ils commandoient; ce qu'ils avoient commencé de faire incontinent après la mort de Tan-che-hoai. Cependant Pou-tou-ken succéda à son frere Kouei-teou : Pou-tou-ken se rendit tributaire des Ouei Tartares, l'an 224; il fit la même chose à l'égard des Chinois. Kho-pe-nem le fit mourir l'an 233, & s'empara de son Empire.

Kho-pe-nem étoit Chef d'une petite horde de Sien-pi : il étoit homme de tête, brave & désintéressé, qualités qui lui acquirent un grand crédit. Il fut proclamé Chef de la nation. Un grand nombre de Chinois, pour éviter les troubles dont la Chine étoit agitée, allerent se rendre à lui. Il attaqua les Ouei Tartares, qui le défirent : il eut recours au tribut qu'il leur paya, ressource ordinaire à ces peuples quand leurs affaires sont en désordre. L'an 235, il fut tué par un soldat Chinois. Son cadet fut mis en sa place : son Etat fut démembré. La famille de Kii-fou établit un royaume dans la partie méridionale & occidentale de la province de Chensi, & dans le pays des Kiam, sous le titre de *Sii-tçien* : celle de Tou-fa en fonda un dans la même province au nord du premier, qui occupoit le Tam-ghout, sous le titre de *Nan-leam*. Celui-ci fut éteint par l'autre, & l'autre par les Hia Tartares, comme nous l'avons vu dans l'article des regnes turbulens. La famille des Mou-youm fut la plus illustre de toute la nation de Sien-pi. Quoique la plupart des Monarchies qu'elle établit appartiennent aux royaumes tumultueux, j'ai cru en

devoir rejeter ici la description, pour ne pas séparer cette famille de sa nation.

Mo-hhou-po régnoit dans le Leao-toum. Il prit le bonnet Chinois, qui étoit en ce temps-là chargé d'un ornement qui branloit à chaque pas, & qui portoit pour cette raison le nom de *Pou-yao*. On croit que les Sien-pi, qui n'avoient aucun usage des Lettres, non plus que les Ou-houan, corrompant ces termes qu'ils n'entendoient pas, les changerent en ceux de *Mou-youm*, & donnerent à Mo-hhou-po le sobriquet de *Mou-youm*, qui fut adopté par lui pour nom de famille. D'autres disent qu'il donna ce nom à sa famille, pour avertir ses descendans de Mou, c'est-à-dire, d'aspirer à la parfaite imitation du Ciel & de la Terre; & de Youm, c'est-à-dire, de se faire une grandeur d'ame égale au Ciel en étendue.

Mou-youm-mou-yen fut fils de Mo-hhou-po & pere de Mou-youm-che-kouei: celui-ci reçut de l'Empereur de Chine le titre de *Tchen-yu*, en récompense des services rendus à l'Empire. Il transféra sa Cour du Leao-toum au Nord, & fut le premier qui commença à prendre les mœurs Chinoises. Mou-youm-che-kouei fut heureux en enfans. Son aîné, Mou-youm-tou-kou-hhoen, étoit fils d'une concubine, & le second, Mou-youm-hoei, étoit né de sa femme légitime. Ils eurent une pique ensemble à l'occasion de leurs haras. Leurs chevaux s'étant battus, Mou-youm-hoei envoya faire des plaintes à Tou-kou-hoen. » Nous sommes dans la saison du printemps, répondit Tou-kou-hoen; l'abondance des pâturages fait bouillir le sang aux chevaux; s'ils vien-

nent à se battre, s'en faut-il prendre aux hommes ? Je sais que je ne suis pas fils de la Reine, & que la succession du royaume ne me regarde pas ; je me retire donc, pour suivre le destin qui me promet quelque bonne fortune «. Aussi-tôt il partit avec sept cents familles qui étoient sous son commandement : il marchoit à grandes journées. Cependant son frere se repentant de lui avoir fait prendre ce parti, envoya le rappeler. Il refusa de revenir : mais comme les supplications des Envoyés étoient pressantes, il convint avec eux de retourner, au cas qu'ils pussent obliger ses chevaux à marcher vers l'Orient. Les Députés accepterent la condition. Ils firent tourner bride aux chevaux ; mais aussi-tôt ces animaux, poussant des hennissemens horribles, se débandoient & reprenoient la route de l'Occident. Cela arriva un si grand nombre de fois, que les Députés jugerent qu'il y avoit quelque chose de divin dans la retraite du Prince ; de sorte qu'après lui avoir souhaité toute la prospérité qu'ils pouvoient augurer de ce prodige, ils prirent congé de lui, & retournerent sur leurs pas.

Cependant Tou-kou-hoen continua sa marche; & après avoir côtoyé la Chine Septentrionale, il revint vers le Midi, & s'établit entre Hotcheou, ville de la province de Chensi, & le grand Lac, qui est dans le pays des Kiam, près de Si-nim, fameuse peuplade de la même province. On le nomme en Tartare *Kou-kou-noor*, & en Chinois *Tçim-hai*; ce qui a le même sens, & signifie *Lac* ou *mer Noïre* : il a environ cent lieues de tour. Ce Prince laissa, en mourant, soixante enfans mâles, & une grande & puissante

Monarchie qu'il avoit fondée, & qui dura trois cent cinquante ans sous dix-huit Rois ou Empereurs, c'est-à-dire, depuis l'an 312 jusqu'à l'an 663 de J. C., qu'elle fut éteinte par les Tibethains, qui pousserent dans ce siecle leurs conquêtes bien avant dans la Tartarie Méridionale, & qui, s'étant rendus maîtres de la Tartarie Chinoise, & même de la partie occidentale de la Chine, étoient déjà aux prises avec la Perse dans le Khorasan ou la Bactriane, lorsqu'ils furent défaits par les Chinois, aidés par le Kachemir & les royaumes circonvoisins du Kachemir.

Tandis que Tou-kou-hoen assujettissoit les Kiam, Mou-youm-hoei, son frere, entra dans le royaume de Yen, qui est aujourd'hui la province de Pe-kim, & vint établir sa Cour dans la ville de Kii-tchim, qui avoit été le berceau de la nation des Sien-pi, comme nous l'avons dit ci-dessus. Cela arriva l'an 294 de J. C. Il porta le titre d'*Empereur* ou de *Tchen-yu* des Sien-pi, l'an 307. Il régna quarante-neuf ans, & mourut comblé de gloire & d'honneur par les Empereurs Chinois, à l'âge de soixante-cinq ans.

Mou-youm-hoam, le troisieme de ses enfans, Prince également brave & savant, lui succéda; il régna quinze ans. Il eut pour successeur Mou-youm-tçun, son second fils. Celui-ci poussa ses conquêtes dans la Chine Septentrionale, & vit ses armées composées de quinze cent mille hommes de pied. Yam-ti, Empereur, ou bien Tchen-yu des Ouei Tartares, ayant été chassé par les siens, vint avec son armée se jeter entre ses bras. Mou-youm-tçun régna onze ans, & en vécut quarante-deux.

Mou-youm-ouei, le troisieme de ses enfans, lui succéda. Celui-ci prit le titre de *Hoam-ti*, l'an 360 : il régna vingt-un ans. Il fut forcé dans la capitale de son Empire par l'armée de Fou-kien, Empereur de Tçin, qui le prit & le traita avec honneur : il lui donna même le commandement d'une de ses armées dans la grande expédition qu'il fit contre la Chine : mais Fou-kien ayant été défait, & les Princes du sang des Mou-youm ayant pris les armes contre lui, Mou-youm-ouei fut soupçonné d'intelligence avec eux, & mis à mort incontinent; il mourut à l'âge de trente-cinq ans. Le royaume de Tçien-yen fut éteint avec lui. A le prendre depuis l'an 285, auquel Mou-youm-hoei prit le titre de *Duc*, jusqu'à l'an 370, qu'il fut détruit, il auroit duré quatre-vingt-cinq ans. Cependant la Table Chronologique des royaumes tumultueux ne lui en donne que soixante-trois, parce que les Chinois ne commencent cet Empire qu'à l'an 307, auquel Mou-youm-hoei commença à porter le titre de *Tchen-yu*.

Mou-youm-te, le plus jeune des enfans de Mou-youm-hoam, après avoir mis à mort Mou-youm-lin, sortit de Tcham-te-fou, & alla fonder le royaume de Nan-yen dans la province de Chantou, dont il s'empara. Avant de mourir, il fit la revue générale de ses troupes; il les trouva composées de trois cent soixante-dix mille fantassins, de dix-sept mille chariots de guerre (à quatre chevaux & trois hommes armés de toutes pieces chacun, sans compter les fantassins d'escorte), & de cinquante mille cavaliers armés de même. Cette prodigieuse armée, dit l'Histoire, occupoit

les plaines & les montagnes ; on voyoit de toutes parts flotter ses étendards ; le bruit des timbales & des tambours faisoit trembler le ciel & la terre. Il avoit formé le dessein d'attaquer l'Empereur de la Chine Méridionale avec cette formidable puissance ; mais la mort arrêta tous ses desseins. Durant sa maladie, il vit en songe son pere, qui lui dit : » Puisque vous n'avez point d'enfans, pourquoi ne nommez-vous pas Mou-youm-tchao pour votre successeur ? combien de troubles n'arrêteriez-vous pas par cette sage disposition « ? Etant réveillé, il raconta son songe à l'Impératrice sa femme : » Ces ordres des manes de mon pere, lui dit-il, me pronostiquent une mort certaine «. Aussi-tôt il déclara Mou-youm-tchao son successeur, & mourut l'an 405, à l'âge de soixante-dix ans. Il eut la précaution d'ordonner qu'on lui fît dix cercueils, pour être enterrés secrétement en différens endroits, afin qu'on ne pût savoir où seroit son corps. Il régna cinq ans.

Mou-youm-tchao, Prince du sang des Mou-youm, prit le titre d'*Empereur*, & hérita des Etats de Mou-youm-te. Il fut forcé & pris dans sa capitale par Leou-yu, Généralissime des Chinois, qui l'envoya à Nan-kim, où l'Empereur de la Chine lui fit trancher la tête en plein marché. Il régna six ans, & en vécut vingt-deux.

Mou-youm-tchoum, Prince du sang des Mou-youm, prit le titre de *Hoam-ti*, l'an 385, & fonda le royaume de Sii-yen. Il établit sa Cour dans la ville de Pim-yan-fou, une des principales de la province de Chansi. Il y fut assassiné l'année suivante, par un de ses Généraux, nommé *Han-yen*, qui mit Touan-soui en sa place. Mou-

youm-hem & Mou-youm-youm, Princes du sang des Mou-youm, ne pouvant souffrir que l'Empire passât dans une famille étrangere, se défirent de Touan-soui, & lui substituerent Mou-youm-kai. Celui-ci fut encore assassiné par Mou-youm-tao, frere cadet de Mou-youm-hem; & Mou-youm-yao, fils de l'Empereur Mou-youm-tchoum, fut mis sur le trône. Il fut aussi-tôt mis à mort par le même Mou-youm-tao, qui fit proclamer Empereur Mou-you-tchoum, fils de Mou-youm-houm. Ce dernier ne fut pas plus heureux que les autres; il fut aussi-tôt massacré que couronné. Enfin, après tant de parricides exécutés en peu de mois, Mou-youm-youm prit possession de l'Empire. Il fut lui-même exterminé par Mou-youm-tchoui, qui réunit par sa mort l'Empire de Si-yen avec celui de Pe-yen, & fonda celui de Heou-yen.

Mou-youm-tchoui, Fondateur du royaume de Heou-yen, fut le cinquieme fils de Mou-youm-hoam. Ses grandes victoires allumerent contre lui la jalousie de Mou-youm-pim, Prince du sang, qui gouvernoit l'Etat. Pour éviter sa perte, il alla se jetter entre les bras de Fou-kien, Empereur de Tçin, qui le reçut avec joie & lui donna même une de ses armées à commander; mais après la fatale journée de Hoai-nam (c'est ainsi qu'est nommée la déroute de Fou-kien), il prit les armes & se souleva contre son bienfaiteur. Il sortit victorieux de la premiere bataille qu'il lui livra: ainsi, sans perdre de temps, il prit le titre de *Roi de Heou-yen*, dans la ville de Tchoum-chan, l'an 384; & deux ans après, il prit celui de *Hoam-ti*. Il força Mou-youm-youm dans la

ville de Tcham-te-fou, & éteignit dans son sang le royaume de Si-yen. Il régna treize ans, & mourut âgé de soixante-onze ans.

Mou-youm-pao, son quatrieme fils, lui succéda, Prince étourdi, sans résolution, & aimant la flatterie. L'aîné de ses enfans, né d'une concubine, se révolta contre lui. Ce Prince se nommoit *Mou-youm-hoei*. Mou-youm-tçiam le défit & le tua. Mou-youm-tçiam prit aussi-tôt le titre d'*Empereur*, que Mou-youm-lin lui ravit avec la vie, & le retint pour lui. Mou-youm-lin ayant été chassé de sa Cour, fut obligé de se réfugier à la Cour de Mou-youm-pao, c'est-à-dire à Tcham-te-fou. Mou-youm-pao fut assassiné avec son fils, désigné héritier, & plus de cent, tant Rois que grands Officiers, par Lin-han, qui s'étoit révolté contre lui. Il mourut l'an 399, à l'âge de quarante-quatre ans, dont il en avoit régné trois. Lin-han, la même année, usurpa la dignité de Tchen-yu.

Mou-youm-tchim, fils aîné de Mou-youm-pao, né d'une concubine, alla de son plein gré se remettre entre les mains de Lin-han. Celui-ci le traita avec honneur; mais, pour récompense, il reçut la mort de Mou-youm-tchim, qui le fit massacrer & se saisit de la couronne. L'arrogance de Mou-youm-tchim lui attira bientôt le même traitement de la part de ses sujets, qui le massacrerent dans son palais, à l'âge de vingt-neuf ans, dont il en régna trois. Mou-youm-hii, le plus jeune des enfans de Mou-youm-tchoui, succéda à Mou-youm-tchim. Ce fut un Prince prodigue, voluptueux & cruel. On conjura contre lui. Mou-youm-yun s'étant mis à la tête des

conjurés, le fit mourir avec tous ses enfans : il étoit âgé de trente-trois ans, dont il en avoit régné six. L'Empire de Heou-yen finit en lui.

Mou-youm-yun avoit été adopté par Mou-youm-pao. Kao-ho, son aïeul, étoit bâtard d'un Roi dans la Corée. Il prétendoit descendre de Cao-yam-chi, ancien Empereur de Chine, qui commença à régner deux mille quatre cent trente-deux ans avant l'Ere Chrétienne. De là vient qu'il avoit pris *Kao* pour nom de famille. Kao-yun (c'est Mou-youm-yun) parloit peu, ce qui le faisoit passer pour un homme sans esprit; mais dans le fond c'étoit un grand homme : & Foum-po, qui connoissoit son mérite, s'étoit lié d'une étroite amitié avec lui. Mou-youm-yun prit le titre Chinois de *Tien-vam*, ou de *Roi céleste*. Il fut assassiné par un de ses favoris, nommé *Lin-pan-tao-gin*. Sa trop grande confiance lui attira ce malheur.

Foum-po vengea sa mort, & se rendit maître de ses Etats. Il fut chassé par les Ouei Tartares. Ainsi la Monarchie de Pe-yen compta deux Rois & deux familles, & fut éteinte l'an 438, après avoir duré trente-un ans.

De l'Empire des Geou-gen Tartares.

Les Geou-gen hériterent, pour ainsi dire, des terres des Hioum-nou & de la puissance des Sien-pi. Ils subjuguerent la Tartarie Vagabonde, tandis que les Ouei Tartares possédoient la Tartarie Fixe; car c'est ainsi que les Chinois divisent la Tartarie : ils donnent le nom de *Vagabonde* ou d'*Ambulante* à celle qui est habitée par des

peuples errans que les Grecs nommoient *Scenites* & *Hamaxobiens*, parce qu'ils ne vivoient que fous des tentes ou fur des chariots ; & celui de *Fixe* ou de *Tenante à la terre*, à celle où l'on habite les villes. Cet Empire leur fut pourtant toujours difputé, & fouvent ôté par les Ouei Tartares, comme on l'a vu ci-deffus. Plufieurs dynafties Chinoifes ont donné à cette nation des Geou-gen le nom de *Ju-ju* ; & Che-tçou, Empereur des Ouei Tartares, ayant égard au défordre qui régnoit dans leur gouvernement tant civil que militaire, leur impofa celui de *Juen-juen* (termes qui fignifient les mouvemens déréglés d'un tas de vers qui fourmillent), pour faire voir leur peu de jugement. On fait ce conte d'eux : Ils atteloient (dit-on) les vaches à leurs chariots, qu'ils faifoient fuivre par les taureaux fans charge : les vaches s'abattoient de laffitude fous le joug. Les autres Tartares leur remontroient qu'il falloit atteler les taureaux, comme plus forts & plus propres à réfifter à la fatigue. » Comment les enfans pourroient-ils réfifter à la fatigue, répondoient-ils, fi les meres ne le peuvent pas « ? L'Hiftoire des Ouei Tartares affure que ces Tartares defcendoient des Tartares Orientaux. D'autres difent que c'étoit un peuple d'Hioum-nou, & conféquemment de Tartares Occidentaux. C'étoit apparemment une colonie de Tartares Orientaux qui s'étoit établie dans la Tartarie Occidentale, & s'étoit confondue avec les Hioum-nou, habitans du pays.

L'origine de la famille Royale a quelque chofe de fingulier. Vers l'an 270 de l'Ere Chrétienne, un Cavalier Ouei Tartare, qui alloit en

parti, prit un jeune enfant qui ne favoit pas même fon nom. Le Cavalier en fit fon efclave, & lui donna lè nom de *Mou-kou-lu*, qui fignifie *le chauve* en langue Ouei Tartare. On croit que de ce nom eft forti, par corruption, celui de *You-kiou-lu*, qui fut pris par la famille régnante. Quelque temps après, le Cavalier donna la liberté à fon efclave, & lui obtint une place de Soldat. Sous le regne de Mou-ti, Empereur des Ouei Tartares, environ l'an 310, le Soldat manqua de venir à temps au rendez-vous. Suivant la Loi, il devoit avoir le cou coupé: la crainte du fupplice l'obligea à aller fe cacher dans les vallons du défert; là, il raffembla peu à peu plus de cent fugitifs qui le reconnurent pour leur Chef. Il fe tint avec fa troupe fous la protection des Chun-tou-lin Tartares. Il mourut fans pouffer plus loin fa fortune. Son fils & fon fucceffeur Tche-lou-hoei fut brave & entreprenant; il fe vit bientôt à la tête d'une horde réguliere, à laquelle il donna le nom de *Geou-gen*, demeurant cependant dans la dépendance des Ouei Tartares. Tche-lou-hoei eut pour fucceffeur Tou-lou-ouei fon fils. Po-ti fuccéda à Tou-lou-ouei fon pere. Ti-fo-yuen prit la place de Po-ti fon pere. Après la mort de Ti-fo-yuen, la nation fe partagea en Orientale & en Occidentale. Pi-heou-po, fils aîné de Ti-fo-yuen, fut Roi de l'Orientale, & Yun-he-ti, fecond fils de Ti-fo-yuen, de l'Occidentale. Au commencement du regne de Tai-tçou, Empereur des Ouei Tartares, c'eft-à-dire, environ l'an 377, Yun-he-ti fe jeta dans un parti contraire aux Ouei Tartares. Tai-tçou l'alla chercher

jusque dans le fond de la Tartarie, & l'ayant défait en bataille rangée, il lui enleva la moitié de ses sujets. Pi-heou-po effrayé prit la fuite, pour éviter le sort de Yun-he-ti son frere; mais il fut joint par l'ennemi, qui le défit aussi. Il se rendit au victorieux. Deux des enfans de Yun-he-ti furent pris dans cette derniere bataille, avec quantité de Princes & de Seigneurs, entre autres Che-loun & Hou-lu. Ils furent distribués par les vainqueurs à plusieurs hordes de Tartares. Yun-he-ti, qui avoit pris la fuite, alloit se rendre à Ouei-tchin, ennemi des Ouei Tartares; mais ayant été atteint par Tai-tçou, il se remit sous son obéissance, & fut bien reçu.

L'an 385, Hho-to-hhan & Che-loun abandonnerent Yun-he-ti leur pere, & se retirerent vers l'occident avec les troupes qu'ils commandoient. Tcham-sun-fei, Général d'une des armées de Tai-tçou, l'ayant su, les poursuivit si vivement, qu'il attrapa Hho-to-hhan, lui fit trancher la tête, & extermina tous ses gens. Che-loun échappa avec quelques centaines de Cavaliers, & vint se réfugier auprès de Pi-heou-po. Celui-ci le plaça sur les confins méridionaux de son Etat, à cinquante lieues de son camp royal, envoyant en même temps quatre de ses propres enfans pour observer ses démarches. Che-loun enleva les quatre Princes, & les emmena avec leurs gens & les siens. Il alla se jeter dans la horde de Houlu, qui demeuroit dans le pays des Kao-tche Tartares. Un peu plus d'un mois après son arrivée, Che-loun, qui étoit fourbe & rusé, relâcha les quatre Princes, afin de les détruire plus facilement eux & leur famille. Il prit les

armes auſſi-tôt, & vint ſurprendre Pi-heou-po, qui, ne s'attendant à rien moins, fut aiſément mis en déroute. Che-loun l'ayant en ſon pouvoir, le fit mourir avec ſes quinze enfans.

Après une ſi belle expédition, il ſe ſoumit à l'Empereur Tai-tçou. Il craignit que Tai-tçou ne vengeât un crime ſi énorme; c'eſt pourquoi, après avoir ravagé les terres de Tai-tçou, il repaſſa le déſert & ſe retira vers le Nord. Il attaqua les Kao-tche & les ſoumit, avec le reſte de la Tartarie Septentrionale. Dès qu'il fut parvenu à ce haut point de puiſſance, il commença à mettre l'ordre dans ſes Etats & dans ſes armées. Les Geou-gen ignoroient l'uſage de l'écriture; ils ſe ſervoient de crottes de chevres au lieu de jetons pour compter: dans la ſuite, s'étant un peu polis, ils employerent à cela des hoches faites ſur le bois. Il lui reſtoit encore un puiſſant royaume des Hioum-nou à ſubjuguer vers le nord-oueſt. Il défit Pa-ye-khi, leur Roi, dans une bataille générale, & réduiſit cette nation ſous ſon obéiſſance. Cette derniere victoire l'éleva à la Monarchie univerſelle de la Tartarie, à laquelle il aſpiroit. Ainſi, l'an 402, il prit le titre d'*Empereur*, & rejetant le titre de *Tchen-yu*, il prit celui de *Khahhan*, & ſe fit proclamer *Kieou-teou-fa-khahhan*, ce qui ſignifie *Empereur qui eſt bon Cocher & excellent Archer;* car cette nation avoit coutume d'impoſer des noms à chacun, tirés de leurs bonnes ou mauvaiſes qualités, ſoit de l'ame, ſoit du corps. Il introduiſit en même temps quelque choſe de la forme du gouvernement Chinois. L'an 410, il fut battu par Kao-tçoum, Empe-

reur des Ouei Tartares, & mourut dans la fuite.

Tou-pa, fils de Che-loun, étoit enfant & incapable de gouverner; c'eſt pourquoi Hou-lu, cadet de Che-loun, fut mis ſur le trône. Il fut dépoſſédé par les Grands, qui l'envoyerent à ſon beau-pere, & mirent en ſa place, l'an 414, Pou-lou-tchin, fils du frere aîné de Hou-lu. Ta-tan, fils de l'oncle paternel de Che-loun, fit mourir Pou-lou-tchin avec Che-po fils de Che-loun, & uſurpa l'Empire l'an 425. Che-tçou, Empereur des Ouei Tartares, fit marcher cinq armées contre Ta-tan, qui prit la fuite. Il revint faire des courſes ſur la Chine dans l'année 428; il ſe retira chargé de butin dans le pays des Kao-tche, ſes ſujets. L'année ſuivante, Che-tçou alla le chercher. Ta-tan brûla ſes équipages, & s'enfuit vers l'occident. Che-tçou avoit avancé près de quatre cents lieues dans la Tartarie. Il partagea ſes armées en pelotons, & le fit chercher avec toute la diligence poſſible dans un eſpace de cinq cents lieues de l'orient à l'occident, & de trois cents du midi au ſeptentrion, ſans pouvoir en apprendre aucune nouvelle. Les Kao-tche Tartares, profitant de l'éloignement de Ta-tan, firent main baſſe ſur toutes ſes garniſons. Plus de 300000 hommes vinrent ſe rendre à Che-tçou, qui avoit déjà pris plus d'un million de têtes, tant de ces Barbares que de chevaux de guerre. Il enleva encore un quartier éloigné de cent lieues de ſon camp, où il fit pluſieurs centaines de milliers de captifs. Cet échec affoiblit entiérement la puiſſance de Ta-tan, & le fit mourir de chagrin.

Ou-ti, ſon fils, lui ſuccéda & prit le titre de *So-lien-khan*, ce qui ſignifie l'*Empereur divi-*

nement ſaint. Il ſe ſoumit aux Ouei Tartares, & commença à leur payer tribut l'an 431. L'Empereur Che-tçou, en conſidération de cela, lui donna en mariage une Princeſſe de ſon ſang, qu'il avoit auparavant adoptée, & épouſa une de ſes ſœurs. Cette alliance ne fut pas capable de fixer l'inconſtance de cette nation, qui ne régloit ſes devoirs que ſur la force. Che-tçou fut obligé de lui déclarer la guerre l'an 443 : Ou-ti fut vaincu & mis en fuite. Il mourut & eut pour ſucceſſeur Tou-hho-tchin, qui porta le titre de *Tchu-khan*, c'eſt-à-dire, d'*Empereur ſoumis.* Che-tçou alla, l'an 449, porter la guerre dans le pays des Kao-tche appartenant à Tou-hho-tchin, lequel prit la fuite. Che-tçou lui enleva plus d'un million de têtes, tant d'hommes que de bétail, ce qui l'affoiblit étrangement. L'an 458, l'Empereur (il faut toujours ſous-entendre des Ouei Tartares) marcha contre lui à la tête de 100000 Cavaliers & 150000 chariots. On ne voyoit qu'étendards & que drapeaux dans l'étendue de cent lieues. Tou-hho-tchin prit encore la fuite. Il mourut l'an 464. Yu-tchin, ſon fils, lui succéda, & prit le titre de *Cheou-lo-pou-tchin-khan*, c'eſt-à-dire, *Empereur bienfaiſant.* L'Empereur Hien-tçou marcha contre lui l'an 470, à la tête de pluſieurs armées. Dans le premier combat, il périt plus de 50000 Geou-gen; les dépouilles furent innombrables. L'an 475, Yu-tchin demanda à l'Empereur Kao-tçou une Princeſſe de ſon ſang en mariage; ce qu'il obtint, après s'être fait tributaire. Yut-chin mourut l'an 485, & laiſſa l'Empire à ſon fils Teou-loun, qui prit le titre de

de *Fou-kou-chun-khan*, c'eſt-à-dire, *Empereur conſtant.*

Celui-ci fut le premier de ſa famille qui donna aux années de ſon regne un titre Chinois, qui fut celui de *Tai-pim* ou de *profonde paix.* Ce fut un Prince cruel. Kao-tçou lui déclara la guerre l'an 494. A-fou-tchi-lo, un des Généraux de Teou-loun, l'abandonna, & emmenant avec lui vers l'Occident une armée de plus de 100000 combattans, ſe fit proclamer Khan des Geou-gen. Teou-loun lui livra une bataille qu'il perdit. Les ſujets de Teou-loun profiterent de cette diſgrace pour le dépouiller de l'Empire : ils le déférerent à No-kai, que la victoire accompagnoit par-tout ; No-kai le refuſa en ſujet fidele. Les conjurés allerent ſur le champ ſe ſaiſir de Teou-loun, de ſa mere & de ſes freres ; ils les mirent tous à mort, & contraignirent par ce moyen No-kai d'accepter l'Empire. Il prit le titre de *Heou-khi-fou-tai-kou-tche-khan*, ce qui veut dire *Empereur doux & aimable.* Il donna à ſes années le titre Chinois de *Tai-ghan* ou de *très-grande tranquillité.* No-kai eut pour ſucceſſeur Fou-tou, ſon fils, qui prit le titre de *Ta-hhan-khan*, c'eſt-à-dire, *Empereur qui continue la ſuite*, & donna à ſes années celui de *Chi-pim* ou de *paix commençante.* Il fut tué l'an 508 dans une bataille qu'il livra au Roi des Kao-tche qui s'étoient révoltés. Tcheou-nou, ſon fils, lui ſuccéda ſous le titre de *Teou-lo-fou-po-teou-fa-khan*, c'eſt-à-dire, *Empereur commandant ſagement*, & ſous celui de *Kien-tcham* pour les années de ſon regne. Il continua à payer tribut aux Empereurs des Ouei

Tartares. Comme il étoit grand Capitaine, il défit entiérement les Kao-tche rebelles l'an 516, & fit mourir leur Roi. Il réduisit sous sa puissance tous les autres Rois Tartares qui avoient secoué le joug. Enfin il rétablit la puissance de l'Empire des Geou-gen. Voici une intrigue qui fera connoître le génie grossier de cette nation.

Aussi-tôt après la mort de No-kai (Empereur des Geou-gen), son fils épousa la femme de Teou-loun, Empereur, nommée *Heou-lu-lim;* il en eut six enfans; les deux premiers furent Tcheou-nou & Ono-kouei. A peine Tcheou-nou fut-il monté sur le trône, qu'un des quatre autres freres disparut tout-à-coup : il avoit nom *Tçou-hoei*. Il le fit chercher avec tout le soin possible, & proposa de grandes récompenses à quiconque le découvriroit : on ne le trouva point. Il avoit dans sa Cour une jeune Prêtresse de vingt ans qui passoit pour une grande Prophétesse : Tcheou-nou ajoutoit foi à tout ce qu'elle disoit. Elle l'assura que son frere avoit été enlevé au Ciel, & qu'elle l'en feroit descendre, s'il le jugeoit à propos, par la force de ses enchantemens. L'Empereur & l'Impératrice accepterent avec joie la proposition. L'année suivante, vers le temps de l'équinoxe d'Automne, la prétendue Magicienne fit dresser une tente sur le bord d'un grand lac, où elle se prépara par un jeûne de sept jours dont elle fit vœu au Dieu du Ciel. Dès la premiere nuit de ce jeûne, le Prince se trouva dans la tente. L'Impératrice sa mere courut l'embrasser avec toute la tendresse d'une mere empressée : le

Prince la consola, en lui disant qu'il avoit passé dans le Ciel tout le temps de son absence. L'Empereur, aussi crédule que sa femme, fit une assemblée générale de la nation, durant laquelle il conféra à la Prêtresse le titre de *Femme divine*, aussi bien que celui de *Khatoun* ou d'*Impératrice*, en l'épousant; car elle avoit d'autres charmes que ceux de la Magie. Comme elle joignoit tout l'artifice de l'imposture à la beauté du corps, il en devint amoureux, & suivoit en tout ses conseils; ce qui mit le désordre dans le gouvernement de l'Etat. Pour dédommager le mari auquel il la ravissoit, il le combla de présens & l'accabla d'honneurs.

Quand le Prince fut plus avancé en âge, l'Impératrice sa mere voulut savoir de lui l'histoire de son ravissement au Ciel. » Moi, dit-il, je ne sais de quoi vous me parlez; j'ai toujours demeuré caché durant ce temps-là dans la maison de Ti-van (c'est le nom de la Prêtresse), je n'ai dit ce mensonge qu'à son instigation «. La mere fit à l'Empereur le rapport de ce qu'elle venoit d'apprendre de la bouche de Tçou-hoei. L'Empereur regarda ce discours comme une fausse délation, & n'en voulut rien croire. Ti-van ne laissa pas de prendre l'alarme, & pour fermer la bouche à Tçou-hoei, elle le noircit si bien dans l'esprit de l'Empereur, qu'elle lui persuada de le faire mourir secrétement. Heou-lu-lim, mere du Prince, envoya un de ses Officiers venger la mort de Tçou-hoei, & fit étrangler Ti-van l'an 520. Peu s'en fallut que l'Empereur ne fit mourir l'Officier; le seul respect qu'il

devoit à sa mere, dont il avoit exécuté les ordres, l'en empêcha.

Cependant A-tchi-lo marchoit contre Tcheounou, qui lui livra un sanglant combat, où il fut vaincu. A son retour, sa mere, par le conseil des Grands de l'Empire, le fit mourir, & mit en sa place son frere cadet O-no-ouei. Peu de jours après son avénement à la couronne, Chi-fa, Prince du même sang, vint lui disputer l'Empire : Chi-fa fut vainqueur ; il prit Heou-lu-lim, mere d'O-no-ouei, avec deux autres de ses enfans, & les fit mourir. O-no-ouei vint à la Cour de Sou-tçoum, Empereur des Ouei Tartares, se faire son sujet & implorer son secours : il fut reçu avec honneur l'an 520. L'année suivante, il fut reconduit chez lui par une armée. Un de ses cousins-germains, nommé *Po-lo-men*, avoit pris les armes contre Chi-fa, & l'avoit obligé de prendre la fuite & de se retirer vers l'Orient chez les Ti-teou-yu Tartares, qui le firent mourir. Alors les Geou-gen proclamerent Empereur Po-lo-men sous le titre de *Mi-gheou-che-kiu-khan*, c'est-à-dire, *paisible & tranquille Empereur*. Il ne le voulut pas céder à O-no-ouei ; mais ayant été chassé à son tour par les Kao-tche Tartares, qui se révolterent, il vint à la tête de dix hordes de ses Tartares chercher un asile en Chine auprès des Ouei Tartares. Par-là les Geou-gen furent obligés de rappeler O-no-ouei, qui pourtant partagea l'Empire avec Po-lo-men. Celui-ci étant mort en Chine l'an 584, laissa O-no-ouei possesseur en entier de l'Empire des Geou-gen ; c'est pourquoi

O-no-ouei prit l'année suivante le titre de *So-lien-teou-pim-teou-fa-khan*, c'est-à-dire, *Empereur qui saisit & retient fortement.* A peine sa puissance fut-elle rétablie, qu'il refusa l'hommage aux Ouei Tartares. Il régnoit glorieusement, lorsque Tou-men, Roi des Tou-kiue Tartares, se révolta contre lui; il en reçut un si terrible échec, l'an 546, que le désespoir l'ayant saisi, il se tua lui-même.

L'Empereur des Pe-tçi, qui venoit d'usurper l'Empire des Ouei Orientaux, alla porter la guerre chez les Tou-kiue, & fit déclarer Empereur des Geou-gen le fils héritier d'O-no-ouei, qui étoit en Chine à la Cour : il se nommoit *Ghan-lo-tchin.* Celui-ci commença par se révolter contre son bienfaiteur, qui le défit. Les Geou-gen mirent en sa place Lo-houan, lequel, après avoir perdu plusieurs batailles contre les Tou-kiue, & ne pouvant plus tenir, vint se réfugier en Chine auprès de l'Empereur des Ouei Tartares Occidentaux, alliés des Tou-kiue & ennemis des Ouei Orientaux, & plus encore des Pe-tçi Tartares. Cette fuite arriva l'an 555. La même année, les Tou-kiue envoyerent une célebre ambassade le redemander. L'Empereur des Ouei Tartares Occidentaux fit lier l'Empereur des Geou-gen avec plus de 3000 de ses principaux Officiers, & les remit entre les mains des Tou-kiue, qui, les ayant fait conduire hors des portes de la ville de Si-ghan-fou, leur firent trancher la tête à tous. Le reste des Geou-gen fut réduit en servitude. Ainsi l'Empire de la Tartarie passa des Geou-gen aux Tou-kiue, qui le possédérent avec une puissance sans bornes. Ce que

l'on vient de dire des Geou-gen eſt tiré de leur Hiſtoire particuliere, qui ſe trouve à la fin de celle des Ouei Tartares.

De l'Empire des Tou-Kiue Tartares.

Ce que l'on va rapporter ſera tiré des Hiſtoires particulieres de cette nation, qui ſont à la fin de celles des Soui & des Tham, dynaſties Chinoiſes qui ont eu de grands démêlés avec les Tou-kiue. Commençons par celle des Soui, qui a été écrite par Ouei-tchim, le plus grand homme du commencement du ſeptieme ſiecle : on va le traduire mot à mot.

Les ancêtres des Tou-kiue étoient un amas confus de Barbares qui s'étoient établis dans le territoire de Pim-leam (ville de la Chine dans la partie occidentale de la province de Chenſi). Leurs Chefs avoient pris pour nom de famille *A-ſſe-naa*, ſur la fin du regne de Che-tçou (Empereur des Ouei Tartares), qui avoit éteint la famille de Tçu-kiu (l'an 439). Cette famille poſſédoit le royaume de Pe-leam, des dépendances duquel étoit Pim-leam. A-ſſe-naa, Chef de cet amas de Barbares, prit la fuite avec cinq cents familles de ſes ſujets. Il alla ſe ſoumettre avec les ſiens aux Geou-gen Tartares, qui les placerent au pied des monts d'Or (Occidentaux), car les Chinois donnent le même nom à des monts qui ſont à l'orient de la Chine). La montagne, au pied de laquelle étoit leur camp, & qui avoit la figure d'un caſque, leur donna ſon nom ; & comme ces peuples appeloient dans leur langue un caſque *Tou-kiue*, ils prirent le nom de *Tou-*

kiue. Ils excelloient dans l'art de forger des armes.

Quelques-uns rapportent la chofe autrement. Les ancêtres des Tou-kiue, difent-ils, habitoient les bords Occidentaux de la mer Occidentale (ou mer Cafpienne). Ils furent détruits par une nation voifine, qui extermina tout, fans diftinction d'âge ni de fexe. Il reftoit encore un enfant de dix ans : l'ennemi eut quelque compaffion de lui, & fe contenta de lui couper les pieds & les mains. La frayeur lui fournit affez de force pour fe traîner jufqu'à un grand marécage, où il fe tint caché. Une louve eut le foin de le nourrir, en partageant fa proie avec lui, ce qui lui fauva la vie. Dans la fuite, la louve conçut de lui. Lorfque l'ennemi fe ravifant, envoya du monde tuer ce jeune homme, la louve fe tenoit à fes côtés; & comme il alloit être maffacré, la louve, enlevée elle-même par un génie, tranfporta tout-à-coup le jeune homme à l'orient de la mer Occidentale. Elle s'arrêta avec lui fur une montagne qui étoit fituée au nord-oueft du royaume d'Eyghour. Ils découvrirent une caverne, ils y entrerent, & après l'avoir traverfée, ils trouverent une iffue, qui donnoit entrée dans une plaine délicicieufe qui avoit plus de vingt lieues de tour. Ce fut là que la louve fit pere de dix enfans mâles le jeune homme qu'elle y avoit conduit. Ces dix garçons étant devenus grands, enleverent des femmes. Chacun d'eux prit un nom de famille différent, dont un fut A-ffe-naa. A-ffe-naa ayant plus de mérite que fes freres, devint pour lors leur Roi. Il ordonna que les bâtons de fes étendarts fe terminaffent en tête

de loup, pour montrer qu'il n'oublioit pas fon origine. A-hien-che lui fuccéda après plufieurs générations. Celui-ci fortit de la plaine, & fe foumit aux Geou-gen. Voilà ce que rapporte Ouei-tchim. Voici une autre Verfion.

Les Tou-kiue font fortis d'un royaume nommé *So*, qui eft fitué au nord du pays propre des Hioum-nou, & de la même nation qu'eux, dit l'Hiftoire des Tham. Le Chef de leur horde, nommé *Kha-pam-pou*, eut feize freres, dont un fe nommoit *Y-tche-nii-chouai-tou.* Celui-ci avoit eu pour mere une louve. Kha-pam-pou & fes quinze autres freres étoient hébétés & fans efprit; ils furent bientôt détruits par leurs ennemis. Au contraire, Y-tche-nii-chouai-tou, comme étant né d'une maniere prodigieufe, avoit le pouvoir de commander aux vents & aux pluies. Il époufa deux femmes, dont l'une étoit, dit-on, fille du Dieu de l'été, & l'autre du Dieu de l'hiver. Elles conçurent & accoucherent chacune de deux fils. L'aîné des quatre fut nommé *No-tou-lou-che.* La nation le fit fon Roi, & prit en même temps le nom de *Tou-kiue.* No-tou-lou-che époufa dix femmes; les enfans qu'il en eut prirent pour nom de famille celui de leurs meres. *A-ffe-naa* étoit un de ces noms. Celui qui le porta le premier eut pour nom propre *A-hien-che.* Quoique ces narrations foient différentes entre elles, dit Ma-touan-lin, Auteur très-grave parmi les Chinois, elles conviennent toutes en ce point, que cette nation Tartare tire fon origine d'une louve. Revenons préfentement à l'Hiftoire écrite par Ouei-tchim.

La nation des Tou-kiue s'augmenta peu à peu

en nombre & en puiſſance. Sur la fin de la dynaſtie des Ouei Tartares, leur Chef, nommé *Tou-men*, fit la guerre aux Kao-tche Tartares. Il les défit entiérement & leur enleva cinq cent mille familles. Enflé de ce ſuccès, il envoya une ambaſſade, l'an 532, en Chine. L'an 546, il eut la hardieſſe de demander à O-no-ouei, ou peut-être A-na-ouei, Empereur des Geou-gen, dont il étoit ſujet, une de ſes filles en mariage. A-na-ouei, outré de cette audace, envoya de ſes gens à Tou-men, qui le chargerent d'injures, le traitant d'Eſclave & de Forgeron (en effet, les Tou-kiue ne ſervoient aux Geou-gen qu'à forger des armes). Tou-men fit mettre en pieces les Députés, & marcha à l'inſtant contre les Geou-gen : il les pouſſa ſi vivement & remporta ſur eux tant de victoires, qu'il obligea A-na-ouei à ſe défaire lui-même par déſeſpoir. L'an 552, Tou-men mourut, après avoir porté le titre d'*Ili-khan*. Il laiſſa Kolo, ſon frere cadet, héritier de ſes Etats. Celui-ci prit le titre d'*Ys-khi-khan* : il envoya cinquante mille chevaux en préſent à l'Empereur des Ouei Tartares Occidentaux, l'année ſuivante, qui fut 553 ; il acheva par ſes victoires d'atterrer les Geou-gen ; il nomma ſon frere cadet, appelé *Se-teou* (d'autres le nomment *Se-kiu*), Empereur, au préjudice de Che-thou ſon propre fils.

Se-teou prit le titre de *Mou-hhan-khan*. Il fut le Héros des Tou-kiue. Il avoit le viſage large de plus d'un pied, d'un rouge éclatant, & des yeux vifs & brillans à éblouir. Il étoit brave, cruel, & aimoit la guerre ; ainſi il n'eut pas de peine à achever d'éteindre les reſtes des Geou-

gen : il ſoumit la Tartarie entiere depuis la mer Orientale juſqu'à la mer Caſpienne, & depuis la Chine & les Indes juſqu'à la mer Glaciale. Il diſtribua les dignités de ſon Empire en vingt-huit ordres. Le premier & le plus noble titre, après celui de *Khan*, étoit *Che-hou*; le ſecond *The-le*; le troiſieme *Se-kifa*; le quatrieme *Tou-tun*, & ainſi du reſte. Ces dignités étoient héréditaires. Mou-hhan-khan mourut après avoir régné vingt ans : il mit ſon cadet en ſa place, ſous le titre de *To-po-khan*, le préférant à ſon propre fils, nommé *Ta-lo-pien.*

To-po-khan commença ſon regne par créer Empereur Che-thou, fils d'Ys-khi-khan, & lui donna le titre d'*Eul-ſou-khan*, avec le commandement de la partie orientale. Il donna pareillement au fils de No-tan-khan, ſon cadet, le titre de *Pou-li-khan*, & lui donna le commandement de la partie occidentale. To-po-khan avoit pluſieurs centaines de milliers de cavaliers ſous ſes étendarts, ce qui faiſoit trembler la Chine. Les dynaſties Tartares de Pe-tcheou & des Pe-tçi, qui partageoient entre elles la Chine ſeptentrionale, épuiſoient leurs tréſors à lui faire des préſens, ce qui l'énorgueillit à un point qui ne ſe peut dire. On lui mit en tête que la ſource du bonheur de ces deux dynaſties étoit la Religion, venue des Indes en Chine, qu'ils profeſſoient. Il demanda des Bonzes & des Livres de cette Secte; ce qui lui fut accordé. Il l'embraſſa, & lui bâtit des temples. Il mourut après avoir régné dix ans : il conſeilla, en mourant, à ſon fils Ghan-lo de céder l'Empire à Ta-lo-pien. La mere de Ghan-lo étoit d'une famille illuſtre, & celle

de Ta-lo-pien d'une condition basse : tous cependant concluoient à déférer l'Empire à Ta-lo-pien ; mais l'opposition que fit Che-thou obligea les Etats à proclamer Ghan-lo. Celui-ci ne pouvant plus souffrir les reproches de Ta-lo-pien, céda l'Empire à Che-thou, qui prit le titre d'*Y-li-kiu-lou-che-mo-hho-chi-po-lo-khan*, autrement *Cha-po-lio*, & laissant à Ghan-lo le titre de *Second Khan*, il donna à Ta-lo-pien celui d'*A-po-khan*.

Cha-po-lio fut brave & sage. Tous les Barbares se soumettoient volontairement à lui. Il avoit épousé une fille de l'Empereur des Petcheou. L'Empire leur ayant été enlevé par la dynastie Chinoise des Soui, Cha-po-lio, qui d'ailleurs étoit sollicité continuellement par sa femme, vint, à la tête de 400000 chevaux, attaquer l'Empire de Chine, où il fit d'étranges ravages. Ensuite s'étant joint avec A-po-khan, il livra bataille aux Chinois ; il fut mis en déroute ; la famine & la peste suivirent aussi-tôt. Cha-po-lio, qui redoutoit la bravoure d'A-po-khan, lui déclara la guerre : il le défit entiérement, ce qui obligea A-po-khan d'aller se jeter entre les bras d'un autre Khan des Tou-kiue, nommé *Tatheou*, & dont le titre étoit *Pou-kia-khan* (ou *Bou-kha-khan*). Celui-ci étoit oncle de Cha-po-lio : il commandoit depuis long-temps dans l'Occident. Il déclara la guerre à Cha-po-lio, & depuis ce temps-là l'Empire des Tou-kiue fut divisé en Oriental & en Occidental, ennemis perpétuels. Cha-po-lio avoit dépouillé de ses Etats Tan-han-khan, qui se refugia aussi auprès de Ta-theou-khan. Un des neveux de Cha-po-

lio ſe révolta encore contre lui, & ſe donna à A-po-khan. Les deux partis envoyerent des Ambaſſadeurs à l'Empereur de Chine, pour demander la paix & du ſecours; ils n'obtinrent ni l'un ni l'autre. Cha-po-lio vint pourtant à bout d'A-po-khan, qu'il défit avec l'aide des Chinois.

Après cela, Cha-po-lio ſe ſoumit à prendre le titre de ſujet dans les lettres qu'il écrivoit à l'Empereur de Chine, & il lui paya tribut. Il eſt à propos de mettre ici la lettre qu'il écrivit à Soui-ven-ti, Empereur de toute la Chine; la voici : » L'an (584) nommé *Tchin*, le dixieme jour de la neuvieme lune, Y-li-kiu-lou-che-mo-hho-chi-po-lo-khan, Empereur des grands Toukiue, votre ſujet, nommé *Che-tou*, dit : » Il y a plus de cinquante ans que le Ciel a établi mon Empire; ſon étendue eſt de plus de mille lieues. Mes cavaliers & mes chevaux ſe comptent par millions. La force de nos bras a ſoumis tous les Barbares de l'Orient & de l'Occident. Mon Empire le diſpute à celui de la Chine, & parmi les nations ſeptentrionales, aucune ne peut s'égaler à la mienne : préſentement que j'ai reſſenti les effets immenſes de votre vertu & de votre équité, & que la converſion opérée par votre charité eſt parvenue juſqu'à moi, l'amour du devoir & de la ſoumiſſion s'eſt répandu dans tous les cœurs de mes ſujets; joint à cela que le Ciel ne peut pas ſouffrir deux ſoleils, ni la terre deux maîtres : comment donc oſerois-je oppoſer la force à Votre Majeſté, & uſurper des titres qui ne me ſont pas dus ? Ainſi je me rends volontairement à votre ſageſſe, & veux être à jamais votre tributaire; c'eſt pourquoi j'envoie avec reſpect mon

fils Kou-che-tchin, votre sujet, présenter ce placet à Votre Majesté «.

Cha-po-lio continua à payer tribut jusqu'à sa mort, qui arriva l'an 587. Comme son fils Youm-yu-lu étoit d'un naturel mou, il déclara héritier Tchu-lo-heou, son cadet, qui avoit la dignité de *Che-hou*. Tchu-lo-heou voulut céder l'Empire à Youm-yu-lu; mais celui-ci l'obligea de l'accepter. Tchu-lo-heou prit le titre de *Che-hou-khan*, & donna sa dignité de *Che-hou* à Youm-yu-lu. Son premier soin fut de faire la guerre à A-po-khan, qui tomba entre ses mains. Il écrivit à l'Empereur de Chine, pour lui demander ses ordres touchant la personne de son captif: il poursuivit sa pointe vers l'Occident, où il fut tué d'un coup de fleche. Après sa mort, Youm-yu-lu fut mis sur le trône, & prit le titre de *Kie-kia-chi-to-tcheou-tou-lan-khan*. Celui-ci fit la guerre à Kin-yu-che, son cadet, & l'ayant pris, il le fit mourir: il envoya son propre frere payer tribut, & tous les Grands de son Empire envoyerent rendre hommage; de sorte que le tout monta à dix mille chevaux, vingt mille moutons, cinq cents chameaux & autant de bœufs. Gen-khan, fils de Cha-po-lio & Empereur des Tou-kiue septentrionaux, sous le titre de *Thou-li-khan*, envoya demander en mariage une Infante de la Chine. Ta-theou-khan & Tou-lan-khan étoient ennemis jurés; l'Empereur de Chine les réconcilia, & leur fit mettre bas les armes. L'an 597, l'Empereur de Chine envoya une Princesse de son sang, après l'avoir adoptée sous le titre de *Ghan-y-koum-tchu*, à Thou-li-khan, qui l'épousa. Tou-lan-khan en fut jaloux.

» A moi, qui fuis le Grand Khan, dit-il, on préférera Thou-li-khan «! Depuis environ vingt-cinq ans, les Tou-kiue avoient envoyé à l'Empereur Soui-ven-ti trois cent foixante-dix Ambaffades, pour lui payer tribut. Tou-lan-khan refufa de le payer, & vint ravager la Chine : deux ans après, il attaqua Thou-li-khan, le mit en fuite, & fit mourir tous fes freres, fes enfans & fes neveux. Gen-khan (ou Thou-li-khan) fut heureux de pouvoir échapper avec cinq cavaliers : il fe refugia en Chine.

L'an 599, les Chinois battirent Tien-kiue (confédéré de Tou-lan-khan), après quoi l'Empereur de Chine donna à Gen-khan le titre de *Y-li-tchin-teou-khi-min-khan*, qui fignifie *Empereur dont les deffeins font fages & conftans*, (au lieu du titre de *Thou-li-khan*, qu'il portoit auparavant). Il lui donna auffi en mariage une autre Koum-tchu, c'eft-à-dire une Infante du fang Impérial, qui portoit le titre d'*Y-tchim*, la premiere étant morte. Tou-lan-khan lui fit une cruelle guerre, ainfi qu'aux Chinois. La mort arrêta fes progrès : il fut tué par les fiens. Ta-theou fe fit proclamer Grand Khan, fous le titre de *Kie-kia-khan*, ce qui augmenta la guerre civile qui étoit parmi les Tou-kiue. L'an 601, les Chinois allerent chercher Ta-theou dans fon fort. Cette même année, lui & l'Empereur Ni-li-khan avoient été entiérement défaits par les Kao-tche, ou Thie-le. Ta-theou abandonna fes Etats, & vint chercher un afile près de la Chine, parmi les Tou-kou-hoen. Toute fa nation fe foumit à Khi-min-khan, qui payoit réguliérement fon tribut.

L'an 607, Soui-yam-ti, Empereur Chinois, s'approcha des confins de la Chine : il reçut là les hommages de Khi-min-khan, & de la Koumtchu, sa femme. L'Empereur fut si content, qu'il leur fit donner treize mille pieces de soie. Khi-min-khan présenta un Placet à l'Empereur en remercîment. L'Empereur fit dresser des tentes, sous lesquelles il le traita avec trois mille cinq cents de ses principaux Officiers : il leur fit distribuer deux cent mille pieces de soie. L'an 609, Khi-min-khan mourut. L'Empereur de Chine créa Tou-kii-chi, fils de Khi-min-khan, Empereur, à la place de son pere. Tou-kii-chi prit le titre de Che-pi-khan. L'an 615, il vint en personne rendre hommage : aussi-tôt après, il entra dans la Chine à main armée, & surprit l'Empereur, qu'il assiégea vers les confins de la Chine. On délivra l'Empereur ; mais depuis ce temps-là Che-pi-khan refusa le tribut. L'année suivante, il fit une nouvelle irruption. Cependant l'Empire des Soui commença à s'ébranler. Bientôt tout fut en armes dans la Chine, ce qui obligea une infinité de Chinois à se donner à lui.

Venons présentement à ce qu'en rapporte l'Histoire des Tham, qui les connoissoient parfaitement par une funeste expérience. Leur pays étoit borné par trois mers, savoir, l'Orientale, l'Occidentale (ou Caspienne), & la Glaciale. Du côté du midi, il ne passoit pas le vaste désert de Chamo, ou mer de sable, c'est-à-dire, qu'ils occupoient l'ancien domaine des Hioum-nou, de la nation desquels ils ne faisoient anciennement qu'un peuple. Ils donnoient le nom de *Che* (c'est peut-être le Dgi des Turcs) à leurs

Officiers ; aux Princes du ſang celui de *The-le* ; & aux Grands du premier ordre celui de *Che-hou.* Ils donnoient le titre de *Kiu-lu-tchue* à ceux du ſecond ordre ; celui d'*Opo*, ou bien d'*Apo*, à ceux du troiſieme ordre ; celui de *Ki-li-fa* à ceux du quatrieme ; celui de *Tou-tun* à ceux du cinquieme ; celui de *Ki-kin* à ceux du ſixieme ; celui de *Yen-houm-ta* à ceux du ſeptieme ; celui de *Kie-li-fa* à ceux du huitieme ; celui de *Ta-kan* à ceux du neuvieme. Ils continuoient ainſi, en deſcendant juſqu'au vingt-huitieme ordre, qui étoit le plus bas de tous. Ces dignités étoient héréditaires, & le nombre de ceux à qui on les conféroit n'étoit pas réglé. Les gardes des Empereurs portoient le nom d'*Ali-khan-tha.* Le camp Impérial étoit ſitué au pied des monts Tou-kin. Devant la tente Impériale on dreſſoit un pavillon carré, dont le bâton portoit ſur ſa pointe une tête de loup, faite d'or.

Revenons à Che-pi-khan. Il avoit conquis la Tartarie Méridionale, de ſorte que, ſur la fin de la dynaſtie des Soui, il ſe trouva à la tête d'une armée d'un million de cavaliers. Pour ſurcroît de puiſſance, il arriva que Li-yuen, Vice-Roi de la province de Chanſi, prit les armes pour diſputer l'Empire de Chine à pluſieurs prétendans qui avoient pris le titre d'*Empereur* avant la mort de Soui-yam-ti ; & comme il ſe ſentoit trop foible, il ſe rendit tributaire de Che-pi-khan, pour en obtenir du ſecours ; ce qu'il obtint. A peine Li-yuen eut-il conquis l'Empire, que Che-pi-khan ſe ligua avec les ennemis de Li-yuen ; mais la mort, qui l'enleva l'an 619, borna ſon ambition. Son fils, nommé *Che-po-pii*, étoit

trop

trop jeune pour régner. Ki-li-fou-che, frere cadet de Che-pi-khan, monta sur le trône; il prit le titre de *Tchu-lo-khan*, & donna à Che-po-pii celui de *Ni-pou-che*.

Tchu-lo-khan prit aussi-tôt pour femme la Princesse du sang des Soui, qui portoit le titre de *Y-tchim-koum-tchu*. Il reçut dans sa Cour l'Impératrice Siao, femme de Soui-yam-ti, qui avoit été assassiné, & le fils du Roi de Tçi, Prince du sang des Soui, nommé *Tchim-tao*. Tchu-lo-khan le créa Roi des Soui, & le plaça dans la ville de Tim-siam, où il se forma une Cour d'Empereur complette. Tchu-lo-khan, sous prétexte de venger la dynastie des Soui, déclara la guerre à Li-yuen, qui venoit de fonder la dynastie des Tham, & cela contre l'indication des sorts & le conseil des siens. Il mourut aussi-tôt, c'est-à-dire l'an 620, empoisonné par la Koum-tchu, qui mit Tou-pii-sse, cadet de Tchu-lo-khan, en sa place, sous le titre de *Kie-li-khan*.

Kie-li-khan, avant d'être Empereur, possédoit la dignité de Mo-hho-tou-che : sa province touchoit à celle que Sie-kiu gouvernoit en Chine. Sie-kiu, qui ne vouloit pas se soumettre aux Tham, s'unit à lui pour leur faire la guerre. On gagna Kie-li-khan; & on l'obligea d'abandonner ses alliés. Il épousa l'Infante Y-tchim-koum-tchu, qui avoit déja été femme de son pere & de son frere, tous deux Empereurs. Il créa Fou-po-pii, fils de Che-pi-khan, Empereur sous le titre de *Tou-li-khan*, & lui donna le commandement de l'Orient. L'Y-tchim-koum-tchu étoit fille de Yam-kiai; elle avoit avec elle son frere

cadet Yam-chen-kim ; ils se joignirent avec l'Ambassadeur de Vam-chi-toum, qui tenoit encore tête aux Tham, & firent la représentation suivante à Kie-li-khan : » L'Empereur de Chine n'est pas du sang des Soui ; il est à propos de proclamer Tchim-tao Empereur de Chine «. Kie-li-khan approuva ce conseil. Il commença aussi-tôt ses irruptions sur la Chine, & les continuoit tous les ans. La grandeur de sa puissance l'avoit si fort ébloui, qu'il ne tenoit aucun compte de la Chine : son orgueil paroissoit dans ses discours, qui étoient pleins d'insolence. L'Empereur des Tham étoit forcé, par la nécessité de ses affaires, de dissimuler tout, & de remplir à force de présens l'avarice insatiable de Kie-li-khan.

L'an 621, celui-ci emprisonna les Ambassadeurs de Chine. L'Empereur de Chine, par droit de représailles, fit emprisonner les siens. L'année suivante, le Khan relâcha les Ambassadeurs Chinois, & demanda la paix en envoyant par ses Ambassadeurs une grande quantité de colle de poisson, pour unir, disoit-il, les cœurs des deux Etats : l'Empereur de Chine relâcha pareillement les Ambassadeurs de Kie-li-khan. Un des Ambassadeurs Chinois ayant assuré à l'Empereur que les Tou-kiue étoient affligés par la famine, l'Empereur lui donna une armée pour les aller attaquer; mais s'étant laissé investir, il périt avec un grand nombre des siens. Kie-li-khan entra dans la Chine à la tête de cent cinquante mille hommes de cavalerie ; il ravagea la partie septentrionale des provinces de Chansi & de Chensi. On fit marcher plusieurs armées contre lui,

dont les deux principales étoient commandées par deux des fils de l'Empereur de Chine, le premier étoit héritier de l'Empire, & le second qui étoit Roi de Tçin (c'étoit le fameux Tham-thai-tçoum, le plus grand Capitaine & le plus sage Empereur de son temps). Aussi-tôt que Kie-li khan eut appris que le Roi de Tçin marchoit contre lui, il sortit de la Chine.

L'an 623, Kie-li-khan demanda la paix une seconde fois, & rendit aux Chinois la ville de Ma-yi. L'année suivante, il recommença ses irruptions ordinaires, & joignit les troupes de Tou-li-khan aux siennes, ce qui fit trembler tout le monde. Le Roi de Tçin leur fut opposé. Les pluies avoient gâté les chemins, & les vivres ne pouvoient suivre, lorsque tout à coup Kie-li-khan parut avec dix mille cavaliers, & se campa sur une colline. A l'instant il se détacha avec quatre à cinq cents cavaliers, & vint défier les Chinois au combat. L'armée Chinoise pâlit à ce spectacle. Le Roi de Tçin ne prenant avec lui que cent cavaliers, poussa à toute bride, & vint se ranger en bataille devant lui : en même temps, il cria à haute voix: » Mon Empire n'a manqué en rien à l'égard du vôtre; d'où vient que vous entrez si avant dans mes Etats? Je suis le Roi de Tçin; je suis ici prêt à me battre corps à corps avec Kie-li-khan; je n'ai amené que cent cavaliers, car à quoi bon verser tant de sang humain «? Kie-li-khan sourit & ne répondit rien. Le Roi de Tçin alla trouver incontinent après Thou-li-khan, & lui fit la même proposition, ajoutant: » Nous nous sommes juré une alliance mu-

tuelle, avez-vous si-tôt oublié votre serment ? Etes-vous homme à vider la querelle par un combat particulier «? Thou-li-khan ne répondit rien non plus. Le Roi de Tçin étoit près de traverser l'eau & d'avancer, lorsque Kie-li-khan, qui avoit peu de troupes, & qui apprit qu'il venoit d'avoir un pourparler avec Thou-li-khan, fut inquiet, & soupçonna quelque complot. Il envoya un Député au Roi de Tçin, pour lui dire qu'il ne vouloit pas combattre, mais qu'il l'invitoit à une entrevue. Il fit en même temps retirer ses troupes, & ils s'aboucherent ensemble.

Pendant ce temps, le Roi de Tçin trouva le moyen de semer la discorde entre les deux Khan. Il gagna le cœur de Thou-li-khan, qui refusa de combattre, à quoi Kie-li-khan ne pouvoit pas le contraindre. Kie-li-khan prit le parti de députer Thou-li-khan & Kia-pi-the-le-sse-mo vers l'Empereur de la Chine, pour lui demander la paix : on la fit, après quoi Thou-li-khan contracta une alliance avec le Roi de Tçin. La foi des traités est une foible barriere contre les Barbares. L'année suivante, qui fut la 625[e] de l'Ere Chrétienne, Kie-li-khan recommença la guerre, & remporta de grands avantages. L'an 626, Kie-li-khan envoya un de ses Conseillers en ambassade vers l'Empereur (Tham-thai-tçoum, qui étoit auparavant Roi de Tçin), pour découvrir l'état de la Cour. L'Ambassadeur dit avec une arrogance barbare, que les deux Khan étoient en marche à la tête d'un million de chevaux pour venir à la Cour. L'Empereur répondit : » J'ai fait & juré la paix avec vos Khan ;

vous la violez, & vous mettez par-là la justice de mon côté. Eux & leur pere ont été comblés par la Chine de dons inestimables. Quelle raison peuvent-ils donc avoir pour s'avancer dans mon pays jusqu'à ma Cour? Et quelle est ton audace de me venir vanter insolemment la puissance de tes maîtres ? Il faut que je commence par toi à me venger d'eux «. Il le fit charger de chaînes, malgré les remontrances de son Conseil.

Cependant les deux Khan étoient aux portes de Si-gham-fou, alors capitale de l'Empire de la Chine. Tham-thai-tçoum sortit aussi-tôt après l'emprisonnement de l'Ambassadeur Tou-kiue, accompagné seulement de six de ses Officiers, & vint sur les bords du Ouei-ho, qui arrose la ville, laissant cette riviere entre lui & Kie-li-khan. Il lui reprocha d'avoir manqué à sa parole. Tous les Officiers Tou-kiue ayant apperçu Tham-thai-tçoum, furent épouvantés; ils descendirent de cheval, & le saluerent en se prosternant à terre. L'armée Chinoise étoit rangée en bon ordre sous les murailles de la ville; les armes brilloient de toutes parts, & le silence y étoit étroitement gardé; ce qui épouvanta les Barbares. L'Empereur & Kie-li-khan faisant halte, firent signal chacun à son armée de reculer. Siao-yu voyant le péril où l'Empereur s'exposoit, arrêta son cheval, & le pria de tourner bride. » J'ai pesé mûrement ce que je vais faire, répondit l'Empereur : vous ne pouvez pas le savoir. Ce qui a obligé les Tou-kiue à venir avec toutes leurs forces réunies ensemble, c'est qu'ils se persuadent qu'étant épuisé par les guerres civiles,

je n'ai point d'armée propre à leur résister. Si je me tiens renfermé dans la ville, ils vont ravager tout l'Empire : je suis donc sorti pour leur faire voir que je ne les crains point : j'ai fait sortir & ranger en bataille une puissante armée, pour leur faire comprendre qu'il faut livrer bataille avant qu'ils puissent exécuter leur dessein. Ils ne s'attendoient pas à une si forte résistance. Comme ils sont entrés si avant dans le pays ennemi, ils craindront de n'en pouvoir sortir : s'ils prennent le parti du combat, ils seront sans doute défaits; s'ils aiment mieux la paix, elle deviendra stable par cette démarche, qui va me rendre maître de la vie & du sort de ces voleurs «. En effet, le même jour Kie-li-khan envoya demander la paix.

Le lendemain, après avoir immolé un cheval blanc, la paix fut conclue sur le pont; après cela, les Tou-kiue se retirerent. Siao-yu demanda à l'Empereur pourquoi il n'avoit pas suivi l'avis de la plupart de ses Officiers, qui vouloient livrer bataille. » Par quelle adresse Votre Majesté a-t-elle obligé cette canaille à se retirer «? » Les armées des Tou-kiue, répondit l'Empereur, sont nombreuses & sans ordre; leur Khan & leurs Officiers ne désirent que le pillage. Si, lorsque les Officiers de Kie-li-khan sont venus me trouver sur le bord oriental de la riviere (lui étant sur le bord occidental), j'avois voulu les traiter & les faire lier après les avoir enivrés, rien n'étoit plus facile. De plus, j'avois ordonné à Tchan-sun-vou-ki & à Li-tçim de se tenir cachés avec une armée dans la province de Pe-tche-li, & d'y dresser une em-

bufcade. Si donc dans la retraite je les euffe fait pourfuivre par une armée, ils étoient infailliblement perdus; mais dans les circonftances d'un Empire nouvellement établi & encore chancelant, la paix & le repos font le point effentiel. Après tout, en donnant bataille, il falloit perdre beaucoup de monde: quoiqu'ils l'euffent perdue, ils n'auroient pas été détruits; que fi la crainte les eut obligés à cultiver la vertu, ils fe feroient rétablis; & n'aurois-je pas eu en eux de dangereux ennemis? Aujourd'hui, fans mettre la main à l'épée, je me fuis fervi de lances d'argent pour les repouffer. Les riches préfens que je leur ai faits ne ferviront qu'à les enorgueillir: or un tel orgueil eft le commencement de la ruine entiere. J'ai fait ce que veut dire cet axiome: Ce que vous voulez prendre, il faut le donner auparavant «. Siao-yu fe profternant, » Notre efprit, dit-il, étoit trop groffier pour pénétrer fi profondément «. L'Empereur députa deux des Grands de fa Cour, pour aller accompagner Kie-li-khan par honneur. Kie-li-khan, de fon côté, envoya en préfent à l'Empereur trois mille chevaux & dix mille moutons. L'Empereur les refufa, & lui demanda les Chinois qu'il avoit emmenés captifs dans fes incurfions.

L'an 627, les Sie-yen-tho, les Hoei-hou ou les Tie-le, & les Pa-je-khou, trois nations puiffantes dans la Tartarie, fe révolterent contre Kie-li-khan. Celui-ci ordonna à Thou-li-khan d'aller les ranger à leur devoir; Thou-li-khan fut défait, & obligé de s'enfuir. Kie-li-khan s'emportant contre lui, le fit battre & emprifonner: par-là Thou-li-khan devint fon ennemi fecret.

Cette même année, la rigueur de l'hiver fit mourir une grande quantité de chevaux & de moutons, ce qui fut suivi de la famine. Les Tou-kiue craignirent que les Chinois ne profitassent de leurs malheurs pour les venir attaquer: ils entrerent dans les terres de la Chine, sous prétexte de chasse. On suggéra à l'Empereur de la Chine de se servir du prétexte qu'on avoit violé le traité pour leur faire la guerre. » Les particuliers, répondit l'Empereur, ne doivent jamais manquer à la foi promise ; encore moins les Etats. Puisque je me suis engagé par serment avec les Tou-kiue, dois-je profiter de leurs calamités, & abuser du péril où ils sont, pour m'en rendre maître ? Quand ils auront manqué au devoir de leur promesse, alors je les châtierai «.

L'an 628, Thou-li-khan fit savoir à Tham-thai-tçoum que Kie-li-khan lui avoit déclaré la guerre. » J'ai juré la paix à Kie-li-khan, dit Tham-thai-tçoum ; j'ai pareillement contracté avec Thou-li-khan une alliance de fraternité ; je ne puis pas refuser le secours que l'on me demande : que faut-il faire? — Les Barbares sont gens sans foi, repartit Tou-ju-mei ; nous observons les traités pendant qu'ils les violent. Il faut se servir de l'occasion de leurs troubles, pour les attaquer. L'Empereur ordonna à Tcheou-fan de les observer. Kie-li-khan, de son côté, se tenoit sur ses gardes. On fut d'avis de rétablir l'ancienne grande muraille, & de la faire garder. Tham-thai-tçoum pensa autrement. » Au cœur de l'été, dit il parlant à ses Grands, il est tombé pendant cinq jours de la gelée dans le pays de

Kie-li-khan; il y a paru trois lunes en même temps, & la ſéchereſſe y eſt extrême. Il voit toutes ces calamités ſans ſonger à ſe corriger & à cultiver la vertu; il ne craint donc point le Ciel. Il change continuellement de place, & la plupart de ſes animaux domeſtiques ſont morts; il n'a donc point la terre favorable. L'ancienne coutume du pays étoit de brûler les corps, aujourd'hui il les enterre; il viole donc les ordres de ſes ancêtres, & mépriſe les Dieux Manes. Ne pouvant s'accorder avec Thou-li-khan, il excite une guerre civile, & déſole ſon propre pays; il n'entretient donc pas l'union avec ſes proches. Puiſqu'il a ces quatre défauts, il eſt ſur le point de ſa perte. Je me fais fort de vous le livrer: qu'avons-nous beſoin de grande muraille? Les mœurs des Tou-kiue étoient ſimples & groſſieres «.

Un Philoſophe Chinois, nommé *Tchao-te-yen*, qui avoit gagné par ſes grandes qualités l'eſtime & la confiance de Kie-li-khan, gouvernoit abſolument ſous lui: de plus, Kie-li-khan donnoit les charges aux Tartares étrangers au préjudice des Princes de ſon ſang, qu'il éloignoit du gouvernement. Il fatiguoit extrêmement ſes troupes par les incurſions continuelles qu'il faiſoit ſur la Chine. Les Tou kiue ne pouvoient ſouffrir l'arrogance, l'inconſtance, la légéreté & l'infidélité des Tartares étrangers. Il régnoit une famille horrible qui obligeoit Kie-li-khan à ſurcharger ſes ſujets de tributs, motifs qui portoient les peuples à la rebellion; de ſorte que l'année ſuivante 629, les Sie-yen-tho Tartares ſe créerent un Khan de leur nation, & envoye-

rent des Ambaſſadeurs en Chine. L'Empereur fit marcher Li-tçim contre les Tou-kiue vers Ma-yi, où étoit Kie-li-khan qui prit la fuite. Neuf de ſes Ki-kin ſe rendirent avec leurs troupes à Li-tçim. Les Pa-ye-kou, les Pou-khou, les Toum-lo, nations de Tartares occidentaux, auſſi bien que les Sii & les Hii, Tartares orientaux, envoyerent des Ambaſſadeurs à la Chine.

L'Empereur fit marcher ſix armées par ſix différentes voies, pour aller inveſtir Kie-li-khan. Il donna le commandement général de toutes à Li-tçim. Celle qui étoit commandée par Vam-tao-tçoum remporta une victoire ſignalée près de la ville de Nim-hia. Thou-li-khan & le Prince Yn-nai-the-le vinrent incontinent après, avec leurs armées, ſe jeter entre les bras de l'Empereur. Tham-thai-tçoum ayant reçu la nouvelle de ce ſuccès, dit à ſes Grands : » L'amour dû aux peuples, & le peu de fermeté d'un Empire à peine achevé d'être conquis, avoient obligé mon auguſte pere à s'aſſujettir par politique aux Tou-kiue, & à leur payer tribut. C'étoit un étrange creve-cœur pour moi; je ſongeois à me laver de cette tache devant l'Univers. Préſentement le Ciel inſpire mes Généraux, la victoire les ſuit par-tout où ils vont; n'ai-je pas lieu d'eſpérer un entier ſuccès pour mon deſſein «? Au commencement de l'année ſuivante 630, Li-tçim, qui pourſuivoit vivement ſa pointe, ſurprit durant la nuit Kie-li-khan : celui-ci effrayé recula, & alla ſe camper à l'entrée d'un déſert de ſable. Après cette déroute, un des principaux Officiers de Kie-li-khan, nommé *Kham-ſou-mii*, & pluſieurs autres avec lui, vin-

rent ſe rendre à Li-tçim, & amenerent avec eux Siao, Impératrice des Soui, & Yam-tchim-tao, Prince du ſang des mêmes Soui, qui portoit le titre d'*Empereur*.

On avertit Tham-thai-tçoum que les Chinois entretenoient des ſecrets commerces de lettres avec l'Impératrice Siao. Un Cenſeur préſenta requête à ce qu'il en fût informé, pour châtier les coupables. » L'Empire n'étoit pas réuni ſous une ſeule domination, dit Tham-thai-tçoum ; il étoit naturel qu'il ſe trouvât des gens qui fuſſent attachés à la dynaſtie des Soui. Aujourd'hui que leur inconſtance eſt fixée par cet événement, eſt-il beſoin de prendre connoiſſance de cette affaire « ? Ainſi on ne fit aucune perquiſition.

Kie-li-khan ſe trouvant réduit à la derniere extrémité, députa Tchi-che-ſſe-lii vers l'Empereur de Chine, pour implorer ſa miſéricorde, & demander en grace que ſon Empire fût réduit en Province. L'Empereur envoya des Députés, pour le conſoler dans ſon malheur. Kie-li-khan avoit encore pluſieurs dixaines de milliers de cavaliers à ſa ſuite. Li-tçim ſe ſervit de cette occaſion pour le ſurprendre ; il prit toute ſon armée comme dans un filet. Kie-li-khan ſe ſauva à l'aide d'un cheval d'une vîteſſe incroyable, pour ſe retirer auprès de Cha-po-lo ; mais le Lieutenant-Général de Li-tçim le prit. Auſſi-tôt Cha-po-lo vint ſe rendre avec tous ſes gens, & l'Empire des Tou-kiue Orientaux fut éteint. Kie-li-khan fut conduit à la Cour de l'Empereur, qui le préſenta avec tout l'appareil poſſible à ſes ancêtres dans leur temple,

à la vúe de tout le peuple. Lorſqu'il parut, l'Empereur lui parla en ces termes : » Vous êtes coupable de cinq chefs. Premiérement, votre pere, après avoir perdu ſes Etats, avoit été rétabli par la dynaſtie des Soui ; cependant vous n'avez pas tiré un ſeul coup de fleche pour la défenſe de cette dynaſtie, & vous êtes cauſe par-là que les temples de ſes ancêtres & de ſes Dieux tutélaires ſont ſans ſacrifices. Secondement, vous étiez mon voiſin, & ſans tenir compte de la foi des traités, vous avez ravagé mes terres. Troiſiémement, vous vous êtes fié ſur vos forces, ſans vous mettre en peine d'entretenir le bon ordre parmi vos troupes, & vous vous êtes attiré la haine de vos ſujets. Quatriémement, vous avez exercé des brigandages ſur les peuples de la Chine, & vous avez ruiné les moiſſons. Cinquiémement, vous avez fait ſemblant de vouloir vous allier par mariage avec moi, & par des délais affectés vous avez refuſé de le faire. Ainſi je ne manque pas de ſujets pour vous ôter la vie ; mais ayant égard au ferment que j'ai fait avec vous ſur la riviere de Ouei-ho, dont je me ſouviens bien, je ne veux pas pouſſer la choſe à bout «. En même temps il lui fit rendre toute ſa famille ; il lui aſſigna un palais, où il lui fit fournir tout ce qu'il pouvoit déſirer.

Se-kie-ki-kin vint ſe rendre avec quarante mille hommes ; mais Yu-kou-che, frere cadet de Kie-li-khan, s'enfuit dans le royaume d'Eyghour : cependant peu de temps après il vint auſſi ſe rendre. L'Empereur ordonna qu'on enterrât les oſſemens des Tou-kiue que la peſte avoit

enlevés, & qui étoient entaſſés en montagnes. Il fit racheter quatre-vingt mille Chinois, qui durant les troubles s'étoient retirés auprès des Tou-kiue. Kie-li-khan n'habitoit point ſon palais; il campoit ſous ſes tentes, qu'il faiſoit dreſſer dans la cour. La triſteſſe l'accabloit, & il ne ceſſoit de pleurer ſon déſaſtre; de ſorte qu'il étoit devenu fort maigre. L'Empereur eut compaſſion de lui; il le créa Vice-Roi d'un pays de la Chine plein de montagnes, & où il y a beaucoup de chaſſe; il refuſa cet honneur. L'Empereur le fit Généraliſſime de ſes Gardes de la droite, & lui donna pluſieurs belles terres.

Un jour l'Empereur lui parla en ces termes: » Khi-min-khan avoit été dépouillé de ſes Etats; Soui-ven-ti, Empereur de Chine, n'épargna aucune dépenſe pour lui, & l'y rétablit. Chepi-khan, ſon ſucceſſeur, ne fut pas plus tôt tant ſoit peu accru en puiſſance, qu'il ſurprit l'Empereur Soui-yam-ti, fils de ſon bienfaiteur, & l'inveſtit dans la fortereſſe de Yen-men. Son injuſtice & ſon ingratitude ne ſont-elles point la cauſe de la perte de ſon Empire «? Tie-lo-tchi étoit fils de Kie-li-khan; il étoit d'un naturel admirable. Quand il fut arrivé à la Cour, l'Empereur lui faiſoit fournir tout ce qui étoit néceſſaire pour ſa dépenſe, auſſi bien qu'aux Reines, femmes de Kie-li-khan. La mere de Tie-lo-tchi, qui étoit arrivée après l'ordre donné, n'avoit point de part à la diſtribution. Tie-lo-tchi ne toucha jamais aux viandes que l'Empereur lui faiſoit ſervir, & gardoit ainſi un jeûne rigoureux. L'Empereur l'ayant ſu, l'admira. » Le Ciel a-t-il mis quelque différence, dit-il, entre

le Chinois & le Barbare, quand il a imprimé dans le cœur de l'homme la charité & la piété filiale «? Il combla de biens Tie-lo-tchi, & fit fournir à sa mere les mêmes viandes qu'aux autres Reines.

L'an 634, Kie-li-khan mourut. L'Empereur le créa Roi après sa mort, & permit à ses gens de lui faire des funérailles à la mode de leur pays. Ils brûlerent son corps, & enterrerent ses cendres hors de la ville de Si-ghan-fou. Le reste des Tou-kiue se dissipa : une partie se rangea sous les étendards des Sie-yen-to; une partie se retira dans la Tartarie Chinoise; plus de cent mille vinrent s'assujettir à l'Empereur de Chine. Après bien des délibérations sur ce que l'on feroit de tant de Barbares, on conclut à les ranger sous des Chefs, le long de la grande muraille en dehors. Thou-li fut fait leur Commandant général. Tham-thai-tçoum lui ôta le titre de *Khan*, par les raisons qui suivent : » Votre aïeul Khimin-khan, lui dit-il, avoit été chassé de ses Etats; la dynastie des Soui les lui fit rendre; il fut méconnoissant de ce bienfait. Votre pere Che-pi-khan, au lieu d'avoir de la reconnoissance, se déclara ennemi de la Chine. Si aujourd'hui, après que le dérangement de vos affaires vous a contraint de vous jeter entre mes bras, je vous ôte le titre de *Khan*, prenez-vous-en à l'ingratitude de vos ancêtres. En tout cas, je veux par-là assurer la paix & la tranquillité de la Chine, & conserver votre famille; ainsi je vous crée Commandant général; n'exerçons point d'hostilités l'un envers l'autre; servez de rempart à mon Empire du côté du Nord «.

Après que Thou-li-khan eut demandé asile, Tham-thai-tçoum avoit tenu ce discours : » De tout temps ceux qui gouvernent des Etats ont affermi la durée de leur bonheur, quand par leur travail ils ont procuré le repos à leurs sujets. Ils ont perdu leur couronne, quand ils ont tyrannisé leurs sujets pour satisfaire à leurs intérêts particuliers. Aujourd'hui l'Empire des Tou-kiue est tombé dans le trouble & dans la confusion, parce que leur Empereur ne s'acquitte pas des devoirs d'un Empereur ; de sorte que Thou-li-khan, qui tient à lui par les liens les plus étroits de la parenté, se trouvant en danger de la vie, vient se rendre à moi. L'affoiblissement des Barbares est la sûreté des confins de mon Empire : mais je dois craindre à la vue de leur perte prochaine ; car si je viens à m'écarter du devoir en quelque chose, pourrai-je détourner les malheurs que je m'attirerai « ?

Thou-li mourut en Chine dans la vingt-neuvieme année de son âge ; l'Empereur le pleura amérement, & lui fit faire de superbes funérailles. Il créa Ho-lo-hhu, fils de Thou-li, son successeur. L'Empereur étoit allé dans une de ses maisons de plaisance. Kie-che-lu, frere cadet de Thou-li, & Capitaine des Gardes, complotta avec les gens de sa nation d'enlever Ho-lo-hhu, & de l'emmener en Tartarie. Il falloit forcer la tente de l'Empereur, & le prendre auparavant, ou le tuer lorsqu'il sortiroit durant la quatrieme veille de la nuit, suivant sa coutume. Le mauvais temps empêcha l'Empereur de sortir. Kie-che-lu craignant que s'il différoit, la conspiration ne vînt à se découvrir, donna tête baissée

avec les conjurés, tuant tout ce qui s'oppofoit à lui, & pouffant des cris effroyables. Les Gardes de l'Empereur fe réveillerent; ils repoufferent les conjurés, qui fe jeterent fur les écuries, dont ayant tué les Officiers, ils enleverent les chevaux, & prirent la fuite. Les batteurs d'eftrade les prirent, & leur couperent la tête. L'Empereur donna la vie à Ho-lo-hhu, & fe contenta de l'exiler au fud de la Chine. En même temps, il donna à Affe-na-ffe-mo le titre de *Yi-mii-to-no-ki-li-pii-khan* ; il l'adopta en quelque façon, en accordant à fa famille le nom de la famille Impériale des Tham, qui étoit *Li*. Il lui ordonna d'emmener tous les Tou-kiue dans leur ancien pays.

Se-mo étoit Prince du fang de Kie-li-khan. Lorfque Khi-min-khan abandonna fes Etats, il fut créé *Khan* ; mais il quitta ce titre auffi-tôt que Khi-min-khan fut rétabli. C'étoit un bon Prince, dont Tham-thai-tçoum eftima la vertu. Il fut le feul qui garda la fidélité à Kie-li-khan, avec lequel il fut pris. L'Empereur le créa Généraliffime des Tou-kiue. La crainte des Sie-yen-to l'empêchoit de rentrer en Tartarie. Tham-thai-tçoum envoya fes ordres aux Sie-yen-to, & fit l'honneur à leur Khan de lui écrire une lettre conçue en ces termes : » La Chine obferve le devoir & l'équité : elle ne fait ce que c'eft que de détruire les royaumes. Si la cruauté & la barbarie de Kie-li-khan m'ont forcé à le châtier & à me rendre maître de fes Etats, je ne l'ai pas fait par un motif d'avarice, & pour pofféder fon pays & fon peuple. Auffi ai-je affigné aux Tou-kiue qui fe font rendus, des terres abondantes

dantes en pâturages dans la partie septentrionale de la province de Chensi. Présentement qu'ils se sont multipliés aussi bien que leurs troupeaux, je leur ai créé un Empereur, & je les renvoie dans leur ancien pays. Soumettez-vous à ces ordres-ci : vous repasserez au nord du Cha-mo (ou désert de sable), & vous laisserez aux Tou-kiue le pays qui s'étend depuis le Cha-mo jusqu'à la Chine. Conservez chacun vos Etats, & ne vous faites point la guerre. Je châtierai rigoureusement ceux qui seront les premiers à violer ce réglement «.

Après cela, Se-mo prit congé de Tham-tai-tçoum. L'Empereur, dans le festin qu'il lui donna avant son départ, le fit avancer, & lui parla en ces termes : » On se fait un sujet de joie de voir un arbre ou une herbe, qu'on a plantés de sa main, croître & se fortifier ; à combien plus forte raison dois-je ressentir de la joie, en voyant que vos peuples & vos troupeaux, que j'ai nourris, se sont multipliés & fortifiés. Les sépulcres de votre pere & de votre mere sont dans la Chine. Présentement que vous retournez dans vos anciens Etats, je vous fais ce festin de congé. Ensuite l'Empereur le créa Khan avec tout l'appareil accoutumé : il créa en même temps les principaux Rois des Tou-kiue. Les Sie-yen-to ayant su que Se-mo étoit en marche, se retirerent à l'entrée du désert, où ils se tinrent en bon ordre. Lorsque les Ambassadeurs Chinois, qui conduisoient les Tou-kiue, furent arrivés au camp des Sie-yen-tho, ceux-ci dirent : » Le fils du Ciel est semblable à une bonne mere, qui ne veut pas que ses enfans s'entre-battent. Nous recevons ses ordres avec

un profond respect; mais les Tou-kiue sont nés dans le trouble, & accoutumés à l'inconstance. Dans le temps de leur puissance, ils tuoient les Chinois avec la même indifférence, & en même quantité qu'on coupe le chanvre. Sa Majesté, après avoir éteint leur Monarchie, en devoit faire autant d'esclaves pour remplacer les Chinois morts; au contraire, elle les nourrit comme s'ils étoient ses enfans. Malgré tant d'obligations, Kie-che-lu n'a pas laissé de conspirer contre la personne de l'Empereur, & de l'attaquer. Cela fait voir évidemment qu'on ne peut pas se fier aux Tou-kiue. Si dans la suite ils se révoltent, nous demandons qu'il nous soit permis de les exterminer.

L'an 641, Se-mo rentra dans la Tartarie. Il gouverna trois ans: ensuite, sentant qu'il étoit menacé de révolte, il revint à la Cour, & prit rang parmi les Officiers des Gardes, dont il fut un des Généralissimes. En cette qualité, il accompagna Tham-thai-tçoum dans son expédition de la Corée, & il y reçut un coup de fleche. L'Empereur avoit une amitié si grande pour lui, qu'il voulut lui-même sucer sa plaie. Au retour, Se-mo mourut à Si-ghan-fou.

Asse-na-ni-cho, fils de Sou-ni-che, lui succéda; mais comme il se tenoit cantonné en Chine, Hou-po-chi, qui étoit de la famille des Asse-na, fut sur le point d'être proclamé Khan. Après la prise de Kie-li-khan, les Tou-kiue voulurent le proclamer Khan; mais ayant su que les Sie-yen-tho en avoient déjà proclamé un de leur nation, il se retira vers lui. Ayant appris que les Sie-yen-tho, qui le redoutoient, son-

geoient à se défaire de lui, il s'enfuit avec ses gens, & se jeta dans le nord des Monts d'Or. Il trouva une montagne escarpée de trois côtés, où les chevaux & les chariots pouvoient monter par un seul côté. Elle se terminoit à une belle & vaste plaine. Il s'y campa avec trente mille cavaliers d'élite, & y prit le titre d'*Yi-tchu-tche-pi-khan*. On compte, de cette montagne à Si-ghan-fou, mille lieues. A l'occident, elle a le Kho-lo-lo; & au nord, les Kie-khou, peuples qu'il assujettit. Il faisoit de là des courses continuelles sur les Sie-yen-to. Il éleva sa puissance sur les débris de la leur. L'an 647, il envoya son fils Cha-po-lo-the-le avec des présens en Chine, demander pour son pere la permission d'y venir en personne. On la lui accorda; mais il ne voulut pas s'en servir, & se moqua des Ambassadeurs Chinois: il en fit même mourir un. L'Empereur fut piqué de cet affront: il envoya des Députés au royaume des Kie-khou & à celui de Kasch-ghar, avec ordre d'attaquer Tche-pi. Il leur envoya en même temps un Général Chinois, pour commander l'armée. Plusieurs des peuples soumis à Tche-pi-khan vinrent se rendre à Kao-kan, Général Chinois; de sorte que Tche-pi-khan fut obligé de prendre la fuite; mais les Chinois l'attraperent, & l'envoyerent à l'Empereur de Chine, qui étoit pour lors Tham-kao-tçoum, lequel lui donna la vie, & le fit un des Généraux de sa garde. Tous les Tou-kiue étant enfin soumis, l'Empereur partagea ces pays immenses en soixante-quatre provinces, dont il nomma les Officiers & les Commandans. Le Généralissime, qui avoit sa Cour en Chine, reçut

le titre de *Tchen-yu*; ce titre fut donné à Affe te.

L'an 679, deux hordes de Tartares s'étant révoltées, proclamerent Khan Affe-na-ni-cho-fou. Les Commandans de vingt-quatre provinces le reconnurent. L'Empereur fit marcher une armée de Chinois, qui fut défaite. Il en envoya une seconde de trois cent mille combattans, sous la conduite de Fei-him-kien. L'an 680, Fei-him-kien livra bataille à l'ennemi au pied des monts Noirs : il défit entiérement les rebelles. Ceux-ci couperent eux-mêmes la tête à Affe-na-ni-cho-fou, & la présenterent en se rendant aux Chinois. La même année, la horde d'Ouen-tçhuen proclama Fou-nien Empereur. Il étoit des descendans de Kie-li-khan : les autres hordes le reconnurent. Fei-him-kien fut renvoyé avec la même qualité de Généralissime. Une de ses armées vainquit Fou-nien, qui à son tour en défit une des Chinois ; mais Fei-him-kien le serra de si près en le poursuivant toujours, qu'il fut forcé de venir se rendre à lui avec Ouen-tchouen. Ils furent envoyés à la Cour, où on leur fit trancher la tête en plein marché. L'an 682, Khou-to-lo, Prince du sang de Kie-li-khan, se révolta. Che-li fit la même chose. Affe-na-te-yuen-tchin se joignit à Khou-to-lo, & devint son Visir. Khou-to-lo battit les Chinois en toutes rencontres, & vint faire le ravage jusqu'en Chine. Te-yuen-tchin fut tué dans un combat contre les Tou-khi-ffe, peuples de la nation des Tou-kiue. Khou-to-lo mourut l'an 690.

Me-tchue, frere cadet de Che-li, se proclama lui-même Khan. L'Impératrice de Chine Tham-vou-heou fit marcher contre lui dix-huit Géné-

raux. Il se soumit, & s'offrit à servir la Chine contre les Khi-tan. Le Généralissime Chinois, qui les gouvernoit, étant mort, Me-tchue subjugua les Tartares Orientaux. L'Impératrice le créa Grand Tchen-yu & Khan, pour récompenser ses services. Celui-ci envoya des Ambassadeurs à l'Impératrice, pour la prier de l'adopter pour fils, & pour demander des grains & du fer. On refusa de lui accorder ses demandes; ce qui choqua Me-tchue, & l'obligea de s'emporter en des discours insolens. Les Chinois craignirent, & lui accorderent ce qu'il demandoit. Cela augmenta sa puissance. On lui envoya une Princesse du sang de l'Impératrice pour femme. Il la refusa, & entra en Chine à la tête de cent mille cavaliers. L'Impératrice fit marcher près de cinq cent mille combattans contre lui, & mit sa tête à prix. Me-tchue fit égorger près de quatre-vingt-dix mille Chinois, tant hommes que femmes, qu'il avoit faits captifs; & sortant de la Chine, il enleva généralement tout ce qui tomba sous sa main. Sa puissance égaloit celle de Kie-li-khan. Son Empire avoit plus de mille lieues d'étendue; & sa superbe étoit encore plus grande que son pouvoir. Il méprisoit la Chine.

Il donna à Me-kis, fils de Khou-to-lo, vingt mille chevaux à commander. Il créa Fou-kiu, son fils, petit Khan, & lui assigna quarante mille chevaux, tirés des dix familles ou provinces : il lui donna en même temps le titre de *Tho-si-khan*. Enfin, il ne donnoit aucun repos à la Chine. Il enleva dix mille chevaux des haras de l'Empire. L'armée Chinoise, commandée par Ouei-yuen-tchoum, le chassa. L'année suivante,

il enleva cent mille chefs de chevaux & de moutons. Il assiégea Pim-tcheou ; il fit d'horribles ravages, & se retira. L'an 703, il demanda une Infante de Chine en mariage ; on la lui promit. L'an 705, il défit les Chinois, & en tua une quantité innombrable dans une grande bataille. L'Empereur ne voulut pas lui donner en mariage l'Infante ; il demanda la paix. L'an 711, l'Empereur lui envoya une Princesse de son sang, qui portoit le titre de *Kin-chan-koum-tchu*. Un Général Chinois ayant été défait & pris par les Hii Tartares Orientaux, fut envoyé à Me-tchue, qui le fit mourir; ce qui rompit l'alliance. L'an 713, l'Empereur rejeta son alliance. Me-tchue envoya un de ses fils la demander instamment : on lui destina la Koum-tchu de Nan-ho-hien. L'année suivante, Y-nie-khan, fils de Me-tchue, fit une irruption sur les terres du Généralissime Chinois, nommé *Kouo-kien-kiuen*. Il fut défait, & Kouo-kien-kiuen ayant pris le Prince Toum-gho-the-le, il lui fit trancher la tête. Ho-fa n'osant paroître, après cette défaite, devant Me-tchue, il prit la fuite & vint avec sa famille se réfugier en Chine, où il fut fait Généralissime de la gauche, & créé Roi. Me-tchue écrivit deux lettres, pour demander une Koum-tchu en mariage. L'an 715, il mourut avant qu'on lui eût répondu. Me-tchue, après avoir subjugué les So-kho à l'Occident, dompta les Khi-tan & les Hii Tartares Orientaux. Il traitoit tyranniquement ceux qui lui étoient assujettis ; sa cruauté & l'affoiblissement de son esprit augmentoient avec la vieillesse. Tous les Tartares tendoient à la révolte. La

plupart des Tou-kiue venoient se soumettre à la Chine. L'Empereur leur assigna des terres dans les Monts d'Or. Me-tchue attaqua plusieurs fois les Kho-lo-lo. L'Empereur ordonna au Généralissime Chinois de leur prêter secours.

La puissance de Me-tchue commença à tomber en décadence. Plusieurs de ses Officiers se retirerent en Chine, où l'Empereur leur conféra à tous des dignités. Il accorda les mêmes graces à ceux des neuf familles qui, après avoir été défaits par Me-tchue, vinrent se rendre à lui. Tous ces déserteurs tramoient avec les Chinois la perte de Me-tchue. Il alla porter la guerre chez les Pa-ye-khou, une des neuf familles; il les défit entiérement sur les bords de la riviere de Tho-lo. Me-tchue, enflé de sa victoire, retournoit sans rien craindre. Les débris des Pa-ye-khou s'étoient sauvés dans une forêt, par où il passa sans se défier de rien. Ils l'attaquerent à l'imprévu, & l'ayant vaincu, ils lui couperent la tête, qu'ils envoyerent à un Ambassadeur Chinois qui étoit dans le pays : celui-ci l'envoya à l'Empereur par la poste. Kiue-tche-le, fils de Khou-to-lo, ramasse ses anciens sujets, attaque & tue le petit Khan, extermine toute la famille de Me-tchue, & fait proclamer Me-khien-lien, son frere aîné, Khan, sous le titre de *Pi-kia-khan*.

Pi-kia-khan, avant son exaltation, avoit la dignité de petit Cha: il étoit d'un naturel doux & aimable. Il voulut céder l'Empire à Kiue-the-le; mais il fut forcé de l'accepter, l'an 716. Il créa Kiue-the-le Roi de la gauche, & lui abandonna le commandement absolu de ses armées. Kiue-the-le, après la mort de Me-tchue, avoit

fait mourir tous ceux qui avoient gouverné sous son regne, à la reserve de Thun-yu-kou, dont la fille, nommée *Po-fou*, étoit Kha-thoun, c'est-à-dire femme de Pi-kia-khan & Impératrice, lequel fut renvoyé dans son horde. Dans la suite, Sou-lo usurpa le titre de *Khan des Tou-kiüe.* La plupart des Tou-kiue alloient se donner à lui. Pi-kia-khan fit revenir Thun-yu-kou, pour le consulter sur cela. C'étoit un homme âgé de plus de soixante-dix ans, craint & honoré de tout le monde. Pendant ce temps-là, les Tou-kiue, sujets de la Chine, se révolterent, & vinrent se rendre à Pi kia-khan, qui songea aussi-tôt à venir attaquer la Chine. Thun-yu-kou l'en détourna. » Donnez-vous-en bien de garde, lui dit-il, le fils du Ciel régnant est grand homme & brave; tous ses Etats sont en paix, les moissons ont été abondantes; il n'y a point de jour à faire réussir votre entreprise: ajoutez à cela, que vos troupes sont un ramais de gens nouvellement réunis, & dont on ne peut encore se servir.

Pi-kia-khan avoit dessein de bâtir une ville pour y résider, & y ériger des temples aux Idoles & à ses ancêtres. Thun-yu-kou l'en détourna. » Les Tou-kiue, dit-il, ne font pas la centieme partie des Chinois. Ce qui balance la puissance de ceux-ci, c'est parce qu'ils n'ont pas de demeures fixes, & qu'ils ne s'occupent que de la chasse & du maniement des armes. Quand ils se sentent forts, ils avancent & prennent; quand ils sont foibles, ils fuient & se cachent. De cette sorte, le nombre de troupes devient inutile aux Chinois. Si les Tou-kiue habitoient des villes, ils se feroient

prendre après la premiere bataille qu'ils perdroient. Quant à la Religion des Bonzes, elle ne prêche que la charité & l'humilité. Ainsi elle n'est pas propre à rendre les peuples braves & puissans «. Pi-kia-khan goûta ses raisons ; il envoya des Ambassadeurs demander la paix à l'Empereur. Ce Prince les rebuta, à cause de leur infidélité, & déclara la guerre aux Tou-kiue. Il fit marcher contre eux plusieurs nations Tartares avec les Chinois, & nomma Vam-tçun Généralissime de tant d'armées, qui devoient se réunir dans l'automne de l'année suivante. Les conseils de Thun-yu-kou tirerent Pi-kia-khan de ce danger, & le rendirent victorieux ; & par-là il devint formidable. Nonobstant cela, Pi-kia-khan envoya l'année suivante, des Ambassadeurs demander en mariage une Koum-tchu ; ce qui lui fut refusé. L'Empereur vouloit lui déclarer la guerre : Fei-khouam-tim l'en détourna, en lui représentant que cela s'accordoit mal avec les sacrifices extraordinaires qu'il alloit faire, & qui supposoient une paix universelle.

Tcham-yue au contraire vouloit la guerre. » On ne doit point compter, dit-il, sur la foi des Tou-kiue. Leur Khan est plein de charité & de bonté ; ses sujets sont prêts à tout entreprendre pour lui. Khiue-the-le, qui commande ses armées, est grand Capitaine. Thun-yu-kou est un brave, d'une prudence consommée, & dont la sagesse est égale à l'âge : il se peut comparer à Li-tçim & à Li-chi-tçii, deux de nos plus fameux Capitaines. Si donc ces trois hommes agissent de concert, l'Empereur emmenant avec lui toutes les forces de l'Empire vers l'Orient, pour aug-

menter la pompe de ces sacrifices extraordinaires, qui leur résistera, en cas qu'ils se servent de l'occasion pour entreprendre sur la Chine « ? Sur quoi Fei-khouam-tim fut d'avis d'envoyer à Pi-kia-khan des Ambassadeurs, pour lui dire d'envoyer les Grands de sa Cour à la cérémonie des sacrifices. Pi-kia-khan fit un festin aux Ambassadeurs Chinois, où assisterent la Kha-thoun, Khiue-the-le & Thun-yu-kou. Durant le repas, Pi-kia-khan parla ainsi à Yuen-tchin, Chef de l'Ambassade Chinoise : » Les Tybethains sont de race de chiens ; cependant l'Empereur s'est allié avec eux par mariage. Les Hii-khi-tan sont mes esclaves ; leurs Rois ont pourtant épousé des Koum-tchu de la Chine : d'où vient donc qu'on en a refusé si opiniâtrement à mes prédécesseurs ? & pourquoi persiste-t-on dans la même opiniâtreté à mon égard «? » Vous, Khan, repartit Yuen-tchin, vous êtes le fils de l'Empereur, est-il permis à un fils d'épouser sa sœur « ? » La chose n'est pas ainsi, répliqua Pi-kia-khan : les Rois de ces deux royaumes étrangers ont obtenu de la Chine le nom de famille de la dynastie des Tham, & quoiqu'ils soient censés par-là être de la même famille, ils n'ont pas laissé d'obtenir des Koum tchu en mariage. De plus, la Khoum-tchue que je demande n'est pas fille de l'Empereur ; je me contenterai d'une Princesse de son sang. Si, après l'avoir demandée tant de fois, on persiste à me la refuser, je deviendrai l'objet de la risée publique «. Yuen-tchin promit de lui obtenir cette grace. Aussi-tôt Pi-kia-khan dépêcha un de ses Kie-li-fa, nommé *Asse-te*, avec des présens, pour assister à la cérémonie des sacrifices. La cérémonie étant

finie, l'Empereur le renvoya comblé de présens; mais il persista à refuser l'alliance.

Depuis ce temps-là, Pi-kia-khan envoya tous les ans des Ambassadeurs en Chine. Les Tybethains lui écrivirent, pour le faire entrer dans une ligue contre la Chine. Pi-kia-khan n'en voulut rien faire, & envoya leur lettre à l'Empereur, lequel, en considération de ce service, lui accorda la liberté du commerce avec la Chine. L'an 731, Kiue-the-le mourut. L'Empereur envoya des Députés pour lui faire des sacrifices, & des Ouvriers pour lui ériger un monument & y graver une inscription : il lui fit bâtir un temple & dresser une statue : il envoya pareillement six fameux Peintres, pour peindre ses Etats & ses batailles sur les murailles du temple; ce qu'ils exécuterent avec tant d'art, que tout le monde avoua qu'on n'avoit rien vu de semblable. La vue de ces peintures frappa si vivement Pi-kia-khan, qu'il ne put retenir ses larmes. Pi-kia-khan recommença ses empressemens pour le mariage avec une Koum-tchu. L'Empereur lui accorda enfin sa demande; mais aussi-tôt après, le Khan fut empoisonné par Mei-lo-tchue, lequel fut exterminé avec toute sa famille; & Pi-kia-khan mourut. L'Empereur envoya des Ambassadeurs, qui lui firent des sacrifices, & lui érigerent un temple & un monument avec inscription.

Les Tou-kiue mirent son fils à sa place, sous le titre d'*Y-gen-khan*. Celui-ci régna huit ans : il envoya, pendant son regne, trois Ambassades en Chine, & mourut. Son frere cadet lui succéda, sous le titre de *Pii-kia-khou-to-lo-khan*. L'Empereur envoya un Grand de sa Cour, qui le créa

Khan dans les formes, & lui conféra le titre de *Tem-li-khan*. L'année suivante, Tem-li-khan envoya Y-nan porter des présens à l'Empereur, pour le premier jour de l'an Chinois, ajoutant ces paroles : » Quand j'honore le céleste Khan, c'est comme si j'honorois le Ciel. Je fais ces présens du premier jour de l'an au fils du Ciel. Je souhaiterois pouvoir y joindre une vie sans bornes «. Tem-li-khan étoit jeune. Po-fou, sa mere, entretenoit un mauvais commerce avec un petit Officier, & elle avoit part au gouvernement. Ce fut une semence de division entre les hordes des Tartares. Deux des oncles de Tem-li-khan possédoient les dignités, l'un de Chaa de la droite, & l'autre de Chaa de la gauche, & partageoient entre eux tout le pouvoir des armes. Tem-li-khan & sa mere dresserent des embûches au Chaa de la droite, lui firent couper la tête, & se rendirent maîtres de ses troupes. Le Chaa de la gauche prit l'épouvante, & prévint Tem-li-khan en l'attaquant vivement. Il le força & le fit mourir. Ce Chaa de la gauche se nommoit *Pan-kiue-the-le* : il fit proclamer Empereur le fils de Pi-kia-khan, qui fut, incontinent après, mis à mort par le Che-hou, nommé *Khou-to*, lequel mit en sa place le frere cadet du mort. Il lui ôta aussi-tôt la vie, & se fit Empereur lui-même, sous le titre de *Che-hou-khan*.

L'an 742, ou un peu après, les Hoei-hhe, les Kho-lo-lo & les Pa-ssi-mii, trois puissans peuples Tartares, prennent les armes contre lui, l'attaquent, le forcent, & le tuent. Ensuite, d'un commun consentement, ils proclament le Roi des Pa-ssi-mii Empereur, sous le titre de *Kie-thie-y-chi-*

khan. Les Rois des Hoei-hhe & des Kho-lo-lo prennent le titre de ses deux Che-hou, l'un de la droite, l'autre de la gauche. Tous les trois envoyerent des Ambassadeurs en Chine, rendre compte de ce qui s'étoit passé. Cependant les Tou-kiue placerent sur le trône le fils de Pan-kiue-the-le, & lui conférerent le titre d'*Ou-sou-mii-chi-khan*, & donnerent celui de *Chaa* de la droite, ou de l'orient, à Kho-la-to son fils. L'Empereur envoya des Députés à ce Khan, pour lui conseiller de réduire son Empire en province : il ne voulut point entendre à cette proposition. Les Tou-kiue, mécontens de lui, se joignirent aux trois hordes des Pa-ssi-mii, des Hoei-hhe & des Kho-lo-lo, & l'attaquerent tous ensemble. Ou-sou-mii-chi-khan prit la fuite & disparut. Son Che-hou de la gauche, ou de l'occident, qui se nommoit *A-pou-sse*, vint avec Kho-la-to à la tête de cinq mille familles, se jeter entre les bras de l'Empereur de Chine, qui donna à Kho-la-to le titre de *Roi reconnoissant*.

L'an 744, les Pa-ssi-mii & leurs alliés tuerent Ou-sou-mii-chi-khan, & envoyerent sa tête à l'Empereur de Chine, lequel la présenta à ses ancêtres dans leur miao ou temple. Le frere cadet de ce Khan prit sa place, & se fit appeler *Pe-mei-khan* (c'est-à-dire, en Chinois, le *Khan aux sourcils blancs*). Alors les Tou-kiue tomberent dans le dernier désordre; de sorte qu'ils furent obligés de proclamer pour leur Empereur le Chef des Pa-ssi-mii. L'Empereur fit marcher contre lui une armée, sous la conduite de Vam-tchoum-sé, qui étant arrivé sur les bords de la riviere de Si-ho, attaqua brusquement les onze

hordes de l'A-po-ta-khan de la gauche du nouveau Khan : il les mit en déroute. L'A-po-ta-khan de la droite restoit encore, lorsque les Hoei-hhe & les Kho-lo-lo massacrerent le Chef des Pa-ssi-mii, nouvellement créé Khan. Ils créerent à l'instant le Chef des Hoei-hhe, qui se nommoit *Khou-li-fei-lo*, & qui prit le titre de *Khou-to-lo-pi-kia-khiue-khan* l'an 745. On fit mourir Pe-mei-khan, & on envoya sa tête à Pi-kia-kiue-khan. En même temps la femme de Pe-mei-khan, nommée *Khou-to-lo-po-fou-khatoun*, vint avec tout son monde se remettre à la discrétion de l'Empereur de Chine. Il la reçut avec beaucoup d'honneur, & la créa Reine : il fournit à sa dépense; &, pour son fard, il lui assigna par an une somme considérable. Ainsi finit la Monarchie des Tou-kiue Orientaux (laquelle, à compter depuis l'année 535, qui fut la premiere du regne de l'Empereur Ven-ti, de la dynastie des Ouei Occidentaux, sous le titre de *Ta-thoum*, jusqu'à la quatrieme de l'Empereur Tham-hiuen-tçoum, de la dynastie des Tham, sous le titre de *Tien-pao*, c'est-à-dire jusqu'à l'an 745, a duré deux cent onze ans), & les Hoei-hhe demeurerent maîtres de tous les pays qui étoient sujets aux Tou-kiue Orientaux.

Les Tou-kiue Occidentaux.

La nation des Tou-kiue ne demeura pas longtemps unie. L'énorme étendue de ses conquêtes obligea ses grands Khan à créer plusieurs petits Khan, entre lesquels ils partagerent le gouvernement de tant de nations, qu'ils divisoient par-là

en plusieurs Empires subordonnés à un seul Khan. Ils se diviserent d'abord en Orientaux & en Occidentaux, & dans la suite les Septentrionaux se séparerent des Occidentaux : après cela, ces trois Empires se firent des guerres implacables.

Tha-theou-kan, qui prit aussi le titre de *Pou-kia-khan*, doit être regardé comme le Fondateur des Tou-kiue Occidentaux. Tou-men, qui établit la Monarchie universelle des Tou-kiue, & porta le titre d'*Il-khan*, étoit fils aîné de Thou-vou, qui possédoit la dignité de *Grand Che-hou*, & qui étoit petit-fils de Na-tou-lou. Tou-men (c'est proprement Il-khan) eut pour second fils Che-hie-mii, qui se nomme aussi *Se-ti-mii*. Ta-theou-khan étoit fils de Se-ti-mii. Il fut le premier qui s'empara de l'ancien pays des Ou-ssun, & qui se sépara des Tou-kiue Orientaux. Son pays donc étoit terminé à l'orient par les Tou-kiue Orientaux ; à l'occident par la mer ou grand lac nommé *Lei-tchu* ; au midi, par le royaume de Solé ; & au septentrion, par la mer de Sable. Son camp royal étoit éloigné de Si-ghan-fou de sept cents lieues vers le nord (ouest). Sa Cour Méridionale étoit éloignée du royaume de Yen-khi de sept journées de chemin, en tirant vers le nord-ouest. Sa Cour Septentrionale étoit au nord de la Méridionale, à huit journées de distance. Sa nation étoit mêlée avec les Tou-lou, avec les Nou-che-pi, les Kho-lo-lo, les Tchu-yue, les Tchu-mi, les Y-ou, & semblables races de Barbares. Les mœurs & coutumes des Tou-kiue Orientaux étoient semblables à celles des Occidentaux. Il n'y avoit entre eux que quelque différence pour la langue.

Nous avons vu ci-dessus, que Mou-han-khan, en mourant, préféra Tho-po-khan, son frere cadet, à Ta-lo-pien son fils. Tho-po-khan, en mourant, ordonna à Ghan-lo, son fils, de céder l'Empire à Ta-lo-pien. La bassesse d'extraction de la mer de Ta-lo-pien le fit exclure, & Ghan-lo régna. Peu de temps après, Ghan-lo céda l'Empire volontairement à Che-thou, fils du frere aîné de Mou-han-khan. Che-tou prit le titre de *Cha-po-lio-khan*. Il donna aussi-tôt le titre d'*Apo-khan* à Ta-lo-pien : il s'en repentit bientôt, & ayant surpris Ta-lo-pien au dépourvu, il le dépouilla de ses Etats, & fit mourir sa mere. Ta-lo-pien prit la fuite vers l'Occident, & alla se réfugier auprès de Ta-theou-khan, qui lui donna une armée de cent mille combattans, pour aller attaquer les Tou-kiue Orientaux. Apo-khan (ou Ta-lo-pien) fut défait, & tomba ensuite entre les mains de Cha-po-lio-khan. Ta-theou-khan prit de là occasion de faire la guerre à Khi-min-khan, Empereur des Tou-kiue Orientaux. Les Chinois soutinrent Khi-min-khan, &, par ce moyen, Ta-theou-khan fut défait & mis en fuite; il se réfugia dans le royaume de Thou-kou-hoen. Après la prise d'Apo-khan ou Ta-lo-pien, ses sujets mirent en sa place le fils d'Yam-so-the-le, qu'ils proclamerent sous le titre de *Ni-li-khan*. La déroute de Ni-li-khan suivit de près celle de Ta-theou-khan. Ni-li-khan mourut, & laissa l'Empire à Thaman, son fils, qui prit le titre de *Ni-kiue-tchu-lo-khan*. Celui-ci s'attira la haine publique par son mauvais gouvernement : il se réfugia en Chine, où il accompagna l'Empereur Soui-yam-ti dans sa fameuse expédition de la Corée,

Corée, contre laquelle il marcha à la tête de plus d'un million de combattans. Soui-yam-ti lui conféra le titre de *Kho-ſii-no-khan*, & lui donna en mariage une Princeſſe de ſon ſang.

Après que Soui-yam-ti eut été aſſaſſiné, le Khan vint ſe rendre à Kao-tçou, Fondateur de la dynaſtie des Tham, qui le reçut avec bonté, & le créa Roi dans la Chine. Il préſenta une pierre fort précieuſe à Kao-tçou, qui lui dit, en la refuſant : » Ce que j'eſtime le plus, c'eſt votre fidélité ; pour votre joyau, je le mets au rang des choſes inutiles «. L'an 618, Thaman, ou bien Kiue-khan réduiſit ſon Empire en province de Chine : enſuite Tham-kao-tçou lui conféra le titre de *Thou-ou-kouo-pa-kiue-khan* ; il fut éteint par les Tou-kou-hoen. Quand les ſujets de Kho-ſii-no-khan virent qu'il ne revenoit point de la Chine, ils s'aſſemblerent, & choiſirent pour leur Empereur le petit-fils de Ta-theou-khan, qui ſe nommoit *Che-kouei*, lequel établit ſa Cour au ſeptentrion du royaume de Kieou-tçe (c'eſt Kaſchgar dans les Usbeks Orientaux), au pied des monts San-mii-chan. Pour lors la plupart des royaumes de la Tartarie Chinoiſe dépendoient des Tou-kiue Orientaux. Che-kouei étant mort, ſon frere cadet prit ſa place, avec le titre de *Toum-che-hou-khan*.

Toum-che-hou-khan étoit homme de tête & de courage ; la victoire l'accompagnoit par-tout. Il ſubjugua les Thie-le, ou les Kao-tche, ou les Hoei-he (car cette nation porte tous ces noms), les Kii-pin (ou le Khoraſan), & le Po-ſſe (ou la Perſe). Il avoit pluſieurs centaines de milliers de cavaliers ſous ſes étendards. Il tranſporta ſa

Cour au ſeptentrion du royaume de Che (peut-être Chach), dans un lieu appelé en Chinois *Tçien-tçuen*, c'eſt-à-dire *mille Fontaines* (peut-être *Fariab*). De là il dominoit tout l'Occident: il tenoit dans chaque province un Kie-li-fa, en qualité de Gouverneur, & dans chaque royaume un Toutun, qui, comme Vice-Roi, gouvernoit les Kie-li-fa, & ramaſſoit les tributs. L'an 625, Che-kouei (ce doit être le nom propre de Toum-che-hou-khan, du moins ce n'eſt pas Che-kouei-khan qui étoit mort, comme on l'a marqué), envoya des Ambaſſadeurs à Tham-kao-tçou, pour lui demander la tête de Kho-ſii-no-khan, ſon ennemi : Tham-kao-tçou refuſa de le faire. Son Conſeil fut d'avis que l'on ſatisfît à la demande, pour éviter une cruelle guerre ; mais le grand Roi de Tçin (c'eſt le titre que portoit Tham-thai-tçoum avant d'être Empereur) s'y oppoſa généreuſement : Kho-ſii-no-khan, dit-il, s'eſt venu rendre volontairement à nous ; ce ſeroit un crime énorme de le tuer. Nonobſtant cela, on permit aux Ambaſſadeurs de Che-kouei de tuer Kho-ſii-no-khan, dans le feſtin que l'on leur fit ; du moins, on diſſimula la choſe. Après cela, Che-kouei paya tribut pluſieurs années de ſuite. Il entra en alliance avec la Chine, pour faire la guerre aux Tou-kiue Orientaux ; il demanda à l'Empereur le jour & le lieu de l'Aſſemblée. Cette nouvelle alarma furieuſement Kie-li-khan, Empereur des Tou-kiue Orientaux : il demanda la paix, & l'obtint. Toum-che-hou-khan vint demander une Koum-tchu de la Chine en mariage ; on la lui promit. L'Empereur de Chine envoya Vam-tao-lii dans ſes Etats. Le Khan fut

ravi de cet honneur : il renvoya Vam-tao-lii honorablement, & le fit accompagner par ses Ambaſſadeurs, qu'il chargea de riches préſens pour l'Empereur de Chine. Les Tou-kiue Orientaux ne leur permirent pas de paſſer, & ils attaquerent la Chine. Cela empêcha le mariage de Toum-che-hou-khan. Sa grande proſpérité le rendit inſolent & inſupportable aux ſiens, qui ſe révolterent & l'abandonnerent en grand nombre. Mo-ho-tho, un de ſes oncles, le tua. L'Empereur de Chine voulut lui envoyer des préſens funebres, mais les troubles l'en empêcherent.

Mo-ho-tho ſe ſaiſit de l'Empire, & prit le titre de *Kiu-li-ki-pi-khan* ; il envoya auſſi-tôt des préſens en Chine. Mo-ho-tho étoit auparavant un petit Khan des Tou-kiue. Après qu'il eut pris le titre de *grand Khan*, les Tou-kiue ſe ſéparerent de lui. La horde ou la nation des Nou-che-pi ſe créa un Empereur; ils choiſirent pour cela Ni-cho, & le proclamerent ſous le titre de *Mo-ho-che-khan*. Ni-cho ne voulut point accepter l'Empire. Thie-li-the-le, fils de Toum-che-hou-khan, fuyant la cruauté de Mo-ho-the, s'étoit retiré à Kham-kiu (Samarkand); Ni-cho s'avança pour l'aller recevoir, & le reconnut Empereur ſous le titre d'*Y-pi-po-lo-ſſe-che-hou-khan*. Celui-ci fit une guerre opiniâtre à Mo-ho-tho, ou bien Ki-pi-khan, qui ſe diſoit Empereur dans ſes Etats. Ils envoyerent tous deux des Ambaſſadeurs en Chine avec des préſens. L'Empereur Tham-thai-tçoum pleura long-temps la mort de Kho-ſii-no-khan; il lui fit des obſéques royales. Ki-pi-khan envoya, l'an 630, des Ambaſſadeurs à Tham-thai-tçoum

demander une Koum-tchu en mariage. L'Empereur rejeta la propofition. » On ne fait encore, répondit-il, qui eft le Roi parmi vous, ni qui eft le fujet; eft-ce le temps de fonger au mariage? Songez à vous accorder enfemble, & ceffez de vous déchirer mutuellement «. Ce refus fut caufe que les royaumes de l'Occident fe révolterent contre Ki-pi-khan. Tous l'abandonnerent & fe donnerent à Se-che-hou-khan; tous s'unirent enfemble & prirent les armes contre lui: il prit la fuite, & alla s'emparer des Monts d'or, où il fut mis à mort par Ni-cho, qui proclama auffi-tôt après Se-che-hou Grand Khan. Celui-ci ne fut pas plus tôt inftallé, qu'il porta la guerre chez les Thie-le & les Sie-yen-tho: il fut défait par ces derniers. Se-che-hou-khan étoit foupçonneux, intraitable & fans aucune grandeur d'ame. Il avoit fous lui un petit Khan, nommé *Yi-la*, qui avoit rendu des fervices incomparables à l'Etat: il prêta l'oreille aux accufations fecretes, & le fit exterminer avec toute fa famille; ce qui effraya tout le monde. Il devint pareillement jaloux de Ni-cho, & cherchoit à s'en défaire: Ni-cho, qui preffentoit fa perte, prit la fuite, & fe retira dans le royaume de Yen-ki.

Quelque temps après, Mo-pi-tha-khan, de concert avec les Commandans des Nou-che-pi, conjura contre Se-che-mo-khan (ce doit être Se-che-hou-khan), lequel découvrit la confpiration, & s'enfuit dans le Khan-kiu (c'eft, difent les Chinois, le royaume de Samarkand): il y mourut de chagrin. Les fujets de Ni-cho le vinrent trouver dans le royaume de Yen-khi, & le

proclamerent leur Empereur, sous le titre de *Tou-lou-khan* (peut-être *Tour-khan*). Mo-hoche, pere de Tou-lou-khan, étoit sujet de Thoumche-hou-khan ; il vint en ambassade en Chine. L'Empereur Tham-thai-tçoum fit une alliance fraternelle avec lui, laquelle fut confirmée par serment. Il mourut, & Ni-cho lui succéda. Quelques-uns disent que Ni-cho ayant été proclamé *Khan*, envoya des Ambassadeurs en Chine pour déclarer qu'il ne pouvoit recevoir cette dignité. Nonobstant cela, l'Empereur envoya un Grand de sa Cour pour le créer *Khan* dans les formes, sous le titre de *Tien-a-leou-pa-li-pii-thou-lou-khan.* Ni-cho renvoya une ambassade pour remercier l'Empereur. Tham-kao-tçou, qui venoit de céder l'Empire à son fils Tham-thai-tçoum, fit un festin aux Ambassadeurs. Durant le repas, il dit à Tcham-sun-vou-kii : » A-t-on vu jusqu'à présent les Barbares aussi soumis à la Chine qu'ils le sont aujourd'hui «? Tcham-sun-vou-kii, pour toute réponse, prit une tasse de vin, & la présentant à Tham-kao-tçou, lui souhaita une vie de dix millions d'années. Tham-kao-tçou fut enchanté de ce souhait, & ayant fait remplir une autre tasse de vin, il la fit donner à l'Empereur Tham-thai-tçoum son fils. Celui-ci se prosternant en terre, & la frappant avec le front pour rendre grace de cet honneur à son pere, lui présenta à son tour la tasse pleine pour lui souhaiter une longue vie.

Thou-lou-khan étant mort, Toum-gho-che, son frere cadet, prit sa place sous le titre de *Cha-po-lo-thie-li-che-khan* (Il ne faut pas le confondre avec un Khan des Tou-kiue septen-

trionaux, qui portoit le même titre). Il envoya trois ambassades en Chine dans l'espace d'un an, avec des présens, pour demander une Princesse du sang en mariage. L'Empereur la lui refusa, lui donnant pourtant des marques de bonté. Ce grand Khan divisa son Empire en dix hordes ou provinces Tartares, à chacune desquelles il assigna un Vice-Khan sous le titre de *Che*. Il donna à chaque Che une fleche : ce qui fut cause qu'on nomma ces provinces *les dix fleches*. Il divisa encore ces provinces en deux parties, savoir, la droite & la gauche. Aux cinq hordes de Tcheou-thou-lou, qui composoient la partie de la gauche, il préposa cinq grands Tchue, qui résidoient à l'orient au royaume de Tçoui-che. Aux cinq hordes de Nou-che-pi qui composoient la partie de la droite, il préposa cinq grands Ki-kin, qui résidoient à l'occident du même Tçoui-che. A ces dix fleches ou provinces, il donna encore le titre des dix familles. Après tout, il ne put gagner l'affection de ses sujets. Le Tou-tun, Généralissime de sa propre horde, l'attaqua au dépourvu. Le Khan, de son côté, présenta la bataille au Tou-tun ; mais ayant été vaincu & obligé de se retirer, il s'enfuit avec Che-li-che, son frere cadet, dans le royaume de Yen-khi. Le Ki-kin, nommé *Asii-kii-lan* (*As-khi-lan*), & le Tou-tun, Généralissime, assemblerent la Nation, & firent proclamer Yu-kou-che sous le titre de *Grand Khan*. Celui-ci créa Thie-li-che *Petit Khan* ; mais Yu-kou-che-khan ayant été défait dans un combat par un de ses Ki-kin, Thie-li-che-khan rentra dans ses Etats. No-

nobstant cela, les hordes de l'occident, ou de la droite, proclamerent une seconde fois Yu-kou-che sous le titre de *Y-pii-thou-lou-khan*. Celui-ci & Thie-li-che-khan se firent une cruelle guerre, qui fit périr une quantité innombrable d'hommes.

Pour la terminer, il fallut divifer l'Empire en oriental & en occidental par la riviere d'Y-lie. Ce qui étoit à l'occident de l'Y-lie demeura à Thou-lou-khan, & ce qui étoit à l'orient devint le partage de Thie-lie-che-khan. Depuis ce temps-là, les Tou-kiue occidentaux furent sousdivisés en orientaux & en occidentaux. Thou-lou-khan établit sa Cour à l'occident des monts Tçou-khai, & cette Cour fut nommée *Septentrionale*. Les Kiao-ma, les Kie-khou & autres royaumes en dépendoient. Thou-lou-khan, d'intelligence avec les Tou-tun & les Ki-li-fa de la horde de Thie-li-che-khan, lui fit la guerre. Thie-li-che, au désespoir de se voir trahi, s'enfuit dans le Pa-han-na, où il mourut. Ses sujets mirent son fils en sa place sous le titre d'*Yi-kiu-li-che-yi-pi-khan*, lequel mourut un an après. Les principaux Commandans des Nou-che-pi appelerent à l'Empire Pi-kia-thou-che-hou, fils de Kia-ho-che, & le proclamerent sous le titre d'*Yi-pi-cha-po-lo-che-hou-khan*. L'Empereur Tham-thai-tçoum députa des Ambassadeurs pour le créer dans toutes les formes. Le Khan plaça sa Cour au septentrion de la riviere de Soui-ho, & cette Cour se nomma *la Cour du Midi*. Cet Empire étoit borné à l'occident par la riviere d'Y-lie, par les royaumes de Khieou-tçe (ou Kaschgar), de Chen-shen, de Tçu-mo, de Thou-

ho-lo (dans le Khorasan), de Yen-ki, de Che, de Se, de Ho, de Mou, de Kham, & autres qui en dépendoient.

Dans ce temps-là, les forces de Thou-lou-khan s'étoient augmentées peu à peu : il livra plusieurs batailles à Cha-po-lo-che-hou-khan. Il arriva que les Ambassadeurs de ces deux Khan se trouverent en même temps à la Cour de l'Empereur de la Chine. L'Empereur les exhorta à la paix, & leur ordonna de mettre bas les armes. Thou-lou-khan refusa d'obéir, & envoya aussitôt un de ses Tou-tun attaquer Cha-po-lo-che-hou-khan, qui fut tué. Thou-lou-khan s'empara de ses Etats ; mais les Nou-che-pi refuserent de se soumettre à lui, & se retirerent. Cependant Thou-lou-khan attaqua le Thou-ho-lo, & le subjugua : ensuite il dirigea sa marche vers l'orient, & vint tomber sur Y-tcheou & sur Ghan-si, où le Généralissime Chinois de la Tartarie, nommé *Kouo-hiao-kho*, faisoit sa résidence. Kouo-hiao-kho s'avança à la tête de 2000 chevau-legers, & l'ayant combattu, il le défit. Thou-lou-khan, après sa défaite, menant avec lui les Tchu-yue & les Tchu-mii, vint assiéger les monts Thien-chan ou Célestes. Kouo-hiao-kho poursuivant sa victoire, força la ville où résidoit le Ki-kin des Tchu-yue : il poussa de là jusqu'aux monts Gho-sso, où les Tchu-mii se rendirent à lui ; ensuite il s'en retourna. Thou-lou-khan, Prince violent & superbe, arrêta les Ambassadeurs Chinois qui étoient à sa Cour, apportant pour prétexte qu'il avoit appris que le Fils du Ciel régnant en Chine étoit un Prince vaillant ; qu'ainsi il vouloit qu'ils fussent témoins de la

maniere dont il alloit dompter le Khan-kiu (ou royaume de Samarkand); qu'ensuite ils jugeroient s'il pouvoit se comparer en bravoure avec leur Empereur : ainsi il les mena avec lui dans son expédition. Passant par le royaume de Mii, il le surprit, le força, & fit captifs tous ses habitans. Il ne partagea point le butin avec ses troupes; cela choqua Ni-cho-tchue, Général de l'armée, qui enleva les dépouilles par force. Thou-lou-khan lui fit trancher la tète sur le champ à la vue de toute l'armée. Un des Lieutenans de Ni-cho-tchue, qui s'appeloit *Hou-lo-ouo* (ou peut-être *Hou-la-ghou*), prit les armes à l'instant, & attaqua Thou-lou-khan. Il périt beaucoup de troupes dans cette occasion, & tout l'Empire fut en combustion.

Thou-lou-khan se retira dans le Thou-ho-lo. Ses Grands lui conseilloient de retourner dans ses Etats; il méprisa ce conseil, & passa avec toute son armée la riviere de Che & le royaume de même nom. Il fut presque abandonné de tous les siens pendant cette marche, ce qui l'obligea d'aller se renfermer dans la ville de Khahha-tun (ou Kha-toun, c'est-à-dire, de l'Impératrice). Il en sortit mal à propos, pour aller rappeler les révoltés & les fuyards. Le Ki-kin, nommé *Askilan*, vint l'attaquer & le mit en déroute. Le Khan se saisit de la ville de Pechoui-ho, & y demeura. Les Nou-che-pi ne pouvoient souffrir que Thou-lou-khan régnât. Ils envoyerent des Ambassadeurs en Chine, pour demander à l'Empereur qu'il voulût bien leur créer un Khan. L'Empereur envoya un Officier Chinois avec des Lettres & un Edit par lequel

il étoit ordonné aux principaux de la nation de choisir parmi les Princes du sang des Khan celui qui auroit le plus de mérite & de sagesse. Ils choisirent le fils d'Yi-kiu-li-che-yi-pi-khan, & lui donnerent le titre d'*Y-pi-che-houei-hhan*. Aussi-tôt qu'Y-pi-che-houei-hhan eut pris possession de l'Empire, il donna la liberté aux Ambassadeurs Chinois, & donna ordre aux Nouchepi de faire le siége de Pe-choui-ho-tchim. Thou-lou-khan sortit de la ville, & vint en bataille recevoir les Nou-che-pi, qui ne purent tenir contre lui. Il se servit de cette victoire pour rappeler au devoir les révoltés ; mais ils persisterent dans leur rebellion, ce qui l'obligea de s'enfuir dans le Thou-ho-lo. Cependant Yi-pi-che-kouei-khan envoya son tribut en Chine par des Ambassadeurs, & demanda une Princesse Chinoise en mariage. L'Empereur lui ordonna de céder en propre à la Chine cinq royaumes, savoir Kieou-tçe (ou Kaschgar), Yu-tien, So-le, Tchu-kiu-po, & Tçoum-lim, moyennant quoi on lui accorderoit sa demande ; il rompit le mariage. Dans ces entrefaites, Asse-na-ho-lou se révolta contre lui, & lui ravit l'Empire.

Asse-na-ho-lou étoit petit-fils du petit-fils de Che-hie-mii-khan ; le nom de son pere étoit *Y-pou-li-che-che-kouei-the-le-kie-yue*. Avant cela, Asse-na-pou-tchin s'étoit retiré dans ses Etats. Tou-lou-khan donna la charge de Che-hou, qu'il géroit, à son frere Asse-na-ho-lou. Celui-ci habitoit les bords de la riviere de Tho-lo-sse (ou Tho-ros, ou Tha-ras), à cent cinquante lieues droit au nord de Si-tcheou. Il commandoit les

Tchu-yue, les Tchu-mii, les Kou-sou, les Kho-lo-lo, & les Nou-che-pi, qui étoient cinq des dix familles. Dès que Thou-lou-khan se fut retiré chez les Thou-ho-lo, aussi-tôt Y-pi-che-kouei-khan donna la chasse à Ho-lou, de sorte qu'il ne pouvoit se fixer en aucun lieu. La plupart de ses gens se dissiperent. Les Tchi-che-ti, les Tchu-mou-kouen, & les Pe-pi, trois peuples Tartares, reconnoissant l'innocence de Holou, demanderent grace pour lui à Yi-pi-che-kouei-khan; celui-ci s'en offensa, & voulut punir trois hordes suppliantes : elles, offensées à leur tour, se joignirent à Ho-lou, & vinrent se soumettre de concert à l'Empereur de Chine, & se réduire en province. L'Empereur les reçut avec bonté. La Chine alloit châtier le royaume de Kaschgar; ils s'offrirent à servir de guides, & à composer l'avant-garde de son armée : l'Empereur reçut leur offre, & nomma les Généraux. Ils alloient partir, lorsque la mort enleva l'Empereur Tham-thai-tçoum. Cela fit changer d'avis à Ho-lou, & il résolut de se rendre maître de deux provinces de la Cour Occidentale des Tou-kiue, appartenantes à la Chine.

Tham-kao-tçoum, qui venoit de succéder à Tham-thai-tçoum, envoya un Député à Ho-lou pour le consoler, & pour l'obliger à envoyer Thie-yun, son fils, en Chine, pour prendre place parmi les Gardes du Corps; il fut fait Lieutenant-Général des Gardes de la gauche. Quelque temps après, il fut renvoyé à son pere, qu'il exhorta à tourner ses armes du côté de l'Occident, & à se rendre maître des Etats de Thou-lou-khan. Ho-lou plaça le siége de son Empire

dans le pays de Mille-fontaines. Il prit de lui-même le titre de *Cha-po-lo-khan*, & s'empara des pays des dix familles. Thou-lou-khan avoit cinq Tchue (ou Kiue-tchue) qui commandoient l'un aux Tchu-mou-kouen & aux Lu, l'autre aux Hou-lo-ouo, le troisieme aux Che-che-ti-tun, le quatrieme aux Tou-ki-chi & aux Ho-lo-chi, le cinquieme aux Chu-ni-chi & aux Tchu-pan. Il avoit pareillement cinq Ki-kin, dont le premier commandoit aux Asii-kie-kiue, le second aux Kho-chu-kiue, le troisieme aux Kiao-han-kan-tun-cha-po, le quatrieme aux Asii-kiue-ni-cho, le cinquieme aux Kho-chu-tchu-pan. Le Tchue des Hou-lo-ouo étoit gendre de Ho-lou. Le plus puissant de tous étoit Asii-kie-kiue-ki-kin; il avoit sous ses étendards quelques centaines de milliers de cavaliers. Ho-lou créa Thie-yun, son fils, *Mo-ho-tou-che-hou*, & alla aussi-tôt attaquer les provinces de la Cour. Il s'empara de plusieurs villes du troisieme ordre, & fit le dégât dans le pays; ensuite il se retira.

L'Empereur de Chine fit marcher quatre Généraux Chinois avec 30000 hommes Chinois & 50000 cavaliers Hoei-he, pour aller porter la guerre chez Ho-lou. Le Vice-Roi Chinois des deux provinces de la Cour Occidentale, nommé *Lo-houm-y*, suggéra ce conseil à l'Empereur: » Ce qui fait que la Chine gouverne les Barbares avec les rênes de la bonne foi, c'est qu'elle sait employer l'épikie à propos, & se servir des conjonctures favorables. Ho-lou se borne à défendre une ville; la rigueur de l'hiver & la multitude des neiges lui font croire que les Chi-

nois ne sauroient venir l'attaquer. Il faut se servir de cette persuasion, pour l'accabler tout d'un coup & sans ressource. Si l'on differe jusqu'au printemps, il arrivera infailliblement quelque changement désavantageux. S'il s'apperçoit que les royaumes Tartares ne se réunissent pas sous les drapeaux de la Chine pour le venir attaquer, il ne manquera pas de se retirer bien loin. L'intérêt de la Chine, c'est de punir Ho-lou de sa témérité : celui de la Tartarie soulevée, c'est de se délivrer de la tyrannie de Ho-lou. Si les Chinois different de lui faire la guerre, les Tartares seront obligés de se réunir à lui. Ainsi, quelque rigoureux que soit l'hiver, quelque violens que soient les vents, quoiqu'il en doive couter les doigts aux soldats, il ne faut pourtant pas laisser de marcher incessamment, pour ne pas dépenser les vivres des magasins, & ne pas donner aux voleurs le temps d'unir leurs forces, de s'affermir dans la révolte, & de s'exempter de la mort qui leur est préparée. Je supplie donc Votre Majesté de donner amnistie du passé aux Tchu-yue, aux Tchu-mii, & aux autres Tartares, pour ne s'attacher qu'à la punition de Ho-lou. Quand on veut remédier promptement à un mal, il faut l'attaquer par la racine, & non pas commencer par les branches & par les feuilles. Il faut ordonner aux (Nou)-che-pi, aux Tchu-yue, aux Tchu-mii, aux Ki-pii, & aux autres Tartares de prendre les armes, & les obliger de marcher à la hâte, après leur avoir fourni des vivres pour un mois. La grande armée demeurera cependant campée sur les bords de la riviere de Pim-lo, & servira

de ſecours aux Tartares. C'eſt-là ce qui s'appelle ſe ſervir de la force des Barbares pour détruire les loups «.

L'Empereur approuva ce conſeil, & ordonna à Lo-houm-y d'accompagner Leam-kien-ſam, Généraliſſime de l'armée Chinoiſe, & de l'aider de ſes conſeils. Pendant ces entrefaites, Tchu-ye-khu-tchu, Commandant des Tchu-yue, qui alloit ſe joindre avec ſes troupes à Ho-lou, s'empara du mont Lao. Leam-kien-ſam alla l'y attaquer, le mit en fuite, le pourſuivit pendant cinquante lieues, & l'ayant pris, il lui fit couper la tête & à 9000 Yue-tchu. Il fit captifs ſoixante de ſes principaux Officiers. Cet incident rompit les meſures de Lo-houm-y. L'an 653, l'Empereur Tham-kao-tçoum envoya une ſeconde armée, dont Tchim-tchi-ſie fut le Généraliſſime. Cette année même, Thou-lou-khan mourut. Son fils Tchin-tchu, qui étoit Che-hou, ſupplia l'Empereur de continuer de faire la guerre à Ho-lou, offrant de le ſervir avec toutes ſes forces. Ho-lou l'arrêta, & l'empêcha de ſe joindre aux Chinois. L'année ſuivante 654, le Généraliſſime Tchim-tchi-tçie attaqua les Kho-lo-lo & les Tchuyue : il leur emporta mille têtes, & les chevaux qu'il leur enleva ſe comptoient par dixaines de mille. Un de ſes Lieutenans-Généraux, nommé *Tcheou-tchi-tou*, attaqua, de ſon côté, la ville des Tchu-mou-kouen; il la força, & y prit ou tua trente mille hommes. Sou-tim-ſam, qui commandoit l'avant-garde de l'armée Chinoiſe, attaqua les Chu-ni-chi, ſujets de Ho-lou, ſur les bords de la riviere nommée *Ym-ſo*, en fit un grand carnage, &

enleva un riche butin. La terre étoit couverte des armes que l'ennemi avoit jetées pour fuir. Vam-ven-tou, autre Lieutenant du Généraliſſime, refuſa de combattre. Il s'attacha à la ville de Ta-tou, la pilla, & fit paſſer les habitans au fil de l'épée. Le Généraliſſime Tchim-tchi-tçie ne put l'en empêcher.

L'an 656, le Généraliſſime de l'armée menant avec lui l'Intendant Général Chinois de Yen-gen, pays de Tartarie, lequel ſe nommoit *Gin-ya-ſiam*, le Lieutenant de cet Intendant, nommé *Siao-ſſe-ye*, le Général de Han-hai (pays de Tartarie), lequel étoit Hoei-he de nation, & autres Officiers Généraux, pourſuivit l'ennemi à outrance. L'Empereur nomma Généraux Aſſe-na-mii-che & Aſſe-na-pou-tchin, & leur ordonna de faire prendre à leurs armées la route des Monts d'or. Le Ki-kin, nommé *Nun-thu-lo*, vint ſe rendre à eux avec plus de dix mille tentes de Tartares. Sou-tim-fam avec une troupe de cavaliers choiſis, pouſſa juſqu'à l'occident de la riviere Yi-thie, où il combattit les Tchu-mou-kouen, & les défit. Alors Ho-lou ſe mettant à la tête de cent mille combattans, tirés des dix familles ou fleches, vint s'oppoſer à Sou-tim-fam. Celui-ci l'attendit de pied ferme avec les dix mille Chinois qu'il commandoit. Ho-lou voyant le petit nombre de Chinois, les fit inveſtir de tous côtés par ſon armée. Sou-tim-fam fit une phalange épaiſſe, ou un bataillon carré de ſon infanterie dans la plaine, & fit faire face de tous côtés avec les piques croiſées & baiſſées : il rangea ſa cavalerie au ſeptentrion de ce bataillon. Ho-lou fit d'abord attaquer le bataillon carré.

Les Tartares donnerent trois fois, sans le pouvoir enfoncer : alors Sou-tim-fam ordonna à sa cavalerie de donner; ce qu'elle fit avec tant de succès, que les Tartares furent mis en désordre, & prirent la fuite. Les Chinois les poursuivirent, & en tuerent ou prirent trente mille. Entre autres, ils mirent à mort un des Généraux de l'ennemi, nommé *Tou-tou-ta-yu*, & deux cents autres des principaux Officiers. Le lendemain, Sou-tim-fam poursuivit sa victoire. Les cinq familles ou fleches de Nou-che-pi se rendirent toutes à lui. Les cinq autres familles de Thou-lou, ayant appris la défaite de Ho-lou, prirent la route du midi, & vinrent se rendre à Asse-na-pou-tchin. Sou-tim-fam ordonna à Se-ye-po-kouei de marcher incessamment vers la riviere d'Ye-lo-sse, & de poursuivre vivement l'ennemi, & à Gin-ya-siam de le suivre (lui Sou-tim-fam) avec les Tartares, qui s'étoient rendus aux Chinois.

Pendant la marche il tomba de la neige en abondance. L'armée demandoit qu'on attendît que la neige fût passée, mais Sou-tim-fam ne le voulut pas permettre. » L'ennemi croira sans doute, dit-il, que notre armée ne pourra avancer au travers de l'obscurité & de la neige; il faut donc le surprendre. Si nous retardons notre marche, il aura le temps de s'écarter. Le meilleur de tous les expédiens, c'est de profiter du temps, & de joindre des succès à des succès «. Après cela, l'armée marcha jour & nuit sans interruption. Par-tout où elle passoit, elle enlevoit tout, hommes & animaux : elle arriva sur les bords de la riviere nommée *Chouam-ho* (c'est-à-dire, en Chinois, *la Riviere double*), où elle se joignit à celle que commandoient

commandoient Affe-na-mii-che & Affe-na-poutchin. On fit repaître les hommes & les chevaux, qui reprirent leurs forces. L'armée ainfi réunie, étoit encore éloignée de vingt lieues du camp de Ho-lou. Elle marcha en ordre de bataille, & arriva au pied des monts Kin-ya. Les troupes de Ho-lou étoient pour lors occupées à la chaffe. Sou-tim-fam voyant cela, marche à toute bride droit au camp, le force, y fait plufieurs dixaines de milliers de captifs, & enleve toutes les armes. Ho-lou paffa la riviere d Y-li (ou peut-être d'Y-lie). Se-ye-po-kouei alla camper dans le territoire de Mille-fontaines. Affe-na-mii-che pouffa jufqu'à l'Y-li. Les hordes des Tchu-yue & des Tchu-mii fubirent fon joug. L'armée vint camper fur la double riviere. Ho-lou avoit eu la prévoyance de laiffer là Pou-che-ta-yu, qui y étoit retranché : celui-ci fe défendit; mais il fut forcé par Affe-na-mii-che, & prit la fuite.

Cependant Sou-tim-fam pourfuivit Ho-lou, & l'ayant atteint fur les bords de la riviere de Soui-che (ou Soui-ye), il lui enleva tout fon monde & tout fon bagage. Ho-lou & Thie-yun fon fils prirent la fuite vers Chu-nao-che. Quand ils furent arrivés à Sou-thou, ville du royaume de Che, leurs chevaux ne purent plus avancer, & la faim les preffa. Ils obtinrent, par des préfens de joyaux, la permiffion d'entrer dans la ville, pour y acheter des chevaux & des vivres. Le Gouverneur de la ville, nommé *Y-kim-ta-yu*, vint au devant d'eux. A peine furent-ils entrés dans la ville, qu'il les fit garotter, & les envoya au Roi de Che. Affe-na-mii-che, fon fils, Affe-na-yuen-chouam & Se-ye-po-kouei arriverent

en même temps avec leur armée à Ché (le pays de Ché est près de Samarkand), & se saisirent de Ho-lou & de son fils. Ensuite ils licencierent leurs troupes : ils ouvrirent des chemins, & y établirent des postes (jusqu'en Chine). Ils firent enterrer les ossemens des morts, & s'informerent de la misere du peuple, pour le soulager : ils firent rendre à chacun ce que Ho-lou leur avoit enlevé. Le succès de cette expédition procura la paix à l'Occident. Ho-lou parlant à Se-ye-po-kouei, lui dit : » Je suis un malheureux captif. L'Empereur Tham-thai-tçoum, durant sa vie, m'avoit comblé de bienfaits, que j'ai payés d'ingratitude. L'Empereur régnant, justement courroucé, m'a fait ressentir les terribles effets de sa vengeance : me puis-je plaindre de lui ? Je sais que les coupables, suivant la loi de la Chine, doivent être exécutés en plein marché. La grace que je demande, c'est que l'on me fasse mourir devant le sepulcre du feu Empereur Tham-thai-tçoum, pour lui faire en quelque façon amende honorable par mon supplice. Le feu Empereur mon pere, répondit Tham-kao-tçoum, après avoir été informé de sa demande, avoit créé Ho-lou Chef de deux mille tentes : Ho-lou est coupable, & a été pris les armes à la main. Est-il permis d'en faire une offrande à l'Empereur mon pere ? L'ancienne Coutume, répondit Kim-tçoum, ordonne qu'après qu'une armée est retournée victorieuse, les Officiers Généraux soient conduits au temple des ancêtres de l'Empereur, & qu'on leur y donne à boire après les sacrifices finis ; mais lorsque les Rois tributaires présentent des captifs à l'Empereur, je n'ai jamais ouï

dire qu'on en fasse une offrande aux sépulcres des Empereurs défunts. Cependant, comme Votre Majesté regarde avec la même vénération les sépulcres de ses ancêtres, & leurs temples, on peut accorder à Ho-lou sa demande, sans aucune difficulté «. On prit donc Ho-lou, & on le présenta devant le sépulcre de Tham-thai-tçoum. Après que la cérémonie fut achevée, l'Empereur lui fit grace.

Ho-lou ayant été dépouillé de ses Etats, l'Empereur les distribua en provinces & en villes, selon la maniere Chinoise. Au dessus des Vice-Rois & des Gouverneurs, il établit deux Commandans-Généraux, dont l'un l'étoit de Kouen-lim, & l'autre de Moum-tche (car il nomma ainsi les deux moitiés de cet Empire), lesquels toutefois dépendoient du Généralissime Chinois de toute la Tartarie, qui résidoit à Ghansi. De cette sorte, celui-ci avoit tout pouvoir dans la Tartarie, jusqu'à la Perse inclusivement (en partie). Il conféra à Asse-na-mii-che le titre de *Him-si-vam-khan* (c'est-à-dire, en Chinois, *le Khan restaurateur de l'Empire ancien*), & joignit à ce titre la dignité de *Généralissime de Kouen-lim*. Il fit Généralissime de Moum-tche, Asse-na-pou-tchin, & lui donna le titre de *Ki-vam-tçue-khan* (c'est-à-dire, en Chinois, *le Khan qui succede à celui qui est passé & détruit*). Le Généralissime de Kouen-lim commandoit aux cinq familles ou fleches des Thou-lou, & celui de Moum-tche aux cinq familles des Nou-che-pi. L'Empereur fit à chacun de ces nouveaux Khans une gratification de cent mille pieces de soie, & envoya un Grand de sa Cour les créer Khans sur

les lieux. La mort de Ho-lou étant survenue, l'Empereur ordonna qu'il fût enterré auprès de Kie-li-khan, & lui fit ériger un monument, où l'on grava un abrégé de ses aventures.

Asse-na-mii-che étoit pareillement petit-fils du petit-fils de Che-hie-mii-khan. La charge de Mo-ho-thou-che-hou étoit héréditaire dans sa famille. L'Empereur Tham-thai-tçoum avoit envoyé un Ambassadeur exprès pour créer Asse-na-mii-che Empereur, & lui avoit donné le titre de *Hi-li-pii-thou-lou-khan*. Asse-na-pou-tchin, qui avoit le germain sur lui, forma le dessein d'attenter à sa vie, pour devenir Empereur à sa place. Asse-na-mii-che ne pouvant tenir contre lui, vint, à la tête des Tchu-yue, des Tchu-mii, & autres de ses sujets, trouver l'Empereur de Chine, qui le mit au rang des Généraux de sa garde. Cependant Asse-na-pou-tchin prit les rênes du gouvernement, avec le titre de *Thou-lou-che-hou*. Il ne contenta pas mieux que son cousin; ce qui l'obligea de venir avec toute sa famille se réfugier en Chine, où l'Empereur lui donna la dignité de *Généralissime des garnisons de la gauche*. Asse-na-mii-che accompagna Tham-thai-tçoum dans son expédition contre la Corée. L'Empereur étant retourné victorieux, créa Asse-na-mii-che Comte d'une ville de Chine, pour le récompenser de ses services. Après la défaite de Ho-lou, il fut créé Khan, ainsi qu'Asse-na-pou-tchin, avec pouvoir l'un & l'autre de nommer des Vice-Rois au nom de l'Empereur de Chine. Cette même année, Asse-na-mii-che fit la guerre au Che-hou de Tchin-tchu (c'est apparemment le Si-hon, fleuve des Usbeks) : il le combattit sur

les bords de la double riviere, & l'ayant vaincu & pris, il lui fit trancher la tête; il fit aussi mourir deux de ses Kiue-tchue. Mais ni Asse-na-mii-che, ni Asse-na-pou-tchin n'avoient les qualités nécessaires pour le gouvernement. Ils furent bientôt l'objet de la haine publique. Leurs sujets songerent à s'allier avec Tou-man, qui, se mettant à la tête de trois royaumes Tartares, celui de So-le, celui de Tchu-kiu-po, & celui de Kha-pan-tho, se révolta. Ils déclarerent la guerre au royaume de Yu-thien (dépendant de la Chine près des Indes). Sou-tim-fam, qui avoit été fait Généralissime des gardes à cheval de la gauche, marcha pour les réduire. Tou-man s'étoit retranché sur les bords de la riviere de Ma-theou-tchouen.

L'an 660, Sou-tim-fam se présenta devant la ville dont Tou-man s'étoit saisi, l'attaqua, & l'obligea à se rendre. L'an 662, Asse-na-mii-che & Asse-na-pou-tchin joignirent leurs forces à celles de Sou-hai-tchim, Généralissime Chinois de Yu-hai (pays de Tartarie), & allerent avec lui porter la guerre dans le Kieou-tçe (ou royaume de Kaschghar). Asse-na-pou-tchin conservoit toujours une haine secrete pour Asse-na-mii-che, & il vouloit se rendre maître de son gouvernement. Il l'accusa de trahison devant le tribunal de Sou-hai-tchim. Celui-ci, au lieu d'examiner la chose, assembla tous ses Officiers, & résolut avec eux de le prévenir. C'est pourquoi feignant un ordre de l'Empereur de distribuer des dons à ses troupes, il le fit appeler, & l'autre étant venu avec tous ses soldats, il le fit prendre avec les siens, & leur fit couper la tête à tous.

Un des Officiers du mort, nommé *Chu-ni-chi-po-ſai-kan*, ſe révolta & prit la fuite. Sou-hai-tchim le fit ſuivre, l'attrapa & le punit. Cependant Aſſe-na-pou-tchin vint à mourir. L'Empereur de Chine, l'an 671, mit à ſa place un Chef des Tou-kiue Occidentaux, nommé *Aſſe-na-tou-chi.* Vers l'an 677, celui-ci prit de lui-même le titre de *Khan des dix familles ou fleches.* Il traita avec les Tybethains, & fit une irruption ſur Ghan-ſi, lieu de la réſidence du Généraliſſime Chinois (vers le Khoraſan). L'Empereur ordonna, par un Edit ſolennel, à Fei-kim-kien, Aſſeſſeur honoraire de la Cour de la Chancellerie, de le punir. Fei-kim-kien ſupplia l'Empereur de lui permettre d'employer à cette fin le ſtratagême au lieu des armes; ce qui lui fut accordé. En même temps il reçut ordre de créer Roi le fils du Roi de Po-ſſe (c'eſt la Perſe), lequel s'étoit réfugié auprès de l'Empereur, de le ramener dans ſes Etats, & d'appaiſer les Ta-che (ce ſont les Arabes), afin que ce voyage donnât une fauſſe aſſurance à Aſſe-na-tou-tchi; ce qui réuſſit, car Aſſe-na-tou-tchi étant venu viſiter cet Officier ſur la route, celui-ci le fit arrêter, & ayant appelé les Chefs de l'armée de ce Prince, il les fit prendre auſſi. Li-tchu-pou fut chargé de les conduire en Chine, où ils arriverent. Ce coup acheva d'abattre la puiſſance des cinq familles de l'Occident, ou de la gauche. Enſuite les dix familles des Tou-kiue ſe diſſiperent.

Auſſi-tôt, pour les réunir, l'Empereur créa Aſſe-na-yuen-khim, fils d'Aſſe-na-mii-che, & Hou-ſſe-lo, fils d'Aſſe-na-pou-tchin, Généraux de ſa garde, & les fit héritiers du titre de *Khan*,

& des Etats de leurs peres. Asse-na-yuen-khim fut promu par degrés jusqu'à la dignité de *Généralissime*. L'Impératrice Vou-heou, sans participation de l'Empereur, leur attribua le commandement de toute la Tartarie : elle changea le titre d'*Asse-na-hou-sse-lo* en celui de *Kie-tchoum-sse-tchu-khan* (ce qui signifie en Chinois le *Khan qui épuise sa fidélité au service de son Maître*). Asse-na-yuen-khim, l'an 692 ou 693, fut accusé faussement par Lai-tçun-tchin, d'avoir intelligence avec l'héritier de l'Empire Chinois. L'Impératrice Vou-heou (qui avoit ôté l'Empire à la famille Impériale, & à qui conséquemment ce commerce étoit suspect) le fit couper en deux par le milieu du corps, & exila son propre fils dans une ville de Chine. L'année suivante, les Tou-kiue Occidentaux créerent Khan le fils d'Assena-teui, qui se ligua avec les Tybethains, & se jeta sur le Thamgouth. Vam-hiao-kie, Généralissime Chinois du Thamgouth, lui donna bataille, & le défit. Pareillement Han-sé-tchoum, Commandant Chinois des garnisons du royaume de Tçoui-che, défit le Ki-kin de Ni-cho avec Chi-tche-han, Hou-lo, & autres Chefs des Tou-kiue : ensuite il força Nicho-mo-sse, ville appartenante aux Tybethains. L'an 699, Asse-na-hou-sse-lo reçut de l'Empereur le commandement sur tous les Tou-kiue, avec le titre de *Généralissime des gardes de la gauche*. Ou-tche-le (Chef des Tou-ki-chi, Tou-kisch, ou bien Tour-kisch) étoit alors au plus haut point de sa puissance ; ce qui empêcha Hou-sse-lo de retourner en son pays. Il vint s'établir en Chine avec cinquante ou soixante mille Tou-kiue : il y mou-

rut, & son fils Asse-na-hoai-tao prit sa place. Assena-hien fut pareillement fait Généralissime des gardes de la droite, vers l'an 703, & hérita du titre de *Him-sii-vam-khan* : il eut sous sa puissance les dix familles des Tou-kiue.

L'an 704, ces dix mêmes familles furent attribuées à Asse-na-hoai-tao, avec le titre de *Généralissime de Moum-tche.* Les dix familles se révolterent sous la conduite de Tou-tan ; mais Assena-hien le vainquit, & l'ayant pris, il lui fit trancher la tête, qu'il envoya à l'Empereur de Chine. Il augmenta par cette victoire le nombre de ses sujets & de ceux de la Chine, de trente mille tentes de Tartares, lesquels habitoient le pays qui est à l'occident de Tçoui-che (dans les Usbeks Occidentaux). L'Empereur lui écrivit, pour le féliciter de ce succès. Les trois hordes, c'est-à-dire les Kho-lo-lo, les Hou-ouo, & les Chu-ni-chi devinrent aussi par-là provinces de Chine. Me-tchue leur déclara la guerre. L'Empereur créa Assena-hien Généralissime, & lui ordonna de se joindre à Tam-kia-hoei, Commandant Généralissime Chinois de la Cour septentrionale des Tou-kiue, & autres Officiers Chinois, pour le repousser. Dans ce temps-là, les Tou-kisse trouverent l'occasion qu'ils attendoient pour attaquer Assena-hien ; c'est pourquoi il vint en personne en Chine, demander un nouveau secours à l'Empereur Tham-yuen-tçoum, qui le lui refusa. L'Empereur envoya en même temps Vam-hoei, Commandant de ses Gardes, avec ordre de pacifier tout, & de créer Duc Che-pi-che-tchue-soui-lo, Commandant Général des Tou-kii-sse ; mais, lorsqu'il arriva, les Tou-ki-

chi ou Tou-kii-ſſe faiſoient déjà le ſiége de Pa-houan, ville du royaume du Grand Ché, & étoient ſur le point de ſe rendre maîtres des quatre garniſons ou des quatre provinces appartenantes à la Chine. Il arriva que, dans le même temps, Tam-kia-hoei fut créé Lieutenant du Généraliſſime Chinois de toute la Tartarie. Tam-kia-hoei fit prendre les armes à trois familles de Kho-lo-lo, & ayant uni ſes forces avec celles d'Aſſena-hien, il attaqua les Tou-ki-chi. L'Empereur avoit deſſein de leur envoyer Vam-hoei, pour les aider de ſes conſeils; mais les deux principaux Miniſtres de ſon Empire lui repréſenterent ce qui ſuit : » Les Tou-ki-chi ſe ſont révoltés, les Kho-lo-lo veulent les ſoumettre : ce ſont des Barbares qui veulent ſe détruire. La Chine n'a aucune part à ces démêlés. Le plus fort parti recevra une grande plaie, & le plus foible ſera opprimé. Quelque choſe qui arrive, l'événement ſera toujours avantageux à la Chine : d'ailleurs Vam-hoei a été envoyé pour pacifier tout. Ainſi il n'eſt pas à propos d'employer les armes à cela «. Cette remontrance arrêta l'Empereur. Enfin, Aſſena-hien ne pouvant dompter la force & la férocité de So-kha (fils d'Ou-tche-le & Roi des Tou-ki-chi), ſe retira en Chine, où il mourut.

Sur ces entrefaites, Thou-ho-ſien, Commandant des Tou-ki-chi, fut défait. Alors l'Empereur créa Aſena-hin, fils d'Aſena-hoai-tao, Empereur ou Khan des dix familles ou fleches, & Commandant Généraliſſime de Moum-tche, & créa ſa femme (Princeſſe du ſang des Tham) Koum-tchu d'Eyghour. Il le fit conduire avec

ſon épouſe, dans ſon pays, par une armée. Etant arrivé à Kiu-lan, ville à l'occident de Tçoui-che, il fut ſurpris & tué par Mo-ho-ta-tçe (ou le fils de Mo-ho-ta), Commandant des Tou-ki-chi. La Koum-tchu d'Eyghour prit la fuite avec ſon fils Aſena-tchoum-hiao, & revint en Chine. L'Empereur créa Aſſena-tchoum-hiao Général de ſes gardes de la gauche. Ainſi l'Empire des Tou-kiue Occidentaux fut éteint.

Les Tou-ki-chi étoient une horde des Tou-kiue Occidentaux. Après qu'Ho-lo eut éteint les Khans des deux hordes (chacune de cinq familles ou fleches), leurs Chefs vinrent en Chine, où ils entrerent au ſervice de l'Empereur. Ces Barbares n'avoient pas de Rois certains. Ou-tche-le étoit ſujet de Hou-ſſe-lo, qui lui avoit donné la dignité de *Mo-ho-ta-kan*. Aſſena-hou-ſſe-lo gouvernoit tyranniquement : au contraire, Ou-tche-le, par ſa douceur & par ſa bonne foi, s'étoit attiré l'eſtime & l'amour de tout le monde. On venoit ſe ſoumettre à lui de toutes parts. Le nombre de ſes ſujets s'étant beaucoup augmenté, il créa vingt Commandans, dont chacun avoit ſous lui ſept mille combattans. Il campoit à l'occident de la riviere de Soui-che : il pouſſa peu à peu ſes conquêtes du côté du Nord ; & s'étant rendu maître de la riviere de Soui-che, il y établit ſa grande Cour dans la ville de Koum-yue, & ſa petite ſur les bords de la riviere d'Y-li. Son Empire étoit borné à l'orient par les Tou-kiue Septentrionaux ; à l'occident, par divers royaumes barbares. Droit à l'orient, il avoit la province de Tartarie appartenante à la Chine, nommée *Si-tim* ou *la Cour Occidentale*. Enfin il poſſé-

doit entiérement les Etats d'Affe-na-houffe-lo.

L'an 699, il envoya Tche-nou, fon fils, faluer l'Empereur de Chine. L'Impératrice Vou-heou, qui régnoit alors, lui fit mille careffes. L'an 705 ou 706, elle créa Ou-tche-le Roi du fecond ordre. Ou-tche-le mourut la même année. Sou-kha (ou So-kha), fon fils, lui fuccéda, & fut créé Généraliffime des gardes de la gauche de l'Empereur de Chine. Il étoit à la tête d'une armee de trois cent mille combattans. Affe-na-hoei-tao reçut ordre de la Chine de le créer dans les formes, & l'Empereur lui envoya quatre filles ou fuivantes des Reines de fon férail. Environ l'an 709, Sou-kha envoya remercier l'Impératrice par une célebre ambaffade, qui fut reçue avec tout l'appareil poffible. Incontinent après il devint ennemi d'un de fes Commandans, nommé *Kiue-tchue-tchoum-tçie* : ils fe firent une guerre cruelle. Soukha forma fes plaintes contre lui devant l'Empereur de Chine, & le fupplia d'appeler Tchoum-tçie à fa Cour. Celui-ci corrompit par préfens Tçoum-tçou-khe, premier Miniftre de l'Empereur, & obtint de ne point venir à la Cour, s'offrant de fervir de guide aux Tybethains, pour attaquer Sou-kha & le tuer. Tçoum-tçou-khe s'étoit rendu maître abfolu du gouvernement en Chine. Il députa un Cenfeur en qualité d'Ambaffadeur, pour aller fur les lieux vider le différend. Le Cenfeur entretenoit un commerce fecret de lettres avec Tchoum-tçie. Il y en eut qui furent interceptées par Sou-kha. Auffi-tôt il fit mettre à mort le Cenfeur Chinois, & envoya Tche-nou, fon frere cadet, avec une

armée, attaquer le Commandant Généralissime Chinois dans le Ghan-si, où il faisoit sa résidence. Nieou-sse-tçiam, qui en étoit alors Général, lui livra bataille auprès de la ville de Chao-he. Ce Général fut défait & tué. En même temps Sou-kha supplia l'Empereur, par un placet, de lui envoyer la tête de Tçoum-tçou-khe, & d'en faire un exemple. D'un autre côté, Kouo-yuen-tchin, qui étoit Généralissime Chinois de toute la Tartarie, fit connoître à l'Empereur l'innocence de Sou-kha. Ainsi il obtint sa grace, après quoi l'Occident fut pacifié.

Sou-kha partagea le gouvernement de son Empire avec Tche-nou, son frere cadet. Tche-nou étoit d'un naturel violent : peu à peu il fut abandonné des siens, ce qui l'obligea d'aller se rendre à Me-tchue, s'offrant de lui servir de guide pour aller faire la guerre à Sou-kha, son frere aîné. Me-tchue fit arrêter Tche-nou, & alla seul, à la tête de vingt mille chevaux, attaquer Sou-kha, & le prit. Au retour de cette expédition, parlant à Tche-nou : » Vous deux, quoique freres, dit-il, vous ne pouvez vous accorder ensemble ; puis-je attendre aucune fidélité de votre part « ? Il les fit mourir sur le champ tous deux.

So-lo, qui étoit Général de la nation des Tche-pi-chi, peuple de la nation des Tou-ki-chi, ramassa les débris de la défaite des deux freres, & se fit proclamer Khan. Il gouvernoit avec bénignité, & par-là il réunit ses sujets épars, & se vit bientôt à la tête de trois cent mille combattans. Ensuite il commença à gourmander les peuples Occidentaux. L'an 717, il vint saluer

l'Empereur, qui le créa Généralissime de ses gardes de la droite & Commandant général des Tou-ki-chi. L'Empereur refusa ses présens, & envoya Vam-hoei le créer Duc sur les lieux: mais So-lo étoit fourbe & rusé; il ne s'assujettit jamais bien à la Chine. Cependant, pour le rappeler au devoir, l'Empereur ne laissa pas de le créer Tchoum-chun-khan (c'est-à-dire, en Chinois, *le Khan fidele & soumis*). Un ou deux ans après, il envoya son tribut en Chine. L'Empereur adopta la fille d'Asse-na-hoai-tao, & lui ayant donné le titre de *Koum-tchu d'Eyghour*, il la lui donna en mariage. Cette même année-là, les Tou-ki-chi étant venus vendre des chevaux à Ghan-si, il vint avec eux un Envoyé de la Koumtchu, qui portoit des ordres de sa part pour Tou-sien, Généralissime Chinois de la Tartarie, qui résidoit à Ghan-si. Tou-sien s'en offensa : » Quoi, dit-il, la fille d'Asse-na-hoai-tao a la hardiesse de m'envoyer des ordres « ! il fit prendre les Députés de la Koum-tchu, les fit fouetter, & les renvoya sans réponse. So-lo en fut piqué au vif: il se confédéra avec les Tybethains, & vint avec eux faire le dégât dans le pays des quatre garnisons; ensuite ils assiégerent ensemble la ville de Ghan-si. Pendant ce temps-là, Tou-sien avoit été appelé au Ministériat, & Tchao-y-tchim avoit pris sa place de Généralissime Chinois de la Tartarie. Le siége ayant duré long-temps, celui-ci sortit de sa place pour combattre l'ennemi; mais il fut aussi-tôt défait. So-lo pilla la ville, & en enleva tous les habitans. Ayant appris que Tou-sien étoit Ministre de l'Empire de Chine, il s'en retourna, & envoya Che-tchi-a-

pou-ſſe en ambaſſade à l'Empereur Tham-hiuen-tçoum, qui le reçut avec honneur.

Une ambaſſade des Tou-kiue Orientaux ſe trouva en même temps à la Cour. Il y eut diſpute pour le pas entre les Ambaſſadeurs dans le feſtin que l'Empereur leur donna. » Les Tou-ki-chi, diſoient les Ambaſſadeurs Tou-kiue, ſont une petite nation, & nos ſujets; ils ne doivent pas avoir le pas ſur nous «. Les Ambaſſadeurs de So-lo répliquoient : » Le feſtin a été préparé pour nous; nous ne devons donc pas y occuper la derniere place «. Les Chinois trouverent l'expédient ſuivant. Ils firent dreſſer deux tentes, l'une à l'orient, l'autre à l'occident, & placerent les Ambaſſadeurs de So-lo dans celle de l'occident, de ſorte que le feſtin ſe fit au contentement des deux partis. Au commencement, So-lo gouvernoit avec bonté : il étoit ſoigneux & déſintéreſſé, partageant les dépouilles des ennemis entre ſes troupes, ſans en rien retenir pour lui. Cela lui avoit attaché tout le monde, qui le ſervoit avec une affection & une fidélité incomparables. Outre la Koum-tchu Chinoiſe, il avoit épouſé deux autres femmes, l'une fille du Roi du Tybeth, l'autre de l'Empereur des Tou-kiue Orientaux. Elles étoient toutes trois Kha-toun. Il avoit créé Che-hou pluſieurs de ſes enfans; cela l'obligeoit à des dépenſes énormes. N'y pouvant ſubvenir, il tomba dans la miſere, qui remplit d'amertume la fin de ſes jours. C'eſt pourquoi il commença peu à peu à ne plus partager le butin avec ſes troupes, & aliéna par-là leurs eſprits. De plus, il devint paralytique, ce qui l'empêchoit d'agir. Les plus puiſſans de ſes

Généraux étoient alors Mo-ho-tha-kan & Tou-mo-tchi, Chefs chacun de son horde. Les Princes se partagerent en deux factions. Ceux qui descendoient de So-kha prirent pour nom de famille, ou plutôt de faction, *Hoam* (qui signifie *jaune* en Chinois), & ceux qui étoient nés de So-lo prirent celui de *He* (qui signifie *noir* en Chinois). Ils étoient ennemis déclarés. Cependant Mo-ho-tha-kan & Tou-mo-tchi attaquerent So-lo durant la nuit, & le tuerent.

Aussi-tôt après, Tou-mo-tchi faussant la foi à Moho-tha-kan, proclama Empereur Thou-ho-sien-khou-tchue, fils de So-lo. Celui-ci plaça son siége dans la ville de Soui-che. Il confia sa garde à Eul-vei-the-le, Empereur de la faction noire de la ville de Hem-lo-sse, & se joignit à lui pour faire la guerre à Mo-ho-tha-kan. L'Empereur de la Chine ordonna à Kai-kia-yun, Vice-Roi Chinois de l'Occident du Désert (province de Tartarie), de pacifier les Tou-ki-chi, les Pa-han-na, & autres royaumes du pays d'Occident. Mo-ho-tha-kan se joignit à Kai-kia-yun, qui, conduisant le Roi de Ché, nommé *Mo-ho-thou-thou-tun*, & le Roi de Sé, nommé *Sse-kin-ti*, livra avec eux bataille à Thou-ho-sien, fils de So-lo, sous les murs de Soui-che, & le défit. Thou-ho-sien fut pris dans la fuite avec son frere cadet, nommé *Che-hou-thun-a-po*. Le Commandant Chinois du royaume de Sole, nommé *Fou-moum-li-tcha*, prenant avec soi des troupes choisies & le Roi de Pa-han-na, alla surprendre la ville de Hem-lo-sse, où il fit trancher la tète au Khan de la faction noire, & à son frere cadet Po-sse. Il se rendit pareillement maître de la

ville d'Yi-khien (peut-être Yar-kien ou bien Yar-khan). La Koum-tchu d'Eyghour, la Khatoun de So-lo, & la Khatoun d'Eul-vei tomberent entre ses mains. Il les emmena, & s'en retourna avec elles. Plusieurs dixaines de milliers de fugitifs des royaumes Occidentaux, aussi bien que le royaume de Pa-han-na & autres, se rendirent à lui. Kiue-lu-tchue, Chef des Tchu-moukouen, & autres écrivirent en commun à l'Empereur de Chine en ces termes : » Nous sommes nés dans les déserts & au milieu de la barbarie. La mort de nos Rois avoit mis le trouble dans nos Etats, & nous nous faisions des guerres cruelles. Le fils du Ciel a daigné envoyer Kai-kia-yun à la tête d'une armée, qui a châtié la tyrannie & secouru l'innocence. Nous désirons aller frapper la terre avec le front devant votre sainte présence, & soumettre nos nations au commandement du Généralissime de toute la Tartarie, que Votre Majesté a établi à Ghan-si, & devenir par-là ses sujets «. Leur requête fut admise.

L'année suivante, Kiue-lu-tchue fut créé Généralissime des gardes de la droite. Le Roi de Ché fut récompensé du titre de *Chun-y-vam* (c'est-à-dire, en Chinois, *Roi soumis à l'équité*). Celui de Sé fut fait Grand du premier ordre de Chine. Kai-kia-yun présenta Thou-ho-sien-khoutchue, son captif, à l'Empereur, qui en fit une offrande à ses ancêtres dans leur temple. Ensuite lui ayant pardonné, il le créa Généralissime des garnisons de la gauche de la ville Impériale, & Sieou-y-vam (c'est-à-dire, en Chinois, *Roi qui a réparé l'équité*). Il conféra à son frere Tun-

apo

apo le titre de *Généralissime des garnisons de la droite de la ville impériale*. Asse-na-hin, fils d'Asse-na-hoai-tao, eut pour sa part la dignité de *Khan des dix familles* & de *Commandant des Tou-ki-chi*. Mo-ho-tha-kan fut piqué de ce choix: » La défaite de So-lo est mon ouvrage, disoit-il, pourquoi donc créer Khan Asse-na-hin «? Aussitôt il fit révolter les hordes. L'Empereur ordonna à Kai-kia-yun de le rappeler à son devoir, & de l'instruire. Il se soumit, & vint se rendre avec ses enfans, ses femmes & ses principaux Officiers. L'Empereur lui remit le commandement de ses anciens sujets. Quelques années après, l'Empereur créa Asse-na-hin Khan dans les formes, & le renvoya en son pays avec une armée pour l'escorter: étant arrivé à Ta-lan (ou Tharan, ville), il fut tué par Mo-ho-thou, qui prit en même temps le titre de *Khan*. Le Vice-Roi Chinois de la province de Ghan-si, nommé *Fou-moum-li-tcha*, le prit, & lui fit trancher la tête. Tou-mo-tchi-kiue-kie-kin, Grand Gonfalonnier, fut créé *Che-hou* de trois des dix familles.

L'an 742, les Tou-ki-chi choisirent pour leur Khan Y-li-ti-mi-chi-khou-tou-lo-pi-kia, qui étoit de la faction noire: celui-ci envoya en Chine plusieurs ambassades. L'an 753, la faction noire créa Tem-li-y-lo-mii-chi pour son Khan. L'Empereur de Chine lui envoya aussi la Patente. Depuis l'an 757, la puissance des Tou-ki-chi tomba tout à fait en décadence. Les factions jaune & noire se créerent des Khans. Alors la Chine étoit en trouble, & n'avoit pas le temps de songer au dehors; nonobstant cela, l'an 758

ou le suivant, A-te-fei-lo, qui étoit Khan de la faction noire, envoya des ambassades en Chine. Après l'an 766, Kho-lo-lo devint puissant; il transféra son siége sur les bords du Soui-che; les Khan des deux factions devinrent ses sujets. Le reste de l'Empire de Hou-sse-lo fut assujetti par les Hoei-hou. De la destruction de cet Empire, il resta The-mam-le, qui s'établit dans la ville de Yen-ki, où il prit le titre de Che-hou. Le reste de ses gens se posta dans le mont Kin-so; ils pouvoient faire deux cent mille hommes. Tout ce que l'on vient de rapporter a été traduit mot à mot de l'Histoire de la dynastie des Tham, sur-tout ce qui regarde les Tou-kiue Occidentaux : il est à propos de parler à présent des mœurs & de la Religion des Tou-kiue; mais comme ils étoient semblables en plusieurs choses aux Hioum-nou, nous commencerons par ceux-ci.

Dans la langue des Hioum-nou, Tçem-li signifioit *le Ciel*, & Khou-thou signifioit *fils* : de là vient que ces peuples donnoient à leurs Tchen-yu le titre de *Tçem-li-khou-thou* ou de *Fils du Ciel*, à l'imitation des Chinois. Le Tchen-yu avoit immédiatement au dessous de lui douze ordres de Grands qui se distinguoient en deux, l'un de la droite, & l'autre de la gauche. Le premier ordre étoit composé de deux Tou-khi, ou, comme traduisent les Chinois, *Hien-vam* (c'est-à-dire *sages Rois*); le second comprenoit deux Houli-vam, *Rois*; le troisieme, deux grands Généraux; le quatrieme, deux grands Commandans; le cinquieme, deux grands Tham-hou; le sixieme, deux Khou-tou-heou;

le ſeptieme, deux Tçu-kiu, & ainſi du reſte : ce qui faiſoit en tout vingt-quatre Chefs, douze de la gauche, qui étoit la plus honorable parmi cette nation, & douze de la droite. Les premiers ordres commandoient à plus de dix mille chevaux ; les derniers, à pluſieurs milliers plus ou moins, ſuivant leur rang. Ces vingt-quatre Chefs, nonobſtant l'inégalité du nombre, ne laiſſoient pas de ſe nommer Commandans de dix mille chevaux. Toutes ces grandes dignités étoient héréditaires. Chacun de ces vingt-quatre Chefs avoit le pouvoir de ſe créer des Lieutenans, des Miniſtres, des grands Commandans, des Tham-hou, des Tçu-kiu, & autres Officiers. Après la famille Royale, dont le nom étoit *Luen-ti*, ou, comme aſſurent quelques-uns, *Hiu-lien-ti*, les familles des Siu-po, des Lin & des Hou-yen étoient les plus nobles & les plus puiſſantes. Chacun des vingt-quatre Chefs poſſédoit un Etat, dont la grandeur étoit proportionnée à ſa dignité. Ceux de la droite étoient à la droite, ou à l'orient des Etats du Tchen-yu ; ceux de la gauche à l'occident.

Le Prince déſigné Empereur étoit ordinairement Thou-khi, ou ſage Roi de la gauche. Tous les ans, dans la premiere lune, tous les Commandans faiſoient une petite aſſemblée dans la Cour de Tchen-yu : dans la cinquieme lune, ils tenoient une aſſemblée générale dans la ville de Loum-tchim, où ils ſacrifioient aux Manes de leurs ancêtres, au Ciel & à la Terre. Durant l'automne, lorſque l'embonpoint des chevaux eſt parfait, ils faiſoient une aſſemblée générale auprès d'un bois, où ils faiſoient un

ſacrifice aux Dieux tutélaires des champs & des grains, en tournant autour du bois ; après quoi on faiſoit la revue des hommes & des animaux, & on en marquoit le nombre ſur des rôles.

Les Loix condamnoient à mort quiconque auroit tiré ſon ſabre de la longueur d'un pied, quoiqu'il n'eût pas frappé. Le vol étoit puni par la confiſcation de la famille du voleur. Les crimes légers étoient punis par des tortures, & les crimes graves par la mort. Le criminel ne pouvoit pas être détenu dix jours entiers dans la priſon ; de ſorte que dans tout l'Empire il ne ſe trouvoit que peu de priſonniers. Le Tchen-yu le matin ſortoit de ſon camp, & adoroit le ſoleil levant ; le ſoir il adoroit la lune. Quand il étoit aſſis, il regardoit le nord, & la gauche étoit toujours la place la plus honorable. Ils renfermoient leurs morts dans un double cercueil, & enterroient avec le cercueil, de l'or, de l'argent, des habits & des fourrures. Ils ne plantoient point d'arbres & n'élevoient point de terre ſur leurs ſépultures ; ils ne portoient point d'habits de deuil. Les Officiers, les Favoris & les Concubines étoient obligés de ſe tuer pour ſuivre le mort ; & le nombre montoit quelquefois à pluſieurs dixaines, & même à pluſieurs centaines. Ils ſe conformoient à la lune dans leurs entrepriſes, attaquant l'ennemi durant ſon accroiſſement, & ſe retirant durant ſon déclin. On faiſoit boire une taſſe de vin pour récompenſe à celui qui apportoit la tête d'un ennemi, & on lui en laiſſoit la dépouille entiere. Les ennemis qui étoient faits captifs, devenoient eſclaves de celui qui les avoit

pris : c'eſt pourquoi, quand ils combattoient, ils le faiſoient avec l'ardeur de gens qui travaillent pour leur profit. Ils étoient habiles à dreſſer des embuſcades, & à envelopper l'ennemi. Quand ils avoient l'avantage, ils ſe tenoient unis & ſerrés comme une bande de corneilles ; quand ils étoient vaincus, ils ſe diſſipoient comme des tuiles que le vent emporte, ou comme des nuages qui ſe fondent. Celui qui dans le combat pouvoit emporter un de ſes camarades tués, devenoit héritier de ſes biens. Paſſons maintenant aux Tou-kiue, & commençons par les Orientaux, qui étoient d'abord maîtres des Occidentaux.

Les Tou-kiue Orientaux donnoient le titre de *The-le* ou d'*Infans* aux fils & aux freres de leurs Kha-hhan ou Khans. Ils donnoient celui de *Ché* (apparemment c'eſt le Dgi des Turks) aux Commandans des troupes d'une horde particuliere Le premier ordre de leurs Grands étoit celui des Kiu-lu-tchue ; le ſecond étoit celui des Apo ; le troiſieme, celui des Kie-li-fa-tou-tun ; le quatrieme, celui des Ki-kin. Ils diſtinguoient au commencement dix ordres de Mandarins, dont les titres ſe prenoient ou de la diſpoſition du corps, ou de l'âge, ou de la couleur du viſage & des cheveux, ou du vin & de la chair, ou des animaux. Ils nommoient les braves *Che-po-lo*, ou bien encore *Ym-ho-fou-fei.* Ils appeloient *San-ta-lo* les hommes gros & peſans. *Ta-lo-pien* étoit un vaſe à vin, gros & raccourci, terme qu'ils appliquoient aux hommes de cette taille. C'étoit encore le plus honorable des titres parmi ces peuples, & qui n'appar-

tenoit qu'aux fils & aux freres des Khans. Ils appeloient un vieillard *Kho-li*, nom qui passoit en titre de charge. Ceux qui la possédoient, se nommoient *Kho-li-tan*. Ils nommoient un oiseau *Ho-lin*, d'où les Ho-lin-fou-ni prenoient leurs titres; c'étoient des Commandans de troupes, aussi bien que les Kiue-fou-ni. *Kho-lo* ou (*Khara-*) *pien* signifioit *noir*, d'où la dignité de *Khara-tchue*, qui étoit fort relevée, tiroit son titre. Il n'appartenoit qu'aux vieillards les plus vénérables de la posséder. *So-kha* signifioit les *cheveux*; d'où les So-kha-thou-tun, qui étoient des Gouverneurs de province ou de grandes cités, tiroient leur titre. Ils nommoient le vin *Pou-ni-che-ou*, d'où ils tiroient le titre de *Che-ou* (ou *Che-ghou*) pour les Inquisiteurs. Ils donnoient à la chair le nom d'*An-tchen* ou *Ghan-tchen*, d'où les Intendans de maison tiroient le titre d'*An-tchen-kiu-ni*. Ils nommoient le loup *Lin*, ou bien *Fou-lin*, titre des Gardes-du-Corps, dont les Commandans portoient le titre de *Fou-lin-khan*. Ils donnoient quelquefois le titre de *Khan* aux Lieutenans des Che-hou. Ils appeloient aussi, par honneur, les Chefs des grandes familles *Ouei-khan*, ou *Khan de maison*; car *Ouei* ou *Yi* dans cette langue signifioit *maison* ou *famille*.

Quant à leurs mœurs & à leurs coutumes, elles étoient semblables à celles des Hioum-neu. Voici pourtant en quoi elles différoient : Quand ils proclamoient un Khan, les Grands le portoient sur un feutre, & lui faisoient faire neuf tours, suivant le soleil; à chaque tour il étoit salué par tout le monde. Ces tours finis, on le

mettoit à cheval, & on lui jetoit autour du çou une piece de taffetas, avec laquelle on le serroit si fort qu'il étoit près d'expirer : on le relâchoit, & à l'instant on lui demandoit combien de temps il pourroit régner. Le trouble de son esprit ne lui permettoit pas de répondre au juste à cette demande ; ils ne laissoient pas d'augurer par ce qu'il disoit dans cette surprise, de la durée de son regne. Après la dignité de *Khan*, suivoit celle des *Che-hou*, puis celle des *Che-the-le*, celle des *Ki-li-fa*, celle des *Thou-tun* ; & en descendant par degrés, on parvenoit au vingt-huitieme, qui étoit la derniere charge ou dignité : toutes ces charges étoient héréditaires.

Leurs armes offensives étoient l'arc, la fleche, la pique, le sabre, & l'épée. Le bâton de leur grand étendard étoit surmonté d'une tête de loup, faite d'or ; & les Gardes du Khan se nommoient aussi *Fou-li* ou *Fou-lin*, c'est-à-dire *Loups*, pour rappeler dans leur mémoire que la nation étoit sortie d'une louve. Comme ils ignoroient l'usage des lettres, quand ils vouloient ordonner des tributs ou des levées de troupes, ils faisoient des hoches sur le bois pour en marquer le nombre. Ils joignoient à cela une fleche armée d'or, sur laquelle ils appliquoient de la cire qu'ils scelloient ; & c'étoit-là la sûreté publique. Ils attendoient que la lune fût proche de son plein, pour commencer leurs incursions. Leurs Loix punissoient de mort les rebelles & les homicides. Ils condamnoient d'abord les adulteres à l'eunucisme ; après cela, ils étoient coupés en deux par les reins. Celui qui dans une querelle avoit crevé un œil à son adversaire, étoit obligé

de lui donner une de ses filles, ou s'il n'avoit point de filles, sa propre femme. Celui qui avoit rompu quelque membre à l'autre, réparoit le dommage en lui donnant ses chevaux. Celui qui avoit volé, en étoit quitte pour rendre le double. Dans leurs funérailles, on plaçoit le corps du mort sous une tente : toute la parenté, tant hommes que femmes, tuoient chacun des moutons ou des chevaux, & les rangeoient devant la tente. Alors ils se déchiquetoient le visage avec des couteaux, & de cette façon leur sang se mêloit avec leurs larmes; ce qu'ils faisoient sept fois de suite, après quoi ils cessoient. Pour ceux qui étoient morts pendant le printemps & l'été, il falloit attendre que les feuilles fussent tombées des arbres pour les enterrer. S'ils mouroient durant l'automne ou l'hiver, on ne pouvoit les mettre en terre qu'après que les arbres étoient revêtus de fleurs & de feuilles. Ils amassoient des pierres sur le lieu de la sépulture, & y plaçoient des marques. On y mettoit autant de pierres que le mort avoit tué d'hommes durant sa vie. Le jour de l'enterrement, les garçons & les filles venoient au lieu de la sépulture, revêtus de leurs plus beaux habits. Si quelque garçon devenoit amoureux d'une fille, à son retour à la maison, il envoyoit la demander en mariage, & rarement on la lui refusoit.

Quoiqu'ils n'eussent point de demeure fixe, ils avoient pourtant chacun leur district séparé : leur Khan avoit le sien au pied des monts Toukin. Tous les ans, le Khan, accompagné de toute sa Noblesse, alloit sacrifier à la caverne de ses ancêtres (c'est cette caverne qui avoit

donné entrée à la louve & au jeune homme dans cette plaine délicieuse, où ils avoient fondé la nation des Tou-kiue; & c'est ce que la Bibliotheque Orientale appelle *Erkeneh-koun*). Pareillement, dans la seconde décade du cinquieme mois, il assembloit ses Grands, & il alloit avec eux sacrifier au Génie du Ciel, à plus de cinquante lieues à l'occident des monts Tou-kin, où il y a une montagne extrêmement élevée par-dessus les autres, qui est sans herbes & sans arbres, laquelle ils nomment *Po-tem-y-li* (ou *Bo-dem-ghi-ri*), ce qui signifie *Génie* ou *Dieu de la terre.* Les lettres dont ils se servoient, étoient semblables à celles des Barbares. Ils ne savoient ce que c'étoit que calcul astronomique ou calendrier; ils comptoient les années par le reverdissement des plantes. Les hommes aimoient à jouer une espece de trictrac, & les femmes à la boule ou au mail. Ils s'enivroient de vin fait de lait de cavale; après quoi ils chantoient & dansoient ensemble. Ils avoient du respect pour les Dieux & la Religion.

Les Tou-kiue Occidentaux avoient à peu près les mêmes mœurs & coutumes que les Orientaux. Il y avoit seulement quelque différence de dialecte dans les deux langues. Ils avoient des Che-hou, des Che, des The-le; & ces trois dignités ne se conféroient qu'aux fils ou aux freres des Khans, & aux Princes de leur sang. Après ces dignités suivoient celles d'Y-kin, de Kiu-li, de Tchue-yen, de Houni-tha, de Kie-li-fa, de Thou-tun, de Ki-kin & autres. Tous ces Mandarinats étoient héréditaires. Tous les ans, le cinquieme du huitieme mois, ils s'assembloient

pour faire des sacrifices, & le Khan députoit un de ses principaux Seigneurs pour sacrifier au trou, c'est-à-dire, à la grotte ou caverne qui avoit servi de premiere retraite au Fondateur de leur nation.

De l'Empire des Hoei-he ou Hoei-hou.

Les Hoei-he descendent des Hioum-nou; il est à propos de marquer par quelle voie. C'étoit une tradition vulgaire parmi ces peuples, qu'un Tchen-yu des Hioum-nou eût deux filles d'une rare beauté. » Est-il permis, dit-il, de donner en mariage à des hommes, des filles de cette sorte «? Il résolut de les offrir au Ciel; c'est pourquoi il choisit un endroit désert sur les confins de son Empire, où il fit bâtir une tour fort haute. Il y plaça ses deux filles, priant le Ciel de les venir prendre pour femmes. Il parut un vieux loup qui s'attacha au pied de la tour, qu'il ne quittoit pas, ne cessant point de hurler jour & nuit. Il se fit là lui-même sa taniere, où il demeura trois mois sans la quitter. Une des Princesses dit à sa sœur: » L'Empereur, notre pere, nous a destinées pour femmes au Ciel; ce loup qui est venu n'est-il pas envoyé par le Ciel «? Ayant dit cela, elle descendit de la tour, & devint la femme du loup. Elle en eut des enfans, qui s'étant peu à peu multipliés, formerent la nation des Hoei-he. De là vient que ces peuples aiment à traîner leur voix, & que leur chant tient du hurlement des loups.

Les Ouei Tartares leur donnerent le nom de *Kao-tche*, ce qui signifie en Chinois *hauts cha-*

riots, parce que ces peuples sont les seuls de la Tartarie qui se servent de grandes roues à leurs chariots. Les Tartares du Nord les nommoient *Tche-le*, d'où les Chinois, sous la dynastie des Tham, ont tiré, par corruption, celui de *Thie-le* qu'ils leur ont donné. Ils semblent s'être nommés eux-mêmes *Hoei-he*, ensuite ils ont pris le nom des *Hoei-hou*. Cette nation étoit divisée en quinze peuples; 1. Yuen-he, 2. Sie-yen-to, 3. Khi-pii-yu, 4. Tou-po, 5. Khou-li-khan, 6. To-lan-ko ou To-ran-gha, 7. Pou-khou, 8. Pa-ye-khou, 9. Thoum-lo, 10. Hoen, 11. Se-kie, 12. Hou-sie, 13. Hi-kie, 14. A-tie, 15. Pe-sii. Toutes ces hordes étoient répandues dans les pays qui sont au septentrion du Désert.

Quant aux Yuen-he (qui ont donné le nom à toute la nation), ils se nommoient encore *Ou-hou* & *Ou-ho*, ou bien *Ou-he*. Sous la dynastie Chinoise des Soui, ils furent appelés *Ouei-he*; c'étoit une nation brave & vaillante. Au commencement, ils vivoient dans l'anarchie. Ils changeoient souvent de demeure, pour aller chercher les herbes & les eaux. Ces peuples étoient d'excellens Cavaliers & de bons Archers. Le vol & le brigandage faisoient toutes leurs délices. Les Tou-kiue, qui les avoient subjugués, en tirerent leurs principales forces & leurs plus grandes richesses, & par leur moyen ils avoient subjugué la Tartarie septentrionale. Au commencement du septieme siecle, Tchu-lo-khan, Empereur des Tou-kiue, les dompta, & les dépouilla de toutes leurs richesses : aussi-tôt après, redoutant les effets de leur vengeance, il voulut les prévenir; il fit une assemblée générale

de leurs principaux Chefs, dont il fit mourir cruellement quelques centaines. Les Ouei-he se liguerent avec les Pou-kou, les Thoum & les Pa-ye-kou, & se révolterent de concert; & s'étant créé un Prince sous le titre de *Ki-kin*, ils prirent le nom de *Hoei-he* ou *Hoei-ho*. Le nom de famille du Ki-kin étoit *Yo-lo-kho* (ou peut-être *Yor-kha*). Ce Prince, qui avoit cent mille hommes à sa suite, dont cinquante mille étoient des troupes choisies, plaça son camp royal au septentrion des Sie-yen-tho, sur les bords de la riviere nommée *Solim*. Ce camp étoit éloigné de S-ghan-fou de sept cents lieues. Le terrein de ce lieu étoit sablonneux & salsugineux; ils y nourrissoient pourtant quantité de moutons à hautes jambes. Ce premier Ki-kin qu'ils se créerent, se nommoit *Che-kien*. Il avoit un fils, appelé *Poussaa*, qui joignit à la bravoure une habileté singuliere & une rare prudence; il aimoit la chasse. Dans les combats, il marchoit toujours le premier, & par tout où il donnoit, il faisoit tout plier; ce qui lui attiroit le respect & l'amour de tout le monde : mais cela même obligea Che-kien à le chasser. La mort de Che-kien survint incontinent après. Les Ouei-he, qui regardoient Poussaa comme un Prince sage, le rappelerent & le mirent à leur tête.

Poussaa avoit pour mere Ou-lo-hoen (ou bien Our-hoen), matrone sévere & éclairée, qui gouvernoit avec beaucoup de sagesse. De cette façon, la puissance des Ouei-he s'augmentoit peu à peu. Ils se confédérerent avec les Sie-yen-tho, pour aller attaquer conjointement les Tou-kiue par

le nord de leur Empire. Kie-li-khan, Empereur des Tou-kiue, l'ayant ſu, fit marcher Yu-kouche contre eux, à la tête de cent mille hommes de cavalerie. Pouſſaa leur préſenta la bataille avec cinq mille cavaliers qu'il commandoit : il défit cette armée formidable au pied des monts Malie (c'eſt-à-dire, en Chinois, crin du cou du cheval). Il pourſuivit les vaincus juſqu'aux monts nommés *Tien* en Chinois, ou *Kilien* en Hioumnou (c'eſt-à-dire *Céleſtes*). Il fit un très-grand nombre de Tou-kiue captifs. Cette victoire répandit la terreur de ſon nom dans toute la Tartarie. Après cela, les Ouei-he ſe tinrent étroitement unis avec les Sie-yen-tho, & Pouſſaa prit le titre de *Ho-kie-li-fa*, &, changeant de place, il alla s'établir ſur les bords du Tho-lo. Il envoya des préſens à l'Empereur de Chine, l'an 629. Cependant l'Empire des Tou-kiue Orientaux avoit été détruit par les Chinois. Les Ouei-he & les Sie-yen-tho étoient devenus par-là les peuples les plus puiſſans de la Tartarie. Pouſſaa étant mort, ſon ſucceſſeur, qui fut Thou-miitou, lequel étoit auparavant Ki-li-fa de Houlo, raſſembla tous les peuples de ſa nation, & fit la guerre aux Sie-yen-tho. Il les défit, & ſe rendit maître de leurs pays : après cela, il s'avança vers le Midi, & vint juſqu'à la riviere de Hoam-ho : il envoya des Députés à l'Empereur de Chine, pour ſe ſoumettre à lui. L'Empereur s'avança juſqu'à Nim-hia, pour recevoir ſes hommages. Ce fut là que les treize hordes des Thie-le vinrent par Députés, qui parlerent de cette ſorte : » Les Sie-yen-tho ſe ſont attiré leur perte, pour n'avoir pas voulu ſe ſoumettre à votre grand

royaume. Leurs peuples se sont dissipés comme des daims effrayés, & comme des oiseaux, qui se séparent; on ne sait pas même où ils se sont retirés. Présentement que nous avons partagé leurs terres entre nous, & que nous nous sommes rendus au fils du Ciel, nous le supplions de nous donner des Mandarins & des Officiers pour nous gouverner «.

L'Empereur (Tham-tai-tçoum) ordonna qu'on préparât un banquet solennel, où il verroit tous les Chefs des Hoei-he. Il leur assigna plusieurs milliers d'Officiers, pour les gouverner. L'année suivante, il vint une seconde ambassade. Alors l'Empereur donna à la horde des Hoei-he le titre de *Han-hai*; à celle des Tho-lan-kho (ou Thou-ran-gha), celui de *Yen-gen*; à celle des Pou-khou, le titre de *Kin-vei*; au pays des Pa-ye-kou, celui d'*Yeou-lim*; à celui des Toum-lo, celui de *Kien-lin*; à celui des Se-kie, celui de *Lou-chan*. Les Commandans de ces six provinces eurent le titre de *Tou-tou*, ou *Généraux de province*. Le pays des Hoen fut nommé *Kao-lin-tcheou*; celui des Hou-sie fut nommé *Koa-kiue-tcheou*; celui des A-tie, fut *Ki-tien-tcheou*; celui des Khi-pii-yu, fut *Yu-khi-tcheou*; celui des Hi-kie, fut *Khi-lou-tcheou*; celui des Se-kie, fut *Tie-lin-tcheou*; celui des Pe-ssii, fut *Yen-tcheou*; celui des Kie-khou, qui sont au nord-ouest des précédens, fut *Kien-kouen-fou*. Les Khou-li-khan, qui sont au nord des précédens, eurent celui de *Hiuen-kiue-tcheou*; celui des Kiu-lo-po, qui est au nord-est, fut nommé *Tcho-loum-theou*. Les Chefs de ces peuplees furent donc créés par l'Empereur Tou-tou, ou Com-

mandans-généraux, Tçe-sse ou Vice-Empereurs, Tcham-sé ou Vice-Rois, & Sé-ma ou Maîtres de la cavalerie. L'Empereur choisit l'ancienne maison de plaisance des Tchen-yu, pour y placer le siége du Tou-tou, ou le Tou-tou-fou de Yen-gen, qui devoit commander à ces pays immenses en qualité de Généralissime, c'est-à-dire aux six Tou-tou, & aux six provinces nouvellement créées. Il en nomma Li-sou-lii Chinois, Généralissime, & lui donna le titre de *Tou-hou de Yen-gen.* L'Empereur accorda aux Tou-tou & aux Tçe-sse, pour marque de leur dignité, de porter pendant à la ceinture un poisson de fer, couvert d'ornemens d'or. Tham-thai-tçoum vouloit gagner l'affection de tous les Barbares, qu'il avoit assujettis à l'Empire. Il leur faisoit faire des habits précieux, & des armes de grande valeur. Il fit préparer un banquet général avec tout l'appareil possible. Sur-tout il y avoit une fontaine de vin, qui se remplissoit par des canaux souterrains; elle contenoit mille boisseaux. Plusieurs milliers de Hoei-he y vencient puiser & boire à discrétion, sans pouvoir en vider la moitié. L'Empereur invita à ce festin tous les Officiers de sa Cour du cinquieme ordre, & au dessus, pour augmenter la fête.

Tous les Chefs des Hoei-he firent unanimement à l'Empereur les représentations suivantes : » Nous sommes nés dans des pays déserts & malheureux. Nous nous sommes soumis à votre sainte clémence. Votre Majesté, souverainement honorable & pareille au Ciel, nous a honorés de charges & de dignités : elle nous a fait la grace de nous mettre au rang de ses peuples. Nous de-

vons donc la regarder comme notre pere & notre mere. Ainſi nous prenons la liberté de la ſupplier de faire ouvrir un grand chemin qui conduiſe dans les pays des Hoei-he & des Tou-kiue, lequel portera le nom de *Chemin*, qui conduit à rendre hommage au ſouverainement honorable & pareil au Ciel, afin que nous ſoyons à perpétuité les ſujets de ſa Dynaſtie «. L'Empereur ordonna auſſi-tôt, que, depuis le pays de la Tartarie, nommé *Fii-ti-tçuen*, ou *la Fontaine de Fii-ti* (Fii-ti eſt une eſpece d'oiſeau), on établit ſoixante-huit poſtes juſqu'au premier pays. Là on conduiſit auſſi-tôt des haras de chevaux, pour les former. On y tint prêts des chairs & des laitages, & on établit des Douanes, où l'on payoit les droits ſur les Zibelines, pour fournir à l'entretien. En même temps, il créa Thou-mi-tou, Généraliſſime, & Tou-tou de Han-hai. Thou-mi-tou ne laiſſa pourtant pas d'uſurper le titre de *Khan*, de ſon autorité privée. Il établit des Officiers à la maniere des Tou-kiue. Il avoit ſix Miniſtres du dehors, & trois du dedans : il avoit à la Chinoiſe des Tou-tou ou Généraux de provinces, des Tçiam-kiun ou Généraux d'armées, des Sé-ma ou Maîtres de la cavalerie.

L'Empereur ordonna de plus, par un Edit, qu'une autre horde du Khien-ki-kin portât le nom de *Ki-lim-tcheou*, dont la juriſdiction reſſortiroit au Tribunal du Tou-tou de Lim-tcheou (ou de la province de Nim-hia); & qu'une autre horde de Pe-ſſii fût nommée *Kiu-yen-tcheou*. Cependant Ou-he, fils du frere aîné de Thou-mi-tou, abuſoit de la femme de Thou-chu-tou. Ce crime l'engagea à tramer une conſ-

piration

piration avec Kiu-lou-mo-ho-ta-kan & Kiu-lo-po. Ils allerent se jeter entre les bras de Tche-pi-khan, dont ils étoient tous deux gendres; ils furent bien reçus. Aussi-tôt Ou-he vint à main armée surprendre Thou-mi-tou durant la nuit, & le tua. Yuen-li-chin, Lieutenant-Général Chinois du Tou-hou d'Yen-gen, envoya des Députés à Ou-he, qui le tromperent en lui promettant qu'il obtiendroit de l'Empereur qu'il fût nommé *Tou-tou des Hoei-he*. Ainsi, ne se défiant de rien, il vint remercier Yuen-li-tchin, qui lui fit couper la tête pour en faire un exemple. L'Empereur craignant que cette sévérité n'effrayât les Hoei-he, & ne les obligeât à se dissiper, envoya le Président de la Cour de la Milice, nommé *Tçoui-kouo-li*, avec la marque de la foi publique, pour les pacifier, & lui ordonna de créer Thou-mi-tou, depuis sa mort, Généralissime de ses gardes, & de lui faire des présens funebres & des sacrifices; enfin, de créer Po-yun son fils, Généralissime des gardes de la gauche & Seigneur des Etats de son pere. Kiu-lo-po vint en personne trouver l'Empereur, qui le retint auprès de lui. Asse-na-ho-lou s'étoit rendu maître par surprise de la Cour du Nord du Grand Khan. Po-jun joignit cinquante mille chevaux des siens, avec Khi-pii-ho-li & autres; il mit Ho-lou en déroute, & reprit la Cour du Nord. Ensuite s'étant joint à Gin-ya-siam, Général des troupes d'Y-li, & autres Commandans Chinois, il défit une seconde fois Ho-lou près des monts Kin-ya (ou Dents d'or, en Chinois). Ce succès le fit nommer Généralissime des Gardes de la droite. Il accompagna l'Empereur Tham-thai-

tçoum dans ſon expédition de la Corée, où il ſervit glorieuſement. Pe-jun mourut, & Pe-li ſon fils lui ſuccéda.

Environ l'an 660, l'Empereur changea le titre du Généraliſſime Chinois des Hoei-he, qui étoit de *Tou-tou de Yen-gen*, en celui de *Tou-tou de Han-hai*. Il borna ſa juriſdiction (au midi) par le déſert de ſable; preſque tous les Barbares du Nord en dépendoient. Pe-li étant mort, eut pour ſucceſſeur ſon fils, nommé *Tou-kiai-li-tchi*. Sous l'Impératrice de Chine Vou-heou, Me-tchue, Empereur des Tou-kiue, étoit au plus haut point de ſa puiſſance. Il s'étoit rendu maître de l'ancien pays des Thie-le, ou bien Hoei-he. Cela obligea les Hoei-he à former une ligue avec les Khi-pii, les Sé-kie & les Hoen, trois hordes de la nation des Thie-le; & de paſſer tous enſemble le déſert, pour venir s'établir dans la Chine entre les villes de la province de Chenſi, qui ſe nomment *Kan-tcheou* & *Leam-tcheou*. La dynaſtie des Tham en tira une excellente cavalerie pour la joindre à ſes armées. Thou-kiai-tchi mourut, & eut pour ſucceſſeur Fou-ti-pou, ſon fils. L'année ſuivante, celui-ci prêta ſecours aux Chinois, pour ſe défaire de Me-tchue, Empereur de Tou-kiue. Après cela, les hordes d'Y-khien-kie-li-ſa, des Thoum-lo, des Sii & autres, vinrent en Chine. L'Empereur leur aſſigna des terres au nord de Ta-vou-kiun; ville militaire. Fou-ti-pou laiſſa, en mourant, l'Empire à Tchin-tçoum ſon fils, qui fut créé Tou-tou. Vam-kiun-tcho, Chinois, qui étoit Tou-tou ou Commandant-général de Leam-tcheou, accuſa calomnieuſement Tchin-tçoum devant l'Empereur, qui

envoya celui-ci en exil, où il mourut, ce qui servit de prétexte à la révolte des Hoei-he. Hou-chu, Prince du sang de Tchin-tçoum & maître de la cavalerie de la cité de Han-hai, se servant à propos de la mauvaise disposition des gens de Vam-kiun-tcho, le fit mettre à mort, & ferma par-là le passage à la Chine dans les royaumes occidentaux, qui étoient sous le commandement du Généralissime Chinois résidant à Ghan-si. Long-temps après, Hou-chu prit la fuite & se retira chez les Tou-kiue, où il mourut; son fils Khou-li-si-lo lui succéda.

Cependant les guerres civiles des Tou-kiue mirent tout en combustion. Khou-li-si-lo prit occasion de ces troubles pour prendre de lui-même le titre de *Che-hou de la gauche*, tandis que Kho-lo-lo prenoit celui de *Che-hou de la droite.* Il se joignit au Passi-mii, & mit avec eux en fuite Ou-sou-khan, Empereur des Tou-kiue. Il surprit après cela les Passi-mii ses alliés, l'an 744, & fit trancher la tête à Kie-thie-y-chi-khan, leur Empereur. Aussi-tôt après, il dépêcha des Ambassadeurs en Chine, pour rendre compte de sa conduite. Il prit en même temps le titre de *Khou-tou-lo-pi-kia-kiue-khan*, & le fils du Ciel le créa Foum-y-vam (c'est-à-dire, en Chinois, Roi qui respecte la justice). Il s'avança vers le Midi, & se mit en possession du pays des Tou-kiue. Il plaça son camp royal entre les monts Ou-te-kien & la riviere de Kouen. Ce camp avoit au sud la ville de Si-tchim, appartenante aux Chinois, dont il étoit éloigné de cent soixante-dix lieues (la ville de Si-tchim & sa province sont ce que la dynastie Chinoise des Han

nommoit *Kao-kiue-sai* ou *les Confins de Kao-kiue*). Au nord, il s'étendoit trente lieues jusqu'à l'entrée des sables. Au reste, Khou-li-fi-lo possédoit tout le pays des neuf familles ou hordes. Ces neuf hordes ou familles étoient, la premiere, Yo-lo-kho; la seconde, Hou-tou-kho; la troisieme, Kiu-love; la quatrieme, Me-kha-sii-khii; la cinquieme, Ave-ti; la sixieme, Kho-ssa ou Kha-ssa; la septieme, Hou-yo-fou; la huitieme, Yo-ve kho (ou Yaf-kha); & la neuvieme, Hi-sie-ve. Yo-lo-cho (ou peut-être Yor-kha), étoit le nom de la famille royale des Hoei-he. Celles des Pou-khou, des Hoen, des Pa-ye-khou, des Thoum-lo, des Sé-kie & des Kii-pii, n'entroient point en rang, à cause de leur égalité entre elles. Khou-li-fi-lo ayant ensuite assujetti les Pa-ssi-mii & les Kho-lo-lo, ces deux hordes étrangeres, jointes aux neuf autres, firent en tout onze familles ou hordes. Il assigna à chacune un Tou-tou pour les commander, qu'il nomma les *Tou-tou des onze hordes.* Dans les combats, il donnoit l'avant-garde aux deux hordes étrangeres.

L'Empereur, par un Edit solennel, créa Khou-li-fi-lo Empereur des Tartares, & lui conféra le titre de *Khou-tou lo-pi-kia-kiue-hoai-gin-khan.* Voici la cérémonie qui s'observa; & elle étoit commune à toutes les créations solennelles de Khan qui se faisoient en Chine. La pompe impériale étoit rangée devant la salle du grand Trône. Le Président du Tribunal des Ministres d'Etat prenoit les Patentes de création sur une table qui étoit dans la salle; il les remettoit au Député, qui devoit les porter en Tartarie. Le Député étant sorti de la cour, qui étoit

devant la salle, montoit en carrosse. Quand il étoit sorti de la porte du mur auguste, c'est-à-dire de l'enceinte extérieure du palais, il quittoit le carrosse pour monter à cheval. La pompe des étendards & des marques de la foi marchoit devant lui en bon ordre. L'année suivante, Khou-li-fi-lo attaqua Pe-mei-khan, Empereur des Tou-kiue, le força & le fit mourir. Il envoya Thun-tchue-lo-ta-khan, Ambassadeur en Chine, annoncer cette victoire. L'Empereur, pour récompense, créa Khou-li-fi-lo Généralissime de ses gardes de la gauche. Ce Khan étendit, par cette mort, les bornes de son Empire, de sorte que vers l'orient il étoit terminé par les Che-ouei Tartares; à l'occident, il alloit jusqu'aux Monts d'or; au midi, il étoit maître du désert. Ainsi il possédoit tout l'ancien pays des Hioum-nou. Khou-li-fi-lo étant mort, Mo-yen-tchue, son fils, lui succéda sous le titre de *Kho-le-khan* (ou peut-être *Khor-khan*). Il étoit brave, violent & excellent Capitaine; il envoyoit tous les ans des Ambassadeurs en Chine.

Après que Tham-sou-tçoum eut pris possession de l'Empire de Chine, celui-là demanda en grace de le pouvoir servir contre Ghan-lo-chan, qui s'étoit révolté. L'Empereur ordonna au Roi de Tun-hoam, qui étoit Roi du second ordre & se nommoit *Tchim-tchin*, de traiter avec lui. Il nomma Pou-kou-hoai-ghen pour conduire le Roi, & pour demander des troupes auxiliaires à Pi-kia-khan (c'est Mo-yen-tchue, Khan des Hoei-he). Ce Khan fut ravi de cette proposition: il adopta sur le champ la sœur cadette de la Kha-toun sa femme, & la donna en mariage à Tchim-chin.

Il dépêcha une ambaſſade à l'Empereur, pour lui demander ſon alliance par mariage. L'Empereur, qui vouloit ſe l'attacher, adopta auſſi-tôt une Princeſſe Tartare, qu'il tenoit captive, & lui donna le titre de *Pi-kia-koum-tchu*, & la lui envoya pour femme. Le Khan en perſonne joignit ſes troupes à celles de Kouo-tçe-y, Commandant-général du ſeptentrion de la province de Chen-ſi. Ils défirent l'armée des Toum-lo ſur les bords du Hoam-ho; après quoi le Khan voulut s'aboucher avec Kouo-tçe-y (le plus grand homme de ce ſiecle-là en tout genre), dans la vallée de Hou-yen. A cet effet, comptant ſur ſes forces, il rangea ſon armée en bataille, & fit conduire Kouo-tçe-y devant ſon grand étendard, qui portoit la tête de loup, & l'obligea à la ſaluer à genoux; après quoi, il le vit & entra en pourparler avec lui. L'Empereur, qui s'étoit avancé, s'arrêta à Poum-yuen. Il reçut là Kholo-tchi, Ambaſſadeur du Khan. Il lui donna place dans les derniers rangs de ſes Grands; ce qui lui fit honte. L'Empereur, qui ne vouloit pas le renvoyer mécontent, l'appela, le fit entrer dans la ſalle, lui parla obligeamment, & le renvoya.

Auſſi-tôt après, le Khan envoya ſaluer l'Empereur par Tholan, un de ſes Généraliſſimes, & autres Officiers, & il donna au Prince héritier de ſes Etats, qui avoit la dignité de *Che-hou*, quatre mille chevaux, avec leſquels il vint demander ſes ordres à l'Empereur. Cela fut cauſe que l'Empereur créa Reine dans les formes la Pi-kia-koum-tchu, & donna le titre de *Tçoum-tchin-khim-khan* à Tchim-chin. Il ajouta encore à ces honneurs la dignité de *Che-hou* pour celui-ci

même. Il lui donna quatre marques de la foi publique, & lui commanda de signifier les ordres impériaux par lui & par ses Che-hou. Il donna ordre au Roi de Koum-pim, de faire alliance de fraternité avec le Prince héritier, fils du Khan. Ce Prince héritier fut ravi de cet honneur : il ordonna à Ta-kan, & autres Commandans, de prendre les devants, & d'aller se rendre à Fou-foum, ville de la province de Chensi, voisine de Si-ghan fou, & de s'y aboucher avec Houo-tçe-y. Celui-ci les traita splendidement pendant trois jours. Le Prince héritier du Khan vouloit prendre congé & se retirer; mais, se ravisant: » L'Empire de Chine, dit-il, est dans un terrible embarras. Je suis venu pour l'aider à dompter les rebelles; oserois-je manquer à l'exécution des ordres de l'Empereur «? Il demeura donc là. Quand les armées furent en marche, l'Empereur (outre les vivres ordinaires) lui faisoit fournir tous les jours vingt bœufs, deux cents moutons & quatre cents boisseaux de riz. Dans la bataille de Hiam-tçii, l'armée du Prince héritier étoit rangée sur le bord de la riviere de Foum. Les rebelles avoient dressé une embuscade de cavalerie à l'armée Impériale, qu'ils surprirent par la gauche. Pou-kou-hoai-ghen donna le signal aux Hoei-he, qui fondirent dessus à toute bride, & défirent l'embuscade. Ensuite venant prendre l'ennemi par le dos, ils se joignirent au corps que commandoit Li-ssé-ye, Vice-Roi & Commandant des garnisons de la Cour du nord-ouest dans la Tartarie, & mettant ainsi les rebelles entre deux attaques, ceux-ci furent défaits entiérement. De là on s'avança vers Si-ghan-fou, premiere capitale de l'Empire. Pou-

kou-hoai-ghen, se mettant à la tête des Hoei-he, des Barbares du sud, & des Ta-che, c'est-à-dire, des Arabes, fit le tour de la ville, & rabattant au sud, alla camper sur les bords de la riviere de Tçan, d'où il s'avança vers l'orient.

Etant arrivé à l'occident de la ville de Chen, il livra bataille aux rebelles auprès de Sin-tien. Au commencement, lorsque les Hoei-he furent arrivés à la ville de Hiu-ouo, de la province de Chansi, le Prince héritier envoya un de ses Généraux, nommé *Po-chi-tou-po-si-lo*, avec ordre de côtoyer les montagnes du sud en allant vers l'orient, & d'exterminer les rebelles qui s'étoient retirés dans les vallées, où ils se tenoient en embuscade. En effet, le Général les surprit au nord du mont Ym-chan, & les extermina. Houo-tce-y, avec d'autres Généraux, donnoit bataille aux rebelles; son armée plioit: les Hoei-he s'en étant apperçus de loin, passerent la montagne qui étoit à l'occident, & vinrent au secours en toute diligence; ils prirent l'ennemi à dos. Les rebelles, qui furent obligés de faire volte-face, se troublerent, & peu de temps après, s'enfuirent en désordre. Ils furent poursuivis pendant plusieurs lieues. On ne sauroit dire le nombre des hommes & des chevaux qui s'écraserent les uns les autres dans cette fuite; les tas d'armes que l'on ramassa ressembloient à des collines. Yen-tchouam contraignit Ghan-khim-su, Chef des rebelles, d'abandonner la Cour de l'orient ou la seconde ville Impériale, qui étoit alors Ho-nan-fou, & de passer le Hoam-ho, pour se retirer vers le septentrion. Alors les Hoei-he étant entrés dans la ville, ils

la pillerent durant trois jours ; ils viderent tous les magasins & les trésors, étant excités par des Chinois perfides, & le Roi de Houm-pim ne put jamais les en empêcher. Il fallut même, pour faire cesser ce pillage, que les anciens fissent un présent de dix mille pieces de soie aux Hoei-he.

Après cela, le Prince Che-hou (c'est l'héritier du Khan) vint à la Cour trouver l'Empereur, qui envoya ses Grands pour le recevoir. L'Empereur étant assis sur son trône, fit appeler le Prince Che-hou, & le fit entrer dans la salle. Il fit asseoir ses Officiers dehors, & fit distribuer à chacun des pieces de taffetas, de brocard, de broderie, & des armes. Le Prince Che-hou, frappant la terre avec le front, dit : » Je laisserai mes troupes campées à Cha-yuen, & je vais préparer une nouvelle cavalerie pour venir reprendre Fan-yam, & achever par-là la destruction des rebelles. Vous, Prince, & vos gens, dit l'Empereur, vous n'avez épargné ni votre fidélité, ni votre courage à mon service, & vous avez fait réussir cette grande affaire ; c'est votre gloire «. Il avança le Prince Che-hou en charges & en dignités : il lui donna la charge de Président de la Cour des Ediles, & le créa *Tchoum-y-vam* (c'est-à-dire, en Chinois, *fidele & juste Roi*). Il lui assigna pour pension annuelle vingt mille pieces de taffetas, & lui ordonna d'aller à So-fam-kiun (peut-être à l'armée qui étoit dans le So-fam) où il recevroit cela.

L'an 758, l'Ambassadeur des Hoei-he, nommé *Tho-yen-apo*, se trouva à la Cour avec Ko-tchi

& autres Chefs des Arabes aux habits noirs. Ils devoient être introduits à l'audience ; il y eut une dispute entre eux pour le pas. Les Maîtres des cérémonies les firent entrer en même temps par des portes différentes & également honorables. Le Khan des Hoei-he envoya une autre ambassade, pour demander l'alliance de l'Empereur par mariage : l'Empereur y consentit, & lui destina pour femme une des plus jeunes de ses filles, qui étoit Houm-tchu de Nim-okue, & en même temps il créa Mo-yen-tchue Empereur, sous le titre d'*Ym-vou-ouei-yuen-pi-kia-khan.* Il ordonna à Yu, Roi du second ordre & de la ville de Han-tchoum, de faire la fonction de Premier Président de la Cour des Inquisiteurs, pour servir de Député à la création qui se feroit sur les lieux. Il assigna à Yu pour Député en second lieu, un Prince de son sang, qui feroit la fonction de second Président de la même Cour, & serviroit de Maître des cérémonies. Fei-mien, Assesseur de la Cour des Ministres d'Etat, fut chargé de conduire la Houm-tchu jusqu'aux confins de la Chine. L'Empereur fit un festin d'adieu à la Houm-tchu, & pour cela il se transporta à Hien-yam. Il la consola, & l'exhorta à s'acquitter de ses devoirs à l'égard de son mari. La Houm-tchu fondant en larmes, » l'Empire, dit-elle, est dans une étrange confusion ; la mort me fera agréable, si elle peut remédier à ce mal «.

Yu étant arrivé au camp du Prince barbare, il le trouva assis dans sa tente, le bonnet barbare en tête, & revêtu d'une robe rouge : il avoit une Cour & une pompe superbe. Il fit

arrêter Yu devant sa tente, & lui fit demander à quel degré de consanguinité il étoit uni avec le céleste Khan. » Je suis son oncle «, répondit Yu. Pour lors, l'Eunuque Lei-lim-tçun avoit le pas au dessus du Prince Yu. Le Khan envoya demander » quel est donc celui qui prend le pas au dessus de lui «. » C'est un Officier du dedans, repartit Yu «. » Les Eunuques, dit le Khan, sont des esclaves; oses-tu donc prendre le pas devant le Prince « ? L'Eunuque se retira au plus vîte, & prit le pas après le Prince. Alors on introduisit Yu dans la tente. Yu ne salua point le Khan à genoux. » Le devoir ne permet pas, dit le Khan, que l'on paroisse devant un Roi sans le saluer à genoux «. » Le Fils du Ciel, repartit Yu, ayant égard aux services que vous lui avez rendus, vous marque son affection en vous envoyant sa fille bien aimée. Depuis que la Chine donne de ses Infantes en mariage aux Barbares, elle ne leur a jamais envoyé que des Princesses adoptées à cette fin : aujourd'hui celle que je vous présente est la propre fille de l'Empereur; sa vertu répond à sa beauté, & elle vient vous trouver de mille lieues loin. Vous devenez par-là le gendre de l'Empereur; il falloit donc la recevoir avec l'honneur qui est dû à une si haute Princesse : au contraire, vous vous tenez négligemment assis. Est-ce ainsi qu'on reçoit les ordres de l'Empereur « ? Le Khan demeura confus, & se levant, il reçut avec respect l'Edit de l'Empereur. Ensuite s'étant mis à genoux, & ayant frappé la terre avec le front plusieurs fois, il reçut les patentes de sa création.

Le jour suivant, il conféra le titre de *Kha-*

toun à la Koum-tchu de Nim-koue. Il fit distribuer à tous ses Officiers les présens que le Prince Yu lui avoit apportés de la part de l'Empereur. Il fit accompagner Yu, à son retour, par une ambassade qui vint offrir à l'Empereur cinq cents chevaux, des fourrures de zibelines, des tapis, & autres choses semblables. En même temps il envoya Khou-tchue-the-le, son fils, Ti-té, un de ses Ministres d'Etat, & plusieurs autres Commandans, avec trois mille chevaux, au secours de l'Empereur de Chine. L'Empereur donna le commandement de cette cavalerie à Pou-kou-hoai-ghen. De plus, le Khan envoya un de ses principaux Généraux, Khotçiam-kiun, avec trois des filles du Khan, remercier l'Empereur de l'honneur de son alliance, & lui annoncer en même temps la victoire signalée qu'il avoit remportée sur les Khien-kouen. L'année suivante, Khou-tchue-the-le (cela veut dire *le Prince Khou-tchue*) & avec lui neuf Généraux Chinois, combattirent l'ennemi auprès de Siam-tcheou; l'armée Impériale fut entiérement défaite. Ti-té & les autres Commandans Hoei-he se réfugierent dans la Cour. L'Empereur les consola, & leur fit de gros présens; après quoi ils s'en retournerent. Aussi-tôt après, le Khan mourut.

Les Hoei-he vouloient que la Koum-tchu de Nim-koue, en qualité de Kha-toun, se défit elle-même pour suivre son mari; elle s'en défendit. » La coutume de la Chine, dit-elle, est que quand le mari vient à mourir, la femme le pleure soir & matin, & elle en porte le deuil pendant trois ans. Le Prince défunt ne m'a

recherchée de mille lieues loin en mariage, que par l'estime qu'il faisoit de la Chine : je ne dois donc pas suivre votre coutume, mais celle de la Chine «. Les Hoei-he, persuadés par ce discours, la laisserent vivre. Cependant elle se fit des incisions au visage, & pleura à leur maniere. Ensuite, comme elle n'avoit point eu d'enfans, on lui permit de revenir en Chine. Celui des enfans du feu Khan qui avoit été désigné héritier, avoit été mis à mort pour crime, c'est pourquoi Y-ti khien, son second fils, lui succéda, & prit le titre de *Meou-yu-khan*. Il avoit épousé la fille de Pou-kou-hoai-ghen. Auparavant, lorsque Meou-yu-khan étoit tout à fait jeune, il avoit demandé en mariage à l'Empereur une Princesse de son sang, & l'avoit obtenue ; il la créa *Kha-toun*. L'année suivante, il envoya en ambassade un des grands Officiers de sa Cour, Kiu-lo-mo-ho-ta-kan, accompagné de plusieurs autres, pour demander des nouvelles de la santé de la Koum-tchu de Nim-koue, femme de son pere. L'Empereur permit aux Ambassadeurs de la voir, & d'en avoir audience.

L'Empereur Tham-thai-tçoum, qui venoit de succéder à l'Empereur Tham-sou-tçoum, voyant que le rebelle Se-tchao-yi étoit encore en armes, voulut rompre le nœud de l'alliance que la Chine avoit contractée avec les Hoei-he. Il dépêcha vers eux l'Eunuque Leou-tçim-tan, pour leur demander du secours. Lorsque Leou-tçim-tan arriva, il les trouva prévenus de faux bruits que Se-tchao-yi avoit fait semer parmi eux à dessein. » Les morts des Empereurs de la dynastie

des Tham, leur faisoit-il dire, sont survenues les unes sur les autres; il n'y a plus d'Empereur, & tout est en trouble. Si vous voulez venir vous rendre maîtres des trésors de l'Empire, vous y trouverez des richesses immenses «. Aussi-tôt après avoir reçu cette nouvelle, le Khan partit, & s'avança vers le midi. Leou-tçim-tan arriva à son camp dans la huitieme lune de l'an 762, & présenta au Khan l'Edit impérial. Le Khan l'ayant appelé dans sa tente, » Le bruit court, dit-il, que l'Empire des Tham est éteint; comment donc peut-il en venir des Ambassadeurs «? Leou-tçim-tan lui expliqua la chose. » Quoique l'Empereur Tham-sou-tçoum ait abandonné le monde, le Roi de Kouam-pim a pris possession de l'Empire; il est semblable au feu Empereur, en charité, en sainteté, en habileté extraordinaire, & en bravoure. C'est lui qui, avec le Prince Che-hou, recouvra les deux villes Impériales dont les rebelles étoient les maîtres, & défit entiérement Ghan-khim-su. Les Khan des Hoei-he sont accoutumés à recevoir ses bienfaits. Joignez à cela les présens de soieries que les Empereurs font tous les ans aux Hoei-he; pouvez-vous oublier tout cela «?

L'armée des Hoei-he avoit déjà passé les trois villes. Ils remarquerent que les villes étoient désertes, les terres incultes, & les tours des signaux sans gardes; cela leur fit marquer du mépris pour la Chine. Aussi-tôt le Khan envoya un détachement se saisir des arsenaux, magasins & trésors de Tchen-yu-fou (ou de la ville de Tchen-yu). Il se servoit de paroles insolentes

à l'égard de Leou-tçim-tan. Celui-ci donna secrétement avis à l'Empereur que le Khan marchoit contre la Chine avec une armée de cent mille Hoei-he. L'Empereur en fut effrayé : il envoya Yo-tçe-gham, Intendant d'un palais, au devant d'eux, sous prétexte de les recevoir, mais en effet pour les observer. Celui-ci trouva l'armée à Ta-yuen, capitale de la province de Chansi; il en prit secrétement le compte. Cependant le Khan prenant un détachement de quatre mille hommes des plus jeunes & des plus foibles, & plus de dix mille chevaux, s'avança avec la Kha-toun, fille de Pou-kou-hoai-ghen, pour venir trouver l'Empereur. Celui-ci députa Pou-kou-hoai-ghen vers eux. Après l'abouchement, le Khan prit le parti de supplier l'Empereur de recevoir le secours qu'il amenoit contre les rebelles. Cependant les Hoei-he vouloient passer le col de Pou-kouan pour venir à Cha-yuen, & prendre leur route vers l'orient. Yo-tçe-gham leur dit : » Depuis la révolte des rebelles, toutes les villes de ces quartiers-là ont été ravagées, & manquent de tout; vous ne pourrez y subsister. De plus, l'ennemi occupe la ville Impériale de l'orient. Si vous prenez votre route par le passage de Tçim-him, & que vous passiez par les villes de Him, de Lo, de Ouei & de Hoai, vous vous rendrez maîtres, en chemin faisant, des trésors & des magasins des rebelles; après quoi vous arriverez aussi-tôt à la Cour orientale; voilà le premier & le meilleur expédient «. Ils n'en voulurent rien faire. » Après cet expédient, continua Yo-tçe-gham, le plus sûr est de tirer droit à Hoai-khim-fou,

en côtoyant les monts Thai-ham, & de vous assurer de la ville de Ho-yam. Vous tiendrez de cette façon les rebelles par la gorge «. Ils refuserent encore ce parti. » Voici un troisieme moyen, dit encore Yo-tçe-gham, & qui est le moins bon; c'est de consumer les vivres de Ta-yuen, ensuite d'aller droit à Chen (ville), & de prendre avec vous les troupes qui sont dans les villes de Tçé, de Lou, de Hoai & de Tchim (deux villes de la province de Honan) «. Les Hoei-he accepterent ce dernier parti.

L'Empereur, par un Edit solennel, nomma le Roi d'Youm Généralissime de toutes les troupes de l'Empire. Il fit Yo-tçe-gham second Président de la Cour des Inquisiteurs, & en même temps un des Lieutenans Généraux du Roi d'Youm. Le second de ses Lieutenans fut Ouei-kiu, Général des Gardes du Corps. Ouei-chao-hoa, Officier de la Cour des Ministres, fut fait Prévôt de l'armée du Généralissime. Li-tçin, second Président de la Cour des Inquisiteurs, fut créé Maître de la cavalerie des camps volans. Ils allerent tous se joindre aux Hoei-he vers l'Orient. Le Prince Généralissime reçut ordre d'aller assembler à Chen-tcheou (ville) tous les Vice-Empereurs de Chine. Dans ce temps-là, le Khan étoit campé au nord de Chen-tcheou. Le Prince Généralissime l'alla saluer: le Khan lui reprocha qu'il ne le faisoit pas avec assez de soumission. Yo-tçe-gham répondit: » Le Prince Généralissime est petit-fils légitime d'Empereur; les cercueils où sont les corps de son pere & de sa mere ne sont pas encore enterrés:

enterrés : les loix du devoir ne lui permettent pas de faire la cérémonie que vous demandez «. Les Hoei-he repartirent : » Notre Khan est le frere cadet de l'Empereur, ainsi il doit tenir lieu d'oncle paternel au Prince Généralissime «. Le Khan & les Hoei-he jugerent que le Prince Généralissime ne plieroit pas ; ainsi ils traînerent Yo-tçe-gham, Ouei-chao-hoa & Ouei-kiu, & les fouetterent cruellement ; en sorte que Ouei-chao-hoa & Ouei-kiu en moururent la nuit suivante.

Le Prince Généralissime étant retourné à son camp, les Chinois vouloient faire main-basse sur les Hoei-he, pour venger un si sanglant affront. Le Prince les arrêta, en leur remontrant que les rebelles n'étoient pas encore entiérement domptés. Il donna donc l'avant-garde de l'armée à commander à Pou-kou-hoai ghen & au Cha de la gauche des Barbares. Se-tchao-yi avoit envoyé des espions pour semer le trouble. Le Cha de la droite les fit prendre, & les envoya à l'Empereur. Il livra bataille avec tous ses Officiers aux rebelles sur le bord de la riviere de Houm, & les mit en fuite. Il s'avança vers la Cour de l'Orient, & la reprit. Le Khan envoya Pa-ho-na féliciter le Fils du Ciel de cet heureux succès, & présenta les étendards & les dépouilles de Se-tchao-y. Le Prince Généralissime s'en retourna à Lim-pao. Le Khan campa à Ho-yam, où il demeura trois mois ; il fit de grands dégâts dans les pays d'alentour. Pou-kou-yam se mettant à la tête des Hoei-he, poursuivit Se-tchao-y. Pendant deux cents lieues de chemin, ce ne fut que combats & que

carnage. A la fin il coupa la tête à Se-tchao-y, & la fit expoſer, & donna ainſi la paix à la partie de la Chine qui eſt au ſeptentrion du Hoam-ho. Pou-kou-hoai-ghen prit ſa route par la ville de Siam-tcheou, le long des montagnes du midi, & ayant paſſé le col du Kouan-keou, il retourna à ſon camp. Le Khan traverſa les territoires de Tçee-tcheou & de Lou-tcheou-fou, villes de la province de Chanſi, & vint à Ta-yuen, capitale de la même province, s'aboucher avec Pou-kou-hoai-ghen; après quoi il ſortit de là Chine, & s'en alla.

Lorſque les Hoei-he ſe furent rendus maîtres de Honan-fou (Cour de l'Orient), ils pillerent tout. Preſque tout le peuple ſe retira dans deux temples dédiés au Fo, pour éviter leur fureur : les Hoei-he irrités mirent le feu aux temples, & firent paſſer plus de dix mille de ceux qui s'y étoient retirés, par le tranchant du ſabre. Cela les rendit inſolens, juſqu'au point de charger d'injures les Officiers des villes, & à mettre la main ſur eux. Ils en vinrent même juſqu'à forcer un Tribunal de la Cour d'Orient. Dans ce temps-là, Kouo-ym-y exerçoit la charge de Vice-Empereur dans cette ville. Il ſe joignit à Yu-tchao-ghen & aux troupes de So-fam-kiun (de la ville militaire de So-fam, ou bien des troupes de So-fam); & voyant les cruautés qu'exerçoient les Hoei-he, il pilla de ſon côté tout le pays qui eſt entre les villes d'Yu & de Tchim; il ne reſta pas une maiſon ſur pied. Les habitans furent obligés de ſe faire des habits de vieux papiers. Enfin les vainqueurs ſe montrerent plus cruels que les rebelles-mêmes.

L'Empereur songea à Ouei-chao-hoa, & aux autres que les Hoei-he avoient fait mourir. Il honora Ouei-chao-hoa d'une nouvelle dignité, aussi bien qu'Ouei-kiu ; il conféra à un des enfans de chacun, un Mandarinat du sixieme ordre. Après cela, il donna un nouveau titre au Khan, qui fut celui de *Kie-thou-tem-li-khou-tchue-mii-chi-ho-kiu-lo-ym-y-kien-koum-pi-kia-khan :* à la Kha-toun, il donna celui de *So-me-kouam-tçin-hi-hoa-pi-kia-kha-toun:* Il envoya un Gentilhomme de la Chambre, Commandant des Gardes à cheval, nommé *Vam-y*, au camp royal du Khan, pour le créer *Khan* sur les lieux. Il assigna au Khan & à ses Ministres d'Etat le revenu de vingt mille familles Chinoises. Pareillement il créa le Cha de la gauche *Hioum-so-uam* (c'est-à-dire, *Roi le plus brave du Septentrion*), & donna à celui de la droite le titre de *Nien-so-uam* (c'est-à-dire en Chinois *Roi pacificateur du Septentrion*). Il conféra à Hou-lo, qui étoit *Toutou* (c'est-à-dire en Chinois *Général des troupes d'une province*) la dignité de *Hin-ho-vam* ou *Roi de Hin-ho*) & à Pa-lan, qui étoit *Tçiam-kiun* (c'est-à-dire en Chinois *Général d'armée*) le titre de *Tçim-mo-vam* (ou de *Roi pacificateur du Désert*). Il créa de plus les dix Toutou des Hoei-he *Ducs*.

L'an 765, Pou-kou-hoai-gh[illegible] se révolta : il attira par fraude les Hoei-he, & les Tou-fan (c'est-à-dire les Tybethains) en Chine, pour y faire ravage ; il mourut aussi-tôt après. Ces deux peuples barbares se disputoient le pas l'un à l'autre. Les Hoei-he, outrés de cela, envoyerent secrétement quelques-uns de leurs Chefs à

Him-yam, pour traiter avec Houo-tçe-y, & lui demander en grace qu'il voulût bien les recevoir à son service. Houo-tçe-y ménagea cette occasion favorable : il se transporta aussi-tôt avec ses principaux Officiers au camp des Hoei-he. Les Hoei-he dirent tous qu'ils avoient envie de le voir. Houo-tçe-y sortit hors la porte de son camp. Les Hoei-he, pour le bien connoître, le prierent de quitter sa cuirasse & son casque. Houo-tçe-y changea d'habit. Quand il parut, les Commandans des Hoei-he se regardant l'un l'autre : » C'est véritablement lui-même «, disoient-ils entre eux. Alors Kouo-tçe-y avoit à ses côtés Ly-kouam-tçin & Lou-sse-koum, armés de toutes pieces, & montés sur des chevaux bardés. Kouo-tçe-y les montrant aux Hoei-he : » Celui-ci, leur dit-il, est le Vice-Empereur du septentrion de la riviere d'Ouei ; & cet autre, l'Intendant de la conduite des vivres de l'armée de So-fam. Aussi-tôt que les Chefs des Hoei-he eurent reconnu que c'étoit certainement Kouo-tçe-y, ils descendirent de cheval, & se prosternant en terre, ils le saluerent tous en frappant plusieurs fois la terre avec le front. Kouo-tçe-y, de son côté, mit pied à terre, & les alla trouver. Il fut aussi-tôt investi de plusieurs centaines de ces Barbares, qui accoururent pour le voir. La troupe, qui accompagnoit Kouo-tçe-y, s'avança aussi pour le suivre ; mais Kouo-tçe-y, qui voulut montrer la confiance qu'il avoit en ces Barbares, lui fit signe de se retirer.

Il fit aussi-tôt servir un festin, & but avec eux : il leur donna trois mille pieces de soie, propres à faire des turbans. Il appela Hou-lo, frere cadet

du Khan, & plusieurs autres, leur prit les mains, & se plaignit d'eux en ces termes : » L'Empereur ayant égard à vos services, vous en a récompensés au delà de vos espérances ; qu'avez-vous donc à vous plaindre, pour être ainsi entrés dans ses Etats ? Je pourrois présentement vous attaquer, & vous seriez obligés de vous rendre ; mais j'ai mieux aimé entrer seul dans votre camp, & me remettre à votre bonne foi. Si vous m'ôtez la vie, mes troupes sont en état de me venger «. Ce discours effraya les Chefs des Hoei-he, & leur fit admirer la générosité de Kouo-tçe-y. » Pou-kou-hoai-ghen, répondirent-ils, nous a trompés : il nous a fait entendre que l'Empereur s'étoit réfugié dans la partie méridionale de la Chine, & que votre Excellence avoit été dépouillée de ses charges & dignités ; c'est-là ce qui nous a fait venir ; mais, puisque l'Empereur est dans sa Cour, & que votre Excellence jouit d'une parfaite santé, nous nous offrons de tourner nos armes contre les Tybethains, pour marquer notre reconnoissance au céleste Khan. Nous supplions seulement qu'on donne la vie au fils du rebelle Pou-kou-hoai-ghên, parce qu'il est frere cadet de notre Kha-toun «.

Alors Kouo-tçe-y prit le verre en main. Hou-lo le pria de jurer avant que de boire. Kouo-tçe-y le fit en cette sorte : » Que le fils du Ciel de la dynastie des Tham vive dix mille ans ; que le Khan des Hoei-he vive aussi dix mille ans ; que les Ministres & les Généraux des deux Empires jouissent du même bonheur. Si quelqu'un viole la foi des traités que nous faisons, que sa personne meure dans les batailles, & que sa fa-

mille soit exterminée ! Le Ministre des Barbares, nommé *Mou-thou-ho-ta-kan-tun*, & les autres, entendant la formule du serment, perdirent cœur. Quand ce fut à leur tour de boire & de jurer : » Nous n'avons rien à changer au serment que votre Excellence vient de faire, dirent-ils. Les Barbares, avant de partir, avoient consulté deux de leurs Prêtres ou Devins. » Cette expédition, avoient-ils répondu, se passera sans combattre ; mais vous verrez un grand homme, & vous vous en retournerez «. Après le serment fait, ils firent attention à la prédiction des Devins, & s'entre-regardant en riant : » Les Devins ne nous ont pas trompés «, disoient-ils. Pe-yuen-kouam, Commandant de l'avant-garde de l'armée de So-fam, alla se joindre aux Hoei-he à Lim-thai (ville). Il tomba une grosse neige, accompagnée d'un brouillard épais qui déroboit la clarté du jour. Les Tou-fan (c'est-à-dire, les Tybethains) fermerent la porte de leur camp, se croyant en sûreté par un temps si fâcheux. Pe-yuen-kouam vint tout à coup fondre sur eux à toute bride. Il en passa cinquante mille au fil de l'épée, & en prit dix mille : il leur enleva tous leurs chameaux, leurs chevaux, leurs bœufs & leurs moutons ; il délivra cinq mille familles de Chinois, qu'ils tenoient captifs. Pou-kou-mim-tchin vint se rendre à Kouo-tçe-y.

Après cette victoire, Ho-lo-lou, qui étoit Tou-tou, vint avec plusieurs autres Officiers Hoei-he & deux cents personnes, visiter l'Empereur, lequel leur fit des dons inestimables. Kouo-tçe-y vint pareillement trouver l'Empereur, & lui présenta Pou-kou-mim-tchin. Celui-ci étoit

le fils du frere aîné de Pou-kou-hoai-ghen; c'étoit un grand Capitaine. L'an 768, la Khatoun, surnommée *Kouam-tçin*, fille de Poukou-hoai-ghen & femme du Khan des Hoei-he, mourut. L'Empereur députa Siao-hin, Capitaine de ses Gardes à cheval & Gentilhomme de la Chambre, pour aller faire des complimens de condoléance au Khan, & sacrifier à la Khatoun défunte. L'année suivante, l'Empereur créa la plus jeune des filles de Pou-kou-hoai-ghen Infante ou Koum-tchu de Tçoum-hoei, & conséquemment l'adopta, & la lui envoya pour femme à la place de sa sœur morte. Li-han, Assesseur de la Cour de la Milice, fut envoyé avec la marque de la foi publique, pour la créer Khatoun sur les lieux. L'Empereur y joignit un présent de vingt mille pieces de soie. Dans ce temps-là, les trésors de l'Empire étoient épuisés. L'Empereur taxa les Seigneurs & les Grands de l'Empire, à fournir des mulets & des chameaux pour le voyage. Les Ministres d'Etat firent un festin d'adieu à la Koum-tchu, sur le pont nommé *Tchoum-ouei-kiao*. Les Hoei-he, qui étoient restés à la Cour, enlevoient les femmes dans les marchés publics. Ils eurent l'audace de forcer la porte d'un palais. On fut contraint de fermer les portes du mur auguste, ou de l'enceinte extérieure du palais impérial. L'Empereur envoya Leou-tçim-tan pour les appaiser : ils recommencerent bientôt leurs violences dans les marchés; ils eurent même l'audace d'enlever les chevaux de Chao-yue, Gouverneur de Tcham-ghan (ou de Si-ghan-fou, capitale de l'Empire), sans que les Officiers Chinois osassent leur rien dire.

Depuis l'an 758, les services qu'ils avoient rendus à l'Empire, les rendirent encore plus insolens. Quand ils amenoient des chevaux à vendre, ils exigeoient quarante pieces de taffetas pour chaque tête. Ils en amenoient par an plusieurs dixaines de milliers à ce prix. Les Ambassadeurs qui les conduisoient, se suivoient les uns les autres. On gardoit ces chevaux dans le tribunal des Ambassadeurs; c'étoient des rosses incapables de servir. L'Empereur les accabloit de présens, espérant par-là leur faire honte; mais ils ignoroient ce que c'est que la honte. Ils amenerent ensuite dix mille chevaux pour les vendre. L'Empereur ne put plus souffrir leur importunité, & le peuple se chargea d'en payer six mille. L'an 775, les Hoei-he couvroient les grands chemins de morts. Le Gouverneur de la ville Impériale, nommé *Likan*, fit arrêter les assassins; l'Empereur leur fit grace, & défendit qu'on informât contre eux. Un Hoei-he assassina un homme dans le marché de l'Orient. On le lia & on le conduisoit en prison, lorsque les Commandans de sa brigade le vinrent enlever. Ils forcerent la prison, donnerent la liberté aux prisonniers, & tuerent les geoliers. Les habitans de la capitale ne pouvoient plus souffrir leurs vexations.

L'an 778, les Hoei-he surprirent la ville de Tchin-vou: ils assiégerent Toum-him; de là ils se répandirent dans la jurisdiction de Ta-yuen, & pillerent toute la contrée. Le Vice-Empereur de la province, nommé *Pao-fam*, les attaqua à Yam-kio; il fut entiérement défait, & perdit dix mille hommes. Le Tou-tou de Tai-tcheou, nommé *Tcham-khouan-chim*, leur livra bataille

dans la ville d'Yam-hou-khou; ils furent défaits à leur tour & se retirerent. Tham-te-tçoum ne fut pas plus tôt parvenu à l'Empire, qu'il députa un Eunuque, pour donner avis au Khan des Hoei-he de la mort de son prédécesseur, & pour ratifier les traités précédens. Dans ce temps-là, les Barbares des neuf familles exhorterent leur Khan à venir fondre sur la Chine. Le Khan prit la résolution de marcher contre la Chine avec toutes ses armées; ainsi, quand il vit l'Eunuque Ambassadeur, il n'en fit aucun cas.

Le Ministre du Khan, nommé *Tun-mo-ho-ta-kan*, lui représenta ce qui suit: » La Chine est un grand Empire; elle ne nous a fait aucun tort. Quand nous y entrâmes la derniere fois, nous en ramenâmes plusieurs dixaines de milliers de moutons & de chevaux. Nonobstant cela, à peine étions-nous de retour en notre pays, que nous manquions de tout. Présentement que nous faisons marcher tout notre Etat pour aller porter si loin la guerre, si la victoire nous abandonne, où nous retirerons-nous « ? Le Khan rejeta cet avis. Tun-mo-ho-ta-kan s'en offensa, & prenant les armes, il attaqua le Khan & le tua. Il extermina pareillement tous ceux de sa faction, avec les principaux des neuf familles, c'est-à-dire, près de neuf mille personnes de marque. Aussi-tôt après il se fit proclamer Khan, sous le titre de *Ho-tou-thou-lo-pi-kia-khan*. Il envoya à l'Empereur un de ses Ta-kan, nommé *Tcham-kien-tha*, avec des Ambassadeurs. L'Empereur (Tham-te-tçoum) fit un Edit solennel, l'an 780, par lequel il députa Yuen-hieou, Gouverneur en second de la ville Impériale, pour aller créer le

Ta-kan, appelé *Tun-mo-ho*, & lui conférer le titre de *Vou-y-tchim-koum-khan*, c'est-à-dire en Chinois, *belliqueux, juste, & qui a réussi dans ses desseins.* Lorsque les Hoei-he venoient en Chine, ils étoient mêlés avec les Barbares des neuf familles. De là vient que plusieurs de ces derniers se trouvoient à la Cour, où ils s'étoient établis. Ils montoient à environ mille; ils avoient acheté quantité de maisons & de terres. Il arriva que leurs Chefs, savoir, Thou-thoum, Y-mii-chi, le grand & le petit Mei-lo, & autres, prirent la résolution de s'en retourner dans leurs pays. Ils plierent leur bagage, & le chargerent sur leurs chameaux.

Le chemin les conduisit à Tchim-vou, ville où ils s'arrêterent durant trois mois : ils y faisoient une dépense énorme, que les Officiers du lieu étoient obligés de leur fournir. Tcham-khouam-chim, Gouverneur de cette ville militaire, les fit observer. Il découvrit que les charges des chameaux étoient pleines de femmes Chinoises : il ordonna aux Mandarins des postes de visiter les balles, en les perçant avec des broches de fer, faites à ce dessein. La fraude fut découverte par ce moyen. En même temps, ceux-là apprirent que Tun-mo-ho, qui venoit d'être proclamé Khan, avoit fait main basse sur plusieurs des Barbares des neuf familles. La crainte les empêchoit de s'en retourner; de sorte que la plupart se débandoient & prenoient la fuite. Thou-thoum les faisoit garder avec une sévérité extrême, de façon qu'ils vinrent tous s'adresser à Tcham-khouam-chim, & le prier de faire tuer tous les Hoei-he; il le leur promit.

Auſſi-tôt il écrivit à l'Empereur en ces termes: » Les Hoei-he d'eux-mêmes n'ont aucune puiſſance ; ils doivent leur agrandiſſement aux neuf familles barbares. Préſentement leur Empire eſt en trouble ; ils ſe font une rude guerre les uns aux autres. C'eſt le naturel des Barbares, ils marchent où le gain les appelle ; ils s'uniſſent quand il y a du butin à faire. Si le gain & le butin manquent, & qu'ils tombent dans le trouble, ils ne peuvent ſe relever. Que ſi, au lieu de ſe ſervir de cette conjoncture, la Chine continue à leur envoyer leurs Tartares & à leur faire des préſens, ne ſera-ce pas, comme l'on dit, prêter des armes aux bandits, & leur fournir des vivres «? Après cela, il donna ordre à un Lieutenant de compagnie de chercher querelle à Thoum-thoum. Celui-ci ne manqua pas d'entrer en colere : il fit arrêter le Lieutenant, & ordonna qu'on le fouettât rudement. Auſſi-tôt Tcham-khouam-chim fait prendre les armes à ſes ſoldats : il attaque Thou-thoum, & le fait tuer avec tous ſes Hoei-he & les Barbares. Il ſe ſaiſit à l'inſtant de quelques milliers de chameaux & de chevaux qui portoient leur bagage, & de cent mille pieces de ſoie, dont ils étoient chargés : après cela, il rendit compte à l'Empereur de cette action en ces termes ; » Les Hoei-he s'étoient nommé un Général dans le deſſein de ſe rendre maîtres de Tchin-vou. Le Gouverneur de cette ville à peine a-t-il pu les prévenir & les châtier. Il renvoya les filles qu'ils avoient enlevées.

L'Empereur rappela Tcham-khouam-chim, & mit Poum-lim-fam à ſa place. Il dépêcha pareillement un Eunuque vers le Khan, qui ac-

compagna Lu-ta-kan, Ambaſſadeur du Khan, pour lui raconter ce qui s'étoit paſſé. Enſuite voulant ſe ſervir de cette occaſion pour rompre avec les Hoei-he, il envoya ordre à Yuen-hieou (c'eſt le nom de l'Eunuque député) de s'arrêter à Ta-yuen juſqu'à nouvel ordre. L'année ſuivante, l'Eunuque reçut ordre de continuer ſon voyage, & fit conduire au camp royal le corps de Thou-thoum & de trois autres. Thou-thoum étoit oncle paternel du Khan. Celui-ci ayant appris l'arrivée d'Yuen-hieou, ordonna à ſes Grands de préparer des carroſſes & des chevaux, & d'aller au devant de lui. Le grand Miniſtre du Khan (il ſe nommoit *Kie-kan-kia-ſſè*) ſe tenant négligemment aſſis, demanda en colere à Yuen-hieou & à ceux de ſa ſuite, de quelle maniere Thou-thoum avoit été tué. Il y a eu un combat entre lui & Tcham-khouam-chim, répondit Yuen-hieou, où il eſt mort; cela ne s'eſt point fait par ordre du fils du Ciel. » Vous, Ambaſſadeurs (& les vôtres), repartit le Miniſtre, vous avez tous mérité la mort; pourquoi votre Empereur ne vous l'a-t-il pas fait donner? & pourquoi veut-il emprunter nos ſabres pour vous faire mourir «? Il demeura long-temps penſif, enſuite il ſe retira. Yuen-hieou & les ſiens furent en très-grand danger de perdre la vie. On les retint cinquante jours, ſans qu'ils puſſent avoir audience du Khan, qui ſe contenta de leur faire dire ces paroles : » Tous mes ſujets vouloient que je vous fiſſe mourir; j'ai ſeul été d'avis contraire. Thou-thoum & les autres ſont déjà morts : ſi je vous fais mourir préſentement, ce ſera laver le ſang avec le ſang, & augmenter la tache au

lieu de l'effacer. Ne vaut-il pas mieux que je la lave avec de l'eau? Dites donc de ma part à vos Officiers, qu'ils m'envoyent inceſſamment le prix de mes chevaux qu'ils ont pillés, qui monte à dix-huit cent mille caches «. Il envoya en même temps un de ſes Généraux, nommé *Kham-tche-ſin*, avec un cortege nombreux, qui partit avec Yuen-hieou pour venir trouver l'Empereur. L'Empereur diſſimula l'injure autrefois reçue, & combla l'Ambaſſadeur de préſens.

Trois ans après, le Khan envoya une ambaſſade pour apporter des préſens, & demander une Princeſſe en mariage. L'Empereur gardoit dans ſon cœur le reſſentiment de l'ancien affront; il parla en ces termes à un de ſes Miniſtres, nommé *Lipii* : » Quant à lui accorder une Princeſſe en mariage, je laiſſe cela à déterminer à mes deſcendans; pour moi, Empereur, je ne puis m'y réſoudre «. » Votre Majeſté, repartit Li-pii, ne veut-elle point parler de l'affront qu'elle reçut à Chen-tcheou, lorſqu'étant Prince Généraliſſime, le Khan fit mourir ſes gens ſous les coups « ? » C'eſt de cela même, répondit l'Empereur. Les troubles funeſtes de l'Empire ſuſpendirent alors ma vengeance; préſentement je ne veux plus de paix avec les Hoei-he «. » Celui, répliqua Li-pii, qui fit mourir Ouei-chao-hoa & autres de vos Officiers, fut Meou-yu-khan. Ce Khan ſachant qu'à votre avénement à la couronne vous tireriez vengeance de cette injure, n'eut pas plus tôt appris votre exaltation, qu'il ſe réſolut de commencer le premier la guerre; mais avant que ſon armée fût en marche, il fut tué par le Khan régnant. Celui-ci,

ſi-tôt qu'il a pris poſſeſſion de l'Empire, a envoyé des Ambaſſadeurs à Votre Majeſté pour lui en rendre compte : il a laiſſé croître ſes cheveux juſqu'à ce qu'il eut reçu les ordres de Votre Majeſté. Dans ces entrefaites, Tcham-khouam-chim a mis à mort Thou-thoum & les ſiens. Or, quoique le Khan ait fait empriſonner les Ambaſſadeurs de Votre Majeſté, après tout, il les a renvoyés ſains & ſaufs ; on peut donc dire qu'il n'eſt point coupable à cet égard «.

» Ce que vous dites, ô Grand ! répliqua l'Empereur, eſt véritable ; mais moi, Empereur, je ne puis pas manquer à ce que je dois à la mémoire d'Ouei-chao-hoa & des autres; que dois-je donc faire « ? » Et moi je dis, répliqua Li-pii, que Votre Majeſté ne manque en rien à l'égard d'Ouei-chao-hoa : c'eſt Ouei-chao-hoa qui a manqué à Votre Majeſté. Un Roi des Barbares ſeptentrionaux étoit venu en perſonne au ſecours de la Chine : Votre Majeſté étoit alors ſimple Prince du ſang & ſeulement Roi ; Elle étoit encore peu avancée en âge : cependant il vous laiſſa inconſidérément paſſer le Hoam-ho, & entrer dans le camp de ce Roi pour aller lui rendre viſite. Ce camp étoit, à proprement parler, un repaire de loups & de tigres : c'étoit donc le devoir d'Ouei-chao-hoa & des autres de déterminer auparavant le lieu de l'entrevue, & de convenir du cérémonial. Je tremble même pour cela ſeul. Comment donc ont-ils oſé conduire Votre Majeſté ſeule dans ce camp ? J'ai été autrefois maître de la cavalerie dans une des armées de l'Empereur votre prédéceſſeur. Le Prince Che-hou vint avec ſes

Hóei-he : l'Empereur, votre prédéceſſeur, ſe contenta de lui faire ſervir un feſtin dans un Tribunal. Quand ce vint à conſulter ſur les entrepriſes de la campagne, il ne l'appela point au Conſeil. Le Prince Che-hou pria l'Empereur de m'envoyer dans ſon camp; l'Empereur le refuſa, en lui faiſant dire d'une maniere obligeante : C'eſt au maître de la maiſon à traiter ſon hôte, & non pas à l'hôte à traiter le maître de la maiſon. Après que les Hoei-he eurent arraché d'entre les mains des rebelles la Cour Orientale, l'Empereur leur fit dire : Que la terre & le peuple me ſoient remis; que les richeſſes & les filles captives ſoient données aux Hoei-he. Le Prince Che-hou, après une grande victoire remportée par les ſiens, voulut tout abandonner au pillage. L'Empereur Tham-thaitçoum (qui n'étoit alors que Généraliſſime) deſcendit de cheval, & le ſalua à genoux. Le Prince Che-hou tourna bride auſſi-tôt vers l'Orient, & marcha contre les rebelles de la Cour Orientale. J'ai honte de voir qu'un Prince Généraliſſime ſe ſoit abaiſſé juſque là; c'eſt la faute de ceux qui l'accompagnoient. L'Empereur, votre prédéceſſeur, parlant de Votre Majeſté, & la créant Généraliſſime; le Prince, dit-il, eſt charitable & pieux; ainſi il eſt capable de démêler mes affaires. Il conſola & anima le Prince Chehou par un Edit qu'il fit deſcendre vers lui. Ce Prince Che-hou étoit oncle paternel de Meou-yu-khan. Lorſque Meou-yu-khan vint en perſonne en Chine, Votre Majeſté, en qualité de Prince héritier de l'Empire, refuſa de le ſaluer à genoux dans ſa propre tente, ſans que le

Khan osât manquer à rien de ce qu'il devoit à votre rang : ainsi Votre Majesté ne s'est point humiliée devant lui. Quand l'Empereur, prédécesseur de Votre Majesté, étant seulement Généralissime, salua à genoux le Prince Che-hou, il regagna par-là la Cour Orientale; mais Votre Majesté, sans saluer le Khan à genoux, s'est fait redouter des Barbares; que peut-Elle donc se reprocher? Ne considérons présentement que ce qui s'est passé après la bataille de Hiam-tçii, dans la tente du Khan, près de la ville de Chen-tcheou. N'a-t-il pas mieux valu que Votre Majesté se soit fait redouter des Barbares, que de s'humilier devant eux? Lorsqu'Ouei-chao-hoa & les autres conduisirent Votre Majesté dans la tente du Khan, celui-ci fit fermer son camp, & vous retint cinq jours entiers à boire. Tout l'Empire, durant ce temps-là, ne fut-il pas dans une alarme continuelle? Le Ciel augmenta la terreur divine de votre nom, & apprivoisa en votre faveur les loups & les tigres. La mere de Meou-yu-khan, & le Khan firent présent à Votre Majesté de fourrures de zibelines, & ordonnerent à leurs Officiers de préparer leurs chevaux. Ils vinrent même en personne conduire Votre Majesté hors de leur camp : c'est en cela que je dis qu'Ouei-chao-hoa & les autres ont manqué à ce qu'ils devoient à Votre Majesté. Mais supposons que Meou-yu-khan se soit rendu coupable par-là, il a été mis à mort par le Khan régnant, qui est oncle de Meou-yu-khan. Celui-ci a donc rendu un service en vengeant l'Empire; doit-on oublier ce service? De plus, le Khan des Hoei-he

a

a élevé un monument de marbre devant la porte de ſon camp impérial, ſur lequel il a gravé cette inſcription : Il faut que les Ambaſſadeurs de Chine qui viendront ici, ſachent les ſervices que j'ai rendus plus d'une fois à leur Empire. Préſentement qu'il a demandé une Princeſſe de votre ſang en mariage, il n'aura pas manqué de s'avancer vers le midi. Si Votre Majeſté ne le ſatisfait pas, il paſſera outre, & étant choqué, il entrera à main armée dans la Chine. Que Votre Majeſté ait la bonté de lui accorder ſa demande; qu'on lui preſcrive les mêmes Loix que Tham-thai-tçoum avoit preſcrites au Khan des Tou-kiue; qu'il prenne le titre de ſujet en parlant ou écrivant à l'Empereur; qu'il ne puiſſe envoyer plus de deux cents perſonnes à chaque ambaſſade; qu'il ne puiſſe vendre plus de mille chevaux à la fois; qu'il ne reçoive aucun Chinois fugitif «. » En tout cela il n'y a rien qui ne convienne; vous avez raiſon, dit l'Empereur «.

Auſſi-tôt il lui aſſigna une Koum-tchu ou une de ſes filles pour femme, en la faiſant deſcendre vers lui; car c'eſt ainſi que les Chinois s'expriment. Les Hoei-he, de leur côté, conſentirent aux conditions propoſées. L'Empereur nomma donc à cet effet la Koum-tchu de Hien-ghan. Il ordonna pareillement que l'Ambaſſadeur des Hoei-he, nommé *Ho-kiue-ta-kan*, eût audience de la Koum-tchu. De plus, il envoya un Introducteur du dedans lui porter un portrait de la Koum-tchu, pour être donné au Khan.

L'année ſuivante, le Khan envoya Hie-tie, un de ſes Viſirs, & pluſieurs Tou-tou, avec

une suite de plus de mille hommes, ainsi que sa sœur cadette, qui avoit été créée *Khou-theoulo-pi-kia koum-tchu* par l'Empereur, & avec elle cinquante femmes des principaux Seigneurs Hoei-he, recevoir la Koum-tchu. Hie-tie étant arrivé à la ville de Tchin-vou, fut pillé par les Che-Ouei Tartares, & fut tué dans le combat. L'Empereur permit aux sept cents personnes qui restoient, de venir à sa Cour : on les logea dans le Tribunal des Ambassadeurs. L'Empereur se transporta à une des portes de son palais (il y a des salles & des trônes à ces portes), où il reçut les Ambassadeurs. Les lettres dont le Khan les avoit chargés pour l'Empereur, étoient pleines de termes les plus respectueux : » Auparavant, disoit-il, je portois la qualité de frere cadet de Votre Majesté, présentement je suis son gendre; je suis devenu son demi-fils. Si les Barbares Occidentaux (il veut dire les Tybethains) font de la peine à Votre Majesté, je m'offre à employer mes armes pour les exterminer «. Il supplioit de plus l'Empereur de changer le nom de sa nation, qui avoit été *Hoei-he* jusqu'alors, en celui de *Hoei-hou*, qui signifie *faucons qui planent*; & cela, pour marquer que leur valeur étoit semblable à celle des faucons qui fondent sur leur proie. Il obtint cette grace.

L'Empereur vouloit donner un festin d'apparat à Khou-to-lo-pi-kia-koum-tchu, ou à la sœur du Khan. Il consulta Li-pii sur le cérémonial. Li-pii répondit en ces termes : » L'Empereur Tham-sou-tçoum, votre prédécesseur, avoit le germain sur le Roi de Thun-hoam. Le Khan des Hoei-hou donna à ce Roi une de ses filles en

mariage : cette Princesse vint saluer l'Empereur à Poum-yuen ; elle le salua à genoux (Par ce salut, il faut entendre qu'elle se mit à genoux, & frappa trois fois de suite la terre avec le front, puis se releva. Cette cérémonie se répete trois fois pour l'Empereur seul ; pour les autres, deux fois au plus; & cela au pied de la salle dans la cour). L'Empereur l'appela du nom de femme, & ne la nomma jamais sa belle-sœur. Si donc dans des temps de calamité où l'on avoit besoin des Hoei-hou, l'Empereur ne laissa pas de les traiter en vassaux, combien plus le doit-on faire présentement « ? Ainsi la sœur du Khan fut introduite par une porte latérale, où trois sœurs de l'Empereur l'attendoient en dedans. Les Interpretes faisant passer l'ordre de bouche en bouche, appelerent la sœur du Khan, & la conduisirent au lieu où étoient les trois sœurs de l'Empereur : elle les salua à genoux la premiere ; elles lui rendirent le salut. Elles s'avancerent toutes ensemble vers la salle, où l'Empereur étoit assis sur son trône. Les trois Princesses Chinoises entrerent les premieres, & se tinrent debout à côté de l'Empereur. La Princesse Hoei-hou salua l'Empereur à genoux; après quoi les Maîtres des cérémonies la conduisirent au lieu où étoient les trois Princesses Chinoises. Ensuite les Interpretes faisant passer l'ordre de bouche en bouche, lui dirent de suivre les trois Princesses, & d'entrer avec elles dans le lieu où le festin étoit préparé. Une des Reines descendit les degrés, & vint au pied de la salle recevoir la Princesse Hoei-hou. Celle-ci salua la Reine à genoux ; la Reine lui rendit un sem-

blable salut. La Princesse Hoei-hou resalua ; la Reine l'invita à monter : la Princesse Hoei-hou monta par l'escalier occidental, & alla s'asseoir dans sa place. Toutes les fois que l'Empereur lui envoyoit quelque présent durant le festin, elle se levoit, sortoit de la salle, descendoit les degrés, & saluoit l'Empereur à genoux. Si les Princesses ou Reines faisoient la même chose, elle quittoit sa place, & les saluoit à genoux ; les Princesses & les Reines lui rendoient le même salut. Le festin fini, elle se retira.

L'Empereur lui donna un second festin semblable au premier : il forma la maison de la Koum-tchu de Hien-ghan, & lui assigna tous les mêmes Officiers qu'il assignoit aux Rois. Il envoya pour Député aux cérémonies du mariage le Roi de Se-sii, nommé *Tchan-gen*, & nomma Kouan-an pour accompagner la Koum-tchu, & pour porter au Roi des Hoei-hou les patentes par lesquelles il le créoit *Khan* avec le titre de *Mii-thou-lo-tcham-cheu-thien-tçim-pi-kia-khan*, & la Koum-tchu, avec celui de *Tchi-hoei-touan-tchim-tcham-cheou-hiao-chun-kha-toun.* L'an 789, le Khan mourut. Son fils To-lo-sse (ou peut-être Thoros) lui succéda. Ses sujets le nommerent *Pan-kouan-the-le.* L'Empereur députa Kouo-foum, Président du Tribunal des Ambassades, avec la marque de la foi publique, pour le créer sous le titre de *Ghai-tem-li-lo-mi-mo-mii-chi-kiu-lo-pi-kia-tchoum-tchim-khan.*

Il y avoit déjà quelque temps que les Généralissimes Chinois de Ghan-si & de Pe-thim, ou de la Cour du Nord des Tou-kiue, ne pouvoient plus envoyer de Courriers de ces pays (voisins

du Khorasan & des Uzbeks) en Chine, ayant perdu le pays qui étoit entre deux. Le Vice-Roi de Pe-thim, appelé *Li-yuen-tchoum*, & le Vice-Roi des quatre garnisons (royaumes Tartares & sujets de la Chine), nommé *Kouo-hin*, avoient dépêché plusieurs Courriers qui n'étoient point arrivés. L'an 786, Li-yuen-tchoum & les autres firent passer de nouveaux Courriers par le pays des Hoei-hou, & ceux-ci arriverent en Cour. L'Empereur éleva Li-yuen-tchoum à la dignité de Grand Généralissime de Pe-thim, & Kouo-hin à celle de Grand Généralissime de Ghan-si. Ceux-ci ouvrirent le passage en droiture en Chine. Les Barbares ne se rassasioient point, & demandoient toujours. Une horde de Cha-tho, composée de six mille tentes, vivoit sous la protection du Généralissime de Pe-thim: elle ne pouvoit non plus souffrir les exactions des Barbares: les Kho-lo, les Pe-yen & les Toukiue, qui étoient sujets des Hoei-hou, supportoient encore la tyrannie plus impatiemment. Tous ensemble s'attacherent aux Tybethains: cela donna à ceux-ci la hardiesse de venir avec les Cha-to ravager les terres de Pe-thim. Kie-khan-kia-sse les combattit; il fut vaincu, & l'ennemi se rendit maître de Pe-thim: c'est ce qui obligea le Tou-hou, c'est-à-dire en Chinois le Généralissime de Pe-thim, nommé *Yam-sii-kou*, de s'enfuir avec ses troupes à Si-tcheou (c'est Eyghour & Kaschgar). Les Hoei-hou vinrent le trouver avec quelques dixaines de mille hommes d'excellente infanterie, pour le ramener à Pe-thim. Ils furent attaqués & mis en déroute par les Tybethains; plus de la moitié fut tuée dans

le combat. Kie-khan-kia-ſſe prit la fuite, & s'en retourna. Yam-ſii-kou ayant ramaſſé le débris des ſiens, étoit ſur le point de rentrer dans le Kaſchgar, lorſque Kie-khan-kia-ſſe le trompant: » Ayez la bonté, lui dit-il, de vous retirer chez moi; je me charge de vous faire reconduire en Chine «. Yam-ſii-kou le crut; mais à peine fut-il arrivé dans la tente de Kie-khan-kia-ſſe, que ce traître lui fit couper la tête.

Ho-lo (Commandant, à ce qui paroît, des Tybethains), après ſa victoire, ſe rendit encore maître du pays de Chin-thou-tchuen (riviere). Cela donna l'alarme aux Hoei-hou, de ſorte que pour éviter ſa rencontre, ils ſe retirerent vers le Midi. Cette même année-là, leur Khan mourut empoiſonné par une de ſes Kha-toun, nommée *Che-koum-tchu.* Cette Kha-toun étoit encore petite-fille de Pou-kou-hoai-ghen. Le frere cadet du Khan prit ſa place. Pendant ce temps-là, Kie-khan-kia-ſſe étoit occupé à la guerre contre les Tybethains. Les Grands de ſa Cour prirent les armes, & vainquirent les uſurpateurs (la Kha-toun & le cadet du Khan mort, à ce qui paroît), & les firent mourir. Ils placerent ſur le trône des Hoei-hou le jeune fils du Khan empoiſonné; ce fils ſe nommoit *A-tchue.* Kie-khan-kia-ſſe retourna à la Cour. Le nouveau Khan ſortit avec les ſiens, & vint le recevoir; dès qu'il parut, ils ſe proſternerent tous en terre, & lui rendirent compte de la mort du défunt Khan & de la création du nouveau, ajoutant qu'ils s'abandonnoient à ſa merci pour la vie & pour la mort. En même temps, ils lui montrerent les méchantes armes & les vivres que Kouo-foum

leur avoit donnés par grace. Kie-khan-kia-ſſe les ſalua à genoux, & leur dit ces paroles les larmes aux yeux : » Préſentement, par un bonheur extraordinaire, je vois un ſucceſſeur légitime de notre Empire, qui me nourrira comme ſon fils «. En même temps, à cauſe de la douceur & de l'humilité du Khan, il l'embraſſa & pleura avec lui; il le reconnut pour ſon Souverain. Il diſtribua toutes les armes & les pieces de ſoie qu'il avoit apportées, ſans rien conſerver pour lui; après quoi l'Etat fut en paix.

Le Khan dépêcha vers l'Empereur de Chine Ta-pe-tchi-le-mei-lo tçiam-kiun, pour lui rendre compte de ce qui s'étoit paſſé, & pour lui demander ſes ordres. L'Empereur députa vers lui le ſecond Préſident du Tribunal des Ambaſſades, nommé *Yu*, pour le créer Khan ſous le titre de *Foum-tchim-khan*. Auſſi-tôt après, le Khan envoya Lu-tchi-ta-kan annoncer la mort de la petite Koum-tchu de Nim-koue : elle étoit fille du Roi d'Youm (Prince du ſang de la Chine). Lorſque la grande Koum-tchu de Nim-koue étoit allée trouver ſon mari, elle lui avoit été donnée pour compagne. Elle reſta parmi les Hoei-hou, après que la fille de l'Empereur, qui étoit la grande Koum-tchu de Nim-koue, fut retournée en Chine, & elle devint Kha-toun. Elle avoit été femme de deux Khans, ſavoir, Ym-vou-khan & Ym-y-khan. Quand Thien-tçin-khan eut été élevé à l'Empire, elle ſortit du palais. Elle avoit eu deux fils d'Ym-y-khan, qui furent mis à mort par Y-tçin-khan. Cette même année, les Hoei-hou attaquerent les Tybethains à Pe-thim, & les vainquirent : ils envoyerent à

l'Empereur les captifs qu'ils avoient faits. L'année suivante, le Khan envoya à l'Empereur pour Ambassadeur Yo-lo-kho-kioum : celui-ci étoit Chinois, de la famille des Lu. Le Khan l'avoit adopté ; ce qui lui fit prendre le nom de famille du Khan, qui étoit *Yo-lo-kho*, au lieu du nom de *Lu*. L'Empereur, qui sçavoit que Kioum avoit tout pouvoir parmi les Hoei-hou, lui fit des présens & lui rendit des honneurs extraordinaires ; il le créa Assesseur de la Cour des Ministres. L'an 795, le Khan mourut sans laisser de postérité : les Hoei-hou déférerent l'Empire à Khou-thou-lo, Ministre du Khan défunt. Il ne fut pas plus tôt installé, qu'il envoya des Ambassadeurs en Chine. L'Empereur ordonna par un Edit solennel à Tcham-tçien, Intendant de la Bibliotheque secrete, d'aller créer le nouveau Khan, & de lui donner le titre de *Ghai-tem-li-lo-yu-lo-mo-mi-chi-ho-hou-lo-pi-kia-hoai-sin-khan.* Khou-thou-lo étoit de la famille des Hie-tie ; étant encore en bas âge, il étoit devenu orphelin. Il fut pris & élevé par un des principaux Seigneurs des Hoei-hou. Il étoit éloquent, actif, habile, & vaillant ; il eut souvent le commandement des armées sous le regne de Thien-tçin-khan. Tous les Chefs de l'armée l'honoroient & le redoutoient. Comme lui & sa famille avoient toujours servi glorieusement sous la famille royale des Yo-lo-kho, il n'osoit pas prendre le nom de la sienne. Il prit tous les fils & les neveux du Khan, & les envoya à l'Empereur de Chine. L'an 805, Hoai-sin-khan mourut. L'Empereur l'ayant su, députa le second Président du Tribunal des Ambassades, nommé *Sien-kao*,

pour faire des complimens de condoléance, & créer son successeur en lui donnant le titre de *Tem-li-ye-ho-kiu-lo-pi-kia-khan.* L'an 806 ou 807, celui-ci envoya deux ambassades en Chine. Me-ni étoit venu en Cour; il ne mangeoit que fort tard, il ne buvoit que de l'eau, & se contentoit d'herbages; il s'abstenoit même de laitages. Le Khan partageoit avec lui le gouvernement de ses Etats. Il vint à la Cour, & y demeura, d'où il avoit coutume d'aller aux foires qui se tenoient à l'occident de la ville. Il trompoit dans le commerce. L'an 808, il vint apporter la nouvelle de la mort de la Koum-tchu de Hien-ghan (fille de l'Empereur). La Koum-tchu avoit été femme de quatre Khans consécutifs, & elle avoit passé vingt & un ans parmi les Hoei-hou. Incontinent après, le nouveau Khan mourut aussi. L'Empereur Tham-hien-tçoum dépêcha vers les Hoei-hou le second Président du Tribunal des Princes, qui se nommoit *Li-hiao-tchim*, pour aller créer le successeur sous le titre de *Ghai-tem-li-lo-mi-mii-chi-ho-pi-kia-pao-y-khan.* Dans les trois années suivantes, celui-ci envoya deux ambassades en Chine. Il envoya aussi deux fois Y-nan-tchu demander une Princesse du sang en mariage. Il n'avoit pas encore reçu la réponse, qu'il s'avança à la tête de trois mille chevaux vers le Midi, & vint jusqu'à la fontaine nommée *Fi-ti-tçuen.*

Le Commandant Chinois des garnisons de Tchin-vou ayant appris sa marche, alla se camper dans la montagne noire, & fit incessamment travailler à réparer les fortifications de la ville de Thien-te, pour s'opposer aux Barbares. Li-

kiam, Préſident de la Cour des Rits, repréſenta à l'Empereur ce qui ſuit : » La puiſſance des Hoei-hou eſt dans toute ſa force; les confins ſeptentrionaux de la Chine ſont entiérement abandonnés. Si l'ennemi s'approchant éleve le moindre tourbillon de pouſſiere, la foible infanterie qui les garde n'eſt pas en état de lui réſiſter; les villes auxquelles l'éloignement ne permet pas de prêter ſecours, ne pourront tenir. Si Votre Majeſté a envie de garder ces pays-là, il faut envoyer des troupes réglées, fortifier les villes, & établir des camps dans les lieux qui le demandent. Ce ſera le meilleur expédient pour le bien de l'Empire & pour la conſervation des peuples. Moi, votre ſujet, je remarque que dans l'arrangement que l'on donne préſentement aux affaires, on ne s'attache pas à ce qu'il y a de plus néceſſaire. Par rapport aux confins, je trouve cinq ſujets d'affliction; qu'il me ſoit permis de les expoſer à Votre Majeſté l'un après l'autre.

Les Barbares Septentrionaux ſont d'une cupidité inſatiable; ils ne penſent qu'à l'utile, & ils ſe reglent dans leurs entrepriſes ſur l'embonpoint de leurs chevaux. Si depuis deux ans ils n'ont point paru en Chine, eſt-ce parce qu'ils ſont dégoûtés de l'utilité qu'ils tirent de nos richeſſes ? Ils n'attendent que la ſaiſon de l'automne, qui rend leurs chevaux vigoureux, pour venir fondre ſur nous. Ainſi, ſoit qu'il faille les combattre au dehors, ſoit qu'il faille ſe prémunir contre eux au dedans, il faut néceſſairement que la Cour ſoit fatiguée & que l'Empire en ſouffre : voilà le premier ſujet d'affliction.

Nos troupes ne ſont point encore aſſez fortes ; les ſentinelles des confins ne ſont point encore bien ordonnées ; nos armes offenſives & défenſives ne ſont point encore prêtes ; nos villes ne ſont point encore aſſez bien fortifiées. Si nous nous fortifions dans la ville de Thien-te, les Barbares en prendront ombrage ; ſi nous abandonnons la ville de Si-tchim, le chemin du déſert demeurera ſans défenſe : voilà le ſecond ſujet d'affliction. Quand il s'agit, ou de bâtir des villes pour garder des poſtes importans, ou d'attaquer & de ſe rendre maître des paſſages aiſés ou difficiles, il faut conſulter les Commandans des frontieres. Préſentement on ſe borne à garder le Hoamho, & tout ſe regle dans le palais par le Conſeil de Votre Majeſté. De là vient que quand les Barbares font des irruptions ſubites, on prend mal ſon parti pour les repouſſer : voilà le troiſieme ſujet d'affliction. Depuis que nous avons fait la paix avec les Barbares, ils ont pris une connoiſſance exacte de la ſituation des lieux, & de l'état de nos garniſons. Quand ils ſe répandent dans le pays pour le piller, il faut bien des jours, & quelquefois un mois avant que les ordres ſoient portés aux Officiers, & que nos troupes ſoient en marche, au lieu qu'eux, dans un jour, enlevent tout, hommes & animaux ; de ſorte qu'ils s'en ſont déjà retournés chargés de butin avant que notre armée fût arrivée. Ainſi les Barbares ont tout le temps qu'ils veulent pour exercer leurs brigandages, tandis que les peuples & les troupes ſont encore plus foulés par les marches : voilà le quatrieme ſujet d'affliction. Les Barbares du

Nord (les Hoei-hou) & ceux de l'Occident (les Tybethains) se font la guerre depuis long-temps : ce qui assure la tranquillité de nos frontieres. Si donc aujourd'hui que les Hoei-hou ne vendent plus de chevaux, d'ennemis qu'ils sont des Tybethains, la paix les en rend amis, nos Commandans des frontieres fermeront les portes de leurs camps, & craindront de les combattre; les habitans des frontieres attendront les bras croisés leur mauvaise destinée : voilà le cinquieme sujet d'affliction. De plus, le rebelle Ou-chao-yam, qui occupe le Hoai-si (ou l'occident du Hoai-ho), est près de mourir : si l'on se sert de cette occasion, on peut le réduire, au lieu que si on entreprend la guerre contre les Hoei-hou, il faudra faire marcher des troupes de toutes parts, & cette entreprise coutera dix fois plus que celle qui se fera contre Ou-chao-yam. Mon avis est qu'il faut accorder au Khan une Princesse du sang en mariage, afin de l'obliger par-là de demeurer tributaire de l'Empire & de le défendre ; d'où il résultera trois avantages.

Si le mariage s'effectue, les sentinelles de nos frontieres seront dispensées d'allumer des feux, & de faire de la fumée (pour signaux d'alarmes). Nous aurons le temps de réparer nos villes, d'y mettre de nombreuses garnisons qui y acquerront de la force & de l'expérience, & d'en remplir les magasins, pour fortifier le courage des soldats : voilà le premier avantage. Etant déchargés de l'inquiétude du Septentrion, nous pourrons tourner toute notre attention vers le Midi, reprendre le Hoai-si, & réduire au devoir un Bandit qui expire : voilà le second

avantage. Les captifs du Nord, enorgueillis par cette alliance avec Votre Majesté, s'attireront encore une plus grande haine de la part des Barbares Occidentaux. Ils ne jouiront d'aucun repos, tandis que la Chine se tiendra assise en paix; les pillages cesseront pendant long-temps. Il est contre toute bonne politique de rejeter ces trois avantages, pour se procurer les cinq sujets d'affliction dont j'ai parlé. Quelqu'un dira que les dépenses du mariage seront immenses : à cela je n'ai autre chose à répondre, si ce n'est que cela est faux. Partageons en trois les tributs de l'Univers; qu'une de ses parties soit employée à garnir nos frontieres. Nous tirons des plus grandes villes du dernier ordre, qui sont au sud-ouest, plus de deux cent mille onces d'argent. Le revenu d'une de ces villes suffit pour les frais du mariage. Ne sera-ce donc pas racheter un grand dommage à peu de frais? On refuse de faire cette légere dépense; mais si nous portons la guerre au Nord, nous ne pouvons envoyer d'armée qui ne soit au moins composée de trente mille fantassins & de cinq mille chevaux; autrement nous ne pourrions ni résister à l'ennemi, ni faire des courses. Supposons donc que nous soyons toujours victorieux, & que l'expédition ne dure qu'un an, le tribut d'une seule ville pourra-t-il subvenir aux dépenses de cette armée? Le tribut même de plusieurs villes y suffira-t-il «? L'Empereur n'écouta point ce conseil. Les Officiers ayant calculé la dépense du mariage, trouverent qu'elle monteroit à cinq millions (de caches ou autre monnoie). C'est pourquoi l'Empereur, que les troubles du dedans

occupoient, députa vers le Khan le second Président du Tribunal des Ambaſſades, nommé *Litchim*, avec un Docteur du Tribunal des Sacrifices, nommé *Yn*, pour lui faire entendre que ce mariage ne convenoit pas.

Tham-mou-tçoum étant parvenu à l'Empire, les Hoei-hou envoyerent encore une ambaſſade dont les Chefs étoient Ho-ta-kan & autres, pour demander avec inſtance la concluſion de ce mariage, & l'Empereur y conſentit; mais incontinent après, le Khan mourut. Des Députés de Chine allerent créer ſon ſucceſſeur ſous le titre de *Tem-lo-yu-lo-mo-mii-chi-kiu-tchu-pi-kia-tçoum-te-khan.* Celui-ci n'eut pas plus tôt pris les rênes de l'Empire, qu'il envoya Y-nan-tchu-kiu-lo-tou-tou-ſſe-kie & autres, qui amenoient avec eux la Koum-tchu, nommée *Che-hou*, avec deux mille des principaux Hoei-hou, pour venir recevoir la Koum-tchu de Chine. Ils venoient offrir pour préſens de mariage, vingt mille chevaux & mille chameaux. La Chine n'avoit jamais reçu une ambaſſade de Barbares plus nombreuſe. L'Empereur permit à cinq cents perſonnes de la troupe de venir à ſa Cour, & ordonna aux autres de s'arrêter dans la ville de Thai-yuen, ou Ta-yuen-fou. Il deſtina pour femme au Khan la Koum-tchu de Thai-ho, qui étoit fille de l'Empereur Tham-hien-tçoum, & lui fit une maiſon complette. Il dépêcha Hou-tchim, Généraliſſime des garniſons de la gauche de la ville Impériale, & Li-te, Préſident du Tribunal des Vivres, pour aller conduire la Koum-tchu. Il marqua le Préſident du grand Tréſor, nommé *Li-yue*, pour Député aux cérémonies

du mariage, avec ordre de la créer sur les lieux Kha-toun sous le titre Chinois de *Gin-hiao-touan-li-mim-tchi-cham-cheou-kha-toun* (c'est-à-dire *la pieuse*, *grave*, *polie*, *éclairée*, *prudente*, *de la plus longue vie*). On marque le sens de ces mots, afin que l'on juge par là des titres Tartares des Khans, que les Chinois n'expliquent point, & qui comprennent des éloges comme celui-ci. Le Fils du Ciel fit donner avis de la chose à ses ancêtres, par des sacrifices qu'il leur fit dans leur temple. Il se transporta à une des portes de son palais, pour y donner un festin solennel avant le départ de l'Infante. Tous les Officiers de la Cour y assisterent en rang. Le festin fini, il prit congé d'elle.

L'Infante sortit de la Chine : quand elle fut arrivée à dix lieues du Khan, il prit envie à celui-ci de la faire venir par des chemins de traverse, pour la voir en particulier; Hou-tchim s'y opposa. » Cela a déjà été pratiqué, répondirent les captifs (c'est-à-dire, les Hoei-hou) à l'égard de l'Infante de Hien-ghan «. » L'Empereur m'a envoyé, repartit Hou-tchim, pour remettre l'Infante entre les mains de votre Khan ; je ne puis donc la remettre qu'après l'avoir vu lui-même «. Les Hoei-hou cesserent de le presser. Le Khan monta au second étage de son palais, où il se tint assis le visage tourné vers l'orient. Il fit préparer un pavillon pour recevoir l'Infante. Celle-ci demanda des habits à la Barbare, & s'en revêtit. Une Matrone l'accompagnant, elle sortit du pavillon ou de la tente, & tournant le visage vers l'occident, elle salua à genoux le Khan. Elle se retira ensuite, & alla se revêtir des

habits de Kha-toun, c'eſt-à-dire, d'une jupe rouge, & d'un grand corſet ou camiſole : elle mit ſur ſa tête une couronne ou bonnet d'or terminé en pointe par-devant & par-derriere. Elle ſortit une ſeconde fois, & ſalua le Khan comme la premiere fois; après quoi elle monta ſur un brancard que les neuf Miniſtres ou Viſirs porterent ſur leurs épaules, en ſe relevant tour à tour. Ils tournerent neuf fois autour de la cour, en commençant par la droite, c'eſt-à-dire, par le midi. Cette cérémonie étant achevée, elle deſcendit du brancard, & monta au ſecond étage, où elle s'aſſit auprès du Khan, le viſage tourné vers l'orient. Tous les Officiers du Khan vinrent en ordre, les uns après les autres, rendre leurs hommages à leur nouvelle Kha-toun. La Kha-toun eut ſa tente à part, où elle n'entroit & d'où elle ne ſortoit ſans être accompagnée de deux Viſirs. Hou-tchim & les autres Ambaſſadeurs de Chine prirent leur audience de congé. La Kha-toun les traita ſplendidement; mais pendant le feſtin, elle ne ceſſa de ſoupirer & de gémir. Le Khan fit de gros préſens aux Ambaſſadeurs.

Pendant ce temps-là, Fei-tou pouſſoit vivement le Vice-Empereur du Pe-tche-li. Le Khan envoya à ſon ſecours Li-y-tçie, un de ſes principaux Commandans, avec trois mille chevaux, & l'aida à pacifier la partie de la Chine qui eſt au ſeptentrion du Hoam-ho. Le Conſeil de l'Empereur, inſtruit par les déſordres que les Hoei-hou avoient cauſés ci-devant en Chine, ſous prétexte de ſecours, vouloit qu'on refuſât celui du Khan; mais l'Empereur ne voulut pas entendre à

à cela. Il se transporta à Foum-tcheou, où il reçut les Ambassadeurs du Khan; il les combla de présens, & les renvoya. La même année que Tham-khim-tçoum prit possession de l'Empire (l'an 825), le Khan mourut. Kho-ssa-the-le, son frere cadet, lui succéda. L'Empereur envoya pour le créer *Ghai-tem-li-lo-mi-mo-mii-chi-ho-pi-kia-tchao-li-khan* : celui-ci fut tué par les siens. Un de ses neveux, nommé *Hou-the-le*, fut mis à sa place. Il envoya des Ambassadeurs rendre compte à l'Empereur de son avénement à la couronne. L'Empereur députa Tham-houm-che, Général des Gardes à cheval, avec Youm, Roi de Se-tçe, pour le créer *Ghai-tem-li-lo-mi-mo-mii-chi-ho-kiu-pi-kia-tcham-sin-khan*. L'an 839, un des Visirs du Khan, nommé *Kiu-loue*, se révolta contre lui, & se mettant à la tête des Chaa-tho, le pressa si vivement, que le Khan fut obligé de se tuer lui-même. Les Hoei-hou lui donnerent pour successeur Kho-ssa-the-le. Il y avoit famine cette année-là; la peste suivit la famine, & l'excès des neiges fit mourir un grand nombre de chevaux & de moutons. Le Khan mourut avant qu'il eût eu le temps d'être créé par l'Empereur de Chine. Cependant Tham-vou-tçoum monta sur le trône de la Chine. Youm, Roi de Se-tçe, au retour de son ambassade, lui fit connoître l'état de confusion où étoient les Hoei-hou.

Aussi-tôt après, un des principaux Commandans du Khan, nommé *Kiu-lo-ho-mo*, se joignit aux Kie-kia-sse, & vint à la tête de cent mille chevaux investir la ville capitale des Hoei-hou. Il la força, fit mourir le Khan, & châtia

Kiu-lo-ve du crime de rebellion. Il fit mettre le feu au camp du Khan. Les Hoei-hou se dissiperent, chacun de son côté. Un de leurs Visirs, nommé *Sao-tche*, avec les quinze hordes qui étoient sous le commandement de Mam-the-le, alla se jeter chez les Kho-lo-lo. Le reste se retira à Ghan-si, & auprès des Tybethains. Alors les treize familles ou peuples qui étoient immédiatement sous le commandement du Khan, créerent Ou-kiai-the-le Empereur, & le proclamerent leur Khan. Ou-kiai-the-le se saisit des monts Tço-tçe, & s'y retrancha. Les Kie-kia-sse, après avoir mis les Hoei-hou en déroute, avoient pris la Koum-tchu de Thai-ho. Comme leur nation prétend descendre de Li-lim, elle se croit Chinoise d'origine; c'est pourquoi ils remirent la Koum-tchu à un Ambassadeur de leur part, nommé (ou plutôt qui étoit *Ta-kan*) pour la conduire, avec toute sorte d'honneurs, en Chine; mais Ou-kiai-the-le l'ayant su, fit suivre le Takan, qui ayant été arrêté, fut mis à mort. La Koum-tchu fut enlevée, & conduite au midi du Désert. Les garnisons Chinoises des confins en furent effrayées. Les Hoei-hou, continuant à s'avancer vers le Midi, attaquerent la ville de Thien-te. Le Vice-Empereur de Tchin-vou, nommé *Leou-mien*, se campa dans le col d'Yun-kia-kouan, & les repoussa. Li-te-yu, Ministre d'Etat de la Chine, fit les représentations suivantes à l'Empereur: » Les Hoei-hou ont rendu autrefois plusieurs services à l'Empire. Aujourd'hui ils sont assaillis par la famine & par la guerre; leur Khan ne sait où se retirer. Il ne faut pas leur faire la guerre tandis qu'ils sont dans cet état. Il est plus à propos de

leur envoyer des Députés qui leur fassent fournir des vivres, & qui les consolent dans leur malheur ».

Dans ce même temps, un Visir, nommé *Tche-sin*, fils d'un Khan, nommé *Ghao-mo-sse-the-le*, & *No-kie-tchue*, prirent la résolution de venir se rendre avec leurs gens à l'Empereur. D'un autre côté, la Koum-tchu envoyoit des Ambassadeurs à l'Empereur, pour l'avertir qu'Ou-kiai-the-le avoit été fait Khan. Ceux-là se servirent de cette ambassade, pour demander à l'Empereur ses ordres. Kie-kan kia-sse, un des principaux Officiers du Khan, & plusieurs autres, envoyerent également un placet à l'Empereur, par lequel ils lui demandoient en grace de leur prêter la ville de Tchin-vou, pour servir de demeure à la Koum-tchu & au Khan. L'Empereur députa Vam-hoei, Généralissime des garnisons de la droite de la ville Impériale, vers les Hoei-hou, pour les consoler & les appaiser. Il leur envoya deux cent mille boisseaux de grains; mais il refusa de leur prêter la ville de Tchin-vou (cette ville est située dans la Tartarie); & pour leur faire entendre raison sur ce point, il leur envoya un Eunuque de sa Chambre. Il envoya encore des Ambassadeurs pour créer le nouveau Khan; mais on leur donna secrétement ordre d'aller lentement, & d'attendre quelque révolution que l'on prévoyoit devoir arriver.

L'année suivante, les Hoei-hou, menant avec eux l'Infante, vinrent au midi du Désert, & entrerent dans les confins septentrionaux de la Chine. Ils tuerent beaucoup de monde, & firent un terrible ravage; après quoi ils s'en retournerent, & allerent se placer entre les villes de

Thien-te & de Tchin-vou, d'où ils exerçoient mille brigandages ſans rien craindre. L'Empereur fit marcher des troupes de tous côtés. Ghao-mo-ſſe, qui s'apperçut que Tche-ſin étoit un fourbe ſur lequel on ne pouvoit compter, convint avec le Commandant de la garniſon de Thien-te, nommé *Thien-meou*, de lui tendre un piége. Ils l'engagerent à venir trouver le Commandant, qui lui fit couper la tête. No-kie-chue ſe rendit maître des ſept mille tentes de Hoei-hou, qui dépendoient de Tche-ſin, & prenant ſa route vers l'Orient, il s'enfuit dans la ville de Tchin-vou. Il ſe joignit aux Che-ouei, & du midi des Sables noirs il tâchoit de ſe jeter dans la province de Pe-tche-li; mais il fut défait par Tcham-tchoum-vou, Vice-Empereur de la Province, qui prit tout ſon monde. No-kie-tchue s'enfuit, & ayant été pris par Ou-kiai-the-le, il fut mis à mort. L'armée d'Ou-kiai-the-le étoit encore puiſſante; elle paſſoit pour être de cent mille combattans. Il ſe tenoit campé au ſeptentrion de la ville de Thai-toum-fou, dans les monts Liu-men-chan; mais quatre hordes, qui, jointes aux troupes du Général Tçao-mo-ni, faiſoient trente mille hommes, ſe ſervirent de la médiation de Tcham-tchoum-vou, pour ſe donner à l'Empereur. Ghao-mo-ſſe ſe ſervit de l'occaſion d'une ambaſſade, pour ſe rendre auſſi à l'Empereur. L'Empereur avoit réſolu d'aider le Khan à recouvrer ſes Etats, lorſque le Khan (ou Kiai-the-le) attaqua Yun-tcheou, ville de Chine. Leou-mien, qui le combattit, fut entiérement défait.

Ghao-mo-ſſe, & avec lui ſes trois hordes, & deux mille de ſes principaux cavaliers, vinrent

à Tchin-vou, où ils se rendirent aux Chinois. L'Empereur créa Ghao-mo-sse Généralissime des garnisons de la droite de la ville Impériale, & Roi du second ordre de Chine, sous le titre de *Hoai-hoa-kiun-vam*. Il changea le nom de la ville de Thien-te, & lui donna le titre de *Kouei-y-kiun*, c'est-à-dire, *Ville militaire où l'on s'est soumis à l'équité*. Il créa le Gouverneur de Kouei-y-kiun, nommé *O-li-tchi*, Duc, sous le titre de *Nim-pien-kiun-koum*. Il créa Sii-ve-tchue Duc sous le titre de *Tcham-hoa-kiun-koum*. Il créa Ou-lo-sse Duc, sous le titre de *Nim-sai-kiun-koum*, & il le fit en même temps, ou Généralissime de toutes ses armées, ou Généralissime d'une armée, ou Généralissime des Gardes. Il créa Ghai-ye-ve Duc, avec le titre de *Nim-sai-kiun-koum*, & le fit Généralissime de la droite. Il donna de plus la prérogative à Gao-mo-sse, outre les armes & les présens, d'avoir une banniere particuliere, & le pouvoir de porter des queues de léopard à ses étendards, & fit distribuer à ses Officiers des habits & des bonnets à la Chinoise. Il ordonna à Li-te-yu de faire une compilation de l'Histoire des Etrangers qui, depuis la dynastie des Tçin & des Han, avoient montré une fidélité à toute épreuve, & rendu des services signalés à la Chine. Il s'en trouva trente, & l'Empereur donna à ce recueil le titre d'*Histoire des Etrangers qui s'étant rendus à la Chine, l'ont servie fidélement*. Il en fit distribuer, par grace, des exemplaires à ceux qui venoient de se rendre. Ghao-mo-sse demanda permission de laisser sa famille dans la ville de Thai-yuen-fou, tandis que lui & ses

freres s'occupoient à la garde des frontieres de l'Empire. L'Empereur ordonna à Leou-mien de faire bâtir des maisons en rues entre les villes d'Yun & de So, pour y loger la famille de Ghao-mo-ffe.

Le Khan envoya des Ambassadeurs pour demander du secours, voulant retourner à son ancienne Cour, & pour supplier que la ville de Thîen-te lui fût accordée en prêt. L'Empereur rejeta cette demande. Le Khan, irrité de ce refus, vint ravager le territoire de Thai-thoum-fou, & après plusieurs combats il vint attaquer la ville d'Yun-tcheou. Le Vice-Empereur Ym-pi n'osa sortir de sa place. L'Empereur donna ordre d'augmenter le nombre des détachemens des garnisons, pour voler au secours. Ces troupes se camperent à Thai-yuen-fou, & au septentrion de cette ville. Ghao-mo-ffe & les autres, avant de quitter la Cour, reçurent tous pour nom de famille celui de la famille Impériale, qui étoit *Li*; & pour nom propre, l'Empereur donna à Gao-mo ffe celui de *Sé-tchoum*, à Li-chi celui de *Sé-tchim*, à Sii-ve-tchue celui de *Sé-y*, à Ou-lo-ffe celui de *Sé-lii*, à Ghai-ye-ve celui de *Houm-chun*; & il les fit tous Lieutenans Députés de l'armée nommée *Kouei-y-kiun*, c'est-à-dire, *de ceux qui se sont soumis à l'équité.*

Il donna ensuite le titre de Général des troupes qui devoient faire la guerre dans la partie méridionale des Hoei-hou, à Leou-mien; celui de Général des troupes qui devoient porter la guerre dans la partie orientale des mêmes, à Tcham-tchoum-vou; & à Li-ffe-tchoum (c'est

Ghao-mo-ſſe) celui de Commandant des Tham-Kiam, & de Général des troupes qui devoient faire la guerre dans la partie du ſud-oueſt. Leou-mien alla ſe camper à Yen-men, confins de la province de Chanſi. Pareillement l'Empereur ordonna à Ho-tçim-tchao, Vice-Empereur d'Yn-tcheou, & Kii-pii-thoum, Vice-Empereur d'Yu-tcheou, de s'avancer avec les troupes étrangeres qui étoient à leurs ordres, & d'aller ſe joindre avec Leou-mien & Tcham-tchoum-vou, & de ſerrer ainſi peu à peu les Hoei-hou. Li-ſſe-tchoum avança pluſieurs fois dans le pays ennemi, & perſuada aux Hoei-hou, qui avoient dépendu de lui, de venir ſe rendre. Leou-mien voyant cela, fit un détachement des Cha-to, Tartares de ſon armée, & en augmenta celle de Li-ſſe-tchoum. Il en fit un autre de cinq cents cavaliers de l'armée qui campoit dans le Ho-tchoum, & en augmenta l'armée de Li-houm-chun (c'eſt Ghai-ye-ve). Leou-mien lui-même s'avança, & alla ſe poſter dans la ville d'Yun-tcheou. Li-ſſe-tchoum, qui avoit établi ſon camp dans le grand camp de Pao-ta, prenant avec ſoi les troupes de Ho-tchoum, commandées par Tchin-hiu, donna bataille aux Hoei-hou, & les défit. L'année ſuivante, ils furent encore défaits par Li-houm-chun. Leou-mien, de ſon côté, avec Che-hioum, Lieutenant du Général des troupes ambulantes de la ville & province de Thien-te, après avoir pris l'élite de la cavalerie Chinoiſe & de celle des Barbares, compoſée de différentes nations, comme de Cha-to, de Ki-pie & autres, ſortit de nuit de la ville d'Yun-tcheou. Il marcha en diligence vers la

ville de Ma-yi, & arriva aux confins nommés *Ghan-tchoum-ſai.* Il rencontra les Hoei-hou, les combattit & les mit en déroute. Dans ce temps-là, Ou-kiai-the-le preſſoit la ville de Tchin-vou. Che-hioum, pouſſant à toute bride, y entra avec les ſiens durant la nuit. Il fit ouvrir la muraille, & combattit à outrance. Ou-kiai-the-le en fut effrayé & ſe retira. Che-hioum le pourſuivit, & l'ayant atteint auprès du mont Cha-hou-chan, il lui livra combat. Ou-kiai-the-le ayant été bleſſé, prit la fuite.

Che-hioum ayant rencontré l'Infante de la Chine, il l'envoya avec honneur en Chine. Il obligea pluſieurs dixaines de milliers de ſujets d'Ou-kiai-the-le à ſe rendre. Il prit ſes tréſors, ſes bagages & toutes les patentes dont l'Empereur de Chine avoit honoré les Khan. Ou-kiai-the-le ramaſſa ce qui reſtoit de ſes gens, & alla ſe réfugier chez les He-tchetçe, Tartares. Li-houm-chun & Ho-tçim-chao reçurent ordre de le pouſſer à bout. Li-houm-chun propoſa de groſſes récompenſes aux He-tche-tçe (cela ſignifie en Chinois *chariots noirs*), s'ils vouloient faire mourir Ou-kiai-the-le. Après la déroute de ce Khan, les Hoei-hou, qui l'avoient abandonné & s'étoient diſperſés, ne pouvant faire un corps d'armée, vinrent ſe rendre aux Chinois de la province de Pe-tche-li; ils y moururent de faim, de froid & de leurs bleſſures. Pluſieurs milliers de He-tche-tçe profiterent du malheur des Hoei-hou, & tuerent Ou-kiai-the-le. Les Hoei-hou mirent Gho-nien-the-le, ſon frere cadet, à ſa place, & le proclamerent *Khan.* L'Empereur ordonna à Li-te-yu d'écrire le récit

de ce succès, & de le faire graver sur un monument de marbre dans la capitale du Pe-tche-li, pour en tirer gloire dans la postérité. Li-sse-tchoum & les autres Hoei-hou croyant leur Empire détruit, demanderent permission de se retirer à la Cour. L'Empereur cassa les troupes qu'ils commandoient, & donna à Li-sse-tchoum la charge de Généralissime des Gardes de la porte gauche, à laquelle il joignit celle de Maître. Il lui assigna doubles appointemens, & lui donna un hôtel. Il partagea les troupes de son armée sous les bannieres des Vice-Empereurs. Les Barbares, qui craignoient d'être à la solde des Vice-Empereurs des provinces, se fortifierent sur la rivière de Hou-tho-ho, & se révolterent. On en fit mourir trois mille. L'Empereur ordonna à tous les Commandans des régimens Hoei-hou qui étoient dans les deux Cours, de prendre l'habit Chinois.

Ce fut pour lors que les Officiers se saisirent des livres & des images de Moni (on ne dit point de quelle Religion il étoit), les firent brûler publiquement, & confisquerent tous ses biens. Gho-nien khan ramassa cinq mille hommes des débris des Hoei-hou, & eut recours à Che-che-lam, un des principaux Chefs des Hii (peuple des Toum-hou, qui étoit entre les He-tche-tçe & les Khitan). Tcham-tchoum-vou, Général Chinois, alla porter la guerre chez les Hii l'an 847, ou incontinent après ; il les dompta, & ce fut alors que les Hoei-hou furent presque entiérement détruits. Pour ce qui est de leurs Grands (comme grands Rois & grands Officiers), à peine en resta-t-il un peu plus de

cinq cents, qui se mirent sous la protection des Che-ouei. Tham-tchoum-vou employa la persuasion pour obliger les Che-ouei à s'en saisir, & à les lui livrer, & sur-tout leur Khan. Ghonien-khan en fut alarmé. Il prit sa femme nommée *Kho-lo*, & son fils nommé *The-le-thousse*, & abandonnant les siens, il s'enfuit avec neuf cavaliers seulement vers l'Occident. Ce ne fut plus alors que larmes & que soupirs parmi les Hoei-hou, qui s'abandonnerent au désespoir. Sept hordes des Che-ouei les partagerent entre elles, & se les assujettirent : cela offensa les Kie kia-sse, qui, avec un de leurs Visirs à leur tête, & soixante & dix mille cavaliers, vinrent tomber sur les Che-ouei. Ils retirerent de leurs mains tous les Hoei-hou, & reprirent le chemin du septentrion du Désert. Les Hoei-hou se retirerent dans les montagnes & dans les forêts, où ils se tenoient cachés, & d'où ils ne sortoient que pour exercer leurs brigandages. Tous les autres Tartares se cotiserent pour leur fournir des armes & des vivres. Peu de temps après, les Hoei-hou vinrent se ranger sous les étendards de Mam-the-le, qui pour lors avoit pris le titre de *Khan*, & demeuroit dans Kan-tcheou, ville dans la partie occidentale de la province de Chensi, possédant toutes les villes qui sont à l'occident des Sables (c'est, selon toute apparence, le Tham-gouth). L'Empereur Tham-suen-tçoum se faisoit alors un devoir de traiter avec bonté les Etrangers. Il envoya des Députés à Nim-hia, ville dépendante aujourd'hui de la Chine, pour visiter les Chefs des Hoei-hou. Ceux-ci envoyerent leurs Ambassadeurs à la suite des Députés.

L'Empereur créa Mam-the-le sous le titre de *Ghao-lo-tem-li-lo-mi-mo-mii-chi-ho-kiu-lo-pi-kia-hoai-kien-khan.* Celui-ci, dans l'espace de dix ans & plus, n'envoya qu'une ou deux ambassades à l'Empereur.

Sous le regne de Tham-y-tçoum, un des principaux Chefs des Hoei-hou, nommé *Pou-kou-tçun*, partit de Pe-thim, ou Cour du Nord des Tou-kiue, pour faire la guerre aux Tybethains. Il les vainquit, & fit couper la tête à Lun-cham-ge. Cette victoire le rendit maître de Si-tcheou, c'est-à-dire, du royaume de Kaschgar, de la ville de Lun-thai, & autres villes adjacentes. Il envoya le Ta-kan, nommé *Mi-hoai-yu*, à l'Empereur, pour lui présenter des captifs Tybethains, & demanda d'être créé Khan; l'Empereur le lui promit. Depuis ce temps-là, la dynastie des Tham tomba dans le désordre. Les Barbares cesserent d'envoyer réguliérement des ambassades, & de payer leurs tributs; de sorte que l'Histoire de Chine ne put continuer celle des Etrangers. L'Empereur Tham-tchao-tçoum (il commença à régner l'an 889, & finit l'an 907) se transporta à la ville de Foum-tçiam-fou. Han-sien, Vice-Empereur de Nim-hia ou de Lim-tcheou, avertit l'Empereur, par un placet, que les Hoei-hou supplioient Sa Majesté de vouloir bien accepter le secours qu'ils lui offroient pour dompter les rebelles. Han-ouo, Docteur & Officier de l'Académie Impériale, s'y opposa, & fit la représentation suivante : » Il y a long-temps que les Hoei-hou sont ennemis déclarés de la Chine. Depuis l'an 841, qu'ils commencerent leurs invasions, leurs plumes & leurs ailes

n'ont pu encore repousser; ainsi ils sont hors d'état de suivre le penchant de leur malignité. Ils veulent se servir de l'occasion de nos troubles, pour trouver quelque ouverture à faire revivre leur puissance. Il ne faut pas leur ouvrir le chemin pour y parvenir «. Cet avis fut cause qu'on laissa tomber la chose, & qu'on ne leur fit point de réponse; mais enfin ils ne purent recouvrer leurs premieres forces. Ils faisoient un continuel trafic de yu (espece de pierre précieuse) & de chevaux avec les Chinois des confins de l'Empire. Jusqu'ici nous avons traduit mot à mot ce que l'Histoire des Tham rapporte des Hoei-hou.

Les Khi-tan, dont nous parlerons dans la suite, acheverent de porter le coup mortel aux Hoei-hou, & leur enleverent la Monarchie universelle de la Tartarie. Les Hoei-hou ne laisserent pas de se conserver encore quatre Etats dans cette vaste étendue de pays; celui de Kaschghar fut le plus puissant. Ceux des Hoei-hou qui le possédoient se faisoient nommer *As-lan*, ou *Arselan-hoei-hou*, ce qui signifie *les Lions Hoei-hou*. Les Hoei-hou de Khan-tcheou, ville de la province de Chensi, qui étoit leur capitale, étoient maîtres aussi d'un grand royaume, c'est-à-dire, du Tham-gouth. Il y en avoit encore deux autres, savoir, celui de Ho-tcheou ou d'Eyghour, qui fut réuni à celui de Kaschghar, & celui de Fou-tcheou, & même un cinquieme; mais tous ces royaumes étoient sujets des Khitan, qui avoient poussé leurs conquêtes jusqu'en Perse. Ce fut Tchim-khis-khan qui les extermina tous, comme on le verra dans la suite.

Cette nation des Hoei-hou devoit être extrêmement étendue : ils commençoient aux bords orientaux de la mer Caſpienne, d'où ils s'étoient répandus par toutes les montagnes, juſqu'aux confins du royaume d'Eyghour ; de là, s'élevant vers le nord, ils s'étendoient beaucoup au delà des cinquante-ſept degrés de latitude boréale ; car les Chinois ayant planté un gnomon de huit pieds dans le camp royal des Thie-le, nation des Hoei-hou, environ l'an 724, ils y trouverent la longueur de l'ombre méridienne, au jour du ſolſtice d'été, de quatre pieds & un dixieme, & trois centiemes de pieds ; d'où l'on doit conclure la hauteur du pole arctique en cet endroit, de près de quarante-neuf de nos degrés. Thamy-hem, fameux Aſtronome de ce temps-là, en compte plus de cinquante-deux Chinois, qui en font plus de cinquante-un des nôtres ; & Kouocheou-khim, excellent Aſtronome Chinois, marque, dans l'Hiſtoire de ſon Calendrier, que cette même ombre avoit été obſervée par des Aſtronomes de Chine, dans le pays des mêmes Thie-le, avant l'an 1280 de l'Ère Chrétienne, de cinq pieds & un centieme ; ce qui donne la hauteur du pole de cinquante-ſept degrés cinquante-ſept minutes. Au reſte, il ne faut pas s'imaginer que les Aſtronomes Chinois du huitieme ſiecle & ceux du treizieme parlent préciſément du même lieu, & qu'ainſi ils ſe contrediſent ; ou bien ces peuples vagabonds, comme il arrive ordinairement, avoient changé leur camp de place ; ou bien les Aſtronomes ont fait leurs obſervations, les uns au milieu du pays, les autres ſur les confins.

La même nation pouſſoit ſes bornes encore bien plus loin du côté du nord-oueſt, puiſque les Khou-li-khan en étoient & ceux qui habitoient ſur les bords de la mer Glaciale, & auxquels le même Kouo-cheou-khim donne la longueur de l'ombre ſolſticiale & méridienne du plus grand jour d'été, de ſix pieds & ſept dixiemes, & huit centiemes de pieds; d'où l'on conclut la hauteur de ſoixante-quatre de nos degrés & deux minutes. Il eſt vrai qu'il ne nomme pas les Khou-li-khan; mais il ne peut entendre qu'eux, quand il nomme cette hauteur, qui eſt celle de la mer du Nord ou Glaciale. Il dit que le plus grand jour y eſt de quatre-vingt-deux centiemes d'un jour aſtronomique. Nous retoucherons ce point ſous l'article des Khou-li-khan; car je vais rapporter, en fidele Traducteur, ce que l'Hiſtoire des Tham raconte de tous ces peuples qui compoſoient la nation des Hoei-hou. Ils étoient les ſujets de cette dynaſtie, elle devoit les bien connoître.

Des Sie-yen-tho.

Au commencement, les Yen-tho étoient mêlés avec les Sié : dans la ſuite, les Yen-tho ayant abſolument dompté les Sié, ils ſe les incorporerent; & ne faiſant plus qu'une même nation, ils prirent le nom de *Sié-yen-tho*, compoſé de celui de ces deux peuples. Le nom de la famille Royale étoit *Y-li-tie.* Parmi tous les peuples qui compoſoient la grande nation des Hoei-hou, celui-ci avoit le renom d'être le plus vaillant de tous. Leurs mœurs & coutumes ne différoient en rien de celles des Tou-kiue. Tchu-lo-khan,

Empereur des Tou-kiue Occidentaux, ayant fait mourir en trahiſon tous les principaux Chefs des Thie-le, ou bien des Hoei-hou (voyez l'Hiſtoire des Hoei-hou ci-deſſus), les Thie-le s'excitant mutuellement à la révolte, ſe retirerent, & proclamerent pour leur Roi Kni-pi-kho-lem, ſous le titre de *Yue-tchin-mo-ho-khan*. Ce Khan s'empara des monts Tan-han-chan, qui le ſéparoient du royaume d'Eyghour. Il honora Yi-che-po, Chef des Sie-yen-tho, du titre de *Khan*, & le nomma *Ye-thie-khan*. Celui-ci ſe rendit maître des monts Yen-mo; mais Che-kouei-khan, Empereur des Tou-kiue, ayant rétabli la puiſſance des Tou-kiue Occidentaux, ces deux Khan des Hoei-hou & des Sie-yen-tho dépoſerent ce titre qu'ils ne pouvoient pas ſoutenir, & ſe ſoumirent à lui. Les Hoei-he, les Pa-ye-kou, les A-tie, les Thoum-lo, les Pou-khou & les Pa-ſſii habitoient les monts Yu-tou-kiun, & s'étoient ſoumis à Che-pi-khan Empereur des Tou-kiue Orientaux. Y-che-po, qui s'étoit cantonné dans les monts d'Or de l'Occident, s'étoit rendu ſujet de Che-hou-khan, un des Empereurs des Tou-hiue Occidentaux. Che-hou-khan mourut l'an 618: ſa mort fut ſuivie d'une guerre civile. Y-nan, petit-fils de Yi-che-po, vint, avec ſoixante & dix mille tentes, ſe ſoumettre à Kie-li, Khan des Tou-kiue Orientaux. Dans la ſuite, Y-nan s'étant révolté contre Kie-li-khan, affoiblit la puiſſance de celui-ci. La plupart des hordes de Ki-li-khan ſe rebellerent contre lui, & ſe ſoumirent à Y-nan, qu'ils voulurent proclamer Khan; mais la crainte de ne pouvoir ſoutenir ce titre, le lui fit refuſer.

L'année suivante, l'Empereur de Chine Tham-thai-tçoum prit la résolution d'investir Y-nan de la dignité royale : c'est pourquoi il dépêcha vers Y-nan un Général des camps volans, nommé *Kiao-sse-vam*, pour lui porter ses ordres par des chemins détournés, & pour le créer, par Lettres-patentes, *Tchin-tchu-pi-kia-khan*. Y-nan étant donc créé Khan dans toutes les formes, envoya des Ambassadeurs à l'Empereur, pour le remercier de cet honneur, & pour lui offrir des présens. Il établit son camp royal dans les monts Yu-tou-kiun, qui sont au nord-ouest de Si-ghan-fou, à six cents lieues de distance. Son pays confinoit à l'orient avec les Mo-ho, à l'occident avec les Tou-kiue de la dépendance de Che-hou-khan ; au midi il étoit borné par le Désert de sable, & au septentrion par la riviere ou lac nommé *Hiu-lun*. De cette façon il possédoit une vaste étendue de pays, & il avoit un grand nombre de sujets. Alors les Hoei-he & toutes les autres hordes Tartares se soumirent à lui & devinrent ses sujets. Son frere cadet Thoum-the-le vint saluer l'Empereur en Chine. L'Empereur lui fit présent d'un excellent sabre, & d'un fouet couvert de pierreries. En les lui donnant, il lui dit : » Si les sujets de votre frere manquent en quelque chose de considérable, il les fera fouetter avec ce fouet. Y-nan tint cela à grand honneur.

Après que Kie-li-khan eut été défait par l'Empereur Tham-thai-tçoum, les dehors des confins de la Chine demeurerent déserts & sans habitans. Y-nan s'approcha de l'Orient, & s'empara des monts Tou-ouei-khien : il se plaça au sud de la riviere ou lac de Tho-lo, d'où il n'étoit plus

plus éloigné de Si-ghan-fou, que de trois cents lieues & plus. Dans cet endroit, il confinoit avec les Che-oueivers l'orient, aux monts d'Or vers l'occident; au midi, il avoit les Tou-kiue, & au septentrion les Hoei-hou de Han-hai: ainsi il occupoit en entier les anciens Etats que les Hioum-nou possédoient en propre. Il avoit deux cent mille cavaliers d'élite, qu'il faisoit commander par Tha-tou-che & par Thou-li-che, ses deux fils, la moitié à chacun. La premiere division se nommoit *la Septentrionale*, & la seconde *la Méridionale*. Il vint une ambassade de sa part en l'année 633. L'Empereur craignit que sa trop grande puissance ne devînt préjudiciable à son Empire; ainsi, pour lui susciter des embarras, il créa les deux fils d'Y-nan, petits Khan: il créa pareillement Khan, Li-sse-mo, l'an 641. Li-sse-mo, aussi-tôt après, passa la riviere, & vint se poster au midi du Désert: Y-nan en fut choqué: avant qu'il eût pris les armes, l'Empereur s'étoit transporté à Lo-yam (aujourd'hui Honan-fou), d'où il devoit partir incessamment, pour aller faire au Ciel un sacrifice extraordinaire sur le sommet du mont Thai-chan. Cela donna occasion à Y-nan de tenir conseil avec les siens: » Lorsque le fils du Ciel, leur dit-il, va faire ce sacrifice extraordinaire, tout l'Univers marche pour l'accompagner; toutes les troupes de l'Empire se réunissent autour de lui: les confins, pendant ce temps-là, sont absolument sans défense; nous pouvons donc prendre Li-sse-mo «: il envoya aussi-tôt contre lui Tha-tou-che son fils à la tête de deux cent mille cavaliers. Celui-ci traversa le Désert, & vint au

midi camper dans la plaine de Pe-tao-tchouen: Chaque ſoldat, l'un portant l'autre, avoit quatre chevaux. Il attaqua Li-ſſe-mo, qui prit la fuite, & ſe retira dans la ville de So-tcheou.

Li-ſſe-mo avertit l'Empereur de cette ſurpriſe, & lui demanda du ſecours. Alors l'Empereur ordonna à Tcham-kien de joindre les troupes Chinoiſes qui étoient ſous ſon commandement, à celles des Hi, des Sii & des Khi-tan, & de l'aller attaquer du côté de l'orient; il envoya Li-tçii avec ſoixante mille fantaſſins & trois mille chevaux, & Li-ta-leam, avec quarante mille fantaſſins & cinq mille cavaliers, camper à Lim-vou. Tcham-ſſe-kouei reçut ordre d'aller camper à Yun-tchoun, avec une armée de dix-ſept mille hommes. Il fit Généraliſſime de toutes ces armées Lie-ſii-yu: il donna à tous ces Commandans les ordres ſuivans : » Les Sie-yen-tho viennent de traverſer le Déſert; leurs chevaux ſont ruinés. C'eſt la maxime de la guerre de pouſſer vivement ſa pointe, quand la fortune ſe montre favorable, & de ſe retirer au plus vîte, quand on la trouve contraire. Les Captifs ou Barbares ont manqué à cela; ils n'ont pas attaqué Li-ſſe-mo au premier abord; ils ne ſe ſont pas non plus retirés auſſi-tôt : ainſi on doit s'attendre à les voir entiérement défaits. Prenez garde d'aller les attaquer directement; attendez leur retraite pour le faire «. Peu de temps après, les Sie-yen-thon envoyerent des Députés pour ſupplier l'Empereur de leur permettre de faire la paix avec les Tou-kiue. Voici les conventions que je vous ai ordonnées, répondit l'Empereur : » Que les pays qui ſont au nord du Déſert ſoient poſ-

fédés par les Sie-yen tho, & ceux qui font au midi du même défert, par les Tou-kiue : vous n'avez pas ceffé, nonobftant cela, de vous faire la guerre ; je ne puis vous pardonner cette faute. Vous, Sie-yen-tho, qui me regardez comme votre pere, vous avez été les premiers à violer mes ordres ; n'êtes-vous donc pas des perturbateurs du repos public ? Après cela, vous dites que vous voulez avoir la paix avec les Tou-kiue : vous y êtes obligés en vertu des conventions déjà faites : pourquoi donc préfentement m'en demander la permiffion « ? Il ne répondit point à leur demande. Cependant Tha-thou-che s'avança jufqu'à la grande muraille ; mais il ne put joindre Li-ffe-mo, qui s'étoit déjà retiré au midi de la muraille. Tha-thou-che comprit auffi-tôt qu'il ne pourroit plus l'atteindre ; il fit monter de fes gens fur la grande muraille, pour charger Li-ffe-mo d'injures.

Il arriva juftement en ce temps-là, que l'armée de Li-tçii parut. Tha-thou-che fongea auffi-tôt à la retraite ; il traverfa les monts Tçim-chan ; mais il avoit bien du chemin à faire. Li-tçii choifit une troupe de gens déterminés, qu'il joignit à fa cavalerie, & paffant la riviere de Lo-ho, il prit en diligence la route de Pe-tao, & pourfuivit vivement Tha-thou-che, fans le perdre de vue. Tha-thou-che, craignant de ne pouvoir échapper, traverfa la riviere de Ge-tchin, & fit ferme de l'autre côté. Auparavant les Sie-yen-tho, dans la guerre qu'ils avoient faite à Cha-po-lo-khan & à Afena-chel, avoient toujours été victorieux en combattant à pied : c'eft pourquoi ils ne fe fervirent point de leur cavalerie dans cette

occasion : ils partagerent leurs troupes de cinq en cinq hommes, l'un desquels tenoit les quatre chevaux des autres, qui combattoient tour à tour, avec ordre à tous de monter à cheval après la victoire, pour poursuivre les fuyards. Ils avoient établi pour loi, que quiconque manqueroit au devoir seroit mis à mort, & que ses biens seroient confisqués au profit de ceux qui auroient bien combattu. Les Tou-kiue de l'armée Chinoise furent enfoncés par les Sie-yen-tho, & mis en déroute. Li-tçii courut à leur secours. Les Sie-yen-tho tiroient seulement aux chevaux, qui tomboient morts à l'instant. Li-tçii, sur le champ, partagea son infanterie en compagnies de cent hommes, & donna tête baissée sur l'ennemi, qui s'étoit ouvert : il le mit en désordre, & ensuite en déroute. Un de ses Lieutenans, nommé *Sie-van-tche*, poussa droit avec le fort de sa cavalerie, à ceux qui tenoient les chevaux des autres, qui combattoient à pied ; ce qui empêcha les Sie-yen-tho de pouvoir s'enfuir. Il en fut tué plusieurs milliers ; on leur enleva quinze mille chevaux. Tha-thou-che prit la fuite & disparut. Sie-van-tche eut beau le poursuivre, il ne put l'atteindre. Tha-tou-che se retira au septentrion du Désert, avec les débris de son infanterie. Par malheur pour lui, il tomba une grosse neige, & l'âpreté du froid fut si grande, que sur dix de ses gens, il en mourut huit. De tous temps les Sie-yen-tho ont eu le pouvoir d'attirer les neiges du ciel, par des sacrifices qu'ils font aux Dieux pour perdre leurs ennemis : ils crurent que cet expédient leur réussiroit à l'égard de Li-tçii ; mais, contre leur attente, il leur fut funeste.

Li-tçii s'en retourna à Tim-ſiam. L'Empereur y envoya des Députés, avec une lettre de ſa main, pour louer l'armée & s'informer de l'état où elle étoit. Il diſtribua des récompenſes à tous ceux qui avoient bien fait, & ſur-tout à ceux qui étoient morts dans cette expédition : en même temps il renvoya les Députés des Sie-yen-tho, qui étoient venus demander ſes ordres, leur diſant : » Retournez chez vous à la bonne heure, & rapportez à votre Khan ce que je vais lui dire. Vous vous êtes fiés ſur votre puiſſance, & vous avez mépriſé les Tou-kiue ; vous les avez tyranniſés & accablés de tributs : vous avez même pris leur Chef pour otage. Ne ſuis-je pas le maître de l'Univers, & vous appartient-il d'impoſer des tributs ? A l'avenir quand il ſe préſentera quelque choſe d'important, conſultez mûrement, peſez l'utile & le dommageable, & n'entreprenez rien témérairement «. Les Sie-yen-tho, après avoir entendu ce rapport de leurs Députés, envoyerent des Ambaſſadeurs demander pardon à l'Empereur. Ils envoyerent auſſi Cha-po-lo, oncle de leur Khan, offrir en préſent trois mille chevaux à l'Empereur, & lui demander une Infante en mariage. » Le Roi des Yen-tho (dit l'Empereur) n'étoit qu'un ſimple Ki-kin ; c'eſt moi qui l'ai fait Khan : Qui eſt-il en comparaiſon de Kie-li, qui étoit Khan des Tou-kiue Orientaux, & dont j'ai détruit la puiſſance, pour avoir oſé porter la guerre ſur les confins de mon Empire «? Il rejeta leur propoſition.

L'année ſuivante il vint une nouvelle ambaſſade de leur part, avec un plus grand nombre de chevaux, outre les bœufs, les moutons & les

chameaux, pour faire de nouvelles instances. L'Empereur tint ce discours à ses Grands en plein Conseil : » Moi, Empereur, je trouve qu'il y a deux expédiens sûrs pour abaisser l'orgueil des Sie-yen tho. Le premier est d'envoyer contre eux une armée de cent mille hommes d'élite, qui les extermine entiérement ; l'avantage, qui reviendra de cet expédient, durera cent ans. Le second est de rejeter la proposition du mariage, de les tenir en bride & les empêcher d'approcher de la Chine. L'utilité que procurera cet expédient, ne s'étendra pas au delà de trente ans. Lequel des deux vous paroît le meilleur ? Fam-hiuen-lim prit la parole, & répondit en ces termes : » Aujourd'hui tout est encore dans le trouble ; les plaies du peuple ne sont pas encore fermées. Quand nous devrions sortir victorieux de cette guerre, on ne peut nier qu'il n'y ait du risque à l'entreprendre. Il vaut donc mieux leur accorder une Infante en mariage, & se les attacher par le lien de cette alliance «. » Vous avez raison, dit l'Empereur «. Il nomma en même temps la Koum-tchu de Sin-him pour femme du Khan : il fit appeler Tou-li-che, Ambassadeur des Yen-tho, & lui fit un festin solennel, tous les Officiers de la Cour étant présens avec tout l'appareil possible. Thou-li-che frappant la terre avec le front, souhaita une vie sans bornes à l'Empereur. L'Empereur ordonna, par un Edit solennel, à Y-nan, de venir recevoir la Koum-tchu, & il prit lui-même la résolution d'aller en personne jusqu'à Nim-hia, pour y célébrer les noces. Y-nan ne se possédoit pas de joie ; il la fit éclater par ces

paroles fanfaronnes : » J'étois un simple Hoei-hou ; le Souverain (on nomme ainsi par antonomase l'Empereur de Chine), m'a créé Khan ; il me donne en mariage sa propre fille ; lui-même en personne s'avance jusqu'aux confins de son Empire, pour l'amour de moi ; quelle gloire après cela peut égaler la mienne « ? Aussi-tôt il imposa aux siens un tribut de moutons & de chevaux, pour fournir aux frais de la noce. Quelqu'un dit au Khan : » Votre Majesté & l'Empereur de Chine sont chacun maîtres d'un Etat, pourquoi donc l'allez-vous visiter ? Et si l'on vous arrête, sera-t-il temps de vous repentir de cette démarche « ? » Il n'en est pas ainsi, répondit Y-nan. Le fils du Ciel, régnant, est un Prince vertueux. Toute la Terre s'est soumise à lui, & tous se font gloire d'être au rang de ses sujets. Nous sommes les seuls au septentrion du désert, qui manquons de Maîtres ; en pouvons-nous choisir un autre que lui « ? Cela ferma la bouche à celui qui avoit parlé.

L'Empereur ordonna, par un Edit solennel, que les présens des Yen-tho fussent reçus. Le Khan des Yen-tho n'avoit ni magasins ni trésors. Il tiroit toutes ses ressources de ses sujets, par des tributs qu'il leur imposoit lorsque la nécessité le pressoit ; il falloit du temps pour les lever. Quand il vint à traverser le Désert, les eaux & les herbes vinrent à manquer ; il lui mourut un grand nombre de moutons & de chevaux. Il manqua de payer son tribut au temps préfix. Ces circonstances réunies obligerent l'Empereur à ne pas partir pour Nim-hia. Cependant Y-nan avoit perdu, par la mortalité, la moitié de ses chevaux & de ses mou-

tons. On suggéra à l'Empereur ce conseil : » Les Barbares ne recherchent la Chine que par un pur motif d'intérêt. Si la Chine donne une de ses Infantes en cette occasion, où le mariage ne se peut pas faire avec l'éclat & l'appareil convenables, elle tombera dans le mépris parmi les Barbares. Cela détermina l'Empereur à rompre le mariage ; & il s'excusa de le conclure auprès des Ambassadeurs des Yen-tho. Quelques-uns lui dirent : » Puisque Votre Majesté s'y est engagée, Elle ne doit pas manquer à sa parole «. » Seigneurs, repartit l'Empereur, le conseil que vous me donnez n'est point à propos. Anciennement, sous la dynastie des Han, la puissance des Hioum-nou étoit si grande, que la Chine ne leur pouvoit résister ; cela obligea les Empereurs de cette dynastie, de donner à leurs Tchen-yu leurs propres filles en mariage. Aujourd'hui, les Barbares du Septentrion sont foibles ; je puis les réduire, & sur-tout les Yen-tho qui me servent avec beaucoup de circonspection, considérant le besoin qu'ils ont de mon appui pour se soutenir dans leur nouvelle élévation. Mais moi, je considere l'utilité que je retire d'eux, pour tenir les autres dans la sujétion. Les Thoum-lo & les Pou-kou ont assez de force pour réduire les Yen-tho ; s'ils ne l'entreprennent pas, c'est uniquement parce qu'ils me redoutent. Or, si je viens à donner une Koum-tchu en mariage au Khan des Yen-tho, il devient par-là mon gendre ; cela augmentera considérablement sa réputation & affermira son trône, & tous les autres Tartares viendront à l'envi se ranger sous ses étendards. Les Barbares ont des inclinations sauvages ; quand

ils peuvent se soutenir par eux-mêmes, ils se soulevent contre la Chine. Présentement donc que j'ai rompu ce mariage, les Barbares n'en auront pas plus tôt la nouvelle, qu'ils viendront fondre à l'envi les uns des autres sur les Yen-tho, qui sont par-là sur le penchant de leur ruine «.

En effet, aussi-tôt après Li-sse-mo tomba sur eux & alla ravager leur pays. Les Yen-tho, de leur côté, envoyerent Thou-li-che faire la même chose dans le territoire de Tim-siam. L'Empereur ordonna à Li-tçii de les chasser des confins. Incontinent après, les Sie-yen-tho envoyerent des Ambassadeurs à l'Empereur, pour le supplier de vouloir bien accepter le secours de troupes qu'ils lui offroient contre la Corée. Ils faisoient cela pour sonder le cœur de l'Empereur. L'Empereur (Tham-thai-tçoum) fit venir ces Ambassadeurs en sa présence, & leur parla en ces termes: » Retournez dans votre pays, & dites de ma part à votre Khan, que si lui & ses enfans ont assez de puissance pour insulter mes frontieres, ils viennent le faire incessamment «. Y-nan fut effrayé par ce discours, & il n'osa prendre aucune résolution. Il se contenta d'envoyer des Ambassadeurs pour faire excuse à l'Empereur, & pour lui offrir de nouveau le secours qu'il lui avoit déjà offert. L'Empereur loua son zele & répondit obligeamment. Mo-li-tchi, Ministre de Corée, se servoit des Mo-ho (ce sont les Man-tchou, aujourd'hui maîtres de la Chine), pour attirer Y-nan dans son parti, en lui proposant de grosses récompenses. Y-nan avoit perdu courage; il n'osa rien entreprendre; sa mort survint aussi-tôt. L'Empereur l'ayant apprise, lui fit des sacrifices

dans le lieu où il se trouvoit alors. Auparavant, les Yen-tho avoient prié l'Empereur de créer Y-mam, fils d'Y-nan & né d'une concubine, Khan, sous le titre de *Thou-li-che-khan*, pour gouverner la partie orientale de leurs Etats, & Pa-cho, fils légitime d'Y-nan, sous le titre de *Che-hou-khan*, pour gouverner la partie occidentale. Y-mam avoit été cause que les Yen-tho avoient été défaits à la bataille de Pe-tao, ce qui l'avoit rendu odieux à tout le monde.

Après les obseques d'Y-nan, Y-mam se retira aussi-tôt : Pa-cho envoya un détachement de ses troupes après lui, qui le surprirent & le tuerent. Pa-cho, par cette mort, devint Khan, & prit le titre de *Hie-li-kiue-li-che-sie-cha-tho-mi-khan.* Dans ce même temps, l'armée de l'Empereur étoit encore dans le Leao-toum qui touche la Corée. Le nouveau Khan se servit de cette conjoncture si favorable, pour faire des incursions sur la Chine. L'Empereur envoya Tao-tçoum contre lui, avec ordre de camper à So-tcheou. Il ordonna à Sie-van-tche & à Asena-chel de camper à Chim-tcheou, & à Sa-khou-gou-gin de camper à Nim-hia. Il donna ordre à Tchi-che-sse-lii & aux Tou-khiue de se tenir sur les confins, prêts à porter secours où la nécessité le requerroit. Les captifs (les Chinois nomment ainsi les Barbares par mépris) voyant ces préparatifs, se retirerent. Pa-cho étoit d'un naturel farouche & cruel ; il faisoit mourir beaucoup des principaux Officiers de son pere, & distribuoit les charges à ses favoris ; personne ne se croyoit en sûreté. A-po-che (ce doit être Pacho) rencontra par hasard une

ambaſſade Chinoiſe ſur les confins occidentaux des Mo-ho. Il ſe donna là un petit combat où A-po-che eut du deſſous. Craignant le reſſentiment de ſes ſujets, il publia, quand il fut de retour, que les Chinois alloient tomber ſur eux: cela porta le trouble par-tout, & chacun ſe ſauva où il put. Tho-mii-khan (ou Pa-cho) prit la fuite avec environ dix cavaliers, & alla ſe réfugier auprès d'Aſena-chi-khien. Peu de temps après, il fut tué par les Hoei-hou, qui exterminerent toute ſa famille.

Cinquante ou ſoixante mille Yen-tho ſe retirerent à Li-tchim, où ils proclamerent Khan le fils d'un frere de Tchin-tchu-pi-kia-khan, qui ſe nommoit *Thou-mo-tchi*, & lui donnerent le titre d'*Y-the-ve-che-khan*. Celui-ci envoya des Ambaſſadeurs en Chine, pour marquer à l'Empereur que ſon deſſein étoit de s'établir dans les monts Yu-dou-ghiun. L'Empereur envoya des Députés régler cette affaire, & le conſoler. Toutes les Hordes des Thie-le étoient depuis aſſez long-temps ſous le joug des Yen-tho, ce qui leur rendoit encore redoutable Thou-mo-tchi, tout foible & abandonné qu'il étoit, & cette crainte les retenoit dans ſa dépendance. L'Empereur, qui craignoit qu'il ne ſe relevât, & ne fît beaucoup de mal à la Chine, envoya vers lui Li-tçii & d'autres Commandans, avec ordre de le recevoir avec douceur s'il ſe rendoit, ou de lui faire la guerre au cas qu'il ſe révoltât. Thou-mo-tchi fut extrêmement ſurpris quand il vit Li-tçii. Il ſe préparoit à la guerre, tandis qu'il l'amuſoit par de belles paroles, en demandant à ſe rendre. Li-tçii s'apperçut qu'il le jouoit; il fondit

fur lui à l'improvifte, coupa plus de cinq mille têtes, & fit trente mille captifs, tant vieillards qu'enfans. Il détruifit par-là l'Empire des Si-yen-tho. Pour Thou-mo-tchi, ayant appris qu'il y avoit chez les Hoei-hou un Ambaffadeur du Fils du Ciel, nommé *Siao-ffe-ye*, il l'y alla trouver, & demanda d'être reçu à merci. Il fut envoyé en Chine, où l'Empereur lui donna la dignité de Général de fes Gardes de la droite, & lui affigna des fonds de terre & des maifons.

Un peu avant la deftruction de l'Empire des Yen-tho, il étoit venu un pauvre dans leur pays; un Yen-tho le fit entrer dans fa tente pour lui donner à manger. La femme de l'Yen-tho confidérant fon hôte, vit qu'il avoit la tête d'un Loup. Après que cet homme eut mangé, la femme avertit fon mari de ce qu'elle avoit vu; car pour lui, il n'avoit rien apperçu de femblable. Ce bruit s'étant répandu, tout le voifinage s'affembla, & fe mit à pourfuivre l'homme à tête de loup. En le pourfuivant, ils arriverent aux monts Yu-dou-ghiun, où deux hommes fe préfenterent à eux, & leur dirent: » Nous fommes des Génies; les Sie-yen-tho vont être éteints «. Cette parole les frappa, & les fit renoncer à pourfuivre ce pauvre, qu'ils perdirent auffi-tôt de vue. En effet, ils furent éteints par Li-tçij au même endroit où les Génies avoient apparu. L'Empereur, à la défaite des Yen-tho, voulut joindre celle des Ki-pii & autres Tartares: ceux-ci fe foumirent volontairement. L'Empereur envoya Tao-tçoum, & mit fous fon commandement A-fe-na-chel, & autres Généraux, avec ordre de partager les troupes entre

eux, & de pousser les Tartares à bout. L'Empereur alla en personne à Nim-hia, où il assembla tous les Officiers du pays. Alors onze hordes des Thie-le vinrent se soumettre à lui, & demander des Officiers de sa main pour les gouverner, & réduire leur pays en province de l'Empire de Chine. Cependant Tao-tçoum & les autres Généraux ayant traversé le Désert, attaquerent le reste des Yen-tho. Apo-tha-kan coupa la tête à plus de mille, & poursuivit les autres durant vingt lieues. Sie-van-tche poussa jusqu'à Pe-tao, & obligea les Chefs des Hoei-hou à venir se rendre. Les ambassades que les Barbares envoyoient à l'Empereur dans le lieu où il étoit, se touchoient les unes les autres. Ils s'y trouverent au nombre de plusieurs mille hommes, & parlerent ainsi à l'Empereur : » Votre Souveraine Majesté, semblable au Ciel en dignité, est notre Khan : pourvu que nous ayons l'honneur d'être mis à perpétuité au nombre de ses esclaves, la mort nous deviendra agréable «. L'Empereur partagea leurs terres en villes du second & du troisieme ordre ; après quoi, les Déserts du septentrion jouirent d'une parfaite paix.

L'Empereur tint ce discours aux Barbares, qui étoient venus de toutes parts le saluer : » Vous serez aussi contens sous ma domination que les rats le sont dans leurs trous, & les poissons dans les fontaines. J'étendrai ces trous en plaines, & ces fontaines en lacs, pour vous y faire vivre heureux «. Il ajouta : » Tandis que je serai Maître de l'Univers, si quelque Barbare, de quelque nation qu'il soit, a besoin de repos, je

le lui procurerai ; s'il est dans la tristesse, je la dissiperai. Il pourra jouir, par mon support, de l'un & de l'autre de ces deux avantages, de la même façon qu'une mouche, qui est attachée à la croupe d'un cheval de prix, peut, sans se fatiguer, faire cent lieues en un jour «. Alors l'Empereur fit des sacrifices solennels dans le temple de ses ancêtres, pour leur faire part d'un si glorieux succès. Il accorda aux peuples le pouvoir de s'assembler, & de faire des fêtes durant trois jours & trois nuits. Trois ans après, les restes des Yen-tho se rebellerent encore. L'Empereur donna le commandement de son armée à Tchi-che-sse-lii, qui les força & les remit dans le devoir. Entre l'an 650 & 656, l'Empereur Tham-kao-tçoum créa la ville de Khi-tan-tcheou maîtresse d'un territoire où il plaça, après leur retour, les restes des Yen-tho, qui avoient pris auparavant la fuite.

Des Pa-ye-kou ou Pa-y-kou.

Ils étoient répandus au septentrion du Désert, & leur pays avoit cent lieues d'étendue : ils étoient placés vis-à-vis des Pou-kou. A l'orient, ils confinoient avec les Mo-ho (Tartares aujourd'hui maîtres de la Chine). Leur Etat consistoit en soixante mille tentes, d'où ils tiroient dix mille hommes de guerre. Le pays produit d'excellens chevaux, & du fer d'une bonté extraordinaire. Il y a une riviere nommée *Khamkan-ho* : on coupe des pins ; & on les jette dedans ; au bout de trois ans, ils se convertissent en une espece de pierre d'un gris verdâtre, d'une

consistance serrée, & qui conserve encore les veines du pin : on l'appelle vulgairement *Khamkan-che* ou *la pierre de Kham-kan.* Les peuples ne s'y occupent qu'à la chasse; il y en a peu qui labourent la terre. Ils vont à la chasse des cerfs, sur des traîneaux qui coulent sur les glaces. Leurs mœurs sont, à peu de chose près, semblables à celles des Thie-le; mais il y a quelque différence entre les deux langues.

L'an 629, ils vinrent avec les Pou-kou, les Thoum-lo, les Hii & les Sii, rendre hommage à l'Empereur. L'an 647, Kiu-li-che, qui étoit alors leur grand Ki-li-fa, vint avec toute sa nation demander que leur pays fût réduit en province. L'Empereur Tham-thai-tçoum érigea leur pays en Généralat, lui donnant le nom d'*Yeoulim.* Il créa Kiu-li-che Général, ou bien Tou-tou, & lui donna le titre de *Généralissime de ses Gardes de la droite.* Vers l'an 658, ils se révolterent conjointement avec les Pou-kou & les Thoum-lo. Tchim-gin-thai alla porter la guerre chez eux, & fit couper la tête à leurs principaux Chefs. Après l'an 742, ils vinrent d'eux-mêmes rendre hommage.

Des Pou-khou ou Pou-kou.

Ils sont à l'orient des Tholankho. La nation consiste en trente mille tentes, d'où ils tirent dix mille hommes de combat. Ils sont les plus reculés de tous, vers le septentrion. Ils sont féroces, & difficiles à dompter. D'abord ils s'étoient rendus sujets des Tou-kiue; ils le furent ensuite des Yen-tho. Après la destruction des Yen-tho,

leur Chef Po-pou-ki-li-fa-kho-lan-pa-yen réduisit son pays en province de Chine. L'Empereur donna à ce pays le nom de *Ki-vei-tcheou.* Il créa Kho-lan-pa-yen Généralissime de ses Gardes de la droite, & le fit Tou-tou.

L'an 703, ou incontinent après, celui-ci fut tué par un de ses Officiers, nommé *Pou-kou*, qui vint aussi-tôt après se rendre à l'Empereur. Les Officiers de l'Empire le condamnerent à la mort. Son fils Hoai-ghen, l'an 756, fut créé, pour ses bons services, Vice-Empereur de Sofam (pays de la Chine). Sa vie est écrite dans l'Histoire.

Des Thoum-lo.

Ils sont au septentrion des Sie-yen-tho, & à l'orient des Tho-lan-kho. Ils sont situés à l'occident de Si-ghan-fou, d'où ils sont éloignés de sept cents lieues & plus. Ils mettent trente mille hommes d'élite en campagne. L'an 628, ils envoyerent des Ambassadeurs en Chine. Long-temps après, ils demanderent d'être réduits en province. L'Empereur Tham-thai-tçoum érigea leur pays en Tou-tou-fou ou Tribunal de Tou-tou, & lui donna le nom de *Kieou-lin.* Il créa leur Chef Ki-li-fa-chi-kien-tchue premier Tou-tou, ajoutant à cette dignité le titre de *Généralissime de ses Gardes de la gauche.* Ghanlo-chan s'étant révolté, enleva de force les troupes des Thoum-lo, & en composa un régiment qui portoit le nom d'*Y-lo-ho*, c'est-à-dire, *des Braves.*

Des

Des Hoen.

C'eſt de tous les peuples de la nation des Thie-le, le plus avancé vers le Midi. Après la défaite de Kie-li khan, Empereur des Tou-kiue Orientaux, le Ki-li-fa des Hoen, nommé *Adan-tchi*, vint ſe ſoumettre aux Chinois. Après la deſtruction des Sie-yen-tho, leur grand Ki-li-fa, qui prenoit le titre de *Hoen-vam* ou *Roi des Hoen*, vint demander que ſon pays fût réduit en province. L'Empereur l'érigea en Tou-tou-fou, & lui donna le titre de *Kao-lin*. Enſuite il fut partagé en deux tcheou ou provinces, ſavoir, l'orientale & l'occidentale. L'Empereur Tham-thai-tçoum ſachant qu'Adan-tchi avoit un degré de parenté au deſſus du Vam ou Roi, le députa vers lui avec des Interpretes : le Vam lui céda ſa dignité avec joie. L'Empereur loua beaucoup cette action ; il créa Adan-tchi Généraliſſime des Gardes de la droite & Vice-Empereur de Kao-lin-tcheou. Il donna au Vam le titre de *Général* avec celui de *Kilifa*, & le fit Lieutenant d'Adan-tchi. Celui-ci étant mort, ſon fils Hoei-kouei lui ſuccéda : Hoei-kouei, après ſa mort, eut pour ſucceſſeur Ta-cheou ſon fils. Che-tchi fut mis en la place de Ta-cheou ſon pere. Che-tchi étoit un homme d'une bravoure extraordinaire dans les combats : il étoit à la ſuite de Kho-chu-han, Général de l'armée Chinoiſe, lorſque ce Général força la ville de Che-pao-tchim. Sa vaillance lui mérita la charge de Généraliſſime des Gardes de la droite, & la dignité de Duc de Ju-nan. Li-kouam-pi défen-

doit le pays de Hoyam. Che-tchi lui fut donné pour Lieutenant-Général, sous le titre de *Maître de la cavalerie de So-fam.* Il fut promu à la dignité de Roi de Nim-ſo & de Vice-Empereur de So-fam.

Quelque temps après, le bruit courut que Pou-kou-hoai-ghen, qui avoit pris la fuite, revenoit prendre possession de son ancien Gouvernement. » Sans doute, dit alors Che-tchi, c'est marque qu'il a été abandonné des siens «. Il se prépara à le repousser. Tcham-chao, son neveu ou gendre, lui dit : » Si le repentir des malheurs qu'il a causés à l'Empire le ramene au devoir, peut-on ne le pas recevoir « ? Che-tchi approuva ce conseil, & le reçut pacifiquement. A peine celui-ci fut-il entré, qu'il fit tuer Che-tchi par Tcham-chao, & se rendit maître de son armée. Il eut horreur du crime de Tcham-tchao, & lui ayant reproché sa perfidie : » Si vous avez été si ingrat à l'égard de votre oncle ou beau-pere, lui dit-il, puis-je compter sur votre fidélité « ? Il lui fit rompre les jambes, & le fit jeter dans une prison où il mourut. Che-tchi laissa un fils, nommé *Gho-tchim*, qui fut un des plus fideles sujets de l'Empereur Tham-thai-tçoum. Sa vie est écrite à la fin de l'Histoire des Tham.

Des Khi-pii ou Kii-pii-yu.

Leur pays est au nord-ouest du royaume de Yen-khi, sur les bords de la riviere d'Ym-so, au midi des Tho-lan-kho. Kho-lem, leur Chef, prit le titre d'*Y-ve-tchim-mo-ho-khan* : il étoit vaillant, aussi bien que Mo-ho-tou-the-le son frere

cadet. Mo-ho-tou étant mort, ſa fils Ho-li-cham-nieou vint, avec toute ſon horde, ſe remettre entre les mains de Tham-thai-tçoum, Empereur de Chine. Ceci arriva l'an 632. L'Empereur lui aſſigna un territoire entre les villes de Kan-tcheou & Leam-tcheou, dans la province de Chenſi, pour l'habiter. L'Empereur donna au pays des Kii-pii le nom d'*Yu-kii-tcheou*. L'an 653, la horde de Ho-li-cham-nieou, ou le pays qu'elle habitoit dans la Tartarie, fut nommé *Ho-lin*. L'Empereur aſſigna au Commandant du pays le titre de *Tou-tou*, & voulut qu'il dépendît du Généraliſſime Chinois d'Yen-gen. Ho-li-cham-nieou rendit de grands ſervices à la Chine dans ſes armées. Ce fut un ſujet d'une fidélité extraordinaire. Au commencement du regne de l'Empereur Tham-ven-tçoum, les Kii-pii de Ho-li-cham-nieou furent transférés dans le territoire de Tchin-vou, & furent attachés à la juriſdiction du Commandant Chinois de ce pays.

Des Tho-lan-kho ou Tho-lan (apparemment Thoran ou Thorangha).

Ils ſont placés à l'orient des Sie-yen-tho, & touchent les bords de la riviere de Thoum-lo. Ils fourniſſent dix mille combattans, gens d'élite. Après la deſtruction des Sie-yen-tho, leur Chef Ki-kiu-tho-lan-kho-mo vint avec les Hoei-he rendre hommage à l'Empereur, qui érigea ſon pays en Tou-tou, & lui donna le nom d'Yen-gen. Il joignit au Tou-tou la dignité de Généraliſſime des Gardes de la droite. Le Tou-tou (Tho-lan-kho-mo) étant mort, Tho-lan-kho-

ki-pou hérita de la charge de Tou-tou, & fut créé par l'Empereur Grand Ki-li-fa.

Des Athie ou Hathie ou Hiethie.

Au commencement ils se joignirent aux Paye-khou & autres Tartares, pour venir rendre hommage. L'Empereur érigea leur pays en Tcheou, & le nomma *Khi-thien*. Sous l'Empire de Tham-hiuen-tçoum, après l'an 713, Hie-thiesse-thai vint du lieu où Me-tchue, Empereur des Tou-kiue Occidentaux, tenoît sa Cour, se soumettre à l'Empereur. Dans la suite, Kouamtçin & Kouam-yen (deux Athie) mériterent de grandes charges par les services qu'ils rendirent dans les armées de la Chine; de sorte que l'Empereur leur donna le nom de sa famille, qui étoit *Li*, & les fit mettre sur les rôles. La vie de ces deux Athie se trouve dans l'Histoire.

Des Kho-lo-lo ou Khor-lo.

C'étoit, dans sa premiere origine, un amas de familles Tou-kiue. Ils étoient placés au nord-ouest de Pe-thim, ou de la Cour septentrionale des Tou-kiue, & à l'occident des Monts d'or. Ils occupoient les deux rives de la riviere de Pou-kou-tchin, entouroient le mont nommé *Thc-ta*, & confinoient avec le Tche-pi. Ils étoient partagés en trois corps : le premier s'appeloit *Mou-lo* ou bien *Mou-la*; le second, *Tche-khi* ou bien *Po-pou*; le troisieme, *Ta-che-li*. Lorsque Kao-khan, au commencement du regne de Tham-kao-tçoum, l'an 650 ou peu après, alla

faire la guerre à Tche-pi-khan, les trois corps des Kho-lo-lo furent réduits en province. L'an 657, l'Empereur donna au corps des Mou-lo le titre d'*Yn-chan-tou-tou-fou*, & conséquemment le nom d'*Yn-chan* au pays qu'il habitoit. Celui de Tche-khi fut nommé *Tá-mo*, érigé en Tou-tou-fou; celui des Ta-che li fut nommé *Hiuen-tche*, & érigé en Tou-tou-fou.

Les Chefs de ces corps furent créés Tou-tou. Dans la suite, les Tche-khi furent partagés en deux districts, dont l'un garda son ancien nom, & l'autre fut nommé *Kin-fou-tcheou*. Ces trois corps étoient serrés par les Tou-kiue du côté de l'orient & du côté de l'occident. Ils observoient la force ou la foiblesse des Tou-kiue, pour régler sur cela leur soumission ou leur révolte, sans avoir à cet égard aucune conduite arrêtée. Dans la suite, ils s'avancerent peu à peu vers le midi, & leur Chef prit le titre de *Che-hou des trois familles ou corps*. Ils étoient courageux, & aimoient la guerre. Les Tou-kiue qui étoient à l'occident des Thim-tcheou, & dans Thim-tcheou même, les redoutoient. Un peu après l'an 713, les Kho-lo-lo vinrent deux fois rendre hommage à la Chine. Après l'an 742, ils se liguerent avec les Hoei-he & les Pa-ssi-mii, & attaquerent tous ensemble le Khan, nommé *Ou sou-mii-chi*, & le tuerent. Incontinent ils tournerent leurs armes avec les Hoei-he contre les Pa-ssi-mii, & mirent Asena-che, leur Khan, en déroute près de Pe-thim, ou de la Cour du Septentrion. Asena-che se réfugia à la Cour de l'Empereur. Les Kho-lo-lo & les neuf familles (des Tou-kiue Occiden-

taux) proclamerent le Che-hou des Hoei-he Empereur sous le titre de *Hoai-gin-khan* ; après quoi les Kho-lo-lo vinrent s'établir dans les monts Ou-de-ghien (Ou-tou-ghai, ou en Chinois, Ou-tou-kiun, ou bien Ou-te-kien), où ils s'assujettirent aux Hoei-he. Ceux qui demeuroient dans les Monts d'or & à Pe-thim, rendoient tous les ans hommage à l'Empereur. Long-temps après, le Che-hou des Kho-lo-lo, nommé *Thun-pii-kia*, fit prendre & lier tous les Tou-kiue qui étoient dans son pays, & se révolta contre leur Empereur.

Le Chef des Kho-lo-lo, nommé *Apou-ssè*, fut promu par l'Empereur à la dignité royale, sous le titre de *Roi des Monts d'or du second ordre*. Depuis l'an 742 jusqu'à l'an 757, il vint cinq fois rendre hommage. Après cela, les Kho-lo-lo, dont la puissance s'étoit insensiblement augmentée, commencerent à le disputer aux Hoei-he. Ils quitterent leur pays, & allerent s'établir dans celui qui avoit anciennement appartenu au Khan des dix familles des Tou-kiue Occidentaux. Par-là ils furent maîtres des villes de Soui-che, de Tholosse & autres. Nonobstant cela, ils craignoient les Hoei-he, & n'osant passer sur leurs terres, ils cesserent de venir en Chine rendre hommage.

Des Pa-ssi-mii.

Ils vinrent l'an 649 rendre hommage à l'Empereur pour la premiere fois. L'an 742, ou peu après, ils s'unirent au Che-hou des Hoei-he, pour attaquer le Khan des Tou-kiue Occiden-

taux. L'Empereur créa un des grands Chefs des Pa-ssi-mii, nommé *Assena-chi*, sous le titre de *Ho-la-pii-kia-khan*. Celui-ci envoya une ambassade à l'Empereur, pour le remercier. Thamhiuen-tçoum, qui régnoit alors, fit des présens considérables aux Ambassadeurs. Il ne se passa pas trois ans sans que ce Khan fût attaqué & défait par les Kho-lo-lo & les Hoei-he. Il s'enfuit à Pe-thim, d'où il vint rendre hommage à l'Empereur, qui le créa Général des Gardes de la gauche. Son pays & ses sujets lui furent ravis par les Hoei-he.

Des Tou-po ou Tou-poc.

Leur pays du côté du septentrion est terminé par une petite mer ou grand lac. Il confine, du côté de l'occident, avec les Khien-kouen, & du côté du midi, avec les Hoei-he. Ils sont divisés en trois cantons, qui ont chacun leur Chef séparé. Ils ne savent ce que c'est que la supputation des saisons & des années. Ils se font des huttes d'herbes & de paille : ils ne nourrissent point d'animaux, & ignorent entiérement l'agriculture. Le terroir y produit beaucoup de pe-ho, dont la racine leur sert de pain. Ils vivent de la pêche & de la chasse. Les peaux de zibelines & de cerfs leur servent d'habits. Les pauvres cousent ensemble des plumes d'oiseaux pour s'en couvrir. Les présens de noces des riches consistent en chevaux, & ceux des pauvres en peaux de cerfs ou en racines. Ils enferment les corps des morts dans des coffres de bois, après quoi ils vont les porter dans les montagnes, & les

fufpendre aux arbres. La maniere de leurs funérailles eft femblable à celle des Tou-kiue. Ils ne fe fervent point de fupplices; les voleurs y font quittes de tout, en rendant le double de ce qu'ils ont pris. L'an 647, ils fe fervirent des Khou-li-khan qui venoient en Chine, pour y envoyer leurs Ambaffadeurs rendre hommage.

Des Khou-li-kan.

Ils font au nord de Han-hai; ils peuvent mettre fur pied une armée de cinq mille hommes d'élite. Le pays abonde en Pe-ho (herbe ou racine). Il produit d'excellens chevaux, dont la tête reffemble à celle des chameaux. Ces chevaux font d'une haute taille & d'une force extraordinaire; ils font dans un jour plufieurs dixaines de lieues. Cette contrée touche à la mer du côté du feptentrion : elle eft extraordinairement éloignée de Si-ghan-fou (alors capitale de la Chine). Paffant au feptentrion de cette mer (dans une Ifle), on trouve le jour (du folftice d'été) extrêmement long, & la nuit très-courte; à peine a-t-on le loifir de bien cuire une épaule de mouton pendant le temps qui s'écoule entre le coucher & le lever du foleil. Cela vient de ce que ce pays eft voifin du lieu où le foleil fe leve.

Après que les Khou-li-kan furent venus rendre hommage à la Chine, l'Empereur envoya chez eux le Général nommé *Kham-fo-mii*, pour les voir & les confoler. Il donna à leur pays le nom de *Hiuen-kiue-tcheou.* Leur principal Chef, ou leur Ki-kin, au retour du Général, envoya des

chevaux en présent à l'Empereur. Ce Prince fit choix des plus excellens : il s'en trouva dix d'une bonté si extraordinaire, qu'il leur donna à chacun un nom qui marquoit leur bonté. Il combla de présens les Ambassadeurs Khou-li-kan qui les avoient amenés. Vers l'an 662, l'Empereur Tham-kao-tçoum changea le nom de *Hiuen-kiue-tcheou*, que le pays des Khou-li-kan portoit, en celui d'*Yu-gou-tcheou*, & le soumit à la jurisdiction du Tou-tou-fou de Han-hai. L'an 694, il vint encore une ambassade des Khou-li-kan.

Remarquez que ce pays doit être sous le cercle polaire, à fort peu près. Il est vrai que l'instrument dont parle l'Histoire Chinoise, sent un peu le Tartare, & n'est guere propre à prendre hauteur. On conclut pourtant de là, avec assez de sûreté, ce que j'ai avancé. Kouo-cheou-kim, dont j'ai parlé ci-devant, détermine cette hauteur avec toute la précision d'un grand Astronome. Ce pays avoit été subjugué par les Mogols qui régnoient en Chine. Comme ils aimoient les Sciences, ils cultiverent l'Astronomie avec un soin particulier. Les Tables Ilkhaniennes & celles d'Ulug-beg, & les Observatoires de Maragah & de Samarkande le témoignent assez. Khoublai-khan envoya des Astronomes Chinois prendre les hauteurs du soleil dans toute l'étendue de ce vaste Empire, le jour du solstice d'été de la même année, plantant à cet effet des gnomons de huit pieds de haut. Ceux qui furent députés chez les Khou-li-kan, sur les bords de la mer Glaciale, y trouverent l'ombre méridienne, suivant le rapport de Kouo-cheou-kim, de six pieds sept dixiemes & huit centiemes; d'où il conclut

la hauteur du pole de soixante-cinq degrés Chinois, ce qui est fort près de la vérité; car soixante-cinq degrés Chinois font soixante-quatre degrés & quatre minutes des nôtres; & la hauteur du pole supposant la longueur de l'ombre, se trouve, par la Trigonométrie, de soixante-quatre degrés deux minutes. Il est vrai que Kouo-cheou-kim ne donne à la longueur du jour solsticial, qui fut celui de l'observation, que quatre-vingt-deux centiemes de jour astronomique, c'est-à-dire qu'il suppose l'arc semi-diurne réduit à notre maniere de calcul, de neuf heures cinquante minutes & un peu plus; d'où s'ensuivroit la hauteur du pole de soixante-deux degrés quarante minutes; mais on sait assez combien il est difficile d'observer la longueur du jour. Au reste, les Moumgols donnoient le nom de *Kin-tcha*, de leur temps, aux Khou-li-kan, & ils assurent que leur pays étoit éloigné de Pe-kim, vers le nord-ouest, de deux mille lieues. Suivant ce calcul, ce doit être un peuple de la Moscovie d'Europe; & l'Histoire de la dynastie des Tham a raison de dire qu'il étoit extrêmement éloigné de Si-ghan-fou, alors capitale de la Chine.

Des Pe-sii.

Ils occupent l'ancien pays des Sien-pi : ils sont droit au nord-est de Si-ghan-fou, à cinq cents lieues de distance. Ils touchent le pays des Thoum-lo & des Pou-khou. Pour éviter les Sie-yen-tho, ils se cantonnerent sur la riviere de Ghao-tchi, & dans les monts Lem-him. Ils ont au midi les Khi-tan; au septentrion, les

Ou-lo-hoen ; à l'orient, les Mo-ho ; à l'occident, les Pa-ye-kou. Leur pays a deux cents lieues de tour : il est entouré par-dehors de montagnes : ils peuvent mettre dix mille hommes choisis en bataille. Toute leur occupation est la chasse : ils sont vêtus de casaques de peaux rouges, sous lesquelles ils portent des habits verts. Les femmes portent des bracelets de cuivre ; elles attachent des grelots aux côtés ou pans de leurs robes.

Ils sont divisés en trois hordes, qui se nomment *Kiu-yen*, *Vou-jo-mo* & *Hoam-choui*. Leur Roi est sujet des Tou-kiue. Kie-li-khan, Empereur des Tou-kiue Orientaux, lui avoient donné le titre de *Ki-kin*. Ils vinrent rendre hommage à Tham-thai-tçoum, Empereur de Chine : ensuite la Chine donna le nom de *Tchin-yen-tcheou* à deux de leurs hordes, & celui de *Kiu-yen-tcheou* à l'horde des Kiue-yen. L'Empereur donna la qualité de Vice-Empereur à leur Ki-kin. L'an 660, l'Empereur accorda à leur Chef Li-han-tchu la qualité de Tou-tou de Kiu-yen. Celui-ci étant mort, eut pour successeur son frere cadet Kiue-tou. Depuis ce temps-là on n'en a plus entendu parler.

Des Hou-sie, & autres Tartares.

Leur pays est au nord des Tho-lan-khò. Ils peuvent armer dix mille hommes d'élite. Les Hii-kie sont situés au septentrion des Thoum-lo, & les Sé-kie dans l'ancien camp des Yen-tho. Ces deux dernieres hordes font ensemble vingt mille hommes d'armes. Après qu'ils furent venus se

foumettre à la Chine, leur pays fut diftribué en territoires de villes du fecond & du troifieme ordre. Voici les noms de plufieurs nations barbares du feptentrion, qui communiquerent immédiatement avec la Chine, fous l'Empire de Tham-thai-tçoum. Les Ou-lo hoen, ou bien les Ou-lo-heou, étoient au nord-eft de Si-ghan-fou, à fix cents lieues de diftance & plus. Ils confinoient aux Mo-ho du côté de l'orient, & du côté de l'occident au Tou-kiue; au midi, aux Khi-tan; au feptentrion, aux Ou-ouan. Leurs mœurs étoient, pour la plus grande partie, les mêmes que celles des Mo-ho. Les Ou-ouan, qui s'appeloient auffi *Kou-ouan*, ou bien *Kio*, ou bien *Kiai*, habitoient le pays qui étoit au nord-eft des Pa-ye-kou. Il y a des arbres; mais, pour toute herbe, on trouve de la mouffe en abondance. Les habitans n'ont ni chevaux ni moutons: en revanche, ils nourriffent les cerfs, comme on fait ailleurs les bœufs & les chevaux, excepté qu'ils ne leur donnent que de la mouffe à manger: ils s'en fervent à tirer leurs chariots: ils fe font auffi des habits de leurs peaux. Ils bâtiffent des maifons de bois, où ils demeurent pêle-mêle, fans diftinction de rang ni de qualité. Il y a de plus au feptentrion un pays nommé *Yu-tche*, qui eft plus étendu que celui des Kou-ouan, dont le peuple a les mœurs femblables à celles des Paye-kou: il s'y trouve peu de moutons & de chevaux; mais il y a quantité de zibelines. Il y a les Kiao-ma (ce qui fignifie chevaux pommelés en Chinois), dont le nom propre eft *Pii-la* ou *Ghe-lo-tchi*. Ils font au nord des Tou-kiue, & à mille quatre cents lieues de Si-ghan-fou. Ils fuivent

les rivieres & les herbes, & n'ont point de demeure fixe ; ils aiment à habiter les montagnes. Ils peuvent mettre ſous les armes trente mille hommes choiſis. Leur terre eſt toujours couverte de neige : cependant les arbres ne s'y dépouillent point de leurs feuilles. Ils ſe ſervent de chevaux pour labourer leurs champs. Comme tous leurs chevaux ſont pommelés, on a donné à leur nation le nom de *Chevaux pommelés*. Ce pays, du côté du nord, aboutit à la mer Glaciale. Au reſte, quoiqu'ils élevent des chevaux, ils ne les montent point : ils ſe ſervent du lait de cavale pour en tirer du beurre & de l'eau-de-vie. Ils ſont ennemis des Kie-khou, & ſe battent volontiers contre eux. Ils reſſemblent de viſage aux Kie-khou ; mais leurs Langues ſont tout à fait différentes. Ces deux nations ſe coupent les cheveux, & portent des bonnets d'écorce de bouleau. Ils aſſemblent des planches en forme de margelles de puits, qu'ils couvrent de bouleau, ce qui leur ſert de maiſon.

Chaque canton a ſon Chef indépendant de tous les autres. Les Ta-han (cela ſignifie en Chinois les grands hommes, ou les géans) ſont au nord du pays des Kio, ou Kou-ouan. Ils abondent en moutons & en chevaux. Les hommes, comme tout le reſte, y ſont d'une grandeur demeſurée : de là vient qu'ils ſe ſont donné le nom de *Géans*. Ils confinent, auſſi bien que les Kou-ouan, avec les Kie-kia-ſſe, & ils ſont établis ſur les bords de la mer, ou grand lac nommé *Khien-hai*. Ces dernieres nations n'avoient jamais paru en Chine ; mais depuis l'an 627 juſqu'à l'an 649, elles vinrent apporter pour tribut des peaux de

zibelines & préſenter des chevaux, les unes une fois, les autres deux fois.

Des Kie-kia-ſſe.

Les Kiè-kia-ſſe ſont ce qu'on appeloit anciennement le royaume de Khien-kouen. Leur pays eſt à l'occident d'Y-ou, au nord du royaume d'Yen-khi, & le long des monts Blancs. Ils ſe nomment auſſi *Kiu-ve*, ou bien *Kie-khou*. Ils ſont mêlés avec les Ti-lim. Ce royaume étoit la frontiere occidentale du pays qui appartenoit en propre aux Hioum-nou. Ceux-ci créerent Roi de cette nation le fameux Li-lim, Général Chinois, qui s'étoit donné à eux, & lui donnerent le titre de *Hien-vam*, ou de *Sage Roi de la droite*. Dans la ſuite, le Tchen-yu, nommé *Tche-tchi*, ſubjugua les Khien-kouen ou Kie-kia-ſſe. Ils étoient éloignés de ſept cents lieues de la Cour du Tchen-yu, à l'occident de laquelle ils étoient placés. Ils étoient terminés vers le midi par le royaume de Tche-ſſe ou d'Eyghour. Leur camp royal étoit éloigné de la capitale du Tche-ſſe, de cinq cents lieues. Le Tchen-yu, nommé *Tche-ichi*, y établit ſon ſiége impérial. Dans la ſuite des temps, ceux qui poſſéderent ce royaume, donnerent à ſes habitans le ſurnom de *Kie-khou*, qui peu à peu fut changé en celui de *He-khou*, & même en celui de *Ke-khou-ſſe*. On y compte pluſieurs centaines de milliers d'habitans, dont on peut tirer quatre-vingt mille hommes d'élite pour la guerre. Ils ſont droit au nord-oueſt de Hoei-he, à trois cents lieues de diſtance : les monts Tanman leur ſervent de remparts du côté du midi.

Le terroir en eſt marécageux durant l'été, & couvert de neige durant l'hiver. Les hommes y ſont tous de grande taille ; ils ont les cheveux blonds, le viſage blanc & les yeux bleus : ils mettent au rang des prodiges les cheveux noirs. Ceux qui ont les yeux noirs, paſſent inconteſtablement parmi eux pour être de la race de Li-lim. Il y naît peu d'hommes, & beaucoup de femmes. Ils portent des anneaux aux oreilles : c'eſt une nation fiere & altiere. Les hommes y ſont courageux : ils ſe font des marques ou ſtigmates aux mains; les femmes s'en font ſur le cou, après avoir été mariées. Les hommes & les femmes vivent pêle-mêle enſemble, d'où naît l'impureté & le libertinage qui regne parmi eux.

Ils appellent en leur Langue le commencement de l'année, *Mao-ſſe-ghai*, ce qui veut dire *le mois* : trois Mao-ſſe-ghai font une ſaiſon. Ils ont un cycle de douze ans, chacun deſquels ils déſignent par le nom de quelque choſe : par exemple, ſi l'année eſt la troiſieme du cycle duodenaire de la Chine, & a pour caractere la lettre *Yn*, ils appellent cette année-là *l'année du Tigre*. Le froid dure long-temps dans ce climat : les plus grands fleuves y gelent juſqu'à la moitié de leur profondeur. Leurs grains ſont diverſes eſpeces de panis, le froment, & l'orge. Ils ſe ſervent de moulins à bras pour moudre ou piler ces grains. Ils ſement dans la ſeconde lune, & moiſſonnent dans la neuvieme. Ils ſe ſervent de ces grains pour faire du pain & du vin. Ils n'ont ni fruits d'arbres, ni fruits rampans. Ils élevent des chevaux très-grands & très-vigoureux : les

chevaux propres à la guerre, s'y nomment *chevaux du premier rang* : ils ont des chameaux, des moutons & des bœufs ; sur-tout ils abondent en chevaux. Les Laboureurs riches en ont quelquefois plusieurs milliers. Pour animaux sauvages, ils ont les chevaux sauvages ; les Khou-thou, les chevres jaunes, les moutons à grosse queue, & les cerfs à queue noire. Cette espece de cerfs ressemble au daim, excepté la queue qui est grande & noire. Pour poisson, ils ont le mao, qui est long de sept à huit pieds : il n'a point d'os, & a la gueule sous le menton. Pour oiseaux, ils ont les oies sauvages, les canards, les corbeaux, les pies, les éperviers & les faucons. Pour arbres, ils ont les pins, les bouleaux, les ormes, les saules & les roseaux. Les pins y sont si hauts, qu'une fleche, poussée à toute force, ne peut souvent atteindre à la cime ; sur-tout il y a quantité de bouleaux. On trouve dans ce pays, de l'or, du fer & de l'étain. Dans le temps des pluies, on ne manque jamais de ramasser une espece de fer que les eaux entraînent, & qui se nomme *Kiacha*. Les armes qui en sont forgées, percent la peau du rhinocéros : ils le portent aux Tou-kiue, pour payer le tribut qu'ils leur doivent. Ils ont pour armes l'arc & la fleche ; ils ont aussi des bannieres & des étendards. Leur cavalerie porte une targe tissue d'éclisses de bois, qui couvre le ventre & les jambes : de plus, elle se couvre le dos d'un bouclier rond, qui vient jusqu'aux épaules, pour parer les coups qui se portent parderriere.

Agé, ou bien *Ogé*, veut dire *Roi* dans leur Langue ; & ce titre a passé en nom de famille

pour

pour celle qui regne chez eux : il a sa banniere royale. Tous ceux qui sont de sa propre horde, portent le rouge pour livrée : les autres hordes prennent leur nom pour titre. Dans leurs habillemens, ils estiment sur-tout la zibeline. L'Agé ou l'Aché porte un bonnet de zibeline durant l'hiver; mais en été, il en porte un à boutons d'or, qui s'éleve en pointe, & dont le sommet se termine en rond. Tous ses sujets portent des bonnets de feutre blanc : ils aiment à porter le sabre & la pierre à aiguiser. Les gens de basse condition sont vêtus de peaux, & n'ont point de bonnets. Les habillemens des femmes sont de drap, de serge, de brocard, de tabis & de taffetas, marchandises qu'ils achetent des Arabes à Ghan-si & à Pe-thim. L'Agé tient sa Cour dans les monts Tçim-chan, ou montagnes Noires (en Chinois). Son camp est entouré d'estacades, qui tiennenr lieu de murailles. Ses tentes sont de feutres cousus ensemble : ils nomment une tente en leur langue, *Mii-ti-chi-tho*. Les tentes de ses Officiers sont plus petites que les siennes. Quand il assemble des troupes, tous les peuples qui sont sous sa dépendance lui apportent pour tribut des peaux de zibelines & de petit-gris. Il a pour Officiers des Tçai-siam ou Visirs, qui sont au nombre de sept; des Tou-tou, qui sont au nombre de trois; des Tche-sse, qui sont au nombre de dix. Ces trois ordres d'Officiers ont le principal commandement de ses armées. Il a de plus quinze Tcham-sé : les Tçiam-kiun & les Ta-kan n'ont point de nombre déterminé. Voilà en tout six ordres d'Officiers (Remarquez

que tous ces termes d'Offices sont Chinois ; excepté le dernier).

Toutes ces hordes vivent de chair & de laitage de cavale : il n'y a que le seul Agé qui mange du pain. Leurs instrumens de Musique sont la flûte traversiere, le tambour, l'orgue Chinoise, la flûte droite, les plats d'airain qu'on heurte l'un contre l'autre, & les petites cloches. Ils font combattre des chameaux, des lions & des chevaux, pour se divertir : ils ont aussi des Danseurs de corde, pour la même fin. Quand ils sacrifient aux Dieux, ils le font en rase campagne, sans autre objet de culte que les eaux & les herbes : ils n'ont point de temps réglé pour cela. Ils nomment les Prêtres en leur langue, *Kanhoen*. Leurs présens de noces consistent en chevaux & en moutons : les riches les envoient par centaines ou par milliers. Durant les funérailles, ils ne se déchiquetent point le visage : ils font trois fois le tour du corps, ensuite ils le brûlent, & en ramassent les ossemens, qu'ils gardent un an entier avant de les enterrer ; après quoi ils pleurent en mesure. Ils couvrent les maisons où ils logent, d'écorce de bouleau. Leurs lettres & leur langue sont en tout semblables à celles des Hoei-hou. Leurs Loix sont d'une étrange sévérité. Quiconque plie dans le combat, quiconque ne remplit pas l'attente publique dans une ambassade, quiconque se mêle de parler sans raison des affaires d'Etat, ou fait un vol, a le cou coupé sur le champ. Si le voleur a encore son pere, on attache au cou du pere la tête de son fils, qu'il est obligé de porter jusqu'à la mort.

Il y a quarante journées de chameau depuis le camp royal de l'Agé jusqu'à celui de l'Empereur des Hoei-hou. Les Ambassadeurs, pour aller au camp des Hoei-hou, passent à la droite de la ville de Thien-te, à vingt lieues de distance & plus : de là ils vont à la ville de Cheou-hiamtchim, au septentrion de laquelle ils passent, à trente lieues de distance & plus : ils arrivent enfin à la fontaine nommée *Fi-ti-tçuen :* de cette fontaine, ils prennent leur route vers le nord-ouest, & après avoir marché cent cinquante lieues & plus, ils arrivent enfin au camp de l'Empereur des Hoei-hou. Il y a deux chemins qui y conduisent : celui qui est au septentrion de la fontaine de Fi-ti, se nomme *l'Oriental.* Soixante lieues au nord du camp royal des Hoei-hou, on trouve la riviere de Gho-ho : au nord-est de cet endroit de la riviere, sont les monts Neigeux, où le terroir est plein d'eau & de fontaines. A l'orient des monts Tçim-chan, ou *monts Noirs* en Chinois, il coule une riviere nommée *Kien-ho* : on joint deux barques ensemble pour la passer. Toutes ces eaux coulent vers le nord-est ; & après avoir traversé le royaume, elles se réunissent & vont se jeter dans la mer du Nord. Vers l'orient, on trouve les Tou-kiue, qui se servent de chevaux de bois pour traîneaux : ils sont composés de trois peuples, qui sont les Tou-po, les Mi-li-kho & les Gho-tchi. Les Chefs de ces trois hordes portent tous trois le titre de *Kie-kin.* Ces peuples couvrent leurs maisons d'écorce de bouleau. Ils ont quantité de bons chevaux : ils montent ordinairement des chevaux de bois pour courir sur les glaces : ils attachent des plan-

ches fous les pieds de ces chevaux; ils courbent des branches d'arbres qui tiennent au dos du cheval de bois, & qui viennent les foutenir par-deffous les aiffelles : d'un feul élan ils font cent pas. A l'aide de cette machine, ils vont d'une vîteffe incroyable. Ces peuples fe tiennent cachés durant le jour, & fortent la nuit pour exercer leurs brigandages. Les Khien-kouen, ou bien Kie-kia-ffe, dépendent d'eux.

Le royaume des Khien-kouen eft puiffant par lui-même; il égale en étendue le royaume que les Tou-kiue poffedent en propre : auffi l'Empereur des Tou-kiue donne de fes filles en mariage aux principaux Chefs des Khien-kouen. Ces peuples-ci ont les Khou-li-kan à l'orient (il devroit, ce femble, dire à l'occident); les Tybethains (c'eft-à-dire, le pays qu'ils avoient conquis dans la Tartarie), au midi; les Kho-lo-lo au fud-oueft. Au commencement, ils étoient fujets des Sie-yen-tho, qui les gouvernoient par le moyen d'un Kie-li-fa, ou Vice-Roi, qu'ils y tenoient à cette fin. Ils avoient trois Chefs : le premier, nommé *Kii-fi*, le fecond *Kiu-cha-po*, le troifieme *Ami*, qui tous trois, d'un commun accord, gouvernoient l'Etat. Ils n'avoient pas encore eu de communication avec la Chine, lorfque, l'an 648, ayant appris que les Thie-le (ou les Hoei-hou) s'y étoient foumis, ils envoyerent auffi-tôt des Ambaffadeurs à l'Empereur Tham-thai-tçoum. Le Ki-li-fa, nommé *Che-po-kiu-a-tçien*, qui étoit alors leur Chef, vint en perfonne rendre hommage. L'Empereur lui fit un feftin, durant lequel il dit à fes Grands qui y affiftoient : » Je croyois avoir fait un coup d'une valeur ex-

traordinaire, lorſque j'eus coupé la tête à trois Tou-kiue ſur le pont du Ouei qui coule près de ma capitale ; mais je trouve que le Ki-li-fa, à qui je fais ce banquet, l'emporte en cela ſur moi «. Le Ki-li-fa, après s'être échauffé à boire du vin, ſupplia l'Empereur de lui donner une de ces planchettes ou ſceptres que les Officiers de Chine tiennent à deux mains devant l'Empereur. L'Empereur érigea ſon pays en Fou, ou Cité du premier ordre, & lui donna le titre de *Khien-kouen-fou* : il créa le Ki-li-fa Généraliſſime des Gardes campées de la gauche, & lui donna la charge de Tou-tou, en le mettant ſous la juriſdiction du Généraliſſime Chinois d'Yen-gen. Sous le regne de Tham-kao-tçoum, il envoya deux ambaſſades.

Vers l'an 709, le Chef des Khien-kouen envoya des préſens à Tham-tchoum-tçoum, qui les reçut avec plaiſir, & qui eut la bonté de dire aux Ambaſſadeurs : » Votre royaume & le mien ont tous deux la même origine (parce que Li-lim, Fondateur & Roi des Khien-kouen, étoit Chinois) ; je ne le regarde pas de même œil que les autres royaumes étrangers «. En même temps il verſa de ſon propre vin, & envoya la taſſe pleine à l'Ambaſſadeur : celui-ci ſe mit à genoux, & frappa la terre avec le front. Les Khien-koen envoyerent quatre ambaſſades ſous le regne de Tham-hiuen tçoum. L'an 758 ou 59, ils furent entiérement défaits par les Hoei-hou. Depuis ce temps-là, ils ne purent plus communiquer avec la Chine. Les autres Barbares leur donnerent dans la ſuite le nom de *Kie-kia-ſſè*, au lieu de *Khien-kouen* : ce furent proprement

les Hoei-hou qui leur donnerent ce nouveau nom, qui signifie *les visages jaunes-rouges*. On l'a encore corrompu, & on les a nommés *Kia-kia-sse* (ne feroit-ce point les Kir-kasse, ou, comme nous prononçons, les *Circasse* ?). Ils se tiennent unis aux Arabes, aux Tybethains & aux Kho-lo, par une ligue défensive. Les Tybethains, dans leurs voyages, craignent d'être volés par les Hoei-hou, ce qui les oblige de s'arrêter chez les Kho-lo, jusqu'à ce qu'il leur soit venu une escorte de Kie-kia-sse. Les Arabes font des brocards (c'est-à-dire, des tapis tissus d'or) d'une si énorme pesanteur, qu'il faut vingt chameaux pour en porter un. Comme ils ne peuvent pas les transporter tout entiers, ils les partagent en vingt pieces, & tous les trois ans ils les donnent en présens aux Kie-kia-sse. Les Hoei-hou, de leur côté, donnent à l'Agé des Kie-kia-sse, pour titre de dignité, celui de *Pi-kia-tun-kie-kin.* Aussi-tôt que la puissance des Hoeí-hou commença à tomber en décadence, l'Agé prit le titre de *Khan.* Il étoit fils d'une fille du Roi des Tou-kisse : il la créa *Khatoun* Mere, & sa femme, qui étoit fille du Che-hou des Kho-lo, reçut celui de *Khatoun.*

Le Khan des Hoei-hou envoya un de ses Visirs faire la guerre à l'Agé ; mais il ne put le réduire : cette guerre dura vingt ans sans interruption. L'Agé, enflé de ses victoires, s'emporta en injures contre le Khan des Hoei-hou : » Ton temps est fini, lui fit-il dire ; je vais bientôt t'enlever la tente d'or ; je ferai des courses de chevaux devant cette tente, je planterai dessus mes étendards. Si tu crois pouvoir me résister,

je t'attends de pied ferme ; si tu ne le peux pas, retire-toi inceſſamment«. Les Hoei-hou ne purent tirer vengeance de cet affront : au contraire, un de leurs Chefs, nommé *Kiu-lo-mo-ho*, ſervit de guide à l'Agé, pour venir attaquer les Hoei-hou. L'Agé les défit, & fit couper la tête à leur Khan. Tous les The-le, ou Princes du ſang du Khan, prirent la fuite. L'Agé mit lui-même le feu à la tente du Khan, à ſon camp, & à la tente d'or de la Koum-tchu Chinoiſe, où le Khan avoit coutume de ſe retirer ; enſuite il ramaſſa les dépouilles de l'ennemi. Il prit auſſi la Koum-tchu de Thai ho, & la fit tranſporter ſur le champ au midi des monts Ya-lao, qui ſe nomment auſſi *Tou-pou* : ils ſont éloignés de quinze journées de cheval de l'ancien camp du Khan des Hoei-hou. L'Agé, ſachant que la Koum-tchu étoit fille d'un Empereur de Chine, envoya des Ambaſſadeurs, avec une eſcorte, pour la conduire en Chine. Le Khan des Hoei-hou, nommé *Ou-kiai-khan*, lui coupa chemin & la reprit ; il fit mourir les Ambaſſadeurs de l'Agé. Vers l'an 844, l'Agé ayant appris la nouvelle de la mort de ſes Ambaſſadeurs, & ne pouvant avoir de communication avec la Chine, à cauſe des Hoei-hou qui étoient entre deux, envoya Tchughou-ho-ſou avec des lettres d'avis de ce qui s'étoit paſſé. *Tchughou* eſt le nom d'une famille des Kie-kia-ſſe ; *Ho*, dans la langue de ce peuple, ſignifie *brave*, & *Sou* ſignifie *gauche* ; comme qui diroit : *Le brave qui tire des fleches de la gauche de la famille de Tchughou.* Celui-ci fut trois ans en marche pour arriver en Chine. L'Empereur Tham-vou-tçoum fut ravi de le voir à ſa Cour : il lui donna le pas

au deſſus des Ambaſſadeurs du royaume de Po-haï (puiſſant Etat à l'orient du Leao-toum & au nord de la Corée), & cela eu égard à ce qu'il étoit venu de ſi loin payer tribut. Il ordonna au Préſident du Tribunal des Ecuries, nommé *Tchao-fan*, d'aller conſoler l'Agé ; il envoya un Miniſtre d'Etat viſiter l'Ambaſſadeur dans le Tribunal des Ambaſſades. L'Ambaſſadeur lui fit la deſcription de ſon pays & des mœurs des peuples.

Le Miniſtre d'Etat, qui étoit Li-te-yu, parla en cette ſorte à l'Empereur : » Sous l'Empire de Tham-thai-tçoum, tous les royaumes éloignés avoient envoyé des Ambaſſadeurs en Chine. Yen-ſſe-kou, un des plus grands hommes de ce ſiecle-là, qui étoit alors Aſſeſſeur d'une Cour Souveraine, ſupplia l'Empereur qu'il lui fût permis, à l'exemple de l'ancienne dynaſtie des Tcheou, de faire un recueil de ce qui regardoit ces royaumes. Aujourd'hui les Kie-kia-ſſe ſe ſont ouvert un chemin de communication avec la Chine : il faut donc faire un ſemblable recueil, & lui donner le même titre d'*Aſſemblée générale des Tributaires*, pour ſervir de monument à la poſtérité «. L'Empereur ordonna, par un Edit ſolennel, qu'on fît le recueil, & qu'on y mît ce que l'Ambaſſadeur marqueroit : il ordonna de plus que l'on conſervât la généalogie de l'Agé, avec celle de la famille Impériale. Dans ce temps-là, Ou-kiai, qui étoit Khan des Hoei-hou, s'étoit retiré, avec le reſte de ſes gens, chez les He-tche-tçe (ce ſont des Che-ouei) : l'Agé prit la réſolution de venir l'enlever durant l'automne, ſaiſon où les chevaux ont toute leur vigueur. Il

avertit l'Empereur de son dessein par un placet, & lui demanda du secours. L'Empereur envoya Leou-moum sur les frontieres de la Chine, pour l'appuyer. D'un autre côté, le Conseil de l'Empereur considérant que dix-huit villes de la province de Chensi étoient, depuis long-temps, sous la domination des Tybethains, que les Hoei-hou étoient atterrés, & que la guerre civile des Tybethains les avoit épuisés, persuada à l'Empereur de ne pas laisser échapper une occasion si favorable. L'Empereur commença par envoyer des Députés à l'Agé, pour le créer Khan, sous le titre Chinois de *Tçoum-ym-hioum-vou-tchim-mim-khan*. L'Empereur Tham-vou-tçoum mourut avant le départ des Députés. Tham-suen-tçoum, qui lui succéda, voulut exécuter le dessein de son prédécesseur; quelques-uns lui dirent: » Les Kie-kia-sse sont une petite nation qui ne peut, en aucune façon, se comparer à la Chine «. L'Empereur fit une assemblée générale de tous ses Officiers, depuis le premier ordre jusqu'au quatrieme inclusivement, & mit l'affaire en délibération. Tous furent du même avis, & dirent: » Lorsque les Hoei-hou étoient au plus haut point de leur puissance, les Empereurs les créoient Khan & les honoroient de titres; présentement le bonheur a voulu que leur puissance ait été anéantie. Si l'on fait les mêmes honneurs aux Kie-kia-sse, ils causeront dans la suite quelque malheur à la Chine «. Cela obligea l'Empereur à se désister de l'entreprise, l'an 847: enfin l'Empereur Tham-suen-tçoum députa Ly-ye, Président du Tribunal des Ambassades, pour aller, avec les marques de la foi publique, créer

Khan l'Agé des Kie-kia-ſſe, & lui donner le titre Chinois d'*Ym-vou-tchim-mim-khan.* Sous l'Empire de Tham-yi-tçoum, depuis l'an 860 jusqu'à l'an 874, il vint trois ambaſſades de la part des Kie-kia-ſſe, leſquels néanmoins ne purent ſubjuguer les Hoei-hou. Depuis ce temps-là, l'Hiſtoire de Chine n'a plus marqué ni la ſuite des Agé, ni les ambaſſades qu'ils ont pu envoyer.

Voilà ce que l'Hiſtoire des Tham a recueilli des Tou-kiue, des Hoei-hou, & des autres Nations Tartares Occidentales. Voici préſentement les obſervations des Hiſtoriens; car ils racontent ſimplement les faits, ſans aucune critique de leur part, ſans exagération & ſans aucun ornement d'éloquence, ſe contentant de mettre, en peu de mots, à la fin des chapitres, ce qu'ils penſent. Telle eſt la forme de l'Hiſtoire Chinoiſe. » Les Barbares, diſent-ils, ſont naturellement féroces & avides; ils ſont hommes au dehors, & bêtes au dedans; ils n'ont des yeux que pour le vol & le brigandage. De là vient que les deux anciennes dynaſties, fondées par Tchim-tham & par Vou-vam, n'ont jamais voulu ſe ſervir d'eux, montrant par-là qu'ils les tenoient pour étrangers & non pour proches. L'Empereur Tham-thai-tçoum, qui en eut beſoin pour conquérir l'Empire de Chine, ſe ſervit des Tou-kiue; mais ne pouvant plus ſouffrir leurs cruautés, il fit lier leur Khan & ſe les aſſujettit. L'Empereur Tham-ſou-tçoum ſe ſervit des Hoei-he, contre les Chinois rebelles. Ceux-ci en vinrent juſqu'à emmener les Chinois en captivité, à faire affront au Prince héritier de l'Empire, & à faire mourir

ſous les coups, des principaux Officiers de l'Empereur. Ils ne mettoient aucunes bornes à leurs demandes & à leurs exactions. L'Empereur Tham-te-tçoum ſe ſervit auſſi des Tybethains. Ceux-ci pillerent la ville de Pim-leam-fou. Ils mirent en déroute les plus grands Généraux de la Chine, & forcerent la partie occidentale des confins. Cela s'appelle introduire les malheurs du dehors, pour remédier aux troubles du dedans. Il faut s'en ſervir avec ménagement, & les tenir dans le devoir par la prudence; le ſeul Empereur Tham-tai-tçoum en étoit capable. Quant aux deux Empereurs (Tham-ſou-tçoum & Tham-te-tçoum), qui, comme Princes foibles & étourdis, ſe familiariſoient avec eux, étoient-ils capables d'arrêter leurs déſordres? Quand on les approche de ſoi, ils exigent des récompenſes. Leur cupidité eſt inſatiable, & ils ne ſont jamais contens; leur mécontentement dégénere inſenſiblement en haine. Si l'on veut les rappeler au devoir par la charité & la juſtice, ils regardent ces moyens avec mépris, d'où naît l'indignation dans leur cœur; & comme ils ont acquis une parfaite connoiſſance du fort & du foible de la Chine, les malheurs qu'ils lui cauſent s'étendent loin & ſont accompagnés d'inhumanité. N'eſt-ce pas vouloir appaiſer la faim d'un famélique en lui préſentant du bois à manger, que de prétendre les réduire en leur repréſentant l'honnêteté & l'équité «?

De l'Empire des Khi-tan, qui ont fondé la Dynaſtie des Leao dans la Chine.

A-pao-khi, Fondateur de cette dynaſtie, ſous

le titre de *Thai-tçou*, naquit dans le canton de la horde des Khi-tan, nommée *Thie-la*, qui s'appeloit autrement *Che-liu*, ou, comme le prononcent les Chinois, *Ye-liu*, d'où il tira son nom de famille. Il étoit le fils aîné de Te-tçou-hoamti. Sa mere étoit de la famille des Siao : il naquit l'an 872 ; sa mere le conçut après avoir vu un Soleil qui tomboit dans son sein. Quand il naquit, la maison où étoit sa mere parut environnée d'une lumiere divine, & fut parfumée d'une odeur exquise. Il avoit la taille d'un enfant de trois ans quand il vint au monde, & pouvoit déjà marcher en s'aidant des mains. Sa mere admira ces prodiges, & l'éleva avec soin. Elle le tenoit caché dans une tente différente de la sienne, & elle ne permettoit à personne de le voir. Au bout de trois mois, il commença à marcher. A l'âge d'un an, il parla, & prédisoit les choses à venir. Il disoit de lui-même qu'il étoit entouré d'hommes divins, qui lui servoient de gardes. Dès l'âge de sept ans, il ne parloit que d'affaires de conséquence. Son oncle maternel, qui gouvernoit alors, quoiqu'il en prît du soupçon, craignant qu'un jour il ne le dépossédât, se servoit de ses conseils. Quand il fut parvenu à l'âge viril, il avoit neuf pieds de haut (c'est-à-dire, près de sept de nos pieds). Son visage étoit large par en haut & pointu par en bas ; l'éclat de ses yeux éblouissoit ceux qui le regardoient. Il bandoit un arc, qui ne se pouvoit pleinement bander qu'en attachant à la corde un poids de trois cents livres Chinoises. Lorsqu'il étoit Tha-ma-yue-ssa-li (ce terme revient à celui de notre ancien Connétable), les petits Hoam-che-ouei refuserent de lui obéir ; il

les soumit par adresse. Il fit la guerre aux Yue-ghou, aux Kou-lou, aux Hii & aux Cha-yue, & dompta toutes ces hordes. Il reçut ensuite des siens le titre d'*Atchu-cha-li*.

L'an 901, Hen-te-kin fut proclamé Khan; il le créa A-pao-khi, Roi, ou bien Y-li-kin de la horde des Thie-la, & lui donna le pouvoir de faire la guerre de son chef. Celui-ci subjugua les Che-ouei, les Yu-kiue & les Hii, & fit un très-grand nombre de captifs. Dans la dixieme lune de la même année, le Khan le créa Y-li-kin de Ta-tie-lie-fou. L'année suivante, dans la septieme lune, A-pao khi entra en Chine à la tête de quatre cent mille combattans, & prit neuf grandes cités dans la partie septentrionale de cet Empire. Il y fit quatre-vingt-quinze mille captifs. On ne peut exprimer le nombre des bœufs, des chameaux & des moutons qu'il en enleva. Dans la neuvieme lune, il bâtit la ville de Loum-hoatcheou, au sud du Hoam-ho (riviere hors du Leao-toum, au septentrion). L'année suivante, il commença à bâtir le temple nommé *Khai-kiao-ssè*. Il porta la guerre chez les Niou-tche, & les dompta; il en enleva trois cents familles. Dans la neuvieme lune, il rentra dans la Chine septentrionale & en conquit plusieurs villes. Dans la dixieme lune, ramenant son armée, il pilla la partie orientale de la province du Petche-li, & s'en retourna chargé de dépouilles. Auparavant, Te-tçou-hoam-ti (pere de Thai-tçou) avoit emmené captives sept mille familles de Hii. Il avoit formé une colonie qu'il avoit placée sur les bords de la riviere de Tçim-ho, qui est dans le pays de Jaolo. Ce fut alors que

son horde prit le nom de *Hii-thie-la*. Elle fut partagée en onze villes du troisieme ordre, & Thai-tçou (ou bien Apao-khi) en fut créé Yu-yue, ou Vice-Roi, avec le commandement général des armées. L'an 904, Apao-khi augmenta la ville de Loum-hoa-tcheou, du côté de l'orient. Dans la neuvieme lune, il alla faire la guerre à ceux des Che-ouei, qu'on nommoit *He-tche-tçe* (ce qui signifie en Chinois les *chariots noirs*). Un Général Chinois, nommé *Leou-gin-khoum*, fit marcher une armée contre lui, commandée par Leou-tchao-pa, fils adoptif de Leou-gin-khoum. Leou-tchao-pa vint à la ville de Vou-tcheou. Apao-khi l'ayant su par ses espions, lui dressa des embuscades sous les monts Thao-chan : il envoya des Che-ouei, qui rapporterent faussement à Tchao-pa qu'ils étoient envoyés par les Chefs de leur Nation, pour convenir avec lui du rendez-vous, qui seroit à Pim-yuen. Quand Tchao-pa y fut arrivé, les embuscades se leverent de tous côtés; l'armée Chinoise fut exterminée, & Tchao-pa pris. Apao-khi poursuivant sa victoire, alla fondre sur les Che-ouei, qu'il défit entiérement. L'année suivante, dans la septieme lune, il retourna porter la guerre chez les Che-ouei aux chariots noirs. Li-khe-youm, Général Chinois, envoya lui demander la paix. Dans la dixieme lune, Apao-khi vint avec soixante & dix mille cavaliers trouver Li-khe-youm à Yun-tcheou. Etant échauffé de vin dans le festin, Li-khe-youm le pria de lui prêter son armée, pour venger sur Leou-gin-khoum la perte qu'il avoit faite dans la bataille de Mou-koua-kien. Apao-khi la lui prêta, &

ayant changé entre eux d'habits & de chevaux, ils se jurerent une amitié fraternelle. Marchant contre Leou-gin-khoum, il força quelques villes, dont il emmena avec lui tous les habitans. L'année suivante, dans la seconde lune, il revint à la charge contre Leou-gin-khoum. Au retour de cette expédition, il surprit les Hii qui étoient au septentrion des montagnes, & les défit à Pientcheou. Tchu-tçuen-tchoum, Chinois révolté contre les Empereurs de la dynastie des Tham, lui envoya des Ambassadeurs par mer, avec une lettre & des présens de grand prix. Dans l'onzieme lune, Apao-khi envoya un détachement de son armée contre les hordes des Hii, des Sii & des Niou-the du nord-est, qui n'étoient pas encore soumises; elles furent toutes subjuguées & assujetties. Dans la douzieme lune, Hen-te-kinkhan mourut. Tous les Grands de l'Etat, suivant le testament du feu Khan, résolurent de proclamer Apao-khi. Ho-lo & les autres le presserent d'accepter cette dignité; il la refusa trois fois, ensuite il la reçut.

La premiere année de son regne, qui fut l'an 907 dans la premiere lune, il ordonna à ses Officiers de dresser un temple découvert; il y fit un holocauste au Ciel, & prit le titre de *Hoam-ti.* Il créa sa mere Hoam-thai-heou, c'est-à-dire, en Chinois, Auguste, très-grande Reine ou Impératrice-Mere. Il créa sa femme, qui étoit, aussi bien que sa mere, de la famille des Siao, Hoamheou, c'est-à-dire, en Chinois, Impératrice. Il donna la dignité de *Tçai-siam du Septentrion* à Siao-hia-la, & de *Tçai-siam du Midi* au Prince Ye-lu-gheou-li-sse. Ce terme *Tçai-siam* signifie

en Chinois *Ministre d'Etat* avec un pouvoir sans exception. Tous les Officiers de l'Empire, ayant à leur tête les deux Tçai-siam, donnerent en cérémonie à leur nouvel Empereur le titre de *Céleste Hoam-ti*, & à leur nouvelle Impératrice celui de *Terrestre Hoam-heou*. Dans la deuxieme lune, il fit la guerre aux Che-ouei aux chariots noirs, & les soumit. Dans la quatrieme lune, le premier jour, nommé *Tim-vei*, Roi de Leam, nommé *Tchu-tçuen-thoum*, déposa l'Empereur des Tham, qu'il fit mourir incontinent après, & prit le titre de *Hoam-ti de la Chine*, donnant à sa nouvelle dynastie le titre de *Leam*. Il en avertit Thai-tçou (c'est Apao-khi), par une ambassade solennelle. Leou-gin-koum fut emprisonné par son fils Leou-cheou-khouam, qui usurpa sa dignité de Vice-Empereur. Le frere aîné de Leou-gin-koum vint dans la septieme lune se rendre à Thai-tçou, avec tous les Chinois qui étoient sous son commandement. Thai-tçou lui assigna pour sa demeure la ville de Pim-lou-tchim. Dans la dixieme lune, il porta la guerre chez les Chariots noirs, & les défit.

La seconde année (908), le premier jour du premier mois, il reçut les hommages de ses Grands & de tous les Ambassadeurs étrangers. Il créa son frere cadet Sa-la Président, ou Tii-yn du Tribunal des Princes du sang. Li-tçun-hiu, fils de Li-khe-youm, succéda à son pere dans la dignité de Vice-Empereur de la partie méridionale de la province de Chansi. Thai-tçou envoya des Ambassadeurs au fils, pour lui faire des complimens de condoléance sur la mort de son pere. Dans la cinquieme lune, il envoya Sa-la, son frere,

frere, faire la guerre aux Ou-ouan, & aux Che-ouei aux chariots noirs. Le premier jour de la dixieme lune, il bâtit le palais de Mien-vam, & fit élever une longue muraille pour barrer la mer. Il envoya Kim-gin redemander les Tou-hoen, qui s'étoient réfugiés chez les Che-ouei. La troisieme année (909), dans la troisieme lune, Leou-cheou-ven, Vice-Empereur de Tçam-tcheou, ayant été attaqué par son frere Leou-cheou-khouam, envoya demander du secours à Thai-tçou. Thai-tçou donna le commandement d'une armée à son frere cadet, nommé *Che-li-sou*, qui étoit Y-li-kin, & à Siao-ti-lou, qui mirent Leou-cheou-khouam en déroute. L'armée victorieuse pénétra jusqu'à Pe-thao-kheou. Dans la cinquieme lune, il bâtit la ville d'Yam-tchim au pied du mont Than-chan, pour servir de lieu de commerce. Le premier jour de la septieme lune, il créa Siao-ti-lou, frere aîné de l'Impératrice, Tçai-siam du Septentrion. Ce fut pour la premiere fois que cette dignité fut conférée à la famille des Impératrices. Dans la dixieme lune, les Hii du mont Ou-ma-chan, les Tcha-la-ti, les Tçou-po-te & autres se révolterent; il leur fit la guerre & les subjugua.

La quatrieme année (910), il créa Siao-ti-lou, frere de l'Impératrice, Tçai-siam du Nord, & dompta plusieurs Tartares du Nord.

La cinquieme année (911), le premier jour de la premiere lune, nommé *Pim-su*, le soleil s'éclipsa. Thai-tçou alla en personne faire la guerre aux Hii Occidentaux, qui, se fiant sur la difficulté des passages, se soumettoient & se rebelloient à tous momens, sans vouloir écouter la

persuasion ; il fit tout plier sous le joug. Ensuite faisant un détachement de son armée, il assujettit de la même sorte les Hii Orientaux. Ce fut pour lors qu'il devint paisible possesseur de tout le pays des Hii & des Sii, de sorte que son Empire se trouva terminé du côté de l'orient par la mer ; du côté du midi par Pe-fan, pays de la Chine ; à l'occident, il passoit au delà des sables brûlans & du royaume d'Eyghour ; au nord du Désert, il s'étendoit jusqu'à la riviere de Hoam-choui. Dans la cinquieme lune, La-kha, Thie-la, Yu-ti-che & An-douan, quatre de ses freres cadets, se révolterent. Nien-mo-kou, femme d'An-douan, l'avertit de la conspiration. Thai-tçou ayant examiné mûrement la chose, la trouva véritable ; mais ne pouvant se résoudre à donner la mort à ses freres, il les conduisit sur une montagne, où après avoir fait des sacrifices au Ciel & à la Terre pour avertir ceux-ci de ce qui se passoit, il obligea ceux-là à lui jurer fidélité, & leur pardonna. Lakha fut fait Y-li-kin de la horde de Thie-la. La Princesse Nien-mo-kou fut créée Reine de Tçin, royaume de Chine dans la province de Chansi. Le premier jour de la septieme lune, les Thie-li-ti & tous les étrangers envoyerent des ambassades avec leurs tributs. Dans la dixieme lune, il établit des forges de fer.

La sixieme année (912), il donna la charge de Tii-yn à Hoakha. Dans la troisieme lune, il alla en personne faire la guerre à Leou-cheou-kouam. Dans la quatrieme lune, Yeou-kouei, Prince du sang de la dynastie Chinoise des Leam, & Roi d'Ym, tua son pere, & se fit proclamer Empereur de Chine. Dans la septieme lune,

Thai-tçou marcha en personne contre les Che-pou-kou, qui se soumirent à lui ; le nombre des dépouilles montoit à plusieurs dixaines de mille. Il donna un détachement à La-kha, son frere, pour aller prendre la ville de Pim-tcheou. Dans la huitieme lune, Thai-tçou alla au mont nommé *Ghen-te-chan*, où il lui naquit un fils nommé *Li-hou*. Dans la dixieme lune, La-kha força la ville de Pim-tcheou. Etant de retour, il renoua avec Thie-la, Yn-ti-che, An-douan, & autres, le premier dessein de leur conspiration. Thai-tçou ayant appris leur révolte auprès de la partie septentrionale des monts A-lou-chan, & que les révoltés lui fermoient les chemins, tourna vers le midi, & s'avança à grandes journées. Le jour même de son départ, il fit un holocauste au Ciel. Le lendemain il arriva à la riviere de Tçii-tou, ou des sept passages. Chacun de ses freres révoltés envoya des Députés pour demander pardon de la faute. Thai-tçou eut encore la bonté de leur pardonner, pour leur donner lieu de se corriger. Cette année, Thai-tçou prit dans un pillage cinquante Bonzes Ho-cham. Etant de retour à Si-leou ou au Pavillon occidental, il bâtit un temple, nommé *Thien-hioum-sse* ou *Temple de la céleste vaillance*, pour faire voir que le Ciel avoit aidé sa vaillance dans la guerre, & il plaça les Bonzes dans ce temple.

La septieme année (913), dans la premiere lune, l'armée de Thai-tçou étoit campée près de la ville de Tche-choui-tchim. La-kha & les autres freres de Thai-tçou le supplierent de les recevoir à merci. Thai-tçou s'étant revêtu d'habits simples & sans ornement, monta sur un

chariot attelé de chevaux pommelés de bai & de blanc, prit pour cochers deux Seigneurs, se fit accompagner de ses Gardes, mais sans armes, & les allant trouver en cet équipage, il les consola, & leur donna de sages avis; La-kha se retira avec ses confédérés. Tai-tçou envoya encore des Députés pour les rassurer & les consoler. Le premier jour de la seconde lune, nommé *Kia-su*, Yeou-tchim, Roi Chinois, & Prince du sang des Leam, punit son frere aîné Yeou-kouei du parricide de leur commun pere, & prit possession de l'Empire de Chine. Dans la troisieme lune, Thie-li-kha-thou, frere cadet de Thai-tçou, usurpa le titre de *Roi des Hii*, & se joignit à An-douan. Ils s'avancerent avec une escorte de plus de mille cavaliers, disant faussement qu'ils venoient rendre leurs hommages à Thai-tçou. Thai-tçou, choqué de cet attentat, leur tint ce discours : » Vous ne cessez depuis long-temps d'entretenir le crime & la rebellion dans vos cœurs. Je vous ai tout pardonné par une faveur spéciale, espérant que cela vous obligeroit à vous corriger & à devenir meilleurs : malgré tout cela, vous persistez à être infideles, & vous machinez ouvertement ma perte «. A peine eut-il fini de parler, qu'il les fit arrêter, & distribua à son armée tous leurs sujets. La-kha partit aussi-tôt avec tous les siens, & étant venu sur les bords d'un lac, il prit les marques de la dignité impériale, résolu d'usurper le titre d'*Empereur*. L'Impératrice Mere lui fit donner avis secrétement de se retirer au plus tôt. Il arriva dans le même temps qu'on fit courir le bruit que l'Empereur étoit prêt

d'arriver en perſonne. L'armée de La-kha prit l'épouvante, ſe diſſipa, & après avoir pillé le pays, s'enfuit vers le ſeptentrion; l'Empereur la fit ſuivre par ſes troupes. La-kha envoya Ynti-che, avec ordre d'aller droit au camp de l'Empereur avec un détachement de cavalerie, & de mettre le feu aux vivres & aux bagages; ce qu'il exécuta en y joignant un grand carnage. L'Empereur envoya inceſſamment Cho-kou-lou ſecourir le camp: à peine arriva-t-il aſſez à temps pour ſauver les bannieres & les tambours impériaux. Un autre des confédérés de La-kha, nommé *Chin-ſo-kou*, pilla le Si-leou ou Pavillon occidental, & brûla le Si-vam-leou.

L'Empereur étant arrivé à la riviere de Thouho, fit faire halte à ſon armée, & donna le temps aux chevaux de repaître, ſans paroître le moins du monde ému de tout cela. Tous les Commandans de l'armée vouloient que l'on pourſuivît l'ennemi en toute diligence. » Attendons, dit l'Empereur, qu'il ſoit retiré bien loin. Il eſt naturel aux hommes de ſonger à leur pays natal. Quand cette penſée aura fait une vive impreſſion ſur leurs eſprits, la diviſion des cœurs en naîtra parmi eux; alors ſi nous donnons ſur eux, ils ſont infailliblement perdus. Il fit partager à toute ſon armée les dépouilles qu'il avoit auparavant enlevées. Il confia le gouvernement de l'Etat à Tche-li-kou, qui avoit la dignité d'*Y-li-pi*, & marcha après cela contre La-kha. Il arriva à Mi-li, où il apprit que ſes freres avoient fait mourir de leurs captifs à coups de fleches des Manes, en regardant le mont Mou-ye-chan, prétendant par ce ſacrifice détourner

le malheur de dessus leurs têtes (cérémonie particuliere à ce peuple). Thai-tçou fit aussi-tôt prendre un captif des rebelles, & le fit mourir de la même maniere, en regardant le lieu de leur retraite, pour opposer sacrifice à sacrifice, & tourner leur propre invention contre eux-mêmes. Quand Thai-tçou fut arrivé à Tha-li-tien (étang ou lac), il envoya un gros de cavalerie légere à la suite de l'ennemi; ce détachement l'atteignit au passage de la riviere de Pou-tche-ho, & lui enleva tous ses bagages, ses vivres & ses troupeaux. Thai-tçou avoit auparavant envoyé Pa-la-ti-li-kou, & quatre autres principaux Chefs des Ouei-he, & des Tou-houen, avec ordre de dresser aux rebelles tout autant d'embuscades sur le chemin qui leur restoit encore à faire. Il donna le commandement de son avant-garde à Tii-li-kou, qui étoit Tçai-siam du Septentrion, & marcha contre les rebelles. La-kha vint au devant du Tçai-siam pour le combattre : celui-ci ordonna à sa cavalerie légere de donner. Son frere cadet Gho-kou-tche se mit aux premiers rangs, d'où il tua plusieurs dixaines d'ennemis à coups de fleche; de sorte qu'aucun d'eux n'osoit avancer. Les deux armées demeurerent en ordre de bataille sans agir, jusqu'à trois heures après midi, qu'enfin l'ennemi se débanda. On le poursuivit jusqu'à la riviere de Tchai-ho. Aussi-tôt l'ennemi mit le feu à ses chariots & à ses tentes, & se retira; mais il tomba dans les embuscades que Pa-la-ti-li-kou & les quatre autres Chefs lui avoient dressées; alors la défaite fut entiere. La-kha, prenant la fuite, abandonna en chemin la tente qui servoit

de temple à Thai-tçou dans ses armées. Aussitôt que Thai-tçou l'eut apperçue, il la salua à genoux, & y fit des sacrifices. Il fit rendre les dépouilles à ceux à qui elles avoient été enlevées.

Kou-kou-tche & Mo-tho, confédérés de La-kha, vinrent se rendre les mains liées derriere le dos. Quand Thai-tçou fut arrivé à Tcha-tou-ho, il survint une grosse pluie qui fit enfler la riviere. Dans la cinquieme lune, il la fit passer premiérement au Tçai-siam du Septentrion, nommé *Ti-nien*, avec la cavalerie légere, pour poursuivre La-kha, lequel fut pris sur le bord de la riviere d'Yu-ho. On prit avec lui Nie-li-kouen, Apo, & Siao-che-lou, ci-devant Tçai-siam du septentrion. Yn-tii-che prévint le supplice en s'étranglant lui-même. Thai-tçou ayant mis fin à cette affaire, sacrifia un mouton blanc au Ciel, & un noir à la Terre. Quelques jours après, La-kha, Nie-li-kouen & Apo furent conduits devant Thai-tçou. Ils s'étoient liés eux-mêmes avec des cordes de paille, & menoient chacun un mouton en lesse. D'aussi loin qu'ils apperçurent Thai-tçou, ils se prosternerent à terre devant lui. Thai-tçou, à son retour, passa par le mont Tha-lim. Il y avoit long-temps que cette expédition duroit; les bagages ne pouvoient plus suivre ensemble; les troupes étoient obligées de vivre de la chair de leurs poulains, & de quelques herbes sauvages qu'elles cueilloient; il leur étoit mort les sept ou huit dixiemes des animaux; le prix des choses avoit augmenté au décuple; les ustensiles & les choses de prix étoient abandonnées dans les chemins;

de forte que l'armée fe trouva dans un étrange défordre fur les bords de la riviere de Tçou-li-ho : cela donna occafion à Thai-tçou de changer le nom de fon frere La-kha, & de lui donner celui de *Paoli*, qui marquoit qu'il étoit la caufe de tous ces maux. Etant arrivé à Khou-li, il facrifia un bœuf noir au Ciel, & un cheval blanc à la Terre. Il fit diftribuer fix cents animaux, & deux mille trois cents chevaux aux deux régimens de Faucons (c'eft comme parmi nous les Dragons). Dans la fixieme lune, il arriva au mont Yu-lim, où il fit mettre en pieces Sao-kou-fei, Gouverneur de la ville de Hia-la-hien, pour les injuftices & les tyrannies qu'il avoit exercées fur le peuple. Il monta enfuite fur le mont Tou-ghan-chan, où il regarda avec tendreffe les anciens monumens de Ki-cheou, autrefois Khan des Khi-tan. Il eut de la peine à s'en féparer, & ne le fit qu'en foupirant. Ayant appris qu'un Officier de la Cour des crimes, nommé *Nie-li-kin*, avoit inventé des inftrumens pour rendre les fupplices plus cruels, il ordonna qu'on le mît à mort. Quand il fut arrivé à la riviere de Lam-ho, il prit un des rebelles, nommé *Ya-li-mi-li*; il le fit enterrer tout vif. Etant arrivé à la riviere de Thoum-ho, il donna la liberté à tous les captifs qu'il avoit faits; la plupart furent repris par Yu-khou-li. L'Empereur indigné de cet attentat, marcha en perfonne contre lui, à la tête de fa cavalerie légere; il dépêcha en même temps différens corps d'armée pour l'aller furprendre, ce qui eut fon effet. On lui enleva tous fes fujets, & on reprit tous ceux qu'il avoit faits captifs.

Thai-tçou étant arrivé ſur le bord du lac A-chum, fit percer de fleches des Manes ſon fils adoptif, nommé *Nie-li-ſſe*, pour avoir eu part à la rebellion des freres cadets de l'Empereur. Il fit punir ſix mille rebelles qui reſtoient de divers ſupplices proportionnés à la grièveté du crime d'un chacun. Il obligea plus de trente de ceux qui avoient pillé, de ſe racheter par des amendes, & les renvoya chez eux. Après qu'il fut arrivé à l'occident du mont Che-lim, il ordonna qu'on allât ramaſſer les armes que les ſoldats, mourant de faim, avoient été contraints de jeter dans les chemins. Ayant été ramaſſées, il commanda à la Cour des Viſirs du Septentrion de les viſiter, & de les faire rendre à leurs anciens maîtres. Ne pouvant ſe réſoudre à faire mourir par la main des bourreaux l'Y-li-kim, nommé *Nie-li-kouen*, qui avoit eu part à la conſpiration, il lui dit de ſe précipiter lui-même, ce qu'il fit, & mourut. Dans la huitieme lune, étant arrivé dans le palais nommé *Loum-mei-koum*, il fit écarteler ving-neuf rebelles; il fit diſtribuer leurs femmes & leurs filles aux Officiers qui s'étoient ſignalés dans la derniere guerre; il fit rendre à leurs anciens maîtres les eſclaves, les animaux, & les choſes précieuſes que les rebelles avoient pillées. Il obligea les familles de ces mêmes rebelles de payer le prix de celles qui ne ſe trouvoient plus en nature, & pour cet effet il fit enlever aux familles qui étoient inſolvables leurs propres ſujets. Dans la neuvieme lune, il partit de Si-leou. Dans la dixieme lune, il s'arrêta à Tche-yai. Huit jours après, il reçut une ambaſſade, & ſe

tribut des Hoei-hou de Ho-tcheou. Cinq jours après, il fit mourir deux Seigneurs qui avoient trempé dans la conspiration. Dans l'onzieme lune, il sacrifia au mont Mou-ye-chan. A son retour, il campa dans les monts Tchao-ou-chan, & s'informa des mœurs & coutumes des peuples qui y habitoient. Il alla visiter les vieillards fort avancés en âge, & régla les cérémonies & la forme du gouvernement. Dans la douzieme lune, le jour marqué *Vou-tçe*, il fit un holocauste sur le bord du lac des Nenuphars.

La huitieme année (914), dans la premiere lune, les Yu-kou-li amenerent à l'Empereur dix-sept rebelles qu'ils avoient pris : l'Empereur les interrogea lui-même. Par leurs dépositions, ils chargeoient plusieurs Princes du sang; & il y en avoit parmi les coupables qui avoient été entraînés par force dans ce parti. L'Empereur se contenta de faire mourir sous le bâton le chef de l'entreprise, nommé *Gho-pou-hou*; il renvoya tous les autres absous. Hoa-kha, fils de So-lan, fomentoit depuis long-temps la rebellion dans son cœur. Il s'étoit révolté plusieurs fois, & l'Empereur lui avoit toujours pardonné; il se trouva encore compris dans la derniere conspiration. L'Empereur fit assembler les Anciens du peuple, avec tous les Officiers de sa Cour, pour le juger (lui & son pere). Ils furent tous deux condamnés & exécutés à mort. Cependant les Juges du crime faisoient le procès à plus de trois cents rebelles; le procès ayant été instruit, fut présenté à Thai-tçou. Thai-tçou, faisant réflexion que la vie des hommes est d'un prix inestimable,

& que les morts ne reviennent plus à la vie, fit à tous les coupables un festin qui dura un jour entier, avec la même bonté que s'ils n'eussent rien fait : on y chanta, on y dansa, on y joua des comédies. Le lendemain on régla les supplices des principaux coupables. La-kha, comme auteur de la rebellion, fut déclaré coupable au premier chef, & Thie-li-kho au second. Thai-tçou, qui les regardoit toujours comme ses freres, ne put se résoudre à les envoyer au supplice; il se contenta de leur faire donner la bastonnade, après quoi il les fit élargir. Il jugea qu'Yn-ti-che & An-douan, qui étoient foibles & sans mérite, n'avoient fait que se laisser conduire par leur frere La-kha ; il leur pardonna absolument. Hiai-li, fils de He-ti-li, ci-devant Yu-yue, & Hia-la, femme de La-kha, avoient eu directement part à la conspiration; Thai-tçou les fit étrangler. La femme d'Yn-ti-che, nommée *Nie-hie*, avoit été entraînée par force; la femme d'An-douan, nommée *Nien-mou-kou*, avoit rendu service à l'Etat, en donnant avis de la premiere conspiration. L'Empereur fit grace à toutes les deux.

En même temps il parla de cette sorte à ceux qui se trouvoient présens : » Mes freres ne manquent pas d'activité & d'habileté; mais ils couvent dans leur cœur de pernicieux desseins, & ils se sont endurcis dans le mal. Ils se vantent de l'emporter en sagesse sur le reste des hommes. L'inhumanité, la dureté & la cruauté passent pour des vertus dans leur esprit. On peut combler les vallées & les précipices; mais l'ambition & l'avarice ne peuvent se remplir.

Ils recherchent avec soin les plus légeres fautes des autres, & quoiqu'elles soient excusables, elles leur paroissent plus pesantes que les plus hautes montagnes. Pour ce qui est d'eux-mêmes, ils commettent toutes sortes d'injustices, & quoiqu'ils se précipitent dans les crimes les plus énormes, ils croient que ces forfaits sont plus légers que des plumes. Ils ne font part de leur confidence & de leur amitié qu'à de la canaille. Ils donnent entrée aux femmes dans leurs Conseils. Ils s'entr'aident mutuellement à devenir méchans, & à faire réussir leurs mauvais desseins, qui tendent ouvertement à la ruine de l'Etat. Pouvoient-ils par ces moyens éviter leur perte, quand ils l'auroient voulu? La femme de Chelou, Visir ou Ministre du Septentrion, nommée *Yu-lou-tou-kou*, étoit attachée à ma personne par le lien le plus étroit de la parenté; cependant elle s'est jetée tout à coup, par une horrible ingratitude, dans le parti des rebelles; elle est morte de maladie avant de subir le supplice qu'elle méritoit; c'est le Ciel qui l'a punie. Hiai-li, dès son bas âge, avoit toujours été élevé avec moi; nous étions compagnons de lit & de table. Il n'y a eu aucun Prince de mon sang pour qui j'aye eu tant de bonté & tant d'égards; malgré cela, son pere & lui, par une ingratitude horrible, se sont déclarés pour les rebelles contre moi; cela étoit-il pardonnable «?

Le premier jour de la septieme lune, nommé *Pim-chin*, la Cour des crimes présenta une liste de plus de trois cents rebelles, avec leurs procès instruits : ils furent tous exécutés dans la place publique; sur quoi l'Empereur tint ce

discours : » Eſt-ce volontairement que j'envoie des gens au ſupplice ? S'ils n'avoient employé leur trahiſon qu'à l'égard de ma ſeule perſonne, on pourroit peut-être leur pardonner; mais ces malheureux ſe ſont abandonnés à toutes ſortes de crimes ; ils ont exercé leur cruauté ſur mes fideles ſujets & ſur les gens de bien ; ils ont foulé le peuple aux pieds, comme de la boue ; ils ont pillé & ruiné beaucoup de monde : tel qui parmi le peuple avoit auparavant dix mille chevaux, eſt obligé d'aller à pied. Jamais rien de ſemblable n'étoit arrivé à notre Etat depuis ſa fondation ; c'eſt certainement la ſeule néceſſité qui me force à leur ôter la vie «. Le premier jour de la douzieme lune, nommé *Kia-tçe*, l'Empereur fit rebâtir le palais nommé *Khai-hoam-tien*, ſur les fondemens du Mim-vam-leou, ou du pavillon du Roi Mim-vam, brûlé par les rebelles.

Durant le cours de la neuvieme année (915), le Dieu Kiun-khi-thai-yi-chin (qui ſignifie le Dieu de la grande unité, fondement des Rois c'eſt le Dieu de la Félicité), apparut pluſieurs fois. Thai-tçou ordonna qu'on le peignît : cela lui donna occaſion de donner aux années ſuivantes de ſon regne le titre de *Chin-tçée*, ou de *créé par les Dieux*.

La premiere année de Chin-tçée (916), Thai-tçou reçut le titre glorieux qui lui fut préſenté par ſes peuples, après l'avoir refuſé deux fois. L'onzieme jour de la premiere lune, il fit bâtir à l'orient de la ville de Loum-hoa-tcheou, où il ſe trouvoit pour lors, un temple de terre en terraſſe, afin de recevoir ce titre ſolennelle-

ment. Son titre fut *Ta-chim-ta-mim-tien-hoam-ti*, ce qui ſignifie en Chinois *le céleſte Empereur, grand Saint, grand Sage.* Celui de l'Impératrice fut *Ym-tien-ta-mim-ti-hoam-heou*, ce qui ſignifie *la terreſtre Impératrice répondante au Ciel, & d'une grande ſageſſe.* L'Empereur publia une amniſtie générale, & commença à donner aux années de ſon regne le titre de *Chin-tçée.* Il créa ſon fils, nommé *Pei*, héritier de l'Empire. Dans la ſeptieme lune, il marcha contre les Tou-kiue, les Tham-kiam, les Siao-fan, les Cha-to, & autres Tartares occidentaux, & les ſubjugua tous. Il fit captifs leurs Chefs, avec quinze mille ſix cents des principales familles, & enleva plus de neuf cent mille pieces d'armes & d'habits, avec une infinité de choſes précieuſes. Les chevaux, chameaux, bœufs & moutons qu'il leur enleva, étoient innombrables. A ſon retour, il prit le Vice-Empereur Chinois de So-tcheou. En tirant vers l'orient, il força cinq villes dans le ſeptentrion de la Chine, où il fit couper quatorze mille ſept cents têtes, & ſe rendit maître de tout ce qui eſt au ſeptentrion de ce pays.

La ſeconde année de Chin-tçée (917), un Commandant Chinois, après avoir tué ſon Vice-Empereur, vint ſe rendre à Thai-tçou, qui le reçut, & alla enſuite attaquer la ville du Vice-Empereur, & la força. Il vint aſſiéger Yeou-tcheou, aujourd'hui Pe-kim. Il livra bataille aux Chinois, qu'il défit à l'orient de la ville de Sin-tcheou, & en tua plus de trente mille. Dans la quatrieme lune, il aſſiégea Yeou-tcheou, qu'il ne put prendre.

La troisieme année de Chin-tçée (918), il créa An-douan, son frere cadet, Ti-yn ou Grand-Maître du palais Impérial, & lui ordonna de faire le siége d'Yun-tcheou, ville de la Chine, & de porter de là la guerre aux peuples du sud-ouest. Dans la seconde lune, le royaume des Ta-tan (peut-être Tartares proprement dits) envoya une ambassade apporter son tribut. Thai-tçou fit bâtir la ville Impériale, ou bien Hoam-tou, c'est-à-dire en Chinois l'*Auguste Cour.* L'Empereur & les Rois de Chine, les royaumes de Po-hai, de la Corée, des Hoei-hou, des Tçou-pou, des Tham-kiam, & le Vice-Empereur de la province de Pe-tche-li, envoyerent des ambassades avec leurs tributs. Dans la quatrieme lune, Thie-lie-kho, frere cadet de Thai-tçou, tramoit une conspiration; elle fut découverte : se sentant coupable, il fortifia son camp & l'entoura de fossés. Toute la famille Impériale demanda sa grace. Thai-tçou haïssoit Nie-li-kouen, femme de son frere cadet, nommé *Yn-ti-che* : » Je lui ferai grace, répondit l'Empereur, pourvu que Nie-li-kouen veuille mourir en sa place «. Nie-li-kouen accepta la proposition, & s'étrangla. Thai-tçou la fit enterrer dans les fossés; il fit aussi enterrer tout vivans avec elle plusieurs de ceux qui avoient trempé dans la conjuration, après quoi il pardonna à Thie-lie-kho. Dans la cinquieme lune, il ordonna par un Edit solennel qu'on érigeât un temple à Koum-fucius, un autre au Fo, Auteur de la Religion des Bonzes Ho-cham, & un troisieme à l'Auteur de la Secte des Bonzes Tao-sse.

La quatrieme année de Chin-tçée (919), dans la huitieme lune, le jour nommé *Tim-yeou*, il alla en personne au temple de Koum-fucius; il envoya l'Impératrice & le Prince héritier de l'Empire rendre les mêmes honneurs, l'un au temple de la Secte des Bonzes Ho-cham, l'autre à celui des Bonzes Tao-sse. Dans la neuvieme lune, il alla faire la guerre à la horde des Ou-kou. Ayant appris en chemin la maladie de sa mere, il fit soixante lieues en un jour, pour venir la servir : il retourna à l'armée aussitôt qu'elle fut guérie. Dans la dixieme lune, il arriva dans le pays des Ou-kou. Les vents furieux & les neiges abondantes arrêtoient son armée; Thai-tçou fit des vœux au Ciel; à l'instant le Ciel devint serein. Il donna le commandement de l'avant-garde au Prince héritier de l'Empire; l'ennemi fut défait; on fit quatorze mille deux cent captifs, & on enleva plus de deux cent mille pieces de bétail, de tentes & d'armes; après quoi la horde entiere vint se soumettre.

La cinquieme année de Chin-tçée (920), dans la premiere lune, Thai-tçou ordonna que l'on inventât des lettres à l'usage de la nation des Khitan (les Chinois lui en inventerent). Le 14 de la neuvieme lune, les grandes lettres à l'usage des Khi-tan furent achevées : il en ordonna l'usage par un Edit solennel.

La sixieme année de Chin-tçée (921), dans la premiere lune, il créa deux de ses freres cadets Tçai-siam ou Visirs, l'un du Nord, l'autre du Sud. Le premier jour de la cinquieme lune, il publia le Code de ses Loix, & détermina les rangs

rangs & les dignités. Le premier jour de la fixieme lune, nommé *Yi-mao*, le soleil s'éclipsa. Dans l'onzieme lune, Thai-tçou entra dans la province de Pe-tche-li, où il enleva plus de dix villes aux Chinois, & en fit transporter les habitans dans son pays. Dans la douzieme lune, son armée fut battue par les Chinois : il se retira.

La premiere année de Thien-tçan (922), dans la seconde lune, il entra dans la province d'Yeou-tcheou (ou de Pe-kim d'aujourd'hui) : il changea le titre des années de son regne. Dans la quatrieme lune, il emporta d'assaut la ville de Ki-tcheou ; il prit pareillement Che-tcheou.

La seconde année de Thien-tçan (923), Yao-khou, second fils de Thai-tçou, & Généralissime de ses armées, força la ville de Pim-tcheou. Dans la troisieme lune, Thai-tçou dompta les Hii révoltés : il fit tuer à coups de fleches des Manes, trois cents des principaux, & fit jeter leurs corps dans la riviere. Il ordonna à Yao-khou de faire le siége de Yeou-tcheou (le Pe-kim d'aujourd'hui). Il envoya une autre armée dans la province de Chansi. Les Chinois présenterent la bataille à Yao-khou, qui les défit & força les villes voisines. Dans la seconde quatrieme lune, qui étoit intercalaire, Yao-khou força Pe-pim à se rendre (c'est Yeou-tcheou, aujourd'hui Pe-kim). Ce même mois, Li-tçun-hiu, Roi de Tçin, se fit proclamer Hoam-ti ou Empereur de Chine, & donna le nom de *Tham* à sa dynastie. Dans la cinquieme lune, Yao-khou fut de retour de son expédition. L'armée reçut les récompenses que ses services méritoient. Dans la fixieme lune,

le royaume de Po-ſſe ou de Perſe envoya payer tribut. Le premier jour de la dixieme lune, nommé *Sin-vei*, le ſoleil s'éclipſa. Le neuvieme de la même lune, la dynaſtie Chinoiſe des Tham (poſtérieurs) éteignit celle des Leam (poſtérieurs).

La troiſieme année de Thien-tçan (924), dans la premiere lune, Thai-tçou envoya une armée faire le dégât dans la partie méridionale du royaume d'Yen (c'eſt Yeou-tcheou ou la province de Pe-kim d'aujourd'hui). Dans la cinquieme lune, il tranſporta les habitans de la ville de Ki-tcheou, ville de la même province, à Leao-tcheou. Les Po-hai tuerent leur Vice-Roi Khi-tan. Dans la ſixieme lune, le jour nommé *Yi-yeou*, il convoqua l'Impératrice, le Prince héritier, le Généraliſſime de toutes ſes armées, les deux Viſirs, & tous les Chefs des Tartares, & leur tint ce Diſcours : » Le Ciel qui eſt au deſſus de nos têtes, nous obſerve d'en haut ; ſes bienfaits ſe répandent ſur tous les peuples. A peine en dix mille ans trouve-t-on un ſaint Maître & un Roi ſage. Comme d'un côté il a été créé par le Ciel, & que de l'autre il gouverne tous les vivans, il ne fait aucune guerre & ne forme aucune entrepriſe que ſous le bon plaiſir du Ciel. C'eſt pourquoi il tire de ſon fonds ſes deſſeins ; il prend ou laiſſe en Dieu : ſes ordres ſont religieuſement exécutés : il gagne les cœurs des hommes. De cette ſorte, ceux qui ſont dans l'erreur retournent à la vérité ; & tous, auſſi bien ceux qui ſont éloignés de lui que ceux qui l'approchent, ſont exempts de vices. Alors on peut dire de ce Roi, que ſa grandeur d'ame peut

contenir les mers, & que sa constance peut affermir les montagnes. Depuis que je travaille à former notre Empire, & que je suis devenu le pere de l'Univers, j'ai établi des Réglemens sûrs : après cela mes successeurs auront-ils sujet de s'inquiéter sur le Gouvernement ? La durée, l'élévation & l'abaissement des Empires ont leurs termes marqués : leur conservation pourtant & leur destruction dépendent aussi des Princes qui les gouvernent. Les expéditions heureuses & les occasions favorables doivent également s'accorder avec le Ciel & avec les hommes. Parmi tous les Rois de l'Univers, s'en est-il jamais trouvé aucun qui ait pu changer de corps & devenir immortel ? J'ai un lieu où, dans trois ans, en l'année nommée *Pim-su*, au commencenent de l'automne, il faut que je retourne (il disoit cela l'an 924, nommé *Kia-chin*; ainsi cette année nommée *Pim-su* étoit 926) : il me reste seulement deux affaires à finir ; puis-je manquer à les terminer ? Le temps est court; je dois redoubler, à cet effet, mon attention & ma diligence «.

Tous ceux qui assisterent à cette harangue, en furent effrayés, & tremblerent ; ils ne savoient ce que cela vouloit dire. Le même jour, il ordonna de grands préparatifs pour aller porter la guerre dans la Tartarie Occidentale : il laissa le gouvernement de l'Empire au Hoam-thai-tçe (ce qui signifie en Chinois *l'Auguste très-grand-fils* : ils donnent ce titre à celui des fils de l'Empereur qui a été solennellement déclaré successeur de l'Empire) : il marqua Yao-kou, son frere puîné & Généralissime de ses armées, pour l'accompagner dans son expédition. Dans la sep-

tieme lune, le jour nommé *Sin-hai*, Ho-la & autres Commandans attaquerent les hordes Tartares qui sont à l'orient des monts So-kouen-no, & les défirent. Dans la huitieme lune, le jour nommé *Yi-yeou*, l'Empereur arriva au mont Ou-khou : là il sacrifia des oies au Ciel. Le jour nommé *Kia-ou*, il arriva à l'ancien royaume des Tchen-yu : là il monta sur la montagne nommée *A-li-tien-ya to-sse*, où il sacrifia un cerf d'une espece extraordinaire. Le premier jour de la neuvieme lune, nommé *Pim-chin*, il campa auprès de l'ancienne ville des Hoei-hou : là il fit ériger un monument de marbre, sur lequel il fit graver ses victoires. Le cinquieme jour de la même lune, nommé *Kem-tçe*, il adora le Soleil dans la forêt de Thai-lin. Le jour nommé *Pim-ou*, l'onzieme de la neuvieme lune, il envoya une armée contre les Tçoû-pou : il donna deux corps d'armée, l'un au Tçai-siam du Midi, l'autre à un Y-li-kin, pour aller ravager les pays du Sud-Ouest. Le vingtieme jour, nommé *Y-mao*, ces deux armées revinrent, & présenterent à l'Empereur les captifs qu'elles avoient faits. L'Empereur fit tirer un canal de la riviere nommée *Kin-ho-choui*. Il fit charger des charrettes de cette eau & des pierres du mont Ou-chan, & les fit transporter dans son pays : il les plaça sur les bords du Hoam-ho, dans le mont Mou-ye, pour servir de monument à la postérité, & lui faire connoître que les fleuves & les montagnes étoient venus lui rendre hommage, comme les fleuves font à la mer, & les montagnes ordinaires aux grandes. Le vingt-huitieme jour de la neuvieme lune, nommé *Kouei-hai*, le royaume de Ta-che,

c'eſt-à-dire, d'Arabie, envoya payer tribut à l'Empereur dans ſon camp. Le lendemain, vingt-neuvieme, nommé *Kia-tçe*, l'Empereur ordonna qu'on repolît l'ancien monument de Pi-gha-khan, Empereur des Tartares, & qu'on y gravât, en caracteres des Khi-tan, des Tou-kiue & des Chinois, une inſcription qui contînt le détail de ſes belles actions. Dans ce mois, il défit & ſubjugua les Barbares qui habitoient les monts Hou-mou-ſſe. Il campa au pied des monts Ye-te-ſſe, où il ſacrifia un bœuf rouge au Ciel, & un cheval noir à la Terre. Le Roi des Hoei-hou, nommé *Pa-li*, vint au camp payer ſon tribut. Le premier jour de la dixieme lune, nommé *Pim-yn*, l'Empereur chaſſa dans les monts Yu-lo : il prit plusieurs milliers de bêtes fauves, qui ſervirent de rafraîchiſſement à l'armée. Le ſecond jour de la dixieme lune, l'Empereur campa au mont Pa-li-ſſe : de là il envoya une armée, qui, ayant traverſé les ſables mouvans ou coulans, força la ville de Fou-thou, & aſſujettit toutes les hordes des confins occidentaux. Le premier jour de l'onzieme lune, nommé *Yi-vei*, l'Empereur prit Pi-li-gho, qui étoit Toutou des Hoei-hou de Kan-tcheou. Il prit de là occaſion d'envoyer des Députés à leur Khan, nommé *Ou-mou-tchu* (Voyez ce que j'ai dit ci-deſſus, touchant Ye-lu-ta-che, où le précis de la lettre que portoient ces Députés, eſt rapporté). Il alla à la chaſſe des tigres dans les monts Oula-ye-li, & pouſſa juſqu'au mont Pa-che : durant l'eſpace de ſoixante lieues, l'armée marcha en chaſſant, & eut tous les jours de nouveaux rafraîchiſſemens de venaiſon.

La quatrieme année de Thien-tçan (925), dans

la premiere lune, le jour nommé *Gin-yn*, il envoya des Courriers à l'Impératrice & au Hoamthai-tçe, pour leur porter la nouvelle de ses victoires. Dans la seconde lune, le jour nommé *Pim-yn*, le Généralissime Yao-khou alla ravager les terres des Tham-kiam. Le jour nommé *Timmao*, l'Impératrice envoya Kham-mo-ta demander des nouvelles de la santé de l'Empereur, & lui porter des habits & des rafraîchissemens. Le jour nommé *Yi-hai*, le Seigneur nommé *Siao-a-koutche* fut envoyé faire le dégât dans les provinces de Chine nommées *Pe-tche-li* & *Chansi* : il en revint chargé de butin. Le jour nommé *Sin-mao*, le Généralissime Yao-khou présenta les Thamkiam qu'il avoit fait captifs. Dans la troisieme lune, le jour nommé *Pim-chin*, l'Empereur fit un festin à son armée dans les monts Chouitçim-chan. Dans la quatrieme lune, le jour marqué *Kia-tçe*, il attaqua, vers le midi, les Siaofan, & les assujettit. L'Impératrice & le Hoamthai-tçe vinrent trouver l'Empereur sur le bord de la riviere de Tcha-li. Le jour nommé *Koueiyeou*, le Khan des Hoei-hou, nommé *Ou-moutchu*, envoya des Ambassadeurs à l'Empereur payer tribut. Dans la cinquieme lune, le jour nommé *Kia-yn*, l'Empereur passa les chaleurs de l'été au septentrion du pays des Che-ouei. Dans la neuvieme lune, le jour marqué *Kouei-sse*, l'Empereur fut de retour de son expédition occidentale. Dans la dixieme lune, le jour marqué *Tim-mao*, l'Empereur Chinois des Tham postérieurs envoya donner avis à l'Empereur, par une ambassade, qu'il avoit éteint la dynastie des Leam postérieurs. Le jour nommé *Kem-*

tchin, le Japon envoya des Ambassadeurs payer tribut. Le jour marqué *Sin-mao*, la Corée en fit autant. Dans l'onzieme lune, le jour nommé *Tim-yeou*, l'Empereur alla au temple des Bonzes Ho-cham, nommé *Ghan-kout-ſſe*, où il traita les Bonzes, & donna amnistie aux prisonniers de sa Cour : il donna la liberté aux vautours & aux faucons de sa Vénerie. Le jour nommé *Ki-yeou*, le royaume de Sin-lo (il faisoit alors partie de la Corée) envoya payer tribut.

Dans la douzieme lune, le jour nommé *Yi-hai*, l'Empereur parla de cette sorte en public : » J'ai enfin terminé une des deux affaires dont je vous avois parlé auparavant : reste maintenant à venger l'affront que nous avons reçu des Po-hai (ils avoient tué, comme on a vu, le Vice-Roi Khitan qui les gouvernoit) : me puis-je donc tenir en repos avant de les avoir punis « ? Aussi-tôt il marcha en personne, à la tête de son armée, pour aller faire la guerre à Yn-tchouen, Roi de Po-hai. L'Impératrice, le Hoam-thai-tçe & le Généralissime Yao-khou accompagnerent l'Empereur dans cette expédition. La seconde douzieme lune, & conséquemment intercalaire, le jour nommé *Gin-tchin*, l'Empereur sacrifia au mont Mou-ye. Le jour nommé *Gin-yn*, il sacrifia au Ciel un bœuf noir, & à la Terre un cheval blanc. Ce sacrifice fut fait dans le mont Ou-chan. Le jour nommé *Ki-yeou*, l'Empereur campa au pied du mont Sa-kha, où il fit mourir un criminel à coups de fleches des Manes. Le jour nommé *Tim-sé*, il arriva au mont Cham-lin. Pendant la nuit, il fit investir Fou-yu, ville de Po-hai. Po-hai étoit un puissant royaume,

formé ſur le modele de la Chine : il avoit la Corée au midi, la mer à l'orient, le fleuve Yamour au nord, & les Khi-tan à l'occident.

La premiere année de Thien-hien, & la cinquieme de Thien-tçan (car il ne prit le titre de Thien-hien que dans la ſeconde lune de cette année, ce qu'il eſt à propos de remarquer ici pour entendre les tables chronologiques, qui marquent ſouvent les mêmes années ſous des titres différens : cette année donc 926), dans la premiere lune, le jour nommé *Ki-vei*, une vapeur blanche traverſoit le ſoleil. Le jour nommé *Kem-chin*, la ville de Fou-yu fut priſe. L'Empereur punit de mort les Officiers qui en commandoient la garniſon. Le jour nommé *Pim-yn*, il donna dix mille chevaux à commander à Andouan, Grand-Maître ou Ti-yn du Palais; à Siao-a-khou-tche, ci-devant Viſir ou Tçai-ſiam du ſeptentrion, & à d'autres Officiers, pour ſervir d'avant-garde à l'armée. Cette avant-garde rencontra l'armée des Po-hai, commandée par leur ancien Viſir; elle la mit en déroute. Le Hoam-thai-tçe, le Généraliſſime Yao-khou & les Généraux aſſiégerent, la même nuit, la ville de Hhou-hhan. Le jour nommé *Ki-ſſe*, le Roi de Po-hai, nommé *Yn-tchouen*, capitula. Le jour nommé *Kem-ou*, l'Empereur campa au midi de la ville de Hhou-hhan. Le jour nommé *Sin-vei*, le Roi des Po-hai, vêtu d'un habit blanc & ſimple, tenant en leſſe un mouton avec une corde de paille, ſortit de la ville, à la tête de plus de trois cents de ſes principaux Officiers, & vint ſe rendre à l'Empereur. L'Empereur lui fit de grands honneurs, & lui donna la liberté.

Le jour nommé *Kia-ſu*, il envoya ſes ordres dans toutes les villes de Po-hai. Le jour nommé *Pim-tçé*, l'Empereur ordonna à un Gentilhomme de ſa Chambre, nommé *Kham-mo-ta*, & à douze autres, d'aller dans la ville faire une recherche exacte des armes qui y étoient : ils furent tués par les batteurs d'eſtrade. Le jour nommé *Thim-tcheou*, le Roi Yn-tchouen reprit les armes & ſe révolta. La ville fut forcée ; l'Empereur y entra : Yn-tchouen vint demander pardon de ſa faute. L'Empereur lui donna des Gardes à lui & à toute ſa famille ; & le fit ſortir de la ville. L'Empereur rendit graces au Ciel & à la Terre par des ſacrifices, après quoi il retourna dans ſon camp.

Dans la ſeconde lune, le jour nommé *Kem-yn*, tous les Gouverneurs des villes & des provinces du Po-hai vinrent rendre hommage à l'Empereur, qui les renvoya après les avoir reçus avec toutes les marques d'une bonté ſinguliere. Il fit diſtribuer à ſes troupes les dépouilles de l'ennemi. Le jour nommé *Gin-tchin*, il ſacrifia au Ciel un bœuf noir, & un cheval blanc à la Terre : il publia une amniſtie générale, & changea le titre de ſes années en celui de *Thien-hien*. Il envoya des Ambaſſadeurs à l'Empereur Chinois des Tham poſtérieurs, pour lui faire part de l'heureux ſuccès de ſon entrepriſe. Le jour nommé *Kia-ou*, il rentra dans la ville de Hhou-hhan, où il fit la viſite des tréſors & des arſenaux. Il fit des libéralités de ce qui s'y trouva, à toute ſa ſuite ; & comme le Chef des Hii lui avoit rendu de grands ſervices dans ſon expédition occidentale, il lui en donna la meilleure part. Le jour nommé *Pim-ou*, l'Empereur changea le nom du royaume

de Po-hai, & lui donna celui de *Toum-tan* : il changea pareillement le nom de la ville de Hhouhhan en celui de *Thien-fou* (c'est-à-dire, en Chinois, *de céleste Félicité*). Il créa le Hoam-thai-tçe Roi, sous le titre de *Gin-hoam-vam* (c'est-à-dire, en Chinois, *auguste Roi des hommes*), & lui donna le royaume de Toum-tan à gouverner: il lui assigna pour premier Tçai-siam son frere cadet, nommé *Thie-la*, & oncle conséquemment de Gin-hoam-vam, & pour second Tçai-siam, celui du Roi de Po-hai, qui l'étoit avant la destruction du royaume : il lui assigna encore d'autres Officiers. Il publia une amnistie générale dans tout le royaume de Po-hai. Le jour nommé *Tim-vei*, les Coreans, les Ouei-me, les Thie-li & les Mo-ho (qui sont tous sur la mer Orientale) vinrent payer tribut. Dans la troisieme lune, le jour nommé *Vou-ou*, l'Empereur envoya une armée assiéger la ville de Tcham-lim-fou dans le Po-hai. Le jour nommé *Kia-tçe*, il sacrifia au Ciel. Le jour nommé *Tim-mao*, il alla visiter le Roi Gin-hoam-vam dans son palais. Le jour nommé *Ki-sse*, trois grandes cités du royaume de Po-hai se rebellerent. L'Empereur envoya An-douan, qui ne tarda pas à les réduire. Le jour nommé *Tim-tcheou*, les trois villes révoltées furent réduites. Le jour nommé *Gin-ou*, les captifs des trois villes furent présentés par An-douan: l'Empereur se contenta de faire mourir le Commandant d'une de ces villes. Le jour nommé *Kouei-vei*, l'Empereur fit un festin à tous les Officiers du royaume de Toum-tan, & leur fit distribuer des récompenses suivant leurs mérites. Le jour nommé *Kia-chin*, l'Empereur entra dans

la ville de Thien-fou (ou de Hhou-hhan, capitale du Po-hai). Le jour nommé *Yi-yeou*, il ramena son armée avec le Roi de Po-hai & toute sa famille. Le premier jour de la quatrieme lune, nommé *Tim-hai*, l'Empereur arriva au mont Sa-tçe-chan. Le jour nommé *Sin-mao*, le Roi Gin-hoam-vam vint, avec tous les Officiers du royaume de Toum-tan, prendre congé de l'Empereur. Dans ce mois, Li-sse-yuen, fils adoptif de l'Empereur Chi[illegible], se révolta contre son pere : Kouo-tçe-hi[illegible] tua l'Empereur, & Li-sse-yuen prit sa place.

Dans la cinquieme lune, le jour nommé *Sin-yeou*, deux cités de Toum-tan se révolterent. Le Généralissime Yao-khou alla les réduire. Dans la sixieme lune, le jour nommé *Tim-yeou*, les deux villes révoltées furent reprises. Le jour nommé *Pim-ou*, l'Empereur campa à Tçim-tcheou. Dans la septieme lune, le jour nommé *Pim-tchin*, le Vice-Roi de Thie-tcheou se révolta. Le jour nommé *Yi-tcheou*, le Généralissime Yao-khou força Thie-tcheou. Le jour nommé *Kem-ou*, le premier Visir de Toum-tan, nommé *Thie-la*, mourut. Le jour nommé *Sin-vei*, l'Empereur envoya Yn-tchouen, Roi de Po-hai, sous bonne garde, à Hoam-tou (c'est-à-dire, en Chinois, *à son auguste Cour*) : il lui fit bâtir une ville à l'occident de Hoam-tou, où il demeura. Il donna à Yn-tchouen le nom d'*Ou-lou-koa* (c'est le nom du cheval que montoit l'Empereur), & à la Reine sa femme, celui d'*A-li-tche* (c'est le nom du cheval que montoit l'Impératrice, quand il vint se rendre). Le jour nommé *Kia-su*, l'Empereur arriva à la ville de Fou-yu; il se trouva

incommodé. La nuit ſuivante, une grande étoile tomba au devant de ſa tente. Le jour nommé *Sin-ſe*, au lever du ſoleil, on vit ſur la fortereſſe un dragon de couleur jaune, qui l'entouroit : il pouvoit avoir un Li de long : la lumiere qu'il répandoit éblouiſſoit les yeux. Il ſe détacha & entra dans le palais où logeoit l'Empereur. Une vapeur bleuâtre couvrit le ciel durant un jour entier : ce jour-là même l'Empereur mourut. Il étoit âgé de cinquante-cinq ans. Alors on comprit ce qu'avoit voulu dire l'Empereur, quand, trois ans auparavant, c'eſt-à-dire la troiſieme année de Thien-tçan, il tint ce diſcours aux ſiens : » J'ai un lieu où, dans trois ans, en l'année nommée *Pim-ſu*, au commencement de l'automne, il faut abſolument que je retourne «.

Le jour nommé *Gin-ou*, l'Impératrice prit les rênes du Gouvernement & le commandement des armées. Dans la huitieme lune, le jour nommé *Sin-mao*, la ville de Tcham-lim-fou ſe révolta. Les Khi-tan attaquerent & forcerent Tcham-li-fou, ville de Po-hai. Le jour nommé *Kia-ou*, l'Impératrice partit de Fou-yu-fou avec le corps de l'Empereur, & prit ſa route vers l'Occident. Le jour nommé *Gin-yn*, le Généraliſſime Yao-khou ſoumit les villes rebelles de Po-hai ; après quoi il vint à toute bride trouver l'Impératrice. Le jour nommé *Yi-ſſe*, le Roi Gin-hoam-vam ſuccéda à Thai-tçou. Dans la neuvieme lune, le jour nommé *Tim-mao*, le corps de l'Empereur arriva à Hoam-tou : il fut enterré par *interim* au nord-oueſt de la fortereſſe. Le jour nommé *Ki-ſſe*, on donna à l'Empereur mort le titre Chinois de *Chim-thien-hoam-ti*, c'eſt-à-dire,

l'Empereur qui est monté au Ciel, & pour titre d'apothéose, celui de *Thai-tçou*, ce qui signifie en Chinois, *le très-grand Aïeul & Fondateur de la dynastie*. Dans la dixieme lune, le Vice-Roi de Lou-loum, nommé *Lou-koue-youm*, se révolta, & se livra à l'Empereur de Chine. Dans l'onzieme lune, le jour nommé *Pim-yn*, l'Impératrice fit tuer plusieurs Grands. La seconde année de Thien-hien, dans la huitieme lune, le jour nommé *Tim-yeou*, le corps de Thai-tçou-hoam-ti fut enterré dans la sépulture dite, à cause de cela, *Tçou-lim*, c'est-à-dire, *le sépulcre de Thai-tçou*. On y établit un Vice-Roi pour avoir soin du sépulcre. Le palais où Thai-tçou mourut en voyage, étoit situé au sud-ouest de la ville de Fou-yu-fou, entre deux rivieres. Dans la suite on y bâtit un véritable palais, sous le nom de *Chim-thien-tien* ou de *Palais de celui qui est monté au Ciel*, & l'on donna à Fou-yu-fou le titre de *Hoam-loun-fou*, ou de *Ville du premier ordre du dragon jaune*, à cause du dragon de cette couleur qui y parut le jour de la mort de Thai-tçou.

Thai-tçoum.

Thai-tçoum étoit le second fils de Thai-tçou: il naquit l'an 902. Une lumiere divine parut à sa naissance (car la naissance des Héros, chez ces nations, est toujours accompagnée de faux miracles ou de vains prodiges). Les chasseurs prirent, en ce même temps-là, un cerf blanc & un épervier blanc; ce qui étoit d'un heureux augure. Quand il fut parvenu à l'âge viril, il eut le visage long, grave & sévere: cependant il

étoit d'un naturel indulgent & charitable : il servit beaucoup à son pere dans le gouvernement de l'Etat & des armées : il l'accompagna dans toutes ses expéditions, & eut par-tout la principale part aux succès ; ce qui fit que Thai-tçou le destina à l'Empire, quoiqu'il eût déjà nommé son fils aîné, qui s'appeloit *Pei*, héritier de ses Etats.

La seconde année de Thien-hien (927), les obseques de Thai-tçou étant finis, Gin-hoam-vain, surnommé *Pei*, qui étoit déclaré héritier de l'Empire, vint, à la tête de tous les Officiers de l'Empire ; trouver l'Impératrice sa mere, & lui parla de cette sorte, le jour de l'onzieme lune nommé *Gin-fu* : » Les services que le Prince Généralissime, mon frere, a rendus à l'Etat dans la fondation de notre Empire, sont si considérables, que tous, tant ceux du dedans que ceux du dehors, lui sont attachés ; il est juste qu'il succede à l'Empire «. L'Impératrice suivit son conseil ; ainsi le même jour, Thai-tçoum fut proclamé Empereur. Le jour nommé *Kouei-hai*, Thai-tçoum se transporta dans le Miao, ou temple dédié à Thai-tçou. Le jour nommé *Pim-yn*, il fit l'holocauste accoutumé en pareilles occasions, au Ciel & à la Terre. Le jour nommé *Vou-tchin*, il revint à sa Cour. Le jour nommé *Gin-chin*, il reçut de tous les Officiers de son Empire, le titre de *Sé-chin-hoam-ti*, c'est-à-dire, en Chinois, *l'Empereur successeur du Saint* ; après quoi il publia une amnistie générale. Les Officiers à qui il appartenoit, le supplierent de vouloir changer le titre des années, ce qu'il refusa de faire. Dans la douzieme lune,

le jour nommé *Kem-tchin*, il conféra à l'Impératrice ſon aïeule, le titre Chinois de *Thai-hoam-thai-heou*; à l'Impératrice ſa mere, celui de *Hoam-thai-heou*, & à la Reine ſa femme, celui de *Hoam-heou.* Le jour nommé *Ki-tcheou*, l'Empereur ſacrifia au Ciel & à la Terre. Le jour *Kem-yn,* il envoya ſes ordres à tous les royaumes tributaires, par des Députés.

La troiſieme année de Thien-hien (928), dans la ſeconde lune, le jour nommé *Ki-hai*, on préſenta un loup blanc à l'Empereur. Dans la troiſieme lune, il déclara la guerre à l'Empereur de Chine. Dans la quatrieme lune, le jour nommé *Ki-mao*, il ſacrifia au Dieu des cerfs d'une eſpece extraordinaire. Dans la ſixieme lune, le jour nommé *Ki-mao*; il fit la cérémonie nommée *Sée-ſée* (c'eſt un ſacrifice ou une Comédie pour demander de la pluie). Dans la ſeptieme lune, le jour nommé *Gin-tçe*, il vint un Courrier qui apporta la nouvelle de la défaite de l'armée des Khi-tan par les Chinois, de la mort de Thie-la, Commandant des Thi-tan, & de la priſe de pluſieurs dixaines de grands Officiers, & de la ville de Thie-tcheou. L'Empereur ſentit un regret très-vif d'avoir envoyé cette armée à contre-temps. Dans la neuvieme lune, le jour marqué *Ki-tcheou*, l'Empereur alla au palais de ſon frere aîné Gin-hoam-vam, pour lui rendre viſite; il y retourna le jour nommé *Sin-mao.* Dans la douzieme lune, le jour nommé *Kouei-mao*, l'Empereur ſacrifia au Ciel & à la Terre. Le jour nommé *Kia-yn*, il érigea Toum-pim-kiun en Cour du Midi ou Nan-kim.

La quatrieme année de Thien-hien (929), dans

la troisieme lune, le jour nommé *Kia-ou*, il sacrifia de loin à tous les Dieux (des fleuves, des montagnes, &c.). Dans la quatrieme lune, le jour nommé *Sin-yeou*, le frere aîné de l'Empereur, nommé *Pei* ou *Gin-hoam-vam*, vint rendre hommage. Dans la septieme lune, le jour nommé *Kia-ou*, l'Empereur sacrifia à Thai-tçou. Dans la neuvieme lune, il sacrifia au mont Mou-ye-chan. Dans la dixieme lune, le jour nommé *Kia-tçe*, il fit partir son frere Li-hou avec une armée contre les Chinois. Dans l'onzieme lune, le premier jour, nommé *Pim-yn*, il avertit, par des sacrifices, le Ciel & la Terre, du départ de son armée. Le jour nommé *Gin-chin*, il en avertit pareillement Thai-tçou par un sacrifice.

La cinquieme année de Thien-hien (930), dans la seconde lune, le jour nommé *Kouei-mao*, Li-hou, après avoir pris la ville de Houan-tcheou, vint trouver l'Empereur. Le jour nommé *Pim-tchin*, l'Empereur & son frere aîné Gin-hoam-vam vinrent rendre hommage à l'Impératrice leur mere. L'Impératrice, qui savoit qu'ils écrivoient très-bien l'un & l'autre, leur ordonna d'écrire quelque chose devant elle, afin qu'elle en jugeât. Dans l'onzieme lune, le jour nommé *Vou-yn*, les Officiers du royaume de Toum-tan donnerent avis à l'Empereur, que Gin-hoam-vam, son frere aîné, s'étoit embarqué sur mer, pour aller se réfugier à la Cour de l'Empereur de Chine.

La sixieme année de Thien-hien (931), dans la troisieme lune, le jour nommé *Tim-hai*, la femme de Gin-hoam-vam, Reine de Toum-tan, & nommée *Siao*, vint, avec tous ses Officiers, voir l'Empereur. Dans la huitieme lune, le jour nommé

nommé *Kem-chin*, il naquit un fils à l'Empereur, qu'il nomma *Chu-lu* : il en avertit Thaitçou dans son Miao, par un sacrifice.

La septieme année de Thien-hien (932), dans la troisieme lune, le jour nommé *Vou-chin*, l'Empereur, à la tête de tous ses Officiers, alla rendre hommage à l'Impératrice sa mere. Dans la quatrieme lune, il vint des Ambassadeurs de Chine, qui apporterent des lettres de Gin-hoam-vam, le jour nommé *Kia-su*. Dans la septieme lune, le premier jour, nommé *Kouei-vei*, l'Empereur fit distribuer des pieces de soie & de toile à tous les vieillards de son Empire.

La huitieme année de Thien-hien (933), dans la troisieme lune, le jour nommé *Pim-chin*, l'Empereur de Chine envoya demander la paix. Dans l'onzieme lune, le jour nommé *Sin-tcheou*, l'Impératrice aïeule mourut. Dans ce mois, Lisse-yuen, Empereur de Chine, mourut aussi. Son fils Li-tçoum-heou prit sa place.

La neuvieme année de Thien-hien (934), dans la quatrieme lune, Li-tçoum-kho, Prince du sang des Tham postérieurs, tua l'Empereur de Chine & usurpa l'Empire : Gin-hoam-vam pria que l'on vengeât sa mort. Dans la huitieme lune, le jour nommé *Gin-ou*, l'Empereur des Khi-tan résolut d'aller en personne faire la guerre à l'Usurpateur. Le jour nommé *Yi-yeou*, l'Empereur admira l'adresse d'Y-la-kiai-y, qui prit à la main une oie sauvage en volant. Il fit, à cette occasion, des sacrifices au Ciel & à la Terre, pour les en remercier. Le jour nommé *Yi-mao*, l'Empereur arriva à la ville d'Yun-tcheou : les siens s'étoient déjà rendus maîtres du Ho-thao,

grand pays dans la partie ſeptentrionale de la province de Chenſi, qui eſt enfermé par le fleuve Hoam-ho, comme dans une bourſe, d'où il a pris ſon nom. Il prit, dans l'onzieme lune, pluſieurs villes de Chine.

La dixieme année de Thien-hieh (935), dans la premiere lune, le jour nommé *Vou-chin*, l'Impératrice mourut en voyage.

L'onzieme année de Thien-hien (936), dans la ſeptieme lune, le jour nommé *Pim-chin*, l'Empereur de Chine déclara la guerre à Che-khim-tham, qui s'étoit révolté. Che-khim-tham envoya demander du ſecours. L'Empereur parla de la ſorte à l'Impératrice ſa mere à cette occaſion : »Li-tçoum-kho, Empereur de Chine, eſt parvenu à l'Empire par un parricide ; il eſt également odieux aux hommes & aux Dieux : je dois lui faire ſubir les peines que le Ciel deſtine à ſon forfait «. Dans le même temps, Che-khim-tham reçut des Ambaſſadeurs d'un Chinois nommé *Tchoo-te-kiun* ; il dépêcha à l'inſtant Sam-vei-han pour avertir que l'affaire preſſoit : auſſi-tôt l'Empereur promit le ſecours déſiré, & dans la huitieme lune, le jour nommé *Ki-vei*, il envoya des Députés à Che-khim-tham pour le raſſurer. Le jour nommé *Kem-ou*, l'Empereur partit pour aller en perſonne ſecourir Che-khim-tham. Dans la neuvieme lune, le jour nommé *Tim-yeou*, l'Empereur arriva à Yen-men. Le jour nommé *Vou-ſu*, il vint à Hin-tcheou, où il ſacrifia au Ciel & à la Terre. Le jour nommé *Ki-hai*, il arriva à Thai-yuen-fou, capitale de la province de Chanſi ; Che-khim-tham l'y vint trouver avec ſon armée ; la bataille

ſe donna ; l'Empereur Thai-tçoum recula par une ruſe de guerre : deux des Généraux Chinois s'animans par ce ſuccès, vinrent du côté de l'occident pour donner une ſeconde bataille ; Thai-tçoum ne leur en donna pas le temps ; une embuſcade de Khi-tan, qui ſe leva tout-à-coup, coupa chemin au troiſieme corps de l'armée Chinoiſe, dont les deux premiers s'étoient détachés ; de ſorte que ces deux corps furent entiérement défaits ; il y périt pluſieurs dixaines de milliers de Chinois. Che-khim-tham vint avec tous ſes Officiers féliciter Thai-tçoum : Thai-tçoum lui prenant les mains, joignit à cette faveur toutes les marques de bonté que Che-khim-tham pouvoit eſpérer. Dans la dixieme lune, le jour marqué *Kia-tçe*, il créa Che-khim-tham Roi de Tçin, & l'alla viſiter. Dans l'onzieme lune, le jour nommé *Tim-yeou*, il créa Che-khim-tham Empereur ſous le titre de *Ta-tçin-hoam-ti*. Un des Généraux Chinois de l'armée de l'Empereur de Chine, après ſa défaite, s'étoit jeté dans la ville de Tçin-gham ; il y fut aſſiégé dans la neuvieme lune, le jour nommé *Kouei-mao* ; il avoit ſoutenu le ſiége plus de quatre-vingts jours ; il étoit également deſtitué de ſecours du dedans & du dehors ; il ne reſtoit aucuns vivres dans la place. Les aſſiégés en étoient réduits à laver la fiente de leurs chevaux, & à couper du bois en eſquilles pour les nourrir. Bientôt les chevaux affamés commencerent à s'entre-manger ; quand ils étoient tombés morts, ils ſervoient de nourriture aux aſſiégés. Les autres Généraux & Officiers l'exhortoient à ſe rendre. » Pour moi, leur dit-il, je ſuis déterminé à mourir ; ſi vous

voulez rendre la place, vous devez commencer par me couper la tête «. En effet, dans la seconde onzieme lune, le jour nommé *Kia-tçe*, les Généraux Yam-khouam-yen & Ghan-chin-khi lui couperent la tête, & rendirent la place. Thai-tçoum ayant été informé de la constance & de la fermeté de Tcham-khim-tha, que la mort n'avoit pu ébranler, dit à ceux de sa suite ces paroles : » Tous ceux qui servent leurs Rois devroient être semblables à Tcham-khim-tha «. En même temps, il ordonna qu'on l'enterrât avec toute sorte de magnificence. Il donna à l'Empereur de Tçin tous les captifs, & cinq mille chevaux que l'on avoit trouvés dans la ville.

Le jour nommé *Pim-yu*, l'Empereur sacrifia au Ciel & à la Terre en action de graces de ce succès. Le jour nommé *Kem-eu*, l'Empereur Thai-tçoum apprit que les troupes auxiliaires Chinoises avoient pris la fuite; il les fit suivre durant la nuit; elles jeterent leurs armes, & s'écrasoient les unes les autres, de sorte que le nombre des armes qu'on recueillit & des morts qu'on trouva, ne se pouvoit compter. Il ordonna au Hoam-thai-tçe de prendre dix mille chevaux légers, pour aller se saisir des passages : celui-ci rencontra un corps de plus de dix mille fantassins, qu'il obligea de se rendre. Le jour nommé *Sin-vei*, l'Empereur Thai-tçoum ayant passé la vallée qui se nomme *Touan-pe-kou*, offrit en sacrifice au Ciel & à la Terre du vin & des fruits. Thai-tçoum étant arrivé à Lou-tcheou-fou, ville de la province de Chansi, prit la résolution de ramener son armée. Il prit congé de

l'Empereur de Tçin, auquel il fit de gros présens. Le jour nommé *Sin-sé*, l'Empereur de Chine Li-tçoum-kho se trouvant aux abois, fit venir Gin-hoam-vam en sa présence, & le pria de vouloir mourir avec lui; Gin-hoam-vam le refusa : Li-tçoum-kho envoya des gens qui le tuérent, après quoi il se brûla lui-même avec toute sa famille. Thai-tçoum ordonna qu'on ramassât les ossemens des ennemis qui avoient été tués, & qu'on en érigeât un trophée sur les bords de la riviere de Fen-ho. L'Empereur de Tçin ordonna à Sam-vei-han de composer une inscription qui renfermât un narré court de cette expédition. Dans la douzieme lune, le jour nommé *Kem-yn*, l'Empereur Thai-tçoum partit de Thai-yuen-fou.

La douzieme année de Thien-hien (937), dans la premiere lune, le jour nommé *Gin-siu*, l'Empereur Thai-tçoum sacrifia au Ciel & à la Terre. Dans la troisieme lune, le jour nommé *Kem-chim*, l'Empereur de Tçin envoya payer tribut. Dans la sixieme lune, le jour nommé *Kia-chin*, l'Empereur de Tçin envoya des Grands de sa Cour offrir un titre d'honneur à Thai-tçoum; Thai-tçoum le refusa : ils offrirent pareillement à Thai-tçoum les pays qui sont au nord d'Yen-men, avec la partie du nord-ouest de la province du Pe-tche-li, outre trois cent mille pieces de soie de tribut annuel : Thai-tçoum refusa encore cela. Dans la huitieme lune, le jour nommé *Kem-tçe*, il arriva des Ambassadeurs de la part de l'Empereur de Tçin, qui donnerent avis que leur Empereur avoit établi le siége de son Empire à Pien; c'est Pien-leam,

qu'on nomme aujourd'hui *Khai-foum-fou*, capitale de la province de Honan.

La premiere année de Hoei-thoum, c'est-à-dire, *tout assemblé sous un même* (938), dans la seconde lune, les Che-ouei présenterent à Thaitçoum un piao de couleur blanche (ce terme Chinois signifie une espece de cerf d'une grandeur extraordinaire, & qui n'a qu'une corne, à ce que disent quelques-uns). Le jour nommé *Pim-chin*, l'Empereur, regrettant son frere aîné Gin-hoam-vam, envoya le Tii-yn, ou Grand-Maître de son palais, avec tous les Princes du sang, lui sacrifier dans un palais où il logeoit quand il étoit en voyage. Dans la cinquieme lune, l'Empereur de Tçin envoya derechef des Ambassadeurs pour présenter de sa part un titre d'honneur à Thai-tçoum, qui le reçut. Dans la neuvieme lune, l'Empereur de Tçin envoya deux Grands de sa Cour offrir un titre d'honneur à l'Impératrice-Mere, & deux autres en offrir un semblable à Thai-tçoum. Dans l'onzieme lune, le jour nommé *Gin-tçe*, le titre d'honneur fut reçu par l'Impératrice-Mere. Le jour nommé *Kia-tçe*, l'Empereur fit la cérémonie de la renaissance, & un holocauste au Ciel & à la Terre, pour les remercier du nouveau titre qu'il reçut deux jours après solennellement. Il publia une amnistie générale, & changea le titre des années de son regne, qui avoit été jusqu'alors *Thien-hien*, en celui de *Hoei-thoum*. Ce même mois, l'Empereur de Tçin le félicita par un placet, & lui donna seize villes de Chine avec leurs territoires. La seconde année de Hoei-thoum (939), dans la huitieme lune,

l'Empereur de Tçin, ou de Chine, envoya son tribut de pieces de soie le jour nommé *Yi-tcheou*.

La troisieme année de Hoei-thoum (940), dans la neuvieme lune, le jour nommé *Kem-ou*, un Gentilhomme de la Chambre dit à Thai-tçoum que l'Empereur de Chine ayant appris qu'il s'adonnoit à la chasse avec excès, il le prioit de se modérer en ce point. » Si je m'occupe de la chasse, répondit Thai-tçoum, ce n'est pas par un motif de pur amusement; par là je forme mes troupes aux fatigues de la guerre; qu'on lui dise cela «. Dans la douzieme lune, le jour nommé *Kia-ou*, après avoir fait un holocauste au Ciel; il sacrifia à la tente divine (espece de temple qui suivoit l'armée).

La quatrieme année de Hoei-thoum (941), dans la troisieme lune, le jour nommé *Kouei-yeou*, l'Empereur de Chine envoya prier Thai-tçoum de ne pas venir sacrifier à la principale montagne de la Chine, qui est dans la province de Honan, quoiqu'auparavant il l'en eût supplié. Dans la sixieme lune, le Roi des Tou-khou-hoen se réfugia en Chine. Thai-tçoum envoya des Ambassadeurs se plaindre de cette infraction du traité fait entre eux. Le Gouverneur de So-tcheou, ville cédée à Thai-tçoum, alla se livrer avec la ville à l'Empereur de Tçin. Le jour nommé *Pim-ou*, l'Empereur Thai-tçoum envoya assiéger So-tcheou. Il vint un Ambassadeur de la part de l'Empereur de Tçin, qui demanda à entrer dans le camp; on ne le lui permit pas; on l'envoya par la voie de la poste à Thai-tçoum. Dans la septieme lune, le jour nommé

Kouei-hai, le Roi des Tham méridionaux (c'étoit alors un puiſſant royaume de Chine) envoya des Ambaſſadeurs avec des lettres de boules de cire (c'eſt-à-dire en chiffres, ou plutôt cachées dans de la cire). Le jour nommé *Ki-ſſe*, les Officiers donnerent avis à Thai-tçoum, qu'un eſſaim d'abeilles étoit venu ſe poſer ſur le carroſſe ou char qui portoit la banniere divine, & y avoit fait du miel: on conſulta les ſorts ſur cet événement, & on trouva que c'étoit un heureux préſage. Dans la huitieme lune, le Roi des Tham méridionaux & celui d'Ou-yue, ſon voiſin, envoyerent des Ambaſſadeurs avec des lettres dans des boules de cire.

La cinquieme année de Hoei-thoum (942), dans la ſixieme lune, le jour nommé *Yi-tcheou*, l'Empereur de Tçin, nommé *Che-khim-tham*, mourut; Che-tchoum-kouei prit ſa place. Le jour nommé *Tim-tcheou*, l'Empereur ayant appris l'incommodité de l'Impératrice ſa mere, prit la poſte pour aller la ſervir dans ſa maladie. Il faiſoit lui-même l'eſſai de toutes les médecines qu'elle prenoit. Il alla pareillement avertir Thai-tçou dans ſon Miao, par un ſacrifice, de l'état où elle étoit. Il alla à la même fin dans la ſalle dédiée à une Idole des Bonzes Hocham, & il donna à manger à cinquante mille Bonzes de cette Secte. Dans la ſeptieme lune, le jour nommé *Kem-yn*, l'Empereur de Tçin envoya des Ambaſſadeurs: dans ſes lettres, il ſe donnoit le titre de *petit-fils*, & non pas de *ſujet*. Thai-tçoum lui envoya reprocher ſa faute. Kim-yen-khouam répondit pour ſon Empereur en ces termes: » Le feu Empereur avoit été

créé par votre ſainte dynaſtie ; celui qui regne aujourd'hui a été élu & proclamé par les Chinois ; il peut donc ſe donner le titre de voiſin ou de petit-fils ; mais il ne doit en aucune façon offrir des placets & ſe dire ſujet «. Thai-tçoum ayant reçu cette réponſe, prit le deſſein d'attaquer la Chine méridionale. Dans l'onzieme lune, le jour nommé *Ki-vei*, l'Empereur fut averti qu'un pin avoit produit des jujubes.

La ſixieme année de Hoei-thoum (943), dans la ſeconde lune, le jour nommé *Sin-yeou*, l'Empereur de Chine envoya demander la permiſſion d'établir le ſiége de ſon Empire à Pien ou bien Pien-leam; ce qu'il obtint. Dans la troiſieme lune, le jour nommé *Tim-vei*, l'Empereur de Chine arriva à Pien-leam, ou bien Khai-foum-fou, & envoya des Ambaſſadeurs pour remercier Thai-tçoum. Le premier jour de la quatrieme lune, le ſoleil s'éclipſa. Dans l'onzieme lune, le jour nommé *Sin-mao*, un eſpion de l'Empereur de Chine ayant été pris, fit connoître que ſon Maître ſongeoit à la révolte. Dans la douzieme lune, le jour nommé *Tim-vei*, l'Empereur Thai-tçoum rentra dans Nan-kim, ou dans la Cour du Sud (c'étoit alors le Pe-kim d'aujourd'hui). Il tint conſeil ſur la guerre qu'il alloit déclarer à l'Empereur de Chine. Il fit marcher pluſieurs armées devant lui ; il ſuivoit avec la principale.

La ſeptieme année de Hoei-thoum (944), dans la premiere lune, le premier jour nommé *Kia-ſu*, l'avant-garde, qui étoit compoſée de cinquante mille chevaux, arriva à Gin-khieou, ville du troiſieme ordre de la province de Pe-

tche-li. Le jour nommé *Pim-tçe*, une autre armée, commandée par An-douan, arriva à Yen-men, ſur les confins ſeptentrionaux de la province de Chanſi, & aſſiégea auſſi-tôt Hia & Tai, deux villes voiſines de ce lieu. Le jour nommé *Ki-mao*, l'avant-garde, commandée par Tchao-yen-cheou, aſſiégea Pei-tcheou. Le Commandant de la ville ouvrit les portes aux Khitan : le Gouverneur ſe précipita dans un puits, & mourut. Après pluſieurs ſiéges, il ſe livra une bataille où les Khitan eurent du deſſous. Le premier jour de la troiſieme lune, nommé *Kouei-yeou*, on réſolut d'attaquer les Chinois, qui étoient campés ſous la ville de Tan-yuen. L'Empereur Thai-tçoum envoya contre eux pluſieurs dixaines de milliers de cavaliers, avec ordre de les attaquer par la droite : lui-même, avec l'élite de ſon armée, les attaqua par la gauche; le combat dura juſqu'au ſoir : alors Thai-tçoum, avec le plus fort de ſa cavalerie, les vint attaquer de front; les Chinois ne pouvoient plus combattre. Un eſpion avertit que les Chinois étoient en petit nombre le long de la riviere d'Yen-ho, & que leurs retranchemens étoient foibles de ce côté-là. On les attaqua vigoureuſement par cet endroit; alors ils furent mis en déroute; on les pourſuivit vivement, & on en fit un grand carnage. Dans la quatrieme lune, le jour nommé *Kouei-tcheou*, l'Empereur Thai-tçoum fut de retour à Nan-kim. Dans la cinquieme lune, le jour nommé *Kouei-yeou*, les Khitan forcerent la ville de Te-tcheou, où ils prirent un Vice-Empereur & vingt-ſept Officiers Chinois. Dans la ſeptieme lune, le jour nommé *Sin-mao*, l'Em-

pereur de Chine demanda la paix. Dans la huitieme lune, le jour nommé *Sin-yeou*, le Khan des Hoei-hou demanda une Princesse du sang en mariage; Thai-tçoum la lui refusa.

La huitieme année de Hoei-thoum (945), dans la premiere lune, le jour marqué *Kem-tçe*, Thai-tçoum, partageant ses armées, assiégea trois villes de Chine en même temps; il en extermina presque tous les habitans. Il entra dans le territoire d'Ye-tou (c'est Tcham-te-fou, ville de la province de Honan). Mille cavaliers Chinois s'étant avancés pour observer l'ennemi, trouverent près d'Ye-tou plusieurs dixaines de milliers de Khitan : ils se battirent en retraite; mais l'armée ennemie grossissant toujours, Yen-tchan, un des Commandans des Chinois, combattant vaillamment, se mêla plus de cent fois avec les Khitan : son cheval ayant été tué, il combattit à pied avec le même courage. Chin-khi, autre Commandant Chinois, passa une riviere, & accourut à son secours; ce qui obligea les Khitan à se retirer. Dans la troisieme lune, les Khitan firent le siége d'Ouei; la ville fut secourue par un Commandant Chinois. Le jour nommé *Vou-tçe*, un Commandant Chinois força la ville de Tem-tcheou. Dans la troisieme lune, le jour nommé *Vou-su*, l'armée des Khitan prit la ville de Khi-tcheou, où elle tua un Vice-Empereur Chinois. Le jour nommé *Kem-su*, les Commandans Chinois, nommés *Tou-tchoum-ouei* & *Li-cheou-tchim*, attaquerent la ville de Thai-tcheou. Le jour nommé *Vou-tçe*, l'avant-garde des Khitan accourut au secours. Le jour nommé *Ki-vei*, les deux Commandans

Chinois prirent la fuite du côté du Midi ; on les joignit à Yam-tchim, où ils furent entiérement défaits par les Khitan : ils se remirent pourtant, & ayant fait une phalange de leur infanterie, ils vinrent affronter l'ennemi ; ils soutinrent le choc plus de vingt fois sans se rompre. Le jour nommé *Gin-su*, ils combattirent encore durant une lieue de chemin, & se retirerent en bon ordre.

Le jour nommé *Kouei-hai*, les Chinois furent investis par les Khitan ; ils se retrancherent avec des chevaux de frise. Sur le soir, il s'éleva un grand vent qui dura jusqu'au lendemain matin. Le régiment des Milans de fer mit pied à terre, & ayant arraché & mis en pieces les chevaux de frise, entra avec des armes courtes dans le camp des Chinois : on y mit le feu, & pour accroître l'épouvante, des cavaliers, avec des balais attachés à la queue de leurs chevaux, augmentoient la poussiere, que le vent excitoit déjà assez. L'armée Chinoise s'adressant à ses Commandans, s'écria : » Mourrons-nous ici sans coup férir ? Pourquoi ne nous pas servir de nos armes « ? A l'instant, les Commandans Chinois commencerent le combat. Tcham-yen-tçée, Yo-yuen-fou & Hoam-fou-yu furent les premiers à combattre ; ce qu'ils firent avec courage : les autres Commandans Chinois se joignirent bientôt aux premiers ; de sorte que l'armée des Khitan fut forcée de reculer, & perdit plusieurs centaines de pas de son terrein. Cependant le vent s'augmenta, & le jour fut changé en nuit. Yen-khi, avec dix mille chevaux, vint prendre les Khitan en flanc ; il fit en même temps avancer

ſon infanterie; ce qui acheva de mettre les Khitan en déſordre; l'Empereur Thai-tçoum lui-même fut obligé de monter ſur un chariot à la façon des Hii, & de ſe retirer à plus d'une lieue. Les Chinois le pourſuivoient vivement; il rencontra un chameau ſur lequel il monta & ſe retira. Après cette victoire, l'armée Chinoiſe ſe retira à Pao-tcheou pour garder cette ville. Dans la quatrieme lune, Thai-tçoum fut de retour à Nan-kim; il fit donner la baſtonnade à tous ceux qui n'avoient pas fait leur devoir dans le combat. Le jour nommé *Kem-yn*, il fit un feſtin à ſon armée. Le jour nommé *Tim-hai*, l'Empereur reçut la nouvelle que les Chinois étant venus ſurprendre la ville de Kao-yam, avoient été battus & mis en fuite. Dans la ſeptieme lune, le jour nommé *Yi-mao*, l'Empereur de Chine envoya demander la paix; on lui répondit comme la premiere fois.

La neuvieme année de Hoai-thoum (946), dans la huitieme lune, Thai-tçoum prit la réſolution de revenir en Chine faire la guerre. Dans la neuvieme lune, le jour nommé *Gin-chin*, il fit la revue de ſes troupes. Dans cette lune, Tchao-yen-cheou gagna une bataille ſur les Chinois. Le premier jour de l'onzieme lune, nommé *Vou-tçe*, les Khitan aſſiégerent Tchin-tcheou. Le jour nommé *Pim-chin*, les Khitan défirent les Chinois; ils en tuerent pluſieurs dixaines de milliers. Tou-tchoum-ouei ſe retira à Tchoum-tou-tchai, où il ſe fortifia; il y fut auſſi aſſiégé. Thai-tçoum laiſſa deux Généraux au commandement du ſiége, & ayant paſſé lui-même la riviere, il prit l'ennemi à revers. Il attaqua &

força la ville de Louan-tchim, après quoi il envoya des troupes se saisir des passages dangereux. Il ordonna à ses soldats de prendre des vivres pour trois jours, & leur défendit d'allumer du feu pendant tout ce temps-là. Il prit quantité de Chinois qu'il fit marquer avec un fer rouge, après quoi il les renvoya. Ceux qui escortoient les vivres en furent effrayés, & abandonnerent tout pour s'enfuir; les assiégés furent par-là réduits à la derniere extrémité. Dans la douzieme lune, le jour nommé *Pim-yn*, les Commandans Chinois Tou-tchoum-ouei, Li-cheou-tchim, Tcham-yen-tçe, & autres, vinrent se rendre avec deux cent mille hommes: Thai-tçoum, entouré de plusieurs dixaines de milliers de cavaliers, les reçut à merci: il étoit lui-même à cheval, & sur un tertre élevé. Il donna de grands commandemens à tous les Commandans Chinois. Il donna la moitié des troupes qui venoient de se rendre à commander à Tou-tchoum-ouei; il mit l'autre moitié sous les ordres de Tchao-yen-cheou, un de ses Généraux. Il envoya à Pien-leam deux de ses Officiers pour porter ses ordres à l'Empereur de Chine, & pour le consoler lui & sa mere. Il laissa une garnison dans la ville d'Ouei, & prit sa route avec sa grande armée du côté du Sud.

Le jour nommé *Gin-chin*, les Députés de Thai-tçoum arriverent à Pien-leam. L'Empereur Che-tchoum-kouei, revêtu d'un habit blanc & simple (en signe de deuil), salua à genoux les ordres de Thai-tçoum. Sa mere, nommée *Li*, présenta un placet pour demander pardon de ce que son fils, refusant de suivre les avis de

Sam-vei-han, avoit rompu la paix. Dans ce même temps, Tcham-yen-tçée fit mourir Sam-vei-han, & répandit le bruit qu'il s'étoit étranglé lui-même. Thai-tçoum ordonna qu'on l'enterrât avec honneur, qu'on exemptât ses biens de tout tribut, & il combla sa famille d'honneurs & de bienfaits. Le jour nommé *Kia-su*, le Général Tcham-yen-tçée transféra l'Empereur de Chine Che-tchoum-kouei, avec l'Impératrice sa mere & sa femme, du palais Impérial au tribunal du Gouverneur de la ville, & lui donna une garde commandée par Li-youm. Le jour nommé *Gin-ou*, l'Empereur Tai-tçoum arriva à Tche-kham. Che-tchoum-kouei, Empereur de Chine, sortit de la ville Impériale, menant en lesse un mouton avec une corde de paille, pour attendre Thai-tçoum au passage. Thai-tçoum ne put se résoudre à le voir en cet état; il ordonna qu'on lui préparât un temple d'Idoles pour palais. Tous les Officiers de l'Empereur Chinois, revêtus d'habits de taffetas blanc, & portant en tête des bonnets de soie claire, se prosternerent devant Thai-tçoum, attendant la punition de leurs fautes. » Si l'Empereur a été ingrat, dit Thai-tçoum, sa faute peut-elle leur être attribuée « ? Il les rétablit tous dans leurs offices & leurs dignités. Il conféra à Ghan-cho-tçien la dignité de suprême Généralissime, & la charge de Commandant de la garnison à pied de la ville Impériale. Ghan-cho-tçien, sortant du rang, se tint debout. » Je n'ai pas oublié, lui dit l'Empereur, ce que vous me demandâtes dans la ville de Him-tcheou «. En achevant ce discours, il le créa Vice-Empereur à la garde de l'Empire. Voici

ce qu'il avoit demandé : il avoit secrétement supplié Thai-tçoum de mettre sa ville au rang des siennes. Le Général Kham-tçiam avoit pris Kim-yen-khouam ; il le vint présenter à l'Empereur Thai-tçoum. L'Empereur ordonna que l'on comptât ses crimes avec des jetons ; on en trouva huit. L'Empereur le fit conduire garrotté à sa Cour ; mais dans le voyage il s'ôta la vie.

La premiere année de Tha-thoum, c'est-à-dire, de la grande unité (parce que, suivant le style Chinois, il avoit réduit l'Univers sous une seule domination) (947), dans la premiere lune, le premier jour, nommé *Tim-hai*, l'Empereur Thai-tçoum fit son entrée solennelle dans la ville de Pien, capitale alors de l'Empire Chinois : il alla, accompagné de toute la pompe Impériale, s'asseoir sur le trône de l'Empereur de Chine, où il reçut les complimens de tous les Officiers des deux Empires. Il donna, par *interim*, le gouvernement de la ville Impériale au second Président du Conseil de Guerre, nommé *Leou-nim.* Il fit mourir Tçin-kimin, Li-yen-chin & Yam-tchim-sin-hiun. Il donna la charge de Vice-Empereur de Louloum à Yam-tckim-sin, frere cadet d'Yamtchim-hiun, & le fit héritier des dignités de son pere. Yam-khouam-yuen, leur pere, lorsqu'il étoit Gouverneur de Tçim-tcheou, avoit pris la résolution de se livrer avec sa place à Thaitçoum : Yam-tchim-hiun s'y étoit opposé, & ayant tué le Juge de la ville & son propre frere cadet, avec plusieurs autres, il étoit allé se rendre à l'Empereur Chinois : ce fut la raison pour laquelle Thai-tçoum le fit mourir. Le jour nommé *Ki-tcheou*,

tcheou, il fit couper la tête, en plein marché, à Tcham-yen-tçée, parce qu'il avoit eu l'audace de se saisir de l'Empereur de Chine, de faire mourir Sam-vei-han, & d'abandonner tout au pillage de ses troupes; crimes impardonnables. Le peuple Chinois le hacha en pieces, & mangea ses chairs. Le jour nommé *Sin-mao*, Thaitçoum dégrada l'Empereur Chinois, & ne lui laissa que la dignité de Grand du premier ordre: il le créa Marquis de l'Ingratitude. Le jour nommé *Koüei-ssè*, il donna les titres des principales charges de l'Empire à sept Seigneurs Chinois, & leur ordonna de prendre une escorte de trois cents cavaliers, & d'aller conduire à Hoam-loum-fou (près de la Corée) le Marquis de l'Ingratitude, sa mere l'Impératrice Li, la Reine & l'Impératrice sa femme, nommée *Foum*, & les Princes du sang, & de les établir dans cette ville, qu'il leur assigna pour exil. Il laissa à l'Empereur Chinois, pour son service, cinquante filles de son férail, trois Eunuques, cinquante Officiers, un Médecin, quatre Gardes du corps, sept Cuisiniers, trois Intendans du gobelet, trois Porte-étendards, & dix Estafiers. Dans la seconde lune, le premier jour nommé *Tim-sé*, il donna à sa dynastie le titre de grande *Leao*: il publia une amnistie générale, & changea le titre de ses années, qui étoit *Hoei-thoum*, en celui de *Tha-thoum*: il érigea la ville de Tchin-tcheou en *Tchoum-kim*, c'est-à-dire, en *Cour du milieu*: il créa Tchao-yen-tcheou Grand Visir, avec un pouvoir égal sur les affaires civiles & militaires, & le laissa Vice-Empereur: il nomma tous les Officiers de robe de son nouvel Empire, & dis-

tribua des récompenses selon le mérite d'un chacun.

Le jour nommé *Sin-vei*, le Vice-Empereur de Ho-toum, qui étoit Roi de Pepim, & se nommoit *Leou-tchi-yuen*, se fit proclamer Hoamti ou Empereur de Chine, & donna le titre de *Han* à sa dynastie. Il partagea le pays de son obéissance entre trois Vice-Empereurs qui gardoient les passages. Le premier jour de la troisieme lune, nommé *Pim-su*, Thai-tçoum créa Siao-han Généralissime des troupes, & nomma les Officiers de guerre, distribuant à chacun des récompenses selon son mérite. Le jour nommé *Gin-yn*, l'Empereur Thai-tçoum fit enlever les Officiers Chinois, les femmes du sérail, les Eunuques, les Médecins, les Artisans, les chartres & les rôles de l'Empire, les tables & les instrumens astronomiques, les monumens de marbre sur lesquels les Livres canoniques étoient gravés, les statues de bronze, la clepsidre de la salle ou palais des Etats & des hommages, tous les Livres & tous les instrumens de Musique, tous les symboles de la pompe impériale, avec les armes offensives & défensives (tout cela se doit entendre de celles qui étoient dans le palais & appartenoient à l'Empereur, & non des autres), & fit transporter le tout à Cham-kim, c'est-à-dire, à sa suprême Cour (nous avons marqué ci-devant sa longitude & sa latitude). Le Gouverneur de Tçe-tcheou rendit la ville de Siam-tcheou à l'Empereur des Han postérieurs. Le jour *Ki-yeou*, l'Empereur des Leao envoya l'assiéger. Le premier jour de la quatrieme lune, nommé *Pim-tchin*, l'Empereur des Leao partit de Pien-

tcheou (c'eſt Pien, ou bien Pien-leam) : il emmena avec lui pluſieurs Seigneurs Chinois. Etant arrivé à Tche-khan, on entendit, durant la nuit, un bruit ſemblable au tonnerre, qui ſortoit de ſa tente ; une groſſe étoile tomba devant ſes étendards & ſes tambours. Le jour nommé *Yi-tcheou*, il paſſa le gué de Li-yam-tou. Ce fut là que ſe tournant vers ceux de ſa ſuite, il leur tint ce diſcours : » Moi, Empereur, j'ai commis trois fautes : la premiere eſt que j'ai permis à mes troupes de fourrager les bleds ; la ſeconde, que je me ſuis ſaiſi du bien des particuliers ; la troiſieme, que je n'ai pas auſſi-tôt permis aux Vice-Empereurs de retourner dans leurs Gouvernemens «. Le Hoam-thai-tçe envoya des Exprès pour s'informer de ce que l'armée avoit fait. L'Empereur ſon pere lui fit dire pour réponſe ces paroles : » D'abord l'armée a forcé Tou-tchoumouei & Tcham-yen-tçe à venir ſe rendre à la tête de deux cent mille hommes ; enſuite je me ſuis rendu maître de la ville de Tchin-tcheou. Après être entré dans la ville de Pien, j'ai fait la revue des Officiers de l'Empire Chinois ; j'ai réformé ceux qui ne ſervoient que de nombre ; j'ai conféré les charges à ceux que leur habileté en rendoit capables. Quoique toutes les charges de l'Empire Chinois fuſſent remplies, les devoirs en étoient négligés par ceux qui les géroient, & demeuroient vides par cette négligence, de la même façon qu'un nid demeure vide quand les petits s'en ſont envolés. Depuis que l'Empire Chinois eſt tombé dans cet étrange déſordre, les voleurs ſe ſont élevés de toutes parts & ſe ſont cantonnés par-tout : le labourage a été aban-

donné; les vivres n'ont plus été fournis à temps aux armées, de ſorte que le peuple n'a pu ſouffrir plus long-temps un joug ſi peſant. Je ne ſuis pas encore maître du Ho-toum; les Généraux de l'Occident ſe ſont ligués enſemble; je ſonge jour & nuit aux moyens de les réduire. Préſentement je traite avec charité mes Officiers, j'entretiens la paix & l'union entre mes ſoldats, je procure le bien & la tranquillité des peuples: ces trois derniers points ſont ma principale occupation. J'ai ſoumis ſoixante & ſeize territoires, dans leſquels j'ai trouvé un million quatre-vingt-dix mille cent dix-huit familles. Si les chaleurs exceſſives du climat de Pien m'avoient permis d'y ſéjourner un an, rien ne m'eût été plus facile que de faire jouir l'univers entier d'une paix profonde. J'ai érigé la ville de Tchin-tcheou en Cour du milieu, pour préparer un ſiége aux Empereurs dans les viſites. J'ai deſſein de porter la guerre dans le Ho-toum, après quoi je formerai d'autres entrepriſes «. Voilà à peu près ce que répondit Thai-tçoüm. Le jour nommé *Vou-tchin*, l'Empereur arriva à Kao-yi, ville où il tomba malade. Le jour nommé *Tim-tcheou*, il mourut dans la ville de Louan-tchin, après avoir vécu quarante-ſix ans.

De la Dynaſtie des Kin.

Il faut commencer par la deſcription géographique du pays. Il eſt terminé à l'orient par la mer, & comprend l'Iſle d'Ye-tço, qu'ils nomment *Hou-ye*; au ſeptentrion, par le fleuve nommé en Chinois *He-loum-kiam*, c'eſt-à-dire, *le*

Fleuve du Dragon noir, ou bien *He-choui*, c'est-à-dire, *eau noire*, & passe même au delà; au midi, par la Corée; à l'occident, par le fleuve Hoen-thoum-kiam. Pour lui donner des bornes fixes, il faut joindre au fleuve Hoen-thoum-kiam celui qui se nomme *Ya-lo-kiam*. La principale chaîne de montagnes de cette grande région est appelée par les Man-tchou, qui sont aujourd'hui maîtres de la Chine, & de la même nation que les Kin, *Chem-ghien-alin*, c'est-à-dire, *les Monts blancs*, & par les Chinois, *Pe-chan*, cequi signifie la même chose, ou *Tcham-pe-chan*, ce qui veut dire les *Monts longs & blancs*: en effet, cette chaîne de montagnes a cent lieues de long: elle est située au nord-est de Khai-yuen, ville du Leao-toum, laquelle est au nord de Chin-yam, aujourd'hui Chim-kim, capitale du Leao-toum, & n'en est éloignée que de trente lieues. Chin-yam est à quarante-deux degrés de latitude boréale, & conséquemment Khai-yuen est à quarante-trois. Les monts Blancs, suivant le Routier Chinois, sont éloignés de Khai-yuen de plus de cent lieues: ainsi la partie orientale de cette montagne doit être à environ quarante-six degrés de latitude. De Pe-kim à Chin-yam on compte plus de cent cinquante lieues: ainsi, eu égard à la latitude de Chin-yam, Chin-yam doit être de six degrés à peu près plus oriental que Pe-kim; & la même partie des monts Blancs étant, par le Routier, plus orientale de quatre degrés environ que Chin-yam, elle doit l'être plus que Pe-kim d'environ dix degrés. Cette montagne méritoit d'être marquée avec soin, à cause d'un lac merveilleux qui se trouve sur un de ses sommets.

Ce lac, dit la Géographie Chinoise, a huit lieues & plus de tour. Il verse trois fleuves, dont l'un prend son cours vers l'orient, l'autre vers le midi, & le troisieme vers le nord. Le premier va se jeter immédiatement dans la mer: le second est celui que les Chinois nomment *Yalo-kiam*, à cause de la couleur de ses eaux, qui sont d'une couleur verte, telle qu'elle paroît sur certaines plumes du canard. Ce fleuve, en entrant dans le golfe du Leao-toum, ou, si vous voulez, de la Corée, fait la séparation de ces deux royaumes. Le troisieme, qui est le Hoen-thoum-kiam, après avoir reçu plusieurs rivieres, & s'être enflé des eaux du fleuve Soum-hoa-kiam, va se joindre au fleuve He-loum-kiam; ce qui fait que les Chinois confondent souvent ces deux fleuves. Les Man-tchou donnent au He-loum-kiam, dans leur langue, le nom de *Sa gha-lien-ou-la*, ce qui signifie *le Fleuve Noir.* Les Moum-gols l'appellent *Amour*, & les Moscovites, qui l'ont pris de ces derniers, *Yamour.*

On doute fort que cette grande étendue de pays ait été anciennement habitée par une seule nation. Quoi qu'il en soit, voici ce que les Chinois en rapportent: » Sous l'Empire de Vou-vam, qui commença à régner en Chine l'an 1122 avant J. C. cette nation portoit le nom de *Sou-chin*; elle vint lui apporter, en forme de tribut, des fleches d'une grandeur énorme, dont la pointe étoit faite d'une pierre aiguisée qui perçoit le fer; ensuite elle prit le nom de *Ve-kii*; enfin elle porta celui de *Mo-hho*:«. On va présentement traduire, en omettant ce que l'on jugera à propos d'omettre.

Sous l'Empire des Houei Tartares, les Ve-kii étoient divisés en sept hordes ou peuples. La premiere se nommoit *Sou-mo*, la seconde *Pe-thou*, la troisieme *An-tche-khou*, la quatrieme *Fou-ne*, la cinquieme *Hao-che*, la sixieme *He-choui*, la septieme *Pe-chan*. Sous la dynastie Chinoise des Soui, ils prirent le nom de *Mohho*, & les sept hordes se réunirent en un seul corps de nation. Sous la dynastie des Tham, il ne fut plus mention que de deux hordes; savoir, des Mohho de He-choui ou du fleuve Noir, & des Mohho de Pe-chan ou des monts Blancs.

Les Mohho de Sou-mo, dont le Chef avoit pour nom de famille *Tha*, qui signifie *Grand* dans la langue Chinoise, se soumirent aux Coréans. Après que la Corée eut été subjuguée par la Chine, ces Mohho de Sou-mo se retirerent dans les monts de Toum-meou. Ce furent ceux-ci qui fonderent le royaume de Po-hai, qui a duré plus de dix regnes. Ils avoient l'usage des lettres ; ils savoient ce que c'est que les devoirs & les cérémonies, & la forme de leur Gouvernement étoit réglée. Leur royaume contenoit cinq Cours, quinze grandes provinces, & soixante-deux moindres. Les Mo-hho du fleuve Noir occupoient l'ancien pays des Sou-chin : ils s'étendoient vers l'Orient jusqu'à la mer, & vers le Midi jusqu'à la Corée, à laquelle ils se soumirent, comme avoient fait les Mo-hho de Sou-mo. Ils menerent une armée de cent cinquante mille combattans au secours de la Corée, que les Chinois attaquoient. L'Empereur Tham-thai-tçoum les défit avec les Coréans, dans la bataille de Ghan-che. Ceux-ci vinrent payer tribut à l'Em-

pereur Tham-hiuen-tçoum, auquel ils se soumirent. L'Empereur érigea leur pays en Toutouat, & donna à leur Tou-tou un Inspecteur Chinois. Il donna à ce même Tou-tou le nom de la famille Impériale, avec le nom propre de *Hien-tchim.* Dans la suite du temps, la puissance des Po-hai s'étant accrue, les Mo-hho du fleuve Noir furent forcés de subir leur joug. Depuis ce temps-là, ces Mo-hho cesserent de payer tribut à la Chine. Sous les cinq petites dynasties postérieures, les Khitan s'emparerent du royaume de Po-hai; & par le même droit de conquête, ils assujettirent les Mo-hho du fleuve Noir. Ceux de ces Mo-hho qui habitoient le midi du fleuve, furent couchés sur les rôles des Khitan, qui les nommerent les *Niou-tchin* privés, pour les distinguer de ceux qui habitoient le septentrion du même fleuve, qui n'étoient point sur les rôles, & qui pour cela étoient nommés *Niou-tchin* sauvages. C'est dans le pays des Mo-hho que coule le Hoen-thoum-kiam & que sont assis les monts Blancs.

La tige de la famille Impériale des Niou-tchin, ou bien de la dynastie des Kin, se nommoit *Pou-hhan.* Il étoit Coréan de nation; & quand il vint s'établir parmi les Niou-tchin, il étoit âgé de plus de soixante ans. Il avoit un frere aîné nommé *A-kou-nai*, qui resta en Corée, refusant de le suivre: » Dans la suite, dit-il, il se trouvera de mes descendans qui suivront les vôtres; pour moi je ne puis le faire «. Ainsi Pou-hhan partit, accompagné seulement de Pao-ho-li son cadet. Pou-hhan s'arrêta dans la horde de Vam-ghien (ce terme signifie *Roi* ou *Royal*),

ſur le bord de la riviere de Pou-kan. Son cadet Pao-ho-li demeura à Ye-lan. Un de ſes deſcendans, nommé *Hou-che-men*, vint, à la tête des Mo-hho de Ho-ſo-kouan, ſe rendre au Fondateur de la dynaſtie des Kin, qui ſe nommoit *A-gou-tha.* Il ſe diſoit deſcendu d'A-kou-nai, qui avoit eu deux cadets qui s'étoient ſéparés de lui pour aller s'établir hors de la Corée. Chethou-men & Ti-kou-nai, ajouta-t-il, deſcendent de Pao-ho-li. Thai-tçou (cela veut dire *le très-grand Aïeul*, & ſignifie en Chinois *le Fondateur d'une dynaſtie :* ſon nom propre étoit *A-gou-tha*), après la premiere victoire qu'il remporta ſur les Leao, où il prit Ye-lu-ſie-che leur Général, envoya un Ambaſſadeur aux Pohai, & leur fit dire : » Les Niou-tche (c'eſt ainſi que nous les appellerons dans la ſuite; car le huitieme Empereur des Leao, qui avoit pour nom propre Chinois *Tçoum-tchin*, changea la lettre Chinoiſe *Tchin* en celle de *Tche*, & cela parce qu'à la Chine il n'eſt pas permis de nommer le nom propre de l'Empereur) : les Niou-tche & les Po-hai ne ſont dans leur origine qu'une même famille «. Or il diſoit cela, parce que l'un & l'autre peuple étoit ſorti des ſept hordes des Ve-kiï. Pou-hhan s'étant donc établi dans la horde de Vam-ghien, y demeura long-temps.

Un particulier de cette horde tua un homme d'une autre horde ou famille : cela alluma une haine implacable & une guerre cruelle entre ces deux hordes, & la paix ne ſe pouvoit faire. La horde de Vam-ghien parla à Pou-hhan en ces termes : » Si vous pouvez réuſſir à ménager cette paix, & à arrêter tant de maſſacres, nous avons

parmi nous une fille ſage, âgée de ſoixante ans, & qui n'eſt pas encore mariée, nous vous la donnerons pour femme, & vous ſerez naturaliſé dans notre horde «. Pou-hhan accepta la condition; il réuſſit dans ſa négociation : il reçut pour récompenſe un bœuf noir & la vieille veſtale. Il envoya ce bœuf noir à la vieille fille pour préſent de noces; & l'épouſa. Elle lui apporta tous ſes biens, & le fit pere de deux garçons. L'aîné fut nommé *Ou-lou*, & le ſecond *Ouaa-lou* : il en eut auſſi une fille nommée *Tchu-ſſe-pan*. Après la mort de Pou-hhan, les Empereurs lui donnerent le titre de Chi-tçou ou de premier Aïeul.

Ou-lou, ſon fils aîné (créé dans la ſuite Te-hoam-ti), lui ſuccéda. Po-hai, fils d'Ou-lou, ſuccéda à ſon pere. Il fut créé, après ſa mort (par les Empereurs ſes deſcendans, ſuivant la coutume Chinoiſe), Ghan-hoam-ti.

Soui-kho, fils de Po-hai, ſuccéda à ſon pere; ſon titre eſt Hien-tçou, c'eſt-à-dire, en Chinois, *le ſage Aïeul*. Juſqu'alors les Niou-tche du fleuve Noir n'avoient ſu ce que c'étoit que maiſon : ils ſe contentoient de creuſer des trous au pied des montagnes, le long des eaux, & de les couvrir de poutres & de claies, ſur leſquelles ils mettoient de la terre. Ils en ſortoient en été, pour ſuivre les herbes & les eaux avec leurs troupeaux; l'hiver venu, ils y rentroient. Au reſte, ils changeoient ſouvent de trous, & n'avoient aucune demeure fixe. Soui-kho fut le premier qui, ayant été s'établir ſur la riviere de Hai-khou, enſeigna aux ſiens à labourer, planter, & faire des maiſons en forme, d'où le lieu tira le

nom de *Na-kho-li*, qui signifie, dans leur langue, *maison que l'on habite*. Il alla bientôt après établir une demeure fixe sur le bord de la riviere d'An-tchu-hou, ce qui signifie la *Riviere d'or*, parce qu'on en trouve dans cet endroit.

Che-lou succéda à Soui-kho son pere : il porte pour titre d'apothéose *Tchao-tçou*; il étoit constant, brave, simple & droit. Les Nieou-tche sauvages n'avoient aucun usage des Lettres ni des Loix; on ne pouvoit les gouverner. Che-lou voulut peu à peu les instruire, & introduire des Loix parmi eux. Tous les Anciens de son horde trouverent cela mauvais, & vouloient le faire mourir. Il étoit déjà pris, lorsque son oncle paternel, nommé *Che-li-hou*, ayant appris le danger où étoit son neveu, accourut en disant : » Le fils de mon frere aîné est un homme sage; il est le digne successeur de ses ancêtres, & propre à maintenir l'ordre parmi nous; pourquoi donc vouloir le faire mourir si cruellement « ? Il banda son arc, & tira une fleche sur ceux qui le tenoient saisi; ils le relâcherent & s'enfuirent. Che-lou, après avoir évité ce danger, s'appliqua avec plus de soin qu'auparavant à instruire & à policer son peuple, dont la puissance s'accrut par-là peu à peu; ce qui obligea les Leao à lui conférer la dignité de Tii-yn. Cependant les Chefs des hordes qui dépendoient de lui, persistoient à rejeter ses instructions & ses réglemens. Alors Che-lou employa la force, & marchant avec des troupes, il visita les pays du mont Tçim-lim & des monts Blancs. Il traita avec bonté ceux qui se soumirent aux Loix, & fit la guerre à ceux qui refusoient de s'y sou-

mettre. Il entra dans les territoires de San-pin & d'Ye-lan; il vainquit tout ce qui s'oppofa à lui.

A fon retour, il paffa par le pays où coule la riviere de Pou-khou; mais comme *Pou-khou* fignifioit dans la langue du pays un *abcès dangereux*, il prit cela pour un mauvais augure, & quoiqu'il fût accablé de laffitude, il ne voulut point s'arrêter dans ce lieu-là; il paffa outre, & vint jufqu'à la plaine de Kou-li. Pendant la nuit il tomba malade dans le village qui y étoit. Il furvint une alarme de voleurs, qui l'obligea la même nuit à décamper. Etant arrivé au village de Fou-la-kii, il s'y arrêta, & y mourut pendant la nuit. Sa petite armée mit fon corps dans un cercueil, & l'emporta avec foi: elle rencontra une troupe de voleurs qui lui enleverent le cercueil, & prirent la fuite. L'armée les pourfuivit, & les ayant atteints, elle les combattit & reprit le cercueil. Pou-hou, qui étoit de la horde des Kia-kou, vint enfuite pour furprendre l'armée: étant fur le point de la joindre, il demanda aux paffans de combien le cercueil de Che-lou pouvoit être éloigné de l'endroit où il étoit. » Il eft bien éloigné d'ici, lui répondirent-ils, & vous ne pourrez plus le joindre «. Ce menfonge arrêta Pou-hou tout court, & donna le temps à l'armée d'enterrer le corps de fon Chef. Sous le commandement de Che-lou, les Niou-tche fauvages commencerent à fe polir tant foit peu, & à recevoir quelques Loix; mais comme ils n'avoient ni écritures, ni Officiers pour les commander, ils ne favoient point compter les mois & les années. De là vient qu'il n'eft

pas possible de marquer combien les hommes de ce temps-là ont vécu.

Ou-kou-nai, fils de Che-lou, succéda à son pere. Il a pour titre d'apothéose *Kim-tçou*. Il naquit l'an de grace 1021, nommé *Sin-yeou* dans le cycle sexagénaire des Chinois. Il faisoit la sixieme génération depuis Chi-tçou, ou bien Pou-han, tige de sa famille. Il étendit peu à peu sa jurisdiction sur les hordes voisines. Il arriva que des fugitifs des Leao vinrent se retirer dans les terres de son obéissance; les Thie-le & les Ou-ge, dont les Leao vouloient faire une colonie, se donnerent également à lui, pour ne pas aller où on les destinoit. L'Empereur des Leao envoya une armée les reprendre. Ou-kou-nai, qui craignoit que si les Leao entroient dans son pays, ils ne prissent une connoissance exacte de la situation des lieux, & qu'ensuite ils ne s'en rendissent maîtres absolus, se servit de ce stratagême pour les arrêter : » Si vous entrez dans le pays, leur dit-il, vous allez effrayer tous les habitans, ce qui causera de grands malheurs; laissez-moi le soin de faire la recherche des fugitifs «. Dans le même temps, quoique les hordes voisines fussent soumises, Che-hien, qui étoit de la horde d'Ou-lin-ta établie sur la riviere de Hai-lan, tenoit encore bon, & refusoit de se soumettre. Ou-kou-nai l'avoit attaqué sans succès; il employa l'artifice auprès de l'Empereur des Leao, qui envoya aussi-tôt des Députés vers Che-hien, pour le reprendre sévérement. Che-hien envoya à l'Empereur son fils, nommé *Po-tchu-khan*; l'Empereur le renvoya comblé de présens. Dans la suite, Che-hien

lui-même alla avec Po-tchu-khan, son fils, trouver l'Empereur, qui retint Che-hien, & renvoya Po-tchu-khan gouverner son horde. Toute cette intrigue fut ménagée par Ou-kou-nai.

Quelque temps après, Pa-yi-men, Vice-Roi de la horde de Founie, qui appartenoit aux cinq royaumes, se révolta contre les Leao, & leur ferma les chemins par où ils alloient prendre des oiseaux de proie sur le bord de la mer. Les Leao se préparoient à lui faire la guerre : l'Empereur des Leao communiqua son dessein à Ou-kou-nai par des Députés. » Il faut l'avoir par ruse, répondit Ou-kou-nai ; si vous y employez les armes, il fuira & se retranchera dans des lieux inaccessibles, & il faudra bien du temps pour venir à bout de lui «. Dans le fond, c'est qu'Ou-kou-nai craignoit toujours que les Leao n'entrassent dans ses Etats ; ainsi il aima mieux se charger de l'affaire, & s'en faire un mérite. Il feignit donc d'être ami de Pa-yi-men, & lui donna sa femme & ses enfans en otage; ensuite il se saisit de sa personne par surprise. Il alla présenter Pa-yi-men à l'Empereur, qui lui fit un festin & des présens extraordinaires. Il le créa Tçie-tou-sse, ce qui signifie en Chinois *Généralissime des Niou-tche sauvages*. Ce que les Chinois nommoient *Tçie-tou-sse*, les Leao l'appeloient *Thai-sse*, c'est-à-dire, en Chinois, *le très-grand Maître*, d'où les Kin prirent occasion de donner le titre de *Tou-thai-sse* à cette dignité. L'Empereur des Leao donna ordre qu'on lui donnât un sceau pour marque de sa dignité; mais comme Ou-kou-nai ne vouloit en aucune façon être mis sur les rôles des Leao, il

le refusa, en disant qu'il n'étoit pas encore temps. L'Empereur vouloit absolument qu'il le reçût, & il le lui envoya par un Député. Ou-kou-nai fit faussement répandre un bruit parmi les siens, qui les obligea de protester que s'il recevoit le sceau & se faisoit enregistrer sur le rôle des Officiers des Leao, ils le feroient mourir. Il se servit de cet expédient pour refuser le sceau; ce qui obligea le Député de le remporter. Depuis qu'il eut été créé Tçie-tou-sse, il établit des Officiers, & l'ordre commença à régner.

Les Niou-tche sauvages n'avoient point de fer; ils vendoient tout leur bien pour acheter à haut prix des cuirasses & des casques dans les royaumes voisins. Ou-kou-nai obligea tous ses freres, ses enfans & ses parens, de faire une grande provision de fer: quand il en eut abondamment, il en fit forger des armes offensives; par-là il augmenta considérablement sa puissance, & plusieurs vinrent se soumettre volontairement à lui, entre autres deux hordes de Van-hien. Ou-kou-nai étoit clément & débonnaire; il avoit une grandeur d'ame à l'épreuve de l'impatience: on n'apperçut jamais sur son visage aucune marque d'affection ou d'aversion pour personne. Il distribuoit aux autres tout ce qu'il avoit, sans aucun sentiment d'avarice; il oublioit les injures qu'on lui faisoit. Il avoit été abandonné par quelques transfuges; il les fit poursuivre par ses gens, avec ordre de les ramener par la voie de la persuasion. Les transfuges répondirent: »Votre maître est un franc Ho-lo; nous savons prendre les Ho-lo; mais pouvons-nous nous soumettre à

un Ho-lo «? C'eſt un oiſeau que les Chinois nomment *Tçe-niao*, c'eſt-à-dire, *le charitable oiſeau*. Il ſe trouve dans les pays ſeptentrionaux, & reſſemble à une groſſe poule. Quand il apperçoit des apoſtumes ſur le dos des bœufs, des chevaux ou des chameaux, il ſe vient percher ſur eux, perce l'abcès à coups de bec, mange tout, après quoi le bœuf ou le cheval meurt auſſi-tôt. Si dans ſa faim il ne trouve rien à manger, il dévore tout, même le ſable & les pierres. Ou-kou-nai étoit adonné au vin & aux femmes : comme il étoit extrêmement glouton, ces transfuges lui donnerent le ſobriquet de *Ho-lo* par dériſion. Ou-kou-nai l'ayant appris, n'en tint aucun compte; & même, dans la ſuite, la néceſſité ayant forcé ces railleurs de ſe ſoumettre à lui, il leur fit de gros préſens, & les renvoya chez eux. Il agit de même à l'égard des autres qui ſe ſoumirent, ſe contentant de les marquer ſur ſes rôles : cela augmenta la confiance qu'on avoit en ſa bonne foi. L'an 1072, une horde des cinq royaumes (ce ſont auſſi des Niou-tche) ſe révolta contre les Leao, & leur ferma les paſſages pour aller à la chaſſe des oiſeaux de proie; Ou-kou-nai lui déclara la guerre. Sie-ye prêta ſecours à Po-kin, Chef des révoltés; il fut défait par Ou-kou-nai, qui le pourſuivit long-temps. Enſuite il alloit victorieux trouver le Commandant des garniſons des Leao, nommé *To-lou-kou*, & lui rendre compte de la défaite de Sie-yie; mais avant d'être arrivé, il tomba malade; ce qui l'obligea de retourner dans ſa maiſon, où il mourut à l'âge de cinquante-quatre ans.

He-li-po,

He-li-po, dont le titre d'apothéose est *Che-tçau*, étoit le second fils d'*Ou-kou-nai*; il lui succéda dans la dignité de Tçie-tou-sse. C'étoit une coutume inviolable parmi les Niou-tche sauvages, que les enfans, quand ils étoient devenus grands, se séparassent & s'établissent chacun dans sa maison particuliere. Ou-kou-nai, ou bien Kim-tçau, avoit eu neuf garçons. Sa premiere femme, nommée *Tham-kouo*, l'avoit fait pere, 1°. de Hai-tche, 2°. de Che-tçau, 3°. de Hai-sun, 4°. de Sou-tçoum, 5°. de Mou-tçoum. Quand ceux-ci furent en âge de se séparer, leur pere Kim-tçau tint ce discours : » Hai-tche est doux & aimable ; il est propre à avoir le soin de la famille. He-li-po a de la magnanimité, de l'esprit & de la sagesse; de quoi n'est-il point capable ? Hai-sun est pareillement doux & bon «. Après avoir dit cela, il ordonna à Hai-tche & à He-li-po de demeurer ensemble ; il voulut que Hai-sun & Sou-tçoum ne se séparassent point. Kim-tçau étant mort, Che-tçau lui succéda ; Sou-tçoum succéda à son frere Che-tçau; Mou-tçoum succéda à son frere Sou-tçoum; Mou-tçoum eut pour successeur le fils de Che-tçau ; après quoi Thai-tçau devint Empereur.

Che-tçau naquit l'an de grace 1039, nommé *Ki-mao*. L'an 1074, il hérita de la dignité de Tcie-tou-sse. Un frere cadet de Kim-tçau, né d'une autre mere, & nommé *Po-hhe*, tramoit une conspiration. Che-tçau craignant qu'il ne causât du trouble, lui rendoit tous les devoirs possibles, sans pourtant lui donner des troupes à commander, & ne lui laissant que le soin d'une horde. Po-hhe, malgré cela, attira à lui Houan-

man, San-tha, Ou-tchun, & Ouo-mou-han, & excita une guerre civile qui divisa toutes les hordes. Che-tçau perdit deux batailles, & demanda la paix : on la lui accorda, à condition qu'il donneroit deux fameux chevaux qu'il avoit dans ses écuries; il la refusa, & livra une bataille générale, qu'il gagna quoique ses forces fussent beaucoup moindres que celles de ses ennemis. Il y combattit en désespéré, & sans cuirasse; il fit un horrible carnage, tuant neuf personnes de sa main. Cette victoire le mit au dessus de ses affaires; elle fut remportée l'an de grace 1091. Pei-nai se révolta contre lui; mais il fut défait, pris, & présenté à l'Empereur des Leao. Che-tçau défit pareillement deux autres rebelles dans un combat où il reçut quatre blessures, dont il guérit. Po-tchu-khan & Lao-pei ne furent pas plus heureux; il les prit dans un combat, & les envoya à l'Empereur des Leao : Il les redemanda ensuite, & on les lui rendit avec tous les autres qu'il avoit présentés en différens temps. Un assassin se jeta sur lui pour le tuer; tous ses gens prirent la fuite : il le prit par les mains, l'arrêta, & lui donna la vie; mais il fit punir ses gens.

Après tant de victoires, il tomba malade; sa premiere femme, nommée *Na-lan*, ne cessoit de pleurer. » Ne pleurez pas, dit-il; vous ne me survivrez que d'un an «. Sou-tçoum, son frere, le pria de faire son testament : » Et vous, lui dit-il, vous ne me survivrez que de trois ans «. Sou-tçoum étant sorti, dit à ceux qui étoient autour de lui : » Mon frere aîné, au lieu de me consoler dans l'état où je suis, m'af-

fligé «. Che-tçau, incontinent après, appela son frere Mou-tçoum, & lui dit ces paroles : » Ou-ya-cho est doux & bon; mais A-gou-tha peut mettre fin à l'affaire des Leao «. Che-tçau mourut l'an de grace 1092, le 15 de la cinquieme lune, à l'âge de cinquante-quatre ans, après avoir commandé dix-neuf ans. L'année suivante, Na-lan, sa femme, mourut comme il l'avoit prédit; l'année d'après, Sou-tçoum mourut aussi, suivant une semblable prédiction.

Sou-tçoum étant au lit de la mort, dit ces paroles : » Certainement Che-tçau, mon frere aîné, étoit un homme d'une rare sagesse «. Che-tçau étoit d'un naturel grave & sévere ; il étoit doué d'une grande prudence, & d'une mémoire excellente. Le froid le plus âpre ne le faisoit pas trembler. Il ne regardoit jamais en arriere dans toutes ses entreprises ; jamais il ne se servoit de cuirasse dans les combats ; il auguroit du succès des batailles par ses songes. Un jour, s'étant enivré, il monta sur un âne, & entra dans sa chambre en cet équipage. Le jour suivant, il apperçut des traces de l'âne ; il s'informa de ce que ce pouvoit être ; on le lui dit : depuis ce temps-là il ne but jamais de vin.

Po-la-cho, frere cadet de pere & de mere de Che-tçau, & quatrieme fils de Kim-tçau, hérita de la charge de Tçie-tou-sse. Il naquit l'an de grace 1042, nommé *Gin-ou*. Il avoit porté le titre Chinois de *Koueʃiam*, ou de *Miniʃtre général de l'Etat*, sous son pere & sous son frere aîné. Ya-tha, pere des deux freres rebelles Hoan-nan & San-tha, l'avoit porté avant lui. Kim-tçou l'avoit demandé à Ya-tha, en lui

offrant des présens; il l'avoit obtenu & donné à Sou-tçoum. Celui-ci avoit gouverné en cette qualité avec beaucoup de sagesse, & assisté à toutes les victoires de son frere. De plus, il connoissoit à fond l'état des affaires & le génie des Leao, de sorte qu'on lui en abandonnoit tout le soin. Il s'apperçut que les Officiers & les Interpretes des Leao le trompoient en rapportant les affaires à l'Empereur. Il se servit de morceaux de bois & de tuiles, en forme de jetons, pour marquer ce qu'ils disoient; tout le monde fut surpris de cette simplicité : » Je suis un homme grossier, sans politesse & sans lettres, répondit-il, c'est ce qui m'oblige à cela «. Il fut cru, & depuis ce temps-là on ne se défia plus de lui; de sorte qu'il obtenoit tout ce qu'il demandoit. Il commença à dompter Ma-tchan, qui persistoit dans la rebellion; il le força, le prit & le présenta à l'Empereur des Leao. L'an 1093, nommé *Kouei-yeou*, il acheva de pacifier ses Etats par le moyen de Thai-tçou (c'est Agoutha, Fondateur de l'Empire des Kin), à qui il donna le commandement de son armée. L'an 1094, Sou-tçoum mourut.

Ym-kha, dont le prénom étoit *Ou-lou-ouan*, & le titre d'apothéose *Mou-tçoum*, étoit le cinquieme fils de Kim-tçau. Il étoit frere cadet de pere & de mere de Sou-tçoum; il naquit l'an de grace 1052, nommé *Kouei-sse*. Il hérita de la charge de Tçie-tou-sse l'an 1094, nommé *Kia-su*, à l'âge de quarante-deux ans. Il fit Ministre général de l'Etat Sa-khai, fils de Haitche, son frere aîné. L'an 1054, nommé *Pimtçe*, Po-gha-po-ghin, qui étoit de la horde des

Tham-kouo, & ancien ami de Po-the, natif de la horde des Ouen-tou, alla voir Po-the pour une affaire, & le tua. Mou-tçoum donna des troupes à Thai-tçau pour aller attaquer Po-gha : celui-ci prit la fuite; mais ayant été attrapé, il fut mis à mort. A-ſſo & Mao-tou-lo, qui étoient de la horde des He-che-lie, ſitué ſur la riviere de Sim-hien, prirent les armes, & s'oppoſerent à Mou-tçoum : Mou-tçoum marcha en perſonne contre eux. Sa-khai, avec un détachement, attaqua & força la ville de Thun-ghen-tchim. A-ſſo ſachant que Mou-tçoum venoit tomber ſur lui, alla en perſonne porter ſes plaintes à l'Empereur des Leao. Cependant Mou-tçoum laiſſa Hai-tche avec une garniſon dans la ville, & s'en retourna. Il arriva que des hordes révoltées dans les cinq royaumes fermerent les paſſages par où les Leao alloient prendre des oiſeaux de proie, & tuerent leurs chaſſeurs : l'Empereur des Leao ordonna à Mou-tçoum de les aller châtier. A-ko-pan & ſes confédérés ſe ſaiſirent d'un lieu très-fort, qu'ils entourerent de paliſſades; il faiſoit alors grand froid. Mou-tçoum fit choix des plus excellens Archers de ſon armée, & força le retranchement en peu de jours. Il délivra quelques Ambaſſadeurs des Leao, & les renvoya. Il défit enſuite une armée de rebelles confédérés, prit la ville de Mi-li-mi-che-han, & donna la vie aux Chefs des rebelles qu'il avoit pris. Sa-khai & Thai-tçou forcerent la ville de Leou-kho. Avant le ſiége, Leou-kho s'étoit retiré chez les Leao; tout fut paſſé au fil de l'épée. Ou-tha s'étoit pareillement enfui, & ſa ville ſe rendit, auſſi bien que Tche-tou, & tout fut en

paix ; après quoi Thai-tçou ramena l'armée. L'an 1100, nommé *Kim-tchim*, Mao-tou-lo vint se rendre à Hai-tche, qui étoit encore en garnison dans la ville d'Asso ; car Asso étoit encore chez les Leao. L'Empereur des Leao envoya des Députés, avec ordre de mettre bas les armes. Mou-tçoum envoya dire à Hai-tche d'être sur ses gardes ; qu'il alloit venir des Députés des Leao, avec ordre de finir la guerre ; que ce n'étoit que pour arrêter ses progrès ; qu'il ne fit paroître ni beaux habits, ni étendards dans la ville d'Asso, de crainte que les Députés ne sussent ce qui s'y passoit ; qu'il lui falloit trouver un expédient pour se délivrer de l'importunité des Députés ; qu'ainsi il n'écoutât pas ce qu'ils lui diroient, & qu'il ne mît pas les armes bas.

Les Députés de Leao vinrent en effet pour mettre fin à la guerre. Mou-tçoum envoya Hou-lou-po ghin & Mao-sien-po-ghin (*Po-ghin* est un titre de dignité), qui étoit de la horde des Pou tcha, pour les conduire à la ville d'Asso. Hai-tche se mit à genou devant les Députés ; & adressant la parole à Hou-lou & à Mao-sun : » ma horde, leur dit-il, est divisée par une » guerre civile, en quoi cela vous regarde-t-il ? » Dois-je reconnoître votre autorité « ? Ayant dit cela, il poussa sa pique ; & l'ayant enfoncée dans le ventre des chevaux que montoient Hou-lou & Mao-sun, il les renversa morts. Les Députés des Leao, effrayés de cette action, s'enfuirent sans oser tourner la tête, & s'en retournerent. Il força ensuite les villes rebelles ; & ayant trouvé dans une de ces villes Tii-kou-pao, qui retournoit de son ambassade de chez les Leao,

il le fit mourir. Asso renouvela ses plaintes aux Leao. Les Leao envoyerent le Tçie-tou-sse des Hii, nommé *Yi-lie*, pour connoître de l'affaire. Mou-tçoum s'avança jusqu'au village de Him-ho, pour le venir recevoir. Yi-lie lui demanda raison de l'affaire d'Asso, & dit : » Quand on a pris une ville mal à propos, l'ordre demande qu'on rende ce qui est en nature, & qu'on donne un dédommagement pour ce qui ne subsiste plus «. Il le taxa à donner quelques centaines de chevaux. Mou-tçoum entra en pour-parler avec les Officiers Leao, & leur dit : » Si je » répare le dommage causé à Asso, je suis hors » d'état de tenir mes hordes en bride «. Il ordonna sous main à deux de ses hordes, de faire semblant de se saisir du chemin qui conduisoit à la chasse des éperviers. Il fit pareillement dire aux Leao, par Pie-koute, qui étoit Tçie-tou-sse, que s'ils vouloient ouvrir ce chemin, on ne le pourroit faire que par le moyen du Tçie-tou-sse des Niou-tche sauvages (c'étoit Mou-tçoum). Les Leao, qui ne savoient pas que tout cela étoit un artifice de Mou-tçoum, donnerent dans le piége, & ordonnerent à Mou-tçoum de faire la guerre à ceux qui fermoient les passages ; après quoi il ne fut plus parlé de l'affaire de la ville d'Asso. Mou-tçoum feignit de marcher contre eux; mais après avoir chassé il s'en retourna. Cette année, Leou-kho vint se rendre à lui. L'an 1101, nommé *Sin-sé*, l'Empereur des Leao envoya des Exprès avec des présens pour Mou-tçoum, & pour tous ceux qui avoient contribué à ouvrir le chemin. L'an 1102, Mou-tçoum envoya Pou-kia-nou, avec

les récompenses qu'il avoit reçues de l'Empereur, à ceux qui avoient fermé le chemin, & le fit raccommoder.

Pendant l'hiver, Ouo-tha-la, Chef d'une horde des Niou-tche, vint se rendre à Mou-tçoum, & lui dit qu'il vouloit s'unir à lui pour faire la guerre aux Leao; Mou-tçoum le fit arrêter. Il arriva que dans le même temps il reçut ordre de l'Empereur de faire la guerre à Siao-hai-li. Mou-tçoum envoya son prisonnier Ouo-tha-la à l'Empereur, & se prépara à la guerre. Il assembla ses troupes, & il se trouva qu'elles passoient le nombre de mille hommes armés de cuirasse. Voilà la premiere fois qu'on en eût tant vu parmi les Niou-tche : auparavant, leur nombre n'étoit jamais monté jusqu'à mille. Il alla avec cette armée camper sur le fleuve Hoen-thoum-kiam. Il livra bataille à Siao-hai-li, qui fut tué, & son armée entiérement défaite. Il fit retourner les Leao, avant de la livrer, quoique l'ennemi fût beaucoup plus fort que lui. Par-là il commença à connoître qu'on viendroit aisément à bout des Leao. Il envoya les captifs à l'Empereur; ensuite il alla lui-même trouver l'Empereur, dans un lieu où il se divertissoit à la pêche. Il fut comblé d'honneurs & de présens. L'an 1103, nommé *Kouei-vei*, Mou-tçoum, dans la seconde lune, fut de retour de son voyage. Les Députés des Leao le suivirent, & apporterent des récompenses pour ceux qui s'étoient trouvés à la défaite de Siao-hai-li. La Corée commença son commerce d'ambassades avec les Niou-tche. Le vingt-neuvieme jour de la dixieme lune, Mou-tçoum mourut

âgé de cinquante & un ans. Auparavant chaque Chef de horde avoit ses tablettes de créance. Moutçoum, par le conseil de Thai-tçou, défendit, sous des peines très-grieves, à qui que ce fût, de s'en servir, se réservant uniquement ce pouvoir. Depuis ce temps-là on sut à qui obéir; & le ordres ne furent plus reçus que d'un seul.

Ou-ya-san, dont le titre d'apothéose fut *Kam-tçoum*, & le prénom *Mao-lou-ouan*, étoit le fils aîné de Che-tçau : il naquit l'an 1061, nommé *Sin-tcheou*. L'an 1105, nommé *Kouei-vei*, il prit possession de la dignité de Tçie-tousse; il étoit pour lors âgé de 43 ans. La derniere année de Mou-tçoum, une horde s'étoit soulevée; Kham-tçoum la pacifia. Les Coréans le prierent d'envoyer des Ambassadeurs pour traiter d'une affaire; il les envoya, mais on ne leur permit pas d'entrer en Corée. Une horde se rendit aux Coréans avec quatorze Colonels qu'elle avoit liés. L'an 1106, nommé *Kia-chin*, les Coréans vinrent attaquer Che-ti-houan & le défirent; après quoi ils demanderent la paix, & renvoyerent les quatorze Colonels. L'an 1108, nommé *Pim-su*, le Roi de Corée envoya complimenter Kham-tçoum sur sa nouvelle dignité. Ensuite les Coréans attaquerent Ouo-sai, & le mirent en déroute; après quoi ils bâtirent neuf forts dans son pays. Ouo-lou en bâtit tout autant vis-à-vis de ceux des Coréans. Ceux-ci revinrent à la charge, & mirent Ouo-sai en déroute une seconde fois. Enfin les Coréans firent la paix, rendirent les fugitifs, & abandonnerent leurs neuf forts avec le pays qu'ils avoient envahi. Cette paix fut conclue dans la neuvieme

lune. L'an 1109, nommé *Ki-tcheou*, la stérilité fut grande. On permit aux voleurs de racheter leur vie, pour employer le prix du rachat au soulagement des pauvres. L'an 1113, Kham-tçoum mourut âgé de cinquante-trois ans.

Thai-tçou.

Le nom propre de Thai-tçau fut *Agou-tha.* Il prit ensuite le nom Chinois de *Min.* Il étoit le second fils de Che-tçau ; sa mere se nommoit *Na-lan.* Sous l'Empire de Leao-tao-tçoum, il parut vers l'orient un nuage diversifié des cinq premieres couleurs, & cela plusieurs fois l'une après l'autre. Il avoit la forme d'un grenier rond, capable de contenir deux mille charges de grains. Khoum-tchi-ho, qui étoit pour lors Président du Tribunal des Mathématiques, dit en particulier ces paroles à quelques-uns de ses amis : » Dans le lieu qui est sous ce nuage, il va naître un homme rare qui fera des choses extraordinaires. Puisque le Ciel annonce sa naissance par ce prodige, toute la force humaine ne pourra l'en empêcher «. Thai-tçou naquit en effet l'an 1068, nommé *Vou-chin*, qui étoit le quatrieme du regne de Leao-tao-tçoum, sous le titre de *Hien-youm*, le premier jour de la septieme lune. Il étoit d'une force extraordinaire ; & jouant avec les enfans de son âge, lui seul en terrassoit plusieurs. Il étoit dès ce temps-là grave & sérieux dans tous ses déportemens : c'est pourquoi Che-tçau son pere avoit pour lui un amour de préférence. Che-tçau étant malade des quatre blessures qu'il avoit

reçues dans le combat d'Ye-tçie (c'eft une riviere), prit Thai-tçou fur fes genoux; & lui paffant la main fur la tête & le careffant, il dit ces paroles : » Quand cet enfant fera devenu grand, je ferai délivré de toute inquiétude. A l'âge de dix ans il fit paroître fon inclination pour les armes; il devint bientôt un excellent archer. Un jour des Ambaffadeurs Leao étant dans le palais de fon pere, jeterent les yeux fur Agoutha, qui tenoit fon arc d'une main & une fleche de l'autre : ils lui dirent de tirer fur des oifeaux qui paffoient. Il tira trois fleches de fuite, & abattit autant d'oifeaux. Surpris d'une telle dextérité : » Voilà, dirent les Ambaffadeurs, un enfant extraordinaire «. Une autre fois, Agoutha affiftant à un feftin dans la maifon d'Ouo-li-han, natif de la horde des He-che-lie, fortit avec la compagnie, & alla fe promener. Il apperçut de loin un tertre élevé; il ordonna à tout le monde de tirer fur ce tertre; aucun n'y put atteindre. Agoutha, dès la premiere fleche qu'il décocha, paffa au delà du tertre. Enfuite ayant mefuré la diftance des lieux, on trouva que fa fleche avoit porté à 320 pas. Man-thou, Prince du même fang qu'Agoutha, paffoit pour le plus habile archer de fon temps. Sa fleche pourtant demeura cent pas en deçà de celle d'Agoutha. L'an 1151, on érigea un monument dans cet endroit-là, fur lequel on grava une infcription qui contenoit cette aventure.

Lorfque Che-tçau partit pour aller faire la guerre à Pou-hoei révolté, Agoutha demanda de le fuivre. Che-tçau ne le lui accorda pas à la vérité, mais il ne laiffa pas d'admirer en lui-

même le courage de son fils. Après la mort d'Oa-tchim, la paix fut accordée à Ouo-mouhan, qui nonobstant cela reprit les armes; il fut aussi-tôt assiégé dans sa ville. Agoutha avoit alors vingt-trois ans. Il prit une cuirasse courte; il ne voulut point porter de casque, ni monter un cheval bardé. En cet équipage il fit le tour de la place, en donnant des ordres aux troupes de son pere qui l'assiégeoient; les assiégés le reconnurent. Un brave d'entre eux, nommé *Thai-yu*, monté avantageusement, sortit & vint à toute bride, la lance en arrêt, fondre sur Agoutha pour le percer. Agoutha n'eut pas le temps de se mettre en défense; mais un de ses oncles maternels, nommé *Ho-la-hou*, poussa son cheval, & prenant Thay-yu en flanc, il perça son cheval de sa lance & le renversa. Thai-yu eut peine à se sauver lui-même. Un jour Agoutha sortit du camp avec Cha-hou-thai, pour chercher des ennemis à combatre, & cela sans la participation de Che-tçau. A son retour il fut poursuivi par un corps de troupes ennemies. Comme il fut obligé de marcher par des sentiers, il s'égara; l'ennemi le poursuivit encore plus vivement. Agoutha trouva devant lui un lieu escarpé de la hauteur d'un homme; son cheval le franchit d'un saut, & ce pas arrêta l'ennemi.

Che-tçau étoit malade; il députa Agoutha vers le Général voisin des Leao. Comme il étoit sur le point de partir, Che-tçau son pere lui dit ces paroles : » Expédiez au plutôt cette affaire: si vous arrivez avant le quinze de la cinquieme lune, j'aurai encore le temps de vous revoir «.

Il expédia l'affaire, & arriva un jour avant la mort de son pere. Le pere voyant son fils de retour, & apprenant le succès de sa négociation, en ressentit une grande joie. Il prit Agoutha par la main & l'embrassa tendrement. Ensuite, se tournant vers Mou-tçoum son frere : » Ou-ya-so mon fils aîné est doux & bon, lui dit-il, mais celui-ci est capable de mettre fin aux affaires des Leao «. Mou-tçoum, de son côté, faisoit un cas particulier d'Agoutha son neveu ; il vouloit l'avoir toujours à ses côtés. Quand Agoutha alloit faire un voyage, Mou-tçoum, à la nouvelle de son retour, ne manquoit jamais d'aller au devant de lui. Che-tçau avoit pris Ko-pei vif ; Ma-tchan, qui s'étoit fortifié sur la riviere de Tche-ouo-kai, résistoit encore. Mou-tçoum donna des troupes à Agoutha, & lui ordonna d'aller se saisir de la famille de Ma-tchan, tandis que Kham-tçoum alla l'assiéger sur le bord de la riviere. Agoutha ayant réuni toute son armée, prit lui-même Matchan, & alla le présenter à l'Empereur des Leao, qui lui donna en récompense la dignité de *Tçiam-ouen*, aussi bien qu'à Mou-tçoum, à Tçe-pou-che & à Man-thou, Princes du même sang. Long-temps après, Agoutha prit un détachement & alla faire la guerre à Po-he-po, à Li-khai & autres Chefs de la horde de Nimamghu. Il choisit Tha-tou-gha pour guide de sa petite armée. Il marcha durant la nuit le long de la riviere de Chouai, & le surprit. Il fit captifs les enfans & les femmes des rebelles. Po-the, de la horde de Ouen-tou, avoit tué Pakha, de la horde de Tham-kouo. Mou-tçoum

ordonna à Agoutha de lui aller faire la guerre. Prenant congé de Mout-çoum, il lui raconta ce songe : » La nuit derniere il m'eſt apparu un ſpectre rouge : je reviendrai certainement victorieux de cette expédition «; après quoi il partit. L'année fut abondante en neiges, & le froid extrême. Ayant pris avec lui les troupes de la horde d'Ou-kou-lun, il côtoya la riviere de Thou-ouen; & étant arrivé au bourg de Molin, il joignit Po-the entre la montagne de Seouen & l'étang de Pe-lo, & le tua. A ſon retour, Mou-tçoum s'avança au devant de lui juſqu'au village de Ghaikien.

Cependant Sa-khai, qui avoit le rang de Thou-thoum, faiſoit la guerre à Leou-kho. Mantou-hha, conjointement avec Che-thoumen, la faiſoit à Thi-khou-te. Sa-khai tint conſeil avec ſes Officiers; les uns vouloient qu'on commençât par ſe rendre maître des villes & des châteaux des hordes qui étoient ſur la frontiere; les autres étoient d'avis qu'on allât droit à la piſte de Leou-kho: ne pouvant s'accorder, ils demanderent Agoutha pour terminer le différend. Mou-tçoum l'envoya, en lui diſant : » Cette déſunion m'eſt ſuſpecte; il ne me reſte plus que ſoixante & dix hommes d'armes, je vous les donne tous. Man-tou-hha étoit occupé au ſiége de la ville de Mi-li-mi-han, & Chethou-men n'étoit pas encore arrivé. Les troupes vouloient ſe ſaiſir de Man-tou-hha, & le livrer à l'ennemi; Man-tou-hha envoya en hâte des Courriers à Mou-tçoum, pour l'avertir de ce qui ſe tramoit : les Courriers rencontrerent Agoutha. » J'ai tout le reſte des forces de l'Etat, leur

dit-il ; si les ennemis peuvent une fois avoir Man-tou-hha en leur puissance, quelque vengeance que l'on en tire, à quoi cela servira-t-il «? C'est pourquoi il donna aux Courriers quarante de ses hommes d'armes, & lui, avec les trente qui restoient, continua sa marche vers l'armée de Sa-khai. Il trouva en chemin des gens qui l'avertirent que l'ennemi s'étoit emparé du chemin qui est au midi du mont Pen-nie ; tous étoient d'avis qu'on prît le chemin du mont Cha-pien. » Quoi donc, dit Agoutha, craignez-vous l'ennemi «? Il passa le mont Pen-nie sans rien trouver ; au contraire, il apprit là que l'ennemi l'attendoit au mont Pien-cha. Quand il fut arrivé à l'armée de Sa-khai, il pressa le siége pendant la nuit par des assauts perpétuels qu'il fit donner à la place, & il la força à l'aube du jour. Dans ce temps-là, Leou-kho & Ou-tha s'étoient retirés tous deux chez les Leao. Agoutha, après avoir pris la ville de Leou-kho, alla faire le siége de celle d'Ou-tha, qui se rendit. Lorsqu'Agoutha eut franchi le mont Pen-nie, il passa près de la ville d'Ou-tha ; quelques-uns de ses Cavaliers, qui étoient restés derriere, furent enlevés, après un combat, par les gens de la ville, qui prirent aussi les fourgons d'Agoutha. Agoutha, faisant halte & criant à haute voix, dit aux habitans de la ville : » Au moins ne prenez pas mes ustensiles de cuisine «. » Si vous pouvez venir ici, répondirent-ils en se moquant, craignez-vous qu'il vous manque de quoi vivre «? » Eh bien, repartit Agoutha en levant le fouet, après avoir pris la ville de Leou-kho, attendez-vous à me voir à vos portes «. Alors les habitans

tenant les ustensiles en main, & s'avançant : » Nous autres esclaves, dirent-ils, oserions-nous mettre en pieces ce qui appartient à un tel Seigneur «? Agoutha, après la prise de ces deux villes, envoya Pou-kia-nou inviter Tchâ-tou à se rendre ; il se rendit. Agoutha le fit délier, & lui donna la liberté.

Mou-tçoum assemblant ses troupes pour faire la guerre à Siao-hai-li, trouva qu'il avoit plus de mille soldats sous ses étendards : jamais auparavant les Niou-tche n'avoient pu assembler une armée de mille soldats ; cela augmenta le courage d'Agoutha, qui ne pouvant se retenir avec ce nombre de soldats armés de toutes pieces, s'écria : » Que ne peut-on pas entreprendre «? L'armée des Niou-tche étoit jointe dans cette guerre à celle des Leao. Agoutha, qui vouloit avoir toute la gloire du succès, donna ordre aux Leao de s'arrêter, & alla seul avec les siens livrer la bataille. Avant qu'elle se donnât, le Vice-Empereur de Po-hai fit offre d'une cuirasse à Agoutha, qui la refusa. Mou-tçoum lui ayant demandé pourquoi il ne la recevoit pas : » C'est, répliqua-t-il, que si je gagne la bataille étant revêtu d'une cuirasse des Leao, ils s'en attribueront la gloire «. Mou-tçoum, sur la fin de son gouvernement, défendit à tous Chefs autres que lui de se servir de tablettes de créance. Il établit des postes & des Tribunaux de justice ; ce qui réunit le gouvernement dans un seul. Tout cela vint d'Agoutha, qui le lui conseilla. La septieme année du gouvernement de Kham-tçoum, il y eut une grande stérilité ; la plupart du peuple devint vagabond : ceux qui avoient

avoient de la force se rendirent voleurs. Houantou & plusieurs autres étoient du sentiment qu'il falloit employer la rigueur des supplices pour remédier au mal, & que tout voleur fût mis à mort. » Il ne faut pas tuer les hommes pour l'amour des richesses, répondit Agoutha, puisque les richesses sont le fruit du travail des hommes «. Ainsi on diminua les peines que les Loix imposoient aux voleurs; on se contenta de les condamner à payer le triple du vol. Le peuple étoit accablé de dettes; il ne pouvoit satisfaire à ses créanciers, même en vendant femmes & enfans. Kham-tçoum tint conseil sur cela avec ses Officiers. Agoutha étoit dans une salle hors la chambre du Conseil. Il attacha une piece de taffetas au bout d'un bâton, & faisant signal au peuple, il porta cette Loi : » Présentement les pauvres ne peuvent vivre; ils sont obligés de vendre femmes & enfans pour acquitter leurs dettes : or il est naturel à tout homme d'aimer sa chair & ses os (c'est-à-dire sa femme & ses enfans). A ces causes, pendant trois ans, à compter d'aujourd'hui, défense est faite à tous créanciers, sans exception, d'exiger le payement de ce qui leur est dû; après trois ans, on avisera à ce qu'il y aura à faire sur cela «. Tous se soumirent à cette Loi, & ceux qui l'entendirent publier en furent touchés jusqu'à verser des larmes. Depuis ce temps-là, Agoutha devint le maître de tous les cœurs. Kham-tçoum, l'an nommé *Kouei-sse*, durant la dixieme lune, songea qu'il étoit à la chasse aux loups, & qu'il avoit tiré plusieurs fleches sans en frapper aucun; mais qu'Agoutha s'étant avancé, les

avoit percés de ses fleches. Le lendemain matin, il demanda l'explication de son songe à ses Officiers. Tous lui répondirent que ce songe étoit heureux, & qu'il présageoit que ce que l'aîné n'avoit pu faire, seroit fait par le cadet. Khamtçoum mourut cette même année-là.

Aussi-tôt Agoutha prit possession de la dignité du mort, & fut proclamé Tou-po-kii-lie. A-ssi-pao, Envoyé des Leao, dit à Agoutha : » Pourquoi n'avertissez-vous pas l'Empereur de la mort de votre prédécesseur « ? » Je suis dans le deuil, repartit Agoutha, & au lieu de me consoler, me veut-on faire un crime de ne pas avertir l'Empereur « ? Quelque temps après, A-ssi-pao ayant été renvoyé chez les Niou-tche, entra brusquement à cheval dans le lieu où Khamtçoum étoit enterré par *interim*. Il fit la revue des présens funebres qu'on lui avoit faits; il vit de beaux chevaux, qu'il voulut prendre pour lui. Agoutha, outré de cette hardiesse, alloit le tuer sur le champ, si Tçoum-hioum ne l'eût arrêté par ses remontrances. Les Leao furent longtemps sans revenir. L'Empereur des Leao étoit passionné pour la chasse, pour le vin & pour les femmes; il négligeoit entiérement le soin des affaires : il ne répondoit presque jamais aux mémoires qui lui étoient envoyés de toutes parts. Après qu'Asso se fut retiré chez les Leao, & que sa ville avec son peuple eut été prise par les ordres de Mou-tçoum, il ne pouvoit plus revenir. Il fit un complot secret avec Yn-chu-kha & Tçe-li-han ses neveux : ceux-ci traiterent secrétement avec Hoen-tou & Pou-so-yu, habitans du pays de Nan-kiam, & tous de concert par-

tirent pour aller se réfugier en Corée. La chose fut découverte ; Agoutha les fit poursuivre. Ynchu-kha & Tçe-li-han avoient déjà été pris par les garnisons des Leao; Hoen-tou & Pou-so-yu gagnerent la Corée. Sa-kha, qui avoit été envoyé par Agoutha, se saisit de leurs femmes & de leurs enfans, & les amena à Agoutha.

La seconde année du gouvernement d'Agoutha, nommée *Kia-ou.*, Agoutha alla au pays nommé *Kiam-si* : des Députés des Leao lui vinrent apporter des patentes de Tçie-tou-sse & de Successeur. Les Leao avoient coutume d'envoyer tous les ans des Exprès avec des Chasseurs, pour aller prendre sur le bord de la mer des éperviers & des gerfauts ; ils passoient par les terres des Niou-tche. Les Exprès s'abandonnoient à l'avarice & à la licence; ils faisoient des exactions sans mesure. Les peuples & les Officiers des Niou-tche en étoient également indignes ; & Kham-tçoum avoit quelquefois pris le prétexte de la fuite d'Asso, pour ne pas permettre le passage aux Exprès. Agoutha n'eut pas plus tôt reçu les Patentes de Tçie-tou-sse, qu'il envoya Pou-kia-nou redemander Asso. Ces deux plaintes de la protection donnée à Asso & du passage des Exprès, servirent continuellement de prétexte à Agoutha pour inquiéter les Leao, & furent enfin les deux causes de la ruine de leur Empire.

Interrompons pour un moment cette Histoire, pour y ajouter un point essentiel qu'elle omet, parce qu'il appartient à l'Histoire des Leao, où il est rapporté. On peut dire qu'il est la cause prochaine de la destruction de l'Empire des

Leao, quoiqu'à proprement parler, elle n'ait eu d'autres principes que la vie diſſolue des Empereurs des Leao & l'ambition des Niou-tche. Voici le fait.

C'étoit une Loi pour les Niou-tche, que toutes les fois que les Empereurs des Leao alloient pêcher dans le Hoen-thoum-kiam, tous les Princes des Niou-tche qui ſe trouvoient à cent lieues de diſtance, vinſſent les accompagner & leur rendre hommage. Un jour qu'ils étoient tous aſſemblés, l'Empereur, ſuivant la coutume des Leao, fit un grand feſtin après le premier poiſſon pris. Les Princes des Niou-tche y aſſiſterent tous, & entre autres Agoutha. Au milieu du feſtin, lorſque le vin eut échauffé les têtes, l'Empereur Thien-tço s'avança juſqu'à la baluſtrade, & commanda à tous ces Princes de danſer l'un après l'autre; ils obéirent. Quand ce vint à Agoutha, il s'en excuſa ſur ſon incapacité; l'Empereur le preſſa deux ou trois fois; il perſiſta toujours à le refuſer. Quelques jours après, l'Empereur tint un Conſeil ſecret avec Siao-foum-ſien, Chef de ſon Conſeil de Guerre: » J'ai obſervé dans le feſtin dernier, dit l'Empereur, des marques d'une grande bravoure & d'un puiſſant génie dans la perſonne d'Agoutha; ſon maintien & ſon port ont quelque choſe d'extraordinaire; il ſeroit à propos de lui ſuſciter quelque embarras & de s'en défaire; autrement il nous cauſera quelque malheur «. » C'eſt un homme ruſtique, & qui ne ſait ce que c'eſt que le devoir & la civilité, répliqua Siao-foum-ſien. Si, ſans avoir commis de crime, on lui ôte la vie, je crains que cela ne détourne le

peuple & les Princes de venir se soumettre à nous. Au reste, quand même Agoutha auroit de mauvais desseins, que peut-il faire « ? Les freres cadets d'Agoutha, savoir, Ou-khi-mai, Nien-han, Hou-che, & les autres, accompagnerent l'Empereur à la chasse. Ils savoient contrefaire si naturellement, avec des appeaux, le cri du cerf, que le cerf même y étoit trompé. Ils tuoient des tigres à coups d'épieu, & forçoient les ours corps à corps. L'Empereur, charmé de tout cela, leur augmenta leurs titres & leurs dignités. Aussi-tôt qu'Agoutha fut de retour chez lui, dans la crainte où il étoit que l'Empereur n'eût découvert le dessein qu'il avoit formé de se révolter, il songea à se fortifier & à amasser des troupes. Ce festin fut fait dans la seconde lune de la seconde année de Pao-tha, c'est-à-dire, l'an de grace 1122. Revenons à l'Histoire des Kin.

Agoutha ne laissa pas de dépêcher vers l'Empereur trois Princes de sa famille, pour redemander Asso. Sii-kou-mi, qui étoit le Chef de l'ambassade, raconta en détail à Agoutha à quel point d'orgueil & de licence l'Empereur des Leao étoit parvenu, & comme par un relâchement inoui, il abandonnoit au hasard le gouvernement de ses Etats. Alors Agoutha tint une assemblée générale de tous ses Officiers & des Anciens de la nation, devant laquelle il déclara le dessein, qu'il avoit caché jusqu'alors, de prendre les armes contre les Leao. Il ordonna qu'on se saisît des passages importans, & qu'on y bâtît des villes & des châteaux; que chacun fît forger des armes, & se tînt prêt au premier ordre. Le

Général des Leao ayant appris ce mouvement des Niou-tche, dépêcha à Agoutha un Tçie-tou-ſſe, nommé *Tan-kho*, qui lui demanda de ſa part : » Avez-vous quelque deſſein de vous révolter ? Vous vous fourniſſez d'armes, vous fortifiez vos places ; à qui prétendez-vous vous oppoſer « ? » Je garde les pas dangereux de mes Etats pour les conſerver, répondit-il ; eſt-ce à vous de vous en informer « ? L'Empereur envoya A-ſſi-pao pour demander compte à Agoutha de ſa conduite. Agoutha répondit à l'Envoyé en ces termes : » Mon Etat eſt petit ; je n'ai jamais oſé manquer à aucun des devoirs que je ſuis obligé de rendre à votre grand Empire ; mais ce grand Empire, loin de répandre ſa bonté & ſes bienfaits ſur nous, reçoit au contraire nos fugitifs, & les protége : après cela, puis-je ne pas me plaindre ? Si l'on veut me rendre Aſſo, je tiendrai à honneur de vous payer tribut & de rendre hommage ; ſi l'on s'obſtine à me le refuſer, ſuis-je homme à me laiſſer prendre & lier « ?

Quand A-ſſi-pao eut fait rapport à l'Empereur d'une réponſe ſi fiere, l'Empereur commença à ſe préparer à la guerre. Il ordonna à Siao-ta-bu-ye d'aſſembler des troupes dans la ville de Nim-kiam-tcheou. Agoutha l'ayant ſu, dépêcha Pou kouo pour aller en apparence redemander encore une fois Aſſo, mais en effet pour obſerver l'ennemi. Pou-kouo étant de retour, rapporta que le nombre des troupes Leao étoit infini. » Ils ne font que commencer à s'aſſembler, repartit Agoutha ; comment donc peuvent-ils être en ſi grand nombre « ? En même temps, il

envoya à l'armée des Leao Hou-che-pao, qui, à son retour, fit un rapport conforme à ce qu'avoit dit Pou-kouo. Alors Agoutha tint ce discours à ses Officiers : » Les Leao sachant que j'allois prendre les armes, amassent des troupes de toutes parts; il faut que nous les prévenions : il vaut mieux presser l'ennemi, que se laisser presser par lui «. Tous approuverent sa résolution. Agoutha se leva, & alla trouver sa mere, à laquelle il exposa son dessein. » Vous avez, répondit-elle, succédé à votre pere & à votre frere aîné dans le gouvernement de l'Etat, à la bonne heure : faites ce que vous jugez à propos. Je suis vieille; prenez bien garde de me causer du chagrin; mais sans doute vous ne m'en causerez pas «. Agoutha ayant entendu ce discours, en fut frappé & versa des larmes. Aussitôt, prenant une coupe pleine de vin, il la présenta à sa mere, en lui souhaitant une longue vie : ensuite, sortant avec sa mere à la tête de tous ses Officiers, il vint faire des vœux à l'auguste Ciel & à la Terre-Reine. Il les avertit que les Leao étoient tombés dans la dissolution & dans la débauche, & qu'après lui avoir refusé Asso, ils se préparoient à l'attaquer. Après cette priere, il versa sur la terre, en forme de libation, du vin de la coupe qu'il tenoit. La mere ordonna à son fils de prendre la place d'honneur, & de faire un festin à ses Officiers.

Ce festin fini, il donna ses ordres. Il envoya Po-lou-hou prendre les troupes que Tii-kou-nai commandoit dans la province d'Ye-lan : il donna les mêmes ordres aux diverses provinces de ses Etats. Le Chef de la horde de Tha-lou-

kou, nommé *Che-li-kouan*, envoya dire à Agoutha ces paroles : » J'ai appris que vous alliez faire la guerre aux Leao : quel parti dois-je suivre « ? » Quoique mes gens soient en petit nombre, repartit Agoutha, ce sont de vieux soldats. A la vérité, le droit de voisinage vous oblige à prendre mon parti : si vous craignez les Leao, vous pouvez prendre le leur «. Agoutha marcha contre les Leao dans la neuvieme lune. Quand il fut arrivé à la ville de Leao-hoei, il n'y trouva pas Po-lou-hou avec ses troupes. Quand Po-lou-hou fut arrivé, il lui fit donner la bastonnade, pour avoir manqué de se rendre au temps préfix : il lui laissa pourtant le commandement des troupes des provinces. Agoutha fit la revue de son armée sur le bord de la riviere de Lai-leou ; il la trouva composée de deux mille cinq cents hommes : il fit encore là, pour la seconde fois, l'énumération des crimes des Leao, & en avertit de nouveau le Ciel & la Terre, en faisant cette priere ; » Depuis plusieurs générations, mes ancêtres ont servi les Leao ; ils n'ont point manqué de payer les tributs qu'ils devoient; ils ont appaisé les troubles causés par Ou-tchun & par Ouo-mouhan ; ils ont mis en déroute l'armée de Siao-haili : on n'a point eu égard à ces services ; au contraire, on n'en a agi que plus tyranniquement. Nous avons souvent redemandé Asso aux Leao, ils ont constamment refusé de le rendre : présentement je vais tirer vengeance de tous ces crimes. Vous, Ciel, & vous, Terre, soyez témoins de cela, & prêtez-moi votre secours «.

Cette cérémonie étant finie, il ordonna à tous ses Officiers de faire passer le bâton de

main en main à tous les soldats, pour les avertir d'être attentifs, après quoi il les harangua de cette maniere : » Unissez bien vos cœurs, & employez toutes vos forces. Tous ceux qui se comporteront vaillamment, s'ils sont esclaves, deviendront libres; s'ils sont du rang du peuple, ils seront faits Officiers : ceux enfin qui sont en charge, seront promus à de plus hautes dignités, & cela à proportion du mérite d'un chacun. Quant à ceux qui manqueront à leur devoir; ils mourront sous le bâton, & leurs familles ne seront point épargnées «. Ensuite l'armée marcha. Quand elle fut arrivée au lieu nommé *Thai-ouo-kia*, les soldats tirerent des fleches pour détourner les malheurs : ils se rangerent en ordre de bataille, armés de toutes pieces. Il sortit alors sous leurs pieds des flammes de la terre, & il en parut pareillement sur le bout des piques & des pertuisanes : cela fut pris pour un bon augure. Le lendemain, l'armée campa sur le bord de la riviere de Tcho-tche : les mêmes lumieres & les mêmes feux parurent une seconde fois : l'armée étoit sur le point d'entrer sur les terres des Leao. Agoutha ordonna aux soldats qui étoient sous le commandement de Tçoum-gho-tou, d'applanir les chemins & de combler les fossés. Quand l'armée eut passé cet endroit, les troupes d'Yu-po-hai attaquerent sept Mou-ke, c'est-à-dire, sept Centurions de l'aile gauche de l'armée des Niou-tche; leurs troupes perdirent un peu de leur terrein. Les Leao vinrent droit tomber sur le corps de bataille. Sie-ye sortit des rangs avec Tche-tie, qui le précédoit. Agoutha l'ayant apperçu, dit : » Il ne faut pas

s'engager témérairement au combat « : il envoya Tçoum-ouo les arrêter. Tçoum-ouo, laissant Sie-ye derriere, alla arrêter le cheval de Tche-tie par la bride : alors Sie-ye s'en retourna avec Tche-tie. L'ennemi les poursuivoit. Le cheval d'Ye-lu-sie-che, Prince du sang des Leao, & Général de leur armée, s'abattit sous lui : un Leao accourut à son secours. Agoutha décocha sur lui une fleche & le tua ; il blessa d'une autre fleche Ye-lu-sie-che. Un cavalier Leao s'avança à toute bride, pour le secourir : Agoutha lui porta un coup de fleche, qui le perça de part en part à travers sa cuirasse. Ye-lu-sie-che cependant eut le temps d'arracher la fleche de sa plaie, & de prendre la fuite. Agoutha le poursuivit & lui donná un coup dans le dos. La fleche, malgré la cuirasse à l'épreuve, entra jusqu'à la moitié de sa longueur. Ye-lu-sie-che tomba mort, & Agoutha prit le cheval qu'il montoit.

Tçoum-ouo, avec quelques cavaliers, étoit investi par les Leao ; Agoutha le délivra. Agoutha combattoit sans casque ; une fleche tirée de côté lui effleura le front. Agoutha, tournant la tête, apperçut celui qui venoit de tirer ; il le tua d'une de ses fleches. Alors Agoutha dit à son armée : » Qu'on ne cesse point de combattre, jusqu'à ce que l'ennemi soit entiérement exterminé «. Tous obéirent volontiers, & cette parole redoubla leur courage au centuple. Alors l'ennemi s'enfuit précipitamment : ils s'écrasoient les uns les autres ; de sorte que de dix parts, il en fut tué sept ou huit. Sa-khai étoit pour lors absent, & n'eut point de part à cette bataille : Agoutha lui envoya porter la nouvelle de la victoire, & lui donna

en présent le cheval d'Ye-lu-fie-che. Sa-khai envoya le féliciter par ses enfans, en lui donnant le titre d'Empereur, & l'exhortant à le recevoir. » Prendre un si haut titre pour une seule bataille gagnée, répondit Agoutha, ne seroit-ce pas montrer à tout le monde une ambition basse «? Après le gain de la bataille, il conduisoit son armée victorieuse à Nim-kiam-tcheou. L'armée s'empressa de combler les fossés, & attaqua vigoureusement la ville. Les assiégés firent une sortie; mais ils furent coupés par Ouen-ti-leam & par A-dou-han, qui les tuerent tous. La ville fut emportée d'assaut.

Le premier jour de la dixieme lune, la horde des Thie-li vint se soumettre. Agoutha vint camper dans la ville de Lai-leou, où il distribua à ses troupes les dépouilles & les captifs. Il fit venir Leam-fou & Ouo-tha-la, en leur disant de feindre de s'enfuir, & d'aller inviter les Po-hai, leurs compatriotes, à se joindre aux Niou-tche, en leur remontrant ce qui suit: » Les Niou-tche & les Po-hai ne font qu'une nation: dans les guerres que je fais, je ne fais ce que c'est que de confondre l'innocent avec le coupable «. Il envoya pareillement Ouan-lien-leou-che faire des propositions aux Niou-tche privés, c'est-à-dire, à ceux qui étoient immédiatement sujets aux Leao. L'armée étant de retour, Agoutha alla saluer sa mere. Il fit part des dépouilles aux Princes de sa Maison & aux anciens du peuple; il donna aux soldats tous les biens de Che-li-kouan. Il commença à diviser les Niou-tche: sur chaque trois cents familles, il établit un Moukhe, c'est-à-dire, un Centenier ou un Centurion,

& fur dix Mou-khe, il établit un Mem-ghan, c'eſt-à-dire, un Commandant de mille hommes ou un Tribun. Tcheou-ouo & quelques autres furent chargés du ſoin de pacifier les Niou-tche de la riviere de Tçan-mou. Le Chef des Pie-kou, nommé *Hou-ſo-lou*, vint ſe rendre & livra ſa ville.

Dans l'onzieme lune, Siao-kieou-li, qui étoit Tou-thoum, c'eſt-à-dire, en Chinois, Lieutenant-Général des Leao, & Ta-bou-ye, ſon Lieutenant, aſſemblerent une armée de cent mille hommes, tant d'infanterie que de cavalerie, au ſeptentrion de l'Yo-tçe-ho, riviere qui ſe jette dans le Hoen-thoum-kiam. Agoutha marcha pour la combattre. Il n'étoit pas encore arrivé à la riviere d'Ya-tçe-ho, que la nuit ſurvint ; il ſe coucha. A peine fut-il endormi, qu'il ſentit une main qui lui ſouleva la tête trois fois de ſuite. Il ſe réveilla & ſe leva, en diſant : » C'eſt un avertiſſement des Dieux «. A l'inſtant il fit allumer des torches, & ordonna aux Tambours de battre la marche. Il marcha le reſte de la nuit, & au point du jour il arriva à la riviere : il trouva dès Leao occupés à rompre les chemins ; il les fit charger, & l'armée s'avançoit toujours. Quand elle eut paſſé la riviere, Agoutha en fit la revue, & trouva que de trois mille ſept cents hommes d'armes dont elle étoit compoſée, il n'en étoit encore arrivé que le tiers. Auſſi-tôt après, il rencontra l'ennemi auprès du village de Tchu-ho-thien. Il s'éleva tout à coup un vent impétueux, & une pouſſiere épaiſſe couvrit le ciel. Agoûtha ſe ſervit de cette conjoncture favorable pour attaquer l'ennemi : il le défit entié-

rement, & le pourſuivit juſqu'à l'étang de Ouo-lun. On ne peut dire le nombre des ennemis qui furent tués, non plus que celui des chariots, des cuiraſſes, des armes & des choſes précieuſes qui furent priſes, tant il étoit grand. Il fit diſtribuer le tout à ſon armée, & lui fit un feſtin durant un jour entier. Les Leao avoient coutume de dire, que perſonne ne pourroit réſiſter aux Niou-tche, ſi jamais leur armée montoit à dix mille hommes; & juſtement, après cette victoire, l'armée des Niou-tche ſe trouva compoſée de ce nombre.

D'un autre côté, Ouo-lou défit les Leao dans une autre bataille, & tua Ta-hou-ye, leur Tçie-tou-ſſe, Pou-hoei, & autres Officiers Généraux; enſuite il attaqua & força la ville de Pin-tcheou. Ou-ge & Tçan-hou-che vinrent ſe rendre. Tche-kheou, Commandant des Leao, livra bataille près de Pin-tcheou. Il fut défait par Pou-hoei & Hoen-tchu. Le Roi des Thie-li, nommé *Hohei-li-pao*, vint ſe rendre aux Niou-tçhe avec ſa horde. Ou-tou-pou-pou-tcha défit, à l'orient de la ville de Tçiam-tcheou, une autre armée des Leao, commandée par Tche-keoul, qui avoit déjà été vaincu une fois par Siao-yi-ſie. Les deux provinces d'Ouo-hou & de Kii-ſai ſe ſoumirent aux Niou-tche. Enfin Ouo-lou-kou défit encore une armée de Leao, à l'occident de la ville de Hien-tcheou, & coupa la tête à leur Commandant dans le combat. Ouan-nien-leou-che prit enſuite la ville de Hien-tcheou. Durant cette même lune, Ou-kii-mai, Sa-khai & Tçe-pou-che, frere & oncle d'Agoutha, vinrent, à la tête de tous les Officiers de l'Etat, le prier

de prendre un plus haut titre, & de leur permettre de lui déférer celui d'Empereur, le premier jour de l'année qui alloit commencer. Agoutha refusa cet honneur. Ali-hha-men, Pou-kia-nou, Tçoum-han & plusieurs autres s'étant avancés, parlerent de cette sorte : » Vos grands desseins ont eu le succès que vous en attendiez : si vous manquez à prendre le titre qui vous est dû, vous ne pourrez jamais vous attacher les cœurs de tout l'univers «: » J'y penserai, répliqua Agoutha «.

La premiere année de Cheou-koue, c'est-à-dire, en Chinois, *Empire reçu* (l'an de grace 1115), le premier jour de la premiere lune, nommé *Gin-chin*, tous les Officiers présenterent à Agoutha le titre honorable. Ce jour-là même, Agoutha le reçut, & il fut proclamé Hoam-ti. Incontinent après il tint ce discours aux siens : » Les Khitan ont donné à leur dynastie le nom de *Leao* (qui signifie une espece d'acier extraordinaire), pour marquer, par la dureté de cet acier, la durée de leur dynastie ; mais, quelque grande que soit la dureté de cet acier, à la fin il s'altere & périt par la rouille : il n'y a que l'or, parmi les métaux, qui soit inaltérable & absolument incorruptible : de plus, sa couleur, en qualité de métal (l'un des cinq élémens des Chinois), est le blanc ; & la horde des Ouan-nien, d'où je tire mon origine, prend le blanc pour sa marque : c'est pour ces raisons que je donne à notre dynastie le titre de *Kin* (qui signifie *or* en Chinois).

Remarquez que d'autres disent que ce nom de *Kin* fut donné à cette dynastie, parce qu'il

ſe trouve de l'or dans le pays d'où Agoutha s'éleva à l'Empire, & que la riviere qui l'arroſe portoit, par cette raiſon, le nom d'*An-tchu-hou*, c'eſt-à-dire, *riviere d'or*. Peut-être ce motif a pu porter Agoutha à lui donner ce nom; mais la principale raiſon eſt celle qu'Agoutha lui-même en donna publiquement.

Le jour nommé *Pim-tſe*, le cinquieme de la premiere lune, Thai-tçau (c'eſt ainſi qu'on nommera Agoutha dans la ſuite), alla en perſonne faire le ſiége de Hoam-loum-fou. Il s'approcha, chemin faiſant, de la ville d'Yi-tcheou: tout le monde s'enfuit & ſe retira dans Hoam-loum-fou. Il enleva tout ce qui n'avoit pu ſortir d'Yi-tcheou. L'Empereur des Leao envoya une armée de deux cent mille chevaux & de ſoixante & dix mille fantaſſins, pour la garde de la frontiere. Leou-che & Yn-chu-kho furent laiſſés par Thai-tçau au blocus de Hoam-loum-fou, & Thai-tçau, avec ſon armée, s'avança à grandes journées vers la ville de Tha-lou-kou. Il campa en chemin à l'occident de Nim-kiam-tcheou. Il reçut là des Ambaſſadeurs des Leao, qui venoient traiter de paix. Les lettres qu'apportoit Sem-kianou, Chef de l'ambaſſade, appeloient Thai-tçau par ſon propre nom d'Agoutha, & le traitoient de tributaire. Thai-tçau en fut choqué, & continua ſa marche. Un globe de feu fort lumineux tomba du ciel. Ce prodige, dit Thai-tçau, nous promet le ſecours du Ciel. Il fit une libation d'eau, & ſalua le Ciel à genoux. Toute l'armée s'écria & ſauta de joie. Il commença à preſſer la ville de Tha-lou-kou. L'Empereur (c'eſt auſſi Thai-tçau qui ſe doit entendre par ce terme),

monta ſur une hauteur pour découvrir les ennemis. Leur armée lui parut comme un aſſemblage énorme de nuages & comme un déluge d'eau : enſuite, ſe tournant vers ceux de ſa ſuite: » Les troupes de Leao, dit-il, ont le trouble dans le cœur & la peur dans l'ame; quelque grand que ſoit leur nombre, ils ne ſont nullement à craindre «.

En même temps il fit gagner à ſon armée quelques côteaux, où il la rangea en bataille. Tçoum-hioum, avec l'aile droite, engagea le combat : il fondit à bride abattue ſur l'aile gauche des Leao, & la contraignit de reculer. L'aile gauche des Niou-tche donna par-derriere ſur la droite des Leao. Celle-ci combattoit vaillamment. Leou-che & Yn-chu-kho l'entamerent neuf fois par l'endroit le plus fort, ſans la pouvoir rompre. Tçoum-han demanda permiſſion à Thai-tçau de marcher, avec le corps de bataille, au ſecours de l'aile gauche. Thai-tçau ordonna à Tçoum-han de faire une fauſſe marche, pour donner du ſoupçon à l'ennemi. Cependant Tçoum-hioum étant venu à bout de l'aile gauche des Leao, vint tomber ſur leur aile droite. Alors l'armée des Leao fut miſe en déroute : elle fut pourſuivie juſqu'à ſon camp. Comme il étoit fort tard, les Niou-tche l'y bloquerent. Le lendemain, au point du jour, les Leao ſortirent de leur camp, & prirent la fuite. On les pourſuivit juſqu'à une hauteur nommée *A-leou-kham*. Toute l'infanterie fut taillée en pieces. On prit quantité d'inſtrumens de labourage, qui furent diſtribués aux Niou-tche. Cela fit connoître que les Leao étoient venus pour s'établir ſur la frontiere, & faire alternativement

alternativement le métier de Laboureur & de Soldat. Dans la seconde lune, l'armée retourna victorieuse. Dans la troisieme lune, le jour nommé *Sin-vei*, l'Empereur alla à la chasse dans le territoire de la ville de Leao-hoei. Dans la quatrieme lune, Ye-lu-tcham-nou apporta des lettres de l'Empereur des Leao. L'Empereur retint cinq personnes de l'ambassade, à cause que les lettres étoient injurieuses, & ne renvoya qu'Ye-lu-tcham-nou. L'Empereur répondit à l'Empereur des Leao du même style qu'il lui avoit écrit. Le premier jour de la cinquieme lune, nommé *Kem-ou*, l'Empereur passa les chaleurs de l'été auprès de sa capitale. Le jour nommé *Kia-su*, il adora le Ciel, & tira des fleches sur des saules (l'ancienne coutume des Niou-tche étoit que leur Chef, tous les ans, adorât le Ciel & tirât des fleches sur des saules le cinquieme jour de la cinquieme lune, le quinzieme jour de la septieme, & le neuvieme jour de la neuvieme). Dans la sixieme lune, le premier jour nommé *Ki-hai*, Ye-lu-tcham-nou revint avec des lettres de son Maître. Dans ces lettres, Thai-tçau étoit encore appelé par son nom propre. Thai-tçau, dans sa réponse, appela pareillement l'Empereur des Leao par son nom propre, & l'exhorta à se soumettre à lui. Dans la septieme lune, le jour nommé *Vou-tchin*, l'Empereur créa Ou-kii-mai, son cadet, Amban-po-ki-lie, c'est-à-dire Grand Po-ki-lie & Koue-siam, ou Grand Visir; il conféra à Sa-khai la dignité de Koue-loun-po-ki-lie; à Tçe-pou-che, celle d'Amai-po-ki-lie, & à Sie-ye, son cadet, celle de Koue-loun-po-ki-lie. Le jour nommé

Kia-ſu, l'Empereur des Leao envoya Tçe-la apporter des lettres. L'Empereur l'arrêta, & ne le renvoya pas. Les Hii vinrent ſe ſoumettre.

Dans la huitieme lune, le jour nommé *Vou-ſu*, l'Empereur partit pour aller attaquer Hoam-loum-fou. Etant campé ſur le Hoen-toum-kiam, & n'ayant point de barques pour paſſer ſes troupes, il ordonna à un cavalier monté ſur un cheval roux & blanc, de paſſer le premier, de dire que tous ſuivent la route que je montrerai avec mon fouet : l'armée le ſuivit. Les chevaux trouvant un gué, n'eurent de l'eau que juſqu'aux ſangles. Après le paſſage, on fit ſonder cet endroit, & on n'y trouva point de fond. De-là vient que l'Empereur Hii-tçoum, régnant ſous le titre de *Thien-kiuen*, la ſeconde année, donna à Hoam-loum-fou le nom de *Tçi-tcheou*, c'eſt-à-dire *Ville du paſſage*, & à la garniſon, celui de *Li-che*, qui ſignifie *gué utilement paſſé*. Dans la neuvieme lune, l'Empereur prit Hoam-loum-fou. Le jour nommé *Ki-mao*, il parut en l'air un dragon jaune. Le jour nommé *Kouei-ſſe*, l'Empereur conféra à Sa-khai la dignité de Kou-lounhou-lou-po-ki-lie, & à Ali-hha-men, celle de Koue-loun-yi-che-po-ki-lie. Dans l'onzieme lune, l'Empereur des Leao ayant appris la perte de Hoam-loum-fou, fut ſaiſi de frayeur. D'un côté, il marcha en perſonne à la tête d'une armée de ſept cent mille hommes ; de l'autre, ſon gendre marcha avec une armée de cinquante mille cavaliers & de quatre cent mille fantaſſins. L'Empereur des Leao vint ſe poſter à Tho-men, & ſon gendre ſur l'étang d'Ouo-lin. L'Empereur marcha contre eux. Dans la douzieme lune, le jour

nommé *Ki-hai*, il campa à Hiao-la, où il tint conſeil avec tous ſes Officiers. Ceux-ci dirent tous d'une voix : » L'armée de l'Empereur des Leao eſt, à ce qu'on dit, de ſept cent mille combattans; il eſt difficile de lui réſiſter : d'ailleurs nous ſommes épuiſés, & nos chevaux le ſont auſſi par tant de marches, de ſiéges & de combats ; il faut nous arrêter ici, & nous y bien retrancher «. L'Empereur y conſentit.

Il ne faut pas omettre une ruſe de ce Conquérant, qu'il eſt bon de placer ici, quoiqu'elle ſoit déjà rapportée dans l'Hiſtoire des Leao. Avant de partir, il aſſembla les Etats de ſa nation, auxquels il tint ce diſcours: » Il n'eſt pas poſſible de réſiſter à ces deux effroyables armées qui ſe vont réunir; ainſi, puiſque je ſuis la cauſe du malheur de ma patrie, je dois en être la victime: qu'on me prenne, qu'on me lie, & qu'on me mene à l'Empereur des Leao; il ſatisfera ſa vengeance ſur moi & ſur ma famille, & vous & les vôtres vous ſerez conſervés «. Cette étrange propoſition les fit tous frémir, & ils lui promirent tous de périr avec lui, plutôt que de commettre une ſemblable lâcheté. Ayant vu leur réſolution, il les raſſura & partit.

Il envoya Tii-kou-nai & Yn-chu-kho garder la ville de Tha-lou-kou. Le jour nommé *Timvei*, l'Empereur prenant avec lui un gros de cavalerie, alla en perſonne reconnoître l'ennemi. Il prit en chemin des Officiers commis à la conduite des vivres, qui lui apprirent que l'Empereur des Leao ayant été informé de la révolte de Tcham-nou, avoit tourné bride, & retournoit en Chine, & qu'il étoit en marche depuis

deux jours. L'Empereur retourna le même jour à son camp. Etant arrivé à l'étang de Cho-kie, il parut des feux sur la pointe des lances. Le jour nommé *Vou-chin,* tous les Officiers Niou-tche dirent à l'Empereur : » Puisque l'Empereur des Leao est en marche pour son retour, il ne sera pas sur ses gardes ; il faut le suivre & le combattre «. L'Empereur répliqua : » Vous avez refusé d'aller au devant de l'ennemi pour le combatre, lorsqu'il venoit à vous ; prétendez-vous montrer de la bravoure, en le poursuivant lorsqu'il se retire « ? Ce discours les confondit & les fit tous rougir ; ils dirent qu'ils vouloient réparer leur faute. » Si effectivement, repartit l'Empereur, vous avez bonne envie de poursuivre l'ennemi, promettez-moi que vous ne vous mettrez pas en peine de vous fournir de vivres ; car si vous défaites l'ennemi, que pourrez-vous désirer que vous ne trouviez « ? Ce discours anima leur courage, & tous sauterent de joie. Ils atteignirent l'armée des Leao au tertre nommé *Hou-pou-ta-kham.* Dans cette expédition, Thaitçau n'avoit que vingt mille cavaliers avec lui : » Leur nombre est infini, dit-il, & le nôtre très-petit, ainsi nous ne pouvons pas nous partager : toute la force de leur armée est dans le corps de bataille ; c'est là infailliblement où est l'Empereur des Leao : si nous pouvons vaincre ce corps, tout le reste est à nous «. Il ordonna à son aile droite de commencer le combat : elle fit plusieurs attaques ; après quoi l'aile gauche se joignit à cette aile, & poussa l'ennemi : elles le culbuterent, & la déroute fut grande. En même temps, le corps de bataille des Niou-tche prit l'ar-

mée des Leao en flanc, & la rompit entiérement. La terre fut couverte de morts pendant plus de dix lieues de chemin. On prit la litiere, les tentes & les pavillons de l'Empereur des Leao. Le nombre des armes, des instrumens, des vivres, des ustensiles, des choses précieuses, des chevaux & des bœufs qui tomberent entre les mains des Niou-tche, étoit innombrable. Dans cette bataille, Sie-ye tua de sa pique plusieurs dixaines d'hommes. Ali-pen avoit été entouré par les ennemis; il fut dégagé par Ouen-ti-han & Tihou-tie, qui se servirent pour cela de quatre compagnies. Ouan-nien-moun-kouo, quoique blessé en plusieurs endroits, ne cessa pas de combattre jusqu'à la fin : aussi, quand on fit l'estimation des hauts faits d'armes d'un chacun, pour ordonner des récompenses, tous ceux-ci furent mis au premier rang. Siao-the-mo & tous les Officiers brûlerent leur camp & se retirerent. Kia-khou-sa-gha prit la ville de Khai-tcheou, & Po-lou-ho celle de The-lin. Ou-tçe-li-han se rendit aux Niou-tche.

La seconde année de Cheou-koue (l'an 1116), dans la premiere lune, le jour nommé *Vou-tçe*, l'Empereur publia l'Edit suivant : » Depuis la défaite de l'Empereur des Leao, il vient de toutes parts un grand nombre de peuples se soumettre à nos Loix; il faut les traiter avec beaucoup de bonté. Présentement les Khitan, les Hii, les Chinois, les Po-hai, les Niou-tche soumis aux Leao, les hordes des Ouei-che, des Tha-lou-kou, des Ou-ge, des Thie-li, étant venus se rendre à nous en foule, qu'on n'impute point à crime la conduite de ceux qui, ayant

été pris par l'ennemi, ou s'étant enfuis, retourneront à nous; que leurs Chefs soient rétablis dans leurs charges; qu'enfin on leur assigne des demeures convenables «. Dans la seconde premiere lune (c'est-à-dire la lune intercalaire), Kao-youm-tcham, révolté contre les Leao, se saisit de la Cour Orientale, & envoya demander du secours aux Niou-tche par Ta-bou-ye. La Corée envoya des Ambassadeurs féliciter l'Empereur de sa grande victoire, & demanda en même temps la ville de Pao-tcheou; l'Empereur lui permit de la prendre. Dans la seconde lune, le jour nommé *Ki-sse*, l'Empereur publia cet Edit : » La stérilité a causé la disette, & le peuple ne pouvant vivre, a été contraint de s'attacher aux riches. A ces causes, qu'il soit permis à tous ceux qui ont volontairement subi l'esclavage, ou qui, n'ayant pu payer les amendes, y ont été réduits; ou bien qui ayant passé des contrats d'emprunt, s'y sont engagés en cas de non payement, de deux personnes d'en racheter une. Si pourtant le contrat n'a porté que sur une seule tête, qu'on s'en tienne au contrat «. Dans la quatrieme lune, le jour marqué *Yi-tcheou*, il créa Ouo-lou Généralissime, & l'envoya faire la guerre à Kao-youm-tcham; Hou-cha-pou & plusieurs autres furent tués. Dans la cinquieme lune, Kao-youm-tcham fut défait, pris & mené à l'Empereur, qui le fit mourir à la tête de l'armée. La Cour Orientale (c'étoit alors Leao-yam, ville du Leao-toum) & toutes les villes de sa dépendance, aussi bien que la province du midi, & tous les Niou-tche, sujets immédiats des Leao, se soumirent. Alors

l'Empereur fit un Edit par lequel il abrogea toutes les Loix des Leao ; il diminua les tailles, & divisa le peuple en Mou-khe, c'est-à-dire, il le distribua sous des Centeniers, le tout conformément aux Loix des Niou-tche. Adou-han défit une armée de soixante mille Leao près de la ville de Tchao-san. Dans la neuvieme lune, le jour nommé *Yi-sse*, l'Empereur fit faire des tablettes de créance d'or. Le premier jour de la troisieme lune, Ou-ki-mai, cadet de l'Empereur, & tous les Grands de l'Empire offrirent à l'Empereur un titre d'honneur, qui fut celui de *Très-saint Empereur*. L'Empereur quitta l'ancien titre de ses années, & donna aux suivantes celui de *Thien-fou*, c'est-à-dire, *aidé du Ciel*.

La premiere année de Thien-fou (1117), dans la premiere lune, la ville de Khai-tcheou se révolta ; elle fut réduite à l'obéissance. La ville de Thai-tcheou fut prise par une armée de dix mille Niou-tche. Dans la quatrieme lune, Ye-lu-nie-li, Roi des royaumes de Tçin & de Tçîn, vint à la tête d'une armée de Leao, attaquer Ti-kou-nai. Dans la cinquieme lune, l'Empereur publia cet Edit : » Quiconque, depuis la prise de la ville de Nim-kiam-tcheou, aura épousé une femme de sa propre famille, quelque éloigné que puisse être le degré de parenté, recevra la bastonnade, & le mariage sera dissous «. Dans la huitieme lune, la Corée envoya une ambassade pour demander une seconde fois la ville de Pao-tcheou. Dans la douzieme lune, le jour nommé *Kia-tçe*, le Prince Ye-lu-nie-li fut vaincu & entiérement défait par les Niou-tche,

au pied du mont Tçii-li. Cette victoire fut suivie de la reddition d'un grand nombre de villes. Ce même mois, l'Empereur de Chine de la dynastie des Soum, envoya une ambassade à l'Empereur, avec des lettres dont voici le précis : » Dans le lieu où naît le soleil, certainement il est né un Saint. J'ai appris les fréquentes victoires que Votre Majesté a remportées sur des ennemis aussi formidables que les Leao ; je demande instamment qu'après la destruction de leur Empire, Votre Majesté ait la bonté de me remettre les terres de la Chine qu'ils ont usurpées sous les cinq petites dynasties «.

La seconde année de Thien-fou (1118), la ville de Chouam-tcheou & son Tçie-tou-sse se rendirent librement. Dans la premiere lune, le jour nommé *Kem-yn*, l'Empereur envoya des Ambassadeurs en Chine, & répondit ainsi aux lettres de l'Empereur Chinois : » Quant aux pays que Votre Majesté redemande, attaquons chacun de notre côté ; ce que chacun prendra sera pour lui «. Dans la seconde lune, le premier jour, nommé *Kouei-tcheou*, l'Empereur des Leao envoya des Ambassadeurs traiter de paix. Ti-kou-nai & Leou-che vinrent voir l'Empereur. Le jour nommé *Sin-yeou*, l'Empereur leur fit donner la bastonnade, pour avoir quitté leur poste lorsque l'Empereur des Leao étoit dans sa Cour du milieu (c'est le Pe-kim d'aujourd'hui), & par conséquent si près de leurs provinces. Ouo-lou-kou fut accusé de péculat ; il en fut convaincu, & de Généralissime fut fait Centenier, ou bien Mou-khe. Le jour nommé *Gin-tchin*, les Ambassadeurs des Leao revinrent avec de

nouvelles lettres. Le jour nommé *Kem-tçe*, l'Empereur, sur la remontrance de Leou-che au sujet de l'éloignement de Hoam-loum-fou, & de son importance, y envoya en garnison des Centeniers de toutes les provinces, & nomma Leou-che, qui venoit de recevoir la bastonnade, leur Généralissime, en lui donnant le titre de *Van-hou*, qui signifie en Chinois *dix mille familles*, ou *le Chef de dix mille familles*. Dans la quatrieme lune, le jour nommé *Sin-sé*, les Ambassadeurs des Leao revinrent avec de nouvelles lettres. Dans la cinquieme lune, le jour nommé *Pim-chin*, l'Empereur députa Hou-tou-kouen vers l'Empereur des Leao. Dans la sixieme lune, le jour nommé *Kia-yn*, l'Empereur publia cet Edit : » Ordre à tous les Officiers d'empêcher que le peuple ne soit tyrannisé, & qu'on n'engage des personnes libres, ou qu'on n'exige le double du rachat marqué par la Loi «. Dans la septieme lune, le jour marqué *Kouei-vei*, Hou-tou-kouen revint de son ambassade, & les Ambassadeurs des Leao, ayant toujours pour Chef Ye-lu-nou-kho, revinrent avec des lettres. Le jour nommé *Pim-chin*, Hou-tou-kouen fut renvoyé en ambassade aux Leao. Plusieurs hordes se rendirent à la premiere instance qui leur en fut faite. Dans la huitieme lune, Hou-tou-kouen revint de son ambassade. Ye-lu-nou-kho & les autres revinrent aussi avec des lettres. Dans la neuvieme lune, le jour nommé *Vou-tçe*, l'Empereur publia l'Edit suivant : » Nous avons besoin de savans hommes pour écrire nos dépêches & inventer des caracteres : j'ordonne à tous les Officiers de

mon Empire de faire une exacte recherche des gens habiles & d'un mérite distingué, & de les envoyer au plus tôt à ma Cour «. La seconde neuvieme lune (intercalaire), le premier jour (il se nommoit *Kem-su*), un grand nombre de sujets des Leao vinrent se rendre. Ye-lu-nou-kho revint avec des lettres. Dans la dixieme lune, le jour nommé *Kouei-vei*, l'Empereur créa *Tçien-hou*, c'est-à-dire, en Chinois, *Chefs de mille familles*, deux Chinois qui se rendirent à lui avec la ville de Loum-hoa-tcheou. D'autres Chinois vinrent aussi se rendre avec ceux qui leur étoient soumis; ils furent pareillement créés *Tçien-hou*. Dans la douzieme lune, le jour nommé *Kia-tchin*, Ye-lu-nou-kho & les autres Ambassadeurs des Leao revinrent encore avec des lettres. Vingt mille bandits, qui s'étoient rendus, se révolterent; ils furent exterminés.

La troisieme année de Thien-fou (1119), dans la troisieme lune, Ye-lu-nou-kho revint avec des lettres. Le premier jour de la quatrieme lune, nommé *Pim-tçe*, il y eut une éclipse de soleil. Dans la sixieme lune, le jour nommé Sin-mao, l'Empereur des Leao envoya un de ses principaux Grands, nommé *Sii-ni-lie*, & plusieurs autres, présenter à l'Empereur des Niou-tche, des patentes de création & un sceau Impérial. L'Empereur des Niou-tche raya dans les patentes quelques articles qui ne lui convenoient pas, & les renvoya. San-tou revint de son ambassade vers l'Empereur de Chine. Ma-tchim & son fils vinrent visiter l'Empereur. L'Empereur fit donner la bastonnade à San-tou, pour avoir reçu un titre de dignité de l'Empereur de Chine,

& le lui ôta. Il renvoya une autre ambaſſade à l'Empereur de Chine. Dans la huitieme lune, le jour nommé *Ki-tcheou*, l'Empereur publia dans tout l'Empire les lettres nouvellement inventées à l'uſage des Niou-tche. Dans la neuvieme lune, l'Empereur voyant que les Ambaſſadeurs des Leao avoient manqué au terme qu'il leur avoit marqué pour lui rapporter les patentes de création en l'état où il les vouloit, ordonna à ſes armées de paſſer le Hoen-thoum-kiam, & de camper au delà. Dans l'onzieme lune, Sii-ni-lie & les autres Ambaſſadeurs des Leao revinrent avec des lettres. Les Coréans rehauſſerent de trois pieds la grande muraille qui les ſéparoit du territoire de Ho-lan-fou. L'Empereur ordonna aux Commandans des garniſons de Holan de ſe tenir ſur leurs gardes & de fortifier les camps.

La quatrieme année de Thien-fou (1120), dans la deuxieme lune, l'ambaſſade fut de retour de Chine. L'Empereur de Chine envoya des Ambaſſadeurs pour traiter des pays de la Chine qui dépendoient de la Cour du Milieu & de la Cour d'Occident des Leao. Dans la troiſieme lune, le jour nommé *Kia-tchin*, l'Empereur tint ce diſcours à tous ſes Officiers : » Les Leao, par tant d'ambaſſades & de vains propos, ne cherchent qu'à gagner du temps & à ralentir notre ardeur, pour tâcher de réparer leurs pertes; il faut ſonger ſérieuſement à les pouſſer à bout «. Il ordonna qu'on préparât des armes & des munitions, & qu'enſuite on lui en apportât les rôles. Le jour nommé *Sin-yeou*, l'Empereur parla au Général de Hien-tcheou

en ces termes : » Moi, Empereur, voyant que la paix ne peut se conclure avec les Leao, j'ai résolu de marcher contre eux le vingt-cinquieme de la quatrieme lune ; ainsi vous ordonnerez à Sie-kha de laisser mille hommes à la garde de Tou-mou, & de me venir joindre avec le reste de ses troupes sur le bord du Hoen-ho «. Sii-ni-lie revint encore avec des lettres. Dans la quatrieme lune, le jour nommé *Yi-vei*, l'Empereur partit pour aller faire la guerre en personne aux Leao. Il mena avec lui les Ambassadeurs des Leao & de la Chine. Dans la cinquieme lune, le jour nommé *Gin-tçe*, l'Empereur parut devant Cham-kim, c'est-à-dire, la suprême Cour des Leao. Il publia cet Edit au peuple & aux Officiers de la ville : » Le Seigneur des Leao s'est écarté du droit chemin ; les Dieux & les hommes ont une égale aversion pour lui. Depuis que moi, Empereur, j'ai pris les armes, je me suis fait une loi inviolable de forcer tout ce qui résiste, & de recevoir avec bonté ceux qui se soumettent ; il est à propos que vous le sachiez. Votre Empereur, à la vérité, traite de paix avec moi ; mais son inconstance perpétuelle découvre sa supercherie, & fait voir qu'il songe à me tromper. Pour moi, je ne puis plus souffrir de voir que les peuples de l'Univers soient foulés aux pieds ; c'est ce qui m'a fait prendre une ferme résolution de continuer la guerre. Je vous ai envoyé Tçoum-hioum & plusieurs autres successivement, pour vous instruire de mes intentions; vous avez rejeté leurs conseils : présentement, si je vous attaque, votre ville sera forcée. Comme la guerre que je fais est juste,

elle est accompagnée de compassion & de clémence, & je n'ai point envie de saccager ; c'est pourquoi je vous avertis sérieusement de faire attention aux malheurs dont votre obstination pourra être suivie «. Les habitans se fiant sur la force de leur garnison & sur l'abondance de leurs magasins, se défendoient vigoureusement. Le jour nommé *Kia-yn*, l'Empereur ordonna qu'on tînt tout prêt pour donner un assaut général, & dit ces paroles aux Ambassadeurs Leao & Chinois : » Vous allez être témoins de quelle maniere je sais faire la guerre, & par-là vous pourrez connoître quel parti vous avez à suivre «. A l'instant, l'Empereur s'avance sous les murailles de la ville, & fait donner le signal ; en même temps l'armée donna au bruit des tambours & poussant des cris effroyables. L'attaque dura depuis le lever du soleil jusqu'à dix heures du matin, que Tou-mou, avec les gens de sa banniere, gagna le haut des murailles de la ville extérieure, qui en même temps fut prise. Ta-bou-ye, Vice-Empereur de Cham-kim, rendit aussi-tôt la ville intérieure. Tchao-leamse, Chef de l'ambassade Chinoise, & tous les autres Ambassadeurs présenterent une coupe pleine de vin à l'Empereur, pour lui souhaiter une longue vie, & lui donnerent le titre de *Vansoui*, ce qui signifie dix mille ans en Chinois, & est un souhait propre pour le seul Empereur de Chine. Ce même jour, l'Empereur pardonna à tous les habitans, tant au peuple qu'aux Officiers. Il envoya solliciter le Lieutenant-Général des Leao, nommé *Yu-tou*, de se rendre. Le jour nommé *Gin-su*, l'armée s'avança dans le

pays ennemi, & campa sur la riviere d'Ouo-he. Tçoum-kan, à la tête de tous les Officiers, fit à l'Empereur la remontrance suivante : » Nous sommes éloignés de notre pays ; les chaleurs sont extrêmes ; nos soldats & nos chevaux sont très-fatigués : si nous entrons plus avant dans le pays ennemi, les vivres & lès fourrages nous manqueront : nous craignons donc que dans la suite nous n'ayons de la peine à nous retirer «. L'Empereur suivit leur avis & ramena l'armée. Il en tira un détachement pour aller faire le siége de Kim-tcheou. Cependant Yu-tou, Lieutenant-Général des Leao, surprit Ton-mou sur le bord de la riviere de Leao ; mais il fut battu & repoussé. Ouan-nien-tche-hou fut tué dans le combat (il étoit de la famille de l'Empereur). Dans la septieme lune, le jour nommé *Konei-mao*, l'Empereur fut de retour de son expédition. Dans la neuvieme lune, la horde de la riviere de Tcho-ouei se révolta, & tua ses Officiers Niou-tche. Le premier jour de la dixieme lune, nommé *Vou-tchin*, le soleil s'éclipsa. Le jour nommé *Vou-yn*, l'Empereur fit marcher une armée contre Che-li-kouta, auteur de la révolte. Dans la douzieme lune, l'Empereur de Chine envoya une seconde fois Ma-tchim demander la Cour Occidentale des Leao & ses dépendances (c'est-à-dire la province de Chansi & autres pays).

La cinquieme année de Thien-fou (1121), Oua-lou défit en bataille rangée le rebelle Che-li-kou-ta ; ensuite il se contenta de faire mourir quatre des Chefs, & pardonna à tout le reste. Le premier jour de la quatrieme lune,

nommé *Yi-tcheou*, Tçoum-kan demanda à l'Empereur la continuation de la guerre contre les Leao. L'Empereur ordonna qu'on tînt tout prêt pour l'expédition. Dans la cinquieme lune, Yu-tou & plusieurs autres Officiers Leao vinrent se rendre. La seconde-cinquieme lune (intercalaire), Sa-khai mourut. Dans l'onzieme lune, le jour nommé *Kia-tchin*, l'Empereur publia cet Edit : » Le gouvernement des Leao est dans le dernier déréglement; ils sont abandonnés des Dieux & des hommes; présentement je veux réduire le dedans & le dehors (c'est-à-dire tout) sous une seule domination (& s'adressant aux Généraux qu'il venoit de nommer); c'est pourquoi je vous donne une grosse armée à commander, pour aller châtier les Leao. Soyez attentifs à ce qui regarde cette guerre; choisissez & exécutez les bons conseils; récompensez sans distinction, & punissez sans égard; ayez soin que les vivres soient fournis à temps; ne causez aucun déplaisir à ceux qui se soumettent; ne permettez pas le pillage : agissez comme bon vous semblera, & ne traînez pas la guerre en longueur; dans toutes les occasions où la modération aura lieu, il est inutile que vous me consultiez «. Le jour nommé *Vou-chin*, l'Empereur donna aux mêmes Généraux les ordres suivans : » Si vous prenez la Cour du milieu des Leao, vous m'enverrez incessamment les habits de cérémonies, les instrumens de musique, les chartes, les livres & les rôles de l'Empire des Leao «.

La sixieme année de Thien-fou (1122), dans la premiere lune, le jour nommé *Kouei-yeou*,

le Généralissime des Niou-tche, nommé *Kao*, prit les villes de Kao, de Ghen & de Hoei-he. Le jour nommé *Yi-hai*, il tira droit à Tchoum-kim (c'est le Pe-kim d'aujourd'hui), &, chemin faisant, il obligea la ville de Tçée-tcheou à se rendre. Le premier jour de la seconde lune, nommé *Kem-yn*, le soleil s'éclipsa. Le jour nommé *Ki-hai*, Tçoum-kan & autres Généraux défirent auprès de la ville de Pe-ghan-tcheou, dans une bataille rangée, le Roi des Hii, sujet des Leao, nommé *Hiamo*; les Hii se soumirent avec lui. Le jour nommé *Gin-yn*, le Généralissime Kao donna avis à l'Empereur, par un Exprès, de la victoire que l'armée venoit de remporter, & lui offrit les plus précieuses dépouilles. L'Empereur leur envoya cet Edit: » Vous êtes allés porter la guerre au dehors; vous vous montrez en tous lieux capables des charges que je vous ai confiées. Après la prise des villes, vous en traitez les habitans avec clémence: moi, Empereur, je ne puis assez louer votre conduite. Quant à ce que vous me dites, que vous avez séparé vos troupes pour aller soumettre les Hii, & qu'en effet ils se sont soumis, c'est une chose faite. Vous me mandez par un autre Courrier, que vous ne pouvez point avancer, & qu'il faut attendre l'automne; examinez bien ce point, & si la chose vous paroît nécessaire, faites-la, à la bonne heure. Si vous avez besoin d'un renfort de troupes, marquez-en le nombre, & envoyez-le moi incessamment; mais ne vous reposez pas sur le gain d'une bataille, & ne vous abandonnez pas pour cela à la paresse & au relâchement: ayez grand soin de

de bien traiter ceux qui viennent de se soumettre. Faites connoître mes intentions sur cela à mon armée «.

Tçoum-kan s'arrêta à Pe-ghan-tcheou, d'où il envoya Hi-yn & autres Officiers faire le dégât dans le pays ennemi. Ils prirent Ye-lu-si-ni-lie, Commandant dans les Gardes de l'Empereur des Leao. On sut de lui que son maître étoit à la chasse sur l'étang d'Yuen-gham ou des Sarcelles; qu'il venoit de faire mourir par jalousie, sur de fausses délations, le Roi de Tçin, son fils, déclaré héritier de son Empire, Prince accompli, & sur lequel étoient fondées toutes les espérances des Leao, ce qui avoit achevé d'aliéner de lui tous les esprits; qu'au reste, quoiqu'il eût encore avec lui toutes les troupes du nord-ouest & du sud-ouest de son Empire, elles étoient aussi mauvaises que nombreuses. A l'instant Tçoum-kan dépêcha plusieurs Officiers vers l'Empereur, pour lui porter ces nouvelles. En même temps, le Généralissime Kao fit avancer l'armée des Niou-tche, pour aller surprendre l'Empereur des Leao. Dans la troisieme lune, le Généralissime Kao passa le mont Tçimlim, & arriva à l'étang de Pe-choui (c'est apparemment *Tcham-khan-noor*, c'est-à-dire, en Tartare, *le Lac blanc;* car *Pe-choui* en Chinois signifie *blanche eau*). Le Général Tçoum-kan passa de son côté le mont Piao-lim, & les deux corps d'armée tirerent droit à l'étang des Sarcelles, pour atteindre l'Empereur des Leao. Celui-ci l'ayant appris, prit la fuite, & se retira dans Si-kim, c'est-à-dire, dans sa Cour occidentale (c'étoit Tha-thoum-fou, ville de la pro-

vince de Chenſi). Tçoum-kan le pourſuivit juſqu'au Lac blanc, ſans pouvoir l'atteindre ; mais il enleva ſes bagages & tout ce qu'il avoit de plus précieux. Le jour nommé *Ki-ſſe*, l'armée de Tçoum-kan arriva à la Cour occidentale. Le jour nommé *Gin-chin* (c'eſt-à-dire, trois jours après), la Cour occidentale ſe rendit aux Niou-tche, & Hi-yn pourſuivit vivement l'Empereur des Leao juſqu'à la horde des Yiche ; il ne put le joindre. Le jour nommé *Yi-hai*, la Cour occidentale ſe révolta contre les Niou-tche.

Pendant cette lune, Ye-lu-nie-li, Roi des royaumes de Tçin & de Tçîn, fut proclamé Empereur des Leao à Yen-kim, c'eſt-à-dire, en Chinois, la Cour d'Yen, ou bien Tchoum-kim, qui ſignifie la Cour du milieu (c'eſt le Pe-kim d'aujourd'hui). Dans la quatrieme lune, le jour nommé *Sin-mao*, le Si-kim ou la Cour occidentale fut repriſe par les Niou-tche. Le jour nommé *Gin-tchin*, l'Empereur des Niou-tche envoya des Ambaſſadeurs à l'Empereur des Soum, ou des Chinois Méridionaux. Le jour nommé *Vou-ſu*, le Généraliſſime Kao partit de la Cour occidentale, & vint à grandes journées au Lac blanc. Il envoya un détachement de ſon armée, commandé par Ou-po, pour aller ſurprendre la horde des Pii-che. Le lendemain, Ou-po les ſurprit, mais une partie du détachement fut défaite par les Pii-che. Au retour, ce même détachement ſe réunit avec le corps d'armée, qui étoit ſous le commandement de Tcha-la. Ces deux corps réunis pourſuivirent l'ennemi juſqu'à la riviere de Hoam-choui, où ils le défirent entiérement. Ye-lu-tan (Prince Leao) aſſembla

toutes les hordes du ſud-oueſt, & prenant ſa route vers l'occident, il marcha vers le ſeptentrion de la province de Chenſi. Un de ſes principaux Officiers, nommé *Ye-lu-fou-tim*, ſe rendit aux Niou-tche. Pareillement, deux hordes Tartares & plus de quatre mille Chinois ſe révolterent contre les Leao. Ya-lu-tan les ſurprit & les ramena. Cependant Tou-mou &. Leou-che foumirent aux Niou-tche pluſieurs villes conſidérables de Chine, & reprirent Aſſo (le principal prétexte de la guerre).

Quoique toutes les villes de la province de Chanſi euſſent été aſſujetties par les Niou-tche, les cœurs des habitans ne leur étoient pourtant pas encore attachés. L'Empereur des Leao ſe fortifia dans les monts Yn-chan (c'eſt une chaîne de montagnes dans la Tartarie, fort près des provinces de Chenſi & de Chanſi), & Ye-lu-nie-li régnoit dans la Cour du milieu. Le Généraliſſime Kao dépêcha Tçoum-vam à l'Empereur, pour le prier de venir en perſonne commander ſes armées. Dans la cinquieme lune, le jour nommé *Sin-yeou*, l'Empereur apprit de la bouche de Tçoum-vam les nouvelles de tant de victoires. Tous les Officiers de ſon Empire vinrent l'en féliciter. Il leur fit un feſtin qui ſe paſſa dans toute la joie poſſible. Auparavant les Niou-tche avoient pris Te-li-thi, Préſident du Conſeil de guerre des Leao, le Tçie-tou-ſſe nommé *Ho-cham*, & pluſieurs autres Officiers Leao. Le Généraliſſime Kao les remit à A-lin, pour les eſcorter & les conduire à l'Empereur. Te-li-thi ſe ſauva en chemin. A-lin fut trouvé coupable, & porta la peine de ſa faute. Ye-lu nie-li

envoya des Ambassadeurs pour demander une treve. Le jour nommé *Vou-yn*, l'Empereur dépêcha Yam-nien vers Ye-lu-nie-li, avec des lettres, par lesquelles il l'exhortoit à se rendre. Le premier jour de la sixieme lune, nommé *Vou-tçe*, l'Empereur partit de sa Cour, pour venir commander ses armées. Il confia le gouvernement de son Empire à Ou-ki-mai, son cadet. Le jour nommé Sin-hai, l'Empereur envoya les ordres suivans à Cham-kim (c'est-à-dire, à la suprême Cour des Leao, qui étoit en sa puissance) : » Moi, Empereur, me soumettant aux ordres du Ciel, je fais la guerre avec clémence. Je me suis déjà rendu maître de trois Cours des Leao ; mais n'ayant pas encore l'Empereur des Leao en ma puissance, il ne m'est pas permis de mettre fin à la guerre. Présentement je marche en personne, & je dois passer par la province dont Cham-kim est la capitale. Je crains que ses habitans, à qui j'ai procuré la paix & le repos, ne prennent l'alarme en apprenant ma marche, & n'abandonnent leurs maisons. Pour les rassurer, je donne une amnistie générale à tous ceux qui ayant suivie la révolte de Tou-mii-lu, qui s'étoit rendu à moi, se sont enfuis, & se sont fortifiés dans des lieux inaccessibles, pourvu qu'ils reviennent & se fassent enregistrer : que, s'ils persistent dans la révolte, je les exterminerai sans pitié, eux & leurs familles «.

Durant ce mois, Ye-lu-nie-li, nouvel Empereur des Leao, mourut. Oua-lou & Leou-che défirent l'armée des Hia, dans la vallée de Ye-kou ; ils tenoient pour les Leao dans la pro-

vince de Chensi. Dans la septieme lune, le jour nommé *Kia-tçe*, l'Empereur envoya des ordres à ses armées, par lesquels il défendoit à tous les Officiers d'interrompre leur service & de s'écarter pour venir le recevoir. Le jour nommé *Yi-tcheou*, le Chinois nommé *Mao-pa-che*, qui demeuroit dans la province de la Cour suprême des Leao, vint se rendre avec quatre mille familles : l'Empereur lui en accorda le commandement. Le jour nommé *Pim-yn*, il créa Ouota-la Chef de huit mille familles, pour avoir engagé beaucoup de monde à se rendre volontairement. Il lui donna Hou-sie pour Lieutenant. Le jour nommé *Gin-ou*, le Général Hi-yn présenta Asso (qui avoit été pris) à l'Empereur, qui lui fit donner la bastonnade & le remit en liberté. Dans la huitieme lune, le jour nommé *Ki-tcheou*, l'Empereur arriva au Lac blanc. Le Généralissime Kao vint le saluer à la tête de tous les Officiers de l'armée. Le jour nommé *Kouei-sse*, l'Empereur commença à poursuivre l'Empereur des Leao. Il arriva à l'étang, nommé *Tha-yu*, c'est-à-dire, en Chinois, *du grand poisson.* Le lendemain, Tçoum-vam atteignit l'Empereur des Leao à Che-nien-tho, où il lui livra bataille, & le mit en déroute. L'Empereur des Leao prit la fuite. Le jour nommé *Ki-hai*, l'Empereur arriva au septentrion de Kiu-yen (tous ces pays sont dans la Tartarie, au septentrion de la province de Pe-kim ou Pe-tche-li). Le jour nommé *Sin-tcheou*, Ouan-nien-hoen-tchu défit, près de la ville de Kao-tcheou, une armée de soixante mille hommes, tant Hii, que Khitan ou Leao & Chinois. Le Po-kin nommé *Ma-kii*, fut tué

dans le combat. La horde de Li-te-man se soumit au Niou-tche victorieux. Le lendemain, Tçoum-vam poursuivit l'Empereur des Leao jusqu'à Ou-li-tche-tho, sans le pouvoir joindre. Dans la neuvieme lune, le jour nommé *Kem-chin*, l'armée campa à l'étang de Tçao (ou des herbes, en Chinois). Tou-mou pacifia tous les révoltés de la Cour du milieu, & engagea toutes les villes de la province qui sont sur le bord de la mer, à se rendre. Le Tçie-tou sse Leao, nommé *Ye-lu-chin-sé*, vint avec toutes ses hordes se rendre aux Niou-tche. Le jour nommé *Yi-tcheou*, l'Empereur publia cet Edit aux six hordes des Hii : » Après vous être soumis à moi, vous vous êtes révoltés ; vous avez porté tous les cœurs à la rebellion. Un crime semblable ne mériteroit aucun pardon ; mais ayant égard au peu de temps qu'il y avoit que vous vous étiez assujettis, & que peut-être on ne vous a pas traités avec toute la bonté convenable, je vous invite encore à rentrer dans le devoir. Si vous vous soumettez incessamment, tout le passé vous sera pardonné, & tous vos Officiers seront conservés dans leurs anciens postes «. La ville de Kouei-hoa-tcheou se rendit. Le jour nommé *Vou-tchin*, l'Empereur vint, & campa à Kouei-hoa-tcheou. Le jour nommé *Kia-su*, le Général Tçoum-hioum mourut. Le jour nommé *Tim-tcheou*, la ville de Foum-chim-tcheou se rendit ; elle est à trente-six lieues du Pe-kim d'aujourd'hui, au sud-ouest.

Le premier jour de la dixieme lune, nommé *Pim-su*, l'armée vint à Foum-chim-tcheou, où l'Empereur publia cet Edit : » Moi, Empereur, je recommande souvent à mes Officiers de paci-

fier les peuples, de leur procurer la tranquillité, de me les attacher par de bons traitemens, & sur-tout de ne les pas opprimer ni fouler; mais comme les peuples sont grossiers & ne connoissent pas leur propre bien, il y en a encore un grand nombre qui prend la fuite & va se cacher dans les montagnes & dans les forêts. Je ne puis me résoudre à employer la force des armes, pour les en tirer. Ainsi je promets une amnistie générale de toutes sortes de crimes, de quelque nature qu'ils puissent être, à tous, tant à ceux du peuple, qu'aux autres, qui, se trouvant dispersés par la fuite, voudront retourner; & je promets des Mandarinats héréditaires à ceux qui les rameneront; s'ils sont esclaves, je leur donne la liberté. Que l'on publie par-tout cet Edit, afin que l'on sache mes intentions «. La ville d'Yu-tcheou se rendit. Le jour nommé *Kem-yn*, Yu-tou & autres Officiers envoyerent Tçée-tchao-yen, Su-him & Thien-khim, Commandans de la garnison de Yu-tcheou, à l'Empereur, qui les honora de diverses dignités, & les exhorta à bien traiter les peuples & à les engager à se soumettre volontairement. Le jour nommé *Tim-yeou*, les Officiers d'Yu-tcheou, nommés *Tçée-tchao-yen* & *Thien-khim*, tuerent le Gouverneur de la ville, & se révolterent. Le jour nommé *Pim-ou*, ils se rendirent une seconde fois. Dans l'onzieme lune, l'Empereur publia cet Edit aux habitans de la Cour du milieu : » Mon armée Impériale pardonne tout à ceux qui se soumettent, & elle laisse les Officiers dans les charges où ils se trouvent «.

Dans la douzieme lune, l'Empereur décampa

pour aller assiéger la Cour du milieu, ou le Pe-kim d'aujourd'hui. Tçoum-vam commandoit sept mille chevaux, & lui servoit de guide. Ti-kou-nai prit son chemin par le col de Te-chim-kheou. Yn-chu-kho prit le fien par le passage de Kiu-youm-kouan. Leou-che commandoit l'aile gauche, & Po-lou-hoei la droite. Le corps d'armée marcha droit à Kiu-youm, environ dix-huit lieues au septentrion de Pe-kim. Le jour nommé *Tim-hai*, l'Empereur arriva & campa à Kouei-tcheou. Le jour nommé *Vou-tçe*, il campa à Kiu-youm-kouan. Le jour nommé *Kem-yn*, le Généralissime des Leao, nommé *Kao-lou*, & plusieurs autres grands Officiers vinrent présenter à l'Empereur les clefs de la Cour du milieu. L'Empereur entra par la porte du midi dans la cour d'Yen (Yen-kim), ou dans la Cour du milieu (Tchoum-kim) (c'est le Pe-kim d'aujourd'hui). Auparavant Yn-chu-kho & Leou-che avoient rangé l'armée des Niou-tche en bataille sur les murailles de la ville. Lorsque l'Empereur fut près d'entrer, les six principaux Grands de la Cour vinrent le recevoir, le placet à la main, & se soumirent volontairement à lui. Le jour nommé *Sin-mao*, tous les Officiers Leao se présenterent à la porte du camp des Niou-tche, &, frappant la terre du front, demanderent pardon à l'Empereur. L'Empereur ordonna qu'on les élargît tous, & qu'on leur donnât la liberté. Le jour nommé *Gin-tchin*, l'Empereur se transporta dans le palais de la victoire, où il reçut les complimens de tous les Officiers. Le jour nommé *Kia-ou*, l'Empereur ordonna à Tço-khi-kouen, & à quelques autres de ses Officiers, d'aller

visiter toutes les villes de la province, & d'en rassurer les peuples. L'Empereur envoya cet Edit à la Cour d'occident : » Présentement je suis dans Yen-tou (c'est le même qu'Yen-kim ou Tchoum-kim); tout y est assujetti & tranquille. Il ne manque que la Yen-ti, Reine (Régente & femme d'Ye-lu-nie-li, mort Empereur), qui a pris la fuite avec quelques-uns de ses Officiers. Je la fais poursuivre par des troupes. Si par hasard elle paroît dans votre province, vous la prendrez & vous me l'enverrez «. La ville de Hoam-loum-fou se révolta contre les Niou-tche. Tçoum-fou la reprit, & l'assujettit de nouveau.

La septieme & derniere année de Thien-fou (1123), dans la premiere lune, le jour nommé *Tim-sé*, le Roi des Hii, dont le nom étoit *Hoei-li-pao*, usurpa le titre de *Hoam-ti*. Le jour nommé *Kia-tçe*, le Tçie-tou-sse Leao de Pim-tcheou, nommé *Chi-li-ghai*, vint se rendre. L'Empereur, par un Edit, fit grace à la ville. Le jour nommé *Kem-ou*, l'Empereur parla à Ouo-loun, Général de la Cour du milieu, en ces termes : » J'apprends, ô Grand, que vous êtes savant dans l'art de pacifier les peuples, & que sous vos ordres tous jouissent tranquillement de leurs biens. Moi, Empereur, je ne puis assez vous louer de cela. Hoei-li-pao, Roi des Hii, amasse du monde, & résiste à mes ordres. Il est de votre devoir de trouver des expédiens pour l'arrêter & l'empêcher de répandre plus loin son venin«. Le jour nommé *Gin-chin*, celui-ci envoya solliciter Hoei-li-pao à se rendre. Le jour nommé *Kouei-yeou*, l'Empereur, par le conseil de Chi-li-ghai, fit la même chose à l'égard des hordes

des Hii. Le jour nommé *Ki-mao*, les Ambaſſadeurs de l'Empereur de Chine vinrent délibérer ſur le partage des deux Cours & Provinces nouvellement conquiſes par les Niou-tche. Le jour nommé *Kem-tchin*, pluſieurs villes de la Chine ſe rendirent. Le jour nommé *Kia-chin*, l'Empereur publia cet Edit : » Il y a peu de temps que les villes de la Chine, & les hordes des Tartares ſont ſoumiſes à mon Empire. Les cœurs ne ſont pas encore parfaitement tranquilles. Le temps du labourage approche ; j'ordonne qu'on envoie par-tout des Députés, pour avertir les Commandans des troupes de tenir la main à ce que les ſoldats ne moleſtent perſonne, de crainte que le labourage n'en ſouffre «. Dans la ſeconde lune, le premier jour nommé *Yi-yeou*, l'Empereur ordonna à Sapa d'exhorter la ville de Himtchoum-fou à ſe ſoumettre, ce qu'elle fit. Pluſieurs Tçie-tou-ſſe des Leao vinrent pareillement ſe rendre, & livrer avec eux les villes de leurs dépendances. Le jour nommé *Gin-tchin*, l'Empereur tint ce diſcours aux Grands Po-ki-lie de ſa Cour : » Toutes les Villes ſont ſoumiſes & tranquilles. Il y a encore des Peuples diſperſés par la fuite, qui ne ſont pas ſoumis. Je leur ai déjà pardonné : qu'on le leur faſſe ſavoir. Les colonies que j'ai établies, ont quitté leur pays depuis peu ; peuvent-elles manquer de ſoupirer après leur patrie ? J'ordonne aux Officiers des lieux de les traiter avec une douceur & une bonté extrêmes, & je prétends qu'on ne les trouble & qu'on ne les moleſte en rien. Quant à ceux à qui la pauvreté ôte les moyens de ſubſiſter, je veux qu'on leur fourniſſe, à mes frais, le néceſſaire «.

Le jour nommé *Kouei-sse*, l'Empereur fit l'Edit suivant : » La guerre avoit interrompu les chemins, & l'on ne pouvoit marcher durant les troubles. Présentement que l'Univers ne compose plus qu'une famille, si on continue à tenir les passages fermés, ce sera une grande incommodité pour le Public. J'ordonne que les chemins soient ouverts à tout le monde dans les pays de Hien-tcheou de la Cour orientale & autres provinces. Permis à tous ceux qui ont été faits captifs dans toutes ces provinces, ou qui se sont vendus eux-mêmes, de se racheter, & qu'ils soient libres «. De plus, il envoya des Députés par la voie des postes, publier ce même Edit. Him-tchoum-fou & Y-tcheou se révolterent. L'Empereur de Chine envoya des Ambassadeurs pour offrir une augmentation de tribut, à condition que la Cour du milieu lui seroit rendue, & en même temps pour régler les confins des deux Empires, pour déterminer les cérémonies que les deux Empereurs se feroient réciproquement par leurs Ambassadeurs au premier jour de l'an & à leur jour natal ; pour établir le commerce & les douanes entre les deux Empires ; & enfin, pour traiter de la restitution que demandoit l'Empereur de Chine de la Cour occidentale & de la province qui en dépendoit, & de divers autres points. Le jour nommé *Koueimao*, les Généraux Niou-tche, Yn-chu-kho & Thola furent envoyés en ambassade à l'Empereur de Chine. Le jour nommé *Yi-sse*, l'Empereur parla au Généralissime Kao, son frere, en ces termes : » Il faut dresser des rôles des hommes habiles qui se trouvent parmi les peuples nou-

vellement soumis, & les employer «. Le jour nommé *Vou-chin*, l'Empereur ordonna aux Officiers de la ville de Pim-tcheou d'aller avec les Ambassadeurs Chinois marquer les limites des six villes & territoires qui devoient leur être cédés dans la province (aujourd'hui) de Pe-kim. Le jour nommé *Kouei-tcheou*, l'Empereur publia une amnistie générale.

Dans cette lune, l'Empereur érigea la ville de Pim-tcheou (c'est aujourd'hui Youm-pim-fou, ville du premier ordre de la province de Pe-kim), en Nan-kim, c'est-à-dire en Cour du midi. Il créa Tcham-kio Vice-Empereur de cette Cour. Le premier jour de la troisieme lune, nommé *Kia-yn*, l'Empereur alloit faire punir de mort Gham; mais sur la remontrance de Sii-pou-che, il se contenta de lui faire donner soixante-dix coups de baguette, & il le tint, comme auparavant, prisonnier dans la ville de Thai-tcheou. Le jour nommé *Vou-ou*, le Généralissime Kao & autres Officiers avertirent l'Empereur, qu'Ye-lu-ma-tche, Yu-tou, Ou-che, Tho-la & autres Leao tramoient une révolte, & qu'il falloit les prévenir incessamment. L'Empereur fit venir Yu-tou en sa présence, & lui parlant avec douceur, il lui dit: » Si moi, Empereur, j'ai conquis l'Univers, je dois cela à l'union de cœur & de vertu qui regne entre moi & mes sujets: vous autres, vous n'avez aucune part à un si grand succès. J'apprends que vous tramez une révolte: cela est-il vrai? Vous avez besoin, pour une si grande entreprise, de chevaux & d'armes, je vous en ferai fournir, & je vous engage sur ce fait ma parole impériale: mais, si vous tombez

une seconde fois sous ma puissance, n'attendez plus de moi aucun pardon ; si vous cessez d'être rebelle, & que vous demeuriez attaché à mon service, soyez certain que je ne vous tiendrai point pour suspect «. Ce discours fit trembler Yu-tou & tous les autres conjurés, & ils ne purent rien répondre. Il fit donner la bastonnade à Tho-la, & pardonna à tous les autres. L'Empereur* de Chine envoya trois Ambassadeurs avec des lettres. Dans la quatrieme lune, le jour nommé *Tim-hai*, l'Empereur envoya deux de ses Généraux pour aller surprendre l'Empereur des Leao dans les monts Yn-chan. Le jour nommé *Gin-tchin*, l'Empereur répondit à l'Empereur de Chine. Aussi-tôt après que l'Empereur se fût rendu maître de Tchoum-kim, les Leao revinrent à la charge, & se jeterent sur la ville de Foum-chim-tcheou. L'Académicien Ta-che (c'est Ye-lu-ta-che, Prince du sang des Empereurs Leao, qui fonda dans le Kerman la dynastie Occidentale des Leao, & dont nous avons parlé sur l'article des Caracathaiens) posa son camp deux lieues & demie à l'orient de Loum-men. Le Généralissime Ouo-lou l'ayant appris, envoya contre lui un détachement de son armée, commandé par Tchao-lii, Leou-che, Ma-ho-cham & autres. Il forcerent Ye-lu-ta-che & le prirent ; après quoi, tout le reste de son armée se rendit aux Niou-tche.

Le jour nommé *Kouei-ssè*, l'Empereur porta cet Edit : » Si dans les conjonctures présentes on s'arrête à me rendre compte des affaires avant que de les entreprendre, on perdra du temps & on manquera les occasions : ainsi, qu'on

s'adresse au Généralissime pour l'expédition des affaires de cette province-là, & que les autres soient rapportées à la Cour de la guerre. Kieou-kin assembla plusieurs de ses Khitan dans la ville de Tchoum-him-fou, & se révolta. Il fut pris, & il se tua lui-même. L'Empereur envoya sous bonne escorte, dans le pays des Niou-tche, les plus riches familles & les plus habiles ouvriers de la ville de Tcham-chim-kiun & de la Cour du milieu. Le jour nommé *Ki-hai*, l'Empereur vint à la ville de Ju-tcheou. Ouo-lou & Tçoum-vam surprirent le second Présdent des six Cours des Leao sur le Lac blanc, & le prirent. Ils firent en même temps captifs quinze Rois du sang des Empereurs Leao, qui s'étoient rendus. Ils apprirent que les bagages de leur Empereur étoient à Tçim-tchoum : ils détacherent dix mille cavaliers de leur armée, avec ordre d'aller à la ville d'Ym-tcheou, & dépêcherent plusieurs Commandans pour poursuivre l'ennemi. Tçoum-vam atteignit l'Empereur des Leao, & le surprit : il lui livra bataille, & le défit. Il prit son fils, Roi de Tchao, & nommé *Sii-ni-lie*; il prit aussi le Sceau Impérial. Dans la cinquieme lune, le jour nommé *Kia-yn*, Tcham-kio, Chinois, Vice-Empereur de la Cour du midi, s'empara de la Cour, & se révolta. Le jour nommé *Pim-yn*, l'Empereur arriva au mont Hou-ye-lim. Le jour nommé *Ki-sse*, il arriva à l'étang de Lo-li. Ouo-lou & autres Commandans lui présenterent le Roi de Tchao, Ye-lu-ta-che, Ma-ju-nou & les autres captifs, avec le Sceau Impérial. D'un autre côté, Tçoum-tçun lui amena le Roi de Tçin, le Roi de Hiu, fils de l'Empereur des Leao, Ghao-ye,

sa fille & plusieurs autres. Les Hii furent vaincus, & leur Roi Hoei-li-pao, qui avoit pris le titre d'*Empereur*, fut tué par les siens.

Le jour nommé *Gin-ou*, premier de la sixieme lune, l'Empereur campa sur l'étang des Sarcelles. Dans ce mois, Tou-moû, frere de l'Empereur, vainquit Tcham-kio dans le Leao-toum. Le jour nommé *Pim-chin*, l'Empereur tomba malade, & prit la résolution de retourner à Cham-kim, ou la suprême Cour des Leao. Il nomma auparavant les Officiers généraux de son armée, & laissa des garnisons sur ses frontieres. Le jour nommé *Ki-yeou*, il fit appeler son frere Ou-ki-mai. Dans la septieme lune, le jour nommé *Sin-yeou*, il campa au mont Nieou-chan. Le premier jour de la huitieme lune, nommé *Sin-se*, il y eut une éclipse de soleil. Le jour nommé *Yi-vei*, l'Empereur arriva à la riviere de Hoen-ho, au nord de laquelle il campa. Ou-ki-mai, accompagné des Princes du sang & de tous les Officiers de la Cour, vint l'y trouver. Le jour nommé *Vou-chin*, l'Empereur mourut sur les bords de l'étang de Pou-tou, dans le palais de passage qui y étoit. Il vécut cinquante-six ans.

Dans la neuvieme lune, le jour nommé *Kouei-tcheou*, le corps arriva à la suprême Cour. Le jour nommé *Yi-mao*, il fut enterré au sud-ouest de son palais, dans le palais nommé *Nim-chin-tien*, c'est-à-dire, en Chinois, *la salle qui appaise les Manes*. Le jour nommé *Pim-tchin*, le frere de pere & de mere de Thai-tçau fut proclamé Empereur : son nom *Nieou-tche*, étoit *Ou-ki-mai*. On conféra au mort, pour son titre d'Apothéose, le titre de *Thai-tçau*, c'est-à-dire,

en Chinois, *très-grand Aïeul.* On lui fit ériger un miao ou temple, dans la Cour occidentale (c'étoit la ville de Thai-thoum-fou, dans la province de Chansi). Dans la suite on transporta son corps dans un autre tombeau. On érigea à la gloire de son nom un monument avec une inscription, hors la ville de Pe-kim d'aujourd'hui, vers le midi, dans l'endroit où il avoit autrefois campé. Long-temps après, son corps fut encore une fois transféré dans un autre tombeau.

Thai-tçoum.

Thai-tçoum eut pour nom propre, en sa langue nationale, *Ou-ki-mai* : il prit ensuite le nom propre Chinois de *Chim.* Il étoit le quatrieme fils de Che-tçou & le deuxieme de Na-lan, seconde femme de Chet-tçou ; ainsi il étoit frere cadet de pere & de mere de Thai-tçau. Il naquit l'an de grace 1075, nommé *Yi-mao.* D'abord il fut adopté par Mou-tçoum. L'an 1116, il fut créé Amban-po-ki-lie, c'est-à-dire, Grand Po-ki-lie ou Gouverneur, par Agoutha son frere, qui, la même année, s'étoit fait proclamer Thou-po-ki-lie, c'est-à-dire, Roi ou Gouverneur absolu de toute sa nation. Agoutha lui laissoit le gouvernement de ses Etats toutes les fois qu'il quittoit sa capitale pour aller faire la guerre, & il lui donnoit le pouvoir absolu sur tout. Le jour de la neuvieme lune, nommé *Ki-vei*, Thai-tçoum sacrifia au Ciel & à la Terre, pour les avertir & les remercier de son avénement à la couronne. Le jour nommé *Pim-chin*, il publia une amnistie générale & changea le titre des années, ordonnant

nant que la septieme de Thien-fou seroit nommée la premiere de Ta-hoei ; c'est-à-dire, en Chinois, de la grande conjonction ou rencontre.

La premiere année de Ta-hoei (1123), dans la dixieme lune, le jour nommé *Ki-hai*, les Bonzes Ho-cham de la Pagode nommée *Khim-yuen-sé*, offrirent à l'Empereur des os de leur Fo, Auteur de leur Religion : l'Empereur les rebuta. Thou-mou fut entiérement défait par Tcham-kio révolté. Dans l'onzieme lune, le jour nommé *Gin-tçe*, l'Empereur envoya Tçoum-vam faire le procès à Thou-mou, & prendre le commandement de l'armée, pour aller tirer vengeance de Tcham-kio. Le jour nommé *Kouei-hai*, l'armée de Thou-mou, commandée par Tçoum-vam, partit de Kouam-nim : elle réduisit toutes les villes de Po-hai. L'Empereur ordonna au Vice-Empereur de la Cour du midi, de céder aux Chinois les deux villes de Vou-tcheou & de Sou-tcheou, avec leurs territoires. Le jour nommé *Kem-ou*, le rebelle Tcham-kio donna bataille à Tçoum-vam, à l'orient de la Cour du midi. Il fut entiérement défait, & il s'enfuit dans l'Empire de Chine. Les habitans de la Cour prirent son pere & deux de ses fils : ils les amenerent à Tçoum-vam, qui les fit mourir à la tête de son armée. Le jour nommé *Gin-chin*, Tchamtchoum-sé & Tcham-chun-kou rendirent la Cour du midi. Les habitans tuerent les Députés Niou-tche qui y étoient entrés, & se révolterent une seconde fois. Le jour nommé *Ki-mao*, l'Empereur permit à tous les Niou-tche qui s'étoient donnés aux Leao, de revenir en toute sûreté.

La seconde année de Ta-hoei (1124), le pre-

mier jour de la premiere lune, nommé *Kem-ſu*; on aſſembla un Conſeil général pour régler la forme du gouvernement. Le jour nommé *Gin-tçe*, l'Empereur ordonna les récompenſes dues à Tçoum-vam, & à tous ceux qui avoient pris la Cour du milieu des Leao. Il pardonna à Thou-mou la faute de ſa défaite. Le jour nommé *Kouei-hai*, l'Empereur remit la moitié des tributs & des péages à la province de la Cour occidentale des Leao, à cauſe des ſtérilités qui continuoient. Le jour nommé *Kia-ſu*, les Généraux Tçoum-han & Tçoum-vam ſupplierent l'Empereur de ne rien céder aux Chinois de la province de Chan-ſi; ce ſeroit s'oppoſer aux ordres de Thai-tçau, repartit l'Empereur, que de leur céder inceſſamment ce qu'il leur avoit promis.

Le Roi de Hia préſenta un placet & ſe ſoumit. On lui accorda une grande étendue de pays, pour augmenter ſon royaume. Le jour nommé *Pim-tçe*, l'Empereur demanda à l'Empereur de Chine qu'il lui envoyât les fugitifs. Le jour nommé *Tim-tcheou*, l'Empereur alla pour la premiere fois de ſa Cour à celle du midi. Il établit ſur le chemin des poſtes de cinq lieues en cinq lieues. Dans la ſeconde lune, l'Empereur fit une loi, par laquelle il condamnoit à mort tous ceux qui profaneroient les tombeaux des Leao. Dans la troiſieme lune, le jour nommé *Ki-yeou*, il ordonna au Prince Généraliſſime Tçoum-vam, de diſtribuer à ſes troupes le tribut des Chinois, à proportion des bons ſervices d'un chacun. Dans la cinquieme lune, le jour nommé *Yi-ſſe*, on fit ce rapport à l'Empereur : » La coutume eſt qu'on envoie tous les ans pêcher

des chiens de mer & prendre des gerfauts sur les côtés de la Corée ; nous y avons envoyé deux petits vaisseaux : les Coréans sont venus avec quatorze grands navires ; ils les ont attaqués, & ont tout tué «. » Il n'est pas à propos, répondit l'Empereur, de faire une guerre pour un si petit sujet ; à l'avenir, qu'on n'y aille point sans ordre «. Tou-mou força la Cour du midi, & la reprit. Le jour nommé *Gin-tchin*, on rapporta à l'Empereur que la Corée recevoit les fugitifs & les rebelles ; qu'elle fortifioit les frontieres, qu'ainsi elle avoit quelques mauvais desseins. » Si la Corée, dit-il, reçoit les fugitifs de mon Empire & ne les renvoie pas, elle se met dans son tort. Nonobstant cela, qu'on reçoive ses Ambassadeurs à l'ordinaire. Si elle attaque la premiere, que mes garnisons se défendent ; que si quelques-uns des miens commencent à l'attaquer, quelque avantage qu'ils puissent remporter, qu'ils comptent qu'ils seront châtiés «. Dans la dixieme lune, Ouo-lou avertit l'Empereur que Ta-bou-ye, qui étoit Tçiam-ouen ou Commandant de horde parmi les Leao, étoit venu se rendre & avoit rapporté, qu'Ye-lu-ta-che (Fondateur de l'Empire des Leao dans le Kerman) avoit pris de sa propre autorité le titre de Roi ; que l'Empereur des Leao n'avoit plus que quatre mille familles à sa suite, & que son armée n'étoit composée que d'un peu plus de dix mille hommes, tant infanterie que cavalerie, & que son dessein étoit d'aller à la ville de Thien-te, pour se retrancher dans la vallée d'Yu-tou. L'Empereur ordonna qu'on poursuivît incessamment l'Empereur

des Leao ; quant à Ye-lu-ta-che, qu'on attendît de nouveaux courriers.

La troisieme année de Ta-hoei (1125), dans la seconde lune, le jour nommé *Gin-su*, le Général Leou-che prit l'Empereur des Leao dans la vallée d'Yu-tou. L'Empereur des Leao (dit sa propre Histoire) n'avoit plus qu'environ mille à douze cents cavaliers avec lui ; il traînoit à sa suite une infinité de choses précieuses, & entre autres une idole d'or de seize pieds de haut. Il abandonna tout cela pour fuir plus vîte ; mais Leou-che lui ayant coupé le chemin & l'ayant arrêté, descendit de cheval, & se mettant à genoux devant lui, il lui présenta une tasse pleine de vin, après quoi il se saisit de sa personne. Dans la huitieme lune, le jour nommé *Kouei-mao*, le Général Oue-lou présenta à l'Empereur, dans sa Cour, l'Empereur des Leao captif. Le jour nommé *Kia-tchin*, l'Empereur avertit Thai-tçau de ce succès par des sacrifices qu'il lui fit dans son miao. Le jour nommé *Pim-ou*, l'Empereur fit venir en sa présence Ye-lu-yen-hii, Empereur des Leao captif. L'Empereur le créa Roi de Hai-pin, ou de la Côte de la mer. Le jour nommé *Gin-tçe*, l'Empereur ordonna qu'on tînt tout prêt pour faire la guerre aux Chinois. Dans la dixieme lune, le jour nommé *Kia-tchin*, l'Empereur créa les Officiers-Généraux de l'armée qui devoit marcher contre la Chine. Kao en fut fait le Généralissime. L'Empereur ordonna qu'on dédiât un miao ou temple à Thai-tçau, dans la Cour occidentale (la ville de Tha-thoum-fou). Dans la douzieme lune, le jour nommé *Kem-tçe*, le

Lieutenant Généralissime Tçoum-han prit la ville de So-tcheou. Le jour nommé *Kia-tchin*, le Général Tçoum-vam livra bataille aux Chinois à Pe-ho, & les défit entiérement. Pou-hien les mit pareillement en déroute dans le col de Kou-pe. Kouo-yo-sse, Général des Chinois, se rendit. Par-là toute la province d'Yen (aujourd'hui Pe-kim) fut assujettie. Le jour nommé *Vou-ou*, le Lieutenant Généralissime Tçoum-han assiégea Thai-yuen, capitale de la province de Chansi. Ye-lu-yu-tou, Sous-Lieutenant-Généralissime, défit le secours Chinois. Le jour nommé *Kia-tçe*, le Général Tçoum-vam força la ville de Sin-te-fou.

La quatrième année de Ta-hoei (1126), dans la premiere lune, le jour nommé *Ki-sse*, l'armée des Niou-tche, après plusieurs victoires & prises de villes, passa le fleuve Hoam-ho. Le jour nommé *Kem-ou*, elle prit la ville de Hoa-tcheou. Le Général Tçoum-vam envoya des députés à Pien (capitale alors de l'Empire Chinois, située sur le Hoam-ho), demander à l'Empereur Chinois la tête de ceux qui lui avoient conseillé d'enfreindre les Traités. Le pere de l'Empereur Chinois, qui s'étoit déposé, prit la fuite. Le jour nommé *Kouei-yeou*, toutes les armées se joignirent devant Pien & en formerent le siége. Le jour nommé *Kia-su*, l'Empereur de Chine envoya demander pardon & la paix. Le Général Tçoum-vam y consentit, à condition que les Chinois lui livreroient les trois provinces où étoient leurs garnisons; qu'ils augmenteroient leur tribut, & que les Empereurs Chinois, dans leurs lettres, se nommeroient *Neveux*. Les

Chinois donnerent en otage le Roi Kam, surnommé *Keou*, & un Officier nommé *Tcham-pam-tcham*. Le jour nommé *Sin-sé*, l'Empereur Chinois envoya la formule de son serment avec la Charte de son Empire. Il prit dans ses lettres le titre de *Hoam-ti des Grands Soum*, votre neveu, & donna à l'Empereur des Niou-tche le titre de *Hoam-ti des Grands Kin*, mon oncle. Le jour nommé *Kouei-vei*, le siége fut levé. Le premier jour de la seconde lune, nommé *Tim-yeou*, le Général Chinois, nommé *Yao-pim-tchoum*, vint, à la tête de quatre cent mille hommes, attaquer par surprise le camp du Général Tçoum-vam : il fut repoussé & mis en déroute. Le jour nommé *Ki-haï*, les Niou-tche recommencerent le siége de Pien, capitale de l'Empire Chinois. L'Empereur Chinois retira le Roi Kam, & donna en sa place, pour otage, le Roi de Siao, après quoi le siége fut levé. Dans la troisieme lune, le jour nommé *Yi-tcheou*, après plusieurs autres victoires, les Niou-tche défirent entiérement les Chinois dans la vallée de Si-tou. Dans la cinquieme lune, le jour nommé *Kouei-yeou*, les Chinois reçurent un second échec. Le premier jour de la sixieme lune, la Corée se soumit volontairement & envoya payer tribut.

Dans la huitieme lune, le jour nommé *Kem-tçe*, l'Empereur ordonna aux deux Lieutenans-Généralissimes de ses armées, Tçoum-han & Tçoum-vam, de continuer la guerre contre les Chinois. Le jour nommé *Pim-yn*, après plusieurs défaites des Chinois, le Lieutenant-Généralissime Tçoum-han força la ville de Thai-yuen; ce qui

fut suivi de la prise de plusieurs villes moins importantes. Le jour nommé *Ki-sse*, l'Empereur rendit le titre de *Cour du milieu* à la ville de Pim-tcheou. Le jour nommé *Sin-vei*, le Général Tçoum-vam remporta une grande victoire sur les Chinois, qui fut suivie de la prise des villes de Thien-ouei-kiun & de Tchin-tim-fou. Dans l'onzieme lune, le jour nommé *Kia-tçe*, après plusieurs victoires & prises de villes, le Général Tçoum-han partit de Thai yuen-fou, pour aller assiéger Pien, capitale de l'Empire Chinois. Le jour nommé *Pim-yn*, le Général Tçoum-vam partit de Tchin-tim-fou à même dessein. Tout plia sous leur puissance, & toutes les villes Chinoises se rendirent. Le jour nommé *Kem-tchin*, le Général Tçoum-vam passa le Hoam-ho. Le jour nommé *Pim-su*, il arriva devant Pien, après avoir pris le même jour la ville de Hoai-tcheou. Le premier jour de la seconde onzieme lune (intercalaire), nommé *Gin-tchin*, les Chinois livrerent bataille à Tçoum-vam; il les mit en déroute. Le jour nommé *Sin-yeou*, l'Empereur de Chine, nommé *Tchao-houan*, se retira dans sa forteresse. Dans la douzieme lune, le jour nommé *Kouei-hai*, l'Empereur de Chine se rendit : le même jour, on le ramena dans la ville. Le jour nommé *Kem-tchin*, l'Empereur publia un manifeste pour exhorter les peuples au labourage.

La cinquieme année de Ta-hoei (1127), le premier jour de la premiere lune, nommé *Sin-mao*, la Corée envoya complimenter l'Empereur. Le jour nommé *Kouei-sse*, les Députés de Tçoum-han & de Tçoum-vam apporterent la nouvelle de la reddition de Pien & de la prise

de l'Empereur Chinois. On exhorta l'Empereur à créer un nouvel Empereur Chinois de la même famille ; l'Empereur n'y voulut pas consentir. Le jour nommé *Tim-sé*, le Roi des Hoei-hou, nommé *Ha-li-khan*, envoya son tribut par des Ambassadeurs. Dans la seconde lune, le jour nommé *Pim-yn*, l'Empereur dégrada les deux Empereurs de Chine (pere & fils), & les réduisit au rang du peuple. Dans la troisieme lune, le jour nommé *Tim-yeou*, l'Empereur créa un Officier Chinois, nommé *Tcham-pam-tcham*, Empereur de Chine, & lui conféra le titre de *Hoam-ti du Grand Tçau*; il donna des terres au Roi de Hia. Dans la quatrieme lune, le jour nommé *Pim-su*, l'Empereur créa de nouveaux Officiers-Généraux. Tçoum-han & Tçoum-vam partirent avec les deux Empereurs captifs. Le premier jour de la cinquieme lune, le Roi Kam, surnommé *Keou*, Prince du sang de la famille Impériale des Tchao, prit le titre d'Empereur de Chine dans la ville de Kouei-te-fou, qui, sous sa dynastie, portoit le titre de *Nan-kim*, ou de *Cour du midi*, comme Honan-fou celui de *Si-kim*, ou de *Cour occidentale*; & Tha-mim-fou celui de *Pe-kim*, ou de *Cour septentrionale*. Les Chinois massacrerent Tcham-pam-tcham. Leou-che soumit aux Niou-tche un grand nombre de villes. Dans la neuvieme lune, le jour nommé *Tim-vei*, Tou-mou prit la ville de Ho-kien-fou, & défit entiérement l'armée Chinoise ; après quoi plusieurs villes se soumirent. Dans la dixieme lune, le jour nommé *Tim-mao*, le Roi des Hoei-hou de Cha-tcheou, nommé *Ho-la-san-khan*, paya tribut. Les deux Empereurs Chi-

nois furent envoyés de la Cour d'Yen à la Cour du milieu, pour y demeurer. Les Niou-tche reprirent plusieurs villes.

La sixieme année de Ta-hoei (1128), dans la septieme lune, le jour nommé *Y-ssé*, les deux Empereurs Chinois, réduits à la condition du peuple, furent envoyés à la suprême Cour. Le jour nommé *Tim-tcheou*, l'Empereur fit présenter à Thai-tçau, dans son miao, les deux Empereurs revêtus d'habits simples; après quoi il les admit en sa présence. Il créa le pere Duc de l'Extravagance, & le fils Duc de la double Extravagance. Le même jour, il avertit de cette création Thai-tçau par des sacrifices qu'il lui fit dans son temple. Dans la dixieme lune, le jour nommé *Vou-yn*, l'Empereur envoya les deux Empereurs Chinois captifs dans la ville de Han-tcheou (cette année fut une suite continuelle de victoires & de prises de villes pour les Niou-tche; il seroit trop ennuyeux de les marquer). La septieme année de Ta-hoei (1129), le premier jour de la neuvieme lune, nommé *Pim-ou*, il y eut éclipse de soleil. Dans l'onzieme lune, Tçoum-pi prit la ville de Ho-tcheou. Le jour nommé *Gin-su*, il passa le fleuve Yam-tçe-kiam. Il défit une armée Chinoise auprès de Kiam-nim (c'est la ville nommée *Nan-kim*, en Europe). Le jour nommé *Tim-mao*, la ville de Kiam-nim se rendit à lui. Dans la douzieme lune, le jour nommé *Pim-su*, le même Tçoum-pi prit la ville de Hou-tcheou. Le jour nommé *Tim-hai*, il força celle de Ham-tcheou, capitale de la province de Tche-kiam. Toutes les autres armées des Niou-tche eurent aussi par-tout l'avantage.

La huitieme année de Ta-hoei (1130), dans la quatrieme lune, le jour nommé *Pim-chin*, l'armée Chinoise, qui étoit victorieuse, ayant été défaite, toute l'armée des Niou-tche passa le fleuve. Dans la sixieme lune, le jour nommé *Kouei-yeou*, l'Empereur donna pour femme aux Princes de son sang six filles du Duc de l'Extravagance (Empereur Chinois, pere). Dans la septieme lune, le jour nommé *Tim-mao*, l'Empereur fit transférer les deux Empereurs Chinois captifs dans la province de Hou-li-khai. Dans la neuvieme lune, le jour nommé *Vou-chin*, l'Empereur créa Leou-yu Empereur de Chine; il lui conféra le titre de *Hoam-ti du Grand Tçi*, à condition qu'il se nommeroit son fils; il lui assigna la ville de Thamim-fou. Dans la sixieme lune, le jour nommé *Gin-tchin*, l'Empereur envoya aux deux Empereurs Chinois à chacun deux paires d'habits. Dans la huitieme lune, le jour nommé *Sin-Sé*, Ouei-yu, Roi Hoei-hou, envoya son tribut. Dans la neuvieme lune, le jour nommé *Ki-yeou*, les Hoei-hou de Hotcheou (ou bien d'Eyghour & Kaschgar) prirent Sa-pa-tu-li-thou-thie, partisan d'Ye-luta-che, Empereur des Leao dans le Kerman, & l'amenerent à l'Empereur. Dans la dixieme lune, le jour nommé *Vou-yn*, le Général Tçoum-pi fut entiérement défait par les Chinois. Dans l'onzieme lune, le jour nommé *Ki-vei*, l'Empereur fit transférer les parens éloignés de la famille Impériale des Chinois dans la ville de Cham-kim, ou dans la suprême Cour. L'Empereur donna des terres de la province de Chensi à l'Empereur de Tçii. Cette année les Niou-tche continuerent de vaincre.

La dixieme année de *Ta-hoei* (1132), dans la neuvieme lune, le Sous-Lieutenant Généralissime Ye-lu-yu-tou trama une révolte; il prit la fuite après avoir été découvert. Dans l'onzieme lune, le jour, nommé *Kouei-hai*, le Tçie-tousse, nommé *Thou-kou-sse-pou*, le prit avec ses enfans, & leur fit à tous trancher la tête; il envoya leurs têtes à l'Empereur.

L'onzieme année de *Ta-hoei* (1133), dans la huitieme lune, le jour nommé *Vou-tçe*, Tchao-hiao, qui avoit faussement accusé de trahison son pere, Duc de l'Extravagance, eut la tête tranchée, aussi bien que son gendre Leou-ven-yen.

La douzieme année de *Ta-hoei* (1134), dans la seconde lune, le jour nommé *Tim-yeou*, le Général Sa-li-hha remporta une victoire sur les Chinois, qui fut la seule de cette année.

La treizieme année de Ta-hoei (1135), le premier jour de la premiere lune, nommé *Pim-ou*, il y eut éclipse de soleil. Le jour nommé *Ki-sse*, l'Empereur mourut âgé de soixante & un ans. Le petit-fils de Thai-tçau fut proclamé Empereur devant son cercueil.

Hii-tçoum.

Hii-tçoum avoit pour nom propre Tartare *Hha-la*, & pour nom Chinois *Tan-pen*. Il étoit fils de Chim-kouo, qui étoit le second fils de Thai-tçau & de l'Impératrice Tham-kouo. Chim-kouo, suivant la coutume Chinoise, fut créé Empereur après sa mort par Hii-tçoum incontinent après l'élévation de celui-ci à l'Empire, &

il reçut en même temps le titre de *Kim-ſuen-hoam-ti*. La premiere année de Thien-kiuen (1138), Hii-tçoum publia les petites lettres inventées à l'uſage des Niou-tche. Il érigea la ville de Hoei-nim-fou en Cham-kim ou Cour ſuprême, & donna au Cham-kim, ou à la Cour ſuprême des Leao, le titre de *Pe kim*, c'eſt-à-dire de *Cour du Septentrion*.

La troiſieme année de Thien-kiuen (1140), il créa Koum-ſun-fan, deſcendant de Koum-fucius à la quarante-neuvieme génération, héritier de cette Maiſon & du titre d'*Yen-chim-koum*, c'eſt-à-dire, de *Duc qui continue la famille du Saint*.

La premiere année de Hoam-thoum (1141), il créa Ye-lu-yen-hi, ci-devant Empereur des Leao, Roi d'Yu & du premier ordre; Tchao-kie, ci-devant Empereur de Chine, Roi de Thien-choui & du ſecond ordre; & Tchao-houan, fils de Tchao-kie, Duc de Thien-choui. Il alla ſacrifier en perſonne à Koum-fucius dans ſon miao.

La ſeconde année de Hoam-thoum (1142), l'Empereur de Chine ſe ſoumit à payer deux cent cinquante mille leam ou onces Chinoiſes d'argent pur, & autant de pieces de ſoie pour ſon tribut; moyennant quoi la paix fut faite, & il fut arrêté que le fleuve Hoai-ho ſerviroit de limites aux deux Empires. Par ce moyen, les cinq provinces du nord de la Chine reſterent aux Niou-tche, & le reſte demeura aux Chinois. L'Empereur créa Hoam-ti ou Empereur de la Chine le Roi Kham.

La neuvieme année de Hoam-thoum (1149),

l'Empereur fut aſſaſſiné par les ordres de Hai-lim. Hii-tçoum avoit de belles qualités qu'il déshonora par ſon ivrognerie & par ſa cruauté. La crainte du châtiment obligea Hai-lim à s'en défaire.

Hai-lim.

Hai-lim, qui porte le titre de Fei-ti ou d'Empereur dégradé, & de Chu-gin ou de réduit à la condition du peuple, avoit pour nom propre Tartare *Ti-kou-nai*, pour nom propre Chinois *Leam*, & pour ſurnom Chinois d'honneur *Yuen-koum*. Il étoit le ſecond fils de Tçoum-kan, qui étoit le premier des enfans de Thai-tçau; c'eſt ſur quoi il fondoit ſes prétentions à l'Empire. Il créa ſon pere mort Empereur ſous le titre de *Te-tçoum*.

La premiere année de Thien-te, qui fut auſſi la neuvieme de Hoam-thoum (1149), il jura ſolennellement dans le miao de Thai-tçau, & donna des copies de ſon ferment à ſix des aſſaſſins de l'Empereur, pour les raſſurer.

La premiere année de Tchim-yuen (1153), dans la troiſieme lune, le jour nommé *Sin-hai*, il arriva à Yen-kim, où il établit ſa Cour. Il changea le titre d'Yen-kim ou de la Cour d'Yen (aujourd'hui Pe-kim), en celui de Tchoum-tou ou de ville Impériale du milieu. Il donna à la ville le nom de *Ta-him-fou*. Il changea pareillement le titre de Pien-kim ou de Cour de Pien, en celui de Nam-kim, c'eſt-à-dire de Cour du midi. Enfin il ordonna que la ville, qui portoit auparavant le titre de Tchoum-kim ou de Cour du milieu, portât dans la ſuite celui

de Pe-kim ou de Cour du ſeptentrion. Dans la dixieme lune, le jour nommé *Tim-ſé*, Hai-lim alla chaſſer dans le territoire de la ville de Leam-hiam-hien, près de Pe-kim au midi. Il créa durant cette chaſſe le Dieu du Tertre, nommé *Leao-che-kham*, Roi opérant des miracles & exauçant les vœux, en Chinois *Lim-ym-vam.* Voici la cauſe de cette création. Hai-lim paſſant un jour par ce Tertre, entra dans le temple qui y eſt dédié à ce Dieu. Il prit de deſſus la table ou l'autel les gondoles qui ſervent à tirer les ſorts, & fit cette priere : » Si vous m'accordez la grace de parvenir à l'Empire, déclarez-moi votre volonté par les ſorts «. Il jeta les gondoles à terre; elles tomberent dans une ſituation qui préſageoit du bonheur. Il recommença la même priere, ajoutant : » Si vous m'êtes auſſi favorable que les ſorts me le promettent, je vous récompenſerai comme il faut : ſi vous refuſez de l'être, je ferai raſer votre temple «. Il jeta les gondoles à terre une ſeconde fois, & leur ſituation fut auſſi heureuſe qu'auparavant. Ce fut donc pour reconnoître le bienfait du Dieu, qu'il le créa Roi. Dans la dixieme lune, le jour nommé *Vou-yn*, il dépoſa les tablettes des Empereurs, ſes ancêtres, dans le temple d'Idoles nommé *Yen-chim-ſé* (en attendant que leur miao fût bâti).

La quatrieme année de Tchim-loum (1159), en la huitieme lune, dans le deſſein où il étoit de faire la guerre aux Chinois méridionaux, il aſſembla plus de cinq cent ſoixante mille chevaux qu'il donna à nourrir au peuple; il fit auſſi aſſembler trente mille matelots. Dans la cin-

quieme lune, il défendit à tous les Officiers de la Cour, ſous peine de la vie, & même aux Ambaſſadeurs étrangers, ſous de groſſes peines, de boire du vin.

Dans la ſixieme année de Tchim-loum (1161), le Généraliſſime des garniſons de la ville Impériale, Aſſo, but du vin. Hai-lim ayant égard au ſang royal dont il étoit iſſu, & à la proche parenté qu'il avoit avec lui, ſe contenta de lui faire donner ſoixante & dix coups de baguette, & cent à ceux qui en avoient bu avec lui. Le premier jour de la neuvieme lune, nommé *Kem-yn*, il marcha avec des armées prodigieuſes (on y comptoit un million de combattans), commandées par trente-deux Généraliſſimes, contre l'Empereur des Soum ou des Chinois méridionaux; il força tout ce qui s'oppoſoit à lui. Dans la dixieme lune, le vingt-ſeptieme jour nommé *Pim-yn*, la flotte de Hai-lim, dont Sou-pao-hem, Chinois, Préſident de la Cour des Ediles, étoit Amiral, & Tchim-kia, Prince du ſang, Vice-Amiral, fut entiérement défaite par les Chinois. Cette flotte devoit être extrêmement grande, puiſque outre les Matelots de mer, Hai-lim en avoit encore aſſemblé trente mille. De plus, elle portoit une armée très-nombreuſe, qui devoit débarquer & aller attaquer la grande ville de Ham-tcheou.

Che-tçoum.

Che-tçoum étoit fils de Gho-li-to, dont le nom propre Chinois étoit au commencement *Tçoum-yao*, & dans la ſuite *Tçoum-fou*. Le nom propre

Chinois de Che-tçoum étoit *Youm-pen.* Il vint au monde l'an de grace 1123, dans la ville de Cham-kim des Leao. Il apporta en naiſſant ſept ſeings ſur la poitrine, qui repréſentoient la figure des ſept principales étoiles de la grande Ourſe. Il avoit l'air extraordinaire, le port majeſtueux, & la barbe ſi longue qu'elle lui deſcendoit juſqu'aux cuiſſes. Il étoit naturellement charitable, pieux, ſage & débonnaire : la pénétration de ſon eſprit étoit ſurprenante. Tout le monde avouoit qu'il étoit le meilleur cavalier & le plus habile archer de ſon temps. La crainte qu'il eut de Hai lim, qui ſe faiſoit un point de politique de faire main-baſſe ſur les Princes de ſon ſang, jointe à l'affection que les peuples, fatigués de la tyrannie, avoient pour lui, le contraignit à recevoir l'Empire, qui ſans cela alloit périr. Ainſi il conſentit qu'on le proclamât Empereur le jour de la dixieme lune, nommé *Pim-ou*, après avoir averti par des ſacrifices Thai-tçau dans ſon temple.

La ſeconde année de *Ta-tim* (1162), le premier jour de la premiere lune, nommé *Vou-tchin*, il y eut éclipſe de ſoleil.

La ſixieme année de *Ta-tim* (1166), dans la cinquieme lune, le jour nommé *Vou-chin*, l'Empereur alla dans le temple d'Idoles, nommé *Hou-yen-ſé*, viſiter les ſtatues d'airain de tous les Empereurs des Leao, qui y étoient placées.

La huitieme année de *Ta-tim* (1168), le premier jour de la dixieme lune, nommé *Ki-tcheou*, il ordonna qu'on peignît dans le miao de Thai-tçau les portraits de ceux qui avoient rendu des ſervices ſignalés à l'Etat, & qu'on érigeât des monumens

monumens à ceux d'entre eux à qui on n'en avoit pas encore érigé. L'Empereur tint ce discours à ses Ministres d'Etat : » Hai-lim avoit choisi pour assister à toutes les cérémonies & marquer les paroles & les actions de l'Empereur, deux Historiens dignes de lui, & indignes de leur office : de là vient qu'ils ont violé la fidélité qui est essentielle à l'Histoire. Qu'on fasse les perquisitions requises pour découvrir la vérité «. Mem-hao s'avançant, dit : » La plume fidelle des bons Historiens marque sans flatterie les actions & les paroles des Empereurs ; de là vient que parmi les anciens Empereurs il ne s'en trouve aucun qui ait osé demander à voir ce que leurs Historiens avoient écrit «.

La dix-huitieme année de Ta-tim (1178), dans la premiere lune, le jour nommé *Kem-su*, un des Historiens des actions & des paroles de l'Empereur se plaignit par un placet à l'Empereur, de ce que Sa Majesté tenoit souvent des Conseils secrets, faisant alors retirer tout le monde, même les Historiens. » Comment donc, disoit-il, peuvent-ils écrire ce qui se passe «? L'Empereur consulta sur ce placet deux de ses Ministres, dont un répondit en ces termes : » Anciennement les Fils du Ciel avoient à leurs côtés, dans toutes les cérémonies publiques, deux Historiens qui étoient chargés d'écrire, l'un les paroles, l'autre les actions de l'Empereur. Ils en usoient ainsi pour obliger les Empereurs à être attentifs & à se tenir toujours sur leurs gardes, par la crainte de la postérité «.

La vingt-neuvieme année de Ta-tim (1189), le second jour de la premiere lune, l'Empereur

mourut ; il étoit âgé de soixante-sept ans. Ce Prince fut un véritable Héros & un Empereur accompli. La cinquieme année de son regne, il fit la paix avec la Chine méridionale, & remit les choses sur l'ancien pied. Tout le reste de son regne fut pour les peuples une suite perpétuelle de félicités.

Tcham-tçoum.

Le nom propre Niou-tche de Tcham-tçoum fut *Ma-tha-kha*, & le Chinois fut *Khioum*. Il étoit fils légitime & héritier de Ho-tho-oua, second fils de l'Empereur Che-tçoum. Tcham-tçoum commença son regne, suivant la coutume de Chine, par créer son pere Ho-tho-oua Empereur après sa mort sous le titre de *Hien-tçoum*.

La premiere année de Mim-tcham (1190), dans la cinquieme lune, le jour nommé *Yi-mao*, l'Empereur, après une longue sécheresse, demanda de la pluie par des sacrifices qu'il fit à la Terre dans son temple, & à ses Ancêtres dans leur miao. Le jour nommé *Gin-su*, il la demanda de la même maniere au Dieu des Terres & au Dieu des Grains de tout l'Empire dans leur temple commun. Le jour nommé *Ki-sse*, il fit de nouveaux sacrifices aux Empereurs ses Ancêtres dans leur miao, pour obtenir de la pluie. Le jour nommé *Pim-tçe*, il fit des sacrifices aux cinq principales Montagnes, aux cinq Montagnes moins principales, aux quatre Mers, & aux quatre Fleuves, pour leur demander de la pluie, qu'il n'avoit point encore obtenue.

La quatrieme année de Mim-tcham (1193), dans la douzieme lune, le jour nommé *Kia-yn*, l'Empereur créa Empereur le Dieu des Monts Blancs (desquels nous avons parlé au commencement), & lui conféra par des patentes le titre Chinois de *Khai-thien-houm-chim-ti*, c'est-à-dire, *Empereur qui a ouvert le Ciel, & très-grand Saint.*

La cinquieme année de Mim-tcham (1194), le troisieme jour de la premiere lune, nommé *Yi-hoei*, l'Empereur ordonna qu'on augmentât les titres & les dignités qui avoient été conférées à Ye-lou-kou-chin, premier (ou premiers) inventeur des lettres des Niou-tche, & qu'on les égalât aux honneurs que les Chinois rendoient à Tçam-kie (inventeur de leurs lettres). Il ordonna que sur la forme du miao qui est dédié à Tçam-kie, inventeur des lettres Chinoises, dans Tcheou-tche, sa ville natale, située dans le territoire de Si-ghan-fou, on leur en érigeât un dans le village de Na-li-hoen, dépendant de la Cour suprême où tous les ans on leur feroit les sacrifices réglés, donnant pouvoir à leurs descendans de leur y faire des sacrifices particuliers, outre les deux annuels du printemps & de l'automne, qui seroient faits par un Officier de la Cour suprême & par le Tçien-hou, ou Chef de mille familles du lieu. Dans la seconde-dixieme lune (intercalaire), le jour nommé *Vou-yn*, l'Empereur demanda aux Ministres de son Empire en quel état étoient par tout l'Empire les miao de Koum-fuçius. » Toutes les villes de l'Empire, repartit Cheou-tchim, s'empressent de lui en ériger «. L'Empereur, à

l'occasion de cette réponse, dit ces paroles : » Les Hocham-bonzes n'épargnent aucune dépense pour rendre leurs temples & les statues de leurs Dieux respectables par la beauté & par la magnificence ; les Tao-sse-bonzes font à peu près la même chose ; il n'y a que les Philosophes Chinois qui laissent en désordre & en ruine les miao dédiés à Koum-fucius «. » En voici la raison, répliqua Cheou-tchim ; c'est que les Philosophes ne font pas leur demeure de leurs écoles, comme les Bonzes font là leur de leurs temples «. » C'est, reprit l'Empereur, que les Bonzes font un métier de leur profession, & tirent leur subsistance du culte de leurs Dieux ; voilà pourquoi ils n'épargnent rien pour l'embellissement de leurs temples, afin que la beauté du spectacle surprenne les peuples & attire des aumônes «.

La sixieme année de Mim-tcham (1195), dans la quatrieme lune, le jour nommé *Kouei-hai*, les Députés ayant rendu compte à l'Empereur que le miao dédié à Koum-fucius dans sa ville natale de Kin-fou-hien, étoit achevé selon ses ordres, il envoya au Chef de la famille de Koum-fucius tous les habits & les instrumens de Musique nécessaires aux sacrifices. Dans la neuvieme lune, le troisieme jour, l'Empereur conféra par patentes au Dieu du mont Tçim-nim-chan la dignité de *Tchin-ghan-koum*, c'est-à-dire, en Chinois, *Duc gardant & pacifiant*.

La seconde année de Tchim-ghan (1197), dans la quatrieme lune, le jour nommé *Kouei-yeou*, l'Empereur ordonna qu'on se servît des lettres Niou-tche.

La quatrieme année de Tchim-ghan (1199),

le premier jour de la cinquieme lune, nommé *Gin-tchin*, l'Empereur, à l'occasion de la sécheresse, publia un Edit par lequel il se condamnoit lui-même & cherchoit des gens qui lui dissent sincérement ses défauts. Il quitta son appartement, diminua le nombre des mets de sa table, & fit examiner les causes de ceux qui étoient injustement accusés de crime. Le jour nommé *Vou-su*, il ordonna aux Officiers de demander de la pluie par des sacrifices aux cinq principales Montagnes, aux cinq Montagnes moins principales, aux quatre Mers & aux quatre Fleuves. Le jour nommé *Ki-hai*, l'Académicien Tchinçai marqua quatre désordres dans le gouvernement, auxquels il imputoit la sécheresse. Le jour nommé *Vou-chin*, il plut dans la ville impériale : l'Empereur fut prié par ses Ministres de retourner dans son appartement. Le jour nommé *Kem-su*, l'Empereur tint ce discours à ses Ministres : » Il ne pleut point dans les provinces; ne seroit-ce point la faute des Ministres de l'Etat & des Gouverneurs « ? Les principaux Ministres présenterent à l'Empereur un placet par lequel ils s'accusoient d'avoir irrité le Ciel, & d'être cause de la sécheresse. L'Empereur répondit que la cause de tout le mal devoit être attribuée à lui seul. Le jour nommé *Gin-tçe*, l'Empereur demanda de la pluie aux Empereurs ses Ancêtres par des sacrifices qu'il leur fit dans leur miao. Le jour nommé *Vou-ou*, les Ministres prierent pour la seconde fois l'Empereur de retourner à son appartement, & de tenir sa table à l'ordinaire ; l'Empereur le refusa. Dans la sixieme lune, le jour nommé *Tim-mao*,

il plut. L'Empereur, à la follicitation des Miniftres, retourna dans fon appartement, & reprit fa table. Le jour nommé *Kia-fu*, la pluie ayant été fuffifante, l'Empereur envoya des Députés en rendre graces à fes Ancêtres dans leur temple. Dans la feptieme lune, le jour nommé *Pim-tchin*, comme il pleuvoit depuis long-temps, l'Empereur ordonna au Gouverneur de la ville impériale de demander du beau temps. Le jour nommé *Kia-fu*, l'Empereur, qui n'avoit pas encore défigné fon fucceffeur à l'Empire, envoya des Députés facrifier à fes Ancêtres dans leur miao, pour demander des lumieres fur cette affaire.

La quatrieme année de Thai-ho (1204), dans la troifieme lune, le jour nommé *Kouei-yeou*, l'Empereur ordonna au Gouverneur de la ville impériale, de demander de la pluie. Le jour nommé *Yi-yeou*, l'Empereur demanda de la pluie à la Terre. Le jour nommé *Gin-tchin*, il la demanda au Dieu des Terres & au Dieu des Grains de tout l'Empire. Dans la quatrieme lune, le jour nommé *Ki-hai*, l'Empereur demanda de la pluie dans le temple de fes Ancêtres. Le jour nommé *Pim-ou*, il facrifia aux cinq Montagnes principales, aux cinq Montagnes moins principales, aux quatre Mers & aux quatre Fleuves, pour leur demander de la pluie. Le jour nommé *Kouei-tcheou*, il la demanda une feconde fois aux Dieux des Terres & des Grains de tout l'Empire. Le jour nommé *Kia-yn*, l'Empereur, par un Edit folennel, s'accufa lui-même d'être caufe de la longue fechereffe, chercha des gens qui lui diffent fincérement fes

défauts, quitta son appartement, retrancha sa table, fit taire sa musique, diminua le nombre des chevaux de ses écuries, diminua aussi les tributs, & fit juger les causes des coupables & rendre justice aux opprimés. Le jour nommé *Yi-mao*, les Ministres d'Etat s'accuserent par un placet d'être cause de la sécheresse. L'Empereur y répondit en ces termes : » Moi, Empereur, je commets quantité de fautes ; le Ciel qui est en haut m'en avertit par ce fléau extraordinaire. Vous, ô Grands ! retournez à l'exercice de vos charges, & ayez soin de seconder mes intentions «. Le jour nommé *Kem-chin*, l'Empereur demanda de la pluie aux Empereurs ses Ancêtres dans leur miao. Dans la cinquieme lune, le jour nommé *Yi-tcheou*, l'Empereur fit demander de la pluie dans le fauxbourg du septentrion à la Terre, &c. Les Officiers à qui il appartient, prierent l'Empereur de faire le sacrifice extraordinaire au Ciel pour demander de la pluie. L'Empereur répondit par un Edit, qu'on le fît, à la bonne heure, mais seulement après qu'on l'auroit demandée trois fois sans l'obtenir, aux Montagnes, aux Fleuves, aux Dieux des Terres & des Bleds, & à ses Ancêtres. Le jour nommé *Kia-su*, il plut. Le jour nommé *Yi-hai*, tous les Officiers de la Cour supplierent l'Empereur, par un placet, de retourner dans son appartement, & de rétablir sa table, sa musique & toute la pompe impériale. Le jour nommé *Yi-yeou*, l'Empereur rendit graces aux Empereurs ses Ancêtres dans leur temple, par des sacrifices qu'il leur fit pour la pluie qu'ils lui avoient accordée. Le jour nommé

Tim-hai, il ordonna qu'on fît la même chose à l'égard du Dieu des Terres & du Dieu des Bleds de tout l'Empire.

La cinquieme année de Thai-ho (1205), dans la dixieme lune, les Chinois commencerent à prendre des villes & à faire d'autres actes d'hostilité.

La sixieme année de Thai-ho (1206), dans la cinquieme lune, le jour nommé *Pim-su*, l'Empereur avertit par des sacrifices le Ciel & la Terre, les Empereurs ses Ancêtres, le Dieu des Terres & le Dieu des Bleds, de l'infraction du traité de paix faite par les Chinois, & fit partir ses armées.

La huitieme année de Thai-ho (1208), dans la quatrieme lune, les Chinois, pour obtenir la paix, furent obligés de faire couper la tête à deux de leurs principaux Officiers qui avoient violé le traité de paix précédent. Ces têtes furent présentées à l'Empereur le jour de la cinquieme lune, nommé *Tim-vei*. Dans l'onzieme lune, le jour nommé *Pim-tchin*, l'Empereur mourut à l'âge de quarante-un ans.

Ouei-chao-vam.

Ouei-chao-vam étoit le septieme fils de Chetçoum. Son nom propre Chinois fut d'abord *Yun-tçii* : ensuite, parce que le mot d'*Yun* se trouvoit dans le surnom de son pere, on le changea en celui d'*Youm*, & il se nomma *Youm-tçii*.

La troisieme année de Thaghan (1211), dans la quatrieme lune, Tchim-khis-khan, Empereur de la Tartarie, qui étoit son tributaire, & qui,

pour une pique particuliere, refusa de payer son tribut, s'en vint faire la guerre aux Kin Tartares. L'Empereur envoya inutilement lui demander la paix.

La premiere année de Tchi-nim (1213), l'Empereur Ouei-chao-vam fut mis à mort par les ordres de Hou-chan-hou, descendant du fameux Asso. Cela arriva dans la huitieme lune; en voici quelques particularités. Le jour de cette lune, nommé *Kouei-sse*, Hou-chan-hou fit sortir l'Empereur de son palais, & le fit garder dans un hôtel. Une Reine du troisieme ordre, nommée *Tchim*, étoit chargée de la garde du Sceau Impérial. Aussi-tôt qu'elle eut entendu le tumulte, elle courut au lieu où étoit le Sceau, & s'y tint assise, en attendant la fin de cette étonnante révolution. Hou-chan-hou envoya un Eunuque chercher le Sceau. » Le Sceau, répliqua la Reine, n'est qu'à l'usage du seul fils du Ciel; Hou-chan-hou est son sujet; que prétend-il faire du Sceau«? » Présentement que le Ciel a permis cet étrange changement, répliqua l'Eunuque, l'Empereur ne pouvant sauver sa propre personne, combien moins peut-on sauver son Sceau? Songez plutôt, Madame, à chercher les moyens d'échapper du danger«. La Reine, frémissant d'indignation & élevant la voix: »Vous autres, misérables Eunuques, lui dit-elle, vous êtes les domestiques de l'Empereur; il vous a honorés & comblés de bienfaits, & cependant, au lieu de lui marquer votre reconnoissance dans une occasion si terrible, en mourant pour son service, vous avez l'insolence de faire l'action d'un rebelle. Prétendez-vous m'enlever le Sceau par force? Je suis dé-

terminée à la mort, & je ne livrerai point le Sceau, tandis que je vivrai «. Ayant fini ce discours, elle ferma les yeux & ne dit plus mot. Hou-chan-hou lui fit arracher le Sceau, dont il se servit pour sceller les patentes & créer Officiers ses complices (apparemment il la fit tuer): mais Hou-chan-hou lui-même fut tué bientôt après.

Suen-tçoum.

Le nom propre Niou-tche de Suen-tçoum étoit *Ou-dou-pou*, & le Chinois *Sun*. Il étoit fils aîné de Hien-tçoum, déclaré Empereur après sa mort. Il fut proclamé Empereur par Hou-chanhou & tous les Grands, la premiere année de Tchi-nim, le jour de la huitieme lune, nommé *Kia-tchin*. Il changea le titre des années, & ordonna que la premiere de Tchi-nim seroit nommée la premiere de Tchim-yeou.

La troisieme année de Tchim-yeou (1215), dans la cinquieme lune, le jour nommé *Kemchin*, la ville impériale du milieu, ou bien Tchoum-tou (le Pe-kim d'aujourd'hui), fut prise d'assaut par les Moumgols.

La quatrieme année de Tchim-yeou (1216), dans la sixieme lune, le jour nommé *Pim-chin*, Mercure parut le jour dans la constellation de l'Entrecuisse; il parut de cette façon durant cent & un jours.

L'Empereur des Kin érigea la ville de Honan-fou en Tchou-kim, ou en Cour du milieu.

La seconde année d'Yuen-kouam (1224), le dix-neuvieme jour de la douzieme lune, nommé *Tim-hai*, l'Empereur tomba malade.

Le vingt-deuxieme, nommé *Kem-yn*, il mourut. L'Empereur, en mourant, déclara Ouan-nien-cheou-ſu ſon ſucceſſeur. Il avoit un frere aîné, nommé *Ouan-nien-cheou-chun*, qui ſouffrit cette préférence avec douleur.

Ghai-tçoum.

Ghai-tçoum porta trois noms propres l'un après l'autre. Il fut d'abord nommé *Cheou-ſu*, enſuite *Cheou-li*; ces deux noms étoient Chinois. Son nom propre Niou-tche étoit *Nim-kiaſſe*. Il étoit le troiſieme fils de Suen-tçoum.

La premiere année de Tchim-tha (1225), le premier jour de l'an, nommé *Vou-ſu*, il changea le titre des années de ſon pere, & donna aux ſiennes le titre de *Tchim-tha*.

Le jour nommé *Vou-ou*, il parut à la porte du palais un homme vêtu de deuil, qui, la regardant fixement, ſe mettoit tantôt à rire, tantôt à pleurer : on lui en demanda la raiſon. » Quand je ris, répondit-il, je ris de ce que parmi tant de Miniſtres & tant de Capitaines qui nous gouvernent, il ne ſe trouve pas un ſeul homme. Quand je pleure, je pleure ſur la perte prochaine de l'Empire des Kin «. Tous les Officiers de la Cour demandoient qu'on le fît mourir. L'Empereur n'y voulut point conſentir, & dit : » J'ai permis à tout le monde, par un Edit ſolennel, de parler librement; ainſi, quoique la choſe ſente la raillerie & l'inſulte, il n'eſt point coupable «. Les Officiers ſe contenterent de lui faire donner la baſtonnade, pour avoir ri & pleuré dans un lieu non-convenable.

La seconde année de Tchim-tha (1226), dans la neuvieme lune, le Roi de Hia fit sa paix & se rendit une seconde fois tributaire des Kin, donnant à leur Empereur le titre de *frere aîné.* Dans la dixieme lune, le jour nommé *Yi-hoi*, l'Empereur ordonna à ses Officiers de faire ériger un temple à treize Officiers qui avoient sacrifié leur vie pour le bien de l'Empire.

La septieme année de Tchim-tha (1231), dans la cinquieme lune, Yam-miao-tchim, femme de Li-tçuen qui avoit été tué par les Chinois, pour venger la mort de son mari, fit jeter des ponts flottans au septentrion de la ville de Hoai-ghan-fou, & dans le dessein de les attaquer, elle envoya Hha-ta-pou-gha garder la frontiere de sa jurisdiction.

La premiere année de Ta-him (1232), cette année, au commencement, porta le titre de neuvieme de Tchim-tha : après qu'il se fut écoulé une partie de la premiere lune, elle eut celui de *Khai-him*, & dans la quatrieme, elle prit celui de *Ta-him.* Le premier jour de la premiere lune étoit nommé *Gin-ou.* Le quatorzieme de la premiere lune, nommé *Yi-vei*, les Coureurs de l'armée Moumgole arriverent devant Pien-tchim, capitale alors de l'Empire des Kin. Dans la quatrieme lune, le jour nommé *Tim-se*, l'Empereur envoya des Députés aux Moumgols avec de riches présens, pour demander la paix. Le jour nommé *Vou-ou*, il en envoya d'autres avec de nouveaux présens, pour les remercier de ce qu'ils la lui avoient accordée. Ce fut après cela qu'il donna à ses années le titre de *Thien-him*, c'est-à-dire, celui que le Ciel a relevé. Le jour nommé

Tim-mao, la ville de Pien fut entiérement délivrée du siége. Le jour de la cinquieme lune, nommé *Sin-sé*, le Général Pou-ssao ne voulut pas permettre au peuple, qui s'y étoit retiré, d'en sortir. Le premier jour de la septieme lune, nommé *Kem-tchin*, il parut des feux sur la pointe des armes des soldats. Le jour nommé *Kia-chin*, l'Empereur fut averti que le Colonel du régiment des Tigres-volans avoit fait massacrer Tham-khiin & trente-deux autres Ambassadeurs Moumgols dans leur hôtel. L'Empereur lui pardonna cette action, qui mit obstacle à l'affermissement de la paix. Dans l'onzieme lune, le jour nommé *Gin-tçe*, le sixieme du mois, les habitans de la capitale bloquée commençoient à se manger les uns les autres. Le septieme jour, on ouvrit deux portes, & on laissa sortir le peuple pour aller chercher des vivres. Dans la douzieme lune, le jour nommé *Sin-tcheou*, vingt-sixieme de la lune, l'Empereur sortit de sa capitale. En sortant, il dit ces paroles aux Officiers & aux troupes de la garnison : » Les temples du Dieu des Terres, du Dieu des Grains & des Empereurs mes Ancêtres, sont dans cette ville. Vous êtes des braves ; n'allez pas vous imaginer que, parce que vous n'assisterez pas aux combats que je vais donner, vous en aurez moins de part au mérite. Si vous conservez dans son entier le dépôt que je vous confie, sachez que votre mérite ne sera pas oublié, & que votre récompense sera égale à celle de ceux qui combattront avec moi «. Ce discours tira les larmes des yeux de tous ceux qui l'entendirent. L'Empereur ayant appris que tout étoit ravagé à trente lieues de la ville du

côté de l'occident, tourna vers l'orient, & vint à la ville de Tchin-leou-hien. Le jour nommé *Gin-hin*, qui fut le vingt-feptieme, il arriva à la ville de Ki-hien. Le vingt-huitieme, nommé *Kouei-mao*, il arriva à Hoam-tchim. Le vingt-neuvieme, nommé *Kia-tchin*, il arriva au tertre de Hoam-lim-kham. Le trentieme, nommé *Yi-ffe*, il réfolut, de l'avis de fes Capitaines, de paffer au nord de la riviere de Hoam-ho.

La feconde année de Ta-him (1233), le premier jour de la premiere lune, nommé *Pim-ou*, l'Empereur paffa le Hoam-ho. Un vent impétueux, qui s'éleva du côté du nord, empêcha fon arriere-garde d'y paffer. Le fecond jour, nommé *Tim-vei*, les Moumgols joignirent l'arriere-garde fur la riviere méridionale du fleuve; ils prirent ou exterminerent tout. Le jour nommé *Tim-yeou* (il faut corriger *Ki-yeou*, qui fut le quatrieme de la premiere lune), l'Empereur pleura la perte de fon arriere-garde, & facrifia aux foldats qui y avoient été tués: il fit ce facrifice fur la rive feptentrionale du fleuve. Il donna fes ordres pour faire affembler des troupes & des vivres, dans le deffein d'aller fe rendre maître de la ville d'Ouei-tcheou. Le Généraliffime Poutcha, avec l'avant-garde compofée d'onze mille hommes, vint à Pou-tchim. Le cinquieme jour, nommé *Kem-fu*, l'Empereur arriva au tertre nommé *Gheou-ma-kham*; l'arriere-garde, commandée par Pe-cha, n'arriva pas. Le fixieme jour, nommé *Kem-fu*, Pe-ffaa attaqua la ville d'Ouei-tcheou fans fuccès. L'onzieme jour, nommé *Yi-mao*, les Moumgols, après avoir paffé les fleuves, vinrent camper au fud-oueft d'Ouei-

tcheou. Le treizieme jour, nommé *Tim-sé*, les Moumgols défirent entiérement Pe-ssaa dans une bataille. Le jour nommé *Vou-ou*, qui fut le quatorzieme, l'Empereur arriva à Pou-tchim, d'où il retourna au village d'Ouei-leou-tçun. Le quinzieme, nommé *Ki-vei*, l'Empereur, par le conseil de Pe-ssaa, abandonna ses armées, & repassa le fleuve Hoam-ho, accompagné seulement de six ou sept personnes, dont l'un étoit le Lieu-tenant-Généralissime de l'armée. Il prit sa route vers la ville de Kouei-te-fou. Le seizieme, nommé *Kem-chin*, les armées apprirent la fuite de l'Empereur & se débanderent. Le dix-septieme jour, nommé *Sin-yeou*, l'Empereur entra dans Kouei-te-fou. Pe-ssaa revint de Pou-tchim, & ayant assemblé ses troupes sur le grand pont, il n'osa entrer. Le dix-huitieme, nommé *Gin-su*, l'Empereur envoya appeler Pe-ssaa, & lui ayant reproché ses crimes, il le fit mettre en prison; il confisqua ses biens & les fit distribuer à ses troupes. Sept jours après, Pe-ssaa & son fils Hou-tou-lin moururent en prison. Le vingt-troisieme jour, nommé *Vou-tchin*, le Général Tçoui-li se révolta dans la capitale assiégée ou bloquée, tua le Prince Ouan-nien-nou-chin, & fit donner le Gouvernement de l'Empire à Tçoum-kho, fils du Roi d'Ouei. Il fit mourir un grand nombre des principaux Seigneurs, & ensuite il traita avec les Moumgols. Le vingt-huitieme, nommé *Kouei-yeou*, le Généralissime Moumgol, nommé *Soui-bu-ghai* (l'Histoire des Soum le nomme *Sou-bou-dai*), vint assiéger une seconde fois la Cour de Pien. Le vingt-neuvieme, nommé *Kia-su*, le Seigneur Ta-pou-che avec

son pere, & Se-hi avec sa femme, forcerent les gardes de la capitale & s'enfuirent. Ils étoient arrivés le vingt-cinquieme à Kouei-te-fou. Le trentieme, nommé *Yi-hai*, l'Empereur, irrité de cet attentat, leur fit trancher la tête à tous les deux en plein marché.

Le premier jour de la seconde lune, nommé *Pim-tçe*, Tcham-hien se révolta. Dans la troisieme lune, le jour nommé *Yi-tcheou*, l'Empereur prit la résolution de se retirer dans la ville de Tçai-tcheou; il fit avertir les habitans de son dessein. Le jour nommé *Vou-tchin*, Kouan-nou se révolta, & fit tuer plus de trois cents des principaux Seigneurs. L'Empereur, au lieu de le punir, le récompensa. Le jour nommé *Sin-sé*, Kouan-nou se rendit maître des portes du palais, & empêcha qu'on ne fit rapport d'aucune affaire à l'Empereur. L'Empereur gémissant, se lamentant & fondant en larmes, dit ces paroles : » Il n'y a point d'Empire éternel, ni d'Empereur immortel. L'unique regret que j'ai, c'est que, pour me connoître si mal en gens, je me vois emprisonné par ce scélérat «. La quatrieme lune, le jour nommé *Gin-ou*, le Prince Ouan-nien fit mourir Vam-te-tçum avec son fils. Le jour nommé *Kem-yn*, le Commandant Li-chun-eul se révolta, & se rendit à Tçoui-li. Le jour nommé *Kouei-sse*, le perfide Tçoui-li conduisit dans la forteresse de Tçim-tchim (elle est dans la ville de Pien) plus de cinq cents, tant Princes que Princesses du sang, qu'il livra à l'ennemi. Le jour nommé *Kia-ou*, les deux Impératrices, qui avoient été livrées, furent envoyées par les Moumgols en Tartarie. Le jour nommé *Kia-tchin*, deux Tçie-tou-sse

tou-ſſe abandonnerent leurs villes, & allerent ſe livrer aux Chinois. Dans la ſixieme lune, le jour nommé *Ki-mao*, Kouan-nou & Ali-hha-pe-tçin, ſon partiſan, reçurent la mort qu'ils méritoient. Le jour nommé *Gin-ou*, la Cour du milieu, qui avoit été repriſe, fut forcée une ſeconde fois par les Moumgols. Le jour nommé *Sin-mao*, l'Empereur partit de Kouei-te-fou. Le jour nommé *Gin-tchin*, il campa dans la ville de Po-tcheou. Le jour nommé *Ki-hai*, l'Empereur arriva à Tçai-tcheou. Le quinzieme de la ſeptieme lune, nommé *Tim-ſé*, un Officier des gardes apporta de Pien les portraits des Empereurs morts. L'Empereur ordonna qu'on les plaçât dans le temple d'Idoles, nommé *Khien-yuen-ſé*. Dans la huitieme lune, le jour nommé *Yi-yeou*, les Moumgols prierent les Chinois Méridionaux de faire le ſiége de Tham-tcheou. Le Lieutenant du Commandant-Général de la place fut tué dans un combat par les Chinois. Le Commandant Poutcha fut mangé par ſes propres ſoldats. Les Chinois, après avoir emporté la ville d'aſſaut, firent rechercher ces anthropophages & les firent mourir dans les ſupplices; au reſte, ils ne firent aucun dommage à la ville.

Le jour nommé *Yi-vei* étoit le jour natal de l'Empereur. Il reçut encore des complimens de plus de vingt endroits. Le huitieme jour de la neuvieme lune, nommé *Kem-ſu*, l'Empereur, à cauſe de la fête du jour ſuivant, adora le Ciel à la maniere des Niou-tche. Enſuite il fit la harangue ſuivante à tous les Seigneurs qui l'avoient accompagné à la cérémonie: » Depuis la fondation de notre Empire, les Empereurs vous ont

nourris comme leurs enfans pendant plus de cent ans, les uns, en récompense des services de leurs Ancêtres, & les autres, par rapport à leurs propres services. Il y a long-temps que vous gémissez sous le poids des armes. Ceux qui partageront avec moi les malheurs présens, pourront jouir de la gloire due aux sujets fideles. J'apprends que les Moumgols se préparent à nous venir attaquer ici. La Fortune vous favorise en cela, vous donnant occasion de vous signaler par vos services, & de montrer votre reconnoissance envers l'Etat. Si vous mourez pour le bien de l'Empire, on ne pourra vous ravir la gloire de Manes fideles, qui vous accompagnera dans le tombeau. Le seul chagrin que vous avez pu avoir dans les expéditions passées, c'est que vos belles actions ne fussent pas connues du Prince. Aujourd'hui je serai témoin en personne de tout ce qui se fera; ainsi prenez courage «. La harangue finie, il présenta à chacun une tasse pleine de vin. Le tour n'étoit pas encore fait, que les batteurs d'estrade vinrent annoncer l'approche de l'ennemi. L'Empereur fit faire une sortie sur les premiers qui parurent; en même temps il distribua les postes pour la garde de la ville. Le jour nommé *Ki-hai*, les ennemis ouvrirent la tranchée & commencerent leurs lignes de circonvallation. Le premier jour de l'onzieme lune, nommé *Sin-tcheou*, l'Empereur de la Chine Méridionale envoya deux de ses Généraux avec dix mille hommes d'armes & trente mille charges de grains, pour aider les Moumgols à prendre la ville de Tçai-tcheou, dans la province de Honan.

Dans la douzieme lune, le jour nommé *Ki-*

mao, le neuvieme, les Moumgols s'emparerent de la muraille extérieure. Le jour nommé *Ki-tcheou*, c'est-à-dire, dix jours après, ils firent breche à la muraille du côté de l'occident. Ce fut alors que l'Empereur tint ce discours que j'ai rapporté ailleurs. Le jour nommé *Kia-ou*, l'Empereur s'étant déguisé, sortit de la ville durant la nuit avec une troupe de braves, pour tâcher de s'enfuir. Etant arrivé aux retranchemensdes ennemis, il les trouva si forts, qu'il s'en retourna sans combattre.

La troisieme année de Ta-him (1234), le jour nommé *Gin-yn*, l'Empereur créa, par patentes, le Dieu de l'étang, nommé *Thai-tan* (qui étoit auprès de la ville, & que les assiégeans avoient saigné), Hou-koue-ym-lim-vam, c'est-à-dire, en Chinois, le Roi conservateur de l'Etat, qui répond aux vœux & opere des miracles. Le jour nommé *Vou-chin*, qui étoit le neuvieme de la premiere lune, l'Empereur ayant assemblé tous ses Officiers, se démit de l'Empire, & le céda au Prince de son sang nommé *Ouan-nien-tchim-lin*, qui le refusa long-temps. Le jour nommé *Ki-yeou*, qui étoit le dixieme, Ouan-nien-tchim-lin fut proclamé Empereur, & reçut les complimens de tous les Officiers. La cérémonie finie, tous coururent à leurs postes; mais les étendarts Chinois étoient déjà arborés sur la muraille du midi. Un moment après il s'éleva de tous côtés des hurlemens effroyables qui firent trembler le ciel & la terre. Les assiégés abandonnerent leurs postes, & l'armée ennemie entra de toutes parts dans la ville. Les assiégés firent ferme dans les rues, & se battirent tant qu'ils purent;

mais à la fin ils succomberent. L'Empereur Ouan-nien-cheou-su se pendit & s'étrangla. Ses Officiers lui donnerent le titre de *Ghai-tçoum*, c'est-à-dire, en Chinois, *le Vénérable digne de compassion*. On brûla son corps, malgré le tumulte & le carnage, & on enterra ses cendres. L'Empereur Ouan-nien-tchim-lin fut tué dans la mêlée. Ainsi périt l'Empire des Kin ou des Niou-tche, après avoir duré cent vingt ans, suivant le calcul qui compte pour la premiere de leur Empire l'année onze cent quinze, qui fut effectivement l'année qu'Agoutha fut proclamé pour la premiere fois Empereur ; mais les Chinois, qui regardent cette proclamation comme nulle, commencent par l'an 1117, qu'Agoutha fut proclamé Empereur pour la seconde fois : encore faut-il, pour remplir le nombre de 120 ans des Niou-tche, & de 118 des Chinois, attribuer à Ghai-ti l'année 1234 de J. C. toute entiere, quoiqu'elle ne lui appartienne pas, n'en ayant régné que neuf jours.

De l'Empire des Moumgols, ou de la Dynastie des Yuen.

Les Kin, c'est-à-dire le plus foible & le plus obscur de tous les peuples de la Tartarie Orientale, renverserent le grand Empire des Leao, & devinrent, par cette conquête, la plus célebre nation de l'Orient. Les Moumgols, qui étoient le plus petit & le plus méprisé de tous les peuples de la Tartarie Occidentale, anéantirent la dynastie des Kin, & fonderent sur ses ruines le plus fameux Empire qui fut jamais. Il ne fut plus

queſtion de tribut; il fallut que la Chine toute entiere pliât pour la premiere fois ſous le joug. Les Moumgols ne fonderent pas un ſimple Empire, ce fut un compoſé de pluſieurs Empires & un aſſemblage d'un très-grand nombre de royaumes, que la prodigieuſe valeur de Tchim-khis-khan & celle de ſes ſucceſſeurs aſſujettirent à leurs loix. Cet Empire étoit terminé par les quatre mers, ſavoir; la Méridionale, l'Orientale, la Glaciale & la Méditerranée. Tous les peuples qui habitoient ce vaſte continent, furent forcés à ſe ſoumettre, ſans que les fleuves les plus rapides, ni les montagnes les plus inacceſſibles, ni la rigueur des climats, ni la férocité naturelle à la plupart des peuples qu'ils ſubjuguerent, les puſſent mettre à couvert de la valeur Moumgole. Au reſte, ils ne ſe contenterent pas de parcourir tant de pays; ils les retinrent tous, & les poſſéderent en propre. Ils les diſtribuerent en provinces & en villes qui étoient gouvernées immédiatement par les Officiers du Khan Moumgol. Les vaincus ne furent plus de ſimples tributaires; ce furent des ſujets taillables en toute rigueur, à la réſerve néanmoins de la Moſcovie, à qui il eût été cependant plus honorable d'être réduite en province, que de payer un tribut honteux & de voir toujours à ſes portes le terrible Batou, petit-fils de Tchim-khis-khan, qui occupoit ſes meilleures terres. Il faut encore excepter l'Inde Méridionale & quelques autres Etats qui ne payoient aux Moumgols qu'un tribut ordinaire. La mer même ne put donner des bornes à l'ambition des Moumgols; ils équiperent des flottes, & la traverſerent pour aller ſubjuguer les Inſulaires. Les

Javans ayant refusé de se soumettre, furent forcés dans leur isle ; car je crois que ce que les Chinois nomment *Tchao-va* ou bien *Koua-va* (car ils écrivent ce nom différemment), étoit l'isle que nous appelons *Java ;* du moins la latitude méridionale de six degrés, que lui donnent les Moumgols, convient parfaitement à cette isle.

Prenant donc pour bornes de cet Empire, du côté du midi, le sixieme degré de latitude méridionale, on trouvera qu'il occupoit près de quatre-vingts degrés du midi au septentrion, & comptant de l'extrémité la plus orientale de la Corée jusqu'à Alep, sur le bord de la mer Méditerranée, on en trouvera plus de quatre-vingts de l'Orient à l'Occident. Parmi tant de pays, dont ils étoient maîtres absolus, ils choisirent la Chine, comme le meilleur de tous, pour y établir le siége de leur Empire. Il étoit impossible qu'un seul Prince pût, dans un si grand éloignement, gouverner tant d'Etats si différens en coutumes, en loix, en langues & en inclinations. Les Empereurs Moumgols furent donc obligés, à l'exemple de Tchim-khis-khan, de partager le Gouvernement de leurs Etats entre les Princes de leur sang, qui, par cette investiture, devenoient tributaires du Khan ou de l'Empereur Moumgol, qui résidoit en Chine. De là vient que de tous ces pays il y avoit des postes réglées jusqu'à Pe-kim. Les Ambassadeurs des Papes & des Princes Chrétiens l'éprouverent dans le treizieme siecle. Batou avoit fait trembler l'Europe, sur-tout après avoir défait les Hongrois sur les bords du Danube, ce qui obligea l'Europe de traiter avec lui. Quand ces Ambassadeurs faisoient quelques propositions im-

portantes aux Moumgols dans la Moſcovie ou dans la Perſe, on les renvoyoit au fils du Ciel; c'eſt ainſi qu'ils nommoient leur Empereur, à la maniere Chinoiſe, ou au Khan, comme ils l'appeloient en leur langue. Ce titre de *Khan* ne ſe donnoit qu'à lui ſeul. En cela, les Moumgols furent plus aviſés que les Tartares des dynaſties précédentes, qui ne faiſoient point de difficulté de créer Khan les Princes de leur ſang, ſans faire attention qu'en leur communiquant ce titre, ils partageoient avec eux l'autorité ſouveraine.

De l'Empire des Man-tchou, ou de la Dynaſtie des Tçim.

Les Man-tchou étoient un petit peuple de la nation des Niou-tche, & deſcendoient des Kin. Leur pays, leur langue & leur valeur le font aſſez connoître. Leur Thai-tçau (ou le Fondateur de leur dynaſtie), après avoir emporté de vive force la capitale du Leao-toum, y fut proclamé Empereur par les ſiens, l'an 1616, c'eſt-à-dire cinq cents ans préciſément après qu'Agoutha, fondateur de la dynaſtie des Kin, avoit pris le même titre; car, comme nous avons vu ci-deſſus, il le prit l'an 1115. Les Man-tchou étoient depuis long-temps en guerre avec les Chinois, ſans avoir pu juſqu'alors entamer la Chine. Ou-ſſan-kouei, Général Chinois, les tenoit, pour ainſi dire, bloqués dans leur nouvelle conquête, lorſque la Providence divine leur ouvrit un chemin aiſé au trône de la Chine.

Li-tçe-tchim, fameux Chef de bandits, venoit de ſe rendre maître de Pe-kim: il ſe fit ſur le

champ proclamer Empereur en la place du légitime, que le désespoir avoit forcé à se pendre. Un de ses premiers soins fut de s'assurer d'Ou-ssan-kouei & de son armée, dont il connoissoit la valeur. Il envoya des Députés à Ou-ssan-kouei pour l'inviter à se soumettre. Ou-ssan-kouei rejeta la proposition avec mépris : il sentit bien que cette démarche alloit incessamment attirer sur lui toutes les forces du Tyran, dont l'armée étoit composée de quatre cent mille combattans. Il n'ignoroit pas qu'une aussi petite armée que la sienne étoit hors d'état de résister à une aussi grande armée que celle-là : dans une nécessité si pressante, il prit le parti d'implorer le secours des Man-tchou, leur promettant des richesses immenses en récompense d'un service si signalé. Les Man-tchou accoururent à l'instant, & leur arrivée prévint celle de l'armée du Tyran. Après avoir pris toutes les assurances possibles contre la fraude, ils se joignirent à l'armée d'Ou-ssan-kouei. L'armée du Tyran ne tarda pas à paroître. Les Man-tchou, qui craignoient encore quelque surprise de la part des Chinois, se tinrent à l'écart, & rangerent en bataille leur cavalerie sur les collines voisines. L'armée d'Ou-ssan-kouei, qui étoit composée de vieux soldats, engagea le combat avec tant de fureur, que les Man-tchou ne douterent plus de la bonne foi d'Ou-ssan-kouei. Ils donnerent eux-mêmes en lions, & une partie de leur cavalerie vint, par un détour, prendre l'ennemi en flanc, l'enfonça, & le défit. Cette victoire n'avoit coupé qu'une tête à l'hydre; il en renaissoit même autant qu'on en coupoit, parce que le Tyran avoit partagé ses troupes en plu-

ſieurs armées, qu'il fallut combattre & défaire l'une après l'autre avant que d'arriver à Pe-kim. On verra dans mes recueils, de quelle maniere Ou-ſſan-kouei força cette fameuſe ville & défit entiérement toutes les forces du Tyran. Il fit paroître, en cette occaſion, autant d'habileté que de courage. Il lui fallut livrer tant de combats, avant de le chaſſer de la province de Pe-kim, qu'il y périt, en fort peu de temps, pluſieurs centaines de milliers d'hommes.

Après la défaite du Tyran, les Man-tchou vinrent camper ſous les murs de Pe-kim. Les Chinois envoyerent rendre graces au Roi des Man-tchou. Ils le prierent de choiſir dans les tréſors de l'Empire, ce qui lui agréeroit, & de ſe retirer enſuite avec ſon armée dans le Leao-toum. Il répondit que l'expédition qui l'avoit amené, n'étoit pas encore terminée ; qu'à la vérité Li-tçe-tchim avoit été exterminé, mais qu'il y avoit encore beaucoup d'autres Tyrans dans l'Empire ; qu'il ne vouloit pas laiſſer imparfait l'ouvrage qu'il avoit ſi heureuſement commencé ; qu'au reſte, après avoir pacifié la Chine, il ſe retireroit volontiers. Les Chinois n'avoient point d'Empereur ; ils prévoyoient une terrible guerre civile entre les prétendans ; d'ailleurs ils redoutoient la valeur des Man-tchou ; le Tyran avoit mis les Chinois hors d'état de leur réſiſter en cas d'attaque. Toutes ces conſidérations, jointes aux négociations ſecretes, firent réſoudre tous les Officiers de la Cour à envoyer des Députés préſenter la couronne au Roi des Man-tchou. Ils furent bien reçus, comme on peut croire.

Auſſi-tôt après, tous les Officiers de la Cour ſortirent de la ville Impériale ; & après avoir rendu leurs hommages à leur nouvel Empereur, ils l'introduiſirent dans la capitale & le placerent ſur le trône des Empereurs Chinois. Les Man-tchou, nonobſtant une proclamation ſi paiſible & ſi ſolennelle, ne laiſſerent pas de trouver beaucoup de réſiſtance en diverſes provinces, où des Princes du ſang des Empereurs Chinois ſe firent auſſi proclamer Empereurs ; mais leur bonheur, joint à leur valeur, vint à bout de tout. On ne s'étendra pas ſur cette grande conquête ; on ne parlera pas non plus de l'origine de la famille régnante, laquelle ne manque pas de prodiges, n'ayant point d'Hiſtoire écrite ſur laquelle on puiſſe établir ce que l'on en diroit. On ne peut pourtant omettre quelques particularités que l'on tient des Man-tchou mêmes, & qui méritent d'être ſues.

Cette Dynaſtie (qui pourroit le croire !) a été fondée en Chine ſous trois minorités conſécutives. Voici la premiere. Le Fondateur de la Dynaſtie étant au lit de la mort, on lui demanda auquel de ſes enfans il deſtinoit l'Empire, au cas que le Ciel vînt à diſpoſer de ſa perſonne : » Que le fils de mon quatrieme fils ſoit Empereur «, répondit-il. Le reſpect empêcha qu'on ne fît des remontrances contre cette diſpoſition. Thai-tçau étant mort bientôt après, les Etats de la nation s'aſſemblerent. Ils ne ſavoient quel parti prendre dans une conjoncture ſi délicate ; car d'un côté le ſecond fils du Fondateur étoit le plus fameux de leurs Capitaines & avoit tout droit de prétendre à l'Empire ; de l'autre,

celui que Thai-tçau avoit nommé étoit encore au berceau. Personne n'osoit parler, lorsque Thai-vam (ce qui signifie *le très-grand Roi*; c'est le titre du troisieme fils du Fondateur, à qui l'Empire appartenoit naturellement, parce que Thai-tçau avoit fait mourir son fils aîné pour cause de révolte, & que le second étoit fils d'une concubine, ce qui lui donnoit l'exclusion par rapport au légitime) se leva, & parla en ces termes : » Nous sommes en guerre avec la Chine, & nos nouvelles conquêtes sont encore chancelantes ; pouvez-vous penser que le feu Empereur mon pere ait voulu nous donner un enfant pour Roi ? Il a sans doute prétendu par là que le pere de l'enfant, qui est mon frere cadet, régnât. Il s'est servi de ce détour par pure bonté pour moi ; & pour m'adoucir l'amertume de la préférence, il n'a pas voulu le nommer directement. Mon frere cadet a plus de talens que moi pour le Gouvernement, comme j'en ai plus que lui pour la guerre : ainsi, quand il sera à la tête des affaires, & moi à celle des armées, nous serons invincibles «.

Toute l'assemblée applaudit à ce discours, & admira la grandeur d'ame de ce Prince. A l'instant Thai-tçoum, pere de l'enfant, fut proclamé d'une commune voix. Au reste, Thai-vam (que les Man-tchou appellent aussi en Chinois *Hou-tçe*, ou *le Barbu*, & qui passe avec raison pour un Héros parmi eux) fit bien voir dans la suite que la cession qu'il avoit faite de l'Empire avoit été sincere ; car deux de ses enfans ayant murmuré de ce qu'il les avoit privés du droit de succession à l'Empire, & ayant,

en conséquence de cela, commencé à cabaler, il les fit mourir dès qu'il le fut.

La seconde minorité n'est pas moins singuliere que la premiere. Tandis qu'on négocioit à Pekim la proclamation du Roi des Man-tchou, il mourut dans son camp. Il laissa deux enfans, l'un âgé d'environ vingt-neuf ans, l'autre d'environ six. Les Man-tchou tinrent des Etats-Généraux pour se créer un nouveau Roi. Ama-vam, dixieme fils du Fondateur, se leva en pleine assemblée, & harangua en ces termes : » Le fils aîné du feu Empereur est d'un naturel bouillant & emporté; il est plus propre à renverser un Empire déjà établi qu'à en établir un nouveau; que si l'on prétend le proclamer Empereur, qu'on commence par me faire couper la tête, car je déclare hautement que je n'y consentirai jamais «. Ces paroles, prononcées avec l'énergie que leur donnoit l'autorité d'un Prince qui passoit pour aussi grand homme d'Etat que grand Capitaine, firent une telle impression, que tous concoururent à exclure l'aîné de la succession. Ainsi le cadet, qui fut Che-tçau, pere de l'Empereur Kham-hii régnant, fut placé sur le trône, quoiqu'il n'eût qu'environ six ans. Ama-vam fut fait son tuteur & Régent de l'Empire avec une autorité absolue. Ama-vam, c'est-à-dire, *Pere-Roi* (parce que l'Empereur son pupille le nommoit ainsi), contribua plus que personne à affermir en Chine le trône des Man-tchou. Il étoit aussi grand homme dans le cabinet que dans le camp. Les Man-tchou ont pourtant flétri sa mémoire, prétendant qu'il avoit désiré l'Empire; ce qui n'est guere croya-

ble, vu qu'il n'avoit point d'enfans, & qu'il possédoit toute la réalité de la puissance souveraine.

Quoi qu'il en soit, on pourra juger du caractere de ce grand homme par le trait suivant. Il avoit épousé une Princesse qui étoit digne de lui, & dont les conseils lui furent d'un grand secours. Il avoit dans son cabinet dix ou douze porcelaines antiques dont il faisoit un très-grand cas; un Officier de son palais en cassa une par mégarde. Ama-vam, transporté de colere, » Quiconque, dit-il, en cassera quelqu'une, mourra «. Cet ordre qui, dans un homme de sa sorte, tenoit lieu de loi, effraya tout le monde. On en fit le rapport à la Princesse, qui désapprouva fort l'emportement de son mari. Elle dissimula ses sentimens, & laissa passer quelque temps sans rien dire. Un jour elle se fit apporter une de ces porcelaines; à peine l'eut-elle entre les mains, qu'elle la laissa tomber à terre & la brisa en cent pieces. Aussi-tôt elle se fit lier les mains derriere le dos (marque parmi ces peuples qu'on a mérité la mort), & ordonna qu'on allât avertir le Prince de l'accident qui venoit d'arriver, sans lui nommer le coupable. Le Prince commanda qu'on le lui amenât. Il fut étrangement surpris quand il vit paroître la Princesse devant lui en posture de criminelle. Comme il l'aimoit & l'estimoit autant qu'elle le méritoit, il commanda qu'on la déliât; elle ne le voulut pas permettre : » Quoi, dit-elle, les Loix sont-elles un jeu, & quiconque les a violées n'en doit-il pas porter la peine «? Le Prince eut beau

dire que cette Loi ne regardoit en aucune façon sa personne, elle persista à refuser d'être déliée. Le Prince fut obligé de la délier lui-même; ensuite la Princesse lui tint ce discours : » Seigneur, vous avez porté une Loi dont les conséquences sont bien dangereuses. Si vous l'exécutez; que dira-t-on de vous, si ce n'est que vous préférez une porcelaine à la vie d'un homme? Si vous ne l'exécutez pas, quel cas fera-t-on de vos Loix, dont vous êtes le premier à ne pas exiger l'observation? Enfin, si vous la révoquez, ne faites-vous pas sentir à tout le monde, ou votre inconsidération à la publier, ou votre inconstance à l'abroger? Or tout cela n'est-il pas indigne d'un homme qui gouverne l'Univers «?

Le Prince demeura quelque temps pensif, songeant à se tirer de ce mauvais pas. Voici l'expédient qu'il trouva pour ne pas révoquer sa Loi, sans être cependant obligé de l'exécuter. Il ordonna sur le champ qu'on lui apportât tout ce qui restoit de ses antiques, & les mit lui-même en pieces. Lequel des deux est plus digne d'admiration, le mari ou la femme? Du moins cela vaut bien le tour ingénieux que Pulcherie joua à Théodose.

Che-tçau-tcham-hoam-ti vécut 25 ans, dont il en régna dix-huit. Il laissa quatre enfans, dont aucun n'étoit fils de l'Impératrice. Etant au lit de la mort, il les fit venir en sa présence pour en nommer un à l'Empire. Il demanda d'abord à l'aîné s'il vouloit régner : il répondit qu'il se sentoit trop foible pour porter un si pesant fardeau; en quoi il disoit vrai. C'étoit un Prince

très-débonnaire, mais peu capable de grandes affaires. Le second répondit à peu près comme le premier. Quand ce vint au petit Kham-hii, il répondit autrement : » Papa Empereur, dit-il, donnez-moi l'Empire à gouverner, & l'on verra comment je m'en démêlerai «. Cette réponse naïve & hardie charma le pere : » Il a du courage, dit-il, qu'il soit Empereur «. Voilà de quelle façon la Providence fit tomber l'Empire à Kham-hii, dont elle vouloit faire son Christ & un second Cyrus. Quel progrès n'auroit pas fait la Religion sous un regne si favorable, si l'ennemi n'eut semé la zizanie dans le champ du pere de famille, & si la division n'avoit partagé les Ministres de l'Evangile ?

Kham-hii naquit l'an 1654, nommé *Kia-ou*, l'onzieme du regne de son pere, le dix-huitieme jour de la troisieme lune ou du mois lunaire, durant lequel le soleil entre dans le signe du taureau. Son pere mourut l'an 1661, le septieme jour de la premiere lune. Kham-hii, qui n'avoit pas encore alors sept ans accomplis, fut proclamé, suivant la coutume, devant le cercueil de son pere. Cependant les années de son regne ne commencent à se compter que du premier jour de l'année suivante, qui fut la 1662e de J. C. La raison de cela, c'est que l'année dans laquelle le pere meurt, lui est attribuée toute entiere ; c'est un respect que le fils doit à son pere, selon les regles de la Chine. Che-tçau, par son testament, avoit créé un Conseil de régence ; composé de quatre des principaux Seigneurs, & laissé le pouvoir absolu entre les mains de sa mere, femme d'une grande résolution, & Moumgole de nation,

Kham-hii fut déclaré majeur à l'âge de treize ans & un jour; car telle eft la loi de la Chine. Il ne tarda pas à faire preffentir ce qu'il feroit un jour.

Après la majorité, il fallut rendre compte de la régence. Pa-tou-rou-koum (cela veut dire le vaillant Duc), un des quatre Gouverneurs, fous la minorité, étoit un homme d'une force & d'une bravoure extraordinaires. Sa fidélité & fon courage l'avoient élevé de l'état de fimple foldat aux premieres dignités de l'Empire; mais ces grandes qualités étoient obfcurcies par des vices encore plus grands. Il étoit altier, arrogant, & fur-tout d'une avarice infatiable. Pendant la régence, il devint bientôt le Régent des Régens mêmes, & le Tyran public. Il devint en même temps l'horreur de tous les honnêtes gens. Dès qu'on eut la liberté de fe plaindre, on l'accufa de toutes parts. Il fut convaincu de tant de concuffions & de violences, qu'il fut condamné à être haché en pieces dans la place publique. On alla lui lire fa fentence dans la prifon, d'où incontinent après on le fit fortir pour être conduit au lieu du fupplice. Quand on vint pour lui mettre le baillon à la bouche (ils en ufent ainfi à l'égard des grands criminels, pour les empêcher de s'emporter en paroles indécentes), il cria à haute voix, qu'en qualité d'homme qui avoit gouverné l'État, il avoit quelque chofe d'important à communiquer à l'Empereur avant que de mourir. Cette parole avoit été entendue de tout le monde, ce qui jeta dans un grand embarras les Grands qui étoient chargés de l'exécution de la fentence. S'ils manquoient d'en avertir l'Empereur, ils craignoient qu'on ne leur en fît un

crime,

crime, & qu'on ne les accusât d'avoir voulu lui fermer la bouche. S'ils avertissoient l'Empereur, connoissant, comme ils faisoient, les ruses de Pa-tou-rou-koum, dont ils vouloient la mort, ils avoient peur qu'il ne trouvât quelque moyen de l'éviter. La premiere crainte l'emporta sur la seconde. Un d'eux se détacha, & alla rendre compte de ce que Pa-tou-rou-koum venoit de dire. Les Grands du Conseil, qui étoient assemblés devant l'Empereur, ayant entendu cela, prierent Sa Majesté d'envoyer au supplice Pa-tou-rou-koum sans l'entendre davantage. L'Empereur, malgré cette opposition, ordonna qu'on le fît venir.

Pa-tou-rou-koum, qui dans le chemin s'étoit préparé à ce qu'il devoit dire & faire, ne fut pas plus tôt en présence de l'Empereur, que, découvrant sa poitrine, & la lui montrant toute cicatrisée, il dit avec une voix tonnante : » Seigneur, aurez-vous le cœur d'envoyer au supplice un homme qui a reçu toutes ces blessures pour sauver la vie à votre aïeul « ? Tous les Grands se prosternerent devant l'Empereur, & le prierent instamment d'envoyer ce téméraire au supplice : » Non, non, répliqua l'Empereur; il ne sera pas dit qu'un homme qui a ainsi exposé sa vie pour sauver celle de mon grand-pere, soit mort par mon ordre; qu'on le remmene, & qu'on le renferme entre quatre murailles (mais entre ces quatre murailles on lui bâtit une maison) «. Tous admirerent une si grande présence d'esprit & une force de jugement si prématurée; ils approuverent sa conduite, ils louerent son bon cœur; enfin ils avouerent qu'ils avoient un maître.

Voilà par où a commencé la réputation de grand génie que Kham-hii s'eſt acquiſe.

On peut dire ſans flatterie qu'il a tâché d'imiter les meilleurs Empereurs de la Chine, qui ont toujours fait plus de cas du titre de Pere du Peuple, que de celui de Fils du Ciel. On peut encore aſſurer qu'il les a parfaitement imités en ce que l'on va dire. Dans l'eſpace de vingt-deux ans, il a remis à ſes peuples plus de quatre cents millions de tailles. Après avoir ſoumis la Tartarie juſqu'aux Uzbeks excluſivement, il remit à l'Empire les tributs d'une année entiere : il ne le fit pourtant que ſucceſſivement, exemptant les provinces l'une après l'autre, & cela parce que les dépenſes de l'Empire doivent toujours avoir leur cours. Il exempta la province de Chanſi juſqu'à trois fois de tout tribut, pour avoir été foulée par des marches de troupes. Au reſte, dans ce compte on n'a pas compris les remiſes annuelles qui ſe font pour cauſes de calamité, quoiqu'elles montent tous les ans, l'un portant l'autre, à une ſomme conſidérable. C'eſt l'effet de la bonté du gouvernement, & non pas de la libéralité du Prince. Voici ce que porte la Loi de la Chine : » Tout Gouverneur immédiat, dès que quelque canton de ſon gouvernement viendra à ſouffrir, ſera obligé, ſous peine de caſſation, d'en avertir ſes ſupérieurs. Ceux-ci le feront ſavoir au Vice-Roi, & le Vice-Roi en informera l'Empereur, qui ordonnera à l'inſtant la viſite du lieu, pour diminuer le tribut à proportion du dommage. Si toute la moiſſon a été gâtée, tout le tribut ſera remis. Si la moitié des grains a péri, la moitié du tribut ſera remiſe, & ainſi du

reste «. Cette Loi est inviolablement observée ; y a-t-il rien de plus juste ?

Pour revenir à Kham-hii, joignons à ce qui a été dit, les présens qu'il a fait distribuer plus d'une fois à tous les vieillards du petit peuple qui avoient quatre-vingts ans ou plus. La province de Nan-kim, à cause de sa grandeur énorme, est partagée en deux Vice-Royautés : le rôle d'une de ces Vice-Royautés, tel qu'il avoit été présenté à l'Empereur, contenoit près de quarante-quatre mille vieillards. Jugez par-là combien il y en devoit avoir dans tout l'Empire, & conséquemment quelle dépense il falloit faire pour donner à ceux de quatre-vingts ans une piece de soie, deux à ceux de quatre-vingt-dix ans, trois à ceux de cent ans, & outre cela, tout ce qui accompagne les pieces de soie. Ajoutez-y encore les frais immenses qu'il a faits dans le même temps, pour subvenir à la misere publique pendant les famines. Il lui en a couté dans une seule année plus de quinze millions pour une seule province. Ce sont-là des aumônes vraiment royales. Au reste, cela ne vaut-il pas incomparablement mieux que d'entasser trésors sur trésors pour faire des guerres, qui cessent d'être justes dès qu'elles ne sont pas absolument nécessaires ? On dit plus ; distribuer ainsi ses richesses, c'est les accumuler ; c'est faire des conquêtes, & des conquêtes légitimes, puisqu'elles se font dans son propre pays. Par-là on multiplie le nombre de ses sujets, sans forcer ceux d'autrui à subir un joug involontaire. Par-là on augmente en la même proportion ses richesses, sans appauvrir les voisins. Par-là enfin on acquiert chez soi une

très-grande étendue de terrein qui, sans cette multiplication de sujets, demeureroit inculte & comme non possédé. En effet, sous le long regne de Kham-hii, l'Empire de Chine, qu'il avoit trouvé désolé par les guerres civiles, s'est si bien rétabli, qu'il regorge aujourd'hui de monde & de richesses.

TURKMAN ou TURCOMAN. Mirkhond écrit dans la Vie d'Ogouz Khan, que les enfans de ce Prince, & une partie des peuples qui en sont descendus, se répandirent non seulement dans le Mavaralnahar ou province Transoxane, mais encore au delà du fleuve Gihon, & sur les confins de la province de Khorasan, & qu'ayant pris des femmes du pays, ils engendrerent des enfans qui retenoient dans leur langue quelque chose de la rudesse de celle de leurs peres, ce qui donna lieu aux Khorasaniens de les appeler *Turkmans* ou *Turcomans*, c'est-à-dire, *semblables aux Turcs*; car, dans la langue Persienne, *Turkman* ou *Turkmanend* ont cette signification.

Gemaleddin, dans l'Histoire qu'il a dédiée à Mirza Iskender, Prince de la postérité de Tamerlan, dit que les Turcomans habitoient autrefois un pays au delà du Turquestan, & qu'étant venus en très-grand nombre en Perse, les naturels du pays voyant qu'ils avoient beaucoup de rapport avec les Turcs leurs voisins, & qu'ils venoient du même côté, les appelerent *Turkmans*, c'est-à-dire, *semblables aux Turcs*, selon la signification Persienne.

L'Auteur du Nighiaristan, qui veut que les

Selgiucides soient Turcomans d'origine, parle d'eux avec grand mépris, & allegue les reproches que Massôud, Sultan des Gaznevides, & Mohammed, Sultan des Kouarezmiens, leur faisoient de la bassesse de leur origine.

Cependant ces gens, tout méprisés qu'ils étoient, ne laisserent pas de faire parler beaucoup d'eux dans la suite des temps; car pendant le regne de Sangiar, Sultan de la premiere race des Selgiucides, une peuplade ou colonie de ces Turcomans, nommés *Gaz* & *Tcheschm Gaz*, vint s'établir dans les pays de Baklan, de Candar, de Khotlan, & Khasanian, dans la province de Badakhschan, & de là jusqu'aux environs de la ville de Balkh, au nombre de quarante mille familles.

Ces Turcomans s'obligerent, pour payer leurs hôtes, de donner tous les ans vingt-quatre mille moutons en forme de tribut à Sangiar : mais il arriva que celui qui levoit ce tribut de la part du Sultan, ayant eu un jour quelque différend avec leurs Chefs touchant la qualité des moutons qu'ils livroient, ils en vinrent des paroles jusqu'aux coups, & enfin l'Officier fut tué par les Turcomans.

Ce démêlé fut cause que les Turcomans cesserent de payer leur tribut pendant quelques années, & cependant le Maître d'Hôtel du Sultan fournissoit toujours à ses dépens la même quantité de moutons à la cuisine ; ce qui fit qu'enfin il se plaignit à l'Emir Camah, Gouverneur de la ville de Balkh, de ce qu'il ne tenoit pas la main à ce que les Turcomans payassent leur tribut ordinaire. L'affaire fut rap-

portée au Conseil du Sultan, & les Turcomans y furent condamnés au payement de trente mille moutons par an, au lieu des vingt-quatre mille qu'ils payoient auparavant, & à recevoir parmi eux un Officier de la Cour du Sultan, afin qu'ils fussent exacts à payer le tribut à l'avenir.

Mais les Turcomans ne voulant point reconnoître d'autres Officiers que de leur nation, se défirent de celui que le Sultan leur avoit envoyé, & cet attentat obligea le Gouverneur de Balkh de marcher avec des troupes réglées pour les châtier. Les Turcomans le reçurent les armes à la main, lui livrerent bataille, défirent ses troupes, & le tuerent lui & son fils. Cette nouvelle ayant été portée au Divan de Sultan Sangiar, ce Sultan prit la résolution de marcher lui-même en personne, pour réduire cette canaille à la raison.

Les Turcomans ayant appris la marche du Sultan, lui envoyerent des Députés pour implorer sa clémence, & lui offrirent, outre le tribut ordinaire des moutons, deux rothles d'argent, qui font environ trois marcs, par famille. Le Sultan étoit fort disposé à leur pardonner, & à accepter l'offre qu'ils lui faisoient : mais les principaux Chefs de son armée l'en dissuaderent, & l'engagerent dans une guerre qui fut très-malheureuse pour lui & pour tous ses Etats ; car son armée fut entiérement défaite, & lui-même y demeura prisonnier avec tout son haram ou sérail.

Khondemir & l'Auteur du Nighiaristan ajoutent que les Turcomans ayant pris dans la déroute un homme vêtu & monté avantageuse-

ment, qui avoit quelque ressemblance avec Sangiar, le mirent malgré lui sur un trône, & lui rendirent toutes sortes d'honneurs, jusqu'à ce qu'un homme qui le connoissoit les assura que c'étoit le fils du Cuisinier du Sultan.

Mais la plus grande élévation que la nation des Turcomans ait eue, a été dans la fondation de deux principautés ou dynasties qu'elle a établies dans l'Asie, sans parler de celle qu'ils ont eues en Egypte sous le nom de *Mamelucs*, dont il faut voir l'établissement dans le titre de *Mamlouk*.

La premiere dynastie des Turcomans en Asie a été celle des Cara Coiunlus, de la tribu ou famille du Mouton noir, qui étoit la marque ou la devise de leur étendard. Elle n'a eu que quatre Princes, dont le premier est Cara Iousfouf, fils de Cara Mohammed fils de Baïram Khogiah. Cara Mohammed, son pere, avoit été un des principaux Officiers du Sultan Avis Ilekhani, dont il avoit épousé la fille. Ce Cara Iousfouf fut toujours ennemi de Timour & de ses enfans : mais enfin il succomba l'an 823 de l'Hégire, sous les armes de Mirza Schahrokh, après avoir régné quatorze ans & quelques mois.

Ce Sultan, qui avoit conquis l'Adherbigian & le Schirvan, eut un fils très-vaillant, nommé *Pir Boudak*, qui mourut avant lui ; de sorte qu'il eut pour successeur un autre de ses enfans, nommé *Eskander*.

Le second fut Emir Eskander, qui fit la guerre à Mirza Schahrokh : mais ses freres, Gehan Schah & Ali Schah, ayant pris le parti

de Schahrokh, il ne put résister aux armes de ce Prince, & fut enfin assiégé l'an 841, dans le château d'Alingiak, où il fut tué par son propre fils, nommé *Schah Cobad*, après avoir régné seize ans.

Le troisieme est Gehan Schah, fils de Cara Iosef, qui fut défait & tué par Hassan Beg, qui est Uzum Cassan, l'an 872 de l'Hégire, après avoir régné plus de trente ans dans l'Iraque Arabique & Persienne, dans le Kerman, dans l'Adherbigian & dans le Diarbekr, & il eut pour successeur son fils, qui est Hassan Ali Mirza.

Hassan Ali Mirza, quatrieme & dernier Sultan de cette dynastie, qui fut défait, pris & tué par Mohammed, fils de Hassan Beg, l'an 873 de l'Hégire, après une seule année de regne.

La seconde dynastie des Turcomans a commencé par quelques Princes, qui ont fait peu de bruit jusqu'à Hassan Beg. Elle porte le nom de *Ak Coiounlu*, du *Mouton blanc*.

Le premier, qui a eu quelque commandement considérable parmi eux, porte le nom de *Thour Ali Beg Al Turkmani*, qui eut pour fils Fakhreddin Coutlu Beg, & celui-ci Cara Ilouk Othman. Celui-ci se soumit à Tamerlan, le conduisit dans le pays de Roum, & obtint de lui les Gouvernemens des villes d'Arzengian, de Mardin & de Roha dans la Mésopotamie, & même la ville de Sivas en propre, & fut defait par Cara Iosef, l'an 809 de l'Hégire. Hamzag Beg, son fils, mourut l'an 848, & laissa pour successeur Gehanghir, fils d'Ali Beg fils d'Othman, qui étoit son neveu. Ce Gehanghir mourut l'an 872 de l'Hé-

gire, après avoir été presque entiérement dépouillé par son frere Hassan Beg.

Celui de cette famille qui a acquis la plus haute réputation, est Hassan Beg, que les Arabes appellent *Hassan Althaouil*, & les Turcs *Uzun Hassan*, *Hassan le Long*, à cause de sa taille avantageuse. C'est de son nom Turc que nous avons fait, par corruption, celui d'*Uzum Cassan*, que l'Auteur du Lebtarikh, & même Mirkhond, met pour le premier Sultan de cette dynastie, quoiqu'il ne soit proprement que le sixieme. Ce Prince fut défait par Mahomet second, Sultan des Turcs, & mourut l'an 883 de l'Hégire.

Khalil Beg, son fils, fut tué par les siens, après six mois & demi de regne.

Iacoub Beg, fils de Hassan Beg & frere de Khalil, mourut empoisonné l'an 896, après douze ans & deux mois de regne.

Massih Beg, frere de son prédécesseur, ne fit que saluer le trône; car Ali Beg, fils de Khalil, fut reconnu pour Sultan par une faction opposée à la sienne: mais celui-ci ne fut pas plus heureux; car on mit sur le trône Baïsancor, enfant de dix ans, qui n'en régna pas deux. Le Lebtarikh ne compte point, ni Massih, ni Ali Beg parmi les Sultans de cette dynastie; mais seulement Baïsancor, à qui il donne le surnom de *Mirza*.

L'onzieme Sultan de cette dynastie est Rostam Mirza, fils d'Ogourlu fils de Hassan Beg, son pere, qui ne régna point. Il fut appelé de Constantinople, où il étoit fugitif, pour prendre possession de la couronne. Mais après cinq ans & demi de regne, il fut défait & tué par la faction du Sultan Ahmed, son frere.

Ahmed Sultan, fils d'Ogourlu Mohammed, petit-fils de Haſſan Beg & frere de Roſtam Mirza ou Roſtam Beg, ne régna qu'un an ou environ, parce que les Officiers de ſon armée, qui ne purent ſouffrir la ſévérité de la diſcipline militaire qu'il vouloit introduire parmi eux, appelerent Morad Mirza, fils d'Iacoub Beg, qui le vainquit & le fit mourir, après quoi, les mêmes Officiers, manquant de foi à Morad Beg', appelerent Al Vend ou Elvend Mirza, qui ſe ſaiſit de ſa perſonne & le tint priſonnier.

Al Vend Beg, fils d'Iouſſouf Beg & petit-fils de Haſſan Beg, ayant été environ un an ſur le trône, en fut dépoſſédé par Mohammed Mirza, ſon frere. Mais celui-ci ne put pas y monter; car Morad Beg, fils d'Iacoub, qui étoit priſonnier, fut délivré, & le fit mourir.

Morad fut rétabli, & régna aſſez paiſiblement juſqu'en l'an 908 de l'Hégire. Car, dans cette année, Schah Iſmaël Sofi, Roi de Perſe, le chaſſa de Bagdet. Mais Schah Iſmaël étant occupé dans la guerre contre les Ottomans, il rentra en poſſeſſion de Bagdet. Le même Schah Iſmaël étant retourné en l'an 914 vers l'Iraque Arabique, il fut obligé de s'enfuir dans la Caramanie, pays des Othmanides, d'où étant retourné en Méſopotamie, il fut tué par les troupes de Schah Iſmaël en l'an 920. Ainſi finit la dynaſtie des Turcomans en Aſie, quoique cette nation y ſoit encore diſperſée en pluſieurs endroits, mais ſans jouir d'aucune principauté.

La dynaſtie des Turcomans d'Egypte, fondée par Moëzzeddin Ibek, qui avoit été autrefois eſclave de Malek Al Saleh Aïoub, dura encore

quelque temps, savoir, jusqu'en l'an 923; car Al Malek Al Ascharam Thomanbaï, dernier Sultan des Mamelucs, mourut dans cette année sur un poteau, auquel le Sultan Selim, fils de Bajazet l'Othmanide, le fit attacher, après avoir fait la conquête de l'Egypte.

Ce dernier Sultan des Mamelucs étoit proprement de la seconde branche, appelée des *Circassiens*. Mais comme ceux-ci avoient été esclaves des Turcomans, & fort mêlés d'alliance les uns avec les autres, elle peut être rapportée à la premiere. Voyez le titre *Atrak*.



UGIUK & UTCHOUK, furnom qui fut donné aux trois enfans des fix qu'Ogouzkhan laiffa. Les trois aînés furent nommés *Bouzouk*, & eurent en partage l'arc d'or, que leur pere leur donna en mourant. Ces trois derniers reçurent auffi de lui les trois fleches d'or, qui furent trouvées avec l'arc; & comme la fleche eft parmi les Mogols le fymbole d'un Envoyé ou d'un Lieutenant, ils furent foumis à leurs trois freres aînés, qui avoient reçu l'arc, fymbole du commandement.

Utchouk peut fignifier, en langue Turque, deux chofes : car ce mot pourroit être le même qu'Outchok, qui fignifie trois fleches, ou le même que Coutgiouk, qui fignifie petit, & qui correfpondroit à Buzouk, furnom des aînés, qui pourroit être le même que Bouiouk, comme le prononcent aujourd'hui les Turcs, pour fignifier grand.

UGULMISCH, nom d'un Sultan de la race de Giagathaï, fils de Ginghizkhan, qui régnoit dans le Turqueftan du temps du Poëte Sàdi, vers l'an 656 de l'Hégire.

ULUG NOVAIN, nom du plus petit des enfans de Ginghizkhan, qui ne tient point rang parmi ceux qui ont partagé fes Etats. Car, felon l'ufage des Mogols, les cadets ou derniers enfans n'ont foin que de l'économie dans la maifon de

leur pere, de laquelle ils ne sortent point, & n'ont aucune part à sa succession. C'est pourquoi Oktai Chan ayant été élevé sur le trône pour tenir la place de Ginghizkhan son pere, ce Prince fit Ulug Novaïn, son petit frere, Grand-Maître de sa Maison, & ce fut le même qui lui présenta à boire dans la cérémonie de son couronnement, fonction qui dépendoit de la charge qu'il avoit déjà dans la maison, comme le dernier.

ULUG'. Ce mot signifie en Turc un Renégat. Ulug' Ali, appelé, par corruption, *Loutch Ali*, est Ali, Renégat Calabrois, qui arriva, par son mérite militaire, jusqu'à la charge de Capitan Pacha & de Visir, sous le Sultan Selim II du nom, ce qui n'étoit encore arrivé à aucun autre qu'à Khaïreddin, surnommé *Barberousse*. Ce fut lui qui sauva les restes de l'armée Ottomane, après la bataille de Lepante, donnée l'an 979 de l'Hégire.

ULUG BEG. Mirza Mohammed, fils de Scharok fils de Tamerlan, qui commanda dans le Mavaralnahar & dans le Turquestan, de la part de Schahrokh son pere, jusqu'en l'an 851, que Scharokh mourut.

Ce Prince ayant appris que son neveu Alaaldoulat, fils de Baïsancor, s'étoit emparé, aussitôt après la mort de Schahrokh son aïeul, de la ville de Hérat, capitale du Khorasan, & s'étoit saisi de la personne d'Abdallathif, son fils, qui étoit encore fort jeune, envoya des Ambassadeurs à son neveu, pour traiter de la paix avec lui, & pour retirer Abdallathif de ses mains.

Abdallathif ayant été rendu à son pere, & conduit à Samarcande, la paix fut signée entre Ulug Beg & Alaaldoulat. Mais cette paix dura peu: car Ulug Beg ne pouvant souffrir qu'Alaaldoulat demeurât en possession du Khorasan, sur lequel il croyoit avoir des prétentions mieux fondées, vint dès l'année suivante, accompagné de ses deux enfans, Abdallathif & Abdalâziz, à la tête d'une puissante armée, l'attaquer, & lui donna bataille auprès de Morgab, à quatorze parasanges de la ville de Hérat.

Alaaldoulat ne pouvant soutenir le choc des armes d'Ulug Beg, fut défait à plate couture, & contraint de fuir & de se retirer auprès de Babor, son frere. Après cette victoire, Ulug Beg entra triomphant dans la ville de Hérat, & monta sur le trône de Schahrokh, son pere. Mais il n'y demeura pas long-temps paisible: car Alaaldoulat & Babor ayant mis une grosse armée sur pied, entreprirent de le chasser du Khorasan.

Ulug Beg sortit de la ville de Hérat, alla au devant d'eux & les chassa de la ville d'Asterabad, qu'ils avoient déjà occupée, & les obligea tous deux de se réfugier auprès de leur autre frere, le Sultan Mohammed, qui régnoit dans la province d'Iraque. Ulug Beg, content de les avoir mis en fuite, retourna aussi-tôt en la ville de Hérat, où sa présence étoit fort nécessaire: car, pendant son absence, les habitans des fauxbourgs de cette grande ville s'étoient soulevés & avoient mis à leur tête Iar Ali le Turcoman, fils d'Eskander & petit-fils de Cara Iousfouf, premier Chef & Fondateur de la dynastie du Mouton noir; & les révoltés ne prétendoient rien moins que de se

rendre maîtres de la ville de Hérat. Mais Ulug Beg retourna assez à temps pour les châtier, & abandonna le pillage de ces fauxbourgs à ses troupes, l'an 852 de l'Hégire.

Dans la même année, Ulug Beg quitta la ville de Hérat, & retourna en sa ville royale de Samarcande. Son absence donna occasion à Mirza Babor de venir derechef à Asterabad, & de là à Hérat, où les habitans, irrités du pillage de leurs fauxbourgs, lui ouvrirent les portes, & peu après Abdallathif se révolta contre son propre pere, & alla s'emparer de la ville de Balkh. Ulug Beg voulant réduire son fils à la raison, marcha avec ses troupes du côté de Balkh : mais son fils, au lieu de se soumettre, vint à la tête d'une armée au devant de lui, lui donna bataille, le défit, le fit prisonnier & le mit entre les mains d'Abbas, lequel, après quelques formalités de procès faites contre lui, le fit enfin mourir l'an de l'Hégire 853, ce qui est marqué par ces deux mots, *Abbas kuscht*, Abbas l'a tué, dont la valeur numérique des lettres Arabiques fait justement ce nombre.

Il eut pour successeur son fils dénaturé Abdallathif, qui ne jouit du trône de son pere que pendant six mois, quoiqu'il eût encore fait mourir son frere Abdalaziz.

Ce Prince, qui fut si malheureux, étoit doué cependant de très-grandes qualités : car, outre qu'il étoit très-vaillant, il s'étoit aussi appliqué à l'étude des Sciences, & particuliérement à l'Astronomie. C'est sous son nom & sous son autorité que furent composées les Tables, nommées *Zig' Ulug Beg*, dans la ville de Samarcande, par Gaïatheddin Giamschid & par Cadhizadeh

Al Roumi, les plus grands Aſtronomes de leur temps.

Salaheddin, ſurnommé *Cadhizadeh*, avoit été ſon Maître, & mourut avant que l'ouvrage fût achevé; de ſorte que tout le fort de l'ouvrage tomba ſur Ali Ben Gaïatheddin Mohammed Giamſchid, ſurnommé *Al Couſchgi*, natif de Samarcande.

L'Ouvrage, intitulé *Mârifat Al Tauarikh*, qui fait partie des Tables Aſtronomiques d'Ulug Beg, qualifie ce Prince *Sultan Al Hind u Al Sind*, Roi des deux Indes, & on lui donne quarante-un ans de regne, quoiqu'il n'en ait régné proprement que deux après la mort de Schahrokh, ſon pere.

Khondemir, Giannabi & Ben Iouſſouf donnent à ce Prince les ſurnoms ou titres d'*Al Malek Al Saïd*, de *Kurkan* & de *Saheb Keran*, titres que Tamerlan avoit portés, & qu'il laiſſa comme héréditaires dans ſa famille.

UNG ou AVENK. C'eſt ainſi que les Mogols appellent celui que nous nommons en François *Jean*; quoique l'origine de ce mot ſoit le mot Hébreu *Jokhanna* & *Jokhannan*. Ainſi *Ung-khan* ou *Avenkhan* eſt le nom d'un Prince ou Empereur des Mogols, qui a été nommé par les Européens le *Prêtre Jean*, à cauſe qu'il étoit Chrétien, lui & la plus grande partie de ſes ſujets. Il régnoit dans la partie la plus orientale de l'Aſie, en tirant vers le ſeptentrion, ſur une tribu ou race des Mogols, qui portoient le nom de *Kerit*, & ſon Empire s'étendoit à droite & à gauche dans la Grande Tartarie juſqu'aux confins de

de la Chine, & peut-être même de la Corée ou du Japon.

Tamugin, dit Ginghizkhan, prit la fille d'Ungkhan en mariage l'an 599 de l'Hégire : mais cette alliance n'empêcha pas qu'il ne dépouillât son beau-pere de ses Etats. Ce fut là par où ce grand Monarque commença ses conquêtes, & dans la Chine même, avant que le bruit de ses armes retentît dans la Perse.

URAN & URANBAD ou OURANBAD; nom d'un animal terrible, ou plutôt fabuleux, qui fait sa retraite dans la montagne d'Ahermen, qui est aussi fabuleuse que cet animal. L'Auteur du Thamurath Nameh en fait la description, & dit qu'il vole par les airs comme un aigle, & dévore tout ce qu'il rencontre ; qu'il marche sur la terre comme une hydre ou comme un dragon, & ne trouve aucun animal qui lui puisse résister. Le même Auteur dit que la pierre royale, nommée *schah muhureh*, se tire de la tête de cet animal, qui est apparemment le griffon, que nous tenons communément être fabuleux, quoiqu'il existe des oiseaux beaucoup plus forts & plus gros que les vautours & les aigles, selon le rapport de plusieurs Historiens Hébreux, Arabes, Grecs & Latins, dont plusieurs sont très-dignes de foi.

URIAI. Les Arabes se servent de ce mot, qui est tiré du Chaldaïque & du Syriaque *Ouraïa* & *Ouroïo*, pour signifier un Maître ou Docteur de la premiere classe, tels qu'ont été Edris, Khedher, Hermès, qui portent les titres de

premier, *second* & *troisieme Ministres* ou *Docteurs de l'Univers.*

UST & USTA, & autrement ABESTA; nom d'un Livre des Mages de Perse, Disciples de Zoroastre, qui n'est proprement que le commentaire ou la glose des deux Livres de Zoroastre, nommés *Zend* & *Pazend*. On se bornera à dire ici que le Zend, qui signifie *Livre de Vie*, & le Pazend, le Fondement ou les Principes de ce même Livre, sont deux Ouvrages qui contiennent proprement la Loi écrite des Zoroastriens, & que l'Usta ou Abesta est leur Loi non écrite, contenant plusieurs Traditions qui ont parmi eux la même autorité que la Loi écrite, de même que le Talmud parmi les Juifs.

Ce Livre, aussi bien que les deux autres, est écrit en vieux langage Persien, qui a plus de rapport à la langue Chaldaïque que la Pehlevanique, qui est un autre ancien dialecte de la langue Persienne. Les mêmes Zoroastriens ou Mages de Perse, qui tiennent le Patriarche Abraham pour leur premier Législateur, & qu'ils surnomment *Zerdast*, comme qui diroit *Azerdoust*, l'*Ami du feu*, disent, par la plus grande rêverie du monde, que ce Patriarche ayant été jeté par Nemrod dans une fournaise ardente, chantoit au milieu des flammes les versets de l'Usta ou de l'Abesta, de même qu'un rossignol fait ses roulemens & ses fredons au milieu des rosiers; & Schems Fakhri dit que l'humilité découvre la grandeur de l'ame, de même que l'Usta explique & déclare les mysteres du Zend.

UTAKIN ou OUTAKIN, nom du frere de Tamougin ou Ginghizkhan, qui ne sortit jamais du Khathaï pour commander ailleurs.

UZBEK, nom d'un Prince ou Sultan de la race de Ginghizkhan, qui régnoit dans le grand & vaste pays nommé *Descht Captchak*, qui s'étend au dessus de la mer Caspienne, bien avant dans l'occident & dans le septentrion. Ce Prince, ainsi que ses peres, avoit été dépouillé par Tamerlan & ses successeurs de la province Transoxane.

Uzbek eut un fils nommé *Gihan Bek*, & de celui-ci est descendu Schaïbek, issu de Touschi ou Giougikhan. C'est lui qui est proprement le Fondateur de la dynastie que l'on nomme *Daulat Al Uzbekiat*.

Schaïbek Khan, selon le Lebtarikh, étoit fils de Borak Sultan, fils d'Aboul Khaïr Khan. Il reprit sur les enfans de Tamerlan la Transoxane, l'an 904 de l'Hégire, après la mort du Sultan Mirza Houssaïn, & entra ensuite dans le Khorasan en l'an 913, d'où il chassa Badî Alzaman, & fut ensuite défait & tué par Schah Ismaël Sofi auprès de la ville de Merou, l'an 916.

Le second Prince de cette dynastie est Couschikhan, mort l'an 936.

Le troisieme, Abou Saïd, fils de Couschangi, mort l'an 939.

Le quatrieme, Obeïdallah Khan, cousin de Schaïbek, mort l'an 946.

Le cinquieme, Abdallah Khan, mort l'an 947.

Le sixieme, Abdallathif Khan, qui régnoit encore l'an 948.

Tous ces Princes & leurs successeurs ont été toujours en guerre, & le sont encore à présent, avec les Rois de Perse de la race de Schah Ismaël Sofi.

UZUN HASSAN BEG, nom d'un Prince Baïandurien, ou de la Maison du Mouton blanc, fils d'Ali Beg & petit-fils de Cara Iluk Othman.

Les Arabes l'appellent *Hassan Al Thauil*, *Hassan le Long*, ce qui signifie aussi *Uzun Hassam* en Turc; & c'est de ce nom-ci que les Européens ont formé ou corrompu celui d'*Uzum Cassan*. Il ne faut pas cependant le confondre avec Hassan Bouiouk, Hassan le Grand, qui fut Prince de Bagdet après la mort d'Abou Saïd, dernier Sultan des Ginghizkhaniens en Perse, & Fondateur de la dynastie nommée *Daulat Ilekhaniat*.

Uzun Hassan est aussi souvent nommé simplement *Hassan Beg*. C'est le plus illustre de la dynastie du Mouton blanc, qui jeta les fondemens de sa Monarchie dans le Diarbekr ou Mésopotamie, dont Cara Iluk Othman, son aïeul, s'étoit emparé, après en avoir chassé Al Malek Al Dhaher Issa, dernier Prince de la dynastie des Artacides ou Ortocides.

Il n'est cependant que le sixieme Prince des Turcomans de la dynastie d'Ak Coionlu ou du Mouton blanc, & il ne commença proprement son regne qu'après avoir dépouillé son frere Gehanghir de la plus grande partie de ses Etats,

l'an 871 de l'Hégire. Dans la même année, il défit & tua Gehan Schah, Prince de la dynastie du Mouton noir, avec toute sa famille.

L'an 873, Uzun Hassan défit en bataille rangée & tua Abou Saïd, fils d'Ahmed fils de Miranschah fils de Tamerlan, dans la province de Khorasan, & après ces grands exploits, se voyant maître de toute la Perse, il entreprit d'attaquer Mahomet second, Sultan des Turcs; mais il fut défait auprès d'Arzengian en Arménie, l'an 876; il perdit même son fils Zeïnel dans la bataille; en sorte que depuis ce temps-là, sa puissance, qui avoit toujours cru jusqu'alors, tomba en décadence, & il mourut l'an 883 de l'Hégire, laissant cinq enfans mâles, lesquels, s'entendant mal entre eux, donnerent occasion à Schah Ismaël Sofi de les détruire.

Khondemir dit qu'il mourut sur la fin de l'an 882, dans la ville de Tauris, après avoir régné onze ans, pendant lequel temps il reprit la Mésopotamie, que Cara Iousfouf, Turcoman du Mouton noir, avoit enlevée à son aïeul sur Gihan Schah son fils, après quoi il conquit la ville de Tauris & la province d'Adherbigian, qui appartenoit au même Gihan Schah. Il alla ensuite chasser de Schiraz, Mirza Iousfouf, fils de Gihan Schah. Il le fit mourir, & se rendit ainsi maître de la Perse, du Kerman, de l'Iraque & de Bagdet.

Les Annales Turques marquent la défaite d'Uzun Hassan par Mahomet second, l'an 878 de l'Hégire, en quoi elles different de celles des Historiens de Perse, qui la marquent en 876.

Uzun Haſſan eut ſept enfans mâles, dont l'aîné, nommé *Ogourlu Mohammed*, mourut preſque en même temps que ſon pere. Les ſix autres furent Khalil Mirza, Macſoud Beg, Iacoub Beg, Maſſih Beg, Iouſſouf Beg, & Zeïnel, tué, comme il a été dit, dans la bataille d'Arzengian. Khalil, Macſoud & Maſſih ſe ſuccéderent l'un à l'autre.



VAHEB BEN MONBAH ou MONABBEH; c'eſt le nom d'un des plus autoriſés Muſulmans en fait de Traditions reçues de la bouche de Mahomet : car ce perſonnage eſt du nombre de ceux qui ſont nommés *Sahaba*, c'eſt-à-dire, *Amis*, *Compagnons* ou *Contemporains de Mahomet*, ou au moins des Thabëin, qui les ont ſuivis. Abou Giafar Al Thabari cite pluſieurs choſes de lui touchant l'origine & la fin du monde, & on lui attribue un Ouvrage intitulé *Al Mobteda* ou *Al Mobtadi*.

Le nom entier de ce perſonnage, que l'Auteur du Raoudhat Alakhiar ſemble faire plus récent, eſt *Abou Abdallah Vaheb Ben Monabbeh Ben Kemal Al Sagani*. Il étoit Perſien d'origine, natif d'une bourgade proche de la ville de Merou, appelée *Sagan*, qui eſt maintenant détruite. Il eſt ordinairement qualifié *Saheb alcoſſos v alakhbar*, *Auteur de Récits & d'Hiſtoires*. Il fut Diſciple de Giâber Ben Abdallah, & mourut l'an 114 de l'Hégire.

VAIGIAN, ſurnom d'Abou Sahal Mohammed Al Kouhi, grand Mathématicien, qui obſerva avec Ahmed Ben Mohammed Sagani le ſolſtice d'été & l'équinoxe du printemps, dans l'obſervatoire que Scharf Aldoulat, fils d'Adhad Aldoulat, Sultan de la dynaſtie des Bouides, avoit fait conſtruire dans la ville de Bagdet l'an 377 de l'Hégire. Aboulfarage remarque que cette

observation se fit l'an d'Alexandre 1299, & qu'Ibrahim Ben Helal Ben Ibrahim Ben Zaharoun, Sabien de Religion, se trouva aussi présent à cette observation.

VAIN ou OVAIN; c'est le nom que les Chrétiens Orientaux donnent à la sœur jumelle d'Abel, que Caïn refusa d'épouser, parce qu'elle n'étoit pas si belle qu'Azroun, la sienne. Les mêmes Orientaux disent qu'elle fut mariée après la mort d'Abel à Seth son frere.

Les Mahométans donnent aussi deux jumelles à Cabil & à Habil, comme ils les appellent, c'est-à-dire, à Caïn & à Abel; mais ils leur donnent d'autres noms; savoir, celui d'*Aclimah* ou *Aclimiah* à celle de Caïn, & celui de *Leboudah* à celle d'Abel.

VALI, Aboul Vali; c'est l'Auteur d'un Livre intitulé *Ehtegiag' Al Schafëï, ce qui est nécessaire pour bien entendre la Doctrine de l'Iman Schafëï*, Chef d'une des quatre Sectes réputées orthodoxes par les Musulmans.

VALI ADIB. *Voyez* le titre de Faraki.

VALID. Les Musulmans, qui donnent des noms à tous les personnages auxquels l'Ecriture Sainte n'en donne point de particulier, nomment *Valid*, celui que l'Ecriture appelle *Pharaon*, d'un nom ou titre qui étoit commun à tous les Rois d'Egypte.

Ils appellent donc *Firâoun Valid*, ce Roi d'Egypte qui régnoit du temps de Moïse & de

Manougeher Roi de la premiere dynaſtie de Perſe. Le Tarikh Khozideh, à l'imitation de tous les autres Muſulmans, qui ne nomment jamais ce Prince ſans lui donner quelque malédiction, lui donne le ſobriquet rimé, ſelon leur coutume, de *Valid nam pelid, Valid de qui le nom eſt abominable.*

VALID. Il y a eu deux Khalifes de ce nom, tous deux de la race des Ommiades. Le premier, dont on va parler, & qui eſt le premier du nom, étoit fils d'Abdalmalek fils de Marvan, & ſuccéda à ſon pere l'an 86 de l'Hégire.

L'on peut dire que ce Khalife s'eſt rendu le plus célebre de tous par les grandes conquêtes que les Arabes firent ſous ſon Khalifat ; car, en neuf ans & demi qu'il régna, l'Eſpagne, la Sardaigne, les iſles de Majorque & Minorque, avec une partie de la Gaule Narbonnoiſe, furent ſubjuguées par les Muſulmans. La grande province de Mavaralnahar ou de la Tranſoxane, avec le Turqueſtan, reçurent auſſi la loi des Mahométans, & une bonne partie des Indes d'au-deçà du Gange fut rendue tributaire. Ce même Khalife rebâtit le temple de Médine, où ſont les ſépultures de Mahomet & des premiers Khalifes, beaucoup plus grand & plus magnifique qu'il n'étoit, & fit encore conſtruire la grande & fameuſe moſquée de Damas, qui porte le nom des Ommiades, à laquelle il joignit la ſuperbe égliſe de ſaint Jean-Baptiſte, que les Empereurs Grecs avoient enrichie pendant pluſieurs ſiecles, obligeant les Chrétiens de la lui vendre.

Khondemir & l'Auteur du Leb Tarikh remarquent au ſujet du bâtiment que ce Khalife fit faire à Médine, qu'ayant commandé à Omar, fils d'Abdalâziz, qui étoit Gouverneur pour lui en Arabie, l'an 88 de l'Hégire, de faire démolir les maiſons des femmes de Mahomet, qui demeuroient encore ſur pied à Médine, pour en agrandir la moſquée, les habitans de cette ville trouverent cette réſolution du Khalife fort mauvaiſe, & lui reprocherent qu'il ôtoit aux Muſulmans qui venoient à Médine de diverſes parties du Monde, le plus bel exemple que Mahomet leur avoit laiſſé de ſa modeſtie, lorſqu'ils conſidéroient la baſſeſſe & la petiteſſe des maiſons où il avoit logé ſes femmes.

On remarque touchant la moſquée de Damas, que ce fut Valid qui le premier y fit bâtir de ces tours fort élevées, appelées en Arabe *Menarat*, & en Turc *Minaret*, du haut deſquelles les Muedhin publient la priere ſolennelle.

Le Géographe Perſien ajoute auſſi au bâtiment du même Valid l'agrandiſſement de la moſquée que le Khalife Omar avoit fait bâtir dans la ville de Jéruſalem.

Khondemir écrit que la plupart des Hiſtoriens Muſulmans ſont contraires à ceux de Syrie ſur le ſujet de Valid : car ceux-ci font paſſer ce Khalife pour le plus grand perſonnage de la dynaſtie des Ommiades; mais tous les autres écrivent qu'il étoit d'un naturel violent & cruel, imitant parfaitement le Pharaon d'Egypte, dont il portoit le nom.

Ce même Hiſtorien raconte que Valid ayant envoyé Catbah ou Katibah, fils de Moſlem,

pour gouverner le Khorasan, à la tête d'un grand nombre de troupes, Catbah, qui ne voulut pas demeurer oisif, passa le fleuve Gihon, & alla mettre le siége devant la ville de Samarcande, où Magourek, Roi de ce pays de la Transoxane, s'étoit enfermé pour la défendre.

Pendant que les Musulmans assiégeoient cette ville, un homme cria à pleine voix du haut des murailles, que Catbah les assiégeoit en vain, parce que cette ville seroit plus tôt prise par un Palan Schutur que par lui. Ce mot Persien, qui signifie proprement un bât de chameau, se prend aussi pour un Chamelier ou un Palefrenier. Catbah n'eut pas plus tôt entendu cette voix, qu'il loua Dieu de ce qu'il lui donnoit cette heureuse nouvelle par un homme qui n'y pensoit pas, & dit alors à ce soldat : » C'est moi qui la dois prendre; car voilà justement le sobriquet qui m'a été donné dans ma jeunesse «.

Ce Général fit aussi-tôt renforcer les attaques de la place, & contraignit enfin Magourek de capituler. Les articles de la capitulation furent, que Magourek payeroit tous les ans deux millions de dinars d'or au Khalife, & donneroit trois mille esclaves pour tribut. Il ne fut pas plus tôt maître de la place, qu'il en fit abattre toutes les Idoles & construire une superbe mosquée.

Valid mourut l'an 96 de l'Hégire, après un regne de près de dix ans, & eut pour successeur Soliman Ben Abdalmalek son frere.

VALID BEN IEZID ; c'est Valid second du nom, onzieme Khalife de la dynastie des Ommiades.

Ce Prince vivoit en retraite dans la Palestine, & il y mena une vie très-louable pendant le regne de Heschâm, fils d'Abdalmalek son prédécesseur : mais aussi-tôt qu'il eut appris sa mort, il vint à Damas prendre possession du Khalifat, & changea tellement de vie, qu'on le vit s'abandonner à toutes sortes de débauches.

Il étoit de son naturel fort prodigue, & il n'avoit jamais rien refusé à personne. Ben Schohnah dit de lui, qu'il ne parloit jamais sur quelque sujet que ce fût, à moins qu'il ne fût interrogé; mais ses débordemens allerent enfin jusqu'à un tel excès, qu'ils causerent la révolte de ses plus proches, qui mirent à leur tête Iezid, fils de Valid premier du nom, son cousin-germain, & vinrent l'attaquer jusque dans son palais. Valid s'y défendit pendant quelque temps; mais enfin il y fut forcé, & peu de temps après tué, l'an 126 de l'Hégire, après un regne de quatorze ou quinze mois seulement.

L'Auteur du Leb Tarikh, Khondemir & tous les autres Historiens Musulmans accusent unanimement ce Khalife d'avoir fait profession ouverte de la secte des Zenadekah ou Saducéens, c'est-à-dire, de l'impiété, jusqu'au point même d'avoir déchiré & foulé aux pieds l'Alcoran.

Il ne se passa rien de mémorable sous le regne de Valid second, sinon la défaite & la mort de Zeïd, fils de l'Iman Zeïn Alâbedin, petit-fils d'Ali, qui s'étoit cantonné dans le Khorasan, où il fut tué par les troupes du Khalife.

Il eut pour successeur le même Iezid, fils de Valid, qui l'avoit détrôné.

VAN ou VEN. Ce mot ſignifie, dans la langue des Mogols & des Khathaïens, le nombre de dix mille années ; mais cependant ce nombre ſi exorbitant eſt composé de pluſieurs autres périodes de ſoixante années, qui portent auſſi le même nom de *Van*.

Ces cycles ou périodes de ſoixante années ont trois noms différens ; car le premier s'appelle *Schahnek Van*, le ſecond *Iounek Van*, & le troiſieme *Ca Van*. Ces trois Van enſemble font cent quatre-vingts ans, leſquels étant finis, on reprend le premier, & enſuite le ſecond & le troiſieme, & on continue toujours ainſi à compter, juſqu'à ce que l'on ſoit arrivé au nombre de dix mille, qui compoſe le grand Van.

Selon la ſupputation des Mogols, l'an 847 de l'Hégire tomboit ſur les 8863 Van de dix mille ans des Khathaïens ou Mogols ; de ſorte que juſqu'à cette année-là de l'Hégire il y auroit quatre-vingt-huit million ſix cent trente-neuf mille huit cent ſoixante années écoulées depuis la création du Monde.

VANSERISCHI, nom du Chef des Moſſamedes qui accompagnoit Abdalmoumen, Chef des Moaheddin ou Al Mohades au ſiége de Maroc. Il fut tué par les Molathemin à la bataille de Bahirat, & enterré ſecrétement par les ſiens, qui répandirent le bruit que les Anges l'avoient enlevé au Ciel.

VASCHMAKIN ou VASCHMAGHIN, nom du frere de Mardaouig'. Il ſuccéda à ſon frere l'an 323 de l'Hégire, & ſe trouva maître

de toute la Perse en 325, sous le Khalifat de Radhi, & eut deux enfans nommés *Ienschoun* & *Cabous*. Ce fut ce dernier qui lui succéda.

VASCHOUDAN BEN MARZOUBAN; c'est le nom du premier Sultan de la premiere race ou dynastie des Dilemites qui régnerent dans les pays de Dilem, de Ghilan & de Giorgian, le long de la mer Caspienne.

Cette premiere dynastie des Dilemites commença l'an 305 de l'Hégire, & avant celle des Bouides; car les Bouides n'ont jeté les premiers fondemens de leur grandeur que sous les Princes de cette premiere dynastie, qui les avancerent dans les premieres charges de leur milice.

VASSAIA. Ce mot signifie proprement, en Arabe, des préceptes & les dernieres volontés qu'un homme déclare par son testament. Il se prend aussi pour des instructions qui se donnent avant la mort, & des ordres que les Princes prescrivent & prétendent être observés touchant leur succession; en telle forte que les Arabes appellent *Vassi*, un héritier déclaré; & c'est d'où vient que les Schiites donnent ce titre à Ali, qu'ils reconnoissent pour le seul nécessaire & légitime héritier de Mahomet.

VATHEK BILLAH; c'est le nom du neuvieme Khalife de la race des Abbassides. Il étoit fils de Motâssem & petit-fils de Haroun Al Raschid; c'est pourquoi il avoit pour nom propre celui de *Haroun*. Sa mere, qui se nommoit *Cara-*

this, étoit Greque de nation, & il succéda à Motâssem son pere, l'an 227 de l'Hégire.

Ce Prince étoit fort attaché à la Secte des Motazales, & favorisoit beaucoup tous ceux qui étoient de la famille d'Ali. Il persécuta particuliérement tous ceux qui refusoient de croire & de déclarer que l'Alcoran fût créé : car c'étoit-là la question du temps.

Ahmed, fils de Nasser fils de Malek, surnommé *Al Khoraï*, un des plus célebres Docteurs entre ceux qui portent le titre de *Hafedh* ou *Hofadh* au plurier, c'est-à-dire, de *Conservateurs des Traditions prophétiques*, gagna plusieurs de ses Collegues, & s'accosta des principaux Seigneurs de la ville de Bagdet.

Tous ces Docteurs, joints ensemble, résolurent avec ces Seigneurs de déposséder Vathek du Khalifat : ils étoient déjà convenus du jour auquel cette résolution devoit être exécutée, & auquel on devoit mettre Ahmed sur le trône du Khalifat; mais il arriva que quelques-uns de ces conjurés, ayant voulu précipiter la chose, ne furent pas suivis des autres, qui attendoient le jour préfixe dont on étoit convenu.

Sur ces entrefaites, le Gouverneur de la ville de Bagdet fut informé de cette conspiration. Le soupçon lui fit approfondir la chose, & il en fut enfin entiérement éclairci. Il envoya aussi-tôt arrêter Ahmed dans son logis, lui fit mettre ensuite les fers aux pieds, & le fit transporter en la ville de Samarah, qui étoit alors le siége royal & la demeure ordinaire des Khalifes.

Vathek ayant fait venir Ahmed en sa présence, ne lui dit pas un mot de la conjuration :

il le pressa seulement sur le fait de la Religion, & particuliérement sur la question dont il étoit alors furieusement entêté. Mais le Docteur Ahmed persistant toujours dans le sentiment ordinaire des Musulmans Orthodoxes, & refusant d'admettre la Création de l'Alcoran, le Khalife, irrité de ce refus, tira son sabre & lui coupa la tête de sa propre main.

Ce Khalife, Vathek, prenoit à cœur d'imiter le Khalife Mamoun, son oncle, en toutes choses; car il s'affectionna à l'étude des Sciences, & il caressoit beaucoup les Gens de Lettres. Il étoit aussi fort libéral & charitable, ayant grand soin qu'on ne vît aucun mendiant dans ses Etats; de sorte que, sous son regne, on n'en vit jamais aucun ni à la Meque ni à Médine. Il s'étoit adonné particuliérement à l'Astrologie; & ses Maîtres en cette science ayant tiré son horoscope, lui promirent cinquante ans de vie. Cependant il ne vécut que dix jours depuis cette prédiction; car il mourut d'hydropisie l'an de l'Hégire 232, n'ayant atteint que la trente-sixieme année de son âge. Quelques Auteurs ne lui en donnent même que trente-deux. Motavakel, son frere, lui succéda.

On ne trouve point, pendant le regne de ce Khalife, d'autre expédition militaire que celle de Sicile. Les Musulmans ayant assiégé la ville de Messine dans l'an 228 de l'Hégire; cette ville se rendit à eux, & sa perte fut suivie de celle de l'isle entiere, selon le rapport de Novaïri.

L'Auteur du Giamê alhekaïat rapporte qu'Ahmed Ben Nasser ayant été emprisonné au sujet de

de la question sur l'Alcoran, de laquelle on a déjà parlé, trouva si bonne compagnie dans la prison, qu'il fut tout consolé dans une si triste demeure. Caa Abdalmalek Zaiiat, Visir du Khalife, homme fort emporté, persécutoit cruellement les plus honnêtes gens de la ville, & en remplissoit les prisons.

Parmi tous ces gens-là Ahmed Ben Israïl, grand Astrologue, se trouva du nombre, & Ahmed Ben Nasser lui raconta, aussi bien qu'aux autres, que la nuit précédente un fantôme lui avoit apparu en songe, & lui avoit dit, que dans un mois le Khalife ne seroit pas en vie, sur quoi il pria cet Astrologue de faire son calcul & de vérifier cette prédiction ; mais l'Astrologue refusa de se hasarder à cette entreprise, & le mois s'étant écoulé jusqu'au dernier jour, il dit à Ahmed Ben Nasser : » Où est la promesse de votre fantôme ? car nous voici arrivés au terme qu'il vous avoit marqué «. Ahmed lui ayant répondu qu'il pouvoit encore se passer bien des choses avant que la nuit fût finie, il arriva qu'à la seconde garde de la même nuit une troupe de gens, qui vinrent à la prison, donnerent avis de la mort de Vathek.

L'Auteur du Nighiaristan, qui cite les Auteurs du Raoudhat alsafa & du Habib alseïr, dit que le Khalife Vathek mangeoit & buvoit avec excès, & le plus souvent sans appétit ; ce qui, joint aux plaisirs qu'il prenoit sans discrétion avec les femmes, lui causa une hydropisie. Il avoit pour lors un très-savant Médecin de la ville de Nischabour, qui entreprit de le guérir, & le mit, pour

cet effet ; dans un four à chaux, après que la pierre en avoit été tirée, ne lui donnant, pendant quelque temps, que des viandes convenables à son mal, à certaines heures réglées. Cette cure lui réussit si bien, que Vathek retourna en parfaite santé. Mais il n'observa pas l'avis que le Médecin lui donna, de ne plus retomber dans cette vie déréglée qu'il avoit menée jusqu'alors, d'autant que, s'il retomboit dans le même mal, le même remede qu'il avoit pratiqué lui seroit inutile, & que son hydropisie alors deviendroit incurable. Le pronostic du Médecin se vérifia dans sa personne ; car, ayant repris son premier train de vie, il finit bientôt ses jours, comme l'on a déjà vu.

Le même Auteur remarque que le Khalife Vathek avoit l'œil si terrible, qu'ayant jeté, un peu avant sa mort, un regard plein de colere sur un de ses domestiques qui avoit manqué à son devoir, cet homme en perdit contenance, & tomba sur un autre qui étoit proche de lui : &, par un accident assez extraordinaire, il arriva que Vathek étant expiré & son visage couvert d'un linge, une fouine se glissa par-dessous, & lui arracha ce même œil dont les regards étoient si redoutables.

Ce fut sous le regne de Vathek que Thaher, second du nom, quatrieme Sultan de la dynastie des Thahériens, reçut la Patente & l'Etendart que les Khalifes avoient coutume d'envoyer aux Princes leurs vassaux qui vouloient bien reconnoître encore leur autorité, quoiqu'ils fussent d'ailleurs absolus dans leurs Etats.

VAZIR & VEZIR. Nous prononçons ordinairement ce mot *Visir*; il signifie proprement un *Porte-faix*, &, par emprunt ou par métaphore, celui qui porte le poids & la charge du Gouvernement; en un mot, un Ministre & un Conseiller d'Etat. C'est à peu près de la même maniere que de *Bajulus*, qui signifie aussi en latin un Porte-faix, nous en avons fait celui Bailli, qui est l'Officier ou le Juge principal d'un pays.

L'origine de cette signification métaphorique de Vezir vient de ce qu'Abou Moslemah fut qualifié du titre de *Vazir ahel baït*, *Visir* ou *Homme d'affaire de la Maison du Prophete*, pendant que le Khalifat étoit encore entre les mains des Ommiades, & lorsqu'Abou l'Abbas Saffah fut déclaré le premier Khalife de la Maison des Abbassides, qui étoit une branche de celle du Prophete, c'est-à-dire de Mahomet. Ce Khalife continua à donner à Abou Moslemah ce même titre de *Vazir*, & l'érigea en dignité.

Ainsi, Abou Moslemah est le premier de tous les Visirs, & il fut, en cette qualité, le premier Conseiller & Ministre d'Etat d'Aboul Abbas Saffah. Mais comme ce Personnage avoit plus d'inclination pour la branche d'Ali que pour celle d'Abbas, & qu'il auroit souhaité que le Khalifat passât plutôt des Ommiades aux Alides, qu'aux Abbassides, le Khalife le fit mourir, & donna la Charge de Vazir à Iahia Ben Khaled Ben Barmek, qui disposa dans la suite, lui & ses enfans, sous Aboul Abbas & sous Abou Giafar, son frere, de toutes les affaires du Khalifat.

Quelques Historiens donnent à Abou Mosle-

mah le titre de *Vazir eddin*, *le Visir de la Loi ou de la Religion Musulmane* ; mais ce titre a la même signification de *Vazir albaït*, *Visir de la Maison du Prophete*, & il faut remarquer ici que les Khalifes Ommiades n'avoient point eu jusqu'alors d'autres Ministres que leurs Secrétaires, qui portoient simplement le titre de *Kateb*.

Ces Visirs des Khalifes avoient pris successivement une autorité si absolue dans les Etats de leurs Maîtres, que peu s'en fallut qu'ils ne les dépouillassent entiérement de leur puissance : mais il arriva enfin que le Khalife Radhi ayant institué, l'an 324 de l'Hégire, la charge & dignité d'Emir Alomara, Commandant des Commandans, dans la personne de Ratek, celle de Visir commença à s'avilir & à perdre peu à peu son autorité, qui passa en celle de Ratek, que Khondemir qualifie *Ebn Ratek*, & qu'il dit, par allusion à son nom, avoir été Ratek fathek mamleket Radi, celui qui cousoit & décousoit toutes choses dans les Etats de Radhi.

Ces Emirs firent exercer dans la suite la charge de Visir par leurs propres Secrétaires : mais enfin leur pouvoir venant aussi à diminuer sous le Khalifat de Moktafi, l'an 535 de l'Hégire, la dignité & l'autorité des Visirs se retablit.

Il est vrai que les Sultans, dont les dynasties s'étoient élevées sous le regne des Khalifes, ont eu aussi leurs Ministres qui ont porté de même le titre de *Visir*, jusqu'à ce qu'Aboul Cassem Ismaïl Ben Ebad, Ministre de Fakhraldoulat, Sultan de la race des Bouides, prit le titre de

Saheb, qui fignifie *Ami* ou *Compagnon*, & étant mort l'an 385, le laiffa, comme par fucceffion, à ceux que les Sultans mirent, après lui, à la tête de leurs affaires.

Dans l'Empire Turc, la dignité de Vifir eft communiquée à plufieurs perfonnes. Ce font les Confeillers d'Etat qui ont féance dans le Divan. Ils font ordinairement au nombre de huit, & c'eft le premier d'entre eux qui porte le titre de *Vifir Azem*, c'eft-à-dire de *Grand Vifir*; car, pour le titre d'*Emir Alomara*, ou *Commandant des Commandans*, il eft commun à tous les Beglerbegs ou Gouverneurs généraux des provinces.

Ifmaël Ben Ebad, furnommé *Al Saheb*, dont on vient de parler, a écrit l'Hiftoire des Vifirs jufqu'à fon temps, environ l'an 385 de l'Hégire, fous le titre d'*Akhbar Al Vozara*.

Aboul Haffan Mohammed Abdal Malek Al Hamadani l'a continuée jufqu'en l'an 521.

Ibrahim Ben Mouffa Al Vaffethi, & après lui Mohammed Ben Daoud Al Giarrah, ont auffi travaillé fur le même fujet.

Saouli, Sabi, Ali Ben Abou Feth Al Katheb & plufieurs autres ont fait auffi en général l'Hiftoire des Vifirs.

Il y a eu plufieurs Vifirs qui ont écrit, & qui portent, entre leurs furnoms ou qualités, celle de Vifir.

Vifir Ali Magrebi eft le titre d'Aboul Caffem Houffaïn Ben Ali, qui a écrit fur le Livre de Deïnouri, intitulé *Eflah almanthek*, qui eft une Logique.

Vazir Al Cofthi, Rafchid, Vifir d'Algiaptou, & plufieurs autres, nous ont laiffé des Livres qui portent leur nom. Il y a auffi plufieurs Ouvrages qu'ils ont fait compofer ou qui leur font dédiés, lefquels portent pareillement leur nom.



ZAB ; nom du dixieme Roi de Perſe, de la race des Piſchdadiens, que quelques Hiſtoriens diſent être le même que Zou, & peut-être que Zav.

L'Anteur du Lebtarikh dit cependant que Zab étoit fils de Zou & pere de Caïcobad, Fondateur de la ſeconde dynaſtie des Rois de Perſe, dite des *Caïaniens* ou *Caïanides*.

Khondemir veut que Zou ſoit fils de Thamasb.

ZABELI, celui qui eſt natif de la province de Zableſtan. Mahmoud, fils de Sebekteghin, qui y étoit né, & qui en étoit Gouverneur ſous les Samanides, eſt ſouvent nommé *Mahmoud Zabeli*, auſſi bien que *Mahmoud Gaznavi* ou *Gaznevi*. Roſtam, ce fameux Héros de la Perſe, porte auſſi ce ſurnom, ou parce qu'il en étoit natif, ou parce qu'il en étoit Gouverneur propriétaire.

ZACAH & ZACOUAH. Les Muſulmans appellent ainſi la portion de leurs biens qu'ils doivent diſtribuer, ſelon leur loi, aux pauvres. On lui donne ordinairement le nom de *Dîme*; mais c'eſt abuſivement, tant parce que cette portion ne ſe donne pas aux Imans ou aux moſquées, qu'à cauſe que ſouvent elle va juſqu'au cinquieme, ſelon la nature des biens que l'on poſſede, & que les bons Muſulmans ſe dépouillent ſouvent d'un quart, d'un tiers, ou de la moitié de leurs biens, pluſieurs fois dans leur vie, pour ſatisfaire à cette

obligation. Il y en a eu même plusieurs, comme Hassan, fils d'Ali, & autres, qui se sont dépouillés entiérement de tous leurs biens, en une seule fois, en faveur des pauvres.

Le nom de *Zacah* se prend souvent, chez les Musulmans, pour celui de *Sadacah*, qui signifie *aumône*, & il vient de *Zaca*, qui signifie *purifié*, à cause que l'aumône, disent les Musulmans, purifie le reste des biens que l'on possede, après qu'on s'est acquitté de ce devoir. C'est ce que disent aussi les Juifs, lorsqu'ils parlent des premieres & des secondes décimes ordonnées par la Loi.

ZACOUM; nom d'un arbre infernal, selon la Tradition fabuleuse des Musulmans, dont les fruits sont des têtes de démons. Il en est fait mention dans l'Alcoran. Mais c'est aussi un véritable arbre épineux, qui porte des fruits très-amers, ce qui a donné lieu à la Fable, & occasion à un Docteur Musulman de dire que les têtes de démons, dont il est parlé dans l'Alcoran, sont les têtes des Arabes.

ZAGARAH; nom d'une ville située sur les confins de la Nubie, de l'Ethiopie & de la Nigritie, qui a dans ses dépendances plusieurs bourgades très-peuplées, dont tous les habitans sont appelés *Zagarin*. Ils ont quantité de troupeaux de chameaux qu'ils louent aux Marchands, leurs voisins; car, pour eux, ils ne font négoce que de marchandises viles & de bas prix.

Cette ville n'est éloignée que de six journées de celle d'Engimi, & de huit de celle de Ma-

than, où le Seigneur du pays, que l'on appelle le *Prince de Zagarah*, fait sa demeure ordinaire.

Nous avons vu ici, en France, un Prince d'Ethiopie qui portoit le titre ou le nom de *Zagarah* : on l'appeloit *Zaga Christ*; car les Ethiopiens ont accoutumé d'ajouter le nom de *Christ* ou *Crostos*, à leurs noms & qualités.

Le mot de *Zingari*, que les Italiens donnent à ceux que nous appelons *Bohémiens*, pourroit venir de celui de *Zagarin*, aussi bien que celui de *Zeng'*.

ZAIAT; surnom d'Abou Giafar Mohammed Ben Abdalmalek Ben Abban, connu sous le nom de *Ben Zaïat*, à cause qu'Abban, son aïeul, étoit marchand d'huile à Bagdet.

Al Mozeni dit que ce Personnage étoit fort docte dans la Grammaire Arabique, & que les plus habiles gens de son temps le consultoient, lorsqu'ils avoient quelque difficulté sur la Langue. Il étoit aussi très-bon Poëte, & on cite de lui une Elégie qu'il fit sur une de ses Esclaves qu'il aimoit beaucoup : il dit, dans cet Ouvrage, que ses amis, pour le consoler, lui avoient conseillé de visiter le sépulcre de cette fille, & qu'il leur avoit répondu : » A-t-elle un autre sépulcre que mon cœur«? *Iacoul li alkhallan levazarto cabrha: facolto fahal gaïr al fuad laha cabran.*

Ce Personnage fut Visir du Khalife Môtassem l'Abbasside, & fut confirmé dans sa charge par Motavakkel, son successeur : mais ayant fait quelque chose qui déplaisoit à son Maître, il fut mis dans un four de fer échauffé, qui étoit armé par dedans de cloux pointus, où, après avoir

demeuré quarante jours, il mourut l'an 203 de l'Hégire, au rapport de Ben Cassem dans son Raoudhat alakhiar.

ZAKARIA BEN BARAKHIA; c'est le nom du Prophete Zacarie, que le Tarikh Montekheb dit avoir été de la race de David.

Mais l'ignorance des Musulmans est fort grande au sujet de ce Prophete; car ils le confondent avec Zacarie, pere de Saint Jean-Baptiste, & ils disent fort grossiérement, que Jésus-Christ étant né de la Sainte Vierge, ce Prophete ne crut pas qu'un enfant pût naître sans pere, & que, s'étant déclaré sur ce sujet, les Juifs l'eurent pour suspect, & l'obligerent de prendre la fuite; & que ce Prophete étant poursuivi, se cacha dans le tronc d'un arbre que les mêmes Juifs scierent par le milieu.

L'Auteur du Tarikh Montekheb rapporte cette Fable aussi sérieusement qu'il auroit pu faire une Histoire bien authentique; ce qui fait voir de quelle maniere les Mahométans confondent & corrompent les Histoires du Vieux & du Nouveau Testament.

Quelques autres Auteurs plus éclairés parmi eux, disent véritablement que Zacarie, pere de Saint Jean-Baptiste, étoit de la famille d'Amran, & par conséquent de la Tribu de Lévi: mais ils tombent dans une autre absurdité, qui est autorisée par l'Alcoran, & confondent Marie, mere de Jésus-Christ, avec Marie, sœur de Moïse, qui étoit véritablement de la famille d'Amran.

Cependant il y a des Interpretes de l'Alcoran,

qui, pour excuser ce prodigieux anachronisme de Mahomet, disent que Marie, mere de Jésus-Christ, n'est dite être descendue de la famille d'Amran, que parce qu'elle étoit apparentée dans la Tribu de Levi, & qu'elle fut mise, pour être élevée, entre les mains de Zacarie, parce qu'il étoit son plus proche parent.

ZAKARIA AL TIFURI; nom d'un Médecin d'Afschin, Général des armées de Môtassem le Khalife. Ce Docteur étoit grand ennemi des Apothicaires, & particuliérement de ceux qui disoient avoir dans leurs boutiques toutes les drogues qu'on leur demandoit; de sorte qu'Afschin les ayant un jour fait assembler tous, ne retint que ceux qui avoient avoué de bonne foi n'avoir pas dans leurs boutiques les remedes qu'on leur demandoit, & congédia tous les autres qui en avoient donné de supposés.

ZAL & ZALZER, nom du fils de Sam Neriman, qui fut surnommé *Zer*, à cause qu'il vint au monde couvert d'un poil blond & doré. Il fut pere de Rostam; & ces trois Personnages, Sam, Zal & Rostam, passent pour les trois plus fameux Héros de la Perse, qui vivoient sous les regnes de Manougeher, de Bahaman & d'Afrasiab.

Ce fut Zalzer qui chassa Afrasiab, Roi des Turcs, de la Perse, & qui mit la couronne sur la tête de Zab ou Zou, fils de Thahmasb, dernier Roi des Pischdadiens. Le même Zalzer fut mis en prison par Bahaman fils d'Asfendiar; mais il se sauva, & épousa Roudabah, fille de Maharab Gouverneur du Caboulistan, de laquelle

il eut Rostam : mais enfin il retomba entre les mains de Bahaman, qui le fit mourir.

Sadi, Auteur du Gulistan, rapporte cette instruction que Zalzer donna à Rostam son fils : » Ne méprisez jamais votre ennemi, quelque foible qu'il soit ; car l'on voit souvent une eau fort basse dans sa source, qui s'enfle & emporte avec soi un chameau avec sa charge «.

Les Persans appellent, par une métaphore hardie, la lune dans son croissant, *Abrou Zalzer*, le *Sourcil de Zal*, à cause que ce vaillant homme avoit les sourcils blonds & dorés.

ZAPOLIA ou ZABOULIA ; c'est ainsi que les Turcs, aussi bien que les Hongrois, appellent Jean Comte de Cepuse, Vaivode ou Prince de Transylvanie, élu Roi de Hongrie, & confirmé par Soliman contre l'Empereur Ferdinand, frere de Charles-Quint, qui avoit épousé la fille de Louis II, Roi de Hongrie.

Louis fut défait & tué à la bataille de Mohatz par Soliman, & on accusa Zapolia de n'avoir pas joint assez tôt ses troupes à celles du Roi, par l'intelligence qu'il avoit avec Soliman.

ZARAAT. *Ebn Zaráat*, surnom d'Abraham Al Soriani, Patriarche d'Alexandrie.

ZATMAR ; nom d'une ville de la Haute-Hongrie, située sur les confins de la Transylvanie. Elle fut prise par Jean Sigismond, Prince de Transylvanie, sur l'Empereur Maximilien, l'an 907 de l'Hégire.

Ce Jean Sigismond étoit fils de Jean Zaboulia ou Zapolia, Comte de Cepuse ou des Gepides.

ZEBIR. Les Arabes Musulmans disent que c'est le nom de la premiere montagne sur laquelle Dieu a parlé à Moïse.

ZEHERI ou ZAHERI; surnom de Mohammed Ben Moslem, Docteur Musulman des plus illustres entre ceux qui sont surnommés *Tabéïn*, qui mourut l'an de l'Hégire 124, sous le regne de Hescham, dixieme Khalife de la Maison des Ommiades.

L'on dit de lui, lorsqu'il étoit dans son cabinet, qu'il se faisoit un rempart de ses livres, & ne laissoit approcher personne pour lui parler. Ben Schohnab rapporte que sa femme lui dit un jour: *Hadhith alkotob aschodd âlaïa men thalath dharaïr.* » Ces Livres me sont plus insupportables que trois autres femmes que vous auriez prises avec moi «. Le mot de *dharaïr* signifie les femmes que l'on peut épouser avec la premiere, selon la Loi Mahométane.

ZEHERI ou BEN ZEHER; surnom de Mohammed Ben Abdalmalek, Médecin Arabe, né en Espagne, & surnommé, à cause de sa naissance, *Al Andaloussi*.

Il vivoit sous le regne de Nasser, fils de Jacoub Al Mansor, Sultan des Al Mohades en Afrique & en Espagne, & il mourut de la peste, l'an de l'Hégire 594.

On fit sur sa mort un Quatrain Arabique, dont le sens est: » Dites à la peste & à Ben Zeher:

Vous avez excédé l'une & l'autre, en donnant la mort aux hommes : c'eſt ce qui a fait que vous n'avez pas été long-temps enſemble ; car un de vous deux ſuffiſoit pour les achever tous « : *Fi vahed menkoma alkefaïat.*

ZEHIREDDIN ou DHAHIREDDIN, appelé autrement *Haïdar* & *Dhaher Kerabi* ; c'eſt le huitieme Prince ou Sultan de la dynaſtie des Sarbedariens. Il ne régna qu'un an, lequel étant écoulé, il abdiqua lui-même & tranſporta tout ce qu'il avoit de plus précieux du château de Sebzvar dans la ville de Kerab, l'an 760 de l'Hégire. Il étoit fils de l'Emir Haïdar Kerabi & frere de l'Emir Khogiah Iahia, auquel il avoit ſuccédé l'an 759.

Ce fut ſous ſon regne que la puiſſance des Sarbedariens tomba en décadence : car ce Prince n'avoit point d'autre occupation que le jeu des échecs, ce qui fit que Pehelevan Haïdar, ſurnommé *Caſſab*, s'empara de la principauté.

ZEID BEN ZEIN ALABEDIN ; c'eſt le petit-fils de Houſſain fils d'Ali. Il fut ſi mal conſeillé, qu'il prit le titre de Khalife dans la ville de Coufah, à la ſollicitation des partiſans de ſa Maiſon, qui lui avoient promis une armée de quarante mille hommes, & qui n'en purent jamais amaſſer plus de cinq cents.

Iouſſouf Ben Amir, qui gouvernoit pour lors l'Iraque Babylonienne ou la Chaldée, de la part du Khalife Heſcham, marcha auſſi-tôt avec ſes troupes au devant de ce nouveau Khalife, & lui livra un combat dans lequel Zeid fut d'abord tué

d'un coup de fleche ; & son fils, nommé *Iahia*, fut contraint de prendre la fuite & de se réfugier en Khorasan, où le parti des Abbassides commençoit à prendre vigueur contre celui des Ommiades.

La défaite de Zeïd arriva l'an 122 de l'Hégire, & les siens l'avoient enterré ; mais Ioussouf Ben Amir fit déterrer & pendre son corps à un gibet, où ayant été attaché quelque temps, il fut brûlé après qu'on lui eut coupé la tête, qui fut envoyée à Damas, où le Khalife la fit attacher à une des portes.

ZEIN ALABEDIN, l'ornement des Serviteurs de Dieu ; c'est le surnom d'Ali, fils de Houssaïn & petit-fils d'Ali gendre de Mahomet. L'Auteur du Rabî alabrar rapporte que Haret Ben Giâber, qui commandoit dans la Perse, ayant pris dans un château deux Princesses, filles d'Iezdegerd Ben Scheheriar, dernier Roi de Perse, il les envoya à Ali, qui maria la premiere, nommée *Scheher Banou*, à Houssaïn, son second fils ; & la seconde, nommée *Khean Banou*, à Mohammed fils d'Aboubekhr ; & que Zeïn Alâbedin étoit fils de cette Princesse.

Zeïn Alâbedin tient le rang de quatrieme Iman. Mohammed Ben Hanifiah, troisieme fils d'Ali, lui disputa cette qualité ; mais la chose fut enfin décidée en faveur d'Ali Zeïn Alâbeddin, son neveu.

ZEIN ALABEDIN, nom d'un Sultan de la dynastie des Modhafferiens, qui succéda à Schah Schegiâ, son pere. Il régnoit dans la ville de

Schiraz en Perse. Ce Prince, effrayé de la venue de Tamerlan, se réfugia auprès de Schah Manfour, son cousin-germain, qui le fit prisonnier; & après que Tamerlan fut retourné dans la Transoxane, il fut tiré de prison, & il commanda pendant quelque temps, tant à Ispahan, qu'à Schiraz, du consentement de Tamerlan. Mais ce Conquérant étant retourné pour la seconde fois en Perse, & ayant défait Schah Mansour, se saisit de la personne de Zeïn Alàbedin, l'envoya avec les autres Princes de sa famille dans la Transoxane, l'an 795 de l'Hégire, & l'on dit qu'il les fit tous mourir.

ZEINEDDIN AL KHAUAFI; nom d'un savant Docteur qui vivoit en odeur de sainteté & qui faisoit même des miracles, selon l'opinion des Musulmans. Il étoit Chef d'une grande Communauté, & Tamerlan lui fit l'honneur de le visiter, selon le rapport d'Ahmed Ben A'rab Schah, dans la province de Khorasan, où il faisoit sa demeure dans une bourgade nommée *Khauaf*, d'où il avoit pris son surnom.

ZEIRI. Iouffouf Ben Zeïri Ben Menad; c'est le nom d'un Personnage qui fonda une nouvelle dynastie en Afrique, & bâtit la ville d'Aschir & celle de Bagiaïah, que nous appelons aujourd'hui *Bougie*.

Iouffouf Ben Zeïri avoit été laissé Gouverneur de l'Afrique par Moëzz Ledinillah, premier Khalife des Fathimites, l'an 362 de l'Hégire, lorsque ce Prince quitta cette province pour aller s'établir en Egypte.

Cette

Cette dynastie, nommée *Daulat Al Zeïriat* ou des *Zeïrites*, commença dans cette même année 362, & dura jusqu'en 543, sous neuf Princes, dont le dernier fut Hassan Ben Ali, vaincu & battu cette même année par les Croisés d'Europe, qui allerent du côté d'Afrique, l'an de J. C. 1148, du temps de Roger, Roi de Calabre & de Sicile. Les Molathemins succéderent à cette dynastie.

ZEMIN BOUS, le baisement de la terre : c'est une espece d'hômmage que les Rois de Perse se faisoient rendre, non seulement par leurs sujets, mais encore par les Princes qui étoient leurs vassseaux ou feudataires. Arsiz, Prince du Khouarezm, refusa de le rendre à Sangiar le Selgiucide.

Les Persans appellent encore cette cerémonie *Roui zemin : la face contre terre* : elle est encore en usage, aussi bien que le Pabous, qui est le baiser des pieds, que les Espagnols ont introduit parmi eux dans les lettres qu'ils écrivent aux Gens d'une grande qualité, au lieu du baisemain.

ZEMZEM, nom d'un puits qui est à la Mecque, que les Musulmans disent s'être fait de la source que Dieu fit paroître en faveur de Hagar & d'Ismaël, qu'Abraham avoit chassés de sa maison, & obligés de se retirer en Arabie.

L'Histoire de ce puits, qui est en si grande vénération parmi les Musulmans, est rapportée fort au long par Khondemir, dans la Vie de Mahomet, de la maniere suivante.

Les Giorhamides, Tribu qui habitoit dans la

province de Hegiaz, furent les premiers qui rencontrerent Hagar dans le désert, & ils connurent, par le vol des oiseaux, l'endroit où étoit cette source miraculeuse : c'est par-là qu'ils prétendirent que ce puits, aussi bien que le terroir qui l'environnoit, leur appartenoit de plein droit. Mais Abraham étant venu visiter Ismaël, & ayant bâti avec lui le temple appelé *Câbah* ou *Maison carrée*, il en donna la possession, aussi bien que de tout le territoire, appelé depuis de la *Mecque*, à son fils Ismaël.

Thabeth, fils aîné d'Ismaël, se maintint dans la possession de ces lieux : mais n'ayant laissé que des enfans en bas âge, Madhahd Ben Amrou, leur grand-pere de mere, se chargea de leur éducation, & se rendit en même temps maître de la Câbah & du puits de Zemzem. Les enfans de Thabeth étant parvenus à l'adolescence, ne voulurent point contester avec Madhahd, leur pere nourricier, sur la possession de ces mêmes lieux ; de sorte qu'elle lui demeura, & à ses enfans après lui, jusqu'à ce que les Giorhamides s'en emparerent avec violence. Mais les enfans ou la postérité d'Ismaël les ayant attaqués, ils furent vaincus, & obligés d'abandonner le temple à la ville de la Mecque, qui s'étoit formée peu à peu par le concours des peuples, qui jeterent la pierre noire, si respectée dans ce temple ; & les deux gazelles d'or massif, qu'un Roi d'Arabie avoit données à ce temple, dans le puits de Zemzem qu'ils acheverent de combler.

Ce puits demeura ainsi rempli & comblé jusqu'au temps d'Abdalmothleb, aïeul de Mahomet, lequel entendit un jour une voix qui lui dit :

Ahfer ber Zemzem : » Creufez le puits de Zemzem «. Abdalmothleb demanda auffi-tôt à cette voix, ce que c'étoit que Zemzem ; & la même voix lui répondit, que c'étoit une fource fortie de deffous les pieds d'Ifmaël, de laquelle il s'étoit abreuvé lui & tous les fiens. Cependant Abdalmothleb ne fachant point en quel endroit ce puits pouvoit être, la même voix fe fit entendre en ces termes : » Le puits de Zemzem eft auprès de deux Idoles des Coraïfchites, nommées *Affaf* & *Naïlah*, & l'endroit où vous verrez une pie becqueter la terre & découvrir un nid de fourmis, c'eft là où il faut fouiller «.

Abdalmothleb fe mit auffi-tôt en devoir d'obéir à la voix, qu'il crut lui venir du Ciel, & nonobftant les grandes oppofitions des Coraïfchites, qui vouloient maintenir leurs Idoles dans ce lieu-là, il vainquit leur réfiftance & creufa le puits. Son ouvrage étant fini, les Coraïfchites lui demanderent part au tréfor qu'il y avoit trouvé. Mais Abdalmothleb leur refufa ce qu'ils lui demandoient, en leur alléguant que c'étoit un bien qui appartenoit à la Maifon facrée ; *Vacf Beit alharam*, c'eft-à-dire au Temple dit *Câbah*, qu'Abraham & Ifmaël avoient bâti.

Pour décider cette querelle, ils convinrent d'aller trouver un fameux Devin, nommé *Ebn Saêd*, qui demeuroit fur les confins de la Syrie, & qui paffoit chez les Arabes pour un grand Prophete; en forte qu'ils le prenoient ordinairement pour arbitre de tous leurs différends. Ils fe mirent donc en voyage vers la Syrie; & il arriva, étant fur le chemin, que la chaleur les incommoda fi fort, qu'Abdalmothleb, preffé de la foif, fut

obligé de demander de l'eau aux Coraïschites: mais ceux-ci, craignant d'en manquer à leur tour, refuserent de lui en donner.

Abdalmothleb étant réduit à cette extrémité, pensoit déjà à les quitter, pour aller chercher de l'eau ailleurs, lorsqu'une source très-abondante & très-claire sortit de dessous un des pieds de chameau, en sorte qu'il eut non seulement de quoi étancher sa soif & celle de tous les siens, mais qu'il en put aussi fournir aux Coraïschites même, qui lui en avoient refusé. Les Coraïschites, touchés d'un si grand miracle, ne penserent plus à passer outre pour aller chercher le Devin; mais ils se soumirent aussi-tôt aux désirs d'Abdalmothleb, qu'ils regarderent comme un homme favorisé de Dieu. En effet, ce Personnage étoit si soumis lui-même & tellement attaché au service de Dieu, qu'il avoit fait vœu de lui sacrifier un de ses enfans, au cas qu'il en pût avoir dix, afin d'imiter Abraham, duquel il prétendoit descendre par Ismaël son fils.

Le puits de Zemzem fut donc enfin creusé & nettoyé, & Abdalmothleb donna au temple de Câbah les deux gazelles d'or, avec tout l'argent qu'il fit des armes & autres ustensiles qu'il y avoit trouvés; & le vœu qu'il avoit fait, de sacrifier un de ses enfans, fut, par l'ordre de Dieu, compensé & échangé par un grand nombre de moutons, qui furent égorgés à la Dédicace, pour ainsi dire, réitérée du fameux temple de la Mecque.

La ville de la Mecque a demeuré long-temps sans avoir d'autre eau que celle du puits de Zemzem, jusqu'à ce que le grand concours des caravanes eût obligé les Khalifes d'y faire construire

un aqueduc, qui en fournit présentement une quantité suffisante.

Mahomet, pour rendre la ville de la Mecque, lieu de sa naissance, plus considérable, pour échauffer la dévotion des peuples, & y attirer une plus grande foule de pélerins, a donné de grand éloges à l'eau de ce puits : car il y a une Tradition de lui, reçue par le Khalife Omar, qui porte, que l'eau du puits de Zemzem sert de remede & donne la santé à celui qui en boit; mais que celui qui en boit abondamment & qui s'en désaltere, obtient le pardon de tous ses péchés : & l'on rapporte d'Abdallah, surnommé *Al Hafedh*, parce qu'il savoit par cœur un grand nombre de Traditions, qu'étant interrogé sur sa mémoire, il répondit que, depuis qu'il avoit bu à longs traits de l'eau de Zemzem pour la fortifier, il n'avoit rien oublié de ce qu'il avoit appris.

ZENDIK ou ZENDAK, mot Arabe, dont le plurier est Zenadecah : quelques-uns veulent que ce mot signifie un Sadducéen, c'est-à-dire un homme qui ne croit pas la résurrection, ni l'autre vie, non plus que les Sadducéens parmi les Juifs. Mais les autres soutiennent plus probablement que ce mot signifie proprement un Megiousch ou Megiouschi, c'est-à-dire un Mage, disciple de Zoroastre & Adorateur du Feu, & qu'il tire son origine de Zend & de Pazend, Livres de Zoroastre, qui comprennent toute la Religion des Mages.

Quoi qu'il en soit de l'origine de ce mot, il est certain qu'il signifie, chez les Arabes & autres Mahométans, un impie, qui n'est ni Juif, ni

Chrétien, ni Mahométan, ou qui, étant dans l'une de ces trois Religions, n'en croit pas les principes, ou n'en obſerve pas, par mépris, les préceptes. Sâdi Schirazi dit qu'une belle perſonne au milieu des aveugles eſt comme un Livre ſaint dans la maiſon d'un Zendik.

Ben Schohnah rapporte dans la Vie d'Abou Giâfar Al Manſor, ſecond Khalife des Abbaſſides, qu'il s'éleva dans la ville d'Anbar ou Haſchemiah, qui étoit pour lors le ſiége du Khalifat, une ſecte de Zenadecah ou Impies, qui ſoutenoient Al Tanaſoukhiah, c'eſt-à-dire, la métempſycoſe ou tranſmigration des ames, ſelon les ſentimens d'Abou Moſlem Al Khoraſſani. Ces gens vouloient rendre un culte particulier & religieux au Khalife, dans la perſonne duquel ils croyoient que l'ame d'Ali avoit paſſé, & que cette même ame étoit venue, par ſucceſſion, de Prophetes en Prophetes juſqu'à lui. Khondemir appelle cette ſecte *Ravendiah*, & dit qu'il fallut que le Khalife employât la force de ſes troupes pour la diſſiper.

L'Auteur du Mircat traduit le mot Arabe *Zendik* en Turc, *Kiameteh monkir*, & *Kiameteh inkiar iden, celui qui nie la réſurrection.*

Valid, fils d'Iezid, Khalife de la race des Ommiades, profeſſoit la ſecte des Zenadecah, ſelon tous les Hiſtoriens de ſa vie; & nous trouvons que Mazdak, un des principaux Chefs de la ſecte de Mani ou Manes, Auteur des Manichéens, eſt toujours ſurnommé, auſſi bien que ſon Maître, *Al Zendak* ou *Al Zendik* dans l'Hiſtoire des Rois de Perſe de la dynaſtie des Saſſanides, ſous leſquels les Manichéens ont pris

leur naiſſance. Et le Khalife Hadi, ennemi capital de cette ſecte, paſſe pour avoir exterminé les Zenadecah dans toutes les provinces ſoumiſes à ſon Empire.

ZENG'. Ce mot ſignifie en Arabe le pays que nous appelons aujourd'hui *Zanguebar*, ou autrement *la Côte de Cafrerie*, & les peuples qui l'habitent s'appellent auſſi en Arabe *Zengi*, & en Perſien *Zenghi*, d'où eſt dérivé le mot de *Zenghibar*, qui ſignifie *le Pays des Zenghis*, qui ſont proprement ceux que les Italiens appellent *Zingari*, & nous autres, *Egyptiens* & *Bohémiens*.

Une partie de ces peuples, qui s'étoit répandue dans l'Iraque Arabique, ſe ſouleva pendant le regne du Khalife Mohtadhi l'Abbaſſide, & prit pour Chef un nommé Ali, qui ſe diſoit être des deſcendans d'Ali, gendre de Mahomet, & lui donnerent le ſurnom de *Habib*, qui ſignifie l'*Ami* & le *Bien-aimé*. Ils ſe rendirent maîtres en peu de temps des villes de Baſſorah, de Ramlah & de Vaſſeth, & de pluſieurs bourgades, tant de l'Iraque que de l'Ahvaz. Ils défirent même pluſieurs fois les armées des Khalifes. Mais enfin, quatorze ans après qu'ils eurent commencé à paroître, Muvaffek, frere du Khalife Môtamed, les défit & les diſſipa entiérement l'an 270 de l'Hégire, leur Chef, qui ſe faiſoit appeler *Saheb Al Zeng'*, le *Seigneur des Zenghis*, ayant été tué.

Ce ſont ces mêmes peuples qui ſont appelés *Rihens* dans l'Hiſtoire Saracénique, à cauſe que l'exemplaire de cette Hiſtoire eſt fautif, & que

l'on y a lu *Rih* au lieu de *Zeng;* ce qui eſt arrivé par la tranſpoſition des points diacritiques, qui font la différence de ces deux mots en Arabe.

Le pays des Zinges, ſelon Ebn Al Vardi & le Scherif Al Edriſſi, eſt différent de celui que nous appelons le *Pays des Cafres;* car il eſt plus méridional, & a à ſon midi la ville & le pays de Sofalah : cependant les villes de Melindah, de Monbaſſah & de Baïs, miſes par les Géographes Orientaux entre les villes du pays des Zinges & les villes mêmes de Sofalah, du Zagauah & de Madiſchou, ſont miſes auſſi dans le même pays par pluſieurs Hiſtoriens.

Le Zingiſtan ou le pays des Zinges confine à celui de Habaſchah, qui eſt l'Ethiopie, & eſt oppoſé directement à l'Iémen & au Kerman, ſelon Ebn Al Vardi. Les Perſans appellent cette nation *Siah Hindou*, les *Indiens noirs;* en quoi ils conviennent avec les Grecs, qui ont donné à ce pays-là, auſſi bien qu'à l'Ethiopie, le nom d'*Inde.*

L'Auteur du Thahmurat Nameh parle ſouvent des géans de ce pays-là, entre leſquels il diſtingue fort celui qui portoit le nom d'*Antalonn* ou *Antalous*, qui eſt peut-être le Tantale des Grecs. Il le nomme auſſi quelquefois *Ancaloun* ou *Ancalous*, qui ſeroit l'Anchialus des mêmes Grecs, & il le compare au Zefti mil Eskender, c'eſt-à-dire à la colonne de couleur de poix d'Alexandre, qui n'eſt autre choſe que l'obéliſque de marbre Thébaïque noir, qui fut dreſſé par Alexandre dans la ville d'Alexandrie.

Le Tarikh Montekheb dit que l'origine des

Zinges ſe doit prendre de Ham Ben Nouh, qui eſt Cham fils de Noé.

Novaïri a écrit l'Hiſtoire particuliere des Zinges, ſous le nom de *Kouareg' Zing'*, dans le troiſieme volume de ſon Hiſtoire générale, qui eſt dans la Bibliotheque du Roi.

ZENGEBIL. Ce mot ſignifie proprement en Arabe ce que nous appelons du *gingembre*, & par métaphore, *du vin* & *des ſources de vin & d'eau*, qui ſont dans le paradis, ſelon les rêveries des Muſulmans.

ZENGHI ou ZENGI. Ce mot, qui ſignifie proprement un homme de la nation des Zinges, eſt encore le ſurnom d'une famille conſidérable dans l'Aſie, qui a porté auſſi le nom de *Salgar* & *Sangar*, & a établi une dynaſtie ſous le titre d'*Atabeks*. Il y en a eu deux branches; ſavoir, la premiere, qui a régné à Schiraz & en Perſe; & la ſeconde en Syrie & en Méſopotamie. Le plus illuſtre de cette ſeconde branche a été le fameux Noureddin Mahmoud Zenghi, que nos Hiſtoriens appellent *Norandin*.

ZERAAH, Ebn Zerâah; ſurnom d'Ibrahim Al Soriani, ſoixante & deuxieme Patriarche d'Alexandrie, ſous le regne de Moëz Ledinillah, premier Khalife des Fathimites. On dit qu'une montagne fut tranſportée par ſes prieres. Sa Vie eſt dans la Bibliotheque du Roi.

ZERAAH, Iſſa Ben Iſhak Ben Zerâah. C'eſt l'Auteur d'un Ouvrage auquel Bahiri a répondu,

au ſujet de la Religion Chrétienne. Il y agite la queſtion, ſi les Muſulmans peuvent laiſſer aux Chrétiens l'exercice libre de leur Religion. Il prétend prouver que non : mais il a été réfuté par pluſieurs Docteurs Muſulmans, qui ont été de l'opinion contraire.

ZERABINI, ſobriquet qui fut donné à Moſtanſer Billah, premier Khalife des Abbaſſides, rétablis en Egypte par Bibars Bondocdar, ſecond Roi des Mameluсs Turcomans d'Egypte. La dépenſe exceſſive que fit Bibars pour l'établiſſement de ſon nouveau Khalife, fut la cauſe de ce ſobriquet : car ce mot ſignifie, ſelon le langage des Egyptiens, celui au ſujet duquel on a dépenſé une grande ſomme de ſéraphins, monnoie d'or d'Egypte.

ZERDASCHT ou ZARADACHT, Zoroaſtre, que quelques-uns appellent auſſi *Zerdouſt*.

Le Livre intitulé *Ketab Giamasb alhakim, le Livre du Philoſophe Giamasb*, parle ainſi de Zoroaſtre : » L'an 1300 après le déluge, Zoroaſtre commença à paroître, & enſeigna aux hommes le culte & l'adoration du feu. Après ſa mort, Kiſchtasb, fils de Lohorasb, qui régnoit en Perſe, embraſſa ſa Religion & y demeura fort attaché ; & ſous le regne de ce même Prince, vivoit le grand Philoſophe Giamasb, ſurnommé *Al Megiouſchi, le Mage*, qui compoſa le Livre des grandes conjonctions, qui porte le nom de *Ketab alkeranat* «.

Giamasb dit dans ſon Livre : » Dans la grande

conjonction des planetes, qui arriva 1300 ans après le déluge, au mois de Schebat, du temps de Feridoun, Roi de Perse de la premiere dynastie, nommée des *Pischdadiens*, Dieu envoya notre Prophete Zerdascht «. Il dit plus bas : » Après Zoroastre, & depuis la construction des pyrées ou temples destinés au culte du Feu, arriva la seconde conjonction, appelée *très-grande*, & il sortit alors des montagnes du troisieme climat un personnage surnommé *Saheb Alâssa, le Maître de la Verge*, lequel établit & fonda une autre Religion différente de celle de Zoroastre «.

Voilà ce que nous avons de plus ancien touchant Zoroastre, si le Livre de Giamasb n'est point supposé, aussi bien qu'un autre que l'on attribue à Zoroastre même, & qui porte le même titre de *Ketab alkeranat*. Dans ces deux Ouvrages, il est parlé également de ce Maître de la Verge, qui est Moïse, & qui a paru, comme ils disent, dans la seconde grande conjonction des planetes; & ils sont conformes en ce point au sentiment des anciens Persans, qui veulent tous que Zoroastre soit plus ancien que Moïse; & les Mages, Sectateurs de ce premier Législateur, prétendent qu'il est le même qu'Abraham, & l'appellent souvent *Ibrahim Zerdascht*, comme qui diroit *Abraham l'Ami du Feu.*

Khondemir écrit dans la Vie de Kischtasb, fils de Lohorasb, que Zerdascht ayant appris par l'Astrologie, dans laquelle il excelloit, qu'il devoit naître un grand Prophete, se mit dans la tête de passer pour tel. Le Démon, qu'il invo-

quoit par ses prestiges, lui apparoissoit souvent au milieu du feu, & il lui imprima même une marque lumineuse sur le corps : il n'en fallut pas davantage pour le confirmer dans cette opinion impie & extravagante. Il commença à se retirer dans des lieux fort écartés, d'où sortant tout d'un coup, il paroissoit à peu de gens, & leur déclaroit sa mission; il composa enfin le Livre qui porte le nom de *Zend*, où il compila toutes les paroles que le Diable, transformé en Ange de lumiere, lui avoit fait entendre du milieu du feu.

Le même Auteur dit que ceux qui ne font pas Zoroastre si ancien, veulent que cet Imposteur ayant appris par les Livres des Hébreux, qu'il devoit venir après Moïse un autre Prophete semblable à lui, désigné par une lumiere ou étoile extraordinaire qui devoit paroître, il crut pouvoir passer parmi les siens pour le même Prophete.

Le Tarikh Montekheb dit que Zoroastre, Auteur de la secte des Megiousch ou Mages, est aussi le premier qui a enseigné la doctrine des deux principes de toutes choses, & que le surnom de *Megiousch* qu'on lui donne, est un nom corrompu par les Arabes, du mot Persien *Meïkhousch*, qui signifie *aigre-doux*, à cause des deux principes bon & mauvais qu'il établissoit.

Le même Auteur dit qu'il avoit été disciple des Prophetes Elie, Elisée, & des autres nommés *Rechabites*, desquels il avoit appris le secret des prophéties des Juifs : mais qu'il les corrompit par ses rêveries particulieres, & en composa son Livre de Vie.

Tous ces Auteurs conviennent qu'il persuada si bien sa doctrine à Kischtasb, fils de Lohorasb, cinquieme Roi de Perse de la dynastie des Caïaniens, que ce Prince, non seulement l'embrassa, mais la fit aussi publier & recevoir par tous ses sujets, en sorte que l'on vit alors bâtir des pyrées par toute la Perse.

Les Mages de Perse, pour autoriser leur doctrine, confondent, comme il a déjà été dit, leur Zoroastre avec le Patriarche Abraham. L'origine cependant de cette confusion vient des Juifs & de leurs Rabbins, lesquels, interprétant le passage de la Genese, où il est dit qu'Abraham sortit de la ville d'Ur en Chaldée pour passer en la terre de Chanaan, disent que ce mot *Ur* n'est pas le nom d'une ville, mais qu'il signifie le feu duquel Abraham s'étoit sauvé miraculeusement, après avoir été jeté dans une fournaise ardente par Nemrod, dont il condamnoit l'idolâtrie.

Ces Mages ou Adorateurs du Feu ajoutent à cette fable, reçue par toutes les nations de l'Orient, qu'Abraham ne put pas être offensé par le Feu qu'il adoroit, & qu'après ce miracle si éclatant, il n'eut pas beaucoup de peine d'en établir le culte dans l'esprit des peuples de la Chaldée & de la Mésopotamie, où les premiers temples du feu ont été établis.

Les Auteurs du Lebtarikh & du Tarikh Montekheb, Mirkhond & Khondemir, font tous Abraham contemporain de Zohak, cinquieme Roi de Perse de la race des Pischdadiens, & réfutent assez par cette date la fable des Mages, puisque Zoroastre n'a vécu que long-temps après,

sous Kischtasb, cinquieme Roi de la seconde dy-nastie des Caïaniens.

Aboulfarage nous rapporte dans sa cinquieme Dynastie, le sentiment des Chrétiens Orientaux touchant Zoroastre. Il dit que sous le regne de Cambasous, qui est Cambyse, Zerdascht, Auteur de la Magioussiah, c'est-à-dire du Magisme ou de la secte des Adorateurs du Feu, commença à paroître. Il étoit, dit cet Auteur, natif de la province d'Adherbigian ou Médie : mais d'autres le font Assyrien, & veulent qu'il ait été Disciple du Prophete Elie. Il annonça à ses Sectateurs la venue du Messie, & les avertit de l'étoile qui devoit paroître à sa naissance pour la leur signifier, leur prédit qu'ils en auroient la premiere nouvelle, que ce Messie devoit naître d'une Vierge, & il leur commanda de lui porter des présens.

L'on voit par les paroles de cet Historien, que la prophétie de Bilâm ou Balaam fils de Beor, étoit fort répandue dans l'Orient, & que les Mages qui vinrent adorer Notre-Seigneur, étoient de véritables Mages de Perse, & non pas des Rois d'Arabie.

Les Grecs font dans leurs Histoires Zoroastre contemporain de Ninus, qui régnoit environ vers le temps d'Abraham ; ce qui a fait croire à plusieurs de nos Auteurs, que Belus, prédécesseur de Ninus, &. Fondateur de la Monarchie des Assyriens, étoit le même que Nemrod.

Ebn Batrik veut que Zoroastre ait vécu sous le regne de Samardious ou Smerdis, successeur de Cambyse, & prédécesseur de Darius Roi de Perse. Cependant le même Auteur dit ailleurs,

que Zoroastre, Auteur de la secte des Sabiens, qu'il confond avec les Mages, a vécu sous Thamurath, Roi de Perse de la premiere dynastie des Pischdadiens.

Il y a aussi plusieurs Auteurs anciens & modernes parmi les Orientaux, qui veulent que Zoroastre n'ait été que le réformateur & non pas l'inventeur du Magisme. En effet, nous lisons dans les Histoires des plus anciens Rois de Perse, que le culte du Feu avoit commencé dès le temps de Caïumarrath, premier Fondateur de cette premiere & grande Monarchie que les Persans disent être la Monarchie de Perse, & qui est plutôt, selon les Historiens Grecs & Latins, celle des Assyriens : car Caïumarrath ayant perdu son fils Siamek, qui avoit été assassiné par des brigands, fit allumer un grand bûcher sur le lieu où il fut enterré, & tous ses sujets, à l'envi l'un de l'autre, firent allumer aussi des feux par toute la Perse, pour marquer non seulement leur douleur, mais encore le respect & la vénération qu'ils avoient pour ce Prince; de maniere que ces feux devinrent peu à peu l'objet de leur culte, & le fondement de leur Religion.

Il y a même quelques Auteurs qui disent que Zerdascht a été du nombre de ceux qui ont bâti la tour de Babel, selon Ebn Batrik; & l'Auteur du Leb Tarik dit que quelques-uns veulent qu'il ait été le même que Dhohak, un des Rois de Perse de la premiere dynastie, appelée des *Pischdadiens*.

Le même Auteur lui donne le nom & la qualité de *Zeradascht alhakim*, *Zoroastre le Sage ou le Philosophe*, ainsi que le titre de *Pischvaï*

Ghebran, Chef & Fondateur de la Religion des Ghebres.

L'Auteur du Tarikh Montekheb le qualifie *Mikhousch* au lieu de *Megiousch*, & il semble qu'il veuille que Zoroastre soit le même que Smerdis, Chef de la secte des Ghebres, que les Mages firent monter sur le trône après la mort de Cambyse : car le mot Persien *Mikhousch*, qui est un abrégé de *Mikh ghousch*, conviendroit fort bien à Smerdis, qui avoit les oreilles coupées.

Ben Schohnah parle de Zoroastre d'une maniere fort différente ; car il dit qu'il fut disciple d'Ozaïr ou d'Esdras, & que ce Prophete lui donna sa malédiction, à cause qu'il soutenoit des opinions fort opposées aux principes de la Loi Judaïque, & qu'il devint lépreux pour punition de son impiété, & qu'ayant été à ce sujet chassé de Jérusalem, il se retira en Perse, où il se fit l'Auteur d'une nouvelle Religion. Les Persans étoient pour lors Sabiens, & il leur enseigna particuliérement le culte du Feu, & sa doctrine étant ainsi mêlée de ce faux culte avec celui des Astres dont les Sabiens faisoient profession, le Magisme en fut composé ; ce qui fait que plusieurs confondent les Sabiens avec les Mages ou Zoroastriens.

Le même Auteur dit aussi qu'il y a plusieurs Historiens Persans qui le croyent beaucoup plus ancien, & le font descendre de Manougeher, Roi de Perse de la dynastie des Pischdadiens.

ZERIB, Bar Elia ou Zerib Ben Bar Elia, nom

nom d'un Personnage qui semble être le même que le Prophete Elie, par l'Histoire que rapporte l'Auteur du Nighiaristan, en ces termes, sur la Foi d'Ahmed Aâssem Al Coufi.

Après que les Arabes eurent pris la ville de Holvan, l'an 16 de l'Hégire, trois cents cavaliers, qui retournoient de cette entreprise sous la conduite de Fadhilah, vinrent camper entre deux montagnes de Syrie, vers la fin du jour. Fadhilah ayant commencé la priere du soir, & prononcé hautement: Allah akbar, » Dieu est grand «, selon la formule ordinaire, une voix répéta aussi les mêmes paroles, & continua de l'accompagner jusqu'à la fin de la priere, qu'il prononçoit d'un ton assez haut. Fadhilah, qui auroit pu croire que l'Echo auroit répondu à ses premieres paroles, fut fort surpris, quand il s'apperçut que la voix répétoit distinctement & entiérement tous les mots qu'il prononçoit, & s'écria : » O! toi qui me réponds, si tu es de l'ordre des Anges, la vertu du Seigneur soit avec toi, & si tu es du genre des autres Esprits, à la bonne heure; mais si tu es homme comme moi, fais-toi voir à mes yeux, afin que je jouisse du bien de ta vue & de ton entretien «. Il n'eut pas plus tôt achevé ces paroles, qu'un vieillard à tête chauve, tenant un bâton à la main & ayant l'air d'un Derviche, parut aussi-tôt devant lui.

Après qu'ils se furent salués l'un l'autre fort civilement, Fadhilah demanda au vieillard qui il étoit : celui-ci lui répondit : *Vassi hadhret Issa :* » Je suis ici par l'ordre du Seigneur Jésus, qui m'a laissé en ce monde pour y vivre jusqu'à ce qu'il vienne une seconde fois en terre. Je l'at-

tends donc, ce Seigneur, qui eſt *mambâ alſâadat*, la ſource de tout bonheur, & je fais, ſuivant ſes ordres, ma demeure derriere cette montagne «.

Fadhilah ayant ouï ces paroles, lui demanda dans quel temps le Seigneur Iſſa devoit paroître; & le vieillard lui ayant répliqué que ce ſeroit à la fin du monde & au temps du Jugement dernier, la curioſité de Fadhilah croiſſant de plus en plus, il lui fit une nouvelle queſtion ſur les marques de la proximité de ce dernier temps.

Zerib Bar Elia lui dit alors d'un ton prophétique : » Quand les hommes & les femmes ſe mêleront ſans diſtinction de ſexe, quand l'abondance des vivres n'en fera point diminuer le prix, & lorſque l'on répandra le ſang des innocens, que les pauvres demandant l'aumône, ne trouveront pas de quoi ſubſiſter, & que la charité ſera éteinte ; quand l'on mettra l'Ecriture-Sainte en chanſons, & que les temples dédiés au vrai Dieu ſe rempliront d'Idoles, ſachez qu'alors le jour du Jugement ſera fort proche « : & il n'eut pas plus tôt achevé ces paroles, qu'il diſparut.

ZERIN KULAH, Bonnet d'or; ſurnom de Keſchvad, un des Héros de la Perſe.

ZIAD BEN OMMIAH; c'eſt le nom d'un très-grand Capitaine des Muſulmans. Il étoit fils d'Abou Sofian, né d'un commerce illégitime, & par conſéquent frere naturel de Moavie, premier Khalife de la race des Ommiades.

Il fut ſurnommé, par ſobriquet, *Ziad Ben Abihi*, *le Fils de ſon pere*, c'eſt-à-dire, *d'un in-*

connu, parce qu'effectivement Abou Sofian ne le reconnut jamais pour son fils ; & ce fut au sujet de ce sobriquet, qu'un Arabe, qu'il avoit condamné à mort, demanda à lui parler, & lui dit que son pere avoit demeuré chez lui à Bassorah. Ziad lui demanda là-dessus, quel étoit son pere, & l'Arabe lui répondit : *Nassito esmi fika esm abi :* » J'ai oublié mon nom ; mais celui que vous portez est celui de mon pere « : & Ziad entendant raillerie, lui ferma aussi-tôt la bouche, & lui donna la vie. Ceci est rapporté dans le Raoudhat alakhiar.

Ce Ziad fut celui qui disposa toutes choses pour élever Moavie au Khalifat, & qui le maintint dans cette dignité après son élection. Il avoit servi autrefois sous les Khalifes Omar & Othman, & il s'attacha ensuite à Moavie, qui l'adopta dans sa famille, le qualifiant frere de son pere, & par conséquent son oncle. Il fut depuis ce temps-là le plus grand ennemi d'Ali & de ses enfans, & mourut l'an 53 de l'Hégire.

Ziad étant homme de grand cœur & fort entreprenant, le Khalife Moavie, son frere naturel, pour remédier aux désordres qui se commettoient toutes les nuits dans la ville de Bassorah, lui en donna le gouvernement. Aussi-tôt que Ziad y fut établi, il fit publier une Ordonnance, par laquelle il défendit qu'aucune personne, de quelle qualité qu'elle fût, se trouvât dans les rues ou places publiques après l'heure de la priere du soir, sur peine de la vie ; & , pour faire exécuter son Ordonnance, il leva une compagnie du guet, qui devoit faire la patrouille & avoit ordre de passer au fil de l'épée tous ceux que l'on trouveroit

après cette heure hors des maisons. Il y eut deux cents personnes tuées la premiere nuit, la seconde, il n'y en eut que cinq, & il n'y eut pas de sang répandu dans la troisieme.

Peu de temps après, il ordonna que chaque bourgeois laissât la nuit sa porte ouverte, & promit de réparer le dommage que chaque particulier en pourroit recevoir; & étant arrivé une nuit que quelques animaux étoient entrés dans une boutique & y avoient fait quelque désordre, aussi-tôt que Ziad en eut avis, il permit à un chacun d'avoir une claie ou rateau à sa porte, ce qui demeura toujours depuis en usage, non seulement dans Bassorah, mais encore en plusieurs autres villes de l'Iraque, dont il étoit Gouverneur.

Khondemir rapporte que les archers du guet ayant rencontré la nuit un Berger Arabe entrant avec son troupeau par la ville, le menerent devant Ziad. Ce Berger s'excusoit auprès de lui, sur ce qu'il étoit étranger, & qu'il ignoroit l'Ordonnance qu'il avoit fait publier. Ziad lui dit: » Je veux bien croire que ce que tu me dis est véritable; mais le salut des habitans de cette ville dépendant de ta mort, il faut que tu passes le pas «; & il commanda aussi-tôt qu'on lui coupât la tête.

Le même Khondemir rapporte que Ziad, qui avoit le Gouvernement de l'Iraque Babylonienne, écrivit un jour au Khalife en ces termes: » Ma main gauche est ici employée à gouverner les peuples de l'Iraque; mais ma main droite demeure pendant ce temps-là oisive, donnez-lui l'Arabie à gouverner, elle vous en rendra bon compte «.

Moavie lui ayant accordé ce Gouvernement,

les principaux habitans de Médine, qui craignoient son humeur brusque & violente, en furent fort alarmés. Abdallah Bed Zobeïr, un d'entre eux, fit alors cette priere publique à Dieu: *Allahom ektafa jemin Ziadihi :* » Seigneur, contentez cette main droite, qui est oisive & superflue à Ziad «. Il y a dans ces paroles une allusion fort élégante au nom de Ziad, qui signifie en Arabe, abondant & superflu, & l'on dit qu'aussi-tôt après cette priere il vint un ulcere pestilent au doigt de la main droite de Ziad, duquel il mourut peu de jours après.

Il y a eu dans la province d'Iémen en Arabie, une dynastie de Princes de la postérité de Ziad, qui y a régné sous le nom de *Banou Ziad.*

ZOBEID; nom d'un Prince qui a fondé une dynastie ou principauté dans l'Iémen, qui porte le nom d'*Al Zobeïd* ou de *Banou*, & *Beni Zobeïd.* Vagiheddin Al Iemeni a fait l'Histoire de cette dynastie, sous le titre de *Boghiat almostafid fi akhbar Al Zobeïd.*

ZOBEIDAH; nom d'une fille de Giâfar Ben Mansour, que le Khalife Haroun Al Raschid épousa solennellement, & qui fut mere du Khalife Amin.

Cette Princesse avoit cent filles esclaves, qui savoient toutes l'Alcoran par cœur, & qui en récitoient chaque jour la dixieme partie; de sorte que l'on entendoit dans son palais un bourdonnement continuel, semblable à celui des abeilles.

Le pélerinage qu'elle fit à la Mecque est devenu célebre, à cause des grandes aumônes qu'elle

fit sur sa route; & c'est à elle que l'on attribue la fondation de la ville de Tauris. Elle mourut dans la ville de Bagdet, l'an 216 de l'Hégire.

L'Auteur du Raoudh alakhiar rapporte que cette Princesse ayant juré de ne vendre ni donner une de ses esclaves à Haroun son mari, qui en étoit extrêmement amoureux, Abou Ioussouf, Cadhi alcoddhat, c'est-à-dire son Chancelier, trouva un expédient qui contenta ce Khalife.

ZOBEIR ABOUBEKR ABDALLAH BEN ZOBEIR BEN AVAM; nom du premier Musulman qui naquit à Médine, entre ceux qui sont appelés *Al Mohageroun*, c'est-à-dire, *les Fuyards de la Mecque*.

Ce Personnage fut proclamé Khalife dans la ville de la Mecque, après la mort de Moavie, fils d'Iézid, l'an 63 de l'Hégire : mais il ne fut reconnu généralement par tous les Musulmans pour Khalife, que pendant cent vingt-huit jours, au bout desquels Marvan, fils de Hakem, fut proclamé Khalife dans la ville de Damas.

Abdallah Ben Zobeïr demeura cependant dans la Mecque jusqu'en l'an 71 de l'Hégire, où ayant été assiégé fort étroitement par Hegiag, Général du Khalife Abdalmalek, il fut tué en combattant vaillamment à l'âge de soixante-douze ans. Sa tête fut envoyée à Médine, & son corps pendu à un gibet.

Ce Khalife, que plusieurs Historiens ne comptent pas, parce qu'il n'étoit pas de la Maison d'Ommie, avoit pour mere Assimah, fille d'Aboubekr, successeur de Mahomet, femme si courageuse, qu'étant dans un âge fort avancé, elle

encourageoit son fils au combat contre Hegiag', & lui fit prendre une grande quantité de musc pour l'animer davantage. Amassi écrit que ce Khalife étoit si attentif à sa priere, qu'il y demeuroit debout & immobile à un tel point qu'un pigeon se percha sur sa tête comme sur une piece de bois.

La famille de Zobeïr a été de tout temps ennemie déclarée de celle d'Ali. Le Chef de cette famille, qui fut pere d'Abdallah le Khalife, qui avoit été un des principaux compagnons de Mahomet, fut tué à la bataille du Chameau, qu'Ali gagna contre Aïscha veuve de Mahomet; & ce Personnage étoit un des six que le Khalife Omar avoit déclaré, en mourant, pouvoir être un de ses successeurs.

Le Nighiaristan rapporte l'entretien qu'eut Hegiag' avec un Arabe du Désert, lequel, pour couvrir la faute qu'il avoit faite en parlant mal de ce Capitaine, lui dit qu'il étoit de la famille de Zobeïr, dont les descendans étoient fous pendant trois jours de l'année.

ZOHARAH. Les Arabes appellent ainsi l'Etoile de Vénus, ce qui signifie la belle ou la fleurie. Les Musulmans ayant appris l'Astronomie des Grecs, qui ont attribué la divinité aux planetes, leur donnent des noms qui ont du rapport aux qualités que les Païens leur attribuent, quoiqu'ils soient au reste beaucoup éloignés de leurs sentimens.

Euthymius Zygabenus, dans sa Catechese ; Catéchisme des Sarasins, accuse fortement les Musulmans d'adorer l'Etoile de Vénus sous le

nom de *Cobar*, à cause que les Muezins, en appelant les peuples à la priere, crient de toutes leurs forces, *Allah Akbar*, qui veut dire, Dieu est grand.

Il est cependant vrai que les Arabes ou Sarasins, comme nos gens les appellent, ont eu, avant le Mahométisme, de fausses Divinités auxquelles ils rendoient quelque culte particulier : mais depuis qu'ils sont devenus Musulmans, ils sont fort éloignés de donner le nom de *Dieu* ou de *Déesse* aux planetes, & ils se contentent de leur donner tout au plus celui d'*Idole*.

Les Mythologistes & les Auteurs de Romans chez les Musulmans, veulent que Vénus soit l'Idole de la Musique, & ils lui font porter une lyre à la main, de même que nous la donnons à Apollon; & l'Auteur du Caherman Nameh, parlant d'un combat fameux entre Caherman & un fort Géant, dit que Vénus, du haut de son ciel, quitta son instrument de Musique, pour être plus attentive à ce spectacle.

ZOHARI ; surnom de Mohammed Ben Moslem, connu sous le nom d'*Ebn Schehab Al Zohari*. Ce Personnage tiroit ce surnom de son aïeul, nommé *Zaharah*, & il fut le premier qui recueillit les Hadith ou Traditions de Mahomet, sous le Khalifat d'Omar; & l'Iman Malek, Auteur d'une des quatre Sectes orthodoxes du Musulmanisme, les reçut de lui.

Ce Docteur faisoit sa demeure dans la ville de Damas, & il y mourut l'an 124 de l'Hégire.

ZOHD, la Vie retirée, la Dévotion : c'est de

ce mot que vient celui de *Zahed*, qui ſignifie, chez les Muſulmans, proprement un homme qui ſe ſevre des plaiſirs du monde, & qui n'aſpire ni aux charges, ni aux dignités. C'eſt proprement un Religieux qui vit en ſon particulier, ſans être lié à aucune communauté.

ZOLAIKHA ou ZULEIKHA; c'eſt le nom que les Arabes & autres Muſulmans donnent à la femme de Putiphar. L'amour déſordonné que cette femme eut pour le Patriarche Joſeph, eſt aſſez connu par les Livres Saints.

Les Muſulmans l'ont auſſi fort connu, à cauſe d'un chapitre de l'Alcoran, ſous le titre de *Joſeph*, dans lequel il eſt beaucoup parlé de ſes emportemens. Nadhami ou Nezami, un des plus illuſtres Poëtes parmi les Perſans, a compoſé un Roman fort célebre, intitulé *Ioſſouf v Zuleïkha*, en vers Perſiens, & a été ſuivi par Giami & par pluſieurs autres. Les Turcs ont imité les Perſans, & il y a pluſieurs Ouvrages de leur façon ſur le même ſujet.

Il eſt bon de remarquer ici que les Orientaux, & principalement les Muſulmans, ſe ſervent ſouvent des exemples de ces deux Amans, auſſi bien que de celui de Meg'noun & de Leïleh, lorſqu'ils parlent non ſeulement de l'amour naturel & humain, mais auſſi lorſqu'ils s'élevent juſqu'à celui qui eſt ſurnaturel & divin.

ZONNAR; mot Arabe, Perſien & Turc, qui a été formé du Grec vulgaire Ζωνάρι, corrompu de celui de ζωνὴ. C'eſt une ceinture de cuir noir, aſſez large, que les Chrétiens & les Juifs portent

dans le Levant, & particuliérement dans l'Asie.

Motavakkel, dixieme Khalife de la Maison des Abbassides, fut le premier de tous les Princes Mahométans qui obligea les Chrétiens & les Juifs de porter cette sorte de ceinture, pour les faire distinguer d'avec les Mahométans. L'Ordonnance qu'il fit à ce sujet fut publiée l'an 235 de l'Hégire, depuis lequel temps les Chrétiens d'Asie, & principalement ceux de Syrie & de Mésopotamie, qui sont presque tous ou Nestoriens ou Jacobites, le portent ordinairement. C'est ce qui a fait donner le nom à ces Schismatiques de *Chrétiens de la Ceinture*.

La discipline des églises de l'Orient, sous les Khalifes Abbassides, étoit encore si fort en vigueur, que les Evêques excommunioient les Chrétiens, quand ils violoient les Canons; & l'usage étoit pour lors de couper cette ceinture à ceux qui étoient ainsi séparés par l'anathème, & on leur donnoit même quelques coups de cette ceinture sur les épaules, d'où vient que le même mot de *Zonnar* signifie, parmi les Chrétiens d'Orient, ce qui s'appelle parmi nous la *Discipline*.

Les Orateurs & les Poëtes Orientaux louent souvent leurs Princes au sujet des guerres qu'ils font aux Chrétiens, qu'ils appellent *Infideles*; & lorsqu'ils veulent exagérer leurs victoires, ils ne manquent jamais de dire, qu'ils ont fait taire leurs cloches & mis en mille pieces toutes leurs ceintures noires.

ZOTH; nom d'une nation qui habitoit autrefois dans les pays marécageux qui sont entre

les villes de Vasseth & de Bassorah. Cette sorte de gens s'étant révoltés, furent défaits & réduits en servitude par Môtassem, huitieme Khalife des Abbassides.

L'Auteur du Mircat dit que cette nation habite, *soûad Erak*, dans les villages de l'Iraque Babylonienne. Cependant le nom de *Zoth* convient aussi à un peuple des Indes ; & on appelle en Arabe, *Zothi*, une étoffe qui vient de leur pays.

ZOU BEN THAHAMASB ; nom du dixieme Roi de Perse de la premiere dynastie des Pischdadiens.



PAROLES REMARQUABLES

DES ORIENTAUX.

UN Mahométan consultoit Aïscheh, une des femmes de Mahomet, & lui demandoit conseil sur la conduite de sa vie. Aïscheh lui dit : » Reconnoissez un Dieu, retenez votre langue, réprimez votre colere, faites acquisition de la science, demeurez ferme dans votre Religion, abstenez-vous de faire le mal, fréquentez les bons, couvrez les défauts de votre prochain, soulagez les pauvres de vos aumônes, & attendez l'éternité pour récompense «.

Hormouzan, Gouverneur de la ville de Schouschter, capitale du Khouzistan, pour le Roi de Perse, combattit soixante-dix fois contre les Arabes dans le temps de la conquête qu'ils firent du royaume de Perse ; mais enfin les Arabes le firent prisonnier & le conduisirent à Omar, second successeur de Mahomet, qui commanda qu'on le fit mourir. Avant l'exécution de cet arrêt, Hormouzan demanda à boire ; mais la frayeur de la mort l'avoit tellement saisi, qu'il n'eut pas la force de boire l'eau qu'on lui apporta. Omar lui dit de reprendre ses esprits, & qu'il n'avoit rien à craindre qu'il n'eût bu : mais voyant qu'il ne buvoit pas, il ordonna qu'on lui coupât la tête. Hormouzan s'écria : » Quoi ! vous m'avez donné ma grace, & vous ne tenez pas votre pa-

role«? Omar étonné demanda comment il l'entendoit : Hormouzan répondit : » Vous m'avez dit que je n'avois rien à craindre que je n'eusse bu, je n'ai pas bu «. Ceux qui étoient présens dirent qu'Hormouzan avoit raison, & Omar lui donna la vie.

Taher, Fondateur de la puissance des Tahériens dans le Khorasan, avoit tué le Khalife Emin, & par cet assassinat il avoit été cause que Mamoun, frere d'Emin, avoit été élevé à la même dignité de Khalife. Mais Mamoun, qui ne se fioit pas à Taher, malgré l'obligation qu'il lui avoit, l'envoya au Khorasan en qualité de Gouverneur, pour l'éloigner de sa Cour. Pendant qu'il étoit dans ce Gouvernement, Mamoun déclara, pour être Khalife après lui, Ali Riza, le huitieme des douze Imans successeurs d'Ali, & l'envoya au Khorasan, où Taher fit la cérémonie de le mettre sur le trône dans la ville de Merou, & en lui prêtant serment, il lui dit : » Ma main droite a élevé Mamoun, & ma main gauche vous rend le même office «.. Ali Riza repartit : » La main gauche qui éleve un Iman sur le trône, peut s'appeler la main droite «.

Jacoub, fils de Leits, qui s'étoit fait reconnoitre Souverain, après s'être emparé de la ville de Sistan & de l'Etat de même nom, entra dans le Khorasan pour le subjuguer, & alla attaquer Méhemmed, fils de Taher, le cinquieme des Tahériens, dans la ville de Nisabor, dont il avoit fait la capitale de son royaume. Mehemmed ayant appris qu'il approchoit, envoya lui témoigner qu'il étoit prêt à se soumettre, s'il avoit des Lettres avec le sceau du Khalife; mais qu'il étoit

étonné qu'il eût osé venir, s'il n'avoit pas d'ordre. Jacoub, qui ne reconnoissoit pas l'autorité du Khalife, tira son sabre du fourreau, & dit : » Voici l'ordre que je porte «, & entra dans Nisabor, où il fit Mehemmed prisonnier avec cent soixante personnes de sa famille, & les envoya tous à la ville de Sistan sous bonne escorte.

Amrou Leits succéda à son frere Jacoub, & augmenta considérablement le royaume qu'il lui avoit laissé ; & pour s'agrandir encore davantage, il conçut le dessein de détruire le Khalife, & lui déclara la guerre. Mais le Khalife lui opposa Ismaïl, premier Roi de la race des Samaniens, & Ismaïl le fit prisonnier, & l'envoya au Khalife. Amrou étoit un Prince très-magnifique & très-splendide, & il ne falloit pas moins de trois cents chameaux pour porter seulement l'attirail de sa cuisine lorsqu'il étoit en campagne. Le jour qu'il fut vaincu & arrêté prisonnier par Ismaïl, il vit près de lui le Chef de sa cuisine, qui ne l'avoit pas abandonné, & lui demanda s'il n'avoit rien à lui donner à manger. Le Cuisinier, qui avoit un peu de viande, la mit aussi tôt sur le feu dans une marmite, & alla chercher quelque autre chose pour régaler son Maître dans sa disgrace le mieux qu'il lui seroit possible. Cependant un chien, qui vint là par hasard, mit la tête dans la marmite pour prendre la viande ; mais il ne put le faire aussi promptement qu'il falloit, à cause de l'ardeur du feu, qui le contraignit d'abandonner son entreprise. En relevant la tête, l'anse de la marmite lui tomba sur le cou, & il fit ce qu'il put pour se dégager ; mais ne pouvant en venir à bout, il prit la fuite &

emporta la marmite. A ce ſpectacle Amrou ne put s'empêcher de faire un grand éclat de rire, malgré ſa diſgrace, & un des Officiers qui le gardoient, ſurpris de ce qu'un Roi priſonnier pouvoit rire, lui en demanda le ſujet. Il répondit : » Ce matin trois cents chameaux ne ſuffiſoient pas pour le tranſport de ma cuiſine, & cet après-dîné vous voyez qu'un chien n'a pas de peine à l'emporter «.

Un Eſclave d'Amrou Leïts prit la fuite; mais des gens envoyés après lui le ramenerent, & le grand Viſir de ce Roi, qui lui vouloit du mal, ſollicita Amrou avec chaleur de le faire mourir, lui inſpirant que ce feroit un exemple pour les autres, & que cela leur apprendroit à ne pas fuir. A ces paroles l'Eſclave ſe proſterna le viſage contre terre devant Amrou, & lui dit : » Tout ce qu'il plaira à Votre Majeſté d'ordonner de ma deſtinée, ſera bien ordonné, un Eſclave n'a rien à répliquer contre le jugement de ſon Seigneur & Maître; mais parce que j'ai été élevé & nourri dans votre palais, par reconnoiſſance, je ne voudrois pas que vous euſſiez à répondre, au jour du jugement, d'avoir fait verſer mon ſang. Si elle veut me faire mourir, qu'elle le faſſe au moins avec quelque prétexte de juſtice «. Amrou lui demanda avec quel prétexte il pourroit le faire : l'Eſclave répondit : » Permettez-moi de tuer le Viſir, & faites-moi perdre la vie, pour venger ſa mort, vous le ferez avec raiſon «. Amrou rit de la plaiſanterie de l'Eſclave, & demanda au Viſir ce qu'il en penſoit. Le Viſir répondit : » Je ſupplie Votre Majeſté de pardonner à ce malheureux, il pourroit me jeter moi-même

dans quelque malheur. Je me suis attiré cela par ma faute, parce que je n'ai pas considéré que quand on veut tuer quelqu'un, on n'est pas moins exposé à être tué que celui que l'on veut tuer «.

Dans un des premiers siecles de la Religion de Mahomet, un Mahométan disoit qu'il étoit Dieu. On lui dit : » Il y a un an que l'on fit mourir un tel qui se disoit Prophete ; ne craignez-vous pas qu'on vous fasse le même traitement « ? Il répondit : » On a bien fait de le faire mourir, parce que je ne l'avois pas envoyé «.

Un Calender n'observoit pas le jeûne du Ramazan, & buvoit en outre du vin. On lui dit : » Puisque vous ne jeûnez pas, au moins vous ne devriez pas boire de vin «. Il répondit : » J'ai renoncé à la pratique d'un précepte, voulez-vous que j'abandonne encore la pratique de cette tradition.« ?

On présenta un jour au Khalife Haroun Erreschid un de ses sujets qui se disoit Prophete. Le Khalife, qui ne douta pas que le prétendu Prophete n'eût la cervelle renversée, assembla ses Médecins pour une consultation touchant le remede qu'on pourroit lui faire. Les Médecins convinrent que les méchantes nourritures avoient causé ce bouleversement d'esprit, & dirent au Khalife, que de bons alimens pourroient lui procurer la guérison. Le Khalife ordonna qu'on prît le soin de le bien nourrir pendant quarante jours, & pour cela, qu'on le conduisît à la cuisine de son palais. Les quarante jours expirés, le Khalife le fit venir, & lui demanda s'il étoit encore Prophete, & si l'Ange Gabriel venoit toujours

toujours lui annoncer les ordres de Dieu. Le faux Prophete répondit : » L'Ange Gabriel me marque que Dieu, parce que je lui suis agréable, m'a fait une grace toute singuliere, en me procurant la bonne cuisine où je suis, & me commande de n'en pas sortir «.

Un bon homme de Sivri-Hissar disoit à un de ses voisins qu'il avoit grand mal à un œil, & lui demandoit s'il ne savoit pas quelque remede. Le voisin répondit : » J'avois l'an passé un grand mal à une dent, je la fis arracher, & j'en fus guéri ; je vous conseille de vous servir du même remede «.

Une Mahométane d'une grande laideur demandoit à son mari : » A qui de vos parens voulez-vous que je me fasse voir «? Le mari répondit : » Ma femme, faites-vous voir à qui vous voudrez, j'en serai content, pourvu que je puisse ne vous pas voir «.

Un Cadi interrogeoit, en présence d'un Sultan, un Mahométan qui se disoit Prophete, & le sommoit de prouver sa mission par un miracle. Le Prophete prétendu dit que sa mission étoit évidente, en ce qu'il ressuscitoit les morts. Le Cadi ayant répliqué que c'étoit ce qu'il falloit voir, & qu'il ne suffisoit pas de le dire ; il dit au Cadi : » Si vous ne me croyez pas, faites-moi donner un sabre, que je vous coupe la tête, & je m'engage à vous ressusciter «. Le Sultan demanda alors au Cadi ce qu'il avoit à dire là-dessus. » Il n'est plus besoin de miracle, répondit-il, je l'en tiens quitte, & je crois qu'il est Prophete «.

Dans la ville de Samarcande, un Savant prit

place dans une assemblée au dessus d'un Mahométan qui savoit l'Alcoran par cœur. Celui-ci, offensé de la hardiesse du Savant, demanda à la compagnie, d'un Alcoran & d'un autre Livre, si c'étoit le Livre ou l'Alcoran qu'on mettoit dessus. Le Savant, qui comprit son intention, dit : » C'est l'Alcoran qu'on met dessus, mais non pas l'étui de l'Alcoran «.

Un Chrétien se fit Musulman : six mois après, ses voisins, qui l'avoient observé, & qui avoient remarqué qu'il se dispensoit de faire par jour les cinq prieres auxquelles il étoit obligé, comme tous les autres Mahométans, le menerent au Cadi, afin qu'il en fît le châtiment, & le Cadi lui demanda la raison de sa conduite. Il répondit : » Seigneur, lorsque je me fis Musulman, ne me dites-vous pas en propres termes, que j'étois pur & net, comme si je venois de sortir du ventre de ma mere «? Le Cadi en étant tombé d'accord, il ajouta : » Si cela est, puisqu'il n'y a que six mois que je suis Musulman, je vous demande si vous obligez les enfans de six mois de faire la priere « ?

Un autre Mahométan, qui ne faisoit pas la priere, fut mené de même en Justice. Sur la demande que le Cadi lui fit de la cause de cette négligence, il répondit : » Seigneur, j'ai une femme & des enfans à nourrir, je suis pauvre, & je ne puis gagner de quoi nous nourrir ma famille & moi que par un travail qui ne demande pas de relâche; c'est ce qui m'empêche de faire la priere «. Le Cadi lui dit : » On vous donnera deux aspres par jour ; faites la priere comme les autres «. Quelque temps après, on

amena le même au Cadi, & on lui exposa qu'à la vérité il faisoit la priere, mais qu'il ne se lavoit pas auparavant. Le Cadi lui en fit une grande réprimande, & lui demanda pourquoi il ne se lavoit pas. Il répondit : » Seigneur, si vous voulez que je me lave avant que de faire la priere, faites-moi donner quatre aspres au lieu de deux : c'est pour perdre moins de temps que je ne me lave pas «.

Un Calender, qui avoit une grande faim, présenta son bras à un Médecin, afin qu'il lui tâtât le pouls & lui dît qu'il étoit malade. Le Médecin, qui connut que le Calender n'avoit pas d'autre maladie que la faim, le mena chez lui & lui fit apporter un grand plat de pilau. Quand le Calender eut achevé de manger, il dit au Médecin : » Monsieur le Docteur, vingt autres Calenders ont la même maladie que moi dans notre couvent «.

On louoit dans une assemblée un Savant qui paroissoit avoir l'esprit un peu égaré, & qui marchoit toujours la tête levée, & entre autres Sciences, on disoit qu'il possédoit bien l'Astronomie. Bassiri, qui étoit de la conversation, dit : » Je ne m'en étonne pas, il regarde toujours aux astres «.

Un Khalife avare recevoit les Poésies qu'on lui présentoit à sa louange ; mais, pour récompense, il ne donnoit qu'autant que le Livre ou l'Ecrit pesoit. Un Poëte, qui savoit sa coutume, s'avisa de faire graver sur un gros marbre une piece de Poésie qu'il avoit faite pour lui, & lorsque la gravure fut achevée, il fit charger le marbre sur un chameau, & le fit porter jusqu'à la porte du Khalife, avec ordre d'attendre. Ce-

pendant il alla faire sa cour, & en parlant de son travail au Khalife, il lui demanda s'il auroit pour agréable qu'il fît apporter le marbre. Le Khalife répondit : » Non, ne le faites pas apporter; mais composons «.

Schahroch, fils de Timour, c'est-à-dire, de Tamerlan, étoit un Prince naturellement avare & d'un grand ménage. Un Marchand de pots de terre se présenta à lui, & lui demanda s'il ne tenoit pas pour véritable la doctrine de la Religion Mahométane, qui enseigne que tous les Musulmans sont freres? Schahroch répondit qu'il la tenoit pour véritable. Le Potier repartit : » Puisque nous sommes tous freres, n'est-ce pas une injustice que vous ayez un si grand trésor, & que je n'aye pas une pauvre maille? Donnez-moi au moins la portion qui me touche en qualité de frere «. Schahroch lui fit donner une piece de monnoie d'argent de la valeur d'environ trois sous; mais il n'en fut pas content, & il dit : » Quoi! d'un si grand trésor il ne m'en revient que cette petite portion »? Schahroch le renvoya, & lui dit : » Retire-toi, & ne dis mot à personne de ce que je t'ai donné. Ta portion ne seroit pas si considérable, si tous nos autres freres le savoient «.

Avant que de manger, un Mahométan avare disoit toujours deux fois *Bismi-lah*, c'est-à-dire, » au nom de Dieu «. Sa femme lui en demanda un jour la raison. Il dit : » La premiere fois, c'est pour chasser le Démon; & la seconde, pour chasser les écornifleurs «.

Dans une assemblée, en présence du Sultan Mehemmed second, Empereur de Constantino-

ple, quelqu'un avança que Mirza Khan avoit promis mille pieces de monnoie d'or à celui qui lui feroit voir une ſeule faute dans les Ouvrages des Poëtes de ſa Cour. Sultan Mehemmed dit : » J'épuiſerois mes tréſors ſi je voulois imiter Mirza Khan «.

Un Imam étoit fort éloigné de ſa moſquée. Les Mahométans qui en dépendoient, lui dirent un jour : » Votre maiſon eſt trop éloignée, & vous ne pouvez vous rendre chaque ſoir à la moſquée, pour faire la priere à une heure & demie de nuit ; c'eſt pourquoi nous vous en exemptons : nous la ferons entre nous, ſans qu'il ſoit néceſſaire que vous preniez la peine de venir «. L'Imam répondit : » Muſulmans, Dieu vous faſſe miſéricorde, vous m'exemptez de cette priere, & moi je vous exempte de la priere du matin «.

Un Mahométan, qui faiſoit peur à voir, tant il étoit laid, trouva un miroir en ſon chemin, & l'ayant ramaſſé, il s'y regarda ; mais comme il ſe vit ſi difforme, il le jeta de dépit, & dit : » On ne t'auroit pas jeté, ſi tu étois quelque choſe de bon «.

Un Khalife étoit à table, & on venoit de lui ſervir un agneau rôti, lorſqu'un Arabe du déſert ſe préſenta. Le Khalife lui dit d'approcher & de prendre place à ſa table. L'Arabe obéit, & ſe mit à manger avec avidité & morceaux ſur morceaux. Le Khalife, à qui cette maniere déplut, lui dit : » Qui êtes-vous donc, qui dépecez ce pauvre agneau avec tant de furie ? Il ſemble que ſa mere vous ait donné quelque coup de cornes «. Il répondit : » Ce n'eſt pas cela ; mais vous avez autant de dépit de voir que

j'en mange, que si sa mere avoit été votre nourrice «.

On prioit Behloul de compter les foux de la ville de Basra d'où il étoit; il répondit : » Vous me demandez une chose qui n'est pas possible ; passe, si vous me parliez des Savans, ils ne sont pas en si grand nombre «.

Le même, arrivant pour faire sa cour au Khalife, le Grand Visir lui dit : » Behloul, bonne nouvelle; le Khalife te fait l'Intendant des singes & des pourceaux de ses Etats «. Behloul repartit au Visir : » Préparez-vous donc à faire ce que je vous commanderai; car vous êtes un de mes sujets «.

Un Savant écrivoit à un ami, & un importun étoit à côté de lui qui regardoit par-dessus l'épaule ce qu'il écrivoit. Le Savant, qui s'en apperçut, interrompit le fil de sa lettre, & écrivit ceci à la place : » Si un impertinent, qui est à mon côté, ne regardoit pas ce que j'écris, je vous écrirois encore plusieurs choses qui ne doivent être sues que de vous & de moi «. L'importun, qui lisoit toujours, prit la parole, & dit : » Je vous jure que je n'ai regardé ni lu ce que vous écrivez «. Le Savant repartit : » Ignorant que vous êtes, pourquoi donc me dites-vous ce que vous dites «?

Un Tisserand, qui avoit donné un dépôt en garde à un Maître d'école, vint le redemander, & trouva le Maître d'école à sa porte assis & appuyé contre un coussin, faisant la leçon à ses écoliers, qui étoient assis autour de lui. Il dit au Maître d'école : » J'ai besoin du dépôt que vous savez; je vous prie de me le rendre. Le

Maître d'école lui dit de s'asseoir, & d'avoir la patience d'attendre qu'il eût achevé de faire la leçon : mais le Tisserand étoit pressé, & la leçon duroit trop long-temps. Comme il vit que le Maître d'école remuoit la tête, par une coutume qui lui étoit ordinaire en faisant la leçon à ses écoliers, il crut que faire la leçon n'étoit autre chose que de remuer la tête, & il lui dit : » De grace, levez-vous & laissez-moi à votre place; je remuerai la tête pendant que vous irez prendre ce que je vous demande, parce que je n'ai pas le temps d'attendre «. Cela fit rire le Maître d'école & les écoliers.

Dans une nuit obscure, un aveugle marchoit dans les rues avec une lumiere & une cruche d'eau sur le dos. Un coureur de pavé le rencontra, & lui dit : » Simple que vous êtes, à quoi vous sert cette lumiere; la nuit & le jour ne sont-ils pas la même chose pour vous «? L'aveugle lui répondit en riant : » Ce n'est pas pour moi que je porte cette lumiere; c'est pour les têtes folles qui te ressemblent, afin qu'elles ne viennent pas heurter contre moi & me faire briser ma cruche «.

Un Savant, qui étoit d'une laideur extraordinaire, s'entretenant dans la rue avec un ami, une Dame assez bien faite qui passoit s'arrêta & le regarda fixement pendant quelque temps, après quoi elle continua son chemin. Quand elle fut partie, le Savant envoya son valet après elle pour savoir ce qu'elle souhaitoit. Elle dit au valet, afin qu'il le redît à son maître » J'ai commis un péché énorme par les yeux, & je cherchois à les punir par un châtiment conforme à

l'énormité du péché. J'ai cru que je ne pouvois leur causer un plus grand supplice que de les employer à regarder la vilaine face de ton maître «.

Le même Savant racontoit que jamais on ne pouvoit avoir une mortification plus grande que celle qu'il avoit eue un jour. Il disoit : » Une Dame me prit par la main dans la rue, & me mena devant la boutique d'un Fondeur, à qui elle dit ces mots : Entendez-vous ? & après ces paroles, elle me laissa. Je fus d'autant plus surpris de l'aventure, que je ne savois pas ce que cela vouloit dire. Je priai le Fondeur de me dire ce que c'étoit, & il me dit : Cette Dame étoit venue pour me faire fondre la figure d'un diable, & je lui avois répondu que je n'avois pas de modele pour lui rendre le service qu'elle souhaitoit : elle vous a rencontré & vous a amené pour me dire que j'en prenne le modele sur vous «.

Un Mahométan âgé de cinquante ans, qui avoit un grand nez, faisoit l'amour à une Dame, & lui disoit qu'il n'étoit pas léger & inconstant comme les jeunes gens, & sur toute chose, qu'il avoit de la patience, quelque fâcheuse & peu sage que pût être une femme. La Dame lui dit: » Il faut bien que cela soit ; car si vous n'aviez pas la patience de supporter une femme, jamais vous n'auriez pu porter votre nez l'espace de cinquante ans «.

Un Mahométan propre & poli, voyant un autre Mahométan négligé qui ne se faisoit pas faire la barbe, lui dit : » Si vous ne vous faites raser, votre visage deviendra tête «.

Un defcendant d'Ali avoit querelle avec un autre Mahométan, & lui difoit : » Pourquoi êtes-vous mon ennemi, pendant que la Religion vous oblige de dire dans vos prieres : Mon Dieu, béniffez Mahomet & ceux qui font de fa race « ? L'autre répondit : » La priere porte, pour ceux de fa race qui font bons & purs ; mais vous n'êtes pas de ce nombre-là «.

Un Arabe du défert étoit à la table d'un Khalife, & le Khalife le regardant manger, apperçut un poil fur un morceau qu'il alloit mettre à la bouche, & lui dit : » Arabe, prenez garde, ôtez le poil que voilà fur votre viande «. L'Arabe lui dit : » On ne peut pas manger à une table dont le maître prend garde aux morceaux de fi près qu'il y apperçoit un poil «. Et en difant cela, il fe leva & jura que jamais il ne mangeroit à la table du Khalife.

Un Mahométan fort riche étant mort fous le regne d'un Tyran, le Vifir du Tyran fit venir le fils du défunt, & lui demanda compte des biens que fon pere lui avoit laiffés. Le fils lui rendit un compte exact de tout, & à la fin il ajouta : » Mon pere vous a fait héritier de tout cela par portion égale avec moi «. Le Vifir rit en lui-même de l'adreffe du fils, & fe contenta de prendre la moitié des biens pour le Tyran.

On demandoit à un Turc ce qu'il aimoit le mieux, ou de piller aujourd'hui, ou d'entrer demain dans le paradis. Il répondit : » Je prends, je pille & je vole aujourd'hui tout ce qui m'accommode, & je fuis près d'entrer demain dans le feu d'enfer, pour tenir compagnie à Pharaon «.

Un pauvre demandoit l'aumône à la porte d'une maison. Le Concierge lui dit : » Dieu vous assiste, il n'y a personne à la maison «. Le pauvre repartit : » Je demande un morceau de pain, je n'ai rien à démêler avec les gens de la maison «.

Le fils d'un Mahométan étant à l'agonie, cet homme donna ordre de faire venir le laveur pour le laver. Ses gens lui dirent qu'il n'étoit pas encore mort, & qu'il falloit attendre. Le pere repartit : » Il n'importe ; qu'on le fasse venir, il sera mort avant qu'on ait achevé de le laver «.

On demandoit à un artisan, qui étoit l'aîné de lui ou de son frere ; il répondit : » Je suis l'aîné ; mais quand mon frere aura encore un an, nous serons lui & moi de même âge «.

Un Mahométan étoit à l'agonie, & un de ses voisins, qui avoit l'haleine puante, l'exhortoit à la mort, & le pressoit fortement de prononcer la profession de foi de sa Religion, en lui soufflant sous le nez ; & plus l'agonisant tournoit la tête de l'autre côté, plus il s'avançoit, & plus il l'importunoit. A la fin, l'agonisant ne sachant plus comment se délivrer de lui, dit : » Eh de grace, pourquoi ne me laissez-vous pas mourir purement ? Voulez-vous continuer de m'infecter de votre haleine, que je trouve plus odieuse que la mort « ?

On demandoit à un bossu ce qu'il aimoit mieux, ou que Dieu le rendît droit comme les autres hommes, ou qu'il rendît les autres hommes bossus comme lui. Il répondit : » J'aimerois mieux qu'il rendît les autres hommes bossus comme

moi, afin que j'euſſe le plaiſir de les regarder du même œil dont ils me regardent «.

Des amis allerent ſe promener en campagne avec de bonnes proviſions, & s'étant arrêtés à l'ombre dans un endroit extrêmement agréable, ils ſe mirent à manger ce qu'ils avoient porté. Un chien s'approcha d'eux, & un de la compagnie lui jeta une pierre, de la même maniere que s'il eût jeté un morceau de pain ou de viande. Le chien flaira la pierre, & ſe retira. On l'appela, mais jamais il ne voulut retourner. Cela fit dire à un autre de la compagnie : » Savez-vous ce que ce chien dit en lui-même? Il dit : Ce ſont des chiches & des vilains, ils ne mangent que des pierres ; il n'y a rien à faire pour moi auprès d'eux «.

On demandoit à un fils s'il ne ſouhaitoit pas la mort de ſon pere, afin d'hériter de ſes biens. Il répondit : » Non ; mais je ſouhaiterois qu'on le tuât, afin qu'avec l'héritage qui me viendroit, j'héritaſſe encore du prix de ſon ſang «.

Un Poëte Perſan liſoit de méchans vers de ſa façon à une perſonne d'eſprit & de bon goût, & en achevant de les lire, il dit qu'il les avoit faits étant aux lieux. La perſonne reprit : » Je n'en doute pas, ils en portent l'odeur avec eux «.

Un Poëte s'adreſſa à un Médecin, & lui dit qu'il avoit quelque choſe ſur le cœur qui lui cauſoit des défaillances de temps en temps avec des friſſonnemens, & que cela lui faiſoit dreſſer le poil par tout le corps. Le Médecin, qui avoit l'eſprit agréable, & qui connoiſſoit le perſonnage, lui demanda : » N'avez-vous pas fait quel-

ques vers que vous n'ayez encore récités à personne «? Le Poëte lui ayant avoué la chose, il l'obligea de réciter ses vers; & quand il eut achevé, il lui dit : » Allez, vous voilà guéri; c'étoient ces vers retenus qui vous causoient le mal de cœur qui vous tourmentoit «.

Un Prédicateur qui faisoit de méchans vers, affectoit de les citer dans ses prédications, & quelquefois il disoit : » J'ai fait ceux-ci en faisant ma priere «. Un des auditeurs, indigné de sa vanité & de sa présomption, l'interrompit & dit : » Des vers faits pendant la priere valent aussi peu que la priere pendant laquelle ils ont été faits «.

Un Poëte Persan lisoit au fameux Poëte Giami un Gazel de sa façon qui ne valoit rien, & lui faisoit remarquer qu'il étoit singulier, en ce que la lettre *elif* ne se trouvoit dans aucun des mots de la piece. Giami lui dit : » Vous feriez une bien plus belle chose, si vous en ôtiez toutes les lettres «.

Messihi & Schemi, Poëtes Turcs & amis, qui vivoient à Constantinople, allerent un jour ensemble à une église de Galata, exprès pour y voir les belles de Galata. Cela fit dire à un autre Poëte, que Messihi avoit porté un cierge à l'église.

Le Médecin Mehemmed, fils de Zekeria, accompagné de quelques-uns de ses disciples, rencontra un fou qui le regarda long-temps fixement, & qui enfin se mit à rire. En rentrant chez lui, Mehemmed fit d'abord préparer de l'épithym, & le prit. Ses disciples lui demanderent pourquoi il prenoit ce remede dans un

temps où il sembloit qu'il n'en avoit pas besoin. Il répondit : » C'est parce que ce fou de tantôt a ri en me voyant : il ne l'auroit pas fait, s'il n'avoit vu en moi quelque chose de la bile qui l'accable. Chaque oiseau vole avec les oiseaux de son espece «.

Une femme consultoit Bouzourgemhir, Visir de Khosrou, Roi de Perse, sur une affaire, & Bouzourgemhir n'eut pas de réponse à lui donner. La femme lui dit : » Puisque vous n'avez pas de réponse à me donner, pourquoi êtes-vous dans la charge que vous occupez ? les appointemens & les bienfaits du Roi, que vous recevez, sont fort mal employés «. Bouzourgemhir repartit : » Je suis payé pour ce que je sais, & non pas pour ce que je ne sais point «.

Un Tailleur de Samarcande, qui demeuroit près de la porte de la ville qui conduisoit aux cimetieres, avoit en sa boutique un pot de terre pendu à un clou, dans lequel il jetoit une petite pierre à chaque mort qu'on portoit pour être enterré, & à la fin de chaque lune il comptoit les pierres pour savoir le nombre des morts. Enfin, le Tailleur mourut lui-même, & quelque temps après sa mort, quelqu'un, qui n'en avoit rien su, voyant sa boutique fermée, demanda où il étoit & ce qu'il étoit devenu. Un des voisins répondit : » Le Tailleur est tombé dans le pot comme les autres «.

Un jeune homme, railleur, rencontra un vieillard âgé de cent ans, tout courbé, & qui avoit bien de la peine à se soutenir avec un bâton, & lui demanda : » Scheich, dites-moi, je vous prie, combien vous avez acheté cet arc, afin que

j'en achete un de même «? Le Vieillard répondit : » Si Dieu vous donne de la vie, & si vous avez de la patience, vous en aurez un de même qui ne vous coutera rien «.

Kikiaous, Roi du Mazanderan, dans l'instruction pour son fils, rapporte le conte qui suit, & dit en ces termes : » Camil, un des Chiaoux de mon pere, âgé de plus de soixante-dix ans, voulant acheter un cheval, un maquignon lui en amena un d'un beau poil & vigoureux en apparence. Il lui plut, & il l'acheta. Quelque temps après, il s'avisa de le regarder à la bouche, & trouva que c'étoit un vieux cheval : il chercha aussi-tôt à s'en défaire, & le vendit à un autre. Je lui demandai pourquoi il s'en étoit défait, & pourquoi l'autre s'en étoit accommodé. Il répondit : » C'est un jeune homme qui n'a pas connoissance des incommodités de la vieillesse. Il est excusable de s'être laissé tromper à l'apparence ; mais je ne le ferois pas, si je l'avois gardé, moi qui sais ce que c'est que la vieillesse «.

Un Roi de Perse, en colere, déposa son Grand-Visir, & en mit un autre à sa place. Néanmoins, parce que d'ailleurs il étoit content des services du déposé, il lui dit de choisir dans ses Etats un endroit tel qu'il lui plairoit, pour y jouir le reste de ses jours, avec sa famille, des bienfaits qu'il lui avoit faits jusqu'alors. Le Visir lui répondit : » Je n'ai pas besoin de tous les biens dont V. M. m'a comblé, je la supplie de les reprendre ; &, si elle a encore quelque bonté pour moi, je ne lui demande pas un lieu qui soit habité ; je lui demande avec instance de m'accorder quelque village désert, que je puisse repeupler & rétablir

avec mes gens, par mon travail, par mes ſoins & par mon induſtrie «. Le Roi donna ordre qu'on cherchât quelques villages tels qu'il les demandoit; mais, après une grande recherche, ceux qui en avoient eu la commiſſion, vinrent lui rapporter qu'ils n'en avoient pas trouvé un ſeul. Le Roi le dit au Viſir dépoſé, qui lui dit : » Je ſavois fort bien qu'il n'y avoit pas un ſeul endroit ruiné dans tous les pays dont le ſoin m'avoit été confié. Ce que j'en ai fait a été afin que V. M. ſût elle-même en quel état je les lui rends, & qu'elle en chargeât un autre qui pût lui en rendre un auſſi bon compte «.

Sous le regne de Sultan Mahmoud Sebecteghin, le Gouverneur de la ville de Niſa, dans le Khoraſan, ruina un Marchand fort riche & le renferma dans une priſon. Le Marchand s'échappa & alla à Gaznin, la capitale du Sultan, où il ſe jeta à ſes pieds & lui demanda juſtice. Sultan Mahmoud fit expédier une lettre adreſſée au Gouverneur, par laquelle il lui enjoignoit de rendre au Marchand ce qu'il lui avoit pris. Le Gouverneur reçut la lettre; mais, dans la penſée que le Marchand ne prendroit pas la peine de retourner une autre fois à la Cour, il ſe contenta de la lire, & ne fit rien de ce qui lui étoit commandé. Le Marchand ne ſe rebuta pas, il retourna une autre fois à Gaznin, & prenant le temps que le Sultan ſortoit de ſon palais, il demanda encore juſtice contre le Gouverneur, les larmes aux yeux, & en des termes accompagnés de gémiſſemens & de ſanglots. Le Sultan commanda qu'on lui expédiât une autre lettre. Le Marchand lui repréſenta : » Je lui ai déjà

porté une lettre de la part de V. M., à laquelle il n'a pas obéi, il n'obéira pas encore à celle-ci «. Sultan Mahmoud, qui avoit l'esprit occupé ailleurs, repartit : » Je ne puis faire autre chose que de lui écrire ; mais s'il n'obéit pas, mets sa tête sous tes pieds «. Le Marchand répliqua : » Je demande pardon à V. M. : ce sera lui qui me mettra les pieds sur la tête, en recevant cette seconde lettre «. Le Sultan rentra en lui-même, & dit : » J'ai mal parlé, c'est à moi à le perdre, & non pas à toi «. En même temps il dépêcha des Officiers au Prévôt de la ville de Nisa, avec ordre de faire rendre au Marchand ce qui lui appartenoit, & de faire pendre le Gouverneur. Le Prévôt exécuta ces ordres ; & en faisant pendre le Gouverneur avec la lettre du Sultan, il fit crier à haute voix, que c'étoit-là le châtiment que méritoient ceux qui n'obéissoient pas aux lettres du Prince leur Maître.

Sultan Masoud, fils de Sultan Mahmoud Sebecteghin, étoit brave & vaillant ; mais il ne savoit pas l'art de gouverner, comme son pere le savoit. Pendant qu'il étoit dans les divertissemens, au milieu des concerts avec les Dames de son palais, les Gouverneurs de ses provinces & ses troupes vivoient dans la derniere licence, & commettoient de grandes violences. Une femme maltraitée lui fit des plaintes, & il lui fit dresser une lettre en sa faveur pour le Gouverneur, de qui elle se plaignoit. Mais le Gouverneur ne fit rien de ce qui lui étoit ordonné. Elle retourna au Sultan, & s'étant mêlée parmi la foule de ceux qui demandoient justice, elle lui présenta un second placet. Sultan Masoud ordonna qu'on lui expédiât

expédiât une seconde lettre ; & sur ce qu'elle représenta, que le Gouverneur n'avoit pas obéi à la premiere, le Sultan ayant dit qu'il ne pouvoit qu'y faire, elle repartit avec hardiesse : » Donnez vos provinces à gouverner à des gens qui sachent obéir à vos lettres, & ne perdez pas le temps dans les divertissemens, pendant que vos peuples, qui sont les créatures de Dieu, gémissent sous la tyrannie de vos Gouverneurs «.

Le Médecin Hareth disoit : » Quoique la vie soit toujours trop courte, néanmoins, pour vivre long-temps, il faut manger du matin, il faut être léger d'habits, & user de femmes sobrement «. Par la légéreté d'habits, il entendoit qu'il ne falloit pas avoir de dettes.

Le Khalife Mansour avoit pour Médecin George, fils de Bacht-jeschoua, Chrétien, qu'il chérissoit, parce qu'il l'avoit guéri d'une maladie très-dangereuse. George, qui étoit dans un âge avancé, étant tombé malade, le Khalife voulut le voir, & commanda qu'on l'apportât le plus commodément qu'on pourroit. On l'apporta, & le Khalife lui demanda l'état de sa santé. Le Médecin le satisfit, & le supplia de lui accorder la permission de retourner en son pays, disant, qu'il souhaitoit voir sa famille avant que de mourir, & particuliérement un fils unique qu'il avoit, & d'être enterré avec ses ancêtres après sa mort. Le Khalife lui dit : » Médecin, crains Dieu & fais-toi Musulman, je te promets le paradis «. Le Médecin répondit : » En Paradis ou en Enfer, je serai content d'être où sont mes peres «.

Jean, fils de Mesué, connu sous le nom de

Mesué, Médecin du Khalife Haroun-Erreschid, étoit un railleur ; mais il ne put empêcher qu'un autre Médecin ne lui fermât la bouche dans une conversation, en présence d'Ibrahim, frere d'Haroun-Erreschid ; car ce Médecin, qui s'appeloit *Gabriel*, lui dit : » Vous êtes mon frere, fils de mon pere «. A ces mots, Mesué dit au frere du Khalife : » Seigneur, je vous prends à témoin sur ce qu'il vient de dire, parce que je prétends partager l'héritage de son pere avec lui «. Gabriel repartit : » Cela ne se peut, les bâtards n'héritent pas «.

Le Khalife Vathek Billa pêchoit à la ligne sur le Tigre, & Mesué, son Médecin, étoit près de lui. Le Khalife, chagrin de ce qu'il ne prenoit rien, dit à Mesué : » Retire-toi, malheureux, tu me portes malheur «. Mesué, piqué de cette dureté, dit au Khalife : » Empereur des Croyans, ne m'accusez point de ce qui n'est pas. Il est vrai que mon pere étoit un simple Bourgeois de Khouz, & que ma mere Reçala avoit été Esclave ; mais avec cela, je n'ai pas laissé que d'arriver au bonheur d'être favori de plusieurs Khalifes, de manger, de boire avec eux, & d'être de leurs divertissemens ; & par leurs bienfaits, j'ai des biens & des richesses au delà de l'espérance que je pouvois concevoir. Cela ne peut pas s'appeler être malheureux. Mais, si vous voulez bien me le permettre, je vous dirai qui est celui qu'on peut véritablement appeler malheureux «. Le Khalife ayant témoigné qu'il pouvoit s'expliquer, il reprit : » C'est un Seigneur descendu de quatre Khalifes, que Dieu a fait Khalife comme eux, lequel laissant à part dignité, grandeur & palais,

est assis dans une cabane de vingt coudées en toutes ses dimensions, exposé à un coup de vent qui peut le submerger, & qui fait ce que font les plus pauvres & les plus disgraciés de tous les hommes «.

Le Médecin Bacht-Ieschoua alla un jour faire sa cour au Khalife Mutevekkel-al-llah, & le trouva seul. Il s'assit près de lui, selon sa coutume ; & comme sa veste étoit un peu décousue par le bas, le Khalife, en discourant, acheva insensiblement de la découdre jusqu'à la ceinture; & dans ce moment, suivant le sujet dont ils s'entretenoient, il demanda au Médecin à quoi l'on connoissoit qu'il étoit temps de lier un fou : Bacht-Ieschoua répondit : » Nous le lions lorsqu'il est venu au point de découdre la veste de son Médecin jusqu'à la ceinture «.

Mehemmed, fils de Zekeria, ou plutôt Razis, devint aveugle dans sa vieillesse, & un Empirique s'offrit de lui rendre la vue en faisant l'opération. Razis lui demanda combien l'œil avoit de tuniques. L'Empirique répondit qu'il n'en savoit rien ; mais que cela n'empêcheroit pas qu'il ne le guérît. Razis repartit : » Qui ne sait pas combien l'œil a de tuniques, ne touchera pas à mes yeux «. Ses parens & ses amis le presserent, en lui représentant qu'il ne hasardoit rien, quand l'Opérateur ne réussiroit pas, & qu'il pouvoit recouvrer la vue, s'il réussissoit : mais il s'en excusa, & dit : » J'ai vu le monde si long-temps, que je ne regrette point de ne le pas voir davantage «.

Le Khalife Caher Billah avoit chargé Sinan, fils de Thabet, son Médecin, de faire subir l'exa-

men à ceux qui voudroient faire profession de la Médecine. Un jour un Vieillard de belle taille, grave & vénérable, étant venu se présenter à lui, il le reçut avec tous les honneurs que méritoit un homme de cette apparence; & après lui avoir fait prendre place, & avoir témoigné qu'il écouteroit avec plaisir les bonnes choses qu'il attendoit de sa capacité, il lui demanda de qui il avoit appris la Médecine. A cette demande, le Vieillard tira de sa manche un papier plein de pieces de monnoie d'or, qu'il mit sur le tapis devant Sinan en le lui présentant, & répondit: » Je vous avoue franchement que je ne sais ni lire ni écrire; mais j'ai une famille, il faut que je trouve tous les jours de quoi la faire subsister: cela m'oblige de vous supplier de ne me pas faire interrompre le train de vie auquel je suis engagé «. Sinan sourit, & dit: » Je le veux bien, mais à la charge que vous ne verrez point de malades de qui vous ne connoîtrez pas la maladie, & que vous n'ordonnerez ni saignée ni purgation, que dans les maladies qui vous seront très-connues «. Le Vieillard répondit que c'étoit sa méthode, & qu'il n'avoit jamais ordonné que de l'oximel & des juleps. Le lendemain, un jeune homme proprement vêtu, bien fait & d'un air dégagé, vint le trouver pour le même sujet, & Sinan lui demanda de qui il avoit pris des leçons de Médecine. Il répondit qu'il les avoit prises de son pere, & que son pere étoit le Vieillard à qui il avoit donné le pouvoir d'exercer la Médecine le jour précédent. Sinan reprit: » C'est un brave homme; vous servez-vous de la même méthode «? Le jeune homme dit qu'oui, & Sinan lui

recommanda de la bien obſerver, & le renvoya avec le même pouvoir d'exercer la Médecine que ſon pere.

Un Médecin Grec d'Antioche étoit convenu, pour une ſomme d'argent, de guérir un malade de la fievre tierce; mais, au lieu de le guérir, les remedes qu'il lui donna firent changer la fievre tierce en demi-tierce, de ſorte que les parens le renvoyerent, & ne voulurent pas qu'il approchât davantage du malade. Il leur dit: » Payez-moi donc la moitié de la ſomme qui m'a été promiſe, puiſque j'ai chaſſé la moitié de la maladie «. Il étoit ſi ignorant, qu'il s'arrêtoit au nom, & qu'il croyoit que la fievre demi-tierce étoit moins que la fievre tierce, quoiqu'elle ſoit double de la tierce; &, quoi qu'on pût lui dire, il demandoit toujours la moitié du paiement.

Une Dame Egyptienne fit venir un fameux Aſtrologue, & le pria de lui dire ce qui lui faiſoit peine dans l'eſprit. L'Aſtologue dreſſa une figure de la diſpoſition du ciel tel qu'il étoit alors, & fit un long diſcours ſur chaque maiſon, avec d'autant plus de chagrin, que tout ce qu'il diſoit ne ſatisfaiſoit pas la Dame. A la fin il ſe tut, & la Dame lui jeta une drachme. Sur le peu qu'elle lui donnoit, l'Aſtrologue ajouta qu'il voyoit encore par la figure, qu'elle n'étoit pas des plus aiſées chez elle, ni bien riche. Elle lui dit que cela étoit vrai. L'Aſtrologue regardant toujours la figure, lui demanda: » N'auriez-vous rien perdu «? Elle répondit: » J'ai perdu l'argent que je vous ai donné «.

Les Savans des Indes tomboient d'accord de la capacité & de la grande ſageſſe de Bouzour-

gemhir; mais ils trouvoient à redire qu'il fatiguoit ceux qui le consultoient, par l'attente de ses réponses. Bouzourgemhir, qui sut ce qu'ils lui reprochoient, dit : » Il est plus à propos que je pense à ce que je dois dire, que de me repentir d'avoir prononcé quelque chose mal à propos «.

Un Roi avoit prononcé sentence de mort contre un criminel, & le criminel, qu'on alloit exécuter en sa présence, n'ayant plus que la langue dont il pût disposer, vomissoit mille injures & mille malédictions contre le Roi. Le Roi ayant demandé ce qu'il disoit, un de ses Visirs, qui ne vouloit pas l'aigrir davantage contre ce malheureux, prit la parole, & dit que le criminel disoit que Dieu chérissoit ceux qui se modéroient dans leur colere, & qui pardonnoient à ceux qui les avoient offensés. Sur ce rapport, le Roi fut touché de compassion & donna sa grace au criminel. Un autre Visir, ennemi de celui qui venoit de parler au Roi, dit : » Des personnes de notre rang & de notre caractere ne doivent rien dire aux Monarques qui ne soit véritable. Ce misérable a injurié le Roi, & a proféré des paroles indignes contre Sa Majesté «. Le Roi, en colere de ce discours, dit : » Le mensonge de ton Collegue m'est beaucoup plus agréable que la vérité que tu viens de me dire «.

Un Roi avoit peu d'amour & de tendresse pour un de ses fils, parce qu'il étoit petit & d'une mine peu avantageuse, en comparaison des Princes ses freres, qui étoient grands, bien faits, & de belle taille. Un jour ce Prince voyant que son pere le regardoit avec mépris, lui dit : » Mon pere, un petit homme sage & avisé est plus esti-

mable qu'un homme grand, grossier & sans esprit. Tout ce qui est gros & grand n'est pas toujours le plus précieux. La brebis est blanche & nette, l'éléphant sale & vilain «.

Un Roi s'embarqua dans un de ses ports pour faire un trajet, & un de ses Pages ne fut pas plus tôt sur le vaisseau, que tout le corps lui trembla de frayeur, & qu'il se mit à crier d'une maniere effroyable. On fit tout ce qu'on put pour l'obliger de se taire; mais il crioit toujours plus fort, le Roi même étoit importuné de ses cris. Un Savant, qui accompagnoit le Roi, dit : » Si Votre Majesté me le permet, je trouverai le moyen de le faire taire «. Le Roi lui ayant témoigné qu'il lui feroit plaisir, il fit jeter le Page à la mer. Mais ceux qui l'y jeterent, avertis de ce qu'ils devoient faire, eurent l'adresse de le plonger seulement deux ou trois fois, & de le retirer par les cheveux dans le temps qu'il s'étoit pris au timon, croyant qu'on vouloit le faire noyer effectivement. Quand il fut dans le navire, il se retira dans un coin, & ne dit plus mot. Le Roi, très-satisfait du succès, en demanda la raison au Savant, qui dit : » Le Page n'avoit jamais su ce que c'étoit que d'être plongé dans la mer, ni ce que c'étoit que d'être délivré du danger d'être noyé, & le mal qu'il a souffert fait qu'il goûte mieux le plaisir d'en être échappé «.

Hormouz, Roi de Perse, peu de temps après son élévation sur le trône, fit emprisonner les Visirs qui avoient été au service du Roi son pere. On lui demanda quel crime ils avoient commis, pour l'obliger à leur faire ce traitement? Il répondit : » Je n'ai rien remarqué & je ne sais en

eux rien de criminel; mais, malgré les assurances que je leur avois données de ma bonté & de ma clémence, j'ai connu qu'ils avoient toujours le cœur saisi de frayeur, & qu'ils n'avoient pas de confiance à mes paroles; cela m'a fait craindre qu'ils ne se portassent à me faire périr, & en ce que j'ai fait, j'ai suivi le conseil des Politiques, qui disent, qu'il faut craindre celui qui nous craint «.

Un Roi des Arabes, cassé de vieillesse, étoit malade à la mort, lorsqu'un Courrier vint lui annoncer que ses troupes avoient pris une place, qu'il nomma; qu'elles avoient fait prisonniers de guerre ceux qui avoient fait résistance, & que le reste & les peuples s'étoient soumis à son obéissance. A ce discours, il s'écria avec un grand soupir : » Cette nouvelle ne me regarde plus, elle regarde mes ennemis «.

Hagiage étoit un Gouverneur de l'Arabie, sous le regne du Khalife Abd'ulmelec, fils de Mervan, de la race des Ommiades; mais il étoit extrêmement haï, à cause de ses vexations & de ses cruautés. Ayant rencontré un Derviche de Bagdad, il se recommanda à ses prieres. En même temps, le Derviche levant les yeux au ciel, dit : » Grand Dieu, prenez son ame «. Hagiage ne fut pas content de cette priere, & il en gronda le Derviche; mais le Derviche repartit : » Elle est bonne pour vous & pour tous les Musulmans «.

Un Prince, en succédant au Roi son pere, se trouva maître d'un trésor considérable, dont il fit de grandes largesses à ses troupes & à ses sujets. Un de ses favoris voulut lui donner conseil là-dessus, & lui dit imprudemment : » Vos ancêtres ont

amassé ces richesses avec beaucoup de peine & de soins ; vous ne devriez pas les dissiper avec autant de profusion que vous le faites : vous ne savez pas ce qui peut vous arriver dans l'avenir, & vous avez des ennemis qui vous observent; prenez garde que tout ne vous manque dans le besoin «. Le Roi, indigné de cette remontrance, repartit : » Dieu m'a donné ce royaume pour en jouir & pour faire des libéralités, & non pas pour en être simplement le gardien «.

On avoit fait rôtir pour Nouschirvan, Roi de Perse, de la chasse qu'il avoit prise, sur le même lieu où elle s'étoit faite. Quand il fallut se mettre à table, il ne se trouva pas de sel, & on envoya un Page en chercher au prochain village : Mais Nouschirvan dit au Page : » Payez le sel que vous apporterez, de crainte que cela ne passe en méchante coutume, & que le village ne souffre «. Un Favori dit que cela ne valoit pas la peine d'en parler, & qu'il ne voyoit point le mal que cela pouvoit causer. Nouschirvan repartit : » Les vexations dans le monde ont eu leur commencement de très-peu de chose, & dans la suite elles ont tellement augmenté, qu'elles sont arrivées au comble où on les voit «.

Sans contestation, le lion est le roi des animaux; & l'âne le dernier de tous. Cependant les Sages ne laissent pas que de dire : » Un âne qui porte sa charge, vaut mieux qu'un lion qui dévore les hommes «.

Un Marchand de bois, extrêmement intéressé, achetoit le bois à bon marché des pauvres paysans qui le lui apportoient, & le vendoit chére-

ment aux riches. Une nuit le feu prit à sa cuisine, se communiqua au magasin de bois, & le consuma entiérement. Quelque temps après il disoit: » Je ne sais comment le feu prit chez moi «. Un de la compagnie lui repartit ; » Il y prit de la fumée qui étoit sortie du cœur des pauvres que vous avez rançonnés par votre avarice «.

Un Maître Lutteur, de trois cent soixante tours d'adresse de son art, en avoit enseigné trois cent cinquante-neuf à un de ses disciples, & ne s'en étoit réservé qu'un seul. Le disciple jeune & dispos, qui avoit bien profité des leçons qu'il avoit prises, eut la hardiesse de défier son Maître à lutter contre lui. Le Maître accepta le défi, & ils parurent l'un & l'autre devant le Sultan, qui n'approuvoit pas la témérité du disciple, & en présence d'une grande foule de peuple. Le Maître, qui n'ignoroit pas que son disciple avoit plus de force que lui, ne lui donna pas le temps de s'en prévaloir. D'abord il l'enleva de terre adroitement avec les deux mains, & l'ayant levé jusque sur sa tête, il le jeta contre terre aux acclamations de toute l'assemblée. Le Sultan récompensa le Maître & blâma le disciple, qui s'excusa de n'avoir pas été vaincu par la force, mais seulement par un tour de l'art qui lui avoit été caché. Le Maître repartit : » Il est vrai ; mais je me l'étois réservé pour un jour tel qu'aujourd'hui, parce que je savois la maxime des Sages, qui dit : » Quelque affection qu'on ait pour un ami, jamais il ne faut lui donner un avantage à pouvoir s'en prévaloir, s'il devenoit ennemi «.

Un Roi passoit devant un Derviche, & le Derviche ne leva pas seulement la tête pour le

regarder. Le Roi, qui étoit du nombre de ceux qui ne savent pas se posséder, & que la moindre chose offense, fut piqué de cette irrévérence, & dit : » Ces sortes de gens, vêtus de haillons, sont comme des bêtes «. Le Visir dit au Derviche : » Pourquoi ne rendez-vous pas au Roi le respect que vous lui devez « ? Le Derviche répondit : » Dites au Roi qu'il attende des respects de ceux qui attendent ses bienfaits, & sachez que les Rois sont établis pour la conservation des sujets; mais que les sujets n'ont pas la même obligation d'avoir du respect pour les Rois «. Le Roi, qui avoit entendu ce discours hardi, invita le Derviche à lui demander quelque chose. Le Derviche lui dit : » Je vous demande que vous me laissiez en repos «.

Nouschirvan délibéroit dans son Conseil d'une affaire de grande importance, & les Visirs proposoient chacun leur sentiment. Nouschirvan dit aussi son avis, & Bouzourgemhir le suivit. On demanda à Bouzourgemhir pourquoi il avoit préféré l'avis du Roi à l'avis des Visirs ? Il répondit : » Le succès de l'affaire dont il s'agit est très-incertain, & j'ai cru qu'il valoit mieux suivre le conseil du Roi, afin d'être à couvert de sa colere au cas que la chose ne réussisse pas «.

Un vagabond, déguisé sous l'habit d'un descendant d'Ali, entra dans une ville capitale avec la caravane des Pélerins de la Mecque, publiant par-tout qu'il venoit de ce pélerinage. S'étant introduit à la Cour, il lut devant le Roi une piece de Poésie dont il se disoit l'Auteur. Un des principaux Officiers, nouvellement arrivé de l'armée, dit au Roi : » Je l'ai vu à Basra, le jour

de la Fête du Sacrifice, comment peut-il dire qu'il a fait le pélerinage de la Mecque? de plus, son pere est un Chrétien de la ville de Malatia. Quel rapport d'un descendant d'Ali avec un Chrétien! Avec cela, il se trouva que le Poëme qu'il avoit récité étoit du Poëte Enveri. Le Roi, qui connut que c'étoit un imposteur, commanda qu'on lui donnât quelques coups & qu'on le chassât. A ce commandement, le vagabond, se jetant aux pieds du Roi, dit : » Je supplie Votre Majesté de me permettre de dire encore un mot ; je me soumets à tel châtiment qu'il lui plaira d'ordonner, si ce que je dirai n'est pas véritable «. Le Roi le lui permit, & il dit : » Ce que j'ai à dire, est que les voyageurs disent beaucoup de mensonges «.

Deux freres étoient chacun dans un état fort opposé l'un à l'autre. L'un étoit au service d'un Sultan, & l'autre gagnoit sa vie du travail de ses mains ; de sorte que l'un étoit à son aise, & que l'autre avoit de la peine à subsister. Le riche dit au pauvre : » Pourquoi ne vous mettez-vous pas au service du Sultan, comme moi? vous vous délivreriez des maux que vous souffrez «. Le pauvre repartit : » Et vous, pourquoi ne travaillez-vous pas, pour vous délivrer d'un esclavage si méprisable «?

Un Courrier arriva à Nouschirvan, & lui annonça que Dieu l'avoit délivré d'un de ses ennemis. Il lui demanda : » N'avez-vous pas aussi à m'annoncer que je vivrai toujours, & que je ne mourrai jamais «?

Dans le conseil de Nouschirvan, où il étoit présent, on délibéroit sur une affaire, & chaque

Visir dit son avis, excepté Bouzourgemhir. Les autres Visirs lui en ayant demandé la raison, il répondit : » Les Visirs sont comme les Médecins, qui ne donnent des remedes aux malades que lorsqu'ils sont en grand danger. Vous dites tous de si bonnes choses, que j'aurois tort d'y rien ajouter du mien «.

Le Khalife Haroun Errefchid, après avoir conquis l'Egypte, y mit pour Gouverneur un certain Cosaïb, le plus vil de ses esclaves; & la raison qu'il en donna, fut l'indignation qu'il avoit de ce que Pharaon avoit exigé que l'on crût qu'il étoit Dieu. Or Cosaïb étoit un Noir le plus grossier & le plus rustique que l'on pût imaginer, comme il le fit voir en plusieurs occasions, & particuliérement en celle-ci. Les Laboureurs, dans l'espérance de quelque diminution des droits auxquels ils étoient obligés, lui firent des représentations sur une inondation du Nil à contre-temps, qui avoit fait périr le coton qu'ils avoient semé. Cosaïb leur dit : » Il falloit semer de la laine; elle n'auroit pas été perdue «.

On demandoit à Alexandre le Grand comment il avoit pu subjuguer l'Orient & l'Occident, chose que d'autres Rois, qui avoient d'autres finances, d'autres Etats, plus d'âge & plus de troupes que lui, n'avoient jamais pu faire. Il répondit : » Je n'ai pas fait de tort aux peuples des royaumes que j'ai conquis avec l'aide de Dieu, & jamais je n'ai dit que du bien des Rois avec qui j'ai eu affaire «.

Un Derviche, qui avoit été invité par un Sultan à manger à sa table, mangea beaucoup moins qu'il n'avoit coutume lorsqu'il étoit chez

lui, afin de faire remarquer qu'il étoit sobre; &, après le repas, il fit sa priere plus longue que les autres, afin qu'on eût bonne opinion de sa dévotion. En rentrant chez lui, il commanda qu'on mìt la nape, & dit qu'il avoit faim. Son fils, qui avoit de l'esprit, lui demanda : » Mais mon pere, n'avez-vous pas mangé à la table du Roi « ? Le Derviche répondit : » Je n'ai pas beaucoup mangé, afin que ni lui ni ses Courtisans ne crussent pas que je fusse un grand mangeur «. Le fils répliqua : » Mon pere, il faut donc que vous recommenciez aussi votre priere; elle n'est pas meilleure que le repas que vous avez fait «.

L'Auteur du Gulistan, en parlant de lui-même, écrit en ces termes : » Etant fort jeune, j'avois coutume de me lever la nuit pour prier Dieu, pour veiller, & pour lire l'Alcoran. Une nuit que j'étois dans ces exercices, & que toute la famille dormoit, excepté mon pere près de qui j'étois, je lui dis : » Voyez, pas un ne leve seulement la tête pour prier Dieu, & ils dorment tous d'un sommeil si profond, qu'il semble qu'ils soient morts. Mon pere me ferma la bouche, en me disant : Mon fils, il vaudroit mieux que vous dormissiez comme ils dorment, que d'observer leurs défauts «.

On louoit dans une assemblée une personne distinguée qui étoit présente; & l'on en parloit très-avantageusement. La personne leva la tête, & dit : » Je suis tel que je le sais «.

Un Roi demandoit à un Derviche, si quelquefois il ne se souvenoit pas de lui. Le Derviche

répondit : » Je m'en souviens ; mais c'est lorsque je ne pense pas à Dieu «.

Un dévot vit en songe un Roi dans le paradis, & un Derviche en enfer ; cela l'étonna, & il s'informa d'où venoit que l'un & l'autre étoient chacun dans un lieu opposé à celui dans lequel on s'imagine ordinairement qu'ils doivent être après leur mort. On lui répondit : » Le Roi est en paradis, à cause de l'amour qu'il a toujours eu pour les Derviches, & le Derviche est en enfer, à cause de l'attache qu'il a eue auprès des Rois «.

Un Derviche mangeoit dix livres de pain par jour, & passoit toute la nuit en prieres jusqu'au matin. Un homme de bon sens lui dit : » Vous feriez beaucoup mieux de ne manger que la moitié d'autant de pain, & dormir «.

L'Auteur du Gulistan dit encore, en parlant de lui-même : » J'étois esclave à Tripoli, chez les Francs, lorsqu'un ami d'Alep, qui me reconnut en passant, me racheta pour dix pieces de monnoie d'or, & m'emmena avec lui à Alep, où il me donna sa fille en mariage, & cent pieces de monnoie d'or pour sa dot : mais c'étoit une méchante langue, & elle étoit d'une humeur très-fâcheuse. Quelque temps après notre mariage, elle me reprocha ma pauvreté, & me dit : Mon pere ne vous a-t-il pas délivré des chaînes des Francs pour dix pieces de monnoie d'or ? Je répondis : Il est vrai, il m'a procuré la liberté pour le prix que vous dites ; mais il m'a fait votre esclave pour cent «.

Dans une affaire de grande importance, un Roi fit vœu, s'il en venoit à bout, de distribuer

une ſomme d'argent conſidérable aux Derviches. L'affaire réuſſit comme il ſouhaitoit, & alors, pour accomplir ſon vœu, il mit la ſomme dans une bourſe, & en la confiant à un Officier, il lui ordonna d'en aller faire la diſtribution. L'Officier, qui ſavoit quelle ſorte de gens étoient les Derviches, garda la bourſe juſqu'au ſoir, & en la remettant entre les mains du Roi, il lui dit qu'il n'avoit pas trouvé un ſeul Derviche. Le Roi dit : » Que veut dire cela ? je ſais qu'il y en a plus de quatre cênts dans la ville «. L'Officier reprit : » Sire, les Derviches ne reçoivent pas d'argent ; & ceux qui en reçoivent ne ſont pas Derviches «.

On demandoit à un Savant ce qu'il penſoit de la diſtribution de pain fondée pour les Derviches. Il répondit : » Si les Derviches le mangent dans l'intention d'avoir plus de forces pour ſervir Dieu, il leur eſt permis d'en manger ; mais s'ils ſont ſeulement Derviches pour le manger, ils le mangent à leur dam «.

Un Derviche quitta ſon couvent, & alla prendre des leçons d'un Profeſſeur dans un collége. Je lui demandai (c'eſt l'Auteur du Guliſtan qui parle), puiſqu'il avoit changé de profeſſion, quelle différence il faiſoit entre un Savant & un Derviche. Il me répondit : » Le Derviche ſe tire lui-même hors des vagues ; mais le Savant en tire encore les autres «.

Un Mahométan, qui avoit donné pluſieurs preuves d'une force extraordinaire, étoit dans une ſi grande colere qu'il ne ſe poſſédoit plus, & qu'il écumoit de rage. Un homme ſage qui le connoiſſoit, le voyant en cet état, demanda ce qu'il avoit,

avoit, & il apprit qu'on lui avoit dit une injure. Cela lui fit dire : » Comment ! ce miférable porte un poids de mille livres, & il ne peut pas fupporter une parole « ?

Un vieillard de Bagdad avoit donné fa fille en mariage à un Cordonnier, & le Cordonnier, en l'embraffant, la mordit à la levre jufqu'au fang. Le vieillard lui dit : » Les levres de ma fille ne font pas du cuir «.

Un Savant ne voyant pas à qui donner fa fille en mariage à caufe de fa laideur, quoique la dot qu'il lui donnoit fût très-confidérable, la maria enfin à un aveugle. La même année, un Empirique, qui rendoit la vue aux aveugles, arriva de l'île de Serendib, & l'on demanda au Savant pourquoi il ne mettoit pas fon gendre entre les mains du Médecin ? Il répondit : » Je crains, s'il voyoit, qu'il ne répudiât ma fille ; étant auffi laide qu'elle eft, il vaut mieux qu'il demeure aveugle «.

Un Derviche parloit à un Roi qui ne faifoit pas beaucoup d'eftime des gens de fa forte, & lui difoit : » Nous n'avons ni les forces ni la puiffance que vous avez en ce monde ; mais nous vivons plus contens que vous ne vivez. Avec cela, la mort nous rendra tous égaux, & au jour du Jugement, nous aurons l'avantage d'être au deffus de vous «.

Dans la ville d'Alep, un pauvre d'Afrique difoit à des Marchands affemblés : » Seigneurs, qui êtes riches, fi vous faifiez ce que l'équité voudroit que vous fiffiez, & fi nous autres pauvres étions des gens à nous contenter, on ne verroit plus de mendians dans le monde «.

Deux Princes, fils d'un Roi d'Egypte, s'appliquerent, l'un aux Sciences, & l'autre à amasser des richesses. Le dernier devint Roi, & reprocha au Prince son frere le peu de bien qu'il avoit en partage. Le Prince repartit : » Mon frere, je loue Dieu d'avoir l'héritage des Prophetes en partage, c'est-à-dire, la sagesse : mais votre partage n'est que l'héritage de Pharaon & d'Haman, c'est-à-dire, le royaume d'Egypte «.

Un Roi de Perse avoit envoyé un Médecin à Mahomet, & le Médecin demeura quelques années en Arabie, mais sans exercer sa profession, parce que personne ne l'appeloit. Ennuyé de ne pas exercer son Art, il se présenta à Mahomet, & lui dit en se plaignant : » Ceux qui avoient droit de me commander m'ont envoyé ici pour faire profession de la Médecine; mais depuis que je suis venu, personne n'a eu besoin de moi, & ne m'a donné occasion de faire voir de quoi je suis capable. Mahomet lui dit : » La coutume de notre pays est de manger seulement lorsqu'on est pressé par la faim, & de rester sur son appétit «. Le Médecin repartit : » C'est-là le moyen d'être toujours en santé, & de n'avoir pas besoin de Médecin «. En disant cela, il prit son congé & retourna en Perse, d'où il étoit venu.

Ardeschir Babekan, Roi de Perse, demanda à un Médecin Arabe combien il suffisoit de prendre de nourriture par jour. Le Médecin répondit qu'il suffisoit d'en prendre cent drachmes, & le Roi dit que ce n'étoit pas assez pour donner de la force. Le Médecin repartit : » C'est assez pour vous porter; mais vous le porterez

vous-même, si vous en prenez davantage «.

Deux Sofis de la ville de Vasete prirent de la viande à crédit chez un Boucher. Le Boucher les pressoit tous les jours pour en être payé, avec des paroles injurieuses qui les mettoient dans une grande confusion ; mais ils prenoient le parti d'avoir patience, parce qu'ils n'avoient pas d'argent. Un homme d'esprit, qui les vit dans cet embarras, leur dit : » Il étoit plus aisé d'entretenir votre appétit dans l'espérance de la bonne chere, que d'entretenir le Boucher dans l'espérance de le payer «.

Un Mahométan officieux entretenoit un Derviche d'un homme fort riche, & lui disoit qu'il étoit persuadé que cet homme lui feroit de grandes largesses, s'il étoit bien informé de sa pauvreté : il se donna même la peine d'aller jusqu'à la porte de la maison de cet homme, & de le faire entrer. Le Derviche entra ; mais comme il vit un homme mélancolique avec les levres pendantes, il sortit d'abord sans avoir seulement ouvert la bouche pour lui parler. Le conducteur, qui l'attendoit, lui demanda pourquoi il étoit sorti si promptement. Il répondit : » Sa mine ne me plaît pas ; je le tiens quitte de la libéralité qu'il pourroit me faire «.

Hatemtaï, de son temps, étoit le plus généreux & le plus libéral de tous les Arabes. On lui demanda s'il avoit vu quelqu'un ou entendu parler d'un seul homme qui eût le cœur plus noble que lui. Il répondit : » Un jour, après avoir fait un sacrifice de quarante chameaux, j'allai à la campagne avec des Seigneurs Arabes, & je vis un homme qui avoit amassé une charge d'épines

feches pour brûler. Je lui demandai pourquoi il n'alloit pas chez Hatemtaï, où il y avoit un grand concours de peuple, pour avoir part à la fête qu'il donnoit. Il me répondit : Qui peut manger son pain du travail de ses mains, ne veut pas avoir obligation à Hatemtaï. Cet homme avoit l'ame plus noble que moi «.

Un Roi avoit besoin d'une somme d'argent pour donner aux Tartares, afin d'empêcher qu'ils ne fissent des courses sur ses Etats, & apprit qu'un mendiant avoit une somme très-considérable. Il le fit venir, & lui en demanda une partie par emprunt, avec promesse qu'elle lui seroit rendue aussi-tôt que les revenus ordinaires seroient apportés au trésor. Le pauvre répondit : » Il seroit indigne que Votre Majesté souillât ses mains en maniant l'argent d'un mendiant tel que je suis, qui l'ai amassé en gueusant «. Le Roi repartit : » Que cela ne te fasse pas de peine ; il n'importe, c'est pour donner aux Tartares : telles gens, tel argent «.

L'Auteur du Gulistan, de qui sont quelques-uns des articles précédens, parle de lui-même en ces termes : » J'ai connu un Marchand qui voyageoit avec cent chameaux chargés de marchandises, & qui avoit quarante personnes tant esclaves que domestiques à son service. Un jour, ce Marchand m'entraîna chez lui dans son magasin, & m'entretint toute la nuit de discours qui n'aboutissoient à rien. Il me dit : J'ai un tel associé dans le Turquestan, tant de fonds dans les Indes; voici une obligation pour tant d'argent qui m'est dû dans une telle province; j'ai un tel pour caution d'une telle somme. Puis, changeant de

matiere, il continuoit : Mon dessein est d'aller m'établir en Alexandrie, parce que l'air y est excellent. Il se reprenoit, & disoit : Non, je n'irai pas à Alexandrie ; la mer d'Afrique est trop dangereuse. J'ai intention de faire encore un voyage ; après cela, je me retirerai dans un coin du monde, & je laisserai là le négoce. Je lui demandai quel voyage c'étoit. Il répondit : Je veux porter du soufre de Perse à la Chine, où l'on dit qu'il se vend chérement. De la Chine j'apporterai de la porcelaine, & je la viendrai vendre en Grece. De la Grece je porterai des étoffes d'or aux Indes ; des Indes j'apporterai de l'acier à Alep ; d'Alep je porterai du verre en Arabie-Heureuse ; & de l'Arabie-Heureuse je transporterai des toiles peintes en Perse. Cela fait, je dirai adieu au négoce, qui se fait par ces voyages pénibles, & je passerai le reste de mes jours dans une boutique. Il en dit tant sur ce sujet, qu'à la fin il se lassa de parler, & en finissant, il m'adressa ces paroles : Je vous prie, dites-nous aussi quelque chose de ce que vous avez vu & entendu dans vos voyages. Je pris la parole, & je lui dis : Avez-vous ouï dire ce que disoit un voyageur, qui étoit tombé de son chameau dans le désert de Gour? Il disoit : Deux choses seules sont capables de remplir les yeux d'un avare, la sobriété, ou la terre qu'on jette sur lui après sa mort «.

Le même Auteur du Gulistan dit encore ceci de lui-même : » Un homme de peu d'esprit, gros & gras, richement vêtu, la tête couverte d'un turban d'une grosseur démesurée, & monté sur un beau cheval Arabe, passoit ; l'on me de-

manda ce qu'il me sembloit du brocard dont ce gros animal étoit vêtu. Je répondis : Il en est de même que d'une vilaine écriture tracée en caracteres d'or «.

Un voleur demandoit à un mendiant, s'il n'avoit pas honte de tendre la main au premier qui se présentoit, pour lui demander de l'argent. Le mendiant répondit : » Il vaut mieux tendre la main pour obtenir une maille, que de se la voir couper pour avoir volé un sou ou deux liards «.

Un Marchand fit une perte considérable, & recommanda à son fils de n'en dire mot à personne. Le fils promit d'obéir; mais il pria son pere de lui dire quel avantage ce silence produiroit. Le pere répondit : » C'est afin qu'au lieu d'un malheur, nous n'en ayons pas deux à supporter, l'un d'avoir fait cette perte, & l'autre de voir nos voisins s'en réjouir «.

Un jeune homme qui avoit fait de grands progrès dans les études, mais naturellement timide & réservé, se trouvoit avec d'autres personnes savantes & ne disoit mot. Son pere lui dit : » Mon fils, pourquoi ne faites-vous pas paroître ce que vous savez «? Le fils répondit : » C'est que je crains qu'on ne me demande aussi ce que je ne sais pas «.

Galien vit un homme de la lie du peuple qui maltraitoit un Homme de Lettres d'une maniere indigne. Il dit de ce dernier : » Il n'auroit pas eu de prise avec l'autre, s'il étoit véritablement Homme de Lettres «.

Des Courtisans de Sultan Mahmoud Sebekteghin demandoient à Hassan de Meïmend,

Grand-Visir de ce Prince, ce que le Sultan lui avoit dit touchant une certaine affaire. Le Grand-Visir s'excusa, en disant qu'il se garderoit bien de rien apprendre à des gens à qui rien n'étoit caché & qui savoient toutes choses. Ils repartirent: » Vous êtes le Ministre d'Etat, & le Sultan ne daigne pas communiquer à des gens comme nous ce qu'il vous communique «. Le Visir reprit : » C'est qu'il sait que je ne le dirai à personne, & vous avez tort de me faire la demande que vous faites «.

Saadi dit encore, en parlant de lui-même : » Je voulois acheter une maison, & je n'étois pas encore bien résolu de le faire, lorsqu'un Juif me dit : Je suis un des anciens du quartier; vous ne pouvez mieux vous adresser qu'à moi pour savoir ce que c'est que cette maison : achetez-la sur ma parole; je vous suis caution qu'elle n'a point de défauts. Je lui répondis : Elle en a un grand, d'avoir un voisin comme toi «.

Un Poëte alla voir un chef de voleurs, & lui récita des vers qu'il avoit faits à sa louange; mais au lieu d'agréer ses vers, le chef de voleurs le fit dépouiller, chasser hors du village, & avec cela, il fit encore lâcher les chiens après lui. Le Poëte voulut prendre une pierre pour se défendre contre les chiens; mais il avoit gelé, & la pierre tenoit si fort qu'il ne put l'arracher. Cela lui fit dire en parlant des voleurs : » Voilà de méchantes gens, ils lâchent les chiens & attachent les pierres «.

Un mari avoit perdu sa femme qui étoit d'une grande beauté; mais la mere de la défunte, qui lui étoit fort odieuse, demeuroit chez lui, par

une clause du contrat de mariage, au cas qu'elle survécût à sa fille. Un ami lui demanda comment il supportoit la perte de sa femme. Il répondit: » Il ne m'est pas si étrange de ne plus voir ma femme que de voir sa mere «.

» Je logeois chez un vieillard de Diarbekir qui avoit du bien (ce sont les termes de l'Auteur du Gulistan), & ce vieillard me disoit que jamais il n'avoit eu qu'un fils, qui étoit présent, que Dieu avoit accordé à ses prieres plusieurs fois réitérées dans une vallée peu éloignée de la ville où il y avoit grande dévotion près d'un certain arbre. Le fils, qui entendit ces paroles, dit tout bas à ses camarades: Je voudrois savoir où est cet arbre, j'irois y demander à Dieu la mort de mon pere «.

Le même Auteur dit encore, en parlant de lui-même: » Par un excès & par un emportement de jeunesse, je maltraitois un jour ma mere de paroles. Sur les choses fâcheuses que je lui dis, elle se retira dans un coin les larmes aux yeux, & me dit: Présentement que vous avez la force d'un lion, avez-vous oublié que vous avez été petit, pour avoir l'insensibilité que vous avez pour moi? Vous ne me maltraiteriez pas comme vous le faites, si vous vous souveniez de votre enfance & du temps que je vous tenois dans mon sein «.

Le fils d'un avare étoit dangereusement malade, & des amis conseilloient au pere de faire lire l'Alcoran, ou de faire un sacrifice, disant que cela feroit peut-être que Dieu rendroit la santé à son fils. Le pere y pensa un moment, & dit: » Il est plus à propos de faire lire l'Alcoran,

parce que le troupeau eſt trop loin «. Un de ceux qui entendirent cette réponſe, dit : » Il a préféré la lecture de l'Alcoran, parce que l'Alcoran eſt ſur le bord de la langue ; mais l'or qu'il lui en auroit couté pour acheter une victime, eſt au fond de ſon ame «.

On demandoit à un Vieillard pourquoi il ne ſe marioit pas : il répondit qu'il n'avoit point d'inclination pour de vieilles femmes. On lui repartit, étant riche comme il l'étoit, qu'il lui feroit aiſé d'en trouver une jeune. Il reprit : » Je n'ai pas d'inclination pour les vieilles, parce que je ſuis vieux, comment voulez-vous qu'une jeune femme puiſſe avoir de l'inclination pour moi, & m'aimer « ?

Un Sage diſoit à un Indien qui apprenoit à jeter le feu Grégois : » Ce métier-là ne vous eſt pas propre, à vous, de qui la maiſon eſt bâtie de cannes «.

Un Mahométan de peu d'eſprit, qui avoit mal aux yeux, s'adreſſa à un Maréchal, & le pria de lui donner quelque remede. Le Maréchal lui appliqua un emplâtre dont il ſe ſervoit pour les chevaux ; mais le malade en devint aveugle, & fut faire ſes plaintes à la Juſtice. Le Cadhi, informé du fait, le chaſſa & lui dit : » Retire-toi, tu n'as pas d'action contre celui que tu accuſes : tu n'aurois pas cherché un Maréchal au lieu d'un Médecin, ſi tu n'étois un âne «.

Un fils étoit dans un cimetiere aſſis ſur le tombeau de ſon pere, qui lui avoit laiſſé de grands biens, & tenoit ce diſcours au fils d'un pauvre homme : » Le tombeau de mon pere eſt le marbre, l'épitaphe eſt écrite en lettres d'or, & le pavé à l'en-

tour eſt de marqueterie & à compartimens. Mais toi, en quoi conſiſte le tombeau de ton pere? En deux briques; l'une à la tête, l'autre aux pieds, avec deux poignées de terre ſur ſon corps «. Le fils du pauvre répondit : » Taiſez-vous, avant que votre pere ait ſeulement fait mouvoir, au jour du Jugement, la pierre dont il eſt couvert, mon pere ſera arrivé au Paradis «.

Le Grand Iskender, ou Alexandre le Grand, car c'eſt la même choſe, venoit de prendre une place, & on lui dit que dans cette place il y avoit un Philoſophe de conſidération : il commanda qu'on le fit venir; mais il fut fort ſurpris de voir un homme fort laid, & il ne put s'empêcher de lâcher quelques paroles qui marquoient ſon étonnement. Le Philoſophe l'entendit, & quoiqu'il fût dans un grand déſordre, à cauſe du ſaccagement de ſa patrie, néanmoins il ne laiſſa pas que de lui dire en ſouriant : » Il eſt vrai que je ſuis difforme; mais il faut conſidérer mon corps comme un fourreau dont l'ame eſt le ſabre. C'eſt le ſabre qui tranche, & non pas le fourreau «.

Un Philoſophe diſoit : » J'ai écrit cinquante volumes de Philoſophie; mais je n'en fus pas ſatisfait. J'en tirai ſoixante maximes, qui ne me ſatisfirent pas davantage. A la fin de ces ſoixante maximes, j'en choiſis quatre, dans leſquelles je trouvai ce que je cherchois. Les voici :

» N'ayez pas la même conſidération, ni les mêmes égards pour les femmes que pour les hommes. Une femme eſt toujours femme, de ſi bonne maiſon & de telle qualité qu'elle puiſſe être «.

» Si grandes que puissent être vos richesses, n'y ayez point d'attache, parce que les révolutions des temps les dissipent «.

» Ne découvrez pas vos secrets à personne, non pas même à vos amis les plus intimes; parce que souvent il arrive qu'on rompt avec un ami, & que l'ami devient ennemi «.

» Que rien dans le monde ne vous tienne attaché que la science, accompagnée de bonnes œuvres; parce que vous seriez criminel à l'heure de votre mort, si vous la méprisiez «.

Les Philosophes des Indes avoient une bibliotheque si ample, qu'il ne falloit pas moins de mille chameaux pour la transporter. Leur Roi souhaita qu'ils en fissent un abrégé, & ils la réduisirent à la charge de cent chameaux; & après plusieurs autres retranchemens, tout cet abrégé fut enfin réduit à quatre maximes. La premiere regardoit les Rois qui devoient être justes. La seconde prescrivoit aux peuples d'être souples & obéissans. La troisieme avoit la santé en vue, & ordonnoit de ne point manger qu'on n'eût faim: & la quatrieme recommandoit aux femmes de détourner leurs yeux de dessus les étrangers, & de cacher leur visage à ceux à qui il ne leur étoit pas permis de le faire voir.

Quatre puissans Monarques de différens endroits de la Terre ont prononcé chacun une parole remarquable, à peu près sur le même sujet. Un Roi de Perse a dit: » Jamais je ne me suis repenti de m'être tu; mais j'ai dit beaucoup de choses dont je me suis cruellement repenti «. Un Empereur de la Grece a dit de même: » Mon pouvoir éclate bien davantage sur ce que

je n'ai pas dit, que sur ce que j'ai dit; mais je ne puis plus cacher ce que j'ai une fois prononcé «. Un Empereur de la Chine a dit : » Il est beaucoup plus fâcheux de dire ce qu'on ne doit pas dire, qu'il n'est aisé de cacher le repentir de l'avoir dit «. Enfin un Roi des Indes s'est expliqué en ces termes sur le même sujet : » Je ne suis plus maître de ce que j'ai une fois prononcé; mais je dispose de tout ce que je n'ai pas avancé par mes paroles. Je puis le dire & ne le pas dire, suivant ma volonté «.

Trois Sages, l'un de la Grece, un autre des Indes & Bouzourgemhir s'entretenoient en présence du Roi de Perse, & la conversation tomba sur la question, savoir, quelle étoit la chose de toutes la plus fâcheuse. Le Sage de la Grece dit, que c'étoit la vieillesse accablée d'infirmités, avec l'indigence & la pauvreté. Le Sage des Indes dit que c'étoit d'être malade & de souffrir sa maladie avec impatience : mais Bouzourgemhir dit que c'étoit le voisinage de la mort destitué de bonnes œuvres, & toute l'assemblée fut du même sentiment.

On demandoit à un Médecin quand il falloit manger; il répondit : » Le riche doit manger quand il a faim, & le pauvre, quand il trouve de quoi manger «.

Un Philosophe disoit à son fils : » Mon fils, jamais ne sortez de la maison le matin qu'après avoir mangé; on a l'esprit plus rassis en cet état; & au cas qu'on soit offensé par quelqu'un, on est plus disposé à souffrir patiemment; car la faim desseche & renverse la cervelle «.

On demandoit à Bouzourgemhir, qui étoit le

Roi le plus juste : il répondit : » C'est le Roi sous le regne de qui les gens de bien sont en assurance, & que les méchans redoutent «.

Les Arabes disoient à Hagiage, leur Gouverneur, qui les maltraitoit : » Craignez Dieu, & n'affligez pas les Musulmans par vos vexations «. Hagiage, qui étoit éloquent, monta à la tribune, & en les haranguant, leur dit : » Dieu m'a établi pour vous gouverner; mais quand je mourrois, vous n'en seriez pas plus heureux; car Dieu a beaucoup d'autres serviteurs qui me ressemblent; & quand je serai mort, peut-être que je serai suivi d'un autre Gouverneur qui sera plus méchant que moi «.

Alexandre le Grand priva un Officier de son emploi, & lui en donna un autre de moindre considération, & l'Officier s'en contenta. Quelque temps après, Alexandre le Grand vit cet Officier, & lui demanda comment il se trouvoit dans la nouvelle charge qu'il exerçoit : l'Officier répondit avec respect : » Ce n'est pas la charge qui rend celui qui l'exerce plus noble & plus considérable; mais la charge devient noble & considérable par la bonne conduite de celui qui l'exerce «.

Un Derviche voyoit un Sultan fort familiérement; mais il observa un jour que le Sultan ne le regardoit pas de bon œil, comme il avoit coutume de le regarder; il en chercha la cause, & croyant que cela venoit de ce qu'il se présentoit trop souvent devant lui, il s'abstint de le voir & de lui faire sa cour. Quelque temps après, le Sultan le rencontra, & lui demanda pourquoi il avoit cessé de le venir voir : le Derviche répon-

dit : » Je favois qu'il valoit mieux que V.M. me fît la demande qu'elle me fait, que de me témoigner du chagrin de ce que je la voyois trop fouvent «.

Un Favori faifoit cortege à Cobad, Roi de Perfe, & avoit beaucoup de peine à retenir fon cheval, pour ne pas marcher à côté du Roi. Cobad s'en apperçut, & lui demanda quel égard les fujets devoient avoir pour leur Roi, quand ils lui faifoient cortege. Le Favori répondit : » La principale maxime qu'ils doivent obferver, eft de ne pas faire manger à leur cheval tant d'orge que de coutume, la nuit qui précede le jour auquel ils doivent avoir cet honneur, afin de n'avoir pas la confufion que j'ai préfentement «.

Un jour de Nevrouz, Noufchirvan, Roi de Perfe, régalant toute fa Cour d'un grand feftin, remarqua, pendant le repas, qu'un Prince de fes parens cacha une taffe d'or fous fon bras ; mais il n'en dit mot. Lorfqu'on fe leva de table, l'Officier qui avoit foin de la vaiffelle d'or, cria que perfonne ne fortît, parce qu'une taffe d'or étoit égarée, & qu'il falloit la retrouver. Noufchirvan lui dit : » Que cela ne te faffe pas de peine, celui qui l'a prife ne la rendra pas, & celui qui l'a vu prendre ne déclarera pas le voleur «.

Hormouz, Roi de Perfe, fils de Sapor, avoit acheté une partie de perles, qui lui avoit couté cent mille pieces de monnoie d'or ; mais il ne s'en accommodoit pas. Un jour, fon Grand-Vifir lui repréfenta qu'un Marchand en offroit deux cent mille, & que, le gain étant fi confidérable, il feroit bon de les vendre, puifqu'elles ne plaifoient point à Sa Majefté. Hormouz répondit :

» C'eſt peu de choſe pour nous que cent mille pieces de monnoie d'or que nous avons débourſées, & un gain trop petit pour un Roi que cent mille autres que vous me propoſez. De plus, ſi nous faiſons le Marchand, qui fera le Roi? & que feront les Marchands «?

Pendant la minorité de Sapor, fils d'Hormouz, Roi de Perſe, Taïr, Chef des Arabes, fit une cruelle guerre aux Perſans, dans laquelle il pilla la capitale du royaume, & fit la ſœur de Sapor eſclave. Mais quand Sapor eut atteint l'âge de gouverner par lui-même, il attaqua Taïr, & le prit dans une fortereſſe par la trahiſon de Melaca, ſa propre fille, qui ouvrit la porte de la fortereſſe. Après qu'il ſe fut défait de Taïr, il fit un grand carnage des Arabes, & à la fin, laſſé de cette tuerie, afin de rendre ſa cruauté plus grande par une mort lente, il ordonna qu'on rompît ſeulement les épaules à tous ceux qu'on rencontreroit. Melik, un des ancêtres de Mahomet, lui demanda quelle animoſité il pouvoit avoir, pour exercer une ſi grande cruauté contre les Arabes. Sapor répondit : » Les Aſtrologues m'ont prédit que le deſtructeur des Rois de Perſe doit naître chez les Arabes; c'eſt en haine de ce deſtructeur que j'exerce la cruauté dont vous vous plaignez «. Melik repartit : » Peut-être que les Aſtrologues ſe trompent; & ſi la choſe doit arriver, il vaut beaucoup mieux que vous faſſiez ceſſer cette tuerie, afin qu'il ait moins de haine contre les Perſans, quand il ſera venu «.

On préſenta un voleur fort jeune à un Khalife, & le Khalife commanda qu'on lui coupât la main droite, en diſant que c'étoit afin que les Muſul-

mans ne fussent plus exposés à ses voleries. Le voleur implora la clemence du Khalife, & lui dit : » Dieu m'a créé avec l'une & l'autre main, je vous supplie de ne pas permettre qu'on me fasse gaucher «. Le Khalife reprit : » Qu'on lui coupe la main ; Dieu ne veut pas qu'on souffre les voleurs «. La mere, qui étoit presente, repartit : » Empereur des Croyans, c'est mon fils ; il me fait vivre du travail de ses mains, je vous en supplie, pour l'amour de moi, ne souffrez pas qu'il soit estropié «. Le Khalife persista dans ce qu'il avoit ordonné, & dit : » Je ne veux pas me charger de son crime «. La mere insista, & dit : » Considérez son crime comme un des crimes dont vous demandez tous les jours pardon à Dieu «. Le Khalife agréa ce détour, & accorda au voleur la grace qu'elle demandoit.

On amena un criminel à un Khalife, & le Khalife le condamna au supplice qu'il méritoit. Le criminel dit au Khalife : » Empereur des Croyans, il est de la justice de prendre vengeance d'un crime ; mais c'est une vertu de ne pas se venger. Si cela est, il n'est pas de la dignité d'un Khalife de préférer la vengeance à une vertu «. Le Khalife trouva ce trait ingénieux à son goût, & lui donna sa grace.

Un jeune homme de la famille d'Haschem, famille considérable parmi les Arabes, avoit offensé une personne de considération, & l'on en avoit fait des plaintes à un oncle, sous la direction de qui il étoit. Le neveu voyant que son oncle se mettoit en état de le châtier, lui dit : » Mon oncle, je n'étois pas en mon bon sens, lorsque je fis ce que j'ai fait ; mais souvenez-vous de

de faire en votre bon sens ce que vous allez faire «.

Hagiage interrogeoit une Dame Arabe, qui avoit été prise avec des rebelles, & la Dame tenoit les yeux baissés & ne regardoit pas Hagiage. Un des assistans dit à la Dame : » Hagiage vous parle, & vous ne le regardez pas «. Elle répondit : » Je croirois offenser Dieu, si je regardois un homme tel que lui, que Dieu ne regarde pas «.

On demandoit à Alexandre le Grand, par quelles voies il étoit arrivé au degré de gloire & de grandeur où il étoit. Il repondit : » Par les bons traitemens que j'ai faits à mes ennemis, & par les soins que j'ai pris de faire en sorte que mes amis fussent constans dans l'amitié qu'ils avoient pour moi «.

Alexandre le Grand étant avec ses Généraux, un d'eux lui dit : » Seigneur, Dieu vous a donné un grand & puissant Empire; prenez plusieurs femmes, afin que vous ayez plusieurs fils, & que par eux votre nom demeure à la postérité «. Alexandre répondit : » Ce ne sont pas les fils qui perpétuent la mémoire des peres, ce sont les bonnes actions & les bonnes mœurs. Il ne seroit pas aussi de la grandeur d'un Conquérant comme moi, de se laisser vaincre par des femmes, après avoir vaincu tout l'Univers «.

Sous le regne de Sultan Mahmoud, Sebekteghin Fakhr-edde-vlet, Roi d'Ispahan, de Reï, de Kom, de Kaschan & de la province de Cahistan dans le Khorasan, mourut, & laissa pour successeur Meged-edde-vlet, son fils, en bas âge. Pendant sa minorité, Seïdeh, sa mere, Prin-

cesse d'une sagesse extraordinaire, gouverna avec l'approbation générale de tous les peuples du royaume. Lorsqu'il eut atteint l'âge de régner par lui-même, comme il ne se trouva pas avoir la capacité nécessaire pour soutenir un fardeau si pesant, on lui laissa seulement le titre de Roi, pendant que Seïdeh continua d'en faire les fonctions. Sultan Mahmoud, Roi du Maverannahar, du Turquestan, de la plus grande partie du Khorasan & des Indes, enflé de la possession de ces puissans Etats, envoya un Ambassadeur à cette Reine, pour lui signifier qu'elle eût à le reconnoître pour Roi, à faire prier, à son nom, dans les mosquées du royaume qui dépendoit d'elle, & de faire frapper la monnoie à son coin; si elle refusoit de se soumettre à ces conditions, qu'il viendroit en personne s'emparer de Reï & d'Ispahan, & qu'il la perdroit. L'Ambassadeur étant arrivé, présente la lettre remplie de ces menaces, dont il étoit chargé. La lettre fut lue, & Seïdeh dit à l'Ambassadeur : » Pour réponse à la lettre de Sultan Mahmoud, vous pourrez lui rapporter ce que je vais vous dire : Pendant que le Roi, mon mari, a vécu, j'ai toujours été dans la crainte que votre Maître ne vînt attaquer Reï & Ispahan «. Mais d'abord qu'il fut mort, cette crainte s'évanouit, parce que Sultan Mahmoud étant un Prince très-sage, je m'étois persuadée qu'il ne voudroit pas employer ses armes contre une femme. Puisque je me suis trompée, je prends Dieu à témoin que je ne fuirai pas, s'il vient m'attaquer, & que je l'attendrai dans une bonne contenance, pour décider de mes prétentions & de mon bon droit par les armes. Si j'ai

le bonheur de remporter la victoire, je ferai connoître à tout l'Univers, que j'aurai soumis le grand Sultan Mahmoud ; & ce sera pour moi une gloire immortelle d'avoir vaincu le vainqueur de cent Rois. Si je succombe, Sultan Mahmoud ne pourra se vanter que d'avoir vaincu une femme «.

On demandoit à un Arabe ce qu'il lui sembloit des richesses : il répondit : » C'est un jeu d'enfant ; on les donne, on les reprend «.

Schems-Elmaali, Roi de Gergian & du Tabaristan, ou, ce qui est la même chose, Roi du Mazenderan, avoit de très-belles qualités ; mais il étoit emporté & faisoit mourir sur le champ ses sujets, pour la moindre chose ; car il n'en envoyoit pas un seul en prison, pour garder au moins quelque forme de justice. A la fin, ses sujets, lassés de le souffrir, mirent la main sur lui, & en l'enfermant dans une prison, où il mourut, ils lui dirent : » Voilà ce qui vous arrive, pour avoir ôté la vie à tant de monde «. Il repartit : » C'est pour en avoir fait mourir trop peu ; car je ne serois pas ici aujourd'hui, si je n'en avois pas épargné un seul de vous tous «.

Nouschirvan, Roi de Perse, demanda à un Empereur des Grecs, par un Ambassadeur, par quels moyens il étoit si ferme & si stable dans son Empire. L'Empereur lui fit réponse : » Nous n'employons que des personnes expérimentées dans l'administration de nos affaires. Nous ne promettons rien que nous ne le tenions : nous ne châtions pas suivant la grandeur de notre colere, mais seulement suivant l'énormité des crimes. Nous ne donnons les charges qu'aux personnes de naiss-

fance, & nous ne prenons confeil que des perfonnes de bon fens.

Le même Noufchirvan voulut qu'on gravât ce mot fur fon tombeau : » Tout ce que nous avons envoyé avant nous, eft notre tréfor : celui qui récompenfe plutôt le mal que le bien, eft indigne de vivre tranquillement «.

Platon difoit : » La faim eft un nuage, d'où il tombe une pluie de fcience & d'éloquence. La fatiété eft un autre nuage, qui fait pleuvoir une pluie d'ignorance & de groffiéreté «. Il difoit encore : » Quand le ventre eft vide, le corps devient efprit ; & quand il eft rempli, l'efprit devient corps «. Il difoit auffi : « L'ame trouve fon repos en dormant peu, le cœur dans le peu d'inquiétudes, & la langue dans le filence «.

Un Poëte lifoit à un Emir des vers qu'il avoit faits à fa louange, & à mefure qu'il lifoit, l'Emir lui difoit : » Cela eft bien, cela eft bien «. Le Poëte acheva de lire ; mais il ne lui dit autre chofe. A ce filence, le Poëte lui dit : » Vous dites : Cela eft bien, cela eft bien ; mais la farine ne s'achete pas avec cela «.

On difoit à Alexandre le Grand, qu'un Prince qu'il avoit à vaincre étoit habile & expérimenté dans la guerre, & on ajoutoit, qu'il feroit bon de le furprendre & de l'attaquer de nuit : il repartit : » Que diroit-on de moi, fi je vainquois en voleur « ?

On demanda à un Sage ce que c'étoit qu'un ami : il répondit : » C'eft un mot qui n'a point de fignification «.

Le fage Locman, étant au lit de la mort, fit venir fon fils, & en lui donnant fa bénédiction,

il lui dit : » Mon fils, ce que j'ai de plus particulier à vous recommander en ces derniers momens, est d'observer six maximes qui renferment toute la morale des Anciens & des Modernes :

N'ayez de l'attache pour le monde qu'à proportion du peu de durée de votre vie.

Servez le Seigneur votre Dieu avec tout le zele que demandent les besoins que vous avez de lui.

Travaillez pour l'autre vie qui vous attend, & considérez le temps qu'elle doit durer.

Efforcez-vous de vous exempter du feu d'où jamais on ne sort quand une fois on y a été précipité.

Si vous avez la témérité de pécher, mesurez auparavant les forces que vous aurez pour supporter le feu de l'enfer & les châtimens de Dieu.

Quand vous voudrez pécher, cherchez un lieu où Dieu ne vous voie pas «.

On demandoit au même Locman de qui il avoit appris la vertu. Il répondit : » Je l'ai apprise de ceux qui n'en avoient pas ; car je me suis abstenu de tout ce que j'ai remarqué de vicieux dans leurs actions «.

Ali recommandoit à ses fils Hassan & Hussein de pratiquer ce qui suit, & il leur disoit : » Mes enfans, ne méprisez jamais personne ; regardez celui qui est au dessus de vous comme votre pere, votre semblable comme votre frere, & votre inférieur comme votre fils «.

Hégiage, qui fut depuis Gouverneur de l'Arabie, assiégeoit la ville de la Mecque, & Abdullah,

fils de Zebir, la défendoit. Abdullah, réduit à l'extrémité & voyant qu'il alloit être forcé, se retira chez lui. Sa mere lui dit : » Mon fils, si c'est pour le bon droit que vous combattez, il ne peut se maintenir que par votre bras. Retournez donc au combat, & considérez que vous serez un martyr si vous succombez «. Abdullah répondit : » Ma mere, je ne crains pas la mort; mais je crains d'avoir la tête coupée après ma mort «. La mere reprit : » Mon fils, le mouton égorgé ne sent pas de douleur quand on l'écorche «.

Le Khalife Mehdi, pere du Khalife Haroun-Errefchid, étoit dans le temple de la Mecque, & disoit à un certain Mansour : » Si vous avez besoin de quelque chose, demandez-le moi «. Mansour répondit : » Ce seroit une honte pour moi de demander mes besoins, dans le temple de Dieu, à un autre qu'à Dieu «.

Le Khalife Haroun-Errefchid voulant récompenser Bakht-Iefchoua, qui l'avoit guéri d'une apoplexie, le fit son Médecin, & lui donna les mêmes appointemens qu'à son Capitaine des Gardes du Corps, en disant : » Mon Capitaine des Gardes du Corps garde mon corps; mais Bakht-Iefchoua garde mon ame «.

Le Khalife Mamoun, fils d'Haroun-Errefchid, prenoit un grand plaisir à pardonner, & il disoit : » Si l'on savoit le plaisir que je me fais de pardonner, tous les criminels viendroient à moi pour sentir l'effet de ma clémence «.

Le Khalife Vathik Billah étant à l'article de la mort, dit : » Tous les hommes sont égaux & compagnons au moment de la mort; sujets, Rois,

personne n'en est exempt «. Il ajouta, en s'adressant à Dieu : » Vous, de qui le royaume n'est point périssable, faites miséricorde à celui de qui le royaume est périssable «.

Le Khalife Mutezid Billah avoit besoin d'argent pour les préparatifs d'une campagne, & on lui dit qu'un Mage, qui demeuroit à Bagdad, avoit de grosses sommes en argent comptant. L'ayant fait appeler, il lui en demanda à emprunter, & le Mage lui répondit que le tout étoit à son service. Sur cette bonne foi, le Khalife lui demanda s'il se fioit bien à lui, & s'il ne craignoit point que son argent ne lui fût pas rendu. Il répondit : » Dieu vous a confié le commandement de ses serviteurs & les pays qui reconnoissent votre puissance ; il est public aussi qu'on peut se fier à votre parole, & que vous gouvernez avec justice : après cela, puis-je craindre de vous confier mon bien « ?

Gelal-edde-vlet Melec Schah, un des premiers Sultans de la famille des Selgiucides qui ont régné dans la Perse, fit un jour sa priere à Mesched, dans le Khorasan, au tombeau d'Ali Riza, dans le temps qu'un de ses freres s'étoit rebellé contre lui. En sortant de la priere, il demanda à son Grand-Visir s'il devineroit bien ce qu'il avoit demandé à Dieu. Le Grand-Visir répondit : » Vous lui avez demandé qu'il vous donne la victoire contre votre frere «. Le Sultan repartit : » Je n'ai pas fait cette demande ; mais voici ma priere : Seigneur, si mon frere est plus propre que moi pour le bien des Musulmans, donnez-lui la victoire contre moi ; si je suis plus propre que lui, donnez-moi la victoire contre lui «.

Le Khalife Soliman, qui étoit bien fait de sa personne, se regardoit dans un miroir en présence d'une de ses Dames, & disoit : » Je suis le Roi des jeunes gens «. La Dame repartit : » Vous seriez la marchandise du monde la plus belle & la plus recherchée, si vous deviez vivre toujours ; mais l'homme n'est pas éternel, & je ne sache pas d'autre défaut en vous que celui d'être périssable «.

Au retour du siége de Moussoul, qui ne lui réussit pas, Salahh-ddin, Roi d'Egypte & de Syrie, tomba dans une maladie très-dangereuse, dont peu s'en fallut qu'il ne mourût. Nassir-eddin Mehemmed, son cousin, en ayant eu la nouvelle, écrivit aussi-tôt à Damas, de la ville de Hims où il étoit, pour solliciter ceux qu'il croyoit lui être favorables, de songer à le déclarer Sultan, au cas que Salahh-ddin vint à mourir. Salahh-ddin ne mourut pas ; mais peu de temps après, Nassir-eddin Mehemmed tomba malade & mourut lui-même. Salahh-din, qui avoit été informé de la démarche qu'il avoit faite, s'empara de ses richesses & de tous ses biens ; & quelque temps après, il voulut voir un fils, âgé de dix ans, qu'il avoit laissé en mourant. On le lui amena, & comme il savoit qu'on avoit soin de son éducation, il lui demanda où il en étoit de la lecture de l'Alcoran. Il répondit avec esprit & avec une hardiesse qui surprit tous ceux qui étoient présens, & dit : » J'en suis au verset qui dit : Ceux qui mangent le bien des orphelins, sont des Tyrans «.

Dans une bataille que Ginghizkhan gagna, les Officiers de l'armée ennemie faisoient des actions

ſurprenantes, & faiſoient retarder le moment de la victoire. Ginghizkhan les vit, & dit en les admirant : » Un Monarque qui a de ſi braves gens à ſon ſervice, peut vivre en ſûreté «.

Giougikhan prioit Ginghizkhan, ſon pere, de donner la vie à un Prince de Mecrit, fort jeune & très-adroit à tirer de l'arc, de qui le pere & deux freres venoient d'être tués dans un ſanglant combat. Ginghizkhan le refuſa, & lui dit : » Le peuple de Mecrit eſt de tout le monde le peuple à qui il faut le moins ſe fier. Le Prince pour qui vous me parlez, n'eſt préſentement qu'une fourmi ; mais cette fourmi peut devenir un ſerpent. De plus, un Prince n'a jamais moins à craindre d'un ennemi, que lorſqu'il l'a mis au fond d'un tombeau «.

Un jour, Ginghizkhan voyant ſes fils & ſes parens les plus proches aſſemblés autour de lui, tira une fleche de ſon carquois & la rompit. Il en tira deux autres, qu'il rompit de même tout à la fois ; il fit la même choſe de trois & de quatre : mais enfin il en prit un ſi grand nombre, qu'il lui fut impoſſible de les rompre. Alors il leur tint ce diſcours, & dit : » Mes enfans, la même choſe ſera de vous que de ces fleches ; votre perte ſera inévitable, ſi vous tombez un à un, ou deux à deux entre les mains de vos ennemis : mais ſi vous êtes bien unis enſemble, jamais perſonne ne pourra vous vaincre ni vous détruire «. Pour leur perſuader davantage qu'ils devoient vivre dans cette union, il leur diſoit encore : » Un jour qu'il faiſoit grand froid, un ſerpent à pluſieurs têtes voulut entrer dans un trou pour ſe mettre à couvert, & s'em-

pêcher d'être gelé; mais à chaque trou qu'il rencontroit, les têtes s'embarrassoient tellement l'une avec l'autre, qu'il lui fut impossible d'entrer dans aucun, & qu'à la fin, ayant été contraint de demeurer à l'air, le froid le saisit & le fit mourir. Dans le même temps, un autre, qui n'avoit qu'une tête & plusieurs queues, se fourra d'abord avec toutes ses queues dans le premier trou qu'il rencontra, & sauva sa vie «.

Ginghizkhan avoit pris à son service le Secrétaire d'un Roi Mahométan, qu'il avoit vaincu, pour l'employer dans ses expéditions. Un jour il eut à écrire au Roi de Moussoul, pour lui mander de donner passage à un détachement de ses troupes qu'il avoit envoyé de ce côté-là, & il fit venir ce Secrétaire, à qui il dit, en termes fort précis, ce qu'il vouloit que la lettre contînt. Le Secrétaire, accoutumé au style pompeux & rempli de titres emphatiques que tous les Princes Mahométans de ce temps-là se donnoient, dressa une lettre en Arabe, tissue de belles pensées & de mots recherchés, & la présenta à Ginghizkhan pour avoir son approbation. Ginghizkhan se la fit interpréter en Mogol, qui étoit sa langue; mais il la trouva d'un style opposé à son intention, & il dit au Secrétaire, que ce n'étoit pas ce qu'il lui avoit dit d'écrire. Le Secrétaire voulut se défendre, & dit que c'étoit la maniere ordinaire d'écrire aux Rois. Ginghizkhan, qui ne vouloit pas qu'on lui répliquât, repartit en colere : » Tu as l'esprit rebelle & tu as écrit en des termes qui rendroient Bedr-eddin (c'étoit le nom du Roi de Moussoul) plus orgueilleux en lisant ma lettre,

& moins disposé à faire ce que je lui demande «.

Ginghizkhan s'étant rendu maître de la ville de Bokhara, fit assembler les habitans, & en les haranguant, il leur dit, entre autres choses : » Peuple, il faut que vos péchés soient bien énormes, puisque c'est la colere de Dieu tout-puissant qui m'a envoyé contre vous, moi qui suis un des fléaux de son trône «.

Après la destruction de la ville de Bokhara par Ginghizkhan, on demanda dans le Khorasan, à un des habitans qui s'y étoit réfugié, si le désordre que les Mogols y avoient commis étoit aussi grand qu'on le publioit. Il répondit & en exprima la désolation en sa langue, qui étoit Persane, par ce peu de mots : » Ils sont venus, ils ont détruit, ils ont brûlé, ils ont tué, ils ont emporté «.

Un Scheich d'une grande réputation & d'un profond savoir, demeuroit dans la ville de Kharezem, capitale du royaume du même nom, lorsque Ginghizkhan sortit de la Grande Tartarie pour étendre ses conquêtes du côté du Couchant. Les Mahométans qui étoient auprès de lui, ayant su qu'il avoit résolu d'envoyer assiéger cette ville-là par trois Princes ses fils, le supplierent d'avoir la bonté de faire avertir le Scheich de se retirer ailleurs. Ginghizkhan leur accorda cette grace, & on donna avis à ce Scheich, de sa part, qu'il feroit sagement de sortir de la ville, pour ne pas être enveloppé dans le malheur de ses concitoyens, s'il arrivoit que la ville fût forcée, comme elle le fut, parce qu'alors on feroit main-basse sur tous les habitans. Le Scheich refusa de sortir, & fit cette réponse :

» J'ai des parens, des alliés, des amis & des disciples; je ferois criminel non seulement devant Dieu, mais encore devant les hommes, si je les abandonnois «.

Ginghizkhan étant à Bokhara, après ses grandes conquêtes en deçà de l'Oxus, sur le point de retourner en son pays dans la Grande Tartarie, où il mourut peu de temps après son arrivée, eut un entretien avec deux Docteurs Mahométans touchant leur Religion, dont il fut curieux d'avoir la connoissance; & à cette occasion il dit plusieurs paroles très-remarquables & de bon sens, qui méritent d'avoir ici leur place.

Le Docteur Mahométan qui portoit la parole, lui dit : » Les Musulmans reconnoissent un seul Dieu, créateur de toutes choses & qui n'a pas son semblable «. A cela Ginghizkhan dit : » Je n'ai pas de répugnance à croire la même chose «. Le Docteur poursuivit : » Dieu, tout-puissant & très-saint, a envoyé à ses serviteurs un Envoyé, afin de leur enseigner, par son entremise, ce qu'il falloit qu'ils observassent pour faire le bien & pour éviter le mal «. Ce discours ne déplut pas à Ginghizkhan plus que le premier, & il y répondit en ces termes : » Moi, qui suis serviteur de Dieu, j'expédie tous les jours des Envoyés pour faire savoir à mes sujets ce que je veux qu'ils fassent ou qu'ils ne fassent pas, & je fais des Ordonnances pour la discipline de mes armées «. Le Docteur reprit la parole & dit : » Cet Envoyé a fixé de certains temps pour faire la priere, & en ces temps-là il a commandé d'abandonner tout travail & toute occupation pour adorer Dieu «. Voyant que

Ginghizkhan agréoit cet article, il dit encore : » Il a aussi prescrit de jeûner une lune entiere chaque année «. Ginghizkhan repartit : » Il est juste de manger avec mesure l'espace d'une lune, pour reconnoître les faveurs du Seigneur, après en avoir employé onze à manger sans regle & sans ménagement «. Le Mahométan continua, & dit : » Le même Envoyé a aussi enjoint aux riches, par exemple, de vingt pieces de monnoie d'or, d'en donner la moitié d'une chaque année, pour le soulagement des pauvres «. Ginghizkhan loua fort ce statut, & dit : » Dieu éternel a créé toutes choses indifféremment pour tous les hommes ; c'est pourquoi il est raisonnable que ceux qui en sont partagés avantageusement, en fassent part à ceux qui n'en ont pas «. Le Docteur ajouta que les Mahométans avoient encore un commandement exprès d'aller en pélerinage au temple de Dieu, qui étoit à la Mecque, pour l'y adorer. Ginghizkhan répondit à cet article : » Tout l'Univers est la maison de Dieu ; on peut arriver à lui de tous les endroits du monde, & Dieu peut m'écouter de l'endroit où je suis présentement, de même que du temple que vous dites «.

On rapporta à Ogtaïkhan, fils de Ginkhizfihan & son successeur aux grands & puissans Etats qu'il avoit laissés, comme une nouvelle qu'on croyoit devoir lui faire plaisir, qu'on avoit trouvé dans un Livre que le trésor d'Afrasiab, ancien Roi du Turquestan, étoit dans un certain endroit qui n'étoit pas éloigné de sa capitale. Mais il ne voulut pas en entendre parler, & il dit : » Nous n'avons pas besoin du trésor des

autres, puiſque nous diſtribuons ce que nous avons aux ſerviteurs de Dieu & à nos ſujets «.

Un Marchand préſenta à Ogtaïkhan un bonnet à la mode du Khoraſan, & alors Ogtaïkhan étoit un peu échauffé de vin : le bonnet lui plut, & il fit expédier au Marchand un billet pour recevoir deux cents baliſches. Le billet fut dreſſé & livré ; mais les Officiers qui devoient compter la ſomme ne la payerent pas, croyant qu'elle étoit exceſſive pour un bonnet, & que le Khan, dans l'état où il étoit, n'y avoit pas fait réflexion. Le Marchand parut le lendemain, & les Officiers préſenterent le billet au Khan, qui ſe ſouvint fort bien de l'avoir fait expédier ; mais au lieu d'un billet de deux cents baliſques, il en fit expédier un autre de trois cents. Les Officiers en différerent le paiement, de même qu'ils avoient différé le paiement du premier. Le Marchand en fit ſes plaintes, & le Khan lui en fit faire un troiſieme de ſix cents baliſches, que les Officiers furent contraints de payer. Ogtaï, le Prince du monde le plus modéré, ne s'emporta pas contre eux ſur le retardement qu'ils avoient apporté à l'exécution de ſa volonté ; mais il leur demanda, s'il y avoit au monde quelque choſe qui fût éternel : les Officiers répondirent qu'il n'y en avoit aucune. Il reprit : » Ce que vous dites n'eſt pas véritable ; car la bonne renommée & le ſouvenir des bonnes actions doivent durer éternellement. Cependant, par vos longueurs à diſtribuer les largeſſes que je fais, parce que vous vous imaginez que c'eſt le vin qui me les fait faire, vous faites voir que vous êtes mes ennemis, puiſque vous ne voulez pas qu'on parle de moi dans le monde «.

Un Persan de la ville de Schiraz se présenta devant Ogtaïkhan, & lui dit que, sur le bruit de ses largesses, il venoit du milieu de la Perse implorer son secours pour s'acquitter d'une dette de cinq cents balisches. Ogtaï le reçut fort bien, & ordonna qu'on lui comptât mille balisches. Ses Ministres lui représenterent que ce n'étoit pas une largesse, mais une prodigalité, de donner plus qu'on ne demandoit. Ogtaï repartit : » Le pauvre homme a passé les montagnes & les déserts sur le bruit de notre libéralité, & ce qu'il demande ne suffit pas pour s'acquitter de ce qu'il doit, ni pour la dépense du voyage qu'il a fait, & de celui qu'il a encore à faire pour retourner chez lui «.

En passant par le marché de Caracoroum, sa capitale, Ogtaïkhan vit des Jujubes, & commanda à un Officier de lui en acheter. L'Officier obéit, & retourna avec une charge de Jujubes. Ogtaï lui dit : » A la quantité qu'en voilà, apparemment qu'elles coutent plus d'une balische «? L'Officier crut faire sa cour, & dit qu'elles ne coutoient que le quart d'une balische, & que c'étoit même plus que le double de ce qu'elles valoient. Ogtaï lui dit en colere : » Jamais acheteur de ma qualité n'a passé devant la boutique de ce Marchand, & lui commanda en même temps de lui porter dix balisches «.

Un Marchand avoit perdu une bourse remplie d'une somme considérable & d'un bon nombre de pierreries, & pour la trouver plus facilement, il fit publier qu'il en donneroit la moitié à celui qui la lui rapporteroit. Un Mahométan, qui l'avoit trouvée, la lui porta ; mais il ne voulut rien

donner, disant que le tout n'y étoit pas. L'affaire alla jusqu'à Ogtaïkhan, qui voulut en prendre connoissance. Le Mahométan jura que la bourse étoit en son entier, & qu'il n'en avoit rien pris, & le Marchand soutint, par serment, qu'il y avoit plus d'argent & plus de pierreries. Ogtaïkhan prononça, & dit au Mahométan : » Emportez la bourse, & gardez-la jusqu'à ce que celui à qui elle appartient vienne vous la demander. Pour le Marchand, qu'il aille chercher ailleurs ce qu'il a perdu ; car, de son propre aveu, la bourse n'est pas à lui «.

Timour, maître de la Natolie, après la défaite de Sultan Bajazet Ildirim, voulut voir le Scheich Koutbeddin de Nicée, sur la réputation de sa doctrine & de la vie retirée dont il faisoit profession. Le Scheich prit la liberté de lui dire : » C'est une indignité à un Conquérant de massacrer les serviteurs de Dieu & de saccager les provinces, comme vous le faites. Ceux qui aspirent à la gloire, doivent s'abstenir de verser le sang innocent. La Religion Musulmane, dont vous faites profession, demande que vous protégiez les pays où elle est florissante «. Timour répondit : » Scheich, chaque campement que je fais, l'entrée de mon pavillon est ouverte le soir du côté du levant, & le lendemain matin je la trouve ouverte du côté du couchant. De plus, quand je suis monté à cheval, une cinquantaine de cavaliers, visibles à moi seul, marchent devant moi & me servent de guides «. Le Scheich reprit : » Je croyois que vous étiez un Prince sage ; mais ce que vous me dites me fait connoître que je me suis trompé «. Timour repartit : » Comment ?

ment« ? » Le Scheich répliqua : » C'eſt que vous faites gloire de tout renverſer, comme le Démon «.

Timour étoit un jour au bain avec pluſieurs de ſes Emirs, parmi leſquels ſe trouvoit auſſi Ahmedi, Poëte Turc, qu'il avoit attiré auprès de lui comme un Homme de Lettres & comme bel eſprit. Il demanda à Ahmedi : » Si mes Emirs, que voilà, étoient à vendre, à quel prix les mettriez-vous «? Ahmedi les mit chacun à tel prix qu'il lui plut, & quand il eut achevé, Timour lui demanda : » Et moi, que puis-je valoir «? Il répondit : » Je vous mets à quatre-vingts aſpres «. Timour reprit : » Votre eſtimation n'eſt pas juſte ; le linge ſeul dont je ſuis ceint, en vaut autant «. Ahmedi repartit : » Je parle auſſi de ce linge ; car pour votre perſonne, vous ne valez pas une maille «.

Un jour Timour expédia un Courrier pour une affaire de conſéquence, & afin qu'il fît plus de diligence, il lui donna le pouvoir, quand il en auroit beſoin, de prendre tous les chevaux qu'il rencontreroit en chemin, ſans regarder à qui ils appartiendroient, de tel rang que ce pût être. En paſſant par une prairie, le Courrier vit de très-beaux chevaux, & voulut en prendre un, à la place de celui ſur lequel il couroit. Mais les Palefreniers s'oppoſerent à l'exécution de ſon deſſein, & lui caſſerent la tête, quand ils virent qu'il vouloit uſer de violence. Contraint de ſe retirer en cet état, il montra ſa tête enſanglantée à Timour, & ſe plaignit du mauvais traitement qu'on lui avoit fait. Timour en colere commanda qu'on s'informât qui étoit le maître

des chevaux, & qu'on le fît mourir lui & les Palefreniers. Ceux qui eurent cette commission ayant appris qu'ils appartenoient au Mouphti Saad-Eddin, ne voulurent pas exécuter l'ordre qu'ils avoient, à cause de la dignité de la personne, qu'ils n'en eussent donné avis à Timour, & qu'il ne leur eût donné un autre ordre. La colere de Timour s'appaisa, quand il sut que les chevaux appartenoient au Mouphti. Il fit venir le Courrier, & lui dit : » Si une semblable chose étoit arrivée à mon fils Schahroch, rien ne m'auroit empêché de le faire mourir : mais comment puis-je m'attaquer à un homme qui n'a pas son pareil au monde, à un homme, de qui la plume ne commande pas seulement dans les pays de ma domination, mais encore au dehors, & dans les climats où mon sabre ne peut arriver«?

Mirza Omer, petit-fils de Timour, chassé des Etats que son grand-pere lui avoit donnés conjointement avec Mirza Miranschah son pere, & Mirza Ababekir son frere aîné, se refugia au Khorasan auprès de Schahroch, son oncle. Schahroch, non content de l'avoir bien reçu, le fit encore Souverain du Mazanderan, qu'il conquit peu de temps après son arrivée. Mais Mirza Omer ne fut pas plus tôt établi dans ce royaume, qu'il se révolta, & qu'il déclara la guerre à Schahroch, son oncle & son bienfaiteur. Lorsque Schahroch reçut la nouvelle de sa rebellion, un de ses Officiers, en qui il avoit beaucoup de confiance, & qui avoit été d'avis de ne pas faire à ce Prince le bon traitement qu'il lui avoit fait, le fit souvenir de ce qu'il avoit eu l'honneur de lui dire sur ce sujet, qu'il n'y avoit pas d'apparence qu'il

dût vivre en meilleure intelligence avec un oncle, qu'il n'avoit vécu avec ſon pere & avec ſon frere; & remarquer en même temps, que l'événement faiſoit voir qu'il ne s'étoit pas trompé. Schahroch lui dit : » Nous ne lui avons pas fait de mal, & le royaume que nous lui avons donné n'étoit pas à nous. Sachez que les royaumes ſont à Dieu; il les donne & il les ôte à qui bon lui ſemble «.

Schahroch donnoit les royaumes qui dépendoient de lui, à ſes fils, à ſes parens ou à ſes Emirs ; mais ordinairement à la charge d'un tribut, & de frapper la monnoie à ſon coin. Alors il donnoit à chacun les avis dont il croyoit qu'ils avoient beſoin pour bien gouverner, & la plupart de ces avis ont été recueillis par Abdurrizzac Efendi, ſon Hiſtorien. Il dit à ſon fils Mirza Ulug Beg, en le faiſant Roi du Maverannahar, ou de la Tranſoxiane & du Turqueſtan : » Le Tout-puiſſant nous a fait le préſent relevé dont nous jouiſſons, & nous a gratifiés de l'autorité abſolue que nous avons en main, ſans avoir égard à nos foibleſſes ni à nos défauts. Le Souverain, pénétré de quel prix eſt un Empire, doit premièrement lui rendre grace de ſes bienfaits; enſuite il faut qu'il ait de la tendreſſe & de la compaſſion pour tous ceux qui ſont dans la néceſſité, & qu'il ſe ſouvienne que Dieu a dit au Prophete David, qu'il l'avoit établi ſon Lieutenant ſur la terre, afin qu'il rendît la juſtice aux hommes. Ayez de la vénération & du reſpect pour les Savans, & ne vous écartez pas des préceptes de la Loi, ni des déciſions de ceux qui l'ont expliquée. Maintenez toujours ceux qui en ſont

les Interpretes dans leurs honneurs & dans leurs dignités. Appliquez-vous fortement à faire en sorte que les Juges fassent leur devoir suivant les Loix. Prenez sous votre protection particuliere les peuples de la campagne, afin qu'on ne leur fasse aucune vexation, mais au contraire afin qu'on leur fasse toute sorte de justice; car ce sont eux qui contribuent au maintien & à l'augmentation des finances de l'Etat. Gouvernez vos soldats avec un visage ouvert & de douces paroles, parce qu'ils sont la force & le soutien d'un royaume. Prenez aussi le soin que la paye leur soit faite dans le temps, & augmentez le salaire de ceux qui font des actions de distinction & qui exposent leur vie pour la conservation publique: mais châtiez ceux qui manquent à leur devoir. Enfin, en quelque rencontre que ce soit, ne vous écartez pas de la droiture, & commettez la garde de vos confins à des Gouverneurs d'une expérience consommée, & qui aient soin de bien entretenir les places fortes «.

Le même Schahroch dit à Mirza Mehemmed Gehanghir, un de ses petits-neveux, en lui donnant un Etat considérable sous les conditions marquées ci-devant: » Afin que vous vous comportiez comme vous le devez, considérez que Dieu ne prive jamais ceux qui font le bien de la récompense qu'ils méritent. Soyez clément & bon envers ceux qui dépendent de vous, parce que ce sont des créatures de Dieu. Commandez à vos Officiers de ne les pas maltraiter, de soulager les pauvres, & d'observer les Loix & les Ordonnances. Pour ce qui vous regarde en particulier,

ne faites rien qu'avec prudence & avec ſageſſe, & ayez toujours devant les yeux les bons avis que je vous donne «.

Il dit auſſi à Mirza Kidou, autre de ſes petits-neveux, en lui donnant le royaume de Candahar & de ſes dépendances : » Exercez la juſtice ; ne faites pas de vexations, ni d'injuſtices, ni de tyrannies, parce que c'eſt un chemin par où vous vous perdriez. N'oubliez pas que les royaumes, gouvernés par des Princes juſtes & équitables, quoiqu'infideles, ne laiſſent pas que d'être de longue durée ; mais que le regne des Tyrans ne ſubſiſte pas long-temps. Comportez-vous en toutes choſes avec modération & avec ſageſſe. Ayez ſoin de votre réputation, & attirez-vous la bénédiction de vos ſujets par vos libéralités & par vos bienfaits. C'eſt par-là que vous régnerez long-temps «.

Il dit de même à Mirza Baïkra, autre de ſes parens, en lui donnant les Etats d'Hamadan & du Loriſtan : » Exercez la juſtice envers les peuples que je vous confie, gouvernez-les paiſiblement & doucement, & prenez garde que perſonne n'entreprenne de les maltraiter. Ayez les mêmes égards pour les pauvres & pour les foibles, que pour les riches & pour les Grands. Protégez les Marchands & les Négocians : ce ſont les oiſeaux des Etats ; ils y portent l'abondance par le trafic qu'ils y font «.

Il dit encore à Mirza Ibrahim, Sultan, ſon fils, en l'établiſſant Roi de Perſe dans la ville de Schiraz : » La ſplendeur la plus brillante d'un royaume conſiſte à avoir des troupes nombreuſes & un grand attirail de train, de ſuite & d'équi-

page ; mais sa force principale est d'avoir un bon Conseil, de tenir les frontieres fortifiées & les passages bien gardés, de ne pas fouler les sujets, & de maintenir la Religion. Graces à Dieu, mon fils, je sais que vous n'avez pas besoin de conseils; néanmoins la tendresse paternelle m'oblige de vous dire que vous devez faire en sorte que vos sujets vous bénissent sous l'ombre de votre clémence & de votre bonté, & qu'ils goûtent parfaitement les plaisirs d'une vie sûre & tranquille, & d'un bon gouvernement. Pour cela, ayez soin que vos Officiers n'exigent rien d'eux qu'avec justice, & qu'ils n'excedent pas les réglemens établis dans l'exaction des revenus du royaume. Par cette conduite, on nous estimera, vous & moi, on nous loüera, on nous bénira, on nous souhaitera toutes sortes de bonheurs, & ces puissans motifs feront que jamais nous ne cesserons de faire notre devoir. J'espere que vous pratiquerez toutes ces choses; car je suis persuadé que vous aspirez à la gloire des Monarques les plus puissans de la Terre «.

Avant que de donner le royaume de Perse à Mirza Ibrahim, Sultan, Schahroch en avoit disposé en faveur de Mirza Iskender, un de ses neveux. Mais Mirza Iskender ne garda pas longtemps la fidélité qu'il devoit. Schahroch ne voulut pas ajouter foi à la premiere nouvelle qui vint de sa révolte; & sur ce que ses Ministres lui représenterent, que jamais son Empire ne seroit tranquille pendant que ce Prince vivroit, il leur dit : » Vous avez raison, & vous parlez en sages Politiques. Mais si, par ignorance ou par un emportement de jeunesse, mon fils, Mirza Iskender,

s'eſt porté à cette folle entrepriſe, peut-être qu'un bon conſeil l'obligera de revenir à lui & de reconnoître ſa faute : s'il ne le fait pas, ce ſera à nous de faire en ſorte qu'il ne trouble pas le repos de nos peuples «.

Sous le regne d'Ulug Beg, Roi du Maverannahar & du Turqueſtan, Kadizadeh Roumi, ſavant dans les Mathématiques, étoit Profeſſeur à Samarcande dans un collége avec trois autres Profeſſeurs, où il enſeignoit avec tant de réputation, que ces Profeſſeurs entendoient ſes leçons avec leurs écoliers, après quoi ils faiſoient leur leçon chacun dans leur claſſe. Ulug Beg dépoſa un de ces Profeſſeurs, & en mit un autre à ſa place. Cette dépoſition fut cauſe que Kadizadeh Roumi demeura chez lui & ne fit plus de leçons. Ulug Beg, qui en eut avis, crut qu'il étoit malade; & comme il avoit beaucoup de vénération pour lui, à cauſe de ſa doctrine, il alla le voir, & trouva qu'il étoit en bonne ſanté. Il lui demanda quel ſujet pouvoit l'avoir obligé de diſcontinuer ſes leçons. Kadizadeh répondit : » Un Scheich m'avoit donné avis de ne pas m'engager dans aucune charge de la Cour, parce qu'on étoit ſujet à en être dépoſé, & je m'étois engagé dans la charge de Profeſſeur, croyant qu'il n'en étoit pas de même. J'ai appris le contraire par l'exemple de mon Collegue ; c'eſt pour cela que je me ſuis retiré, pour ne pas être expoſé au même affront «.

Un Mahométan voyoit un Livre Arabe qui contenoit un texte en lettres rouges avec des notes fort courtes en lettres noires, de maniere qu'il y avoit plus de rouge que de noir. Il dit :

» Il semble que ce sont des mouches sur de la chair de bœuf «.

Schems-Eddin Mehemmed Fanari, Cadi de Brousse sous le regne de Sultan Bajazet Ildirim, étoit riche de cent cinquante mille sequins, & avoit grand train & grand équipage. Cependant il affectoit la pauvreté par un habit fort simple & par un petit turban, quoique les Cadis de son rang le portassent fort ample. Comme il achetoit cet habillement de l'argent qui lui venoit de la soie qu'il recueilloit des vers à soie, qu'il nourrissoit lui-même, pour excuser les richesses qu'il avoit d'ailleurs & la splendeur de la maison, il disoit : » Je ne puis pas en gagner davantage par le travail de mes mains «.

Le Poëte Scheichi étoit pauvre, & vendoit un remede pour le mal des yeux, afin de gagner de quoi pouvoir vivre : mais il avoit lui-même mal aux yeux, & il ne s'étoit pas avisé de se servir du remede qu'il vendoit aux autres. Un jour, une personne qui avoit besoin de son remede, lui en acheta pour un aspre, & en le payant, au lieu d'un aspre lui en donna deux. Scheichi voulut lui en rendre un ; mais l'acheteur lui dit : » L'un est pour le remede que je vous ai acheté pour mon usage, & l'autre, je vous le donne afin que vous en preniez autant pour vous en frotter les yeux vous-même ; puisque je vois que vous y avez mal «.

Sultan Murad II, après avoir gagné la bataille de Varna, passoit par le champ de bataille, & considéroit les corps morts des Chrétiens. Il dit à Azab Beg, un de ses favoris qui étoit près de sa personne : » Je suis étonné que parmi tous

ces Chrétiens il n'y en a pas un ſeul qui n'ait la barbe noire «. Azab Beg répondit : » Si une ſeule barbe blanche ſe fût rencontrée parmi eux, jamais un deſſein ſi mal conçu ne leur ſeroit venu dans la penſée; ils ne s'y ſont engagés que par un emportement de jeuneſſe «.

Un Pacha qui, toutes les fois qu'il ſe retiroit à l'appartement de ſes femmes, après avoir paru en public pour donner audience, avoit coutume de faire jouer les timbales, voulut railler un Poëte qui lui faiſoit ordinairement ſa cour, & lui demanda : » Quand vous retournez chez vous, ne touſſez-vous pas pour avertir que c'eſt vous « ? Le Poëte, qui railloit lui-même finement, comprit ce que cela vouloit dire, & repartit : » Je ſuis un trop petit Seigneur pour imiter un Pacha comme vous, qui faites jouer les timbales «.

Ali diſoit qu'il avoit entendu dire à Mahomet : » Quand l'aumône ſort de la main de celui qui la fait, avant que de tomber dans la main de celui qui la demande, elle dit cinq belles paroles à celui de la main de qui elle part : J'étois petite, & vous m'avez fait grande; j'étois en peu de quantité, & vous m'avez multipliée; j'étois ennemie, & vous m'avez rendue aimable; j'étois paſſagere, & vous m'avez rendue permanente; vous étiez mon gardien, & je ſuis votre garde «.

Un Cadi, en arrivant au lieu où il devoit exercer ſa charge, logea chez le Commandant, qui fit de ſon mieux pour le bien régaler. Dans la converſation, le Commandant dit au Cadi : » Peut-on, ſans vous offenſer, vous demander

comment vous vous appelez «? Le Cadi répondit : » On m'a trouvé d'une févérité fi grande dans les lieux où j'ai été Cadi, avant que de venir ici, qu'on ne m'y appelle pas autrement qu'*Azraïl*, qui eft le nom de l'Ange de la Mort «. Le Commandant fe mit à rire, en difant : » Et moi, Seigneur, je fuis connu fous le nom de *Cara Scheitan*, c'eft-à-dire, de *Diable noir*. Nous ne pouvions pas mieux nous rencontrer pour mettre à la raifon le peuple à qui nous avons à faire vous & moi : car je vous donne avis que ce font des gens très-fâcheux & fujets à rebellion, & qu'il n'y a pas moyen de les dompter. C'eft pourquoi agiffons de concert; pendant que vous leur ôterez la vie, j'aurai foin de les obliger à renier leur Religion : autrement jamais ils ne fléchiront «.

Un begue marchandoit une fourrure à Conftantinople, & chagrinoit fort le Marchand Pelletier par fa longueur à s'expliquer. Le Marchand ayant demandé ce qu'il vouloit faire de cette fourrure; il répondit en bégayant toujours fortement : » Je veux m'en fervir cet hiver «. Le Marchand répliqua : » L'hiver paffe pendant que vous prononcez le mot qui le fignifie; quand prétendez-vous vous en fervir «?

Un defcendant d'Ali ayant befoin de bois, fortit de grand matin, & alla attendre au paffage les payfans, qui en apportoient à la ville pour le vendre, mais avec l'intention d'en acheter feulement à un vendeur qui s'appelleroit *Ali*. Chaque payfan qui arrivoit, il lui demandoit fon nom, & l'un s'appeloit *Aboubekir*, un autre *Omer*, un autre *Ofman*, & un

autre d'un nom différent de celui d'*Ali*; de forte qu'il les laiffoit tous paffer, & qu'il n'achetoit pas de bois. Après avoir attendu prefque jufqu'à la nuit, pour furcroît de peine, il fe mit encore à pleuvoir, & le défefpoir alloit le prendre, lorfqu'il vit paroître un boiteux, qui marchoit devant un âne chargé d'affez méchant bois & mal choifi. Il s'approche de lui, & lui demande comment il s'appeloit. Le boiteux répondit qu'il s'appeloit *Ali*. L'autre lui demanda : » Combien la charge de ton âne «? Il répondit : » Donnez-vous patience; je fuis de compagnie avec un autre qui vient derriere moi, vous marchanderez avec lui «. Le defcendant d'Ali repartit : » Poltron que tu es, tu vends du bois après avoir été Khalife, & tu dis que tu as un affocié ; ne peux-tu pas faire ton affaire fans affocié « ?

Il ne s'étoit pas encore vu un homme qui eût fi peu de barbe que Kufeh Tchelebi, que l'on avoit ainfi nommé à caufe de cette fingularité. Il n'en avoit pas du tout au menton, & il n'avoit que vingt à vingt-cinq poils à la mouftache. Le Poëte Baffiri fe plaignant à lui de fa pauvreté, il lui dit : » Je m'étonne que vous foyez pauvre ; car on m'avoit dit que vous aviez beaucoup d'argent «. Baffiri repartit : » Seigneur, je n'en ai pas plus que vous avez de poil à la mouftache «.

Des Juifs à Conftantinople eurent conteftation avec des Turcs touchant le Paradis, & foutinrent qu'ils feroient les feuls qui y auroient entrée. Les Turcs leur demanderent : » Puifque cela eft ainfi

ſuivant votre ſentiment, où voulez-vous donc que nous ſoyons placés « ? Les Juifs n'eurent pas la hardieſſe de dire que les Turcs en ſeroient exclus entiérement; ils répondirent ſeulement: » Vous ſerez hors des murailles, & vous nous regarderez «. Cette diſpute alla juſqu'aux oreilles du Grand-Viſir, qui dit : « Puiſque les Juifs nous placent hors de l'enceinte du Paradis, il eſt juſte qu'ils nous fourniſſent des pavillons, afin que nous ne ſoyons pas expoſés aux injures de l'air «.

Le Monde apparut à Iſa, fils de Marie, déguiſé ſous la forme d'une vieille décrépite; Iſa lui demanda : » Combien avez-vous eu de maris«? La vieille répondit : » J'en ai eu un ſi grand nombre, qu'il n'eſt pas poſſible de le dire «. Iſa reprit : » Ils ſont morts apparemment, & ils vous ont abandonnée en mourant « ? Elle repartit : » Au contraire, c'eſt moi qui les ai tués & qui leur ai ôté la vie «. Iſa répliqua : » Puiſque cela eſt, il eſt étonnant que les autres, après avoir vu de quelle maniere vous les avez traités tous, ont encore de l'amour pour vous, & ne prennent pas exemple ſur eux «.

Du temps d'Iſa, trois Voyageurs trouverent un tréſor en leur chemin, & dirent : » Nous avons faim, qu'un de nous aille acheter de quoi manger «. Un d'eux ſe détacha, & alla dans l'intention de leur apporter de quoi faire un repas; mais il dit en lui-même : » Il faut que j'empoiſonne la viande, afin qu'ils meurent en la mangeant, & que je jouiſſe du tréſor moi ſeul «. Il exécuta ſon deſſein, & mit du poiſon dans ce

qu'il apporta pour manger : mais les deux autres, qui avoient conçu le même dessein contre lui pendant son absence, l'assassinerent à son retour, & demeurerent maîtres du trésor. Après l'avoir tué, ils mangerent de la viande empoisonnée, & moururent aussi tous deux. Isa passa par cet endroit-là avec ses Apôtres, & dit : » Voilà quel est le Monde ; voyez de quelle maniere il a traité ces trois personnes. Malheur à celui qui lui demande des richesses « !

Fin du Tome sixieme & dernier.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, un Ouvrage intitulé *Bibliotheque Orientale*, &c. par M. d'Horbelot, nouvelle Edition. Je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher la publication, & je crois que la réimpression d'un Ouvrage si utile & si généralement estimé ne peut être que très-agréable au Public. A Paris, ce 18 Janvier 1783.

DE GUIGNES, Censeur Royal.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE : A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : SALUT. Notre amé le sieur MOUTARD, Libraire, Nous a fait exposer qu'il désireroit faire imprimer & donner au Public le *Traité de l'Abus, par Fevret; Bibliotheque Orientale, par d'Herbelot;* s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilége pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, nous lui avons permis & permettons, par ces Présentes, de faire imprimer lesdits Ouvrages autant de fois que bon lui semblera, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le temps de douze années consécutives, à compter du jour de la date des présentes. FAISONS défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi d'imprimer ou faire im-

primer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire lesdits Ouvrages, ni d'en faire aucuns extraits sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts; A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression desdits Ouvrages sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en beau papier & beaux caractères, conformément aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, à peine de déchéance du présent Privilége; qu'avant de l'exposer en vente, le Manuscrit qui aura servi de copie à l'impression desdits Ouvrages, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le sieur HUE DE MIROMESNIL; qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le sieur DE MAUPEOU; & un dans celle dudit sieur HUE DE MIROMESNIL. Le tout à peine de nullité des Présentes : du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin desdits Ouvrages, soit tenue pour duement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire, pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de

Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires Car tel est notre plaisir. DONNÉ à Paris, le onzieme jour du mois d'Octobre, l'an de grace mil sept cent soixante-seize, & de notre regne le troisieme.

Par le Roi en son Conseil.

LE BEGUE.

Registré sur le Registre XX de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 808, fol. 254, conformément au Reglement de 1723. A Paris, ce 26 Novembre 1776.

Signé, HUMBLOT, Adjoint.

